Ophthalmies p. 10
Fièvre Cerebrale Inflammatoire et Cerebrite p 15
Variole p 17
Angine p 17
Pneumonie p 17
Encephalite p 17
Fievre Cerebrique 17
Paralysie du bras droit p 17
Fievre Gastro Enterique 17
Fievre Nerveuse Stupide 17
Anemie et Leucophymasie 18
Epuisement p. 23 et 24
Fievre Intermittente p. 24
Congestion p 25
Fievre Intermittente avec Emethysie et Epistaxis &c p. 27
Fievre et Congestion des Poumons des Reins et Intestins p. 34
Croup ou Angine Pelligeuse p. 34, 35, 36
Maladies des Animaux p. 44
Accouchement des femmes enceintes p. 45
Maladies de l'Orifice de l'uterus p. 45
Hemorrhagie
Exposition chez les enfants p. 47
Hydrocephale ou gonflement de la tete p 48
Convulsions p. 49
Dentition ou Sortie des dents p. 59
Asphyxie Traitement general 83
Cholera Traitement general p 94
Fievre Intermittente p. 101
Coqueluche Traitement de la p 101
Coliques (Traitement des)
Diarrhée muqueuse p. 120
Rhumatisme p 121
Hydrophobie ou Rage de la p. 121
Neuralgie ou Sous-Inflammation 122
Contusion 123
Fièvre vermineuse 124
Phthisie 124
Dysenterie 124

Platine J. de J. p. 33
Aconit p. 37
Belladon p 37
Noix Vomique p 53, 63
Pulsatille p 59
Camomille p 79
Bryone p. 87
Rhus Tox. p 91
Arnica p. 104
Arsenicum p. 107

Inflammation des poumons p 124
~~Hydro~~ des poumons p 124
Répercussion des dartres p 125
Scarlatine fièvre de p 126
Catalepsie ou Fausse extase hystérique p 129
Homœopathie ou Vieille Médecine p 130 et page 147
Hydropisie inflammatoire p 132
Rhumatisme chronique p 140
Petite vérole p 154
Artérite ou Anévrisme de l') p 169
Angine pultacée p 170
Vers Intestinaux ou Taenia p 172 et p 187
Inappétence ou Manque d'appétit p 172
Maladies des cheveux p 173
Erysipèle p 170 et 178
Scarlatine
Abcès ou Suppuration p 177 et 187
Fièvre ~~putride~~ p 178 et 170
Sur le Choléra par Radcliffe (interprété) p 178
Extraits de Médecins anciens p 178
Fièvre intermittente Remèdes prétendus 178 et 184
Préservatifs premiers à l'humanité p 179
L'Analyse des Maladies de nature par ~~Sauvages~~ Sauvages et faite par le Dr Gras dans la Gazette universelle de Leipsick page 182 voy S. Lesin p. 179
Tache grisâtre de la cornée p. 179
Inflammation aveugle de la glande des pieds Dragonneau p. 179
Tache humide de naissance p. 179
Basse et Soporeux p. 179
Chute de l'Utérus ~~p 179~~ Induration du col de l'utérus p 179
Fièvre puerpérale 179
Inflammation intestinale 179
Varicelle 179
Carnelache 179
Epuisement hepatique 180
Maladies nerveuses (traité des) 183

Tiphus urinaire (fièvre typhoïde) 187
Typhus dans le typhus 187
~~Fièvre typhoïde~~ 187
Cancer pulmonaire et pleurite double 187
Vers ascarides dans l'appendice 187
Pneumonie chronique lipomateuse 188
Pneumonie avec l'acide seul ~~de~~ [illegible] 188
Cancer thoracique 187
Grippe ou Influenza ~~1889~~ [illegible] 188 [illegible]

N. I. — TOME I. 1er DÉCEMBRE 1833.

200749

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement : 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois, et 50 c. chaque numéro pris à Paris. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez TRINQUART, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

INTRODUCTION.

Au moment de publier un *Journal de la médecine homœopathique,* nous devons à nos confrères de nous expliquer sur les motifs qui nous ont engagés à l'entreprendre. Si la doctrine qui porte ce nom était tout à fait ignorée des médecins français, si les principes professé spar Samuel Hahnemann étaient dans la ligne ordinaire de nos habitudes intellectuelles, si ceux qui, avant nous, se sont rangés sous cette bannière, n'avaient eu à souffrir pour leurs convictions, une semblable précaution serait inutile. Il nous suffirait d'exposer, en les développant, les préceptes du maître, et de raconter, en toute sincérité de cœur, les résultats heureux ou malheureux qu'entraîne leur application, laissant au temps, qui ne fait grâce à personne, le soin d'assurer le triomphe d'une pensée qui nous est chère, parce que nous la croyons utile et bienfaisante.

Mais déjà, le mot *d'homœopathie* a retenti dans le monde. Il y fut accueilli avec cette méfiance devenue le cortége obligé de toute idée nouvelle, méfiance qu'augmentaient encore les circonstances au milieu desquelles il se produisait, et, il faut en convenir, l'étrangeté des principes dont il est l'expression.

La médecine française venait de subir l'épreuve d'une lutte scientifique qui lui avait valu des conquêtes aussi nombreuses qu'éclatantes. A peine commençait-on à se livrer aux joies du triomphe, que déjà l'Italie et l'Allemagne menaçaient nos possessions en contestant leur légitimité. Rasori et Tommasini, d'une part, Hahnemann de l'autre, se présentaient à nous avec deux systèmes qui remettaient en question jusqu'aux axiômes proposés par la *doctrine physiologique,* axiômes à peine consentis. Vouloir qu'une même génération brisât de sa propre main l'édifice qu'à tant de peine ses mains avaient élevé, c'était trop exiger d'elle. Il aurait fallu une souplesse d'esprit qui n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes, et cette étendue dans les vues qui permet de rattacher une *conception,* quelle qu'elle soit, à celles qui l'ont précédée, et à celles qui lui sont contemporaines. Il fallait être, en un mot, plus familiers avec la notion de *progrès,* cet heureux préservatif des exigences despotiques de tout dogmatisme absolu et des faiblesses du scepticisme, et alors nous nous serions garantis de l'enivrement d'un premier enthousiasme, nous n'aurions pas cru avoir touché le but, parce que nous avions fait un pas.

Mais notre éducation philosophique, à nous médecins, n'était pas si avancée. Comment donc aurions-nous consenti à nous aventurer de nouveau sur un océan de recherches, lorsqu'en mesurant la distance qui séparait notre point de départ du point d'arrivée, nous trouvions entre eux un si grand intervalle?

Aussi, le *contro-stimulisme* italien jouit-il en France d'une fortune aussi courte que peu éclatante. Quelques expériences tentées dans les hôpitaux de Paris, et d'un résultat absolument négatif, pour ou contre lui, furent la seule réponse aux sollicitations multipliées de quelques médecins instruits et dévoués. Quant à la doctrine homœopathique, elle n'eut même pas l'honneur d'être admise à témoigner de ses succès, vrais ou supposés : on la repoussa tout d'abord, parce que, comme je l'ai indiqué, elle blessait à la fois nos habitudes théoriques et pratiques. Ayant pris naissance chez un peuple et dans un pays dont la langue est peu répandue parmi nous, on en parla d'abord, sur la foi de quelques articles de journaux, trop superficiels et trop

BIBLIOTHÈQUE INTERUNIVERSITAIRE MÉDECINE PHARMACIE LYON

incomplets pour en donner une idée exacte. *L'organon de l'art de guérir*, traduit par M. de Brunnow, fut presque généralement ignoré jusqu'au jour où le docteur Jourdan, devenu, depuis longues années, un lien puissant entre l'Allemagne et la France médicales, en publia une traduction nouvelle, qui, avec le traité des *maladies chroniques*, servit de base aux jugements et aux critiques dont l'homœopathie fut l'objet. Cette base était insuffisante. Si Hahnemann a déposé toute sa pensée dans *l'organon*, elle n'y est qu'en germe ; si depuis, il l'a développée en l'appliquant à la série presque indéfinie des maladies chroniques, le juger sur ces deux monuments, serait commettre la faute de ceux qui prétendaient avoir compris la *doctrine physiologique* après la lecture du traité des *phlegmasies chroniques* ou celle de *l'examen des doctrines*.

Ce ne fut là, après tout, qu'un obstacle secondaire à la propagation de la doctrine homœopathique. Les véritables motifs qui l'ont fait écarter jusqu'à ce jour, se trouvent dans les opinions qui, parmi nous, gouvernent encore la médecine, et dans leur opposition apparente ou réelle avec les principes professés par Hahnemann et ses disciples.

Ces motifs ont-ils tout le fondement qu'on leur suppose ?

§ I.

A considérer l'état actuel des opinions médicales, abstraction faite de la doctrine homœopathique, c'est un spectacle assez affligeant que celui qui est sous nos yeux. A mesure que se sont refroidies les haines scientifiques que la réforme opérée par le génie de M. Broussais avait allumées, l'enthousiasme qu'elle avait excité s'est fort attiédi à son tour. Il semble qu'on en soit venu à une sorte de compromis, à une convention tacite respectée de part et d'autre, sans qu'il y ait d'engagement formel, de vivre en paix, sans agiter plus les problèmes qui étaient restés indécis. Toutefois, ce serait une grande erreur de prendre cette trêve d'un moment pour une paix durable. Car, au milieu de la léthargie profonde où sommeille la médecine française, il s'opère un mouvement réel, mais obscur, présage incontestable d'un réveil prochain.

Quelques-uns se sont jetés aux bras de *l'empirisme*, qu'ils acceptent comme règle unique de leur conduite auprès du malade, le prenant pour la sagesse véritable du médecin, le roc inébranlable sur lequel il peut s'appuyer en toute confiance : car, après tout, disent-ils, on est sûr d'avoir vu ce qu'on a vu, et le scepticisme le plus subtil ne peut rien contre les succès qu'on a obtenus ou dont on a été témoin. Aussi, les grands noms d'Hippocrate et de Sydenham, un instant tombés en oubli, se redressent-ils plus vivants que jamais : c'est à leur ombre que se réfugie la faiblesse de l'empirique, et ce n'est pas trop de leur gloire pour le protéger et le soutenir.

Le plus grand nombre s'est engagé dans les voies de *l'éclectisme médical*, cet enfant puîné, que dans ses amours plus ardentes que fécondes, engendra *l'éclectisme philosophique*. Pour qui a suivi de loin, sans s'y attacher, la fortune de ce pâle drapeau, il est facile d'apercevoir qu'après mille détours il entraîne ses adeptes vers un *syncrétisme* confus, comme tout syncrétisme, où on commence à balbutier le mot de *progrès*. Parole sublime, si elle était bien comprise, et qui une fois entendue et acceptée comme elle doit l'être, renferme une négation, aussi absolue que possible, de l'empirisme et de l'éclectisme, ne voyant en eux qu'un acheminement vers un dogmatisme nouveau !

Pour ceux qui ont eu la force de résister à la double tentation de se faire eux-mêmes le centre de toute vérité, ou de s'endormir assez nonchalamment au sein des demi-convictions et d'une pratique incertaine, ils sont restés fidèles aux rigueurs de la doctrine physiologique. Mais, à moins de se payer de mots, leur nombre est petit. Bien peu pourraient se vanter d'avoir conservé intact le dépôt de leurs convictions d'autrefois.

L'espèce de dédaigneux oubli auquel a été abandonnée jusqu'ici la doctrine homœopathique, ne trouve donc point sa justification dans l'ardeur d'une conviction profonde et bien arrêtée. Il s'explique, au contraire, par un état de lassitude, bien naturel après la lutte animée qui, durant quinze ans, divisa les médecins, et par l'énervement moral que produiront l'empirisme et l'éclectisme partout où ils parviendront à se glisser.

Cet état ne peut durer.

Que l'homme de génie en appelle à *l'expérience* du soin de confirmer ses découvertes, rien ici qui ne soit juste, indispensable, irrésistible. Soit qu'il s'adresse à l'homme ou à la nature, ses pressantes sollicitations ne peuvent rester sans réponse : car il sait ce qu'il cherche et ce qu'il demande, comment il doit chercher et quelles interrogations il doit faire. La vue *à priori* qui le guide, sans l'enchaîner, lui sert de fanal ; et si elle ne le préserve pas toujours des écueils semés sous ses pas, il est impossible qu'à son aide, il laisse échapper aucun des objets sur lesquels se projète la lumière de son flambeau. Lorsque armé du télescope, l'astronome porte un regard curieux sur l'immensité de la voûte éthérée, l'astre qui tombe sur le foyer de sa lunette est bien autrement vu et étudié par lui, que s'il le regardait à l'œil nu. Telle me paraît être la différence qui sépare l'homme de génie de l'empirique, lorsque tous deux interrogent la réalité, se livrent à l'expérience.

Que ceux qui combattent une doctrine en défendant la leur, s'en remettent aussi à l'expérience au moment où la discussion cesse d'être fructueuse, je le conçois encore. La vérité ne se plie pas facilement aux proportions étroites de nos conceptions, et lorsqu'un débat

scientifique en est venu à ce point de mettre en présence, non plus des principes secondaires dont une logique rigoureuse fait toujours prompte justice, mais des axiômes véritables, faire de part et d'autre appel à l'expérience, c'est s'en remettre à la réalité du soin de prononcer entre les hommes : c'est faire preuve de conscience et de portée dans les vues.

Mais qu'un ou plusieurs hommes isolés s'élèvent à cet excès d'orgueil, où jugeant le passé de nulle valeur pour leur instruction, ils le nient d'une manière explicite ; qu'ils érigent en principe et en méthode l'absence de tout principe et de toute méthode, c'est le comble de la déraison et de l'aveuglement.

Je ne sais rien de plus extraordinaire et de plus dangereux qu'un homme de génie empirique. Il tire toute sa valeur de lui-même et du merveilleux instinct qui le guide. On le voit apparaître, dans l'histoire de la science, comme un brillant météore et s'évanouir comme lui. Doué de cette puissance qui étonne sans convaincre, qui subjugue et n'entraîne pas, cet homme qui n'avait pas d'ancêtres meurt sans postérité. Sydenham en est un exemple. On a dit qu'il se rattachait à Hippocrate, et le fait est vrai ; mais à la manière dont les empiriques se rattachent les uns aux autres, c'est-à-dire, par des liens négatifs. Sydenham mort, personne n'a continué son œuvre, et cela, par la meilleure de toutes les raisons : c'est que de lui il pouvait y avoir à recueillir, mais il n'y avait rien à continuer. De tous les exemples dont nous avons été témoins, je n'en connais pas de plus saillant que celui de Laënnec. Observateur patient, infatigable et sagace, doué d'un esprit d'analyse qui obscurcissait en lui toute puissance de synthèse, et avait fini par l'annuler, sa mémoire, toujours respectée comme anatomo-pathologiste, est presque oubliée comme médecin. L'empirisme qu'il affecta, l'esprit vraiment étroit et sophistique qu'il déployait dans sa polémique, l'incohérence confuse de sa pratique, en sont les causes véritables.

C'était donc une idée plus utile qu'heureuse, et qui n'a pas été suffisamment appréciée des ennemis de l'éclectisme, d'élever cette bannière toute languissante et fragile qu'elle soit, au moment où la France médicale se trouvait partagée entre la doctrine physiologique, dont les conquêtes se ralentissaient, et cet empirisme parfois heureux dans son aveuglement, rempli d'audace et de caprice, qui oscillait perpétuellement de Brown à Cullen, de Sauvages à Pinel et à Rasori, sans se fixer à aucun ; qui, tour à tour, se saisissait de chacun d'eux ou de tous à la fois pour s'abriter contre les attaques d'un puissant adversaire. Il se présentait comme une terre hospitalière, où les combattants pouvaient faire une halte d'un moment, se préparer à de nouvelles luttes ou conclure la paix.

Il est malheureux que l'éclectisme ait été infidèle à sa mission.

Cherchant à concilier des doctrines opposées, il ne sut ni tenter de nouvelles expériences, ni trouver des formules qui réunissent, en les étendant, les doctrines qui s'entre-choquaient, ni jeter sur l'histoire de la médecine ce coup d'œil hardi que l'éclectisme philosophique avait résolument promené sur l'histoire de la philosophie. Il fouilla dans l'histoire, sans but, sans ordre ni méthode, et expérimenta sans autre guide que les quelques lambeaux qu'il avait arrachés à la doctrine physiologique, en se les appropriant. Et cependant, il devait satisfaire à ces deux conditions, s'il voulait remplir la tâche qui lui était imposée, à savoir : de préparer la doctrine destinée à réunir en un même faisceau l'école de M. Broussais et les débris plus imposants que nombreux qui avaient surnagé à la ruine des anciens systèmes.

Sans doute, sa victoire n'eût pas été grande. On aurait contesté ses formules, révoqué en doute ses succès pratiques, et renversé son système historique. Mais, en agrandissant le champ de la discussion, il aurait rendu des services incontestables. Car, dominés qu'ils étaient alors, par la philosophie plus spécieuse qu'exacte de Condillac, philosophie commode pour qui se contente de frictionner l'épiderme des problèmes scientifiques, d'une étroitesse inconcevable aux yeux de ceux qui vont au fond des choses, les médecins se seraient initiés à ce qui fut vraiment la philosophie du dix-huitième siècle ; à cette philosophie de l'histoire, si féconde en résultats, et dont notre époque a retiré tant de fruits dans les autres branches des connaissances humaines. Une grande ébauche d'un travail si important, et qui restera comme un monument, a été produite. Elle est encore due au dogmatisme. Tant il est vrai, que toujours il faut revenir aux hommes d'affirmation pour voir les problèmes scientifiques remués en tous les sens. Ceux-là seuls, malgré leurs erreurs, ont le sentiment des besoins réels de la science qu'ils cultivent.

Mais il manquait et il manque encore à l'éclectisme médical une vue analogue à la notion panthéistique de l'*identité absolue*, qu'avait été puiser au centre de la Germanie le système philosophique qui l'avait précédé. Aussi, n'est-il, en réalité, qu'une nuance affaiblie de l'empirisme, et doit-on s'étonner que, méconnaissant ses propres infirmités, il se prétende la seule lumière véritable, et qu'il oublie que l'éclectisme se soufflète lui-même, du moment où il essaie de se transformer en dogmatisme.

Quoi qu'il en soit, la doctrine homœopathique ne peut rencontrer dorénavant d'obstacles sérieux dans les opinions qui divisent aujourd'hui les médecins français. Préoccupés que nous fûmes tous, du plus au moins, des événements politiques qui depuis trois ans agitèrent la France, et des conséquences qu'ils entraînaient avec eux, les débats scientifiques furent ajournés pour laisser a place libre aux questions so-

ciales d'un ordre plus élevé. Pendant ce temps, la doctrine physiologique perdit évidemment du terrein dans les convictions, en raison directe des pas que fit l'éclectisme. Mais aussi des faits nouveaux se produisirent.

De nouvelles traductions des ouvrages d'Hahnemann et de ses disciples furent publiées. La Suisse et l'Alsace, qui jouissent de l'avantage d'être en possession des deux idiômes français et allemand, en profitèrent pour approfondir une doctrine qui leur parût digne d'intérêt. Des voyages furent entrepris dans le but de saisir la doctrine homœopathique au centre de ses expériences et de ses succès. Bientôt, elle pénétra dans le Lyonnais et le Dauphiné, pour de là s'épandre dans le midi, venir jeter quelques germes dans Paris, et s'irradier, encore faible et silencieuse, jusqu'à Bordeaux, où maintenant un médecin instruit ne craint pas de l'exposer au grand jour d'une clinique publique (1).

Un journal écrit en français et publié à Genève (2), est venu se jeter entre la France et l'Allemagne, comme un heureux lien entre deux pays qui s'ignorent trop encore. Enfin, cette année même, Lyon vit dans ses murs une réunion de médecins homœopathistes, accourus de divers points de la France et de l'étranger, dans le but de coordonner leurs efforts pour amener une diffusion, aussi prompte que possible, de la doctrine qui a leur foi.

On essaierait donc en vain de se le dissimuler : dès ce jour, la doctrine homœopathique n'est plus, même en France, une de ces chimères que caressent quelques cerveaux malades. Si ses racines y sont plus étendues que profondes, elles tendent manifestement à creuser le sol. Or, dans la marche évolutive de l'esprit humain, il s'agit bien moins du présent des doctrines, car il fuit et glisse sous nos pas, que de l'avenir qui est en elles. Moins occupés de ce qu'elles *sont* que de ce qu'elles *deviendront*, la préoccupation qu'elles font naître dans les esprits sages et élevés, se tire autant des espérances qu'elles encouragent que des promesses qu'elles réalisent. Sous ce double rapport, si le présent échappe à l'homœopathie, il semble que l'avenir lui soit promis.

§ II.

Ceci m'amène à dire quelques mots de la doctrine homœopathique considérée en elle-même, indépendamment des prétentions plus ou moins fondées des systèmes et des opinions qui la repoussent.

Deux griefs lui sont généralement imputés. Depuis Galien, et, pour parler avec plus d'exactitude, depuis l'origine de la médecine, on est convenu qu'une maladie étant donnée, c'est son contraire qu'il faut lui opposer, si on veut obtenir sa guérison. De là, le précepte si hautement célébré, *contraria contrariis curantur*, que les siècles se sont transmis sans interruption, bien que son interprétation ait varié selon les tems et selon les lieux. A ce principe général que chacun adopte d'instinct, et qu'en médecine on considère comme au dessus de toute discussion, Hahnemann en oppose un autre. Il dit, *qu'une maladie étant donnée, elle ne peut être guérie que par le médicament qui, dans l'état sain, produirait, chez celui qui en ferait usage, une série de symptômes semblables à ceux qu'on observe actuellement chez le malade;* principe que, dans sa forme la plus générale et la plus concise, il a exprimé par ces mots : *similia similibus curantur.*

Mais il ajoute aussitôt, que l'emploi de ces substances exige deux conditions, sans lesquelles le succès serait incontestablement compromis, et par conséquent l'expérience de nulle valeur; à savoir, que le médicament dont on fera usage sera *homœopathiquement* préparé et administré à *très faible dose* (1).

La guérison des maladies par *les semblables* et l'emploi des médicaments à *doses infinitésimales*, voilà les deux griefs dont je parlais à l'instant, qui font généralement repousser la découverte d'Hahnemann, sans même lui accorder l'honneur de l'examen.

Comment concevoir, nous dit-on, qu'une maladie puisse jamais être guérie par un *modificateur externe*, capable de produire, chez l'homme sain, des modifications organiques de même nature que celles qui nous sont révélées par la maladie? Autant vaudrait soutenir qu'il convient de gorger de spiritueux celui que des spiritueux ont jeté dans le coma, inoculer le virus syphilitique à celui qui en est infecté, plonger au milieu d'effluves marécageuses l'infortuné que dévore une fièvre intermittente! Puis, franchissant les limites dans lesquelles Hahnemann s'est renfermé, et comme pour prêter à leur critique l'appui du ridicule, ils s'aident de l'analogie et demandent, le sourire sur les lèvres, s'il serait convenable de jeter du feu sur un incendie pour l'éteindre, ou de conseiller à un débauché de se rouler dans la fange du vice pour l'éloigner de la débauche? Singulière tactique que celle qui consiste à prêter une erreur à ses adversaires pour se donner le plaisir de la combattre! Hahnemann n'a-t-il pas soigneusement distingué entre l'*homopathie* et l'*homœopathie*, entre l'*identité* et l'*analogie?* Le *similia similibus curantur* ne s'applique qu'à cette dernière.

Ils ne conçoivent pas davantage comment l'administration de substances médicamenteuses amenées à une division extrême, puisse avoir sur l'organisme vivant une action quelconque; et ils en concluent

(1) M. le docteur Mabyt, médecin de l'hôpital Saint-André de Bordeaux.

(2) Ce journal, publié par le docteur Peschier, a pour titre *Bibliothèque homœopathique.*

(1) Dans le prochain numéro, mon ami, le docteur Curie, traitera cette double question avec plus de détails.

hardiment (je parle ici des plus bienveillants) que les succès de la doctrine homœopathique, en les supposant réels, sont dus au régime savamment entendu que Hahnemann impose à ses malades.

En bonne logique, une *diététique* qui serait assez puissante pour opérer les guérisons annoncées par les médecins homœopathistes vaudrait qu'on y songeât sérieusement; puisque, s'il faut en croire les disciples du vénérable savant de Cœthen, l'*homœopathie* guérit des maladies contre lesquelles la médecine opposée est impuissante, et que dans tous les cas elle arrive au même résultat avec plus de promptitude. Ici, point de milieu : ou il faut pousser la rigueur de l'argumentation jusqu'à nier les succès des homœopathistes, ou, si on les admet, on est forcé de juger la doctrine qui les a produits digne d'un examen sérieux et bonne à suivre.

Au surplus, il serait peu généreux aux partisans de la doctrine homœopathique de présenter dans toute leur nudité les inconséquences nombreuses dont abondent les doctrines de leurs adversaires, et les démentis continuels qu'ils donnent à leurs principes. Ils désirent bien plus amener leurs confrères sur le terrein où ils se trouvent, qu'entrer dans une polémique où ils croient que l'avantage serait pour eux.

S'ils appelaient l'expérience à leur aide, eux qui ont vu et étudié, ils n'hésitent point à dire qu'elle leur serait favorable. Si de la pratique, ils passaient à la théorie, largement entendue et consciencieusement acceptée, ils croyent aussi que la logique et l'histoire ne leur feraient pas défaut. S'ils mettaient en parallèle la méthode d'expérimentation conseillée par Hahnemann, avec les méthodes qui lui sont opposées, ils ont la confiance qu'une supériorité incontestable ne pourrait être refusée à cette dernière. Si enfin, s'élevant au-dessus de la médecine proprement dite, ils se demandaient dans quels rapports se trouve la doctrine homœopathique avec l'esprit général qui gouverne l'époque où nous vivons, je crois encore qu'ils pourraient affirmer sans crainte qu'elle est dans la ligne des progrès humains.

Mais, dans la disposition actuelle des esprits, l'appel qu'ils feraient à leur expérience ne serait point entendu. Dépourvus de ces noms qui font autorité et commandent la confiance aux plus incrédules, leurs succès comme leurs insuccès ne fixent pas l'attention. Leur reste-t-il autre chose à faire en pareille conjoncture, que solliciter, par tous les moyens qui sont en eux, les hommes impartiaux à observer, en se dépouillant, autant que le permet la faiblesse humaine, des habitudes intellectuelles qui nous viennent de l'éducation? Ce léger sacrifice sera d'autant plus facile que la médecine n'est point encore sortie de la ligne *conjecturale* où elle s'est développée jusqu'à ce jour; qu'elle ne peut se glorifier d'offrir ce degré de certitude qui est le propre des sciences mathématiques et physiques.

Que n'a-t-on pas dit et écrit, en ces derniers tems, sur la certitude scientifique? Et au moment où un grand progrès s'accomplissait pour la médecine, n'a-t-on pas eu l'imprudence d'avancer qu'elle entrait enfin dans la voie *positive* où, selon nous, elle n'est pas encore engagée.

La certitude scientifique ne s'acquiert qu'à deux conditions : 1° qu'il y aura une telle constance dans les résultats proclamés par la science, que l'exception, loin d'être la règle, deviendra de plus en plus rare; 2° qu'il sera possible de prévoir les résultats annoncés, et que l'événement justifiera la prévision. Or, il n'est pas de médecin, si expérimenté qu'on le suppose, qui, dans une maladie donnée, oserait affirmer la guérison ou la mort, au moins dans les cas les plus nombreux. Il ne croit pas sa conscience en repos, s'il ne fait précéder son pronostic des formules, je *pense*, j'*espère*, il est *probable*. Mais qu'on lui demande si la vaccine préserve positivement de la variole; si le quinquina est un spécifique contre certaines fièvres intermittentes; s'il possède des moyens positifs de guérir la syphilis, aussitôt il abandonnera les formules précautionneuses dont le doute est toujours obligé de s'envelopper, et se prononcera pour l'affirmative sans hésitation.

Chose bizarre! Il n'y a de positif en médecine que les médicaments spécifiques adressés à des maladies également spécifiques; hors de là, il est permis au médecin d'espérer, mais non d'affirmer. Et, ce qui n'étonnera pas moins, les maladies où il est possible de prévoir et d'observer quelque constance dans les résultats, sont précisément celles où, selon Hanemann, on se rapproche, sans le savoir, du précepte *similia similibus curantur*.

Dans la vaccine, un *infiniment petit* de virus vaccin, introduit sous l'épiderme d'un enfant, le préserve de la variole. De quelle manière? en produisant une éruption variolique artificielle de même nature que la variole elle-même. Le mercure guérit la syphilis; mais on sait depuis long-temps qu'il jouit de la propriété de produire tous les accidents syphilitiques, depuis l'ulcération la plus superficielle jusqu'à l'exostose, chez celui qui n'est point infecté d'affection vénérienne ou qui a cessé de l'être. Le quinquina, si puissant dans les fièvres intermittentes, est dans le même cas. L'expérience d'Hahnemann le prouve.

Se pourrait-il donc que l'exception fût la règle? Là est toute la question entre les médecins homœopathistes et les médecins allopathistes. L'expérience seule peut la résoudre.

Toutefois, puisque l'appel fait par les disciples d'Hanemann n'a point encore été entendu de leurs confrères, les médecins homœopathistes ne peuvent se contenter de laisser à pressentir la puissance et la vérité du précepte *similia similibus curantur*. Ils se doivent à eux-mêmes, sans prétendre résoudre dès aujour-

d'hui, toutes les questions secondaires que soulève ce principe, de dire quelles données le justifient à leurs yeux. Et ils saisissent d'autant plus volontiers l'occasion de s'expliquer à ce sujet, qu'ils y trouveront un moyen assuré de tranquilliser la conscience et d'affermir le courage de ceux qui se sont jetés aux bras du specticisme ou de l'éclectisme, désenchantés qu'ils étaient par la multitude des doctrines médicales qui, depuis vingt ans, se sont succédées avec une telle rapidité, que le lendemain du jour où ils s'étaient fixés à l'une d'elles, une autre surgissait.

C'est du principe *contraria contrariis curantur*, que sont sorties toutes les hypothèses qui, depuis Galien, ont fait la fortune de la médecine. Ces hypothèses peuvent être ramenées à deux principales : l'une d'elles faisait l'organisme humain, *actif* par rapport au monde extérieur. Elle le proclamait doué d'une énergie qui lui était propre, en vertu de laquelle, la maladie intervenant, l'organisme était apte à lutter contre elle, souvent avec avantage, parfois à forces égales, et souvent aussi avec désavantage. L'autre, au contraire, faisait l'organisme humain plus ou moins *passif* à l'égard des *modificateurs externes* : c'était d'eux exclusivement que venaient la santé et la maladie ; c'était à eux qu'il appartenait de détruire l'une et de conserver l'autre. En tête de ces deux systèmes, pris dans leur expression la plus élevée, il faut inscrire les deux grands noms de Stahl et de Fr. Hoffmann. Si Brown, qui vint après eux, pour relever la bannière du vitalisme, sut merveilleusement échapper aux inconvénients des *théories mécaniques* et aux conjectures plus hardies que sévères de la *médecine spiritualiste*, pour laquelle ses opinions philosophiques devaient lui donner peu d'inclination, il ne lui fut pas possible de s'affranchir de l'esprit de son temps, au point de reconnaître à la vie l'énergie qu'elle possède réellement. Qu'on y songe : celui qui avançait que *l'incitabilité* s'épuisait constamment par le seul fait de sa durée et par l'action trop forte des puissances *incitantes*, devait tenir peu compte du *vis medicatrix naturæ*, qui avait conduit Stahl à une pratique peut-être aussi meurtrière dans son inaction que l'était celle de Brown par son énergie démesurée. Tout attendre de l'organisme humain ou ne rien espérer de lui : voilà les deux extrêmes entre lesquels la médecine s'est perpétuellement agitée, dès l'origine des temps.

Quoi qu'il en soit, dans l'une et dans l'autre de ces deux hypothèses, l'hygiène et la thérapeutique n'ont jamais pu concevoir que deux alternatives opposées où leur puissance dût se déployer. Hausser ou baisser le ton des organes, corriger leur trop grande énergie ou les relever de la débilité sous laquelle ils s'affaissaient : ou bien encore, baisser ou élever la tonicité de tout le système, lorsque celui-ci se laissait accabler par la puissance du monde extérieur ou s'insurgeait contre lui.

Chacune de ces deux directions a porté ses fruits. Aussi, ne venons-nous pas nous inscrire en faux contre le passé de la science. Nous y aurions d'autant plus mauvaise grâce, que nous savons quels bienfaits chacune d'elles a répandu sur l'humanité. Il nous semble d'ailleurs, que l'atmosphère philosophique qui enveloppe la France, éloigne de plus en plus ceux qui essayent de concourir par leurs travaux aux progrès des sciences, de cet esprit réactionnaire qui ne croit mieux démontrer la vérité de ses découvertes qu'en disant anathème au passé. Des exemples nombreux et récents nous ont démontré qu'on était d'autant plus sûr de marcher dans les voies de l'avenir, qu'on avait mieux compris la tradition, et que par conséquent on était plus juste envers elle.

Si donc nous voulions appliquer la mesure dont il s'agit aux hommes de génie dont nous avons rappelé les noms, nous dirions : qu'en les appréciant, relativement à ceux qui les avaient précédés et au temps où ils vécurent, chacun d'eux fit tout ce qu'il pouvait faire.

Qu'au moment où les sciences physiques commençaient à jeter de l'éclat, Fr. Hoffmann ait essayé de soumettre l'homme à leurs lois, cela s'explique; et par l'influence encore si grande de la philosophie de Descartes, et par la joie qu'on éprouvait alors d'être définitivement affranchi de la scolastique. Que Stahl, au contraire, se soit abandonné à un vitalisme absolument spiritualiste, cela s'explique encore; et par le sentiment qu'il portait en lui de l'énergie vitale répandue dans notre espèce, et par l'influence de la *métaphysique* cartésienne et par celle des débris qui survécurent à la ruine de la scolastique (1). Tandis que Brown, vivant au milieu du mouvement sensualiste que la philosophie de Locke avait imprimé, et au moment où ce système était dans toute sa vigueur, ne pouvait résister à son influence. Or, Locke fait tout dériver dans l'homme moral de la sensation, c'est-à-dire, de ce qui est extérieur à l'homme, et ne lui accorde d'autre puissance que de transformer cette dernière. Brown fait de l'organisme un réceptacle des puissances incitantes, n'ayant d'autre faculté que de se les assimiler en les transformant. Je vois dans tout cela une harmonie parfaite. L'inflexible logique de l'histoire n'est point en défaut.

Tous ceux qui depuis Stahl et Brown ont incliné vers la médecine expectante ou vers la médecine agissante, se rattachent directement à l'une ou à l'autre de ces deux illustrations. Aux uns, nous devons cette grande pensée, qu'il faut avant tout, dans le traite-

(1) Je distingue à dessein entre la *philosophie* de Descartes et sa *métaphysique*. Dans la première, ce puissant génie essaie d'expliquer Dieu, l'*homme* et l'*univers*; dans l'autre, il ne s'occupe que de l'*homme*. C'est la différence du *Discours sur la méthode* et des *Méditations*, au livre intitulé : *Principes de philosophie*. Hoffman me paraît s'être inspiré du second et Stahl des premiers.

ment des maladies, songer à l'éloignement des causes morbifiques, afin de donner au *vis medicatrix naturæ* les plus belles chances possibles pour réagir contre la maladie. Aux autres, nous sommes redevables de mieux connaître la puissance des modificateurs externes, que le grand dispensateur de toutes choses, pour parler le langage d'Hahnemann, a mis à notre disposition, afin d'aider à cette réaction (1).

Que ce soit là, pour les esprits élevés, l'une des gloires d'Hahnemann d'avoir su reconnaître et l'importance de *l'action conservatrice de la nature* et la puissance *des modificateurs externes*, d'avoir saisi le lien qui les unit, de s'être élevé jusqu'au sentiment de leur harmonie.

S'il faut remonter jusqu'à Galien pour trouver le germe de cet antagonisme reconnu dans l'homme et dans le monde, qui lui avait fait proclamer le principe que nous combattons, il faut aller jusqu'à Platon, ce précurseur sublime du dogme chrétien, pour trouver la racine du précepte de Galien. Or, la guérison des maladies par les contraires, nous semble avoir atteint, de notre temps, à sa dernière limite. Quand déploya-t-on une plus grande énergie contre les maladies dites *irritatives* ou *ab-irritatives*? les a-t-on jamais poursuivies jusque dans leurs formes les plus fugitives avec autant de constance et de résolution? Et cependant, que de réfractaires ne rencontre-t-on pas dans la pratique!

On conçoit facilement que, dans une introduction, il soit permis de tout aborder sans rien approfondir. Aussi, n'exigera-t-on pas qu'anticipant sur les travaux qui seront publiés dans ce journal, j'énumère les cas nombreux où la théorie actuelle fléchit devant l'observation. Ici, ce seraient une multitude de gastrites chroniques se transformant en gastralgies, et attendant du vin de Bordeaux une guérison que les antiphlogistiques lui refusent. Ailleurs, des médicaments étiquetés du nom d'excitants fixes ou diffusibles, administrés avec un succès très-variable, parce que l'emploi n'en pouvait être qu'empirique, dans des maladies nerveuses reconnues pour irritatives. Ailleurs encore, l'immense série des maladies appelées maladies du système lymphatique, traitées par des médicaments plus ou moins directement avoués pour spécifiques, lorsque la théorie nie la spécificité des maladies. Je demanderai seulement au médecin praticien de rappeler à ses souvenirs la conduite qu'il a tenue au lit du malade, et s'il croit en conscience que la médecine n'ait pas encore une réforme à subir aussi bien sous le rapport théorique que sous le rapport pratique.

Supposant donc ce point accordé, je demande encore quelle méthode plus simple dans ses procédés, dont les résultats favorables puissent être mieux appréciés et les erreurs plus facilement apercevables, que celle qui est proposée par Hahnemann? Je demande s'il en est de plus logique?

On a reconnu que l'état anormal ou pathologique ne pouvait être apprécié que de celui qui connaissait à l'avance l'état normal ou physiologique. De là vint la haute faveur à laquelle se sont élevées l'anatomie et la physiologie, qui, depuis Bichat, ont répandu tant de lustre sur l'école de Paris en particulier. On s'est appuyé de l'étude de l'hygiène pour régler les lois de la diététique imposée aux malades et aux convalescents. Dans ces deux cas, on a conclu de la santé à la maladie, et non pas de la maladie à la santé. Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire à venir proposer de suivre la même voie en thérapeutique? Est-il possible d'agir d'une manière plus rationnelle pour me servir du langage convenu? Et encore que propose la doctrine homœopathique? Soit que vous expérimentiez sur l'homme sain, ou sur l'homme malade, elle exige que vous employiez chaque médicament à l'état de pureté, c'est-à-dire, sans mélange d'aucun autre. Or, quelqu'étranges que paraissent les principes avancés par elle, il faut avouer que jusqu'ici nulle doctrine ne s'est présentée au monde en le garantissant mieux des erreurs qu'elle pourrait commettre. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'avenir lui devra d'avoir engagé la matière médicale dans une route où elle peut prétendre à une certitude égale à celle des sciences les plus positives.

Mais les principes découverts par Hahnemann sont-ils aussi étranges qu'ils paraissent? Sans entrer dans les vues très judicieuses, selon moi, de ceux des partisans de l'homœopathie, qui ont vu des liens nombreux et réels entre elle et la philosophie de Schelling, il me semble que le principe général d'Hahnemann est bien autrement dans l'esprit de l'époque que le principe opposé. La racine véritable et profonde du précepte *contraria contrariis curantur* se trouve dans l'idée de lutte et de combat que l'on supposait gouverner le monde. Opposition entre les différents règnes de la nature, opposition, lutte et combat perpétuels entre le monde et l'homme, et dans l'homme entre ses bons et mauvais penchants, entre la santé et la maladie qui se disputaient, pour ainsi dire, notre frêle existence; voilà tout le passé de la science. Une grande pensée dont le génie de Leibnitz a déposé le germe sur le monde, que Spinosa et Schelling ont essayé de faire fructifier, et qui fait son chemin, parmi nous, en revêtant les mille formes que l'esprit humain a puissance de donner aux idées qui s'emparent de lui, est celle de *l'harmonie universelle*. Quelle que soit l'épaisseur du voile

(1) Tout en rapportant à Stahl et à Brown les deux conceptions les plus générales qui de tout temps ont divisé la médecine, nous savons très-bien qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre le mérite de la priorité. En écrivant ceci, notre mémoire n'a pas failli au point d'oublier le *sublatâ causâ, tollitur effectus*. Mais il s'agissait moins, en ce moment, de faire de l'histoire, que de montrer les deux termes extrêmes qu'il s'agit aujourd'hui d'harmoniser. Les noms de Stahl et de Brown avaient le mérite de montrer ces deux directions nettement tranchées. Prochainement, nous aurons occasion d'appeler l'histoire à notre aide.

mystérieux qui la couvre encore, nous lui devons les plus grandes découvertes dont le dix-neuvième siècle puisse se glorifier. Si jusqu'ici Tiedemann a réussi à la faire accepter en ce qui concerne l'évolution embryonnaire de toute la série animale; si Pander et tant d'autres y ont ajouté l'autorité de leurs savantes recherches; si Geoffroy Saint-Hilaire l'a étendue et exprimée par les deux lois de *l'unité de composition organique* et de *théorie des analogues*, pourquoi donc serait-il refusé à d'autres de l'appliquer, en la transformant, à l'art de guérir? Ce que d'autres ont fait par l'analyse anatomique, pourquoi Hahnemann et ses disciples ne le tenteraient-ils pas au moyen de la thérapeutique?

Ici se représente l'objection tirée de l'administration des médicaments à doses *infinitésimales*. On ne conçoit pas l'action des infiniment petits en médecine, et on relègue dans le pays des chimères la prétention d'Hahnemann à développer par la trituration la *vertu dynamique* qui est en chacun d'eux. Je demande s'il est plus facile de concevoir l'action des *infiniment grands*. Qui a jamais expliqué comment il se pouvait, que des doses énormes d'émétique, de nitrate de potasse, des drastiques les plus violents, administrés selon la méthode de Rasori, agissent d'une manière toute particulière? Et cependant, qui nierait aujourd'hui que par le seul fait de leur mode d'administration, ils acquièrent des propriétés nouvelles? Qui nierait que l'émétique à haute dose peut être *toléré* par le malade, lorsqu'à dose plus petite il ne l'est plus? Qui n'a vu le jalap guérir une diarrhée, tandis qu'il la donne à celui qui se porte bien? Tous ces faits, nous les avons accepté de l'expérience, espérant des temps meilleurs pour en trouver l'explication.

Au surplus, permis à ceux qui ont fait la matière inerte, de contester l'explication donnée par Hahnemann de l'action des doses infinitésimales. Le fait reste prouvé pour ceux qui l'ont expérimenté, et quelque explication ultérieure qu'on en donne, il s'agit avant tout de le constater. Je ne comprends pas qu'un médecin ami de la science et de ses semblables puisse s'y refuser.

L'avenir nous semble donc promis à la doctrine homœopathique. Faut-il s'en féliciter ou s'en plaindre?

Sans aucun doute, cette question sera diversement résolue en France. L'empirisme la foulera dédaigneusement aux pieds, la jugeant une erreur à ajouter aux mille erreurs dont sa sagesse s'est déjà préservée. L'éclectisme y portera l'attention nécessaire pour trier d'un tout bien harmonique quelques données théoriques et quelques moyens thérapeutiques, qu'il essaiera de concilier avec les données confuses dont il est en possession, et de combiner avec les moyens thérapeutiques dont il use au hasard. Le dogmatisme seul y portera l'attention qu'elle mérite, et alors de deux choses l'une: ou il acceptera l'homœopathie, à la manière dont les hommes forts acceptent les traditions de leurs devanciers, et les découvertes de leurs contemporains, c'est-à-dire, en s'attachant à leur esprit bien plus qu'à leur lettre. Il y verra, ce que le génie voit partout, un monde nouveau dont Hahnemann a fait briller à nos yeux les premiers indices et qu'il appartient à nous tous de faire éclore. Il n'ira pas, nouveau pharisien, s'accrocher au texte toujours incomplet d'une loi pour la renverser ou s'en faire le servile adorateur.

Si, au contraire, il la repousse, il le fera avec la force et la grandeur qui sont en lui. Dans ce cas, si la conviction tient lieu quelquefois de talent, si la conscience et le zèle ont aussi leur puissance, les médecins homœopathistes ne redoutent point une discussion sérieuse avec des hommes d'autant plus justes qu'ils se sentent plus forts; et, comme je le disais, ils s'en remettront au tems aidé de leurs efforts, du soin d'assurer le triomphe de la vérité.

Mais désormais, le ridicule qui flétrit tout sans convaincre, l'indifférence ou le dédain, ne sauraient plus atteindre la doctrine homœopathique. Je la crois au-dessus de pareils outrages.

§ III.

C'est pourquoi, il nous a semblé utile de publier un Journal, où viendraient se grouper les travaux et les observations des médecins qui, aujourd'hui répandus sur divers points de la France, se livrent à l'étude et à la pratique de la médecine homœopathique dans un isolement plus ou moins complet.

Nous vivons en un temps où la publicité est devenue le juge rigoureux et infaillible de tous les systèmes et de toutes les idées qui tendent à se faire jour; en un temps où il n'est pas plus permis de s'abandonner à un enthousiasme sans fondement, que de poursuivre du ridicule une pensée sérieuse. S'il est du devoir de tout promoteur d'une doctrine nouvelle de justifier ses prétentions à la supériorité, il est dans son droit de faire monter le rouge à la face de ceux qui employent contre elle l'arme déloyale de la facétie, ou de ceux qui jugent avant de connaître.

Jusqu'ici, nous le savons, des sacrifices de plus d'un genre ont été faits par les médecins homœopathistes à la cause qu'ils défendent. Je ne crois pas qu'aucun d'eux le regrette ou s'en plaigne. Mais il faut que justice soit rendue aux efforts de tous, car les succès de l'homœopathie y sont intéressés. Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'il suffit de se jeter hors des voies battues pour fixer sur soi l'attention, et s'attirer l'estime et la considération. Nous croyons, au contraire, qu'il est plus facile d'atteindre le but en suivant la ligne commune. Là, tout est profit. La gloire du maître se réfléchit sur celui qui s'est attaché au char qu'il a eu puissance de lancer dans la carrière, et notre paresse intellectuelle trouve aussi son compte

à ne point briser avec les idées dans lesquelles nous avons été élevés.

Nous ne sommes pas davantage de ceux qui font cette dangereuse abstraction de croire qu'une idée chemine en dépit de ceux qui la défendent ou la combattent. Tout en reconnaissant qu'il est hors de la puissance humaine de faire naître une idée avant son temps, nous croyons son triomphe d'autant mieux assuré qu'elle a pour défenseurs des hommes dont le caractère est mieux soutenu par le bon vent de l'opinion. Ceux que des travaux antérieurs ont placés au-dessus de la masse, peuvent en appeler à leur passé, les autres ont droit d'exiger qu'on ne les juge que sur leurs œuvres.

Le caractère personnel d'Hahnemann est au-dessus de toute atteinte. Il s'agit donc, avant tout, de rendre à sa doctrine le respect qui s'attache à sa personne. Constance inébranlable au milieu des mesquines et tracassières persécutions que des gouvernements tyranniques lui firent subir, persécutions auxquelles il nous est pénible de dire que ses confrères ne furent point étrangers; zèle soutenu dans la poursuite de son œuvre et oubli complet de ses intérêts personnels; travaux antérieurs justement estimés qui l'ont mis sur la voie de ses découvertes, et jetent sur sa longue carrière scientifique une admirable unité; voilà ses titres aux respects de nous tous, médecins, que nous soyons amis ou ennemis de ses doctrines.

Mais l'étrangeté apparente de ses principes qui tient le plus grand nombre éloigné de leur examen, doit s'effacer à son tour devant les révélations de l'expérience et devant leur étude approfondie. Or, si nous croyons indispensable d'invoquer sans cesse l'observation, point de départ de toute découverte en médecine, nous voulons aussi discuter un à un, en ayant le public pour témoin, les motifs sur lesquels se fondent les doctrines qui lui sont opposées.

N'est-ce pas dire que notre Journal se divisera naturellement en deux parties: l'une théorique et l'autre pratique? La première, consacrée à l'exposition et à la défense des idées professées par Hahnemann; la seconde, à faire connaître le résultat de leur application.

Mais, comme je l'ai indiqué dans le cours de cette introduction, les rigueurs du dogmatisme absolu ont autorisé l'empirisme et l'éclectisme. C'est un écueil auquel nous avons dû songer à échapper. Dans la conviction où nous sommes, qu'il n'est point donné à un homme, quelque grand qu'il soit, de poser la limite des progrès humains, nous ne commettrons pas la faute de ceux qui ont pris le point de départ pour le point d'arrivée. Si nous avons recueilli précieusement la pensée d'Hahnemann, c'est sous condition d'aider à tous les développements qu'elle comporte. Et les incursions que nous ferons, tantôt dans le champ de l'histoire, tantôt sur le domaine de la spéculation, le plus souvent au lit du malade, n'auront d'autre objet que de montrer la doctrine homœopathique devant étendre ses conquêtes sur l'avenir, appuyée sur la tradition et sur la raison d'une part, soutenue de l'autre, par le bien qu'elle répandra sur ses pas.

Dès lors, son triomphe nous paraît indubitable: car elle pourra être ouvertement défendue et propagée; et les efforts de ses sectateurs seront puissamment encouragés par les hommes de savoir, et, ce qui vaut autant, par les hommes de cœur: c'est là notre ambition: nous en prenons Dieu à témoin.

Dr Léon Simon.

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE GALLICANE.

Nous recevons de Lyon le compte rendu de la session de 1833 de la Société gallicane homœopathique. Nous nous empressons de le publier, en exprimant le regret que nos honorables confrères, qui composaient le bureau, n'aient point encore publié les procès-verbaux de leurs séances. Nous croyons qu'il serait d'une haute utilité pour les progrès de l'homœopathie que tous les médecins fussent au courant des discussions qui ont eu lieu dans cette réunion, dont l'unique défaut nous paraît être de laisser un trop long intervalle entre ses sessions.

La Société homœopathique gallicane, fondée à Genève, chez le Dr Dufresne, en 1832, s'est définitivement constituée et a tenu sa première assemblée générale à Lyon. Les séances ont eu lieu les 6, 7 et 8 septembre, de midi à quatre heures, dans une des salles du collége royal. Le bureau se composait de MM. le Dr Desguidi, auteur d'une lettre sur l'homœopathie adressée aux médecins français, président; Dufresne, l'un des fondateurs de la bibliothèque homœopathique de Genève, vice-président; Dessaix et Chazal, secrétaires.

A une trentaine de médecins environ, venus de Fribourg et de Genève, du canton de Vaud, de la Sanage, de Colmar, Mulhouse, Luxeuil, Grenoble, Digne, Thoissey, Annonay, Amburieux, La Tour-du-Pin, etc., pour se concerter avec leurs confrères de Lyon sur les moyens de répandre de plus en plus la pratique homœopathique, se joignait un nombre à peu près égal d'amis de l'homœopathie appartenant aux classes les plus honorables de cette ville, et tous distingués par leurs lumières et leur philanthropie: comme magistrats, instituteurs, ecclésiasliques, négociants, banquiers, fabricants, officiers de l'université, etc.

Après le dépouillement d'une correspondance pleine d'intérêt avec la société homœopathique de Paris et avec les médecins homœopathistes de Rouen, Turin, Bordeaux, etc., on a donné lecture de plusieurs mémoires apportés ou envoyés à l'assemblée, et des discussions *d'une haute importance* sur les questions les plus graves de la théorie et de la pratique de l'art ont rempli les deux premières séances. La troisième a été consacrée presque toute entière à l'examen et à l'adoption des statuts élaborés d'avance par des com-

missions spéciales. Enfin, une belle tithographie du portrait de Hahnemann, exécutée par les soins de la société homœopathique de Lyon, a été offerte, au nom de cette société, à tous les membres de l'assemblée, et cet hommage fraternel qui consacre le plus religieux souvenir a dignement terminé cette première session.

La session prochaine doit s'ouvrir à Genève, le 15 septembre 1834. Le bureau se composera de MM. Dufresne, de Genève, président; Delongchamp, de Fribourg, vice-président; Peschier, de Genève, secrétaire.

Ainsi, se réalisent déjà parmi nous, et au gré de nos espérances, les vœux des amis de l'homœopathie. Objet de tant de superbes dédains, elle est pourtant bonne à quelque chose cette doctrine qui, pratiquée en France, il y a trois ans, à peine par un seul médecin, n'appartenant à aucune coterie médicale (le Dr Desquidi, élève de l'école de Naples fondée par Necker), compte déjà parmi nous un si grand nombre de zélés défenseurs.

Hommes indifférents aux progrès de l'humanité, vous qui trouvez que tout est assez bien dès que vous vous êtes arrangés pour n'être pas mal, qui repoussez avec obstination l'examen de tout ce qui peut contrarier vos molles habitudes, avarier votre petite cargaison de savoir ou froisser vos tristes vanités, vous qui disiez naguère avec le ton d'un glorieux triomphe : A quoi bon s'enquérir d'homœopathie, puisque l'homœopathie n'a jusqu'ici intéressé personne! ce sophisme ne vaut plus rien. Cherchez-en d'autres, car l'homœopathie a des disciples zélés. En moins de trois ans, elle a su organiser ses sociétés, ses journaux, sa littérature; seule elle a triomphé du choléra, par les soins du Dr Maleit, elle a ses hôpitaux à Bordeaux, à Thoissey, à Luxeuil, etc., où le suffrage public la soutient et où elle répond à ses détracteurs par des chiffres inattaquables.

OPHTHALMIE

Infructueusement traitée par la méthode ALLOPATHIQUE, *guérie homœopathiquement.*

Depuis quatre mois environ, je donnais des soins à la nommée Franzlé, demeurant à Mulhouse. J'avais épuisé à peu près tous les moyens connus; saignées, sangsues, vésicatoires, révulsifs sur le canal digestif, collyres adoucissants et narcotiques, et l'ophthalmie dont cette femme était atteinte, loin de s'amender, allait au contraire chaque jour en empirant.

N'essayant que depuis quelques mois la doctrine homœopathique, je n'avais pas voulu d'abord soumettre cette malade à un mode de traitement auquel je n'avais encore qu'une confiance douteuse; je voulais agir avec prudence. Dans ce but, j'avais résolu de ne traiter homœopathiquement que les cas les plus légers, ou des cas regardés comme désespérés par les doctrines régnantes.

Un traitement infructueux de quatre mois m'autorisait suffisamment à essayer une nouvelle médication, qui, du reste, m'avait déjà réussi plusieurs fois. Je résolus donc de tenter l'homœopathie sur la malade dont il s'agit.

Je me rendis chez elle à cet effet; je la trouvai au lit, dans une chambre complètement obscure, et, malgré un bandeau serré sur les yeux, elle ne pouvait supporter la lumière la plus faible, elle redoutait même le moment où l'on ouvrait la porte de sa chambre.

D'abondantes larmes coulaient de ses yeux; de vives démangeaisons, accompagnées de sentiment de brûlure très fort, de fréquents élancements et de beaucoup de chaleur, avec rougeur des paupières et des parties environnantes, (les larmes enflammaient les joues), et inflammation du globe de l'œil; tels étaient les symptômes que présentait la malade.

Cependant, il n'y avait ni fièvre, ni anorexie, et l'appétit était assez bon, quand les douleurs n'étaient pas trop fortes. Les voies digestives étaient en bon état. L'examen attentif de tous les organes, me prouva qu'à l'exception des accidents que j'ai relatés, et de douleurs de tête assez vives, les autres organes exécutaient librement leurs fonctions.

Depuis long-temps la malade était porteur d'un goëtre très volumineux.

D'après les symptômes fournis par les yeux, je pensai que le médicament homœopathique était la *belladone.*

Je prescrivis donc trois globules de cette substance à la décillionième dilution.

Ce qui se formule ainsi.

Belladone $\frac{000}{x}$ ou $\frac{1}{10}$

A prendre le matin à jeun; en attendant, au moins, une heure et demie ou deux heures avant de déjeûner.

Je ne changeai rien au régime sévère auquel j'avais antérieurement soumis la malade, si ce n'est que je recommandai expressément qu'on ne mît aucune espèce d'épices dans les mets préparés pour elle. Le café, le vin, furent également défendus.

Je la revis le lendemain, impatient de savoir si le médicament aurait produit quelque effet. Elle souffrait beaucoup, ses yeux pleuraient considérablement.

Je rentrai chez moi, sans savoir à quoi m'en tenir sur l'action de la belladone. Il était très clair qu'il n'y avait pas de mieux, car la malade se plaignait peut-être plus encore que dans mes autres visites. Mais mon attention était en éveil et il eût été fort possible que je prisse pour une aggravation provoquée par le médicament, ce qui n'était que le résultat d'une observation plus scrupuleuse de l'état de la malade.

Dans un semblable doute, je ne fis aucune nouvelle prescription pendant quarante-huit heures.

Le troisième jour, je répétai l'administration de la belladone $\frac{000}{x}$, c'est-à-dire, à la même dose que précédemment.

Le lendemain, le mari vint lui-même m'apporter, des nouvelles de sa femme. Elle avait passé une cruelle journée, suivie d'un soulagement très marqué. En effet, la sensation de brûlure, les démangeaisons avaient véritablement diminué, ainsi que je m'en assurai.

Le troisième jour, je fis encore répéter la belladone.

Cette fois les larmes se tarirent presqu'entièrement, et les yeux perdirent encore de leur sensibilité.

Pendant quelques jours je ne prescrivis aucun remède. Le mal ne fit pas de nouveaux progrès, mais l'amélioration était véritable. Je craignais d'être forcé à avoir recours de nouveau à la belladone, et de provoquer de nouveaux symptômes avec ce médicament.

Je relevai avec une nouvelle exactitude le tableau des symptômes que présentait la malade; et jetant un coup-d'œil sur les années qui avaient précédé la maladie, j'appris que la malade avait été atteinte de la gale et que les règles s'étaient supprimées au moins six mois avant l'apparition de l'ophthalmie.

Je prescrivis alors trois globules de soufre à la quatrième dilution. (Je n'en possédais pas d'autre dans ce moment là).

L'amélioration obtenue par le soufre fut très remarquable. Il n'y eut pas, à proprement parler, d'aggravation dans les symptômes, et cependant chaque jour l'œil devenait moins sensible à la lumière.

Plus tard, la malade se plaignant de constipation, et l'œil étant encore très irrité, je prescrivis trois globules de noix vomique. Les fonctions intestinales se rétablirent.

Il y avait à peine quinze jours que ce traitement était commencé que déjà les yeux étaient parfaitement nets; que la femme Franzlé supportait très bien la lumière la plus vive, que ses règles étaient revenues.

Je prescrivis encore une dose de soufre, et cette femme reprit ses occupations. Je l'ai revue plusieurs fois, elle n'a pas eu de rechute.

J'ai été conduit à choisir les trois médicaments que j'ai employés, par la similitude des symptômes qu'ils provoquent chez les personnes bien portantes qui en font usage.

Voici comment s'exprime Ruckert, l'un des disciples les plus distingués d'Hahnemann, dans sa matière médicale.

Effets produits par la Belladone.

Les paupières sont pesantes et se ferment involontairement de bonne heure. Mais l'inflammation est plus importante à considérer, elle commence par un léger sentiment de démangeaison, des larmes s'écoulent des yeux, il y a horreur de la lumière. L'inflammation augmente beaucoup ensuite et se manifeste par une forte douleur, comme celle qu'occasionne du sable dans les yeux; par une sensation de chaleur et de brûlure, et quelquefois par des élancements et des déchirements. Le blanc de l'œil se remplit de sang et les yeux entrent en suppuration.

Dans la matière médicale de Hahnemann, traduite par le docteur Jourdan, on lit à l'article soufre:

Les paupières sont gonflées et douloureuses, les yeux pleurent.

Cuisson; le soir, impossibilité de voir la lumière artificielle; impossibilité de supporter la lumière solaire, etc., etc.

Le soufre m'a paru être tout-à-fait approprié. En effet, les symptômes qu'il provoque sur l'homme sain, ont une grande analogie avec ceux dont était atteinte la nommée Franzlé; de plus j'avais acquis la certitude qu'antérieurement elle avait été affectée de la gale.

Cette circonstance acheva de me déterminer dans le choix du second médicament, l'homœopathie tenant le plus grand compte du virus psorique dont le soufre est un des principaux antidotes.

J'ai choisi, plus tard, la noix vomique, parce que ce médicament provoque la constipation chez l'homme bien portant, et qu'il développe dans les yeux les symptômes suivants.

Ruckert, matière médicale.

On éprouve dans les yeux une douleur mordicante qui fait couler des larmes; quelquefois un sentiment de brûlure, un fourmillement ou des démangeaisons, pour lesquelles le frottement fait du bien; avec ces symptômes, il existe une forte inflammation du globe de l'œil, il y a horreur de la lumière.

Enfin, j'ai rapporté cette observation toute simple qu'elle est, par plusieurs motifs dont je dois compte aux lecteurs.

1° Je rappellerai que la malade avait été traitée infructueusement par les moyens ordinaires depuis plusieurs mois.

2° Parce qu'il est impossible de nier l'existence d'une ophthalmie, qu'on ne peut faire entrer pour rien l'imagination de l'observateur, dans le succès obtenu; qu'en un mot, tous ces phénomènes sont perceptibles pour tous.

Ce n'était pas une de ces maladies nerveuses, pour lesquelles on convient déjà que l'homœopathie réussit quelquefois, mais bien une bonne maladie *tangible*, s'il en fut jamais.

L'imagination de la malade n'est entrée pour rien dans la réussite du traitement homœopathique, elle n'a point su que j'avais adopté une méthode nouvelle de traitement.

Nous avons pensé, d'ailleurs, que le moyen le plus sûr de convaincre, est de débuter par des faits assez simples, afin qu'ils puissent être vérifiés aisément par ceux qui désireront sincèrement connaître la vérité.

Et, nous répéterons, ce que Hahnemann ne cesse de dire: *Expérimentez.*

Dr Curie.

BIBLIOGRAPHIE.

1° *Manuel diététique de l'homœopathie*, par le docteur BIGEL. Brochure in-8°. Chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9.

C'est un service que l'auteur vient de rendre à la pratique homœopathique en publiant le manuel que nous annonçons. Bien qu'il soit loin d'être complet, il n'en remplit pas moins une lacune importante. Jusqu'à présent, rien n'avait été publié de spécial sur la diététique, si l'on en excepte le *Régime homœopathique* du docteur Des Guidi. Mais ce travail avait trop peu d'étendue pour satisfaire les médecins, jaloux de connaître les raisons qui font adopter ou rejeter telle ou telle substance du régime alimentaire.

Après quelques considérations sur l'importance de l'hygiène, le docteur Bigel examine avec soin les aliments tirés du règne animal; puis il passe en revue ceux que nous empruntons au règne végétal; enfin il traite des boissons et des assaisonnements. Plusieurs pages de son livre sont consacrées à démontrer la nécessité de suivre le régime homœopathique dans les maladies.

Nous engageons les médecins à se procurer cet ouvrage; l'analyse ne peut suppléer à sa lecture, car c'est un livre de détails, et, pour l'analyser complètement, il faudrait passer en revue toutes les substances, les unes après les autres.

Nous saisirons cette occasion de rendre au docteur Bigel l'honneur qui lui est dû. C'est lui qui a publié, le premier, un ouvrage en français sur l'homœopathie; et, bien qu'on puisse lui reprocher d'avoir donné une traduction des plus incomplètes de la *Matière médicale pure* de Hahnemann, il n'en est pas moins vrai qu'il a frayé la route à plus d'un médecin, qui lui a dû de pouvoir répéter bien des observations qui l'ont convaincu de la haute importance de l'homœopathie.

C'est avec le plus grand plaisir que nous apprenons que M. Jourdan s'occupe de la traduction de la *Matière médicale pure* de Hahnemann. Dans peu de mois, les médecins seront en possession des ouvrages sans lesquels il est impossible d'expérimenter avec certitude. C.

2° *La Doctrine médicale* HOMOEOPATHIQUE, *examinée sous les rapports théorique et pratique*, par le docteur H. C. GUEYRARD, de la société Homœopathique de Leipsic, de la société Gallicane homœopathique et de plusieurs autres sociétés savantes. Paris; 1834. Chez Trinquart, libraire.

L'ouvrage que vient de publier M. Gueyrard se recommande surtout à ceux qui n'ont encore aucune notion de la doctrine homœopathique. L'auteur y a présenté, sous une forme simple, les bases principales de la nouvelle doctrine. C'est une excellente introduction à des études plus profondes, et qui a le mérite d'une grande clarté. Dans le prochain numéro, nous examinerons cet ouvrage avec plus de détail.

3° *Régime à suivre pendant le traitement* HOMOEOPATHIQUE *des maladies aiguës et chroniques*, par le docteur RAPOU, de Lyon. Brochure in-8°. Chez le même libraire.

M. Rapou, se proposant de publier prochainement un ouvrage sur l'ensemble de la nouvelle doctrine médicale, en a détaché des vues générales sur les règles diététiques à suivre pendant le traitement des maladies aiguës ou chroniques. L'auteur avoue lui-même qu'elles exigeraient beaucoup de développements qu'il donnera ultérieurement. Il ne faut donc pas attacher à cette publication plus d'importance que M. Rapou lui-même, et en la considérant comme le programme d'une diététique homœopathique, sa lecture ne peut inspirer que de l'intérêt.

4° ESSAI *d'une Thérapie* HOMOEOPATHIQUE *des fièvres intermittentes*, publiée par le docteur C. de BONNINGHAUSEN; traduit de l'allemand par E. de BACHMETEFF et T. RAPOU. Brochure in-8°. A Paris, chez Trinquart, libraire.

Depuis quelque temps, la France s'est enrichie de plusieurs travaux allemands dus à la plume des disciples d'Hahnemann. Le docteur Peschier, de Genève, a commencé la traduction de Weber, et voici que MM. de Bachmeteff et Rapou nous donnent l'un des travaux les plus dignes d'intérêt du docteur Bonninghausen. La thérapeutique homœopathique a fait de si grands progrès en passant par les mains des disciples d'Hahnemann, que nous saisissons cette occasion d'exprimer le vœu de voir bientôt les travaux de Ruckert et de Hartmann recevoir aussi les honneurs de la traduction. Nous ferons prochainement un examen comparatif des travaux que nous venons de citer; c'est pourquoi nous nous bornons à annoncer la traduction de MM. de Bachmeteff et Rapou.

5° *Biographie des sages-femmes célèbres anciennes, modernes et contemporaines*, par une Société de médecins. 1 vol. in-4°, orné de 20 portraits. Chez Trinquart, libraire.

Le livre que nous annonçons est une œuvre de conscience et de talent. Les motifs qui l'ont fait entreprendre, les soins apportés à son exécution, tout le recommande à l'attention des accoucheurs et des sages-femmes. On s'est beaucoup récrié, en ces derniers temps, contre l'institution des sages-femmes, et ces récriminations avaient leurs motifs dans le peu de savoir d'une grande partie d'entre elles et dans le peu de dignité de leur existence. Cependant, il était utile de venger les sages-femmes de l'espèce de discrédit qui pèse sur elles en montrant, l'histoire à la main, les services éclatants que quelques-unes d'entre elles ont rendus à la science, et la haute dignité avec laquelle elles ont exercé leur art. C'est donc une œuvre de justice distributive qu'ont rempli les auteurs de la *Biographie des sages-femmes*. Ils ont montré que les femmes pouvaient rendre dans les accouchements d'utiles services, que plusieurs d'entre elles avaient concouru puissamment aux progrès de leur art. Si du côté de la barbe se trouve la toute-puissance, n'en concluons pas que là aussi doivent se trouver la toute-science et la toute-vertu. L. S.

N. B. Les rédacteurs du *Journal de la médecine homœopathique* avaient annoncé que chacun de leurs numéros contiendrait une feuille et demie d'impression. Ce n'était point encore un engagement de leur part, puisque l'entreprise n'avait pas reçu de commencement d'exécution. Voulant mettre le *Journal de la médecine homœopathique* à la portée de tous, la modicité du prix et les embarras que crée la mesure fiscale du timbre, les obligent à ne donner qu'une feuille in-4°. Toutefois ils se réservent de donner double feuille lorsque l'importance des matières l'exigera, et cela sans augmentation de prix. On verra bientôt que ce n'est point vaine promesse de leur part. Ils désirent que le lecteur prenne leur publication pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire pour une œuvre de propagation bien plus que pour une spéculation.

LÉON SIMON, CURIE.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 2. — TOME I. 15 DÉCEMBRE 1833.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE paraît les 1er et 15 de chaque mois: — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez TRINQUART, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

DE LA THÉRAPEUTIQUE HOMOEOPATHIQUE.

Dans le premier numéro de ce journal, l'un de nous, en parlant de la haute importance de l'homœopathie, a montré qu'elle n'était pas un fait purement expérimental en dehors des notions scientifiques et philosophiques de l'époque, mais qu'elle se liait étroitement au mouvement intellectuel dont nous sommes témoins, et que déjà nous pouvions prévoir la haute influence qu'elle est appelée à exercer sur l'avenir de la médecine.

Nous savons qu'ainsi posée, la question n'est envisagée que sous l'une de ses faces, et qu'en l'examinant de toute sa hauteur, elle ne peut être facilement saisie de ceux qui sont étrangers à ce genre de spéculations. Aussi, le docteur Simon a-t-il eu soin d'indiquer que notre journal serait partagé en deux sections distinctes : l'une, réservée aux discussions théoriques, où la doctrine homœopathique sera constamment mise en rapport avec les théories actuellement régnantes, afin de montrer sa supériorité sur elles et de mettre en saillie les rapports qui l'unissent à ce que la science offre de plus positif et de plus élevé ; l'autre, plus particulièrement pratique, destinée à faire connaître les révélations de l'expérience. Ces deux divisions de nos travaux ont, à nos yeux, le même degré d'importance, elles se prêtent un mutuel secours.

La théorie reçoit sans cesse des avertissements de la pratique, en même temps que celle-ci est guidée dans sa marche par les lumières de la théorie. Il est inutile d'insister sur ce point.

Les divisions qui s'élèvent entre toutes les écoles, la foi qui manque généralement aux médecins, nous démontrent clairement que mon ami, le docteur Simon, a eu raison d'annoncer la nécessité d'une théorie nouvelle, plus complète que celles qui ont précédé.

Aujourd'hui, j'élèverai la voix en faveur d'une thérapeutique nouvelle ; car celles que nous possédons laissent une foule de maladies sans remède, lors même que l'on conçoit encore qu'il serait possible d'obtenir une guérison. Et pour celles qui sont réputées curables, qui ne sait à quel prix on obtient leur guérison ! longueur de temps, détérioration des forces du malade, convalescence pénible, menaces de fréquentes rechutes, et dans une multitude de cas, apparition d'une maladie chronique souvent incurable, succédant à la maladie primitive !

Toutefois, je n'entends pas nier les progrès immenses que la thérapeutique a faits dans le cours des siècles ; il suffit à mon objet de constater son imperfection actuelle. D'ailleurs, il n'y a point à s'étonner de voir les différentes méthodes thérapeutiques si souvent frappées de stérilité : en pourrait-il être autrement, puisqu'elles ont toujours été la traduction fidèle des théories qui se sont succédées et dont les imperfections nous sont connues ?

La doctrine physiologique, le plus large de tous les systèmes qui ont paru jusqu'à ce jour, vient à l'appui de mon assertion. Malgré la netteté, la simplicité du principe de l'irritation, et l'enchaînement rigoureusement logique de ses lois secondaires, son application au traitement des maladies décèle de nombreuses imperfections.

Nous dirons plus tard quelles modifications il nous semble que le professeur du Val-de-Grâce devra faire subir à ses doctrines, pour continuer à marcher en tête de la science. Mais je suis tellement pénétré des services qu'il a rendus à notre art, j'ai moi-même trop profité de ses leçons pour être jamais ingrat envers lui. Dévoué à la vérité comme M. Broussais l'est lui-même, mon respect pour sa personne ne peut aller jusqu'à dissimuler les imperfections de son système.

Dégoûté des explications dont chacun se payait, et croyant se rendre raison de la manière d'agir du qui-

quina, Hahnemann résolut d'expérimenter sur lui-même, afin de découvrir quels effets l'écorce du Pérou produirait sur l'organisme sain. Il ressentit des malaises intermittents. Ce fut un trait de lumière pour son génie, car il conclut aussitôt que le quinquina ne se rend maître des maladies intermittentes qu'en raison de la propriété dont il jouit de développer des phénomènes analogues dans le corps de l'homme sain. Il poursuivit ses recherches sur d'autres substances, et les nombreuses expériences qu'il entreprit sur lui-même, venant confirmer ses premiers essais, il formula la loi des *analogues*, des *semblables*.

Cette loi posée, Hahnemann devait rechercher avec la plus scrupuleuse exactitude les effets de toutes les substances médicamenteuses sur le corps de l'homme sain. C'était pour lui, désormais, la seule base positive à donner à la thérapeutique.

A l'aide de la matière médicale, devenue un guide certain, le praticien peut reconnaître la voie où il doit s'engager. Avec de l'habileté, résultat immanquable d'une bonne organisation et d'un travail persévérant, il n'aura d'insuccès à redouter que là où de profondes désorganisations existent déjà, ou bien encore dans les maladies dont les symptômes analogues ne se rencontrent point encore dans l'effet pur des médicaments étudiés jusqu'ici; mais le champ des recherches et des découvertes est sans limite : tôt ou tard de nouveaux efforts diminueront le nombre des cas rebelles.

Quoi qu'il en soit, il est plusieurs reproches adressés à la thérapeutique homœopathique qu'il importe de repousser en ce moment, non qu'ils aient une grande valeur par eux-mêmes, mais parce que les idées qu'ils expriment éloignent momentanément quelques praticiens de l'étude de l'homœopathie.

Chacun, dit-on, sera bientôt à même de pratiquer la médecine : plus d'études d'anatomie, de physiologie, de pathologie proprement dite; par conséquent, plus de science médicale! Avec l'homœopathie, tout va se réduire à l'observation des symptômes, et à leur comparaison avec les phénomènes produits par les médicaments. Un répertoire à la main, et l'on possède toute la sience nouvelle!

Tels sont les reproches que, parmi tant d'autres, on adresse à l'école d'Hahnemann. Ils prennent leur source dans une ignorance trop profonde de l'homœopathie pour que nous n'essayions pas de les repousser de toute notre force.

Que dans son enfance et par une sorte de réaction contre les préjugés du temps, l'homœopathie ait repoussé certaines branches de l'art de guérir qui la repoussaient elle-même, cela se conçoit : toute jeune encore, elle pouvait bien dépasser le but. Ses succès presque inespérés dans le traitement des maladies expliquent cette réaction, s'ils ne la justifient pas.

Cependant, les reproches adressés à Hahnemann sont fort exagérés. Ce grand homme, familier avec tant de connaissances diverses, s'en est puissamment aidé dans sa pratique. Aussi, croyons-nous qu'une personne restée étrangère aux études médicales, ne peut convenablement pratiquer l'homœopathie, malgré toute la sagacité, l'attention dont elle serait douée. Qu'on reporte un instant son attention sur certains faits de la médecine actuelle, n'admet-on pas que le mercure, le quinquina, sont les spécifiques de la syphilis et des fièvres intermittentes? Supposons que l'on mette à la disposition d'un homme très-intelligent, mais dépourvu de connaissances médicales, les formules les plus convenables; qu'on lui indique même les doses d'une manière précise, pense-t-on qu'avec ces seules données, cet homme guérira les fièvres intermittentes et les maladies vénériennes? Personne n'oserait soutenir une semblable opinion, que l'expérience de tous les jours viendrait bientôt démentir.

L'homme qui, sans études médicales préliminaires, serait tenté d'appliquer l'homœopathie, se trouverait dans une position bien plus délicate que celle dont je viens de parler. Outre les difficultés de l'administration du remède, il aurait encore à vaincre celle de sa détermination. Pour peu qu'on ait pratiqué l'art de guérir, on reconnaît bien vite que le bon sens ne suffit point pour observer exactement les symptômes morbides, les apprécier à leur juste valeur. L'homme du monde ne saura jamais constater avec exactitude l'état du pouls, de la langue, des yeux, et de tous les organes intérieurs. Mille nuances échappent souvent au praticien expérimenté; à plus forte raison, à l'observateur vulgaire.

Cependant, on cite des hommes qui, sans avoir étudié la médecine ancienne, s'occupent d'homœopathie avec succès. Nous ne chercherons point à le contester. Mais qu'est-ce que cela prouve? En reste-t-il moins démontré qu'ils appliqueraient plus heureusement les principes homœopathiques s'ils étaient aidés de profondes études physiologiques et pathologiques? D'ailleurs, s'ils obtiennent des succès, ira-t-on les imputer à crime à la science nouvelle ou à la confiance qu'elle inspire? Si leurs efforts sont infructueux, en fera-t-on la matière d'un reproche pour Hahnemann? Autant vaudrait renvoyer aux doctrines actuellement existantes les succès ou les revers de ce que le monde nomme les empiriques.

Au surplus, il serait à désirer que l'homœopathie fût encore plus facile à appliquer que ne le prétendent ceux qui ne l'ont point étudiée; ce serait une gloire de plus pour elle, et un motif bien puissant d'étendre sa pratique, et par conséquent d'assurer son triomphe. Nous ne voyons pas qu'il y ait un lien nécessaire entre les progrès d'une science et les difficultés de son application. A mesure, au contraire, que les sciences se développent et que les arts se perfectionnent, les lois des unes acquièrent plus de clarté, et les procédés des autres se simplifient. Il me semble même que tout ce qui se dit journellement des difficultés nombreuses que présente la pratique de la médecine, équivaut à un aveu implicite de ses imperfections. Ce fut une des gloires de la doctrine physiologique, d'avoir rendu la pratique médicale plus simple dans ses procédés, plus facile dans son application; et ce fut une grande maladresse à ses ennemis, de lui en avoir fait un reproche.

Nous désirons dessiner nettement notre position, afin que, dès à présent, on puisse apercevoir le but où nous tendons, et de quelle manière nous voulons

l'atteindre. En même temps que nous essaierons de découvrir le lien des théories anciennes avec la doctrine de Hahnemann, nous irons rechercher dans les thérapeutiques anciennes les germes de médication homœopathique qui s'y trouvent clairsemés; ce sera un nouveau degré de certitude ajouté à ceux que possède déjà l'homœopathie. La loi homœopathique est clairement pressentie dans les aphorismes d'Hippocrate.

Ne recommande-t-il pas, en effet, de guérir le vomissement par le vomissement, les flux de ventre par les purgatifs? Mais Hippocrate n'est pas le seul dont les écrits offrent des traces de la loi des semblables.

A différentes époques de la science, le mercure, le soufre, le quinquina, la valériane, le fer, l'arnica, ont été employés empiriquement, instinctivement, dans les cas où Hahnemann les conseille.

Certes, cette pratique était de l'homœopathie grossièrement faite, s'il est permis de donner ce nom à d'aveugles tâtonnements. Ainsi appliqués, les médicaments homœopathiques devaient provoquer et provoquèrent, en effet, de violentes secousses dont les malades avaient peine à se remettre; car les organes sont d'une impressionabilité exquise, lorsqu'atteints de maladie ils sont mis en contact avec la substance qui réveille spécifiquement le même genre de douleur. Qui n'a été témoin des catastrophes provoquées par les vomitifs et les purgatifs, dans les vomissements et les diarrhées? Et de combien de maux le mercure, ce spécifique par excellence, n'a-t-il point été l'origine?

Ceci est également vrai des autres substances que je citais un peu plus haut. Eh bien! ces mêmes spécifiques sont conservés par la doctrine homœopathique, et si les résultats obtenus sont favorables, nous en trouvons la cause dans les doses excessivement fractionnées auxquelles on les administre.

Il ne s'agit point aujourd'hui, pour le médecin homœopathiste, de rejeter les acquisitions de la science ancienne, mais d'en faire un meilleur emploi en les appliquant d'après la loi découverte par Hahnemann. Aussi, loin de repousser l'hygiène, l'anatomie, la physiologie, la pathologie, l'anatomie pathologique, l'homœopathiste s'éclaire de leurs lumières sous condition de déterminer autrement qu'on ne le fait aujourd'hui leur importance relative et de les faire concourir au perfectionnement toujours croissant de la thérapeutique. Si les travaux accumulés pendant trente siècles ne peuvent trouver leur condamnation dans la nouvelle doctrine, ce qu'il serait absurde de soutenir, d'un autre côté, elle ne les accepte qu'en leur imprimant de nombreuses modifications, en les ramenant à sa loi générale.

Avant de terminer cet article, je dirai quelques mots de l'action des médicaments à faible dose, pour repousser la fin de non recevoir qu'on lui oppose, ainsi qu'on l'a fait au principe *similia similibus curantur*.

Il est impossible, dit-on, qu'une substance qui a été triturée des heures entières, puis divisée jusqu'à la décillionième partie du grain, puisse jouir d'une propriété quelconque; tous les faits connus s'opposent à l'admission d'une pareille rêverie, le bon sens se révolte à cette seule idée.

Que le bon sens actuel s'en révolte, je ne le conteste pas; mais le bons sens est un fait trop variable pour qu'on s'y arrête. Le bon sens du dix-neuvième siècle a fait un pas sur celui du siècle précédent, et nous avons l'espoir qu'il n'est point arrivé au terme de son développement.

Certes, nous ne prétendons jamais que, dans une question quelconque, on doive négliger le raisonnement; mais dans celle qui nous occupe, avant de chercher à trouver la cause de la puissance des doses infinitésimales, il me semble qu'il serait plus sage de la constater.

Ce n'est qu'après une étude profonde et consciencieuse, après de nombreux essais suivis d'autant de revers, qu'il sera permis de douter que ce que nous affirmons soit vrai.

J'ai procédé ainsi dans mes recherches et dans mes expériences. J'étais dans un doute presqu'absolu. Mais en même temps animé du besoin de connaître la vérité, je me suis rendu à l'évidence de milliers de faits incontestables.

Ma conviction une fois arrêtée, j'ai senti le besoin irrésistible de propager les idées de Hahnemann. Car, il m'a toujours semblé que chaque progrès accompli dans notre carrière n'était pas uniquement pour nous-mêmes, que nous en devions compte à nos semblables: c'est ce devoir que j'accomplis.

Puissions-nous être assez heureux pour entraîner les médecins français dans une voie aussi féconde qu'elle est neuve; faire cesser les dissidences interminables qui existent entre des doctrines trop souvent impuissantes, et contribuer à réunir les efforts de tous les médecins de savoir et de cœur vers l'exploitation de la mine riche et abondante découverte par Hahnemann.

Notre art alors grandirait incessamment pour le bonheur du monde, et le corps médical pourrait conquérir définitivement l'influence bienfaisante qu'on lui conteste de toutes parts.

Dr Curie.

Annales de la clinique homœopathique de Leipsick. (*Iahrbücher der hom. Heil-und Lehranstalt zu Leipzig.* Ier *Hefs.*) première livraison, 1833, in-8°.

Les annales de la médecine homœopathique, publiées par les inspecteurs et les médecins de la clinique homœopathique de Leipsick, contiennent les résultats obtenus dans ce nouvel établissement depuis le 24 janvier 1833, jour où la clinique fut ouverte, jusqu'au 31 mars inclusivement. Ce n'est qu'après avoir surmonté bien des obstacles que la direction de la clinique a obtenu l'autorisation de fonder un hôpital. Le professeur Clarus physicus de la ville de Leipsick, est surtout celui qui n'a négligé aucun moyen de faire avorter la création d'un établissement auquel tout ami de l'humanité et des progrès doit prendre la part la plus vive. Voici les

principales dispositions adoptées par la société fondatrice de la clinique homœopathique, dispositions qui lui servent de statuts.

La clinique est fondée par des souscriptions volontaires. On se propose d'y traiter homœopathiquement des malades indigents.

Le médecin directeur en chef nomme le médecin adjoint et le sous-médecin, ainsi que les employés. Toutes les personnes attachées au service médical, à l'exception de l'aide-interne, remplissent gratuitement leurs fonctions, dont la durée est de 2 ans. Le directeur ou son adjoint visitent deux fois par jour la clinique, dont l'accès est libre à tous les médecins et à toutes autres personnes qui s'intéressent à la cause de l'homœopathie. Sur la demande des élèves en médecine le directeur fera des leçons cliniques au lit du malade.

Le bâtiment consiste en une maison à trois étages, avec cour et jardin. On peut y recevoir douze malades dans deux grandes salles chacune de six lits. Trois autres pièces contiennent deux ou trois lits pour y recevoir les étudiants qui seraient dans l'indigence, des enfants ou des malades atteints de maladies contagieuses.

On ne reçoit dans cette clinique de maladies chroniques que pour un cinquième. Les cas chirurgicaux, tels que fracture, luxations, plaies, etc., y sont refusés, ainsi que les malades atteints de siphilis, de gale ou de choléra. Les maladies contagieuses aiguës, comme la rougeole, la variole, la scarlatine, y sont reçues, mais traitées dans des chambres séparées.

Les médicaments employés dans la clinique homœopathique ont été fournis gratuitement par le pharmacien Otto de Rotha.

La somme des dons gratuits qui doivent servir à payer les frais de l'établissement, s'est élevée le 31 mars à 1273 rixdales, à peu près 5200 fr. de notre monnaie. Depuis l'ouverture de la clinique (24 janvier) jusqu'au 31 mars, 34 malades y ont été reçus, 20 sont sortis guéris, 1 est mort (il s'agit ici d'une variole chez un garçon tailleur), 13 sont encore en traitement. Le nombre de 17 a été le maximum des malades traités à la fois à la clinique.

Les malades ont tous été soumis à la diète homœopathique ordinaire. On a permis le vin aux convalescents, et les lavements simples ont été mis en usage dans des constipations opiniâtres.

Pour ce qui est de la répétition des doses, MM. les médecins de la clinique en ont reconnu l'utilité et la nécessité, surtout dans les fièvres inflammatoires, intermittentes et dans les inflammations proprement dites, dans les prétendues fièvres vermineuses, typhoïdes et putrides, le croup, et dans la plupart des maladies chroniques.

Suit le tableau (Schema) des maladies traitées à l'hôpital clinique homœopathique et l'histoire de chaque maladie en particulier.

Tableau des malades reçus à la clinique homœopathique, depuis le 24 janvier jusqu'au 31 mars 1833.

NOMS DES MALADIES.	Nombre des cas.	Guéris.	Morts.	Demeurés à la clinique.	TOTAL.	OBSERVATION.
Opthalmie	1	1	»	»		Quoique l'homœopathie n'admette pas de nomenclature nosologique, il est cependant indispensable, dans un tableau de ce genre, d'en adopter une.
Affection inflammatoire de la poitrine	1	»	»	1		
Pneumonie franche	2	1	»	1		
Douleur à la poitrine	1	»	»	1		
Fièvre inflam. avec affection cérébrale	1	1	»	»		
Etat fébrile avec affection du cou et du bas-ventre	1	1	»	»		
Dartres, dérangement des règles	1	»	»	1		
Ulcère à la jambe	1	1	»	»		
Fièvre gastrico-catarrhale (fièvre muqueuse)	1	1	»	»		
Encéphalite	1	1	»	»		
Vésanie (affection mentale)	1	1	»	»		
Arthritis	1	1	»	»		
Blennorrhée, paraphymosis	1	1	»	»		
Angine	1	1	»	»		
Tumeur des testicules	1	»	»	1		
Periostose et douleurs ostéocopes	1	»	»	1		
Paralysie du bras droit	1	1	»	»		
Gastralgie et affection menstruelle	1	»	»	1		
Fièvres nerveuses	3	2	»	1		
Néphritis	1	»	»	1		
Variole	4	2	1	1		
Rhumatisme aigu	2	2	»	»		
Phthisie muqueuse (bronchite chronique)	1	»	»	1		
Aménorrhée, émaciation, vertiges	1	1	»	»		
Varicelle	1	1	»	»		
Fièvres intermittentes	2	»	»	2		
	34	20	1	13		

Voici les cas les plus intéressants que présentent les annales de la clinique homœopathique de Leipsick.

1° Fièvre inflammatoire avec affection cérébrale. Un jeune homme, âgé de 17 ans, fut reçu le 25 janvier. Il avait joui d'une excellente santé jusqu'à l'âge de 16 ans, époque où il fut affecté d'une glossite.

Le 24 janvier, il fut pris de frissons violents, accompagnés de douleurs lancinantes à la tête. Dans la nuit du 24 au 25, jactitation, point de sommeil, sueurs copieuses.

Entré le 25 à la clinique, il présenta les symptômes suivants: obnubilation de la tête, vertiges, yeux rouges, visage et menton parsemés de pustules. Douleur pongitive au côté gauche de l'abdomen, quand il respire profondément, et lorsqu'il fait un mouvement; constipation depuis trois jours; anorexie, langue sèche et blanche, lassitude des membres, et douleurs tiraillantes dans les jambes; pouls fréquent et dur, peau sèche, chaleur mordante; somnolence comateuse; abattement de l'esprit.

Thérapeutique: immédiatement après l'examen, le malade reçoit une dose d'aconit, et quelques heures après on lui fait aspirer *nux vomica*.

2e *jour*. Bonne nuit, tête libre, sans vertiges, yeux clairs, sans rougeur; langue un peu sèche et blanche

l'esprit plus éveillé, une selle naturelle, appétit. Le malade se ressent beaucoup mieux. Le soir, il y eut une légère exacerbation fébrile.

3e *jour*. Nuit assez bonne; l'appetit se prononce, mais il y a encore de la lassitude; les autres symptômes ont disparu; le malade se lève pendant deux heures; le soir point d'exacerbation fébrile.

5e *jour*. Il sort guéri.

2° *Variole*. L'épidémie varioleuse qui régna pendant l'hiver 1832-33 à Leipsick, offrit des caractères de malignité assez douteux. Dès le début, la maladie présentait, surtout pendant la deuxième période, celle de l'irritation, les symptômes les plus graves, principalement du côté de la tête et du cou. La fièvre inflammatoire était très-violente. Souvent les poumons étaient pris : il y avait dyspnée, toux accompagnée d'expectoration puriforme. *L'aconit* rendit alors les meilleurs services, et vers le commencement de la période de suppuration, les médecins homœopathiques se servirent du mercure avec beaucoup de succès. Une fois le corps couvert de pustules varioleuses, et la maladie parcourant son cours régulier, on l'abandonnait à la force médicatrice de la nature.

Toutefois un garçon tailleur scrophuleux, psorique et syphilitique présenta un cas de variole qui se termina par la mort.

3° Un jeune homme de 21 ans fut traité pour une angine qui offrait les symptômes suivants :

Vives douleurs au cou, pendant les mouvements de déglutition, rougeur et tumeur des amygdales, de la luette et sécrétion très-abondante de mucosités dans la bouche; soif, anorexie, langue pâteuse, vertiges, céphalagie comprimante, pulsative; lassitude des membres; frissons le matin, chaleur le soir et la nuit, sueurs copieuses; selles diarrhéiques les jours précédents, pouls plein et sub fréquent.

La rougeur foncée des tonsilles, les vertiges, les selles diarrhéiques, les horripilations le matin, le caractère timide du malade, engagèrent les médecins de la clinique à lui donner la pulsatille 12°°, le matin.

Quelques heures après, soulagement, douce transpiration, plus de frissons, mais vers le soir exacerbation fébrile, violente céphalée, pouls plus fréquent et plus plein. — Aconit 30°. — Après minuit, sommeil, et le lendemain matin amendement notable de tous les symptômes.

Les deux jours suivants, la rougeur des amygdales disparut totalement, ainsi que tous les autres symptômes marquants.

Il sortit guéri, le 6e jour.

Voici une violente angine, guérie sans application de sangsues, médication à laquelle aucun médecin allopathis e ne se serait cru consciencieusement obligé d'avoir recours.

4° *Pneumonie*. Une jeune fille de 19 ans, réglée des l'âge de 16 ans, très robuste, fut affectée le 1er février d'un violent frisson, de vertiges, de céphalée, de douleur au sacrum, et d'un point douloureux au côté droit du thorax. Les symptômes persistèrent et augmentèrent jusqu'au 4 février, jour de sa réception à la clinique.

Elle présentait alors les symptômes suivants : vertiges, violente céphalalgie, douleur brûlante dans les yeux qui sont inondés de larmes, respiration courte, supérieure et fréquente; toux sèche suivie de l'expectoration pénible de quelques mucosités; décubitus impossible sur les côtés, à cause de l'augmentation du point de côté; elle reste couchée sur le dos. Soif inextinguible, appétit nul, constipation, douleurs tiraillantes dans les membres, sensation de chaleur dans tout le corps, peau sèche et brûlante, face vultueuse, pouls plein et fréquent, goût de pourri dans la bouche, lèvres sèches et gercées, insomnie. Si les paupières viennent à se fermer, la malade voit des images tristes et terrifiantes. Une dose d'aconit (24°°°) modéra, le 1er jour, la fièvre et les symptômes pneumoniques. Mais les 2e et 3e jours elle ressentit des douleurs plus vives que jamais; la respiration devint plus difficile, le point de côté plus douloureux, l'expectoration sanguinolente : la nuit il y eut délire, rêvasseries, vertiges considérables. La maladie menace de passer à l'état typheux ou nerveux. Vers le soir du 3e jour, apparitions des règles; sensation de mieux, mais grand abattement. La nuit, nouvelle exacerbation, et diarrhée. Camomille (12°°).

4e jour. Amélioration très sensible; plus de diarrhée, respiration plus facile, tête plus libre, douleur pongitive très modérée, cessation des règles.

5e jour. Vers le soir, nouvelle exacerbation des symptômes fébriles et pleuro-pneumoniques. Pulsatille (12°°), le soir à 8 heures.

6e jour. Excellente nuit, amélioration sensible, se soutenant pendant les jours suivants.

10e jour. Il reste de la toux avec expectoration puriforme; douleur tensive du côté droit de la poitrine. Les remèdes ordinaires, tels que la bryone, l'arnica, la pulsatille et la noix vomique, ne modifièrent en rien cet état incommode; ce n'est qu'une dose de soufre (30°°) qui délivra la malade après une exaspération homœopathique, suite de l'administration de ce puissant remède.

5° Un cas d'encéphalite, chez une jeune fille de 17 ans, bien réglée, guérit sous l'influence de la noix vomique, de la belladone, de la pulsatille et de la camomille.

6° Un rhumatisme très aigu (febris arthritica) céda, en grande partie, à l'usage de l'aconit et de la bryone. Le soufre enleva plus tard les douleurs rhumatismales des articulations humérales.

7° Un cas très intéressant de paralysie presque complète du bras droit guérit en neuf jours, sous l'influence de deux doses de rhus toxicodendron (x°°).

Une fièvre gastrico - catarrhale (gastro bronchite), céda en neuf jours à l'usage de la noix vomique, de la bryone et de la pulsatille.

8° Deux cas de fièvre nerveuse stupide, guérirent sous l'influence de l'aconit, du rhus, de l'acide phosphorique et de la camomille. Toutefois, il fallut deux septenaires pour obtenir la guérison, et 12 à 15 jours de convalescence. Mais, dès les premiers jours, on observa un mieux très sensible, et jamais la vie des malades ne fut sérieusement compromise. Tandis que par les méthodes thérapeutiques ordinaires, il est impossible de porter dans ces maladies un pronostic cer-

tain ; il faut attendre la crise. L'homœopathie voit rarement de crises.

9° Une gonorrhée accompagnée de paraphymosis, guérit en 16 jours, sous l'influence du mercure soluble, 3 gr. B. répétés deux fois en 6 jours, et des cantharides x^ooo donnés le 10^e jour et répétés le 12^e. Le 16^e jour, le malade sortit encore affecté d'un léger écoulement séreux, qui guérit hors de la clinique sous l'influence d'une 3^e dose de cantharides.

Dr. KIRSCHLEGER de Münster.

QUELQUES IDÉES SUR LES MÉTHODES SUIVIES EN MÉDECINE, *comparées à la méthode homœopathique.*

En considérant le mouvement de la vie sur ce globe, l'esprit humain peut en admirer les manifestations variées et graduées. Concentrée dans le minéral et réduite encore à l'état d'immobilité, la vie y affecte néanmoins des formes diversifiées. Un mouvement plus compliqué se manifeste dans le jeu de l'organisme végétal ; le développement ascendant de la vie, se continue et se déroule avec plus de variété encore à travers la série des animaux, et se produit enfin dans toute sa magnificence chez l'homme.

Roi de la création et gérant de ce globe, l'homme éprouve le besoin de connaître ; pour y satisfaire il est doué d'intelligence. C'est avec cette faculté, aidée des organes des sens, que, placé en face de la nature, il peut l'observer, l'interroger afin de saisir la loi de ses manifestations diverses et constituer la science.

Par ses investigations l'esprit humain a reconnu un premier fait qui est général et domine la vie à tous ses degrés : c'est l'*existence d'un dualisme dans le mouvement de la vie.* En effet, dans quelque sphère qu'on l'observe, l'on trouve que son mouvement peut être régulier ou irrégulier, harmonique ou désharmonique. Ce fait est évident dans la manifestation la plus élevée de la vie, dans le mouvement des passions humaines, autour desquelles roulent les phénomènes de l'état social. Les passions expressives, vivantes et indestructibles manifestations de nos besoins spirituels et matériels, font continuellement effort pour se développer et se satisfaire; mais leurs effets varient selon le milieu dans lequel elles sont forcées de se produire. En effet, si ce procédé est en rapport avec la nature des passions, s'il est tel que celles-ci puissent se développer librement dans une combinaison harmonique, leur action est salutaire et produit le bien ; dès lors il est utile de favoriser leur essor dans toute son intensité, car elles deviennent source de bonheur. Dans le cas contraire, l'essor des passions est désharmonique, elles ne produisent plus que le mal ; alors, pour empêcher l'aggravation du désordre, il est urgent de réprimer, comprimer et modérer leur essor.

Cette loi *de dualité du mouvement de la vie* domine aussi le mouvement organique. Nous la retrouvons bien évidente dans la nature physiologique de l'homme où elle préside à l'état de santé et de maladie, selon le milieu, les influences homogènes ou hétérogènes qui environnent et impressionnent l'organisme. Le règne animal dans tous ses degrés subit également cette loi; il en est de même pour les végétaux. Enfin, nous en trouvons un reflet jusque dans le minéral : en effet, si nous admettons la forme cristalline comme l'état régulier d'un minéral, celui-ci ne subit-il pas de nombreux dérangements manifestés par l'état de cristallisation plus ou moins régulière s'étendant jusqu'à l'état amorphe ?

D'après ces considérations, la science de la vie se partage naturellement en deux grandes divisions ; l'une, ayant pour objet l'étude du développement régulier ou normal, constitue l'état de santé ; l'autre, s'occupant de l'état irrégulier ou anormal manifesté par la maladie. Dans ces deux ordres de recherches, l'esprit humain a pour but d'étudier les propriétés de l'agent ou organe du mouvement, de connaître les causes sous l'influence desquelles l'action se produit, de déterminer les phénomènes de sa manifestation afin de saisir la raison et la loi qui président à ce drame.

Dans ces longs et pénibles travaux, de nombreux obstacles se présentent à nous. Plongés dans cet océan de vie, entourés d'un monde phénoménal infiniment varié, long-temps notre vue reste confuse, et la détermination de la loi de la vie nous paraît un problème insoluble; mais stimulés par le besoin de connaître, nous nous mettons à l'œuvre. Et d'abord nos regards ne se portent que sur des phénomènes individuels; nous les observons dans toutes leurs variétés et conditions de manifestation ; nous expérimentons, nous interrogeons la nature pour lui dérober ses secrets et nous assurer de la vérité de nos propres observations. C'est ainsi que commence toute science, c'est en suivant cette voie qu'Hippocrate a jeté les fondements de la médecine.

Mais l'esprit humain ne peut se complaire dans la contemplation des faits isolés, il veut connaître le lien qui les unit et recherche la raison de leur existence. Alors, les faits sont comparés entre eux, l'esprit examine leurs ressemblances et leurs dissemblances, et parvient ainsi à déterminer quelques rapports généraux qu'il proclame lois de la nature. Ce procédé scientifique, qui part de l'observation des cas individuels pour remonter à la généralité, est long et pénible; ses résultats sont certains, mais incomplets, et ne donnent que des fractions plus ou moins importantes de l'unité.

Et cependant, la connaissance de la vérité dans son unité est un besoin pressant pour l'homme. Ne pouvant la saisir par l'observation, l'esprit se met en frais pour l'inventer ; il fait des hypothèses. S'il ne trouve la vérité, du moins s'en crée-t-il un simulacre plus ou moins fidèle. Ce besoin de systématiser, qui n'est que la tendance de l'esprit à saisir l'unité, est pour nous une preuve certaine qu'il est réservé à l'homme de la connaître ; car par cela même qu'un être est doué d'un besoin, les moyens de le satisfaire doivent exister. De plus, ce procédé *à priori* qui marche appuyé sur des hypothèses nous paraît d'une grande utilité pour le progrès de la science ; car une hypothèse étant une vue spéculative plus ou moins large de l'intelligence humaine, provoque et stimule nécessairement l'esprit d'investigation, et lors même qu'elle est inexacte,

elle peut mener à la découverte de nouvelles vérités. Considéré de ce point de vue, le procédé *à priori* appuyé sur l'hypothèse nous paraît utile. Mais à côté du bien se trouve l'abus, qu'on évitera facilement si on apprécie l'hypothèse ce qu'elle est réellement, si on voit en elle une manifestation du besoin de trouver la vérité, un instrument pour y atteindre; si surtout on se garde de l'accepter pour la vérité même, ce qui serait s'élancer dans la sphère des illusions et tomber sous le joug d'un despotisme doctrinaire.

Les deux procédés scientifiques qui procèdent, l'un par l'observation et l'analyse, l'autre par la synthèse et la systématisation, nous paraissent également nécessaires. Le point important est de les utiliser tous deux en employant chacun pour l'usage auquel il est destiné et à l'époque où il convient. Leur résultat combiné donne la science.

Mais l'esprit humain ne se contente pas de parvenir à la vérité; s'il cherche *le vrai*, c'est pour trouver *l'utile :* de là vient que toute science doit mener à des applications.

L'utilité que l'homme peut retirer de la connaissance des lois de la vie diffère selon que les applications se font à l'état de santé ou à l'état de maladie. Dans le premier cas, la science doit chercher à mettre un être dans des circonstances telles qu'il se trouve en contact avec ce qui lui est favorable et à l'abri de ce qui pourrait déranger le mouvement de la vie; c'est ainsi que la science de l'état normal de la vie, vue dans ses applications, trace pour chacun un code hygiénique qui a pour but de prévenir le mal et d'exalter le bien. Lorsque la vie se trouve à l'état anormal, l'utilité de la science se manifeste différemment : elle dit par quelles voies la vie peut être ramenée à l'état normal et recherche les agents qui ont puissance d'opérer ce retour. Alors, elle pose les lois thérapeutiques et crée une matière médicale.

La thérapeutique établit comme premier précepte la nécessité d'écarter la cause du trouble, ce principe est très logique et son exécution indispensable pour le rétablissement de la santé; mais il est loin de suffire dans tous les cas : car la cause ayant produit son effet, celui-ci peut subsister indépendamment d'elle. De nouvelles forces deviennent alors nécessaires pour ramener l'équilibre dans le mouvement de la vie. Or, la science nous apprend que ces forces sont de deux ordres : l'une est innée dans tout individu, l'autre consiste dans l'action des agents extérieurs, des médicaments proprement dits.

La première de ces forces a été reconnue de tous temps, c'est la *puissance médicatrice de la nature*, la tendance à rétablir l'équilibre dans le mouvement désordonné de la vie. Cette tendance existe dans tous les êtres de la création, et de même que le pendule dévié de la perpendiculaire gravite incessamment vers le centre de la terre, que les molécules d'un minéral disjointes dans une solution se précipitent et se fixent par une puissance attractive sur le noyau de cristallisation, de même dans les différentes sphères de l'organisme végétal, animal et social, la vie fait continuellement effort pour reprendre sa *norme* et équilibrer son mouvement.

C'est à l'aide de ces deux moyens, l'un négatif (la suppression des causes qui produisent et entretiennent le mal), l'autre positif, très puissant mais indépendant de l'art, la force médicatrice de la nature, que dans beaucoup de circonstances la vie peut être ramenée à son état régulier. Aussi, voit-on un grand nombre de médecins qui n'ayant confiance qu'en ces deux ordres de secours, et renonçant à l'emploi des agents actifs, mais peu connus, que leur fournit l'art proprement dit, obtiennent journellement d'éclatants résultats, si bien que leurs succès paraissent souvent supérieurs à ceux fournis par une médication plus active.

Toutefois, il est des circonstances nombreuses où la force médicatrice de la nature restant impuissante, l'intervention d'une influence étrangère est indispensable. C'est ici la sphère où l'art doit agir et où nous avons droit d'attendre de la science une règle de conduite précise, exacte, pour nous diriger dans le choix et l'administration d'un médicament. Si alors nous nous adressons à la thérapeutique, nous n'y trouvons malheureusement qu'incertitude, impuissance et trop souvent erreur, toutes ses lumières se trouvant résumées par cette formule : *à juvantibus et lœdentibus in morbis indicatio*, brillante sanction de la légitimité de l'empirisme, puissance, hélas! souvent aveugle. Aussi la matière médicale s'en ressent-elle; car telle qu'elle se présente, élaborée sous l'influence de cette idée, elle n'est qu'un roman dont les héros sont les agents médicamenteux revêtus de propriétés le plus souvent fictives.

De pareils résultats obtenus par des travaux continués pendant plus de vingt siècles ont dû nécessairement rendre suspect le procédé qu'on avait suivi dans ces recherches. L'idée vint enfin d'expérimenter le médicament sur l'homme sain avant de l'administrer à l'individu malade. La voie était nouvelle et promettait théoriquement de mener à des résultats utiles. En effet, par ce moyen l'on avait le premier avantage de connaître exactement de quelle manière un agent est capable de modifier la vie. Le résultat obtenu ainsi était pur, exact, sans mélange d'une influence étrangère, ce qui ne pouvait avoir lieu lorsqu'on expérimentait directement sur l'organisme malade, car dans ce cas, l'effet était composé de l'action du médicament et de celle de la maladie : de là une cause inévitable et continuelle d'erreurs.

L'action d'un médicament étant déterminée par l'expérimentation sur l'homme sain, l'on possédait un terme fixe, invariable, et l'on pouvait partir de là pour rechercher le rapport dans lequel se trouve sa virtualité avec l'organisme malade. Or, des recherches exactes, entreprises avec un grand nombre de médicaments successivement expérimentés sur l'organisme sain et appliqués à l'organisme malade, ont prouvé que l'action d'un agent médicamenteux sur l'homme sain, comparée avec la maladie, présente trois rapports différents : elle peut être *analogue* ou *opposée* au trouble morbide, ou bien *hétérogène* et sans aucun rapport avec la maladie. L'on a observé de plus que le médicament à action *analogue* ou *homœopathique* a la propriété de détruire la maladie

dont il est pour ainsi dire la virtualité emblématique sur l'homme sain, tandis que le médicament à action *opposée* ou *antipathique* ne fait qu'assoupir le mal qui le plus souvent reparaît avec plus de tenacité. Cette découverte amena Hahnemann à formuler cette loi thérapeutique qui dit : *Que pour guérir sûrement, promptement et avec le moins de douleur possible, il faut administrer dans un cas de maladie, le médicament qui a la propriété de produire une affection analogue sur l'homme sain.* Cette loi est le résultat pur de l'expérience; elle est certaine, invariable, et par ce caractère elle met le positif à la place de l'erroné, de l'hypothétique, que jusqu'ici nous offrait la science. Elle nous présente non seulement un guide certain pour nous diriger dans le choix et l'application d'un médicament dans un cas de maladie donnée, mais elle devient encore une boussole qui nous conduit avec certitude à la recherche et à la détermination des propriétés d'un agent médicamenteux nouveau. De sorte que par cette découverte inspirée à Hahnemann par l'observation et l'étude des lois de la nature, il est devenu à la fois et le fondateur d'une thérapeutique seule vraie et seule rationnelle, et le créateur d'une matière médicale nouvelle et positive.

Dr JAENGER de Colmar.

Installation de M. le docteur Schweikert en qualité de directeur de l'école et de l'hôpital homœopathique à Leipsick.

M. le docteur Maurice Müller ayant quitté la direction de l'hôpital homœopathique de Leipsick, nous lui adressons, ainsi qu'à MM. Haubold et Hartmann nos remercîments publics, pour l'établissement et l'organisation de cet institut important, auxquels ils ont consacré tant de soins. — En ma qualité d'inspecteur et membre naturel de toute institution qui tend à l'avancement de l'homœopathie, et en particulier de l'institut de Leipsick, qui a pour but de démontrer publiquement les avantages incalculables de notre science, je vois avec grand plaisir que M. le docteur Schweikert, homœopathiste distingué, tant par ses écrits que par les services qu'il a rendus, s'est décidé à s'établir à Leipsick, pour s'y charger de la direction de l'institut d'homœopathie théorétique et pratique. Cette résolution de M. Schweikert mérite d'autant plus notre approbation, qu'il n'a en vue que le bien être de l'humanité et la prospérité de notre science, et qu'il n'a même pas craint de sacrifier à son noble zèle une grande partie de sa clientelle, jusqu'ici très lucrative, tant à Grima qu'ailleurs.

Pour donner une preuve non équivoque de la satisfaction que me donne cette nouvelle acquisition de notre institut, j'ai envoyé à Leipsick mon ami et collégue M. le docteur G. Lehmann, en le chargeant d'y installer, en mon nom, M. le docteur Schweikert en qualité de directeur, médecin et professeur de l'homœopathie pratique, et je fais des vœux pour que Dieu l'y conserve long-temps pour le bonheur de l'humanité.

Je m'empresse en même temps d'inviter tous les amis de l'homœopathie, en particulier ceux qui doivent à cette science leur délivrance et le rétablissement de leur santé, le premier des biens terrestres, ainsi que tous les médecins homœopathistes, de contribuer autant qu'il est en leur pouvoir, par des secours annuels, à la conservation de l'école et de l'hôpital homœopathique, afin qu'avec leur assistance (car jusqu'ici l'état ne l'a pas encore aidé), notre institut soit à même de faire connaître à tous les immenses avantages de l'homœopathie, et que l'humanité puisse en recueillir les heureux fruits qu'elle a droit d'en attendre.—Les envois se feront à l'adresse de M. le docteur G.-G. Franz à Leipsick.

Je prie MM. les membres de l'institut de recevoir la faible offrande de 20 frédérics d'or, que j'accompagne de mes vœux les plus ardents pour la prospérité de notre établissement.

Cœthen, le 20 octobre 1833.

Samuel HAHNEMANN.

Le désir du digne fondateur de l'homœopathie fut solennellement rempli par M. le docteur Lehmann. Le 1er de ce mois, à 10 heures du matin, M. Lehmann installa le docteur Schweikert, comme directeur de l'institut, en présence des médecins homœopathistes de Leipsick, et d'un grand nombre d'amis de l'homœopathie : il lut ensuite la lettre amicale de M. le conseiller Hahnemann. M. Schweikert, profondement ému, lui tendit la main et promit de contribuer de toutes ses forces, et selon le vœu de Hahnemann, à la prospérité de l'établissement.

Le nouveau directeur fit ensuite sa première ronde clinique, ainsi que la consultation des malades policliniques. L'assemblée se retira joyeuse et remplie des plus belles espérances, qu'autorisent, d'une part, le vif intérêt que Hahnemann porte à cet établissement, de l'autre, le mérite et le dévouement de M. le docteur Schweikert.

Plusieurs journaux politiques ont récemment annoncé que le gouvernement autrichien avait recommencé de mesquines persécutions contre les médecins et les pharmaciens homœopathistes. Nous savons que les ennemis de l'homœopathie en tirent argument contre elle. L'absence de documents positifs nous empêche de nous prononcer sur la valeur de pareils bruits. Nous attendons que notre correspondance nous ait appris ce que nous devons en penser. Nous demanderons seulement aux allopathistes comment leur esprit concilie l'inertie des doses infinitésimales et leur danger supposé. La réponse leur serait difficile; nous l'attendons d'eux.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 3. — TOME I. 1er JANVIER 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

Considérations générales sur la doctrine homoeopathique.

Du centre des systèmes spéculatifs qui régnent en Allemagne, s'est élevé, il y a quarante ans, une nouvelle doctrine fondée sur l'expérience pure. Hahnemann a recueilli, d'après un nouveau plan, des faits nombreux sur l'action des médicaments. Il fut conduit par ses recherches à rejeter les bases de la médecine alors régnante, et à lui donner une face nouvelle.

Sa doctrine fut mal accueillie; les médecins ne daignèrent pas même s'en occuper pendant plusieurs années. Les penseurs les plus profonds se sentirent repoussés par un système qui semblait menacer la ruine de tout ce qu'il y avait de scientifique en médecine; qui paraissait au premier abord si invraisembable, si paradoxal; qui, comparé aux théories brillantes et séduisantes, ressemblait à un roman décousu et mal exécuté, à des rêveries imaginaires et fantastiques. C'est ainsi que les découvertes les plus utiles ont été reçues: Copernic et Harvey, les hommes les plus savants de leur époque, ont trouvé de violents antagonistes. L'inoculation fut solennellement prohibée, et la vaccine, malgré tous ses bienfaits, trouve encore aujourd'hui de nombreux détracteurs. Le système homœopathique fût tombé dans l'oubli, s'il n'eût pas fixé l'attention du public non médical par quelques résultats frappants et heureux, au lit du malade.

Jusqu'alors on ne connaissait des travaux de Hahnemann que les essais qu'il avait faits sur la belladone, comme préservatif de la scarlatine; ils avaient été publiés par le docteur *Berendt*, à Custrin, dans une brochure spéciale, et insérés par d'autres médecins dans le journal de Wufeland; mais aucun d'eux ne s'était livré à l'étude de l'homœopathie.

Lorsqu'enfin cette doctrine fixa l'attention du public médical, on essaya de démontrer sa futilité par des raisonnements. Il était facile et commode, sans doute, de combattre dans le cabinet une doctrine qui paraissait si extraordinaire; mais comme des faits ne peuvent point être démontrés par la discussion, on aurait dû commencer à l'examiner par la voie de l'expérience; on eût évité ainsi des discussions interminables et passionnées, dictées par l'esprit de parti.

Il s'agit de rechercher la vérité; les railleries et les sarcasmes devraient être bannis, lorsqu'on s'occupe des intérêts de l'humanité. Le reproche de *charlatanisme*, qu'on a fait à l'auteur de la nouvelle doctrine et à ses partisans, est le moins fondé que l'on puisse faire à un médecin qui exerce son art avec conscience, d'après une méthode qui lui est propre.

Malgré des obstacles sans nombre, l'homœopathie est parvenue aujourd'hui à un point élevé en Allemagne; elle tient un rang distingué parmi les sciences naturelles, et occupe une place honorable dans la littérature médicale. Elle a fait des progrès en Angleterre, en Italie et en Suisse; elle a pénétré en France, où elle commence à fixer heureusement l'attention des médecins.

Que les hommes studieux, justes et philantropes se réunissent pour examiner de bonne foi une doctrine qui ouvre un champ immense à de nouvelles recherches et à de nouvelles observations. Ne la jugeons qu'après l'avoir étudiée sérieusement, après l'avoir envisagée sous toutes ses faces, et l'avoir approfondie mûrement dans son application au lit du malade, sans prévention, consciencieusement, et avec l'intention ferme de découvrir la vérité.

Le système homœopathique repose sur deux principes.

Le premier est celui d'apprendre à connaître l'action du médicament sur l'*homme en santé* avant de l'ap-

BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

pliquer sur *l'homme malade;* en d'autres termes, apprendre à connaître les rapports entre *l'homme sain* et *chaque médicament*, avant d'examiner les rapports entre *lui* et *l'homme malade*.

Voici le second principe : les médicaments guérissent les états morbides qui ont le plus de ressemblance avec ceux qu'ils produisent sur l'homme en santé ; ou bien, d'après l'expression de Hahnemann, ils guérissent *homœopathiquement*.

Peu de médecins nieront la vérité du premier principe. Ceux qui ne sont pas initiés à l'art de guérir seraient étonnés d'apprendre que nous, médecins, nous ignorons entièrement les effets que produisent nos médicaments sur l'homme sain; que les substances, que nous prescrivons tous les jours, renferment des vertus qui nous sont inconnues. C'est comme si nous voulions leur dire que nous distinguons fort bien les maladies, et que nous les guérissons sans avoir des connaissances anatomiques, physiologiques, etc., enfin sans connaître le corps humain. Il est nécessaire, je pense, de connaître non-seulement l'*état normal* de l'organisme animal, mais encore ses *rapports normaux* avec les agents extérieurs, qui peuvent ou doivent le rendre malade ou le guérir.

C'est parce que nous ignorons l'action des médicaments sur le corps sain que nous n'obtenons jamais les mêmes résultats dans un second cas, dans un troisième, que ceux que nous avons obtenus dans un premier; car les rapports dynamiques avec le monde extérieur, et par conséquent avec chaque médicament, varient suivant l'état morbide de l'organisme, qui prend mille formes diverses. C'est pourquoi, chaque médicament dans chaque état morbide aura une action qui différera de celle qu'il aura eue sur les autres états morbides. De là vient, qu'on n'obtiendra jamais un résultat identique en faisant des expériences sur les malades (*ab usu in morbis*), et qu'on ne pourra jamais déterminer par cette voie la sphère d'action de chaque médicament. En recherchant, au contraire, *ses effets sur le corps sain*, on part d'un point fixe.

Ce principe homœopathique est donc d'une utilité incontestable et très-importante en médecine.

Il y a eu cependant des médecins qui ont cherché à découvrir l'action des médicaments sur l'homme en santé, mais leurs expériences ont été faites sans suite et non dans le but de réformer la médecine. Ce mérite n'appartient qu'au docteur Hahnemann.

Près de 200 médicaments ont déjà été éprouvés par lui et par ses disciples. Que tout médecin, ami de la vérité, fasse sur lui-même, sous l'influence des conditions nécessaires, des essais avec plusieurs de ces substances, et il se convaincra bientôt que les symptômes qui leur sont *attribués* proviennent réellement de leur action; il s'assurera que Hahnemann n'a point voulu écrire un roman, comme plusieurs l'ont insinué, et qu'il n'a point admis avec légèreté les divers symptômes qu'il a décrits. Des recherches ultérieures rectifieront des doutes qui existent encore sur quelques-uns d'eux, pour reconnaître s'ils appartiennent à l'action primitive ou consécutive, distinction très-importante à faire.

Dès que l'expérimentateur aura éprouvé sur lui-même les divers symptômes indiqués dans la matière médicale pure de Hahnemann, il ajoutera bientôt foi à la puissance pathogénétique et à la réalité de l'action des médicaments. Il se dispensera de répéter à la lettre les expériences déjà faites, pour ne point perdre inutilement un temps précieux.

En réfléchissant sur ces résultats, il acquerra des vues nouvelles sur l'action des médicaments, action beaucoup plus étendue qu'on ne l'a cru jusqu'à ce jour ; il sera étonné que nous ayons employé si légèrement des médicaments contre les états morbides, sans connaître la centième partie de leurs rapports dynamiques avec eux ; il verra que nous avons toujours confondu les *symptômes médicinaux* avec *ceux de la maladie;* erreur qui a embrouillé la nosologie, et qui a été très-souvent plus ou moins nuisible au malade.

Il résulte de la recherche des *effets médicamenteux* et de leur comparaison entre eux, que chaque médicament produit une *action spéciale;* que cette spécialité s'étend sur des *organes isolés;* qu'il affecte d'une manière particulière et variée certains muscles, certaines articulations, certains vaisseaux, certains filets nerveux, etc., etc., tandis qu'il laisse intacts les autres organes du corps. Nous devons supposer, d'après cela, que les affections locales, celles des muscles, des articulations, etc., etc., se guérissent par des substances qui agissent spécialement sur tel ou tel muscle, sur telle ou telle articulation. En effet, le traitement homœopathique confirme cette supposition.

Quant au second principe, nous savons que dès les temps les plus reculés on a employé avec avantage des moyens qui pouvaient produire un état morbide analogue à celui qu'on cherchait à combattre. On a couvert de neige les personnes asphyxiées par le froid, pour les rappeler à la vie; on a employé avec succès du feu ou des alcooliques contre les brûlures; on a recommandé la chaleur du lit et les boissons diaphorétiques contre la chaleur fébrile; on a combattu des vomissements par des vomitifs, et des diarrhées par des purgatifs; on a employé des narcotiques contre les spasmes et les convulsions, symptômes qu'on savait que ces substances étaient dans le cas de produire. On n'a pas même ignoré que la belladone, médicament principal contre l'hydrophobie, produit des symptômes analogues à cette maladie. Mais on n'a pas su réunir en un seul faisceau ces faits importants; on s'est contenté de plusieurs explications vagues, parce qu'on ignorait la véritable origine des effets médicamenteux; origine qui a donné naissance au principe: *les médicaments guérissent les maladies homœopathiquement*.

Ce principe ainsi établi, inconnu avant Hahnemann, est pleinement confirmé par l'expérience. Des symptômes morbides qui avaient résisté à tous les moyens précédemment employés, ont cédé, soit tout à coup, soit peu à peu, à une dose d'un médicament homœopathique bien choisi. Ce choix n'est pas facile; c'est pourquoi les premiers essais ne sont pas toujours couronnés de succès.

Ce n'est que par un travail long et pénible, qu'on

parvient à se convaincre que les règles et les principes émis dans *l'organon de l'art de guérir*, sont fondés sur la nature des choses, et non sur des idées spéculatives. Ces règles conduiront à d'autres qu'il faut encore découvrir, et qui, une fois trouvées, faciliteront singulièrement le traitement homœopathique.

Disons quelques mots sur l'exiguité des doses, qui a été l'objet de tant de railleries. La dose doit être *petite*, pour qu'elle ne développe pas trop les symptômes qui lui sont propres, ce qui pourrait *nuire* au malade, l'*incommoder*, ou au moins lui être *inutile*, suivant les rapports dynamiques entre la maladie et le médicament. Ce n'est que l'expérience qui peut nous apprendre à prescrire les doses les plus exiguës qui suffisent pour enlever les symptômes morbides, sans en produire de médicamenteux. Un homme *robuste et sain* a besoin d'une dose plus forte pour être impressionné par la puissance médicamenteuse du remède. Un homme d'une *constitution faible, et en bonne santé*, pourrait déjà être incommodé par cette même dose. Le malade est plus ou moins impressionné par les agents extérieurs, et par conséquent par les médicaments, suivant qu'il est plus ou moins fort, plus ou moins irritable. Si les symptômes morbides ne correspondent point à ceux du médicament (comme cela arrive dans le traitement allopathique), le malade pourra supporter une forte dose; si, au contraire, les symptômes morbides ressemblent à ceux du médicament, ou, en d'autres termes, si la maladie et le médicament représentent le même tableau dans l'organisme (comme c'est dans le cas du traitement homœopathique), la plus petite dose suffit pour impressionner les parties souffrantes. Le médicament homœopathique bien choisi, donné à la dose exiguë nécessaire, n'agit que sur l'organe malade, qui est l'organe le plus impressionnable du corps. En faisant cesser son état morbide, le reste de l'organisme n'est point attaqué inutilement par la substance administrée.

Que peut-on objecter de raisonnable et de sérieux contre l'exiguité des doses? Le pondérable de l'agent médicamenteux n'est-il pas le véhicule de sa puissance? Depuis quand les différentes *forces* sont-elles pondérables? Peut-on peser le *fluide électrique*, l'*agent magnétique* minéral et animal? Combien de grains pèse l'*impression morale* qui ranime le malade dans un instant, et qui paralyse subitement le bien portant? De combien de millions de parties est divisé le grain de musc, qui répand son odeur des mois entiers dans le dernier recoin d'une salle ventilée chaque jour? N'affecte-t-il pas vivement les nerfs au bout de ce temps, sans avoir perdu ni de sa masse, ni de son action d'une manière sensible?

Celui qui commencera à donner les médicaments à 1/20 de grain, et qui parviendra graduellement à trouver que 1/10,000 de grain est au moins aussi efficace, ne doutera plus qu'une puissance qui n'a point encore éprouvé de diminution d'action à sa 10,000e partie, est susceptible d'une division bien plus élevée.

Il résulte de ces considérations que nous venons de présenter, que la faculté d'agir sur l'économie animale, qu'ont les préparations homœopathiques, dépend d'une force spéciale *sui generis*. Mais qu'est-ce que cette force? Nous n'en savons rien, nous n'en savons pas plus qu'on ne sait ce que c'est que l'*attraction*, l'*électricité*, le *galvanisme*, le *magnetisme*, etc., qui sont autant de forces que nous reconnaissons et apprécions par leurs effets, mais dont la nature sera toujours un mystère pour nous.

Dr JOURDAIN,
Médecin en chef de l'hôpital militaire de Colmar.

THÉRAPEUTIQUE DE L'ESQUINANCIE.

La belladone est un des médicaments les plus importants à étudier; un grand nombre de maladies exigent son emploi. Pour faciliter aux médecins les essais qu'ils voudraient tenter, nous allons indiquer quelques-unes des affections contre lesquelles la belladone est un spécifique assuré.

L'ophthalmie, dont nous avons déjà parlé dans notre premier numéro, c'est-à-dire, l'ophthalmie douloureuse, avec écoulement de larmes et horreur de la lumière, est de ce nombre. On sait aussi que Hahnemann considère la belladone comme un préservatif puissant contre la scarlatine. Les doses les plus faibles prises tous les huit jours, pendant la durée d'une épidémie, préservent de cette maladie, et dans le cas où elle a déjà éclaté, ce médicament la guérit avec autant de promptitude que de sécurité. Toutefois, si le pouls était plein, dur, développé et fréquent, il conviendrait de commencer le traitement de la scarlatine par un, deux ou trois globules d'aconit à la 18e, 24e ou 30e dilution, administrés à six ou huit heures d'intervalle l'un de l'autre.

Aussitôt que les symptômes inflammatoires se sont amendés, on passe immédiatement à l'emploi de la belladone, à la dose de un, deux ou trois globules répétés tous les deux ou trois jours. Sous l'influence de ce traitement la maladie se termine avec beaucoup de promptitude, et, chose digne de remarque, les individus traités ainsi, sont rarement sujets aux suites fâcheuses qu'entraîne si fréquemment cet exanthème.

Les affections inflammatoires du cerveau sont encore du ressort de la belladone.

Les esquinancies caractérisées par la douleur, le gonflement des amygdales, la difficulté de la déglutition, sont également guéries très rapidement par elle, ainsi que les inflammations abdominales et utérines à la suite des couches. Les inflammations du système glanduleux, les convulsions, certaines toux convulsives, et l'hydrophobie sont encore de son domaine.

Je ferai ici une remarque qui, d'ailleurs, s'applique à tous les médicaments : lorsque nous indiquons une maladie comme devant être guérie par un médicament donné, il n'en faut pas moins consulter la matière médicale pure, attendu que les maladies comprises dans des cadres nosologiques offrent une foule de nuances dont la médecine allopathique ne tient aucun compte, et que ces nuances exigent des médicaments différents. Leur appréciation décide du succès ou de l'insuccès du traitement, et ce sont elles qui ont fait dire à Hahnemann que toute maladie était un cas individuel. Nous rapporterons aujourd'hui quelques cas d'esquinancie traités par la belladone, et nous placerons immédiatement à côté d'autres observations d'esquinancie de nature différente et traitées par conséquent par d'autres médicaments.

Première observation.

Un ouvrier tisseur me fit appeler dans le courant du mois d'avril dernier. Il avait une fièvre très forte, la face très rouge, le cou raide, la déglutition très difficile; il éprouvait une altération considérable que rien ne pouvait satisfaire. La parole était gênée, la voix altérée, nasillarde. Je cherchai en vain à bien voir la partie postérieure du pharynx; la bouche ne put être assez ouverte, mais les parties que l'œil pouvait apercevoir étaient rouges et gonflées; en palpant le cou, on sentait un gonflement bien évident à la région qui correspond aux amygdales.

La maladie était à son troisième jour; le malade avait fait usage de gargarismes et de cataplasmes émollients, quinze sangsues avaient été appliquées au-dessous de l'angle des mâchoires. Malgré tous ces moyens, la maladie faisait des progrès manifestes pour tous les assistants et pour le malade lui-même. Je suspendis le traitement antiphlogistique, et donnai immédiatement ACONIT trois globules à la 30e dilution (X7000), le médicament fut répété six heures après. J'avais remis à la mère du malade trois globules de belladone pour être pris le lendemain de bonne heure. A ma visite, je fus heureux de voir tous les symptômes sensiblement améliorés; la fièvre était tombée, il me fut possible de voir l'arrière-bouche; la rougeur y était vive, les amygdales très gonflées. Je fis répéter la belladone le lendemain matin. Je ne vis le malade que dans l'après dînée, la voix était redevenue naturelle, la déglutition facile, il y avait peu de douleur, le gonflement des amygdales avait sensiblement diminué, la soif était apaisée, le malade venait de manger un potage.

Je ne prescrivis rien pour le lendemain, désirant m'assurer si le mal avait continué à décroître. A mon arrivée, la mère me dit que son fils allait beaucoup mieux; qu'il était retourné au travail. Malgré cette imprudence, il n'eut point de rechute.

Ici, il est impossible de nier l'action de l'aconit et de la belladone. Deux jours ont suffi pour faire disparaître une maladie des plus aiguës.

Je sais fort bien qu'on peut répondre, qu'il arrive souvent que des maux de gorge très aigus survenus brusquement disparaissent avec la même rapidité. J'en ai été plusieurs fois témoin, et je ne chercherai point à le nier. Mais qu'on fasse attention, que mon malade était alité depuis trois jours, que la fièvre redoublait d'une manière non équivoque, que les douleurs augmentaient journellement, que la machoire pouvait à peine s'entr'ouvrir. Je ne crains pas d'affirmer que dans des cas semblables, on ne voit jamais l'inflammation se dissiper aussi promptement que dans l'observation que je viens de rapporter; je dis plus : c'est que chez la plupart des malades, la maladie se termine par un abcès.

Deuxième observation.

Le jeune R. de Mulhouse, enfant de dix ans, fut pris au printemps dernier, d'une esquinancie assez intense. Elle était caractérisée par du gonflement aux amygdales avec rougeur très vive, de la douleur surtout en avalant. La voix était évidemment altérée, la fièvre assez considérable. Je fis appliquer six sangsues au cou du petit malade, puis des cataplasmes de farine de lin. Le mal ne s'amenda pas. Néanmoins j'attendis encore un jour, pendant lequel je me bornai à faire usage de cataplasmes et de gargarismes adoucissants. Vingt-quatre heures plus tard, l'enfant allant de plus mal en plus mal, la fièvre ayant pris plus d'intensité, je prescrivis deux globules d'aconit à la 30e dilution (X700), et pour l'après-midi deux globules de belladone également à la 30e dilution (X700); l'aggravation fut très sensible pendant la nuit. Non seulement les symptômes du cou s'aggravèrent un instant, mais il y eut du délire. Je ne prescrivis rien ce jour là, vu que l'aggravation continuait et que le délire reprit encore pendant la nuit; le lendemain le mieux était déjà marqué, il n'y avait presque plus de fièvre, la déglutition était plus facile, mais encore douloureuse; la voix avait plus de netteté. Je prescrivis pour le jour suivant un seul globule de belladone, le médicament fit éprouver quelques sensations pénibles dans la gorge et à la tête, mais il n'y eut plus d'autres douleurs. Le malade se leva après, prit quelque peu de nourriture, et recouvrit promptement ses forces.

A peine fut-il rétabli que son frère aîné contracta la même maladie avec beaucoup plus d'intensité : les mêmes médicaments furent couronnés d'un égal succès, et tout aussi promptement que chez le premier malade. Il ne fut soumis à aucun traitement allopathique préalable. Dans le premier cas, j'avais cédé aux instances du père, et je dois dire aussi que j'avais encore vu trop peu de cas traités par l'homœopathie pure pour oser me rendre à l'opinion de Hahnemann, qui considère l'aconit comme un médicament jouissant de tous les avantages de la saignée sans en avoir les inconvénients. J'étais alors dans cet état de transition où l'esprit veut à toute force pactiser entre ses anciennes et ses nouvelles croyances.

Troisième observation.

La nommée C., nourrice d'une excellente santé, fut atteinte le 13 d'août, sans cause dont elle puisse rendre compte, d'une fièvre très intense. La chaleur était considérable, le pouls battait avec force et rapidité, la peau était halitueuse, la tête très injectée. La malade toussait un peu; sa voix était enrouée.

Je prescrivis aconit (X7000), avec recommandation de répéter la dose six heures après.

Le quatorze, la fièvre avait diminué d'une manière très notable; mais il est survenu de l'enrouement, beaucoup de douleur au cou, surtout en avalant. Il lui semblait qu'elle avalait des aiguilles, et éprouvait le besoin d'opérer de fréquents mouvements de déglutition.

Je prescrivis trois globules de camomille à la 15e dilution. Le lendemain, le mal de cou avait complètement disparu.

La malade resta quelques jours encore un peu faible, avec un peu de toux, mais elle reprit bientôt ses travaux.

J'ai cité ce fait, pour le mettre en regard de ceux qui précèdent.

Dans les anciennes doctrines ces maladies différentes auraient été traitées par les mêmes moyens (les anti-phlogistiques sous toutes les formes), auxquelles on aurait ajouté les révulsifs sur les extrémités inférieures.

C'est que l'on ne tenait compte que de l'élément commun, l'irritation, l'inflammation. Dès lors, le traitement devait être identique. Lorsqu'il ne réussissait pas, on avait recours, il est vrai, à d'autres moyens, mais sans avoir aucune donnée certaine pour déterminer dans le choix des médicaments. On peut voir par ces cas bien simples la grande supériorité de la médecine homœopathique; toutes ces maladies ont un caractère commun, l'excitation du système sanguin, il est donc naturel de leur opposer un modificateur commun. La médecine ordinaire pratique des évacuations sanguines, soit générales, soit locales, l'homœopathie administre l'aconit, et avec les doses les plus faibles de cette substance elle obtient des résultats plus certains qu'avec les évacuations sanguines, et elle échappe à leurs inconvénients. Mais après l'administration de l'aconit, comme après l'application des sangsues, il reste une autre inconnue à dégager. Dans l'ancienne médecine comment faire ? sur quel guide s'appuyer ? Il ne reste plus qu'à s'abandonner à ce qu'on nomme l'empirisme, c'est-à-dire au tâtonnement.

L'homœopathie au contraire, après l'administration de l'aconit, marche avec la même certitude qui lui a fait choisir le premier médicament. Elle a pour guide l'analogie des symptômes offerts par la maladie avec ceux des médicaments agissant sur le corps de l'homme sain. Voilà le guide fidèle sur lequel s'appuie le praticien. Toute incertitude cesse pour lui, son esprit n'oscille plus entre mille méthodes vantées par les uns, décriées par d'autres; l'activité de son esprit se porte tout entière sur la bonne détermination du remède.

Le défaut d'espace me forçant à ajourner d'autres observations, je terminerai cet article en traduisant les *symptômes purs* de la *belladone* et de la *camomille*.

BELLADONE.

Ext. de Ruckert. La belladone affecte le cou d'une manière remarquable, et est à cause de cela un remède d'une grande importance dans différentes sortes d'angine.

La douleur est souvent accompagnée d'élancements et de gonflement, la plupart lu temps la douleur se fait sentir en avalant ou lorsqu'on tourne le cou, ou qu'on appuie sur lui. Parfois, cependant, elle existe quand on n'avale pas et qu'on ne respire pas.. Le cou paraît comme resserré, trop étroit, ce qui rend l'action d'avaler difficile. Plus rarement, il se développe un sentiment de brûlure, de plaie mise à vif dans les mouvements de la déglutition.

CAMOMILLE.

On ressent au cou de la douleur en avalant, comme s'il y avait un corps aigu (une cheville), ou c'est une douleur simple, augmentée par l'action d'avaler, et par le mouvement. Il n'est pas rare de voir en même temps les glandes de l'oreille enflées. La camomille convient principalement dans les cas d'inflammation catarrhale du cou.

Dans les observations qu'on vient de lire, je me suis déter-

miné, pour le choix des médicaments, après avoir pris connaissance des symptômes purs qu'ils produisent. Il est bien évident que la belladone renferme très exactement les symptômes des deux premières observations. Tandis que les effets purs de la camomille étaient bien plus en rapport avec ceux de la troisième. Hartmann, dans son *Traité des maladies aiguës*, a bien fait de faire observer que la camomille convient dans les angines où il existe de l'enrouement, une excitation à tousser, et cette sensation de piqûre qui ne se rencontre pas dans l'angine dont la belladone est le spécifique.

Dr Curie.

POLÉMIQUE.

Jusqu'ici, les journaux de médecine avaient gardé sur notre publication un profond silence que vient de rompre la *Gazette Médicale*, dans le premier numéro de cette année. Si nous en croyons les promesses qu'elle nous fait, nous avons dans ses rédacteurs des adversaires instruits, chauds, et décidés à nous faire bonne, rude et loyale guerre. Dieu nous préserve de nous en plaindre. Toute polémique sincère et de bon ton profite à la science et concourt à ses progrès, sous deux conditions: qu'elle sera digne et sérieuse. A en croire la *Gazette Médicale*, il semble que nous soyons venus tout exprès pour *lui donner de l'occupation;* c'est à nous de nous tenir sur nos gardes et de préparer nos armes, c'est-à-dire, de tailler nos plumes. C'était fait par avance.

Pour aujourd'hui, nous n'aurons pas la maladresse de repousser une escarmouche légère, quoique spirituelle et de bon goût, par une attaque sérieuse; ce serait absurde et de mauvaise tactique. En polémique, de même qu'en stratégie, il faut savoir ménager ses forces et ne pas les dépenser sans profit. Je crois, en effet, que nous en sommes au moment de nous voir tous réciproquement venir, et de mesurer nos forces. Encore quelque temps, et la lutte sera chaude; je le crois, pour mon compte, autant que la *Gazette Médicale* peut le croire.

Cependant, les habitudes de la polémique, comme les lois de la guerre, exigent qu'en ennemi sincère, et peut-être généreux, on s'avertisse de ne pas attaquer des points abandonnés et que personne ne songe à défendre. A quoi bon, par exemple, cette grêle de traits lancés sur Hahnemann et ses disciples sans l'atteindre, au nom du mysticisme et de l'infaillibilité de ses doctrines, de l'illuminisme et du charlatanisme?

Ce n'est vraiment pas sur tous ces points que le chef de la doctrine homœopathique est vulnérable, en supposant qu'il le soit. Je crois Hahnemann au dessus de toute atteinte, quant à la moralité de sa conduite comme médecin, et toute imputation de ce genre me semble devoir expirer à ses pieds. Si de nous on avait pareille opinion, nous prierions qu'on s'expliquât davantage et qu'on spécifiât un peu mieux l'accusation, afin que nous la repoussions de toutes nos forces. Pour mon compte, j'aime l'attaque, et j'en ai dit plus haut les motifs; je hais l'*insinuation*, parce que je la crois immorale. Les reproches d'illuminisme et de mysticisme ne sont pas non plus heureusement trouvés. Si on prend le mot *mysticisme* dans le sens étymologique, qui veut dire *mystère*, je dis que le mysticisme est partout, dans le monde moral comme dans le monde naturel, dans les sciences physiques aussi bien que dans les sciences philosophiques; et sous ce rapport, la doctrine homœopathique ne fait point exception. Que si par là, on entend cette vue intuitive qui souvent, sans examen du malade, et indépendamment de l'observation externe, prétendrait connaître l'essence même des maladies, je dis qu'il suffit de lire l'*Organon* pour se désabuser aussitôt. Celui qui avance que l'essence des maladies échappera toujours à nos recherches, qu'elles ne sont saisissables par nous qu'à l'aide des symptômes, c'est-à-dire de leurs manifestations extérieures, ne peut être ni un mystique ni un illuminé, à moins que les mots n'expriment plus des idées.

La *Gazette Médicale* est tombée dans une autre erreur que nous devons relever, lorsqu'elle avance que Hahnemann, à l'imitation de Brown, Broussais et Rasori, fait dater l'ère médicale de lui-même. Celui dont l'esprit investigateur a recherché, avec un soin si minutieux, les traces de thérapeuthique homœopathique éparses dans l'histoire de la science, ne peut être touché d'un pareil reproche; bien que nous soyons les premiers à reconnaître, que plus préoccupé de doter l'humanité de ses découvertes que de rechercher leurs liens avec les doctrines qui avaient précédé, il n'ait peut-être pas rendu au passé toute la justice qu'il mérite. Cependant, voici, à ce sujet, l'opinion de Hahnemann; nous prions nos adversaires de la combattre s'ils le peuvent.

1° Dans les maladies aigues, toute la médecine allopathique se réduit au *tolle causam:* si bonne dame Nature est assez forte pour reprendre le dessus, le malade guérit; dans le cas contraire, il survient une maladie chronique que l'allopathie enraye quelquefois dans sa marche sans jamais la guérir, ou bien le malade succombe.

2° Dans les maladies chroniques, l'allopathie ne peut se glorifier d'aucune guérison véritable.

3° L'homœopathie triomphe des maladies chroniques; et, dans les maladies aiguës, elle guérit encore d'une manière généralement plus *prompte* que la médecine ordinaire, sans avoir recours aux violentes perturbations de l'allopathie, non plus qu'aux horribles tortures de la *méthode révulsive*, dont le malade est condamné à porter à jamais sur lui les dégoûtants stygmates.

Feuilletons l'histoire; interrogeons l'expérience, en sachant l'interpréter à l'aide d'une méthode sévère sans étroitesse, rigoureuse sans exclusion, et nous verrons bien qui a tort, de l'allopathie ou de l'homœopathie.

Oui, sans doute, et la *Gazette Médicale* l'a très-bien senti, la médecine est une *science conjecturale;* et la prétention de Hahnemann est de lui donner une *base positive*. Mais de là à l'*infaillibilité*, à *l'absolutéité*, il y a une distance incommensurable. Qui dirait à M. Arago qu'il prétend à l'infaillibilité scientifique, parce qu'il cultive les sciences positives, lui donnerait beaucoup à rire. C'est ce qui nous est arrivé en voyant deux

idées aussi distinctes confondues dans l'esprit de la *Gazette Médicale*.

Nous croyons, en effet, et nous attendons qu'on nous démontre le contraire, que Hahnemann a donné à la science médicale une base et une méthode que rien ne peut ébranler. Et si, par hypothèse, on en venait à démontrer (ce que nous nions) que tous les résultats pratiques annoncés par l'école sont faux, j'en conclurais que l'expérience a été mal faite et qu'il faut la recommencer, et non point que le principe et la méthode sont erronnés. La loi des *semblables*, voilà le principe; l'expérimentation sur l'homme sain, comme devant précéder l'application thérapeuthique, voilà la méthode; et ces deux points embrassent toute la philosophie médicale. Tel est le problème médical, ainsi que l'a très-bien senti le journal qui nous occupe. Il promet de l'aborder, et nous nous en réjouissons; c'est un terrain où nous aurons plaisir à le suivre.

Il n'en est pas de même de la *Gazette des Hôpitaux*, qui reproduit un article critique publié dans le *Bulletin Médical de Bordeaux*, et dirigé contre la clinique de M. Mabit. Son article a pour titre, *Médecine idiopathique*, facétie ingénieuse qui ferait prélasser d'aise Odry s'il la connaissait, et que les vaudevillistes ne manqueront pas de ramasser à l'occasion. Dans cet article, on reproche à M. Mabit d'avoir enflé le nombre des lits et des malades confiés à ses soins. Nous laissons à M. Mabit le soin de se justifier lui-même, en repoussant la calomnie dont il est l'objet, et nous espérons qu'il nous mettra prochainement à même de le faire. Mais dès aujourd'hui, admettant toutes les suppositions contenues dans cet article, nous demandons quelle gloire un médecin peut retirer d'avoir essayé une mystification contre un de ses confrères? Il s'agit ici de malades qui auraient guéri sans avoir pris leurs poudres, d'autres qui n'auraient pas guéri en les ayant prises, et d'autres malades pour qui l'homœopathie aurait été impuissante. Ceci rappelle ces historiettes dont, il y a quelques années, les journaux de médecine faisaient grand bruit, de malades qui jetaient les médicaments qu'on leur administrait, de pharmaciens qui exécutaient infidèlement les prescriptions des médecins, de sœurs et d'infirmiers qui concouraient à l'envi pour tromper le médecin. Tout cela est usé, tout cela ne prouve rien (1). L. S.

Maladies dans lesquelles le médecin peut constater, sans danger pour le malade, les effets des médicaments HOMOEOPATHIQUES, par le docteur CROSERIO.

Le contraste que la nouvelle médecine offre avec les idées reçues jusqu'à ce jour, son opposition à des croyances qu'on ne supposait même pas susceptibles d'être attaquées, sont cause qu'on reçoit avec une extrême méfiance, et même avec l'incrédulité la plus profonde, les faits rapportés par des personnes auxquelles on serait disposé d'ailleurs à accorder une entière confiance. C'est une des propriétés de l'esprit humain de ne se laisser toucher par aucun raisonnement, tel logique qu'il puisse être, lorsque ses conclusions ont pour résultat de détruire des croyances qui semblaient l'expression fidèle des lois de la nature, avant d'avoir été témoin de faits qui puissent les mettre en doute. De ce nombre, est surtout l'effet des doses infinitésimales sur les corps vivants. Le médecin, qui avait été accoutumé à administrer des médicaments par gros et par onces, ne peut concevoir que des quantités aussi minimes qu'un dix millionnième, un cent millionnième de grain puisse avoir un effet quelconque, et tous les raisonnements ne changeront pas sa conviction à cet égard, s'il n'est forcé par des faits dont il sera témoin, d'admettre la possibilité de son erreur... (*Segnius irritant animum demissa per aures.*)

Parmi les moyens offerts aux hommes consciencieux pour s'assurer de l'efficacité réelle des doses minimes, se présenterait naturellement celui de les essayer sur soi-même; mais comme il faut se soumettre à certaines privations de régime, telles que celles du café, du vin, des épices et des acides, on pourrait répugner à le faire dans l'état de santé; l'amour de la science ne va pas assez loin chez le plus grand nombre pour consentir à se priver de café et de vin pendant huit ou quinze jours. Mais ce qu'on ne ferait pas dans l'intérêt unique de la science, on pourrait bien être disposé à le tenter si on espérait se débarrasser, ou débarrasser un étranger, d'une incommodité ou de souffrances réputées jusqu'alors incurables, en essayant un traitement qui, du reste, ne pourrait jamais nuire, puisque, d'après la croyance commune, son seul défaut serait la nullité.

Parmi la grande quantité de maux contre lesquels l'ancienne médecine échoue toujours, qui peuvent faire souffrir long-temps sans que l'existence de l'individu soit compromise, et que les moyens homœopathiques guérissent avec la plus grande facilité, sont : les *engelures et crevasses des mains et des pieds*, les *gerçures et crevasses du sein chez les nourrices*, les *excoriations* et les *aphtes des enfants* (ces derniers causent souvent la mort des nouveau-nés), les *maux de dents* et les *cors aux pieds*. Beaucoup d'autres maladies qui, dans les croyances ordinaires, ont une période fixe de sept, neuf ou vingt-un jours, et dont le cours n'est ordinairement pas dangereux s'il n'est interverti par une méthode trop perturbatrice, pourraient être l'occasion de ces expériences, vu que les moyens homœopathiques bien administrés abrègent leurs cours et diminuent leurs souffrances d'une manière extraordinaire; telles sont les différentes espèces d'*érysipèle*, le *zona*, les *furoncles*, etc. Nous parcourerons rapidement ces différentes maladies, et indiquerons les moyens qui pourraient être expérimentés, en citant des observations à l'appui.

Engelures. — *Gerçures des mains et des pieds.* — Cette maladie, qui tourmente tant l'enfance et le jeune âge, qui cause quelquefois des ulcérations graves, et oblige les malades à garder la chambre pendant toute la saison des froids, résiste ordinairement aux traitements les mieux combinés de la médecine ordinaire; les sangsues, les astringents, les opiacés, les préparations de plomb soulagent à peine; il n'y a que la belle saison qui mette réellement fin aux souffrances. Hahnemann, en observateur profond, a remarqué qu'elle atteignait presque toujours des sujets offrant les signes d'une constitution peu saine, qui avaient offert ou qui offraient des indices de scrophules ou autres vices internes, (*voy.* Mal. chron.) qu'il désigne sous le nom générique de vice psorique.

C'est dans les substances qui ont la propriété de guérir ce vice, et de produire sur l'homme sain des symptômes analogues, qu'il faut choisir le médicament si l'on veut procurer une guérison durable. Ces substances sont : l'acide nitrique (engelûres au gros orteil; phlyctènes et engelures aux orteils); le carbonate de potasse (douleurs compressives des engelures, lorsqu'elles sont rouges et enflammées); le pétrole (lorsqu'en hiver il y a des crevasses saignantes dans la peau gercée des mains et des pieds); le phosphore (s'il vient des engelures en mars); l'étain (engelures à la main dans un temps tempéré); l'acide sulfurique (plusieurs petites engelures aux doigts, avec douleurs sensibles). Les différents phénomènes morbides observés dans le reste du corps et l'humeur de l'individu déterminent le choix de ces substances.

Mademoiselle Victoire Let..., âgée de seize ans et demi; tempérament lymphatique nerveux, cheveux blonds, yeux bleus, grande, mince, non encore réglée; d'une santé toujours délicate, était sujette aux vers dans son enfance. Tous les hivers, pendant les six mois de froid, elle est tourmentée d'engelures énormes aux mains et aux pieds. Le 13 octobre, ses doigts étaient déjà enflés, et elle y éprouvait beaucoup de

(1) Nous reviendrons dans le prochain numéro sur la polémique relative à M. Mabit. Nous recevons à l'instant, de ce digne confrère, les matériaux dont nous avions besoin pour parler de lui en connaissance de cause.

prurit; elle offrait en outre les symptômes suivants : mal de tête avec battements à la partie antérieure et postérieure du crâne, qui se faisaient sentir le matin au réveil jusqu'à midi, et augmentaient au grand air.—Etourdissements en se baissant. — Peu d'appétit. — Soif. — Beaucoup de crampes dans les mollets, la nuit. — Répugnance pour les viandes. — Ordinairement gaie, elle est devenue triste depuis qu'elle souffre. — Je lui administrai trois globules de la grosseur d'une graine de pavot, mouillés avec la 18e atténuation de pétrole.

Le 17, dévoiements fréquents de matières bilieuses.—Le 18, au soir, picotements, fourmillements très douloureux, et gonflement excessif des doigts et des mains. — Frissons suivis de chaleur et fièvre; toute la nuit, mal de tête très fort.—Le 19, au matin, sueur générale qui dissipe tous les symptômes. —Les engelures ont entièrement disparu.—La dose trop forte et l'atténuation trop peu élevée du médicament ont produit une exagération homœopathique telle, que cette jeune personne a été fatiguée par différents symptômes propres à cette substance. Nous noterons surtout une douleur pulsative de la moitié de la face et de la tête, s'étendant à la partie du col du même côté, avec gonflement de la tempe tous les matins en s'éveillant jusqu'à une heure de l'après-midi, et qui revenait le soir après une promenade au grand air. Elle a duré plus de quinze jours, bien que la respiration de la noix vomique l'ait beaucoup calmée. Pendant un mois, elle eut deux ou trois selles diarrhéiques bilieuses tous les jours. Sous l'influence de la médication à laquelle elle était soumise, son humeur fut altérée d'une manière remarquable. Elle devint grondeuse, colère, violente, très emportée et satirique, même envers les personnes qui lui étaient le plus chères. Ces effets morbides furent calmés successivement par la respiration de deux globules de noix vomique 30e atténuation, tous les deux jours l'après-midi. A la fin de novembre, la malade était entièrement rétablie, et elle avait repris sa douceur et sa gaîté naturelles.

Aujourd'hui, 20 décembre, les engelures n'ont pas reparu.

(*La suite au prochain numéro.*)

AFFECTION CHRONIQUE, DIATHÈSE HÉMORRHAGIQUE.

Marie Dieterich de Sigolsheim, âgée de quarante ans, non mariée, est née, pendant les orages de la révolution, d'une mère qui depuis est morte d'un fungus du sinus maxillaire. Dès son enfance, elle présentait tous les signes d'une constitution nerveuse et était sujette à de fréquents épistaxis. Les règles parurent à quatorze ans et fluèrent avec abondance ordinairement pendant cinq jours. A vingt ans, elle fut affectée d'une fièvre intermittente, avec type tantôt tierce, tantôt quarte. Cette maladie dura six mois, avec différentes rémissions de quinze jours à trois semaines, quand la patiente prenait de fortes doses de kina. Les accès cessèrent, mais la malade continuait à se sentir affaissée, sans nul goût pour le travail; en même temps, il survint un peu de toux avec expectoration muqueuse; les règles disparurent pendant trois mois, puis revinrent mais peu abondantes. Cet état languissant persistait depuis plusieurs années, quand, après s'être réfroidie à la suite de la danse, la malade eut une forte dyspnée accompagnée de crachement de sang. Ces accès d'hémopthysie reparurent fréquemment pendant près de deux ans. Dans l'intervalle des accès, la santé semblait s'améliorer, quoique la toux continuât. Bientôt, l'affection de poitrine cessa et fut remplacée par des congestions de sang vers la tête, qui se terminaient par un épistaxis. Ces hémorrhagies paraissaient tous les huit jours, pendant près de six ans, en même temps que les règles revenaient tous les quinze jours et donnaient un sang abondant. Ces pertes de sang si fréquentes amenèrent un grand affaiblissement, pendant lequel l'affection de poitrine avec hémopthysie reparut, de sorte que, par l'effet d'une émotion ou du moindre écart de régime, il se faisait une congestion suivie d'hémorrhagie, soit vers la matrice, soit vers la tête ou la poitrine. Cet état durait encore quand je fus consulté à la fin de décembre 1832.

Les symptômes suivants complètent le tableau de la maladie.

Irascibilité extrême, un fait indifférent peut provoquer chez la patiente une colère concentrée, avec tristesse pendant laquelle elle désire mourir. Indifférence, quelquefois dégoût pour le travail, et cependant elle se fâche quand les autres ne travaillent pas prestement. — L'acte de la pensée fait monter le sang à la tête, les idées se troublent, la mémoire est faible. — Sommeil long et profond, mais troublé par des rêves effrayants; au réveil, elle se sent fatiguée et éprouve de l'anxiété avec oppression à l'épigastre et respiration suspirieuse.—Le cuir chevelu est douloureux, les cheveux tombent. — L'ouïe est très sensible; bruissement dans l'oreille droite où elle entend à peine. — Chaleur brûlante dans la paupière avec démangeaison, souvent elle voit des éclairs, et la nuit, en se réveillant, elle voit sa chambre éclairée comme s'il y avait de la lumière. — Narines gonflées, garnies à l'intérieur de croûtes sèches fortement adhérentes. — Douleurs vagues dans les dents, qui paraissent mollasses, gonflement inflammatoire des gencives. — Bouche sèche, goût amer, appétit faible, capricieux, sentiment d'inanition à l'épigastre qui disparaît après avoir mangé, mais qui est remplacé par de la pesanteur et de l'anxiété; les viandes ne sont pas supportées, le vin fait monter le sang à la tête. — Borborygmes fréquents, tension du bas-ventre, flatuosités, selles rares, matières fécales dures, provoquant pendant l'évacuation des douleurs tranchantes dans l'anus. —Quand il n'y a pas d'accidents, les règles paraissent deux fois par mois; il part un sang noir pendant trois à quatre jours, avec coliques, pression dans le bas-ventre, tiraillements dans le dos.

Dans l'intervalle des hémopthysies, la toux est fréquente, surtout pendant les brouillards; ordinairement elle est sèche, avec un peu de mucosités matin et soir. Pesanteur, oppression de la poitrine, respiration suspirieuse; la poitrine, percutée, rend un son clair; le bruit respiratoire s'entend partout, avec râle par fois muqueux, d'autres fois sonore, sibilant; à la moindre émotion, battements de cœur qui s'étendent jusque dans l'épigastre.

Abattement, faiblesse dans tout le corps, grande sensibilité au froid; les mouvements sont précipités, saccadés, et provoquent promptement de la fatigue, des palpitations avec oppression, congestion de sang vers la tête; le soir, les jambes sont lourdes, enflées par le bas. — En général, la plupart des symptômes augmentent après le repas.

Pendant le cours de ses longues souffrances, la patiente avait été souvent médicamentée. Narcotiques, antispasmodiques, révulsifs, astringents, saignées locales et générales avaient été employés successivement et à différentes reprises, le plus souvent avec peu de succès, parfois avec quelque amélioration, mais toujours de peu de durée.

Je conseillai un régime aussi nutritif que l'état de la patiente le permettait; et je défendis l'usage du café et des substances épicées. Huit jours plus tard, 25 octobre 1832, je prescrivis teint. de soufre 00/x. Cette dose fut répétée trois fois de huit jours en huit jours. Les deux premières prises firent peu d'effet, mais la troisième provoqua une exacerbation qui dura près de huit jours, pendant lesquels l'epistaxis reparut plusieurs fois. Peu à peu les symptômes se calmèrent; l'amélioration progressant, je laissai la patiente sans nouveau médicament jusqu'au 25 février 1833. Ce jour, elle vint me trouver et j'appris que les digestions étaient devenues normales; que, depuis l'exacerbation, il n'y avait plus eu de perte de sang; les règles étaient venues le vingt-deuxième jour, l'embonpoint reprenait, et l'esprit était devenu plus calme et plus gai, soutenu qu'il était par un rayon d'espérance.

La malade accusait encore un sentiment de fatigue et de faiblesse avec oppression, et surtout de la constipation.

Le 26 février, elle prit noix vomique 000/x; la dose fut répétée huit jours après; mais, le 13 mars, les selles n'avaient pas changé.

J'eus recours à opium 000/iv, dont la malade prit une dose tous les jours; en même temps j'ordonnai qu'on lui administrât, tous les soirs, un lavement d'eau chargée d'une goutte de teinture d'opium. Le 10 avril, les selles étaient devenues régulières.

Vers cette époque, un incendie qui éclata dans le voisinage produisit chez notre patiente une forte frayeur qui provoqua une épistaxis; quelques jours après, les battements de cœur avec oppression augmentèrent, il y eut de plus pesanteur, fatigue dans les jambes avec douleurs lancinantes dans les genoux. Elle prit charbon végétal 000/x. Ce médicament produisit un affaiblissement tel dans les membres inférieurs que, pendant trois jours, la malade ne put pas quitter le lit. Mais bientôt les forces reparurent, et au bout d'un mois la plupart des symptômes de la maladie avaient disparu; de temps en temps, la patiente éprouvait encore des battements de cœur s'étendant jusqu'à l'épigastre, avec sensation de bouillonnement dans la poitrine. Je conseillai sepia 00/x et le traitement fut terminé.

Depuis six mois, la patiente jouit d'une bonne santé; il n'y a plus eu d'hémorrhagie, et la menstruation se fait régulièrement tous les vingt-six jours.

Dr Jænger.

BIBLIOGRAPHIE.

La Doctrine médicale homoeopathique, *examinée sous les rapports théorique et pratique*, par le docteur H. C. Gueyrard. Paris, 1834. Chez Trinquart, libraire.

Dans le premier numéro de ce journal, nous recommandions à ceux qu'intéresse la cause de l'homœopathie, la lecture du livre de M. Gueyrard. Voici sur quels motifs se fondait notre opinion.

L'auteur a su présenter, dans un cadre assez succinct, une esquisse rapide et facile à saisir des principes fondamentaux de la doctrine homœopathique. A l'appui de ses opinions, il a rapporté un certain nombre de faits heureusement choisis, qui, s'ils n'entraînent pas la conviction, doivent au moins inspirer le désir d'examiner par soi-même la vérité, la portée et l'étendue des idées de Hahnemann. De plus, il a su offrir certaines indications que des lecteurs absolument étrangers à l'étude de la langue allemande trouveraient difficilement ailleurs. C'est ainsi, qu'il a donné un tableau des substances jusqu'ici expérimentées à l'état pur, une bibliographie de la littérature homœopathique qui nous a paru assez complète, et qu'enfin, il a montré la possibilité de repousser victorieusement les objections, parfois si bizarres, que les médecins allopathistes jettent inconsidérément à la face des amis de l'homœopathie.

Par tous ces motifs, je le répète, le livre de M. Gueyrard mérite de ne point passer inaperçu; il occupe une place que jusqu'ici nul n'avait songé à prendre : celle de manuel de la doctrine nouvelle. Or, chacun sait qu'un manuel est du nombre de ces productions littéraires qui ne s'adressent exclusivement ni aux savants ni aux gens du monde parce qu'il s'adresse à tous les deux. Comme œuvre de popularisation, il peut avoir une grande influence, bien que souvent les gens du monde le repoussent, comme étant au-dessus de la portée de leur esprit, et que les savants le dédaignent pour être descendu des magnifiques échasses où la science croit de sa dignité de se tenir perchée.

Si le livre de M. Gueyrard a toutes les qualités d'un manuel, il en a aussi les défauts; et, sous ce rapport, je crains bien qu'il n'ait de la peine à échapper au double anathème qui pèse sur lui.

Les gens du monde, auxquels s'adresse un ouvrage de la nature de celui-ci, se récrieront contre plusieurs des assertions de l'auteur, et ils se demanderont quel cas faire d'une science qui repousse le raisonnement d'une manière aussi absolue que le fait M. Gueyrard, lorsqu'il dit : « La plu» part des systèmes qui, tour à tour, dominèrent dans les » écoles, se fondaient sur une idée *à priori* plus ou moins » spécieuse, et le raisonnement, source de tant d'erreurs, pré» sidait presque toujours à notre conduite (page 20). — On a » accusé l'homœopathie de n'être point rationnelle; mais » alors que faut-il entendre par ce mot? S'il ne s'agissait que » de théories à émettre, la difficulté serait légère; mais le » raisonnement (des siècles en font foi) fut, en médecine, la » source d'erreurs la plus féconde; et il en sera ainsi tant » qu'on n'aura pas comblé l'intervalle qui sépare les sciences » médicales des sciences mathématiques (page 70). » Pour peu que les lecteurs de M. Gueyrard soient familiers avec l'histoire des sciences, ils nieront à l'auteur les propositions qu'il avance, et je crains vraiment qu'ils n'aient raison contre lui. Ils lui montreront facilement que le raisonnement n'est une source d'erreurs que pour ceux qui raisonnent mal, et que l'expérience sans le raisonnement est stérile dans ses résultats; qu'elle peut conduire à un empirisme, jamais à une doctrine, à une théorie, à une science. *Savoir*, comme disait Bacon, *c'est prévoir*. L'expérience ne peut jamais donner que le fait actuel, et ne dit rien du passé ni de l'avenir, qu'autant qu'on admet une idée *à priori*, à savoir la constance dans l'ordre de succession des phénomènes. Or, c'est là un fait de pur raisonnement, s'il en fut jamais. Car il ne suffirait pas de dire, ce qui ne se rapporterait qu'au passé, que tel fait se reproduira identique à lui-même, par cela seul qu'il s'est produit ainsi une première fois. Il faut pouvoir ajouter que, les mêmes circonstances étant données, le fait se reproduira et *devra* nécessairement se reproduire.

Cette nécessité de la constante reproduction des faits, l'expérience seule ne peut la donner; il faut bien que le raisonnement intervienne; aussi toutes les doctrines médicales du passé se sont-elles appuyées sur lui; de même qu'aucune d'elles n'a repoussé l'expérience. Bien ou mal vue, judicieusement interprétée ou non, l'expérience fut invoquée dans tous les temps, dans tous les lieux et par tous les médecins. Ce fut une petite vanité, qu'il faut savoir pardonner à l'époque moderne, que cette prétention à un respect absolu pour l'expérience : historiquement parlant, il n'y a rien de plus faux. Voilà ce que pourraient dire à M. Gueyrard des hommes qui, sans être médecins, sont quelque peu familiers avec l'histoire scientifique.

D'un autre côté, les amis de l'homœopathie regretteront la trop grande réserve qu'il a mis à défendre la cause qu'il a embrassée. Dans plusieurs endroits de son livre, et notamment dans l'avant-propos, il ne tranche pas assez nettement l'homœopathie de l'allopathie. Il semble même disposé à faire des concessions qui compromettraient infailliblement la doctrine de Hahnemann, si par malheur elles étaient adoptées.

Non, la méthode de Hahnemann n'offre ni lacunes, ni imperfections (1); car elle comprend les cas, heureusement rares, où la *réaction vitale de l'organisme* est impuissante à rétablir la santé. Dans de semblables conjonctures, Hahnemann (et M. Gueyrard le reconnaît lui-même) a tracé la conduite à suivre avec toute la rigueur et la précision du génie.

Il y a là, d'ailleurs, une équivoque qu'il faut dissiper. Que la doctrine, la théorie homœopathique n'ait pas atteint tous les développements qu'elle comporte; qui le conteste? La vie d'un homme ne peut suffire à une entreprise qui réclame peut-être des siècles. L'*axiôme* est posé, la *méthode* est donnée, les *faits* sont constatés; c'est au temps, aidé de nos efforts, à faire le reste, c'est-à-dire à indiquer la loi. Un jour, le génie de Képler proclama l'attraction, Newton dit comment elle s'exerçait, en formulant la loi. Dès-lors, tous s'inclinèrent devant Newton, oubliant qu'en bonne justice leurs hommages auraient dû remonter jusqu'à Képler.

La méthode homœopathique, comme toute méthode, consiste dans l'ordre à suivre pour que l'expérience, la recherche et la systématisation des faits donnés par l'expérience conduise à d'heureux résultats. C'est le fil conducteur qui permet d'apprécier les données de l'observation; à l'axiôme appartient de la fournir. Or, la loi des semblables, c'est l'axiôme en homœopathie. L'expérimentation sur l'homme sain des agents médicamenteux et leur application au traitement des maladies lorsque leurs effets purs sont reconnus, l'analogie des symptômes fournis par la maladie avec ceux que donne l'expérimentation pure, voilà la méthode homœopathique. Si elle offre des lacunes et des imperfections, c'en est fait de la doctrine elle-même. Loin donc de faire une pareille concession, je ne crains pas d'affirmer que l'avenir n'ajoutera rien à la méthode homœopathique, tout en reconnaissant qu'il pourra mieux préciser les choses. L'avenir n'y ajoutera rien, parce que, dès ce jour, la méthode homœopathique embrasse tous les facteurs possibles d'un problème thérapeutique, quel qu'il soit.

Aujourd'hui, que l'homœopathie grandit parmi nous, et que nous sommes tous destinés à subir l'épreuve d'une polémique qui ne fera grâce à aucune de nos paroles, à aucun de nos actes, il importe de préciser les questions et de peser les mots; il importe encore plus de dessiner nettement le terrain sur lequel nous prétendons nous défendre contre qui nous attaquera, en ne perdant jamais de vue que les demi-concessions sont fatales à qui les fait. Certes, ce serait une heureuse idée que de chercher à concilier les vieilles doctrines avec la nouvelle, les anciennes méthodes avec la méthode nouvelle, l'expérience d'autrefois avec l'expérience de la nouvelle école, et dans les prolégomènes de l'*organon*, Hahnemann nous en a noblement ouvert la voie. Mais deux systèmes opposés ne se concilient qu'en s'absorbant l'un l'autre. Entre deux axiômes aussi diamétralement opposés que la loi des semblables et la loi des contraires, il n'y aurait de conciliation possible que par la production d'un nouvel axiôme plus général que les deux autres : tout regard jeté sur le passé éloignerait du but, loin d'en rapprocher. L. S.

(1) Voy. l'Avant-Propos, page 1.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 4. — TOME I. 15 JANVIER 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez TRINQUART, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

PROBLÈME HOMOEOPATHIQUE.

Nous avons dit dans *l'introduction* de ce journal que l'œuvre de propagation de la doctrine homœopathique était aussi bien théorique que pratique, et nous avons donné à entendre que nous accordions une égale importance à ces deux moyens de connaître. C'est pourquoi, nous désirons faire marcher de front, au lieu de les isoler, l'*observation* et le *raisonnement*, la *spéculation* et l'*expérience*.

Mais nous sommes des premiers à reconnaître que la théorie, dans la hardiesse de son vol, peut s'égarer; sous condition qu'on admettra avec nous que l'expérience est parfois aveugle dans sa marche, et que trop souvent elle a pris de simples tâtonnements pour un progrès.

Nous n'insisterons point sur ce fait, et pour deux raisons : la première, que nous croyons ne pas trouver de contradicteurs sérieux à ce sujet; la seconde, que nous n'en pourrions donner la démonstration, qu'en mettant en scène la médecine allopathique toute entière, c'est-à-dire en faisant une critique détaillée des opinions qui repoussent celle que nous défendons.

Le moment n'est pas encore venu d'en agir ainsi. La doctrine homœopathique est trop peu connue des médecins français dans ses principes, dans sa marche et dans ses procédés, pour qu'une polémique profonde puisse s'engager utilement. Déjà, quelques attaques ont été dirigées contre nous, et tout esprit réfléchi a pu voir qu'aucune d'elles n'avait seulement puissance de nous effleurer l'épiderme. Ce sont des assertions gratuites ou des plaisanteries dont le ridicule tombe sur ceux qui les font, car elles trahissent leur ignorance. Pas un argument qui ait la moindre valeur, mais seulement les mille et une trivialités dont on égaye les conversations de salon. Nous n'avons aucun désir de suivre la critique sur ce terrain, mais nous voulons lui offrir les moyens d'en sortir, et lui donner occasion d'entamer une lutte scientifique qui soit à la fois plus digne d'elle et de nous.

Ce moyen nous semble être de poser les termes du problème à discuter et à vérifier par l'expérience. Cela fait, la polémique aura une base fixe sur laquelle elle pourra s'appuyer avec confiance, et nous aurons contre elle une mesure certaine d'apprécier ses attaques, un moyen infaillible de les repousser.

Il en est de la doctrine homœopathique comme de toutes les doctrines médicales. Elle est en possession d'une *loi physiologique*, d'une *loi thérapeutique* et d'une *méthode*.

La *loi des semblables*, que quelques-uns n'osent encore présenter que sous la forme timide de *loi thérapeutique*, nous apparaît comme la loi générale qui préside à la vie normale et anormale non seulement de l'homme, mais encore de tous les êtres organisés. Elle ne peut être vraie qu'à cette condition. Qu'on y pense: le médecin ne réussit à guérir les maladies par la voie homœopathique, que parce qu'antérieurement il a eu puissance de déterminer sur l'homme sain et par les mêmes moyens, une maladie artificielle de même ordre que celle dont il entreprend la guérison. Or, tout agent thérapeutique n'est rien plus qu'un modificateur de l'économie, qui agit sur elle d'une manière qui lui appartient, en raison des propriétés spéciales dont il jouit, en d'autres termes, des vertus qui sont en lui; de même que l'aliment et tous les modificateurs au milieu desquels nous sommes appelés à nous développer, n'entretiennent la vie qu'en agissant sur elle harmoniquement à ses besoins. Si la loi des semblables ne comprenait que la thérapeutique, elle ne s'appliquerait qu'à une classe de modificateurs, les médicaments, qu'à un ordre de phénomènes, les phénomènes pathologiques. La réforme faite par Hahnemann ne serait qu'une œuvre secondaire et partielle, et

n'aurait point ce caractère de généralité qui, dans notre pensée, en fera la plus grande des révolutions que la science ait subi.

Dans cette hypothèse, *l'hygiène* homœopathique se bornerait à une diététique pure et simple, c'est-à-dire à l'indication des agens qu'il faut éviter pour ne point contrarier l'action des médicaments, sans rien nous apprendre du bon emploi à faire des puissances hygiéniques, non seulement pour conserver la santé, ce qui n'est qu'un des termes de l'hygiène, mais encore pour faciliter à notre nature physiologique tous les développements qu'il est dans sa destinée d'atteindre.

On l'a dit depuis long-temps : il est une éducation à donner au corps, comme il en est une à donner à l'esprit. L'objet de la première est de développer dans l'homme toutes les facultés intellectuelles et morales dont il est doué dans les limites de son individualité ou de sa nature personnelle. L'objet de l'hygiène est, ou pour mieux dire, devrait être, de maintenir notre économie dans une harmonie de fonctions aussi complète que possible, de façon que notre corps grandisse en force et en bien-être, comme notre esprit grandit en savoir et nos sentiments en moralité par l'éducation proprement dite. La *loi des contraires* n'a pas permis à l'hygiène d'arriver à cette hauteur. Dans le monde où nous sommes appelés à vivre, elle voyait plus souvent un ennemi prêt à conjurer notre perte, qu'un ami, un compagnon fidèle toujours disposé à répandre sur nous sa bienfaisante influence. Aussi, l'hygiène fut-elle jusqu'ici beaucoup plus *négative qu'affirmative*, ses préceptes renfermant bien plus l'indication de ce qu'il convenait d'éviter que de ce qu'il fallait faire.

La loi découverte par Hahnemann doit imprimer à l'hygiène une impulsion aussi neuve que féconde. Au lieu de voir dorénavant dans le rapport de l'homme avec le monde, des modificateurs externes avec notre économie, un rapport d'opposition ou d'antagonisme, nous apprendrons à y lire, au lieu d'harmonieuse analogie. Dès lors, tout agent extérieur nous apparaîtra comme bon en lui-même et tendant à notre conservation. Il ne s'agira plus que de déterminer son *appropriation spéciale* à l'un des besoins de notre existence. Ainsi, avec le temps, l'hygiène prendra sur la thérapeutique la prédominance qu'il est dans sa nature d'acquérir; car la maladie n'est et ne doit être, dans l'ordre physiologique, qu'une exception destinée à s'effacer de plus en plus par les progrès de la science. Comme dans l'ordre moral, le vice est une autre exception qui s'amoindrit toujours à mesure que la civilisation avance.

Si la *loi des semblables* a le caractère de généralité que nous venons d'indiquer, en même temps que sous son influence une ère nouvelle s'ouvrira pour l'hygiène, la physiologie prendra une toute autre forme. A l'axiôme Brownien, qui exprimait en termes radicalement vicieux le lien de la vie humaine et de la vie du monde, un autre axiôme sera substitué. Au lieu de dire avec le réformateur écossais *que la vie de l'animal ne s'entretient que par excitation*, ce qui est absolument faux, et ce qui préjuge le mode d'action des modificateurs externes, chose impossible à pénétrer pour nous qui ne pouvons que constater le résultat, il sera dit : *que la vie de l'animal s'entretient par appropriation*. Dès lors, le problème pathologique ne sera plus aussi simple qu'on l'avait supposé, lorsque fidèle à la conception première de Brown, dont on ne faisait que renverser les termes, on avait ramené toute question pathologique à la simple détermination de *l'organe malade* et du caractère *sthénique* ou *asthénique* de la modification subie par lui. On ne se contentera plus du principe fondamental de la médecine moderne que Bichat avait si heureusement formulé en disant : *Qu'est l'observation en médecine quand on ignore le siège du mal?* Parole profonde qui caractérise une époque et suffira pour la faire juger de la postérité! Précepte qui résume en l'expliquant tout le mouvement médical des quarante années qui viennent de s'écouler, pendant lesquelles la *thérapeutique* s'arrêta dans ses progrès, en même temps que sous l'influence des études anatomiques, le *diagnostic* s'éleva à une précision digne d'admiration. Au précepte de Bichat, on substituera avec Hahnemann celui-ci : *Qu'est l'observation en médecine quand on ignore le remède capable de faire cesser le mal dont on connaît le siège?* Et ces paroles, aussi simples qu'elles sont vraies, suffiraient à indiquer le pas immense que les sciences médicales sont appelées à faire sous l'influence des doctrines nouvelles.

Tout se lie et s'enchaîne dans l'œuvre difficile d'une réformation. Il est de ces temps qui font époque dans l'histoire des sciences, où tous les éléments dont elles se composent subissent une évolution complète. Il en est d'autres qui ne sont que des progrès partiels enchaînés à un mouvement général. Dans l'histoire philosophique de l'humanité, les premières sont dénommées par les grands noms de Socrate, Bacon, Descartes, etc., et les autres se rattachent aux premières en s'affaiblissant toujours, et suivent dans leur importance la série décroissante qui, pour l'école de Bacon, pourrait être ainsi exprimée : Locke, Reid, Condillac, Destutt de Tracy, Laromiguière. Le même phénomène se reproduit dans l'histoire de la médecine. A Brown, qui posa les axiômes scientifiques sur lesquels vit de nos jours la médecine allopathique, succédèrent Rasori et Broussais. L'un, fidèle à la conception de la diathèse Brownienne, conception que l'autre mit dans un dédaigneux oubli; tous deux ayant avec le réformateur ce caractère commun de ne concevoir le lien de la vie humaine avec la vie du monde que comme un rapport de *plus* ou de *moins*, de *sthénie* ou d'*asthénie*, de *stimulation* ou d'*atonie*; tous deux ne faisant autre chose que transporter dans l'ordre physiologique une donnée pathologique, et commettant en cela la même faute que Brown, c'est-à-dire qu'ils furent conséquents avec lui jusqu'à l'erreur; tous deux enfin préparant à leur manière la réforme générale entreprise par Hahnemann. Rasori, en montrant l'action puissante et non perturbatrice des semblables, administrés avec autant d'aveuglement que d'audace, et en nous mettant sur la voie d'appliquer à la médecine une des lois de l'univers, à savoir *l'identité de résultat obtenu par l'action des infiniment grands et des infiniment petits*, sous la réserve d'administrer les uns et les autres dans des conditions particulières; Broussais, en précisant mieux le diagnostic qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui et en accordant au régime une

importance qui lui avait été déniée jusqu'alors. Tous deux s'unissent encore dans une haine commune pour la polypharmacie, et, comme je l'ai dit, dans leur respect pour l'axiôme Brownien, tous deux enfin sont le dernier retentissement et non l'origine d'une ère médicale.

Un tel honneur n'appartient qu'à celui qui, comme Hahnemann, a su poser de nouveau le problème de la science dans des termes nouveaux, ajouter un nouvel élément de *certitude* à ceux que nous possédions déjà, donner une méthode *nouvelle*.

La loi physiologique dont je parlais à l'instant, c'est l'axiôme autour duquel viennent se grouper tous les autres faits de la doctrine homœopathique. La spécificité des maladies dans leurs rapports avec les agents médicamenteux, voilà la loi thérapeutique ; l'expérimentation sur l'homme sain, pour arriver à la détermination de l'action pathogénétique des médicaments. Voilà la méthode, et l'ensemble de toutes ces lois et leur rapport constituent la doctrine homœopathique.

Il serait superflu d'insister plus longuement sur cette détermination des facteurs du problème homœopathique. Il est de ces choses qu'il suffit d'énoncer pour qu'elles soient comprises : *physiologie, hygiène, pathologie* et *thérapeutique*, tous ces éléments constituants de la science du médecin, se trouvent désormais reposer sur des principes nouveaux. Appliquer à leur appréciation la mesure, devenue trop étroite, des anciennes doctrines, serait à la fois commettre une faute de logique et de bon sens.

Il serait donc à jamais impossible de s'entendre avec les médecins allopathistes, et tout espoir de les convaincre devrait être abandonné, puisque les faits qu'ils ont observés sont nuls en regard des faits donnés par l'expérimentation homœopathique, et tellement en dehors des connaissances actuelles, qu'on n'hésite point à les déclarer impossibles avant tout examen, oubliant que l'extraordinaire n'est le plus souvent que l'inconnu (1). Heureusement qu'entre eux et nous reste un lien puissant : c'est la méthode.

Non que j'entende par-là ces disputes, Dieu merci presque oubliées, sur la prédominance exclusive à accorder à l'*analyse* ou à la *synthèse*, à la *déduction* ou à l'*induction*, à l'*à priori* ou à l'*à posteriori*. Je ne ferai point à mes confrères l'injure de penser qu'ils attachent encore quelque prix à ces disputes de pure scholastique qui ont rempli la dernière moitié du XVIII^e^ siècle et le commencement de celui-ci. Ils savent trop bien que les adorateurs les plus fervents de l'analyse, ceux qui en philosophie comme en matière de science se sont déclarés les ennemis les plus décidés de toute vue *à priori*, ont été inconséquents avec eux-mêmes jusqu'au point de trancher des questions que l'analyse ne peut éclaircir, et qu'ils n'ont pas craint de créer des entités comme celles-ci : *irritation, inflammation*, etc.; ils savent aussi que l'analyse et la synthèse sont les deux moyens ou les deux instruments que la méthode emploie alternativement pour procéder à la recherche de la vérité sans être la méthode elle-même; qu'enfin cette dernière se compose de l'admission d'un ou plusieurs axiômes et de l'indication du procédé à suivre pour en vérifier l'exactitude, l'étendue et la limite.

En cela, nous, médecins homœopathistes, nous ne sommes pas d'une exigence qui doive révolter. Les sciences les plus avancées et réputées seules positives n'ont pas procédé autrement. La géométrie a ses axiômes, la physique a les siens qu'elle emprunte aux mathématiques; pourquoi la physiologie et la médecine n'auraient-elles pas les leurs?

Or, la loi des semblables, nous ne saurions trop le répéter, voilà l'axiôme en homœopathie; l'expérimentation sur l'homme sain et son rapport analogique avec l'expérimentation sur l'homme malade, voilà le moyen de vérification. Le but est donc posé, la voie qui doit y conduire est tracée, tout homme qui s'y engagera devra arriver à la même conviction que nous, ou il se serait promis à l'avance d'avoir des yeux pour ne point voir, des sens pour ne point sentir, ou l'homœopathie n'est qu'une grande illusion qu'il faut s'empresser de dissiper.

Tel est le lien heureux et irrécusable qui existe entre les médecins homœopathistes et les médecins allopathistes ; c'est à son aide que la conviction pourra entrer dans les esprits, la discussion être fructueuse et l'expérimentation concluante.

Mais pour cela encore, il ne suffit point d'appeler les médecins au lit du malade pour être témoins de guérisons qu'ils ne manqueraient pas de contester, et contre lesquelles, à défaut d'arguments, il est toujours possible de trouver de ces demi-raisons qu'en logique on nomme des sophismes. Il faut prendre le problème homœopathique dans toute sa complexité et dans toute son étendue, afin que la vérification physiologique vienne au secours de l'expérimentation, que l'observation hygiénique soit en aide à l'analyse pathologique. Ce n'est qu'à toutes ces conditions que le grand procès

(1) Voyez l'article de la *Gazette médicale* auquel nous répondions dans notre numéro 3, article où son auteur affirmait que nous serions à jamais dans l'impossibilité de démontrer l'action des doses infinitésimales. S'il entend que nous essayons cette démonstration avec la logique admise en allopathie, et en nous servant des axiômes que nous venons de repousser, il a raison; nous ne le tenterons jamais, car nous savons la chose impossible. Ce qui nous console, c'est que nous croyons qu'il est une logique plus rigoureuse que la logique médicale ordinaire ; nous le montrerons dans un prochain article. — Voyez aussi le numéro de janvier du *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* où il est dit, p. 142, que les assertions de l'homœopathie paraissent, en beaucoup de points, contraires aux principes établis dans la science; qu'à ce titre, les rédacteurs de ce journal ne permettront pas de développer, dans leurs colonnes, la systématisation d'idées toutes spéculatives, qui jusqu'ici leur sont suspectes; et cela, en réponse à la demande, qui leur était faite, de donner accès aux travaux de plusieurs médecins homœopathistes. Comment les directeurs de ce journal ont-ils pu oublier qu'il ne se fait aucun progrès dans aucune science sans qu'il contrarie les principes admis? Je voudrais bien qu'ils me citassent une seule idée nouvelle qui n'ait pas été fatale à une idée antérieurement reconnue pour vraie. La même note contient une autre erreur qu'il importe de relever. Jamais on n'avait dit que l'homœopathie ne fut qu'un ensemble d'idées toutes spéculatives; jamais qualification d'une doctrine ne fut faite d'une manière plus malheureuse. La *Matière médicale pure* désabusera bientôt les rédacteurs du journal dont il s'agit, puisque la lecture du *Traité des maladies chroniques*, que je suppose qu'ils ont médité, n'a pas suffi à dissiper leur erreur.

dont l'instruction commence obtiendra une solution définitive, que l'homœopathie aura acquis droit de bourgeoisie dans la science. Et dans notre pensée, qui procéderait autrement ferait fausse route. Toute doctrine nouvelle qui se produit réclame une nouvelle éducation de la part de ceux qui s'en occupent. Avant de voir il faut apprendre à voir. Pour être thérapeutique avant tout, la doctrine homœopathique est mieux qu'une thérapeutique; qui soutiendrait sérieusement le contraire commettrait la faute de n'avoir pas compris Hahnemann. Il ne faut point rapetisser le génie.

Dr Léon Simon.

Platine.

Mode de préparation. — On prend 20 grains de platine métallique pur que l'on dissout dans cinq ou six onces d'eau régale (acide nitro-hydrochlorique). Cette solution se fait en exposant le bocal qui contient ces deux substances à un certain degré de chaleur au bain-marie. La solution opérée, on ajoute une suffisante quantité d'eau distillée, puis on place dans ce mélange une lame d'acier bien polie sur laquelle le platine métallique se déposera sous la forme d'une croûte grisâtre cristalline très-friable. Après avoir enlevé cette substance avec autant de précaution que possible, on la soumet à un lavage à grande eau distillée, et puis l'on triture pendant 5 heures 10 grains de ce platine avec 1000 grains de sucre de lait, en ajoutant ce dernier peu à peu afin d'obtenir un produit aussi homogène que possible. 100 grains de ce mélange contiendront 1 grain de platine. Pour l'usage homœopathique, il convient de l'atténuer encore davantage, de préparer les 2e et 3e atténuations par la voie sèche, puis de traiter un grain de la 3e atténuation avec 100 gouttes d'esprit de vin à 20 degrés R., de secouer fortement ce mélange et de continuer les atténuations jusqu'à la 30e par la voie humide avec de l'alcool à 36°; puis on peut imbiber, si cela convient, des globules de la grosseur d'un grain de moutarde ou de pavot, avec l'atténuation qu'on désire employer. Long-temps on s'est servi des 2e et 3e atténuations, mais depuis on a trouvé qu'il était préférable de se servir d'atténuations plus élevées, par exemple de la 12e, de la 18e et même de la 30e.

Symptômes pathogénétiques. — Ils ont été explorés par les docteurs Stapf et Gros sur eux-mêmes, et sur une jeune personne saine de corps et d'ame, et douée d'une assez grande sensibilité physique. Cette demoiselle a ressenti tous les effets du platine en l'employant à la dose d'un grain divisé en cinq parties. Ces messieurs n'ont admis, comme action pathogénétique du platine, que les symptômes les plus saillants et les plus évidents.

Le platine doit être considéré comme un des métaux les plus actifs et les plus efficaces, et ses effets pathogénétiques sont d'autant plus intéressants qu'avant les premiers essais de Stapf et Gros, en 1822, ce métal était absolument inconnu des médecins. Quelque imparfaite que soit encore la liste des symptômes du platine, elle suffit cependant déjà au médecin homœopathiste pour combattre quelques affections très-graves, surtout certaines mélancolies, les manies orgueilleuses, la nymphomanie et plusieurs maladies des parties génitales de la femme, différentes espèces de douleurs, etc. En comparant les effets de l'or avec ceux du platine sur l'âme, le sentiment ou la vie passionnelle, on trouvera, malgré plusieurs analogies frappantes, des différences très-notables. Si l'*or* produit chez les personnes saines une inquiétude désespérante, une anxiété inexprimable et le désir irrésistible de la mort, le contraire a lieu pour le platine; il inspire une terreur secrète et une peur de mourir invincibles. Il paraît que la pulsatille est l'antidote du platine.

La durée d'action de ce médicament est de 15 à 20 jours.

Symptômes généraux. — Un des caractères principaux du platine, c'est que ses effets se manifestent faiblement au début, puis s'augmentent violemment et disparaissent d'une manière lente et insensible.

Les symptômes sont ordinairement plus graves pendant le repos que lors de la progression; vers le soir, ils semblent aussi s'exaspérer. Parmi les phénomènes généraux qui suivent ordinairement l'usage du platine, on remarque surtout un *tiraillement successif* dans différentes parties du corps, une *démangeaison rongeante*, un *fourmillement brûlant* sur différentes parties de la peau; quelquefois une *douleur contusive*, comme si l'on avait reçu un coup sur un membre; ailleurs, c'est une *contraction spasmodique* dans plusieurs membres et articulations; le soir, on éprouve un besoin irrésistible de dormir, une somnolence insolite; le matin, on a de la peine à s'éveiller; après midi, et surtout après les repas, on sent un besoin extrême de *bâiller*, et les *bâillements* sont pour ainsi dire *spasmodiques*, on est obligé d'étendre les membres.

Quant aux symptômes fébriles, on a remarqué une *horripilation* continuelle, surtout à l'air libre et même à l'air chaud, quelquefois l'on sent aussi des *chaleurs volantes*.

Les symptômes que produit le platine sur la vie animique ou passionnelle de l'homme sont extrêmement curieux à observer : on remarque d'abord, un *frémissement* par tout le corps, de l'*anxiété*, des palpitations du cœur, une *terreur secrète* comme si l'on allait mourir, une inquiétude intérieure qui ne vous laisse aucun moment de repos; on se croit près de la mort dont on a horreur; souvent l'humeur est chagrine, on se sent disposé à pleurer, à se lamenter, à se plaindre de soi-même et des autres.

Mais un des effets les plus caractéristiques du platine, c'est le *désir irrésistible de mépriser et de déprécier tout, même les personnes qu'auparavant on aimait et estimait le plus, et de se surestimer soi-même en même temps que les objets extérieurs paraissent matériellement plus petits*. Ces derniers symptômes ont engagé les médecins homœopathistes à donner le platine dans les manies orgueilleuses et dans certaines mélancolies. Ce médicament a aussi une action très-prononcée sur les facultés intellectuelles : il rend *oublieux* et *distrait*, *in-*

attentif et *irrésolu*. Quelquefois il donne lieu à des attaques de vertiges.

Symptômes locaux.—*A la tête*, on observe d'abord de l'abnubilation. La tête, et souvent le crâne, vous semblent être *enclavés* et *comprimés*. Dans la région frontale on remarque une douleur *oppressive* et *térébrante*, surtout la nuit; souvent on observe des *élancements* douloureux comme s'ils provenaient de coups portés par un instrument obtus. Des *tiraillements contractifs* s'observent dans les téguments de la tête. *A la face*, on observe une douleur de *contraction spasmodique alternative ou rémittente*; quelquefois c'est la sensation d'un *ulcère rongeur* ou une douleur de *tension*. Dans les *yeux*, on sent une *chaleur brûlante*, *un fourmillément*, dans les angles de l'œil, du *larmoiement;* la vue s'affaiblit, il semble qu'on ne voit les objets qu'à travers une gaze. *A l'oreille externe*, nous trouvons encore ce sentiment d'*ulcération rongeante*, des *élancements brûlants* et une douleur de contraction ou de pincement qui ont été relatés plus haut. Dans l'*oreille interne*, nous remarquons une douleur *tiraillante* et *lancinante* accompagnée d'une *surdité incomplète*, alternant quelquefois avec un *sentiment de froid* ou par opposition avec une *chaleur brûlante* qui s'étend sur toute la face. Souvent un bruit analogue à celui qu'occasionnerait le vol rapide ou précipité d'un oiseau se fait entendre, ou c'est un *tintement*, un *murmure* particulier. Sur les *joues et la face* on éprouve surtout une douleur *contractive* ainsi qu'une pression obtuse, la douleur *ulcérative* et les *élancements brûlants* dont il a été parlé plus haut. Autour de la bouche et sur les lèvres, ~~nous remarquons encore les mêmes sensations, très~~ souvent l'on voit des *vésicules* ou des *pustules* s'élever sur l'angle de la bouche et sur le menton, on éprouve le besoin de gratter tant ces parties vous démangent.

Aux dents on ressent une *douleur rongeante* et *pulsative*. La langue semble *brûlée* ou *échaudée*.

Dans le cou, il y a sentiment de *grattement* avec *accumulation de mucosités;* on croit que le palais et l'arrière-bouche sont excoriés, on éprouve un sentiment de *constriction* à la gorge. Quant aux *organes de la digestion*, on remarque d'abord, qu'à peine a-t-on mangé les premiers morceaux on est rassasié; le goût est *fade* et *gluant*. Souvent, on sent un malaise à l'épigastre, une anxiété précordiale, un sentiment de *frémissement* qui parcourt tout le corps, avec envies de vomir. *Eructations* après le dîner, quelquefois un liquide doux-amère remonte dans la bouche.

Sur tout le trajet du canal intestinal, on remarque un sentiment de *brûlure* ou de *chaleur prurigineuse*, et après les repas, une *oppression épigastrique* comme s'il y avait indigestion. A l'épigastre, on sent la douleur caractéristique du platine, la *constriction* ou la *contraction*. Souvent on ressent encore des *élancements obtus* et une *douleur gravative* à l'estomac.

Dans l'*abdomen*, ce sont des *élancements*, des *picotements*, et l'on remarque une douleur obtuse comme si elle était produite par des coups de couteau. Il y a *borborygmes* et *flatuosités*.

Quant aux selles, il paraît que la principale action du platine consiste en des *besoins fréquents* accompagnés de *tenesmes*. Il ne sort que peu de matières fécales à la fois, et ce n'est que par une forte pression et une contraction très-prononcée des muscles abdominaux qu'on peut expulser quelques excréments. Après cet acte, on sent une *horripilation* par tout le corps, une *faiblesse* et un *abattement* général. A l'anus, il y a sensation d'un *fourmillement rongeur;* dans le rectum, des *élancements obtus*.

Mais c'est surtout sur les organes sexuels de la femme que le platine a une action très-prononcée. Il produit un sentiment de *pression* de haut en bas, dans les aines, comme si les règles devaient arriver. Sur le pubis et les parties sexuelles internes, on remarque une *sensibilité douloureuse*, un *prurit voluptueux* et un *désir immodéré du coït*.

Le platine agit encore sur la menstruation d'une manière très-remarquable. Ordinairement, les règles apparaissent 15 jours trop tôt, et chez la plupart des personnes elles durent 3 à 4 jours de plus qu'à l'ordinaire; elles sont aussi beaucoup plus abondantes. C'est pourquoi, le platine a rendu déjà de si grands services dans les métrorrhagies, les règles trop précoces et trop abondantes, dans plusieurs autres maladies des parties sexuelles, dans la nymphomanie, les éruptions prurigineuses des parties sexuelles, etc.

Organes de la respiration. — Dans le nez on sent également un *fourmillement prurigineux* assez fort pour obliger à se gratter; il y a *sternutation* et *coryza*. Au thorax, il y a *oppression* avec *anxiété*, ainsi qu'une sensation de chaleur qui monte de la région précordiale au larynx. On observe encore une faiblesse de la poitrine qui empêche toute respiration un peu profonde; ~~on sent comme un poids sur la poitrine.~~ Pendant la marche à l'air libre, on a observé sur une jeune femme de la dyspnée comme si elle était trop étroitement lacée. La douleur de constriction propre au platine se remarque également sur la poitrine, ainsi qu'une douleur compressive semblable à celle qui aurait lieu si l'on appuyait fortement le thorax sur un corps dur; on observe encore des *élancements aigus et obtus* à travers le thorax; enfin, une chaleur brûlante entre les côtes se fait remarquer par intervalles.

Au *dos* et au *sacrum*, on sent une douleur de tension et une faiblesse qui ne permettent pas de se tenir droit. Le dos semble roué de coups de bâton ou comme brisé; mais bientôt des élancements succèdent à ces sensations.

Dans les *membres*, c'est encore la douleur de constriction qui est la plus commune, surtout aux bras, aux cuisses et aux jambes; les membres semblent être fortement comprimés par un lien circulaire. La douleur d'ulcération rongeante ou de brûlure est également fort commune; fréquemment on observe de la tension dans les membres ou un abattement paralytique; on se sent las, fatigué. Dans les *doigts* et les *orteils*, on remarque souvent une douleur pulsative analogue à celle d'un abcès qui va s'ouvrir. On observe aussi quelquefois des tiraillements spasmodiques dans l'avant-bras et la main, le pied vous semble souvent comme foulé, etc.

Gerçures et excoriations des papilles des seins chez les nourrices (1).

Cet accident qui occasionne tant de douleur à la plupart des nourrices, qui souvent les force à sevrer de trop bonne heure, et cause parfois des engorgements, des abcès au sein; dont la crainte empêche quelques mères trop délicates de remplir le devoir de nourrice envers leurs enfants, est au-dessus des ressources de la médecine ordinaire. Les différents onguents où liniments qu'elle emploie sont quelquefois nuisibles au nourrisson sans être utiles à la mère. Si cette lésion due à l'action mécanique sans cesse renouvelée des gencives et de la succion de l'enfant, n'est pas entretenue par un vice psorique, elle se guérit en quelques jours par une ou deux doses d'arnica à la 24e atténuation, en faisant usage d'une lotion ou deux faites avec un liquide composé de la teinture d'arnica pure mêlée à dix parties d'eau distillée. Si quelques circonstances faisaient présumer un vice psorique dans la nourrice ou chez le nourrisson, on administrerait le soufre, qui convient dans le cas de gerçure avec sensation de brûlure, *dans la papille du sein*, ou la sépia qu'il faut administrer lorsqu'il y a *écorchure du mamelon*, ou encore la graphite dans le cas où les *mamelons sont douloureux*, la silice, etc., selon la ressemblance générale plus ou moins grande des symptômes observés sur le malade avec ceux du médicament. Si le choix est bien fait, les douleurs cessent au bout d'un jour ou deux dans la partie, et quelques jours après toutes les traces de la maladie disparaissent entièrement. Il faut avoir soin dans ce cas, attendu la sensibilité ordinaire de la femme, et l'effet que le médicament pourrait avoir sur le nourrisson, de ne donner que la dose la plus minime de l'atténuation la plus élevée du médicament, c'est-à-dire, un seul globule de la grosseur d'une tête de pavot mouillé avec la 30e atténuation.

Madame Jarr... était accouchée depuis six semaines. Les deux papilles de ses seins étaient écorchées et très douloureuses; elle y éprouvait une cuisson qui l'empêchait souvent de dormir; elle offrait en outre des indices certains d'un vice psorique. Son premier enfant avait beaucoup de boutons et de gourmes : elle avait eu des douleurs rhumatismales, la gale, etc. J'administrai le 10 mars un globule de soufre à la 30e dilution. Huit jours après, les seins étaient parfaitement guéris; la femme, qui avait un teint jaune et fatigué, avait repris un air de santé parfaite.

Madame Goda..., accouchée depuis huit jours, avait plusieurs gerçures profondes dans le mamelon, qui lui arrachaient des cris pendant la succion de l'enfant.—Dans une nourriture précédente, elle avait été obligée de cesser de donner un des seins à cause d'un accident semblable à celui qui nous occupe. Les conduits galactophores s'étant obstrués, elle ne pouvait nourrir que du sein gauche. Du reste, elle présentait des indices certains de psore.—Elle avait une constipation opiniâtre, son caractère était gai, vif, emporté.—Le 1er juin, graphite, un globule à la 30e dilution. — Le 3, la sensibilité du mamelon est moins vive.—Le 10, les ulcérations sont moins profondes. La succion se fait sans douleur.—Le 15, l'état paraissant stationnaire, je fis prendre le soufre (un globule 30e dilution). —Le 25, il ne restait plus de traces de la maladie, qui ne s'est pas renouvelée depuis.

Madame Ard.., jeune femme fraîche, primipare, accouchée depuis quinze jours. Le mamelon droit était enflé et écorché. Elle ne souffrait que pendant la succion de l'enfant; elle n'offrait du reste aucun indice de psore. Je lui fis prendre l'arnica le 3 juillet et le 6. — le 12, le sein était guéri, la nourriture s'est faite ensuite sans accident.

Madame O.., âgée de 25 ans, primipare, jouissant d'une très bonne santé avait beaucoup souffert des seins pendant les premiers jours de l'allaitement. Le huitième jour, des excoriations très douloureuses se manifestèrent au mamelon droit; six semaines après, malgré tous les moyens employés, la maladie fit tant de progrès que la papille était à moitié détachée. Le 26 mars, trouvant la malade d'ailleurs d'une santé parfaite, je lui fis faire une lotion avec la teinture d'arnica une fois pendant cinq jours. Le huitième jour, le sein était entièrement guéri sans que l'enfant ait cessé de téter.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Voyez nº 3, p. 26.

TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DU CROUP OU ANGINE POLYPEUSE.

Tous les médecins connaissent cette cruelle maladie. Il est donc inutile d'en tracer ici le tableau. Toutefois, il en existe différentes formes dont quelques-unes sont graves et le plus souvent mortelles; d'autres, plus bénignes, se terminent rarement par la mort. Chez quelques enfants, le siége de la maladie n'occupe que le larynx; chez d'autres, elle s'étend à la trachée, aux bronches, et même dans la cavité buccale. La diphtérite de Bretonneau paraît être cette dernière forme, que d'autres ont nommée *angine maligne*. Le croup proprement dit, qui se borne au larynx et à la trachée, est toutefois la forme la plus commune et la plus meurtrière. Les médecins ont fait beaucoup de recherches pour trouver un traitement sûr et efficace contre cette affection. Actuellement, la thérapeutique consiste dans l'application de sangsues au cou, de vésicatoires à la nuque, de sinapismes aux mollets, et dans l'administration d'un vomitif. Beaucoup de praticiens se bornent à l'administration du calomélas à la dose d'un grain toutes les heures. Quelques-uns prescrivent le sulfure de potasse à la recommandation de Jurine. Chaque méthode compte des succès et chacune peut déplorer des revers. Toutefois, la méthode qui a obtenu les résultats les plus heureux est celle qui emploie le calomélas; son seul inconvénient est d'entraîner une longue convalescence. Les frictions mercurielles ont le même inconvénient et leur action est trop lente pour une maladie si aiguë. Le sulfure de potasse, remède très efficace à la vérité, répugne à la plupart des enfants à cause de son goût fétide. Telles sont les principales méthodes qui ont été mises en usage contre cette affection meurtrière. L'homœopathie ne craint pas d'annoncer, par l'organe de son créateur et celui de ses principaux disciples, que ses succès ont été infiniment plus brillants que ceux obtenus par les méthodes ordinaires que nous avons citées. Cette assertion paraîtra ridicule à la plupart des médecins; mais que peut le ridicule contre l'évidence des faits? Voici la méthode que recommandent Hahnemann (1), Hartmann (2), Rammel (3) et d'autres. Elle consiste dans l'administration de l'aconit à la 24e ou 30e dilution pendant la période inflammatoire de la maladie; quelquefois il sera nécessaire de répéter la dose d'aconit (1 ou 2 glob. 24e ou 30e dil.). Le plus souvent, la fièvre et tous les symptômes inflammatoires sont abattus quelques heures après la prise de ce remède, et il devient inutile d'en administrer une autre dose, la vie étant assez énergique pour arrêter l'exudation de la membrane polypeuse ou en provoquer l'expectoration ou la résorption. Mais si la toux et la voix croupales persistent, il faut recourir à l'emploi de l'éponge brûlée (4) à la dose d'un ou deux globules à la 30e dilution. Ce remède terminera heureusement la maladie en 24 ou 30 heures. S'il reste encore une toux catarrhale ou une voix rauque, le sulfure de chaux à la 3e dilution enlèvera ces derniers symptômes.

Lorsque le croup se présente sans le cortége des symptômes inflammatoires et que l'épidémie croupale se manifeste avec le caractère catarrhale, le foie de soufre à la 30e dilution suffira pour obtenir la guérison. Hartmann prétend qu'en pareil cas il n'a jamais eu recours ni à l'aconit ni à l'éponge brûlée, et que le foie de soufre lui avait toujours réussi (5).

Lorsque le croup prend une forme nerveuse et se rapproche de l'asthme miliaire (6) c'est le sureau à la 3e ou à la 6e dilution qui rend les meilleurs services; si le croup n'a pas cédé à ce traitement, et que des convulsions ajoutent à la gravité des symptômes, on a vu le musc à la 3e dilution produire en-

(1) *Mat. médic.*, vol. VI, article *Spongia tosta*, page 199.

(2) Hartmann, *Thérapie des maladies aiguës*, p. 258-262.

(3) *Archiv.*, VI, 2, p 65-599.

(4) *Voy. Mat. médic. pure* de Hahnemann, VIe vol., article *Spongia*, symptômes 143, 144, 145, ou la *Revue des effets pathogénétiques des médicaments hom.*, par Ruckert, II, p. 303 et 308.

(5) Ainsi, le remède préconisé par Jurine était homœopathique, et tous les médecins qui ont réussi en l'employant ont guéri homœopathiquement sans le savoir.

(6) *Voy.* Ruckert, II, pag. 290; la *Thérapie* de Hartmann, pag. 243 et 260; l'*Archive hom.*, V, 3, p. 36, 37; les *Annales hom.*, I, p. 216.

core de bons effets. Toutefois, dans ce cas-là, le prognostic est presque toujours funeste, quelque méthode qu'on applique.

Il arrive très souvent que chez des enfants scrophuleux l'on voit persister une raucité de la voix et une toux catarrhale très opiniâtres malgré le retour de l'appétit et de la gaîté. Il est probable que cet état dérive d'une espèce de paralysie des nerfs du rameau recurrent et laryngé externe. Les médicaments qui conviennent dans ce cas sont le mercure, le manganèse, le soufre et d'autres remèdes antipsoriques. Dans les cas de diphthérite où toute la cavité buccale est enduite d'une exudation blanchâtre, où la langue est recouverte d'aphtes, maladie que d'autres médecins ont nommée *angina pharyngea et maligna*, les médecins homœopathistes recommandent, après l'administration de l'aconit, d'employer surtout le mercure et la noix vomique.

Parmi les documents qui constatent l'efficacité de la méthode homœopathique dans le croup, nous citerons les esquisses d'un voyageur homœopathiste, qui ont été publiées par notre ami le Dr Griesselich. En parlant du Dr Kierselbach de Hanau, notre auteur rapporte que ce praticien prétend avoir perdu 36 enfants pendant sa carrière allopathique, et que depuis huit ans qu'il exerce la nouvelle méthode il n'en a perdu aucun. Sa thérapeutique consiste dans l'administration de l'aconit pendant la période inflammatoire et dans l'usage alternatif de l'éponge brûlée et du foie de soufre administrés de 2 heures en 2 heures. Le docteur Hlaubel de Gotha suit le même traitement et soutient que peu après l'administration de l'éponge brûlée les enfants s'endorment, et qu'à leur réveil la plupart des symptômes graves ont disparu. Le foie de soufre enlève le reste de la maladie, c'est-à-dire la toux rauque et l'aphonie.

Dr Kirschleger de Munster.

Pour compléter le travail de notre collaborateur, nous emprunterons à la *Matière médicale pure* de Hahnemann le tableau des symptômes produits par les trois médicaments indiqués ici comme spécifiques. Nous passerons sous silence ceux qui sont propres à l'aconit, nous proposant d'offrir incessamment à nos lecteurs un travail sur cet agent important. Dans le traitement du croup, il n'est employé que dans l'intention de modérer le mouvement inflammatoire. En effet, l'aconit est l'antiphlogistique par excellence, il dompte le mouvement inflammatoire pur avec une rapidité extraordinaire. C'est pourquoi, dans toutes les maladies aiguës où l'on reconnaît une grande activité de la circulation, il convient toujours de l'administrer avant tout autre; mais il ne faut pas perdre de vue que par lui seul on obtient rarement la disparution complète d'une maladie. Aussi, dès que le mouvement inflammatoire a cessé on doit immédiatement recourir au spécifique approprié au cas présent. Ainsi, dans la maladie dont nous nous occupons, il faut, ainsi que le conseille M. Kirschleger, passer à l'emploi de l'éponge brûlée, du foie de soufre et quelquefois du sureau.

Symptômes de l'éponge brûlée.

Organes de la respiration. On remarque de l'enrouement comme s'il existait un fort coryza fluent ou un coryza avec obstruction des narines. Dans le pharynx, on ressent un grattement brûlant, un serrement ou une sécheresse en avalant. La respiration est souvent rendue difficile comme si une esquille se trouvait dans le gosier et que la respiration ne pût passer à travers le rétrécissement du pharynx, ou bien la respiration a lieu lentement, profondément, comme si le malade était épuisé. Il survient une toux creuse, sèche, le jour et la nuit; quelquefois elle est accompagnée d'un peu d'expectoration; souvent elle diminue un peu après avoir bu ou mangé. Il existe en même temps une douleur dans la poitrine et la trachée-artère, avec sentiment de rudesse dans la région du cou. D'autres fois, c'est une sensation dans la profondeur de la poitrine, comme si tout y était sanglant et écorché; tantôt on éprouve de l'ardeur dans la poitrine, tantôt une pression douloureuse sous les fausses côtes.

Symptômes du foie de soufre.

Organes de la respiration. Rhume et grattement dans le cou. Accès de toux lorsqu'un membre se refroidit. Toux fréquente le soir; souvent elle est sèche et creuse (profonde), elle est interrompue par une irritation dans la partie supérieure du cou, qui est surtout pénible lorsqu'on parle ou qu'on se baisse. Le soir, elle augmente de plus en plus et cesse ensuite. Souvent la toux est très violente, comme si l'on allait étouffer; on bien elle occasionne des soulèvements d'estomac. Quelquefois la respiration devient courte et profonde, et dans les mouvements de la respiration et de la marche on ressent une douleur avec élancement dans le sternum et dans la région dorsale.

Sureau.

On remarque aux organes de la respiration de l'enrouement causé par des mucosités abondantes, visqueuses, qui s'attachent à la trachée-artère.

Dans la poitrine, on observe un resserrement accompagné de point de côté ou de pression sous les ternum et au creux de l'estomac; quelquefois une sorte d'asthme. Le malade est dans un état de somnolence avec les yeux et la bouche à demi ouverts. Quand il sort de cet état, il ne peut respirer, il est obligé de s'asseoir, et la respiration devient très fréquente, elle est accompagnée de sifflements dans la poitrine comme si le malade allait étouffer; il frappe autour de lui avec ses mains; la tête et les mains sont enflées et bleuâtres.

(*Matière médicale* de Ruckert.)

Les extraits qui suivent confirment encore ce qui a été dit plus haut.

Eponge brûlée. — *Croup* d'un enfant de 3 ans 1/2, après un coryza; toux *seche*, *creuse* et *aboyante*, occasionnée par un refroidissement, avec une véritable toux croupale; accès de râlements dans la trachée-artère qui ne durent que peu de temps; teint pâle, peau brûlante; besoin fréquent de s'étendre, de bâiller, distorsion de la figure en toussant causée par des douleurs dans la trachée-artère au dessous du pharynx; disposition à pleurer, pouls dur, accéléré. Le malade fut guéri à l'aide de l'éponge brûlée, dont l'administration fut précédée de celle de l'aconit. (*Annal.* I, 215.)

Foie de soufre. — Une dose de ce médicament renouvelée deux fois, et à l'aide de l'éponge brûlée, l'enfant s'endort d'un sommeil presque soporeux, la tête renversée en arrière; sa poitrine se soulève violemment lorsqu'il inspire, ses omoplates même sont en grand mouvement; à de courts intervalles l'enfant se lève avec angoisses, veut saisir les objets qui l'entourent et s'y appuyer afin de faciliter la respiration. A cet état succèdent quelques accès de toux violente, sèche, et d'un accent raide et perçant. Après chaque accès de toux, il porte en pleurant ses mains à son cou. On remarque dans les environs du pharynx un enduit rougeâtre et élevé; parfois, après la toux, il éprouve des envies de vomir, et même des vomissements chaque fois qu'il a bu; chaleur considérable, soif; le pouls est tantôt fort, tantôt faible, quelquefois il ne bat pas du tout pendant un certain temps; urine rouge; la figure est souvent écarlate ou bleuâtre; pulsations violentes et gonflement des carotides; sueur froide de la tête; constipation. Avant que le traitement commençât, la maladie avait déjà duré cinq jours avec des rémissions journalières le matin. L'éponge fut donnée seize heures après la première dose de foie de soufre et le malade guérit. (*Archiv.*, VI, 1, 70.)

Foie de soufre. — Croup. L'enfant se jette de côté et d'autre tout en sommeillant; il est plus mal assis que couché; la respiration est bruyante, enrouée, sifflante, et souvent si courte et accompagnée d'angoisses telles, que l'enfant, réveillé par une toux violente, sèche et enrouée, qui lui cause même parfois des envies de vomir et des vomissements, se soulève avec précipitation, porte les mains au larynx, et, agité par la peur, il commence à pleurer. Son visage est rouge écarlate, ses yeux saillants, sa tête recourbée; lorsqu'on l'interroge, il parle très vite et avec la plus grande précipitation; chaleur, soif, pouls accéléré et dur; urine foncée, sueur. (*Archives*, V, 1, 108.)

Sureau. — Espèce de croup chez un enfant de 5 mois. Cette maladie se manifesta après un coryza. Toux sèche, profonde et creuse accompagnée d'inquiétude; l'enfant veut toujours téter; en toussant il pousse des cris comme s'il ressentait des douleurs dans la trachée-artère. (*Annal.*, I, 216.)

CROUP.

(Par M. Tietze, médecin.)

Mon fils aîné, maintenant âgé de 3 ans 6 mois, eut à l'âge de 2 ans, dans un court espace de temps, deux fois le croup ; il fut traité alors allopathiquement. C'est avec beaucoup de peine, et après une maladie de 15 jours dans laquelle il courut les plus grands dangers, qu'on parvint à le sauver.

Depuis quelques jours, il avait un fort coryza qui disparut tout à coup le 22 août 1829, après avoir couru le soir très tard à l'air et au vent froid. La nuit, il dormit tranquillement, mais le matin en se levant nous observâmes une toux creuse, aboyante et sèche, avec un véritable son de croup. Bientôt après, nous remarquâmes des accès de râlement dans la trachée-artère lorsqu'il respirait, cependant ils ne duraient que peu de temps. L'enfant avait l'air plus pâle que d'ordinaire ; sa peau était brûlante ; il s'étendait et bâillait souvent ; en toussant il contractait sa figure et se plaignait de douleurs dans la trachée-artère au dessous du larynx ; il avait aussi de la disposition à pleurer ; la toux était toujours plus fréquente l'avant-midi ; le pouls un peu dur et accéléré. Il prit le 23 août, à 9 heures du matin, VIII° d'aconit, se coucha ensuite jusqu'à une heure de l'après-midi.

En se réveillant, la toux était moins fréquente et ne paraissait plus si douloureuse.

L'après-midi à deux heures, je lui donnai X°° d'éponge. On le coucha ensuite, ainsi qu'il le désirait, dormit jusqu'à trois heures et transpira beaucoup.

En se réveillant et se levant il ne toussa pas, la fièvre avait presque entièrement disparu, le pouls était encore un peu irrité.

Le soir, il toussa encore de temps à autre. Toutefois, la toux était moins rude que le matin ; il mangea, but, et était assez dispos.

Le 24 : la nuit dernière il dormit bien, toussa cependant encore quelquefois, ainsi que le matin en se réveillant, mais sa toux n'était pas à beaucoup près aussi dure que la veille.

Il ne se plaignit de rien et courut toute la journée à l'air.

Le jour suivant, pas de toux. Le soir il ~~tousse quelquefois~~, mais sa toux n'est plus sèche et sifflante comme auparavant.

Le 25, il ne toussa pas de toute la nuit et dormit bien. Le matin pas de toux.

Les 26, 27 et 28, l'enfant passa toute la journée à l'air jusqu'au soir assez tard ; je ne remarquai cependant plus aucune trace de toux. L'enfant était parfaitement bien portant.

(*Arch. hom.*)

POLÉMIQUE.

Nous exprimerons une fois pour toutes le désir de voir se terminer, presque à son origine, une polémique indigne de nous, indigne d'hommes qui se respectent.

On lit dans la *Gazette médicale* (numéro du 25 janvier 1834) ce qui suit : « La médecine homœopathique se présente » enfin. Introduite d'abord comme une doctrine philosophico-» médicale, affublée de métaphysique et de raisonnements, la » voilà descendue dans la sphère de l'industrialisme ; elle ne » se produit plus par des aphorismes, mais par des annonces ; » elle ne s'adresse plus aux médecins, mais au public ; elle ne » veut plus être discutée, examinée, mais payée ; enfin, elle » n'est plus un système, mais une spéculation. Les feuilles » politiques l'honorent de leur suffrage ; le *Charivari* lui ac-» corde son estime et la *Caricature* lui accorde son appui. » Elle s'est fait là des amis peu sûrs, et je ne jurerais pas qu'il » ne leur prît la fantaisie, un jour ou l'autre, de la prendre » pour victime. C'est un sujet qui en vaut bien un autre. »

Si jamais il nous arrivait de prendre, un beau matin, l'allopathie à partie, de la prendre en masse, comme le fait ici la *Gazette médicale* pour l'homœopathie, et de lui reprocher l'emploi des moyens dont elle fait usage pour se produire au grand jour, la *Gazette médicale* se récrierait, avec grande raison, contre l'injustice qu'il y a d'envelopper dans la même censure toute une doctrine, et la conduite de tous ceux qui la défendent. Elle nous inviterait à préciser notre accusation, et à mettre des noms à côté des faits. La *Gazette médicale* serait mue en cela par un sentiment vrai, celui de nous faire sentir que, quand il s'agit de la conduite d'*individus*, on peut flétrir leurs actes sans être en droit de les renvoyer aux doctrines qu'ils professent, parce qu'il n'y a pas de lien nécessaire entre la vérité ou l'erreur des principes scientifiques et la conduite de ceux qui les ont adoptés. Elle nous dirait qu'on abuse de tout dans le monde, que l'abus veut et doit être signalé, et, en réponse, nous nous empresserions de la satisfaire en lui citant les noms de ceux qui ont mendié des éloges à des organes qui sont sans compétence dans les questions de médecine. Ce que ferait la *Gazette médicale* vis-à-vis de nous en cette occasion, nous le faisons auprès d'elle ; nous la prions de nommer qui doit l'être. Non que nous veuillons renvoyer à l'allopathie injure pour injure ou sarcasme pour sarcasme, la représaille est toujours facile, quelquefois d'heureuse tactique ; mais si elle prouve que ceux qui vous accusent d'indignité sont eux-mêmes peu dignes, elle ne prouve pas que la dignité qui vous est déniée vous soit acquise.

Pour notre compte, nous désirons que la polémique ait l'œil ouvert sur notre conduite dans la pratique comme sur nos travaux, ne lui imposant d'autre condition que de préciser ses reproches ; déclarant que nous n'avons rien à redouter d'un pareil examen ; déclarant aussi que nos colonnes sont ouvertes à tout médecin homœopathiste qui aura à se plaindre que ses opinions ou sa conduite auront été mal jugées ; déclarant aussi qu'elles sont à jamais fermées à tout médecin, fût-il homœopathiste, qui aurait mérité le blâme déversé sur lui ; déclarant enfin que nous ne souffrirons jamais la représaille, même contre nos adversaires. Nous en avons dit plus haut les motifs : flétrir un homme ne l'améliore pas.

La *Gazette médicale* nous avait promis une polémique sérieuse ; il nous semble qu'en s'y livrant, elle ferait un meilleur emploi de l'esprit et du talent de ses redacteurs. Il ne faut pas que la polémique scientifique prenne le ton et les allures des coups de lancette de *Figaro*. Ce rôle est peu digne ~~d'elle ; la science a ou doit avoir sa moralité. Il faut laisser~~ aux personnages de Beaumarchais le soin de compter sur la calomnie ou la médisance pour abattre des adversaires. De tels moyens ne sont plus de notre temps. A l'avenir, nous laisserons s'épancher en toute liberté ce flot impuissant de petite et vague critique, réservant nos forces pour des attaques sérieuses et par conséquent profitables au triomphe de la vérité.

LÉON SIMON.

Mémorial du médecin homœopathiste, ou Répertoire alphabétique de traitements et d'expériences homœopathiques, pour servir de guide dans l'application de l'homœopathie au lit du malade, par le docteur J. L. HAAS, traduit de l'allemand, sur la 2e édition, par A. J. L. JOURDAN, membre de l'Académie royale de médecine, 1 vol. in-24. Prix : 3 fr. ; à Paris, chez J. B. Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 13 *bis*, et chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 9.

Nous recommandons le manuel du docteur Haas aux médecins homœopathistes, non qu'il soit un guide suffisant au lit du malade, mais parce qu'il contient d'excellentes indications qui permettront d'attendre d'autres publications qui se préparent. Nous reviendrons sur son contenu.

Traité de matière médicale pure, ou de l'action homœopathique des médicaments, par le docteur S. HAHNEMANN, traduit de l'allemand, par A. J. L. JOURDAN, membre de l'Académie royale de médecine, 3 forts volume in-8°. *Sous presse, pour paraître le 15 février prochain.*

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 5. — TOME I. 1er FÉVRIER 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

MATIÈRE MÉDICALE.

ACONIT (Aconitum Napellus L.)

Préparation. — La teinture d'aconit s'obtient en mêlant avec égale partie d'esprit de vin le suc exprimé de la plante dans le moment de sa floraison.

Dose. — 1, 2, 3, 4 globules, humectés de la 24e ou 30e dilution, jusqu'à une ou plusieurs gouttes des mêmes puissances.

Durée d'action. — L'action ne se prolonge pas au-delà de 24 à 35 heures dans les cas très-aigus; elle dure davantage dans les maladies chroniques.

Usages thérap. — Ce médicament agit spécialement sur le système sanguin. Il convient en conséquence au début de toutes les maladies inflammatoires et dans les congestions sanguines viscérales. C'est le plus puissant antiphlogistique que possède l'homœopathie, et il jouit de tous les avantages de la saignée sans en avoir les inconvénients.

Il est très-efficace contre le rhumatisme articulaire aigu et contre la rougeole. Alterné avec la pulsatille, il préserve de cette dernière maladie.

Applicable en général dans toutes les circonstances où la saignée est indiquée, il est inutile d'énumérer les maladies dans lesquelles l'aconit convient. Nous nous bornerons aux observations suivantes :

Observations. 1° Comme préservatif de la rougeole, un globule de la 30e puissance suffit (o/x); on donne 24 heures après un globule de pulsatille à la 18e puissance (o/vi). On réitère et on alterne les mêmes médicaments à la même dose, plusieurs jours après.

2° Dans les rhumatismes aigus, dans les fièvres inflammatoires, l'aconit doit être répété suivant la violence des syptômes. On peut le donner toutes les 4 ou 6 heures, même toutes les heures, toutes les 2 heures, jusqu'à la rémission des symptômes les plus menaçants. C'est, en général, le remède qui est susceptible d'être répété le plus souvent. La plus petite fraction d'une goutte suffit chez les enfants et chez les sujets faibles, une ou deux gouttes sont souvent nécessaires pour les sujets forts et pléthoriques.

3° On doit administrer l'aconit pendant la chaleur fébrile ; il faut bien se garder de le donner pendant le frisson.

4° En faisant usage de ce médicament, il faut que le malade s'abstienne rigoureusement de vin et de tout acide végétal, par conséquent de vinaigre, de limonade et de suc de fruits acides ; ces substances détruisent l'action de l'aconit, et, par la même raison, elles servent d'antidote lorsque l'aconit a produit sur l'organisme une action trop forte.

5° L'aconit convient surtout dans les maladies causées par la frayeur, le chagrin et la colère.

BELLADONE (Atropa Belladona L.).

Préparation. — La teinture de belladone est préparée comme celle de l'aconit.

Dose. — 1, 2, 3 globules humectés de la 24e (viii) ou 30e (x) dilution, jusqu'à une ou plusieurs gouttes des mêmes puissances.

Durée d'action. — L'action peut se prolonger de 3 à 4 jours dans les cas aigus ; de 15 jours à 3 semaines dans les cas chroniques.

Usages thérap. — Ce médicament est d'une très-haute importance dans la médecine homœopathique ; il porte son action principale sur les systèmes sanguin et nerveux, sur le cerveau en particulier. Il est le plus souvent indiqué dans les inflammations unies à une exaltation de sensibilité. On l'emploie aussi avec avantage dans différentes affections du système lymphatique. Parcourons, d'après l'ordre alphabétique, les maladies dans lesquelles il convient.

Amaurose. — Quand elle s'est déclarée à la suite de



l'ophthalmie arthritique, qu'elle n'est que commençante, si toutefois on n'a pas déjà employé la belladone contre cette dernière affection. Quand elle s'est manifestée subitement, quand elle est survenue avec lenteur à la suite d'une ophthalmie simple ou d'un refroidissement local, les yeux étant échauffés, que la vision des corps éloignés ou peu éclairés commence d'être moins distincte, que les malades croient sans cesse voir voltiger des filaments ou des taches de diverses couleurs ; que les objets ne leur apparaissent qu'à travers un brouillard ou un crêpe, qu'il y a des vertiges qui se terminent par des maux de tête si violents que le malade perd connaissance, quand l'œil n'a point encore perdu l'éclat qui lui est propre.

ANGINES.—*tonsillaire*.—Lorsqu'il y a rougeur considérable et éclatante des organes de l'arrière-bouche, douleur pongitive en avalant, sentiment de constriction spasmodique, douleur déchirante qui s'étend aux tempes, à la mâchoire inférieure et aux glandes submaxillaires, sécheresse de la bouche, surtout lorsque ces symptômes sont accompagnés de tuméfaction du cou et de la nuque. *Rummel* conseille d'alterner la belladone à la 30e dilution avec le mercure soluble à la 12e. Ces deux substances offrent quelque analogie dans leurs effets pathologiques et sont antidotes l'un de l'autre. Lorsque la fièvre est très-violente on commencera le traitement par une ou deux doses d'aconit.

—*pharyngienne*.— Lorsqu'elle est accompagnée de l'horreur des liquides ou d'une constriction spasmodique insurmontable du pharynx quand le liquide vient à le toucher.

— *couenneuse* (palato-pharyngite). —Quand les symptômes suivants existent : chaleur brûlante et douleur pongitive dans la gorge, tuméfaction du cou, engorgement des ganglions cervicaux et sous-maxillaires, le voile du palais d'un rouge très-vif, rejet des liquides par les narines, suffocation, secousses de la toux qui provoquent quelquefois des épistaxis. Le *mercure soluble* est encore très-convenable dans cette espèce d'angine.

— *membraneuse* (croup, laryngo-trachéite). — Avant la formation des fausses membranes, quand la toux est sèche, convulsive, et l'inspiration sifflante, ronflante et râlante ; mais dès que la toux prend le son croupal, il faut recourir à l'*éponge brûlée* X et au *foie de soufre* I, que l'on donne alternativement toutes les deux heures. Si les symptômes inflammatoires prédominent, on fera précéder une ou plusieurs doses d'aconit, que l'on peut même répéter toutes les demi-heures, si la gravité du mal l'exige. Rummel déclare n'avoir perdu aucun malade du croup par cette méthode (1).

APOPLEXIE. — *Contre les symptômes précurseurs*, qui dépendent d'une congestion sanguine vers la tête : on fera précéder le plus souvent, dans ces cas, l'aconit. La *noix vomique*, l'*ipécacuanha*, sont aussi indiqués suivant le tableau symptômatique.

Pendant l'attaque et bientôt après. — La belladone répond principalement aux symptômes suivants : perte de la parole, du mouvement et du sentiment, affaiblissement de la vue, de l'ouïe, étourdissements, mouvements convulsifs des muscles et des membres, dysphagie, écoulement continuel de la salive.

L'*aconit* est le principal remède dans l'apoplexie, surtout dans celle qui dépend d'une pléthore générale. La *belladone*, l'*arnica*, le *coffea*, l'*hyoscyamus*, le *stramonium*, conviennent dans les apoplexies dites *nerveuses*. L'apoplexie déterminée par le *narcotisme* produit par la *belladone* réclame d'abord la boisson abondante d'un café fort et puis l'*opium* II et l'*hyoscyamus* IV.

ASTHME. — Quand l'expiration est sifflante ou ronflante, que le malade éprouve un sentiment de compression et de serrement de la poitrine, qu'il est réveillé tout à coup, au milieu de la nuit, par un besoin vif et pressant de respirer, qu'il lui semble que l'air manque autour de lui ; que l'anxiété et l'angoisse sont extrêmes.

AVORTEMENT. — Quand les symptômes suivants se présentent : tension et douleur vive, compressive, dans toute l'étendue du bas-ventre, mais surtout dans la région sus-pubienne, avec sentiment de constriction spasmodique, sensation de pression par le bas comme si tous les viscères allaient sortir de l'abdomen, avec des douleurs vives dans la région sacrée comme si le sacrum devait se briser.

BRONCHITE (fièvre catarrhale). — Lorsqu'il y a coryza, voix rauque, oppression le soir ou en marchant, toux le soir ou la nuit, excitée par le chatouillement du gosier ou du creux de l'extomac, toux sèche et déterminée par l'inspiration, suivie quelquefois d'expectoration mucoso-sanguinolente. La *camomille*, la *pulsatille*, l'*ignatia*, le *conium* conviennent dans d'autres cas. La *noix vomique* est l'un des principaux remèdes de l'affection catarrhale connue sous le nom de *grippe*.

CÉPHALALGIES.—Contre un grand nombre de maux de tête aigus et chroniques qui présentent les caractères suivants :—Étourdissements avec perte de connaissance.—Pesanteur à la partie supérieure du front. Pesanteur dans toute la tête, comme d'ivresse, avec pression violente dans tout l'occiput, et comme si elle allait tomber. — Mal de tête avec pression, surtout au front ; — la douleur augmente tellement par le mouvement, qu'on ne peut ouvrir les yeux. — Sensation de pesanteur compressive du centre du cerveau vers les tempes avec diminution de l'ouïe aux deux oreilles. — Douleur avec pression sourde et non continue à l'un des deux côtés de la tête. — Sensation de pesanteur avec pression violente dans tout l'occiput. — Pression très-avant dans le cerveau, sur toute la tête, pendant et après la promenade au grand air. — Pression à la tête, tantôt ici, tantôt là, qui occupe chaque fois de grandes surfaces. — Pression et tension à la partie gauche du crâne et au front. — Mal de tête avec pression et rongement de la partie droite du haut de la tête jusqu'au bas de l'oreille, occasionnée par une douleur passagère et rongeante aux dents gâtées.— Pression et déchirements à la tête çà et là.—Douleurs compressives et térébrantes, le jour, en différentes places, qui deviennent lancinantes le soir.— Tiraillement dans la tête vers le front, comme si le cerveau voulait s'agrandir. — Douleur de tête extensive avec tiraillement continu comme si quelque chose s'y balançait

(1) Voy. n° 4, l'art. intitulé Traitement homœopathique du croup, pag. 34 et suiv.

par secousses. — Déchirement dans le front au-dessus des sourcils, au synciput. — Douleur au sommet de la tête, comme si l'on y fouillait, ou bien comme si l'on y sentait un déchirement ; la pression extérieure augmente de beaucoup la douleur, le crâne semble si mince que le malade ne croit pouvoir supporter la pression sans en être percé. — Déchirement lancinant dans la tête au-dessus de l'orbite droite. — Douleur avec déchirement et chaleur brûlante à la bosse frontale gauche. — Forts élancements à la bosse frontale droite, qui augmentent quand on se courbe en avant et diminuent par le toucher. — Au côté droit de la tête, élancements incisifs comme avec un couteau à double tranchant, qui se porte au synciput, puis au vertex, et enfin à l'occiput, de sorte que le sujet ne peut se coucher d'aucun côté. — Le soir, plusieurs forts élancements à l'occiput, derrière l'oreille, prompts comme l'éclair, et qui arrachent des cris. — Élancements douloureux dans toute la tête, surtout au front, comme avec un couteau à double tranchant, le soir. — Douleur incisive à gauche et à côté de la protubérance de l'occiput. — Battement compressif au côté gauche de l'occiput. — Douleur au-dessus des orbites, comme si le cerveau était poussé au dehors par une pression, le sujet ne peut ouvrir les yeux, il est contraint de se coucher, il a les pupilles fort rétrécies et la voix très-faible. — Serrement si violent dans toute la tête du dedans au dehors qu'elle paraît devoir éclater. — Douleur comme si toute la tête était serrée avec des vis et en était rapetissée. — Fortes pulsations des vaisseaux sanguins dans le front et douleur comme si l'os était enlevé. — Battements violents dans le cerveau, de la partie antérieure à la partie postérieure et vers les deux côtés ; la douleur se termine à l'extérieur par des élancements douloureux ; — quand on se baisse, le sang monte à la tête, qui est lourde et comme prise de vertige. — Sensation de froid dans le cerveau et au centre du front ; — la douleur est si forte dans le front que le sujet est souvent obligé de s'arrêter dans sa marche, à chaque pas il lui semble que le cerveau s'affaisse et s'élève dans le front, la douleur se calme par une forte pression de la main. — Douleur de tête, par secousses, qui devient très-vive quand on marche ou qu'on monte rapidement un escalier ; à chaque pas, il semble qu'un poids tiraille du haut vers le bas à l'occiput. — Dans le cerveau, sensation semblable au battement de l'eau. — Céphalalgies nerveuses périodiques. — Maux de tête aggravés par les courants d'air. — Douleurs de tête qui se manifestent vers quatre heures du soir et durent jusqu'à trois heures du matin et qui sont augmentées par le coucher et la chaleur du lit. — Déchirement à l'extérieur du front. — Tiraillement douloureux de la tempe, au-delà de l'orbite droite. — Sensation extérieure de constriction au front et aux muscles oculaires. — Rongement douloureux à l'extérieur des bosses frontales. — Étreinte douloureuse (fort serrement) et de fort courte durée au côté droit et supérieur de la tête, à la racine du nez, à la bosse frontale, qui passe sur l'os zygomatique, et descend jusqu'à la mâchoire inférieure. — L'extérieur de la tête est si sensible que le moindre attouchement ou même la pression des cheveux le rend douloureux. — Grattement et démangeaison dans le front. — Mouvements convulsifs de la tête, le sujet se sent la tête tirée en arrière, et pendant la nuit il s'avance fort avant dans le lit. — Douleur à l'extérieur de toute la tête, semblable à celle qui reste à la peau lorsqu'on a eu des cheveux arrachés ou tirés. — Sueur forte dans les cheveux.

CONGESTIONS SANGUINES. — *Vers la tête.* — Aux époques de la dentition, de la puberté des jeunes filles, de la menstruation, lorsque le flux a été diminué ou supprimé par suite d'un refroidissement des pieds.

— *Vers la poitrine.* — Survenues dans les mêmes circonstances.

— *Vers les vaisseaux hémorrhoïdaux et utérins.* — Surtout s'il y a complication de congestion cérébrale et pectorale.

CONVULSIONS. — Certaines convulsions épileptiformes qui surviennent : *aux femmes*, vers la fin de la grossesse, pendant ou après l'accouchement ; — *aux enfants*, à l'époque de la dentition, et *chez tous les enfants en bas âge*, principalement chez ceux dont la tête est volumineuse, l'intelligence précoce, l'œil vif, la physionomie mobile, qui dorment peu, se réveillent tout à coup au milieu de la nuit, effrayés et poussant des cris, qui dans le jour tressaillent au moindre bruit, et dont les joues pâlissent et rougissent alternativement, plusieurs fois en quelques heures ; qui ont en un mot le cerveau très-irritable. — Convulsions de la face, des yeux, accompagnées de raideur tétanique et du pouce fléchis. — Opistothonos.

COQUELUCHE. (Toux convulsive.) — Le *drosera rotundifolia* est le moyen par excellence contre cette maladie, mais la belladone peut être utile, lorsque la toux sèche et convulsive est accompagnée d'un chatouillement insupportable à la partie supérieure du larynx, qu'elle réveille ordinairement le malade vers minuit, que les accès sont précédés de pleurs et accompagnés d'un sentiment pénible à l'épigastre, de saignements par le nez et par la bouche.

Croup. (*Voyez* Angine membraneuse.)

Danse de St. Guy (chorée). — Belladone, oo ou ooo/x.

Diabètes. — La belladone répond aux symptômes suivants : grande sécheresse au gosier, soif inextinguible, appétit vorace, peau sèche et râpeuse, sécrétion abondante d'une urine blanchâtre.

ENCÉPHALITE. — La belladone est le remède le plus puissant dans ces maladies, surtout dans celles qui surviennent chez les enfants, etc. Son emploi est principalement indiqué lorsque la tête de l'enfant se meût continuellement sur son axe, et qu'étant endormi il la porte sans cesse en arrière et l'enfonce dans l'oreiller, lorsque la sensibilité est tellement exaltée qu'il ne peut supporter le moindre bruit, la moindre lumière, lorsque le sommeil est soporeux, qu'il y a chaleur forte à la tête, face bouffie, rouge, battements visibles des artères de la tête et du cou, veines très-injectées ; lorsque les yeux sont rouges, ardents, le regard hagard, mal assuré, et que des symptômes hydrophobiques se manifestent. Il convient le plus souvent de faire précéder la belladone de l'usage de l'aconit.

ÉPILEPSIE. — Convulsions épileptiformes. (*Voyez* Convulsions.)

ERUPTION DE BOUTONS, TACHES, etc. — Petites pustules sur les joues, sur le nez, aux lèvres, qui se remplissent promptement de pus et se couvrent d'une croûte. — Pustules et vésicules aux angles de la bouche, d'une douleur brûlante qui augmente par le toucher. — Vésicules miliaires d'un rouge foncé et âpreté de l'épiderme. — Taches d'un rouge foncé et démengeaison de la peau, au cou, à la poitrine, sur l'abdomen et aux mains. — Furoncles douloureux aux tempes, sur l'épaule. — Pustule maligne.

ÉRYSIPÈLE. — Surtout quand il s'étend en rayons divergents, que la douleur est lancinante dans des parties très tendues et qu'elle augmente par le mouvement. — Érysipèle à la face, surtout lorsqu'il est compliqué d'otite. — Inflammation érysipélateuse des nouveau-nés; — des mamelles chez les femmes en couche; — du nez, des mains. — Le *rhus toxicodendron* est le remède souverain contre l'érysipèle bulleux, vésiculeux.

FIÈVRE INFLAMMATOIRE, quand on redoute la forme ataxique, que la chaleur cutanée persiste avec grande soif, qu'il y a céphalalgie intense, protophobie, complication d'angine, d'ophthalmie ou d'exanthème aigu. — Dans l'enfance, très-exposée aux irritations encéphaliques, la belladone éteint promptement la fièvre inflammatoire.

FIÈVRE INTERMITTENTE, dans les circonstances suivantes : — Légers frissons avec soif, chaleur modérée et sueur. — Froid peu intense, forte chaleur âcre sans soif. — Frisson le matin, suivi de peu de chaleur. — Peu de froid, frissons alternés avec la chaleur; sueur et soif modérées. — Froid et chaleur sans soif. — Dans la matinée, des frissons, et dans l'après-midi des chaleurs qui parcourent le corps. — Chaleur et frissons légers avec peu de sueur et soif modérée. — Sentiment de frissons dans tout le corps, quatre heures après, chaleur, principalement au visage. — Des accès fébriles répétés plusieurs fois le jour, chaleur générale, sueur répandue sur tout le corps à la suite d'un froid avec tremblement. — Accès de fièvre vers le soir, la violence du froid fait sauter le malade dans son lit; deux heures après, chaleur et sueur générale sans soif, soit pendant le froid, soit pendant la chaleur. — Frisson la nuit, suivi d'une prompte chaleur, urines abondantes, membres affaissés; la nuit suivante, un double accès semblable avec vertiges et soif. — Fièvre intermittente (par abus du quina) avec exaltation de sensibilité. — Fièvre intermittente avec constipation.

FOLIE. — Manie furieuse. — Monomanie, mélancolie, hypochondrie, surtout lorsque ces maladies ont été causées par la frayeur et le chagrin réunis.

GASTRALGIES. — Dans certains cas de cardialgie, gastrodynie, épigastralgie, hoquet.

GASTRO-ENTÉRITE BILIEUSE. (Fièvre gastrique, bilieuse.) — La belladone répond aux symptômes suivants : Épigastre brûlant, souvent tendu et douloureux, rougeur de la langue à ses bords, enduit jaunâtre au centre, perte d'appétit, dégoût, amertume de la bouche, soif vive, nausées, vomissements mucoso-bilieux, constipation, couleur jaune de la face, des conjonctives, céphalalgie sus-orbitaire, douleurs contusives des membres. Mais en général la *noix vomique*, la *pulsatille*, la *camomille*, l'*antimoine cru*, répondent mieux au tableau de ces maladies. — Lorsqu'il y a pléthore sanguine générale, on débutera par l'aconit.

GASTRO-ENTÉRO-CÉPHALITE (fièvre adynam., ataxique, nerveuse, typhus, etc.). Lorsque les symptômes dominants indiquent l'encéphalite, que le système nerveux est plus irrité, qu'il y a trouble de la vue, tintements d'oreilles, engorgements des vaisseaux de la tête, rougeur de la conjonctive, tremblements, agitation, délire, convulsions, hoquet, etc., etc.; surtout lorsqu'il y a complication d'érysipèle, d'éruption miliaire.

GASTRO-ENTÉRITE MUQUEUSE (fièvre muqueuse, pituiteuse). Lorsqu'il y a indifférence, tristesse, horreur du mouvement et du travail, mal de tête, pesanteur sur les yeux, amertume de la bouche, dégoût des aliments, bouche pâteuse, renvois, nausées, soulèvements et crampes d'estomac, absence de soif, tranchées intestinales, sensibilité extrême du bas-ventre, flatuosités, borborygmes, selles liquides, tenesme, urines épaisses, sédimenteuses. — *Hartmann* considère l'*acide sulfurique* comme plus convenable dans la fièvre muqueuse ordinaire, et la *belladone* dans la fièvre muqueuse lente-nerveuse.

GENGIVITE. Contre l'engorgement des gencives avec douleurs brûlantes et lancinantes.

GLOSSITE. Contre la tuméfaction de la langue et son enduration consécutive. C'est le *mercure soluble* I, II qui convient encore davantage contre cette affection.

HÉMORRHAGIE NASALE. Quand elle survient la nuit, qu'elle réveille le malade et qu'elle dépend d'une congestion très-considérable vers la tête.

HÉMORRHOÏDES. Contre le flux hémorrhoïdal, accompagné de douleurs intolérables dans la région sacrée, comme si le sacrum allait se rompre.

HÉPATITES AIGUES ET CHRONIQUES. La belladone peut rendre de bons services dans ces maladies lorsqu'il y a : douleur permanente de la région du foie, teint jaunâtre, constipation, urines rares et déposant un sédiment rouge foncé, sentiment pénible de pression et de tension du bas-ventre, appétit irrégulier, soif vive, nuits agitées. — Mais ce médicament suffit rarement à lui seul, il faut l'alterner avec l'*aconit*, la *camomille*, la *pulsatille*, la *bryone*, etc. — Dans les hépatites chroniques très-invétérées, il faut recourir aux antipsoriques, parmi lesquels on choisira de préférence le *natrum*, le *murias magnesiæ*, le *natrum muriaticum*, le *sel ammoniac*, le *lycopode*, etc.

HYDROCÉPHALE AIGUE. La belladone est l'un des principaux remèdes contre cette maladie. (*Voyez* Encéphalite.)

HYDROPHOBIE. Hahnemann prescrit 1 ou 2 globules de belladone à la 30e dilution (x) tous les 3 à 4 jours pour prévenir le développement de cette maladie. Lorsqu'elle s'est manifestée, cette substance convient principalement quand la fatigue accable les malades, qu'il y a insomnie, malgré tous les efforts que fait le sujet pour dormir. Lorsqu'il y a constriction spasmodique de la gorge, désir ardent de boire, que les malades veulent étancher la soif qui les dévore, mais que la seule vue des liquides les fait frissonner; et qu'à peine le liquide a-t-il touché les lèvres qu'ils repoussent le vase

avec horreur. Sentiment brûlant et grande sécheresse de la gorge, face bouffie, rouge, yeux étincelants, égarés, menaçants, état convulsif général, une bave écumeuse couvre la bouche, délire, grincements de dents, le malade cherche à mordre ceux qui l'entourent, pousse des hurlements et des cris affreux. — Lorsque la belladonne est insuffisante, on peut employer la *jusquiame*, le *stramonium* et les *cantharides*. Ces moyens peuvent être administrés alternativement suivant le tableau de la maladie.

MALADIES DES ENFANTS NOUVEAU-NÉS. Contre les cris dont on ne peut reconnaître les causes; il suffit souvent de faire flairer un globule de belladone à la décillionième dil.—Contre l'insomnie.—Contre des spasmes et des mouvements convulsifs. — Contre l'engorgement érysipélateux et la dureté des seins qui surviennent souvent peu de temps après la naissance. (Onx mis sur la langue.)

MALADIES DES FEMMES ENCEINTES. Contre la disposition aux syncopes chez les femmes pléthoriques. — Contre la toux spasmodique sèche. Contre le sentiment de pression des viscères situés dans l'hypogastre avec ou sans douleurs lombaires, qui empêchent les femmes de rester debout. — Contre l'avortement. (*V.* ce mot.) — Contre certains spasmes et convulsions. — Contre les douleurs d'accouchement produites par les congestions sanguines de l'utérus, et développées chez les primipares d'un certain âge, où les fibres musculaires sont trop rigides.

MALADIES DES FEMMES EN COUCHE. Contre l'engorgement érysipélateux des seins, surtout lorsque les douleurs sont lancinantes, qu'il y a inappétence, des frissons. — Contre les pertes utérines et les lochies trop abondantes, lorsque le sang tient le milieu entre le rouge et le noir, avec sentiment de pression vers le vagin, comme si la matrice menaçait de tomber avec douleurs déchirantes de la région sacrée.

MALADIES DU NEZ ET DE L'ODORAT. La belladone est très-utile dans plusieurs maladies qui affectent le nez, telles que l'engorgement inflammatoire à l'extérieur et à l'intérieur avec douleur brûlante, l'épistaxis, la diminution et l'exaltation de l'odorat, la puanteur putride du nez.

MALADIES DE L'OREILLE ET DE L'OUIE. Contre certaines otites (*voyez* ce mot). — Contre certaines surdités, accompagnées de tintements, de bourdonnements d'oreille.

MALADIES DE L'UTÉRUS. — Prolapsus, squirrhe. — La belladone calme les douleurs atroces du cancer de la matrice; on l'alterne dans ces cas avec l'arsénic. — Contre la *métrite*, la *métrorrhagie*. (*Voyez* ces mots.)

MALADIES DE LA VOIX. Contre certaines aphonies.

MALADIES DES YEUX ET DE LA VUE. Contre les ophthalmies. (*Voyez* ce mot.)—Contre la faiblesse de la vue; — l'amaurose. (*Voyez* ce mot.) — Contre les mouvements convulsifs des yeux. — Héméralopie. — Nyctalopie. —Amblyopie. —Taches de la cornée, etc.

MÉNORRHAGIES et MÉTRORRHAGIES. Lorsque le sang est très-rouge, abondant, les douleurs très-vives dans tout l'abdomen, qu'il y a sentiment de pression vers la vulve, pouls plein, accéléré.

MÉTRITE. — La belladone est essentiellement indiquée, lorsqu'il y a sentiment de pesanteur dans l'abdomen, de pression vers le vagin avec douleurs lancinantes, brûlantes dans la région sus-pubienne, et déchirantes vers le sacrum comme si cet os devait se briser. — Lorsque la métrite survient après l'accouchement, que les lochies sont supprimées, ou bien que ce flux offre un liquide ichoreux, fétide, avec sentiment de brûlure et de plénitude dans le vagin.

NÉVRALGIE FACIALE. (Tic douloureux, prosophalgie.) Lorsque les accès sont de longue durée et commencent par des démangeaisons incommodes de la partie souffrante, que les douleurs sont lancinantes, tranchantes, qu'il y a constriction spasmodique des mâchoires et une rigidité douloureuse du cou. — On peut répéter la belladone plusieurs fois sans autre remède intermédiaire. — Beaucoup d'autres substances sont encore utiles dans cette maladie rebelle, le *capsicum annuum*, IIIe dil., est l'un des plus puissants.

ODONTALGIES. — Parmi les nombreux remèdes qui conviennent contre les maux de dents, la belladone est principalement indiquée, lorsque les douleurs sont déchirantes, qu'elles surviennent la nuit ou qu'elles commencent peu après les repas, qu'elles augmentent considérablement au moindre air, surtout chez les femmes.

OPHTHALMIES. — *arthritique*. — La belladone convient après l'usage de l'aconit lorsqu'il y a pression sensible, aversion pour la lumière, larmoiement abondant.

— *catarrhale*. — Quand il y a rougeur des bords libres de la paupière, surtout dans ses angles, sentiment de brûlure, photophobie, sécheresse des yeux, augmentation de la douleur à la lumière, rougeur de la conjonctive. Quand il y a en même temps coryza avec excoriation du nez, et éruption autour et aux lèvres, toux courte, sèche, convulsive et périodique, on peut compter avec certitude sur la puissance médicatrice de la belladone. (Hartmann.)

— *scrophuleuse*. — Lorsqu'on observe : horreur de la lumière, écoulement continuel des larmes, inflammation de la sclérotique, sentiment de brûlure dans les yeux.

OTITES. — *Hartmann* a reconnu que la pulsatille est le remède spécifique contre les otites externes et internes, cependant il y a des cas où la belladone lui est préférable; c'est quand l'otite *interne*, dès son début, est plus vive que l'*externe*, et que le cerveau est sympathiquement affecté; qu'il y a tension manifeste dans la tête, délire furieux, convulsions, syncopes, aphonie, etc. — On peut porter la dose à une demi-goutte de la décillionième dilution, et au-delà.

PAROTIDITE. — Le *mercure soluble* (IVe dil.) est le remède essentiel contre cette maladie, mais la belladone convient davantage lorsqu'il existe un engorgement érysipélateux. Cette dernière substance est encore employée avec avantage dans certains engorgements des glandes cervicales et submaxillaires.

PÉRITONITE PUERPÉRALE (fièvre puerpérale). — Lorsque la tête est menacée, qu'il y a de fortes crampes d'estomac, un désir continuel d'aller à la selle sans pouvoir satisfaire ce besoin à raison d'un spasme par-

tiel du rectum. (La belladone agit presque d'une manière spécifique contre ce spasme.) — Cette substance est plus utile encore dans les complications d'érysipèle, d'ophthalmie, d'amygdalite.

RACHITIS. — La belladone rend de grands services contre cette forme de rachitis, connue sous le nom de *lordosis*, où la colonne épinière se porte en avant, et où l'abdomen est très-proéminent, tendu et dur, que l'enfant est pâle, que les chairs sont flasques, qu'il y a une marche chancelante. — Cependant, les remèdes les plus puissants contre le rachitis en général et ses nombreuses variétés, sont les antipsoriques, à la tête desquels on doit placer le *sulphur*, la *calcarea carb.*, et la *silice* à la décillionième dilution.

RHUMATISMES. — *aigus*. — L'un des principaux remèdes dans cette maladie est l'*aconit*, puis viennent la *bryone*, la *noix vomique*, la *pulsatille*, etc.—La belladone est indiquée, quand le rhumatisme est compliqué de céphalalgie, de nausées, de gonflement des muscles du cou et de la nuque, dont les douleurs sont augmentées par le moindre mouvement; quand l'articulation du genou est en même temps affectée, sans qu'il y ait tuméfaction; que le malade ne peut allonger la jambe sans éprouver les douleurs les plus atroces. — Elle convient encore dans les douleurs aiguës des membres supérieurs qui sont exaspérées la nuit, que la pression soulage et que le mouvement augmente, surtout quand la peau est sèche, brûlante, et qu'il y a soif.

— *chroniques*. — La *belladone* peut encore être employée dans certains cas de rhumatisme chroniques; mais en général, la *noix vomique*, le *coccules*, la *bryone*, le *rhus*, sont plus efficaces dans ces maladies.

ROUGEOLE. — L'*aconit* et la *pulsatille* sont les deux moyens principaux contre cette maladie; mais la *belladone* doit être préférée quand l'éruption s'accompagne de soif ardente, inextinguible, de gonflement du gosier, de toux sèche, convulsive, que les conjonctives sont injectées, qu'il y a larmoiement abondant, anxiété, insomnie, irritabilité excessive.

SCARLATINE. — La belladone est le principal remède, soit comme préservatif, soit comme curatif de la scarlatine *véritable*, lorsque la rubéfaction cutanée est lisse, et qu'elle atteint les enfants jusqu'à l'âge de 12 ans. — La dose, à titre de *préservatif*, est d'un globule, humecté de la 3e dilution, administré tous les six à sept jours le matin. Il faut recommander expressément d'éviter l'usage du café et du vin, substances qui éteignent l'action de la belladone. — A *titre de curatifs*, l'on donne deux à trois globules de la même dilution. — Une seule dose suffit ordinairement lorsque l'angine est très-intense, qu'il y a sentiment vif de brûlure, dysphagie, tuméfaction des amygdales, de la luette, du pharynx, rougeur et excoriation de l'arrière-bouche, parsemée de petits boutons, et quelquefois tapissée de mucosités et d'aphtes. Dans des cas rebelles, on donnera, le second jour, une dose de mercure soluble 00IV. — La belladone convient encore, quand il n'y a ni angine, ni rubéfaction cutanée, mais abattement extrême, œil très-ouvert, fixe et morne, visage froid et pâle, point de soif, pouls petit et accéléré, immobilité paralytique des membres, déglutition presque impossible à cause des douleurs lancinantes en avalant, douleurs de même nature des parotides, céphalalgie intense, chaleur dans une partie du corps, froid dans une autre. — *Quin* et *Belluomini*, dans ces cas, forcent et répètent les doses jusqu'au développement positif de l'action médicatrice de cette substance. — La scarlatine compliquée de la *miliaire pourprée* réclame l'aconit, que l'on alterne avec la *belladone*. Ce dernier moyen est alterné avec le mercure dans les complications de cérébrite et d'hydrocéphale. — La belladone est encore un excellent remède contre les accidents consécutifs de la scarlatine, tels que : fièvre lente avec frissons le soir, œdématie de la face, des mains et des pieds, raideurs des membres, fourmillements le long du dos, engorgement érysipélateux des glandes, otorrhée, ulcérations aux commissures des lèvres, état de somnolence qui alterne avec une grande loquacité, céphalalgie dont les douleurs sont déchirantes, cris subits, etc., etc.

SCROFULES. — Quand il y a amaigrissement, état cachectique, sécheresse de la peau, gonflement des extrémités de la face, tuméfaction du ventre, engorgement des glandes. —Mais la belladone seule ne suffit pas pour la guérison de cette maladie; beaucoup d'autres remèdes sont nécessaires suivant l'exigence des cas, principalement les antipsoriques.

SQUIRRHES. — *De la matrice*. — Lorsque le malade se plaint d'une pression vers le pubis, d'une plénitude dans le bassin, qui l'empêche de rester long-temps debout, avec douleur très-vive de la région sacrée et écoulement d'un liquide ichoreux, sanguinolent, à des époques indéterminées. — La belladone peut encore rendre des services dans le squirrhe des *mamelles* et dans les tumeurs squirrheuses des lèvres.

TÉTANOS et TRISMUS. — Répétée trois à quatre fois, la belladone s'est trouvée efficace contre ces maladies.

TIPHUS. — *Voyez* gastro-céphalite.

ULCÈRES. — Lorsque le pus stagne dans les ulcères, que les douleurs sont vives, brûlantes et nocturnes.

VARIOLES. — Lorsqu'il y a congestion cérébrale, épistaxis, vive sensibilité des yeux à la lumière, disposition au délire, en général surexcitation du système nerveux. — Lorsque cette maladie se développe à l'époque de la dentition, que la tête est menacée, qu'il y a dyspnée, toux sèche, continue, chaleur brûlante, soif intense, battements violents du cœur, agitation. — Lorsqu'il y a complication catarrhale, coryza, angine. — Lorsqu'à l'époque de la desquammation on observe une inflammation érysipélateuse de la partie inférieure des cuisses, et que les pustules, déjà desséchées, s'humectent de nouveau, que le malade se plaint d'un abattement extrême, qu'il manque d'appétit, qu'il y a de la somnolence, et qu'il éprouve des douleurs lancinantes et de la pesanteur dans les parties tuméfiées.

VERS INTESTINAUX. — Lorsqu'on remarque : dilatation des pupilles, obscurcissement de la vue, saignement du nez, amertume de la bouche, soif ardente, nausées crampes à l'estomac, coliques, constipation, tenesme, selles glaireuses, toux gastrique, creuse, horreur du mouvement, du travail, insomnie, rêves

effrayants, froid des pieds, frissons, puis chaleur, frayeur, gémissements, cris.

VERTIGES. — Contre les vertiges qui présentent les phénomènes suivants : — Accès de vertige avec stupidité pendant quelques minutes.—En se courbant, le sang monte à la tête, le malade se sent lourd et comme pris de vertige.—Pesanteur à la partie supérieure du front, qui cause des vertiges, et comme l'ivresse. — Accès de vertige dans l'état de repos et de mouvement. — Étourdissement semblable au vertige dans toute la tête pendant qu'on est assis.—Vertige et tremblement des mains qui empêche de s'en servir.—Chancellement avec vertige. —Vertige comme tournoiement de tête. — Vertige qui fait que les objets paraissent tourner, ou se balancer çà et là.—Vertige avec malaise, comme après avoir fait des pirouettes fort rapides ou comme au réveil, le matin, après une débauche nocturne.— Tournoiement à la tête et au creux de l'estomac après s'être levé; on se trouve si mal en marchant, qu'on ne peut plus rien distinguer, disparition de tous les objets à la vue.—Alourdissement et tournoiement de la tête; au grand air, on se trouve mieux, et plus mal dans la chambre. — On décrit un cercle en marchant. — Sentiment de chancellement, d'offuscation et d'ivresse. — Perte de connaissance. — Offuscation avec pupilles dilatées, yeux à demi ouverts, et bouche béante.

AFFINITÉS D'ACTION. — Les substances qui offrent avec la belladone quelque analogie dans leurs effets pathogénétiques sont, le *mercure soluble*, la *camomille*, la *noix vomique*, la *pulsatille*, la *bryone*, le *rhus*, l'*ignatia*, l'*hyoscyamus*, le *raminium*, le *cina*, l'*ipécacuanha*, etc. —On choisit de préférence celle qui répond le mieux aux symptômes offerts par telle ou telle nuance de la même maladie. Ce sont ces nuances sur lesquelles le médecin homœopathiste doit fixer sa plus grande attention; c'est de leur appréciation que dépend le succès ou l'insuccès du traitement; aussi toute maladie est, pour Hahnemann, un cas individuel.

ANTIDOTES. — Le délire, la fureur que la belladone produit, disparaissent devant l'*hyoscyamus*, et son ivresse est corrigée par quelques gouttes de vin. *La pulsatille* enlève le mal de tête, le froid et les gémissements, effets de la belladone. Le gonflement érysipélateux, produit par cette dernière substance, cède au *sulfure de chaux* et au *mercure soluble*. — Dans les empoisonnements avec les baies de *belladone*, il faut avoir recours à une grande quantité de *café bien fort*, qui détruit antipathiquement la stupeur et les spasmes tétaniques, et finit par amener le vomissement des baies, qu'il faut d'ailleurs favoriser en titillant la gorge avec les barbes d'une plume. — Enfin le *camphre* est l'antidote le plus puissant et le plus prompt de tous les accidents indiqués ci-dessus.— Le *vinaigre* accroît les symptômes morbides provoqués par la belladone.

OBSERVATIONS. — 1° Dans toutes les maladies inflammatoires intenses où la belladone est indiquée, il faut commencer le traitement par l'aconit, pour modérer la fièvre et par conséquent l'inflammation.

2° La *belladone* peut être prescrite dans les cas convenables, non seulement après l'*aconit*, mais encore après la *camomille*, l'*ipécacuanha*, l'*opium*, l'*ignatia*, le *mercure soluble*, le *kali sulfuricum*, etc. — Ces divers moyens peuvent aussi être employés après la belladone; celle-ci convient aussi comme médicament intermédiaire pendant l'emploi des antipsoriques.

3° La *belladone* et la *camomille* conviennent très-particulièrement aux maladies de l'enfance, de même que la *noix vomique* à celles de l'âge adulte masculin; la *pulsatille* à celles de l'âge adulte féminin, et la *baryte* à celles de la vieillesse.

4° Les symptômes de la belladone se développent ordinairement après dîner, le soir et la nuit; c'est pourquoi il vaut mieux la prescrire le matin.

5° Il convient de prescrire cette substance de préférence à toute autre, dans les maladies qui sont produites par la frayeur réunie au chagrin; dans celles où les douleurs s'accroissent par le mouvement, et chez les personnes pusillanimes, apathiques, tristes, disposées à pleurer.

Dr JOURDAIN.

GUÉRISONS HOMOEOPATHIQUES OPÉRÉES PAR DES MÉDECINS DE L'ANCIENNE ÉCOLE.

Notre but, en reproduisant ces observations, est de faire voir aux ennemis de la doctrine homœopathique, qu'un grand nombre de guérisons, opérées par eux, sont dues à l'application empirique de la loi *similia similibus curantur*. A cet effet, nous extrairons du journal des *connaissances médico-chirurgicales* quelques observations; et la matière médicale pure à la main, nous prouverons que la guérison des maladies a été obtenue homœopathiquement, à l'insu de leurs auteurs.

Dans la première livraison, page 29, M. Sandras recommande, à l'exemple d'un grand nombre de praticiens allemands, l'usage de la belladone dans la coqueluche. Or, la belladone, il est vrai, guérit beaucoup d'enfants affectés de cette maladie; mais il est aussi beaucoup de cas de coqueluche qu'elle ne guérit pas. D'où cela vient-il? C'est que les nosologistes ont la louable habitude de réunir sous une même dénomination beaucoup de cas semblables, et qui cependant offrent des différences notables au médecin observateur. Une fois qu'un nom a été imposé à une maladie, on ne s'enquiert plus d'autre chose que d'appliquer le remède qu'on suppose indiqué. C'est ce que Hahnemann appelle la cure du nom (*die cur der namens*).

Nous inviterons les médecins qui traitent la coqueluche par la belladone à lire les symptômes 800-840 de cette plante, dans le premier volume de la matière médicale pure de Hahnemann. Ils y retrouveront la plupart des signes pathognomiques de la coqueluche; mais il en est cependant quelques-uns que la belladone ne possède pas, et surtout ces quintes de toux si longues, à faire perdre haleine aux enfants, non plus que la respiration sifflante, etc. Ces symptômes sont bien mieux couverts par le *cyna* et le *drosera*, que Hahnemann recommande en cette occurrence.

A la page 31 (même livraison), on parle de la guérison du gonflement des paupières, chez les varioleux, par les frictions mercurielles. Le mercure est en effet un spécifique dans ces cas. Voy. symptômes 132 et 135 du mercure, dans le premier volume de la mat. méd. pure de Hahnemann.

A la même page 31, on cite de bons résultats obtenus par la méthode de Jurande (huile ess. de térébenthine) dans les coliques hépathiques. Cette huile produit en effet des symptômes semblables à ceux d'une colique hépathique, lorsqu'on l'administre à l'état sain.—Voy. les annales homœopathiques, deuxième livraison.

Même page 31, on parle du traitement des pneumomies chez les enfants, par les antimoniaux. Comparez les symptômes de l'antimoine sulfuré dans la mat. méd. de Hartlaub et Trinks, et ceux du tartre stibié dans le troisième volume de l'archive, ainsi que l'article Antimoine chez Rückert.

A la même page 31, M. Trousseau recommande le sous-nitrate de bismuth dans les gastralgies. Voy. Rückert, 2e vol.,

page 46, article Bismuth, et la note à la fin de la page. C'est un traitement parfaitement homœopathique, et il y a déjà long-temps que ce sel métallique est mis en usage contre les maux nerveux et spasmodiques de l'estomac.

3e livraison, page 83, et 4e livraison, page 107, traitement et guérison des métrorrhagies par le seigle ergoté. Rien de plus homœopathique que ce traitement. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter les annales homœopathiques, IIIe vol., 2e et 4e livraison.

3e livraison, page 87, guérison d'un tic douloureux avec tuméfaction ou gonflement érisypélateux de la face et des lèvres par la teinture de stramonium. Comparez les symptômes 49-54 de cette plante, dans le IIIe vol. de la matière médicale pure de Hahnemann.

3e livraison, page 89, usage de l'iode pour arrêter la salivation. Voy. la matière médicale pure (IIe vol.) de Hartlaub et Trinks, et Rückert, IIe vol., page 151, vous trouverez que l'iode produit une forte salivation, et qu'il est un des meilleurs antidotes du mercure.

3e livraison, page 90, guérison des condylomes par le *thuya occidentalis* (observation du docteur Leo de Varsovie). Ici l'on avoue que la découverte des propriétés thérapeutiques de cet arbuste est due à Hahnemann, qui l'administre à l'extérieur suivant la méthode homœopathique.

Nous observerons seulement que Hahnemann et ses disciples emploient le thuya à l'intérieur et à l'extérieur. Nous ne pouvons assez recommander la teinture de thuya dans les condylomes, c'est un véritable spécifique, tandis que le mercure est presque impuissant contre ces excroissances.

Mais, nous dira-t-on, toutes ces guérisons que vous rapportez n'ont pas été opérées par les ridicules doses infinitésimales que recommande l'homœopathie !

A cela nous répondrons : que la question des doses est tout à fait secondaire. Ce que nous voulions constater, c'est que les bonnes et brillantes cures que nous offre l'empirisme médical sont dues à l'application aveugle de la loi des semblables. Les doses infinitésimales sont le résultat d'une expérience de trente ans. Hahnemann ne les a adoptées que lorsqu'il a vu des exacerbations très-graves suivre l'usage des grandes doses ; et ce n'est que plus tard encore, qu'il observa que la trituration et la secousse augmentaient singulièrement la sphère d'activité d'un médicament, en modérant son intensité ; en d'autres termes, les médicaments triturés développent mieux leurs effets primitifs, et leurs effets secondaires ou de réaction s'observent plus rarement.

BIBLIOGRAPHIE.

ZOOJASIS. — *Journal de l'art vétérinaire*, par le magister Lux, de Leipsick.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Ce journal doit être considéré comme une publication du plus haut intérêt.

En faisant partager aux animaux domestiques malades les bienfaits de l'homœopathie, l'auteur a bien mérité de la science et de l'art vétérinaire en particulier, dont la thérapeutique, comme tout le monde sait, est encore plongée dans une nuit profonde.

L'auteur dédie son ouvrage à Hahnemann, en déclarant que c'est sur le créateur de l'homœopathie que doit rejaillir tout le mérite de l'application de la nouvelle méthode à la guérison des animaux malades, qui, dorénavant, n'auront plus besoin d'être torturés de mille manières pour obtenir une santé douteuse.

Dans l'avant-propos de son journal, M. Lux s'occupe de la manière d'administrer les médicaments homœopathiques aux animaux, et de la diète à laquelle il faut les soumettre. Pour les chevaux et les vaches, il propose de leur administrer les médicaments mêlés à de la farine, et de les priver du foin provenant des prairies montagneuses, vu qu'elles sont recouvertes de plantes aromatiques. — M. Lux a déjà traité et guéri toutes sortes d'animaux domestiques, depuis le cheval, la plus noble conquête de l'homme, jusqu'au serin. Dans cette première livraison, l'auteur ne parle encore que des guérisons homœopathiques qu'il a opérées sur les chevaux, les vaches, les chèvres et les porcs. Dans la prochaine livraison, il nous entretiendra des guérisons opérées sur le singe, les chiens, les chats et les oiseaux domestiques.

Parmi les faits consignés dans la livraison qui nous occupe, M. Lux rapporte 17 guérisons obtenues sur des bêtes à cornes, 33 sur des chèvres, 38 sur des chevaux, 39 sur des porcs ; puis viennent quelques observations d'un haut intérêt dues à la plume de l'artiste Schmager de Lakz (grand duché de Bade), son premier élève. Il résulte de tous ces faits, que toujours on a employé avec succès l'*aconit* dans les maladies inflammatoires, dans la perte d'appétit et la plupart des maladies gastriques ; la *noix vomique*, dans les constipations opiniâtres ; l'*opium*, dans les cas de chaleur sexuelle excessive ; les *cantharides* et le *platine*, dans les cas de délire, de manie ou de phrénitis ; la *belladone*, dans la claudication ; l'*arnica* et l'*acide phosphorique*, dans la colique ; la noix vomique et la jusquiame furent employées avec succès sur un cheval atteint de colique avec gonflement du ventre, et qui avait mangé du trèfle humide ; la *pulsatille* et la *coloquinte*, dans la toux et l'asthme ; la *douce amère*, dans les excroissances condylomateuses ; le *thuya* (à l'intérieur et à l'extérieur), dans le rhumatisme aigu avec constipation, chez un chien ; l'*aconit* et l'*arnica* furent administrés chez des chevaux dans les cas d'obscurcissement de la cornée ; le *cannabis*, dans le cas de vomissement chronique chez des porcs et des chiens ; le *veratrum album*, pour les plaies et blessures de tout genre chez les chevaux ; l'arnica, intérieurement et extérieurement, est un remède admirable sur les chevaux. M. Schmager observa plusieurs fois des aggravations homœopathiques très-intenses, après l'administration de doses assez fortes d'opium et d'aconit. La tuméfaction œdémateuse du ventre et l'anasarque des jambes de derrière, furent guéris par l'usage alternatif de l'*arsénic* et du *china*.

Les doses pour les animaux sont proportionnées à l'individualité. Jusqu'ici, on n'a guère dépassé la 15e dilution ; c'est ordinairement une ou quelques gouttes qu'on administre : dans quelques cas, on se borne aux globules.

A la page 67, l'auteur expose aux commençants la manière d'étudier l'homœopathie. Cette partie de ce recueil est très-importante, et la méthode que propose l'auteur, peut et doit également être suivie par les médecins. Il recommande surtout l'étude des effets pathogénétiques des médicaments dans l'ouvrage si indispensable de Rückert.

A la page 76, il donne des fragments du travail de Gross sur l'art vétérinaire, fragments qu'il a extraits du IXe volume de l'archive homœopathique. Gross y rapporte quelques guérisons fort curieuses. Un barbet, affecté d'une espèce de paralysie de la moelle vertébrale, avec émaciation et perte d'appétit, guérit sous l'influence de la 12e dilution de *coculus*, un autre sous celle de la 30e du *rhus toxicodendron*.

Les affections vermineuses chez les chevaux cèdent très-bien au *cyna*.

La paralysie et la raideur des jambes chez les chevaux, autant que cette maladie dépend de la fatigue et d'un travail excessif, guérit par la teinture simple (quelques gouttes dans quelques onces d'eau) d'*arnica*.

Des juments en chaleur se calment parfaitement par l'usage du *platine* (2e et 6e dilution).

Gross parvient à guérir la gale des chiens et des chats par l'usage du *soufre*, de la *staphysaigre* et du *lycopode*. Dans la variole des brebis, maladie contagieuse qui fait ordinairement de si grands ravages, Gross obtint de nombreux succès par l'usage du *rhus toxicodendron* et de l'*arsénic*.

A la page 82, Lux rapporte quelques fragments sur l'isopathie. Cette question n'étant pas encore mûre, nous nous abstiendrons d'en parler ici, quoiqu'elle fasse entrevoir de belles espérances pour les maladies contagieuses. Les symptômes du psoricum viennent d'être publiés dans le XIIIe vol. de l'archive, et en en rendant compte prochainement, nous nous étendrons sur l'histoire de l'isopathie, qui prend naissance au sein même de l'homœopathie. Dr KIRSCHLEGER.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 6. — TOME I. 15 FÉVRIER 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez TRINQUART, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

INCOMMODITÉS DES FEMMES ENCEINTES.

Il n'est guère de médecin qui, dans le cours de sa pratique, n'ait eu à déplorer l'impuissance de l'art de guérir dans une multitude de maladies qui ne sont pas mortelles et qui cependant sont généralement abandonnées aux seules forces de la nature, ou, ce qui est pis, livrées aux tâtonnements aveugles des empiriques de toutes les classes.

Aujourd'hui je m'occuperai des incommodités des femmes enceintes; dans un prochain numéro, je donnerai les moyens de combattre avec avantage quelques espèces de maux de dents.

Chez la plupart des femmes enceintes, on observe pendant les premiers mois de la gestation, quelques-unes des incommodités suivantes : malaises, envies de vomir, vomissements, brûlement à la région de l'estomac, constipation ou diarrhée; souvent aussi il y a diminution des forces, pertes de la fraîcheur, et quelquefois fièvre lente. On observe encore parfois des douleurs dans les parties génitales, leur engorgement, le gonflement variqueux des veines, des membres abdominaux, des métrorrhagies, des crampes et des convulsions. A tous ces maux, qu'oppose l'ancienne médecine? Rien de positif, rien qui guérisse. Les plus sages s'abstiennent dans la plupart des cas.

Certes, nous reconnaissons qu'un praticien habile sait parfaitement commander un repos nécessaire, prescrire un régime régulier, et nous n'ignorons pas qu'une saignée a fréquemment rendu supportable l'état d'une malheureuse souffrante.

Les bains ont calmé et procuré du repos, tandis que d'autres fois ils ont évidemment aggravé les souffrances de la malade.

La médecine homœopathique a vraiment ici une supériorité que ne lui contesteront pas long-temps ceux qui voudront répéter avec soin le traitement que nous allons tracer.

ENVIES DE VOMIR, SODA, VOMISSEMENTS.

Dans les cas récents et légers, on administrera d'abord trois globules d'ipecacuanha élevé à la quatrième ou à la 6e puissance. Si la première dose n'amène aucun résultat favorable, on peut la répéter le surlendemain, et très-fréquemment la maladie est enlevée; quelquefois on est obligé de revenir à une troisième dose. Dans les cas opiniâtres, où l'ipécacuanha échoue, il faut recourir à l'administration d'un à trois globules de noix vomique à la trentième dilution. Ce médicament doit être administré le soir, plusieurs heures après le dernier repas. La première dose de noix vomique ne suffit pas toujours, on doit alors revenir à une nouvelle prise du médicament, ayant soin de mettre entre elles plusieurs jours d'intervalle; il ne faut point oublier que la noix vomique prolonge son action huit à douze jours. Cependant, il n'est pas nécessaire d'attendre ce temps pour avoir recours à une nouvelle dose. On peut y revenir dès que la maladie reste dans un état stationnaire, c'est-à-dire *lorsque l'aggravation homœopathique ne se fait plus sentir d'une manière sensible, et que le bien être ne fait plus de progrès.*

Jusqu'à présent, je n'ai point été obligé dans ma pratique d'avoir recours à d'autres médicaments; tous les cas qui se sont offerts à moi ont été guéris par la combinaison des deux agents dont je viens de parler, administrés de la manière que j'ai indiquée.

Hartmann, dans son Traité des maladies aiguës, indique *le sel* comme étant le véritable spécifique dans les cas les plus difficiles. Cette opinion est confirmée par l'expérience qu'il en a faite dans sa pratique.

Si on avait recours à ce médicament, on l'adminis-

trerait à la dose de un ou deux globules à la troisième dilution.

Une remarque importante à faire pour ces trois remèdes, c'est de les administrer plusieurs heures après le manger ou deux heures avant, en ayant soin d'éviter les époques de la journée où la malade souffre le plus, afin de prévenir des aggravations trop considérables.

Première observation.

Madame Z...., âgée de 32 ans, mère de six enfants, était enceinte pour la septième fois. Toutes ses grossesses avaient été accompagnées de dégoûts, de vomissements, de malaises indicibles, d'une tristesse extrême, de pleurs involontaires. Ces différentes incommodités duraient une grande partie de la grossesse. Le veau était un des aliments que la malade pouvait le moins supporter ; la vue et l'odeur de cette viande excitaient à l'instant même une sensation très-désagréable. J'entrepris le traitement de madame Z...., dans les premières semaines de la grossesse ; toutes les incommodités ci-dessus relatées existaient à un haut degré, la tristesse semblait même plus considérable que dans les grossesses précédentes. Cette dame était désolée de son état. J'administrai deux doses d'ipécacuanha, il y eut un peu d'amélioration précédée d'une exacerbation très-légère ; j'eus recours alors à la noix vomique. Deux doses de ce médicament administrées à six jours de distance, enlevèrent complètement les malaises. La tristesse qui durait d'ordinaire plusieurs mois, et le dégoût pour la viande de veau, disparurent aussi.

Cependant, quelques semaines plus tard, madame Z.... fut menacée des mêmes malaises. Aussitôt, j'eus recours à la noix vomique, et tous les symptômes se dissipèrent aussitôt. Plus tard encore, à la suite de refroidissement, madame Z.... fut atteinte de toux et d'oppression, il lui semblait que le sang affluait à la poitrine. Quelques globules d'aconit rétablirent le calme comme par enchantement. Autrefois, j'avais été obligé d'avoir recours à la saignée pour obtenir le même résultat.

Cette dame est accouchée d'un enfant fort et bien portant.

Deuxième observation.

Madame K...., enceinte pour la troisième fois, était réduite à un grand état de maigreur ; elle avait une toux assez fréquente, la nourriture la plus légère l'incommodait beaucoup, elle avait souvent envie de vomir, et ses vomissements étaient très-pénibles.

Cette malade était en proie à des peines morales bien cruelles.

C'est au milieu de ces circonstances si défavorables que j'entrepris le traitement de madame K.... Je fis prendre, le soir, noix vomique, trois globules à la 30e dilution, quelques heures après le dernier repas. J'avais eu soin auparavant de conseiller l'abstinence des épices, du vinaigre, du vin pur, du thé et du café. Il y eut aggravation très-forte pendant plusieurs jours, l'estomac devint très-douloureux, les malaises pénibles, mais une amélioration très-marquée succéda à cet état. Cette dame étant obligée de retourner dans sa famille, je ne voulus point avant son départ lui faire prendre une nouvelle dose de noix vomique, je l'engageai à attendre quelques jours encore, et à me donner des détails sur sa situation. Plusieurs jours après son départ, l'amélioration continuait sans faire de progrès, j'envoyai trois globules à la 30e dilution de noix vomique ; l'aggravation fut moins forte, et tous les malaises disparurent

Plusieurs semaines après, je revis la malade ; elle était très-bien, si ce n'est qu'elle avait conservé la toux dont elle était atteinte au commencement du traitement.

Les symptômes qu'elle éprouvait répondant parfaitement à la *sépia*, j'administrai ce médicament avec un plein succès. Madame K.... accoucha très-heureusement et d'un enfant bien portant.

Troisième observation.

Madame R... avait déjà été guérie de maux de dents très-violents à l'aide de la médecine homœopathique, elle me demanda, quelques semaines plus tard, si la nouvelle méthode pourrait être employée pour les incommodités propres à l'état de grossesse. Sur ma réponse affirmative, elle me dit qu'elle était enceinte d'un mois environ, et qu'elle endurait des souffrances considérables ; elle ne vomissait pas, mais elle avait des envies de vomir continuelles et très-pénibles ; toute espèce de nourriture lui occasionnait un redoublement de ses maux. Elle était en proie à une tristesse profonde, et maigrissait à vue d'œil.

Je prescrivis, *noix vomique*, trois globules à la 30e dilution ; elle les prit le soir en se couchant. Le lendemain matin, elle sentit une aggravation considérable, n'eut point de vomissement, mais l'estomac fut très-douloureux pendant quelques heures. Le jour après, elle fut fort étonnée d'être débarrassée de tous ses maux ; elle put manger impunément de tous les mets. Je n'ai plus rien fait prendre à madame R...., et ses incommodités n'ont point reparu.

Il faut noter ici une circonstance importante. Madame R.... avait déjà été mère deux fois, et ses grossesses avaient été accompagnées de beaucoup de malaises ; il est donc évident que le mieux doit être attribué à l'homœopathie, quoique je n'aie employé que trois globules de noix vomique.

Dr Curie.

MALADIES DE L'OREILLE ET DE L'AUDITION.

Parmi les maux contre lesquels l'ancienne médecine échoue le plus souvent, on peut compter *les maladies de l'oreille et de l'audition*. Je crois donc rendre un service à la pratique homœopathique, en faisant connaître les substances que le docteur Alther de Saint-Gall (1) a reconnues efficaces contre ces affections. Passons-les en revue, et signalons les principaux phénomènes qu'elles sont dans le cas de produire et de combattre.

(1) Gazette homœopathique de Gross, Hartmann et Rummel. 9 septembre 1833.

1. *Acide phosphorique.* — Ouïe dure, à la distance de quelques pas.

2. *Acide nitrique.* — Carie de l'apophyse mastoïde. — Gonflement des amygdales depuis trois ou quatre ans; diminution de l'ouïe (par l'abus des mercuriaux).

3. *Arnica.* — Bourdonnement des deux oreilles, avec surdité de l'oreille droite. — Élancements, qui traversent la tête lorsqu'elle est appuyée, de l'oreille droite à la gauche, comme si l'on avait reçu un coup à l'oreille droite. — Ouïe dure, qui succède aux commotions violentes produites par des chutes, des coups ou des bruits violents et subits, tels que ceux du tambour, des armes à feu, etc., etc.

4. *Assa fœtida.* — Otorrhée, avec ouïe dure (dans un cas où l'on avait abusé du mercure).

5. *Aurum.* — Écoulemcnt d'un pus fétide par les deux oreilles. — Carie de l'apophyse mastoïde. — Sensation de craquement dans la tête, avec diminution de l'ouïe de l'oreille droite. — Tuméfaction très-considérable des amygdales, avec diminution de l'ouïe et difficulté de parler.

6. *Belladone.* — Otite interne.

7. *Calcarea carbonica.* — Ouïe dure depuis vingt-six ans (s'est améliorée). — Diminution de l'ouïe avec sensation de divers bruits dans les oreilles, comme si l'on y chantait, si l'on y sonnait les cloches, si l'on y faisait de la musique, etc., etc.

8. *Conium.* — Du cérumen accumulé, qui ressemble à du papier pourri, mêlé à des mucosités puriformes, avec diminution de l'ouïe; l'audition se rétablit après la disparition de ce cérumen, qui ne tarde pas à s'accumuler de nouveau.

9. *Crocus.* — Bourdonnement dans les oreilles et diminution de l'ouïe, surtout en se baissant, avec menstruation douloureuse.

10. *Lycopodium.* — Otorrhée et dureté de l'ouïe. — Ouïe dure, avec éruption humide et fétide à la tête.

11. *Manganèse acétique.* — Sentiment d'obstruction dans les oreilles, avec ouïe dure. — Sensation de craquement en se mouchant. — Chatouillement dans les oreilles. — Dureté de l'ouïe, qui se dissipe en se mouchant. — Ouïe dure, qui augmente ou diminue suivant les variations atmosphériques. — Bourdonnement et sifflement dans les oreilles.

12. *Mercure soluble.* — Diminution de l'ouïe de nature catarrhale, produite par un refroidissement. — Bourdonnement dans l'oreille gauche, avec diminution de l'ouïe. — Dureté de l'ouïe, qui se dissipe par le moucher. — Sentiment d'obstruction de l'oreille droite. — Bruit de son des cloches dans l'oreille droite. — L'ouïe se rétablit en avalant. — Les amygdales doublées de volume, ce qui détermine l'oblitération de la trompe d'Eustache et la diminution de l'ouïe.

13. *Noix vomique.* — Dureté de l'ouïe à la suite de refroidissement.

14. *Pulsatille.* — Otorrhée inflammatoire. — Écoulement d'une matière puriforme, avec des élancements vifs dans l'intérieur des oreilles.

15. *Silice.* — Carie de l'apophyse mastoïde. — Sensation de claquement en marchant, et l'ouïe devient alors meilleure. — Bruissement et bourdonnement dans les oreilles en se mouchant. — Dureté de l'ouïe depuis sept ans. — Diminution de l'ouïe, plus intense à l'époque de la pleine lune. — Bruit de cloches dans l'oreille gauche. — Claquement dans l'oreille, après quoi l'ouïe s'améliore. — Chatouillement dans les oreilles. — Dureté de l'ouïe, qui se dissipe quelquefois en se mouchant à un tel point, que l'audition se rétablit. — Sensation, comme si l'oreille était bouchée par du coton.

16. *Staphysaigre.* — Gonflement des amygdales et ouïe dure (suite de l'abus du mercure).

17. *Teinture sulfurique.* — Sensation de chant et de sifflement dans les oreilles, sans que l'ouïe soit dure. — Diminution de l'ouïe chez un septuagénaire.

Dans le traitement de ces maladies, il faut rechercher avec soin les causes qui les ont produites, et examiner avec attention le conduit auditif et les amygdales. — Il faut répéter les doses des substances tous les 2, 4, 8 ou 15 jours, jusqu'à ce que l'effet en soit durable. Ce n'est ordinairement qu'après la 2e, 3e, ou même la 4e dose, qu'on obtient de l'amélioration; il est rare qu'elle survienne après la première.

— L'oreille externe est souvent le siége d'une éruption dartreuse très-rebelle aux médications ordinaires les mieux dirigées. L'homœopathie nous offre, dans ces cas, un puissant moyen, la *sepia*, moyen dont j'ai eu moi-même l'occasion de constater les bons effets, chez une jeune personne de 20 ans, — Les deux oreilles étaient couvertes, dans toute leur étendue; de *dartres squammeuses humides*. Divers traitements avaient été employés depuis dix mois sans aucun succès. Lorsque je fus consulté, les oreilles étaient très-rouges, une chaleur âcre et brûlante s'y fit sentir, de petites pustules miliaires causaient un prurit insupportable, elles se rompaient et laissaient écouler un ichor âcre, fétide et très-abondant; puis, la peau se gerçait, se fendillait, et l'épiderme tombait par écailles larges, humides et transparentes. — Des dartres furfuracées étaient aussi répandues sur la surface; elles rendaient la peau rouge et raboteuse. — Les paupières étaient rouges. — Je prescrivis, le 4 mai 1833, un seul globule de *sepia*, à la 30e puissance (x30). — La malade en éprouva pendant plusieurs jours des tiraillements dans tous les membres, et un sentiment de brisure dans les genoux et les jambes.

15 mai. — La démangeaison et la suppuration des dartres aux oreilles avaient cessé; les écailles devenues sèches ne se renouvelaient plus. L'éruption de la face avait pâli, il n'y avait plus de prurit. Les paupières étaient moins rouges. — Mais des douleurs passagères se faisaient encore sentir aux membres; la jambe et les pieds étaient enflés depuis trois jours, surtout autour des malléoles; une constipation opiniâtre s'était déclarée, ainsi qu'un écoulement d'un fluide séreux et jaunâtre par le vagin, écoulement qui effraya et étonna beaucoup la malade, elle qui n'avait jamais eu de flux leucorrhoïque quelconque.

15 juin. — Parfaite guérison. Plus de traces de dartres ni à la figure, ni aux oreilles. — Toutes les autres incommodités avaient disparu.

Un seul globule de sepia à la *décillionième* dilution a donc suffi pour combattre une affection dartreuse, rebelle depuis dix mois à tous les moyens que la médecine ordinaire prescrit en pareils cas! — Et cette dose, *infiniment petite*, a manifesté son action intime sur l'organisme, en développant de nouveaux symptômes qui sont propres à cette substance, tels que: *tiraillement dans les membres. — Sentiment de brisure dans les genoux et les jambes. — Ædématie des pieds. — Constipation. — Flux leucorrhoïque.* — Ces symptômes ont duré trois ou quatre jours et se sont dissipés spontanément.

Peut-on mettre en doute l'action énergique de la *sepia* dans ce cas, quoiqu'administrée à une si faible dose? —

Cette substance est l'un des principaux antipsoriques. — C'est le suc de la sèche (sepia atopoda) que l'homœopathie emploie; on ne s'en est servi jusqu'à présent que pour peindre. Il est d'un brun noir, contenu dans une poche que renferme le corps de ce mollusque marin. Cet animal le lance quelquefois dans l'eau pour la troubler tout autour de lui, et s'assurer ainsi de sa proie ou se dérober à ses ennemis. — Il se dissout très-aisément dans l'eau en toutes proportions; mais à l'état ordinaire, il est insoluble dans l'alcool. Pour les besoins de l'homœopathie, on en pulvérise un grain jusqu'au millionième degré d'atténuation, on dissout ensuite un grain de la poudre, en portant successivement la liqueur jusqu'au décillionième degré de dilution. La dose est d'un, deux, trois, et jusqu'à quatre globules de sucre qu'on imbibe. — Lorsque le médicament a été choisi parfaitement en harmonie avec les symptômes de la maladie, cette dose exerce une action salutaire pendant plus de 40 et 50 jours. — On peut répéter les doses jusqu'à deux, trois et quatre fois, si le cas l'exige.

Dr. Jourdain.

Excoriations (coupures) aux plis des articulations chez les enfants (1).

Ces lésions qui se manifestent le plus souvent par une rougeur vive, ordinairement accompagnée d'un suintement plus ou moins abondant, acquièrent quelquefois une gravité remarquable par leur étendue à toutes les articulations, ou parce qu'elles deviennent de véritables ulcères. Les différentes poudres absorbantes qu'on emploie dans ces cas, outre leur inutilité, sont quelquefois nuisibles par l'irritation qu'elles produisent; et quand elles contiennent des préparations de plomb, elles peuvent donner lieu à des lésions graves dans les fonctions intestinales. — L'expérimentation des médicaments sur l'homme sain, a fourni à l'homœopathie beaucoup de substances qui produisent le phénomène morbide dont il s'agit: *L'acide muriatique*, *le lycoperdon*

(1) Voyez les deux premières parties du travail du docteur Croserio, n° 3, p. 26, et n° 4, p. 31.

boriste, le rododendron chrystalum, le causticum, le carbonate de potasse, le graphite, etc., et surtout *le soufre*, sont de ce nombre. Comme ce dernier convient particulièrement au premier âge, qu'il produit ce symptôme d'une manière plus constante, et que la lésion dont il s'agit est presque toujours un signe de psore héréditaire chez l'enfant, on fait prendre à la nourrice un ou deux globules de soufre à la 30e atténuation de la teinture alcoolique, qu'on renouvelle au bout de huit jours s'il est nécessaire. Administrés ainsi, les médicaments agissent d'une manière beaucoup plus douce sur l'enfant; dans ce cas, la nourrice doit être soumise au régime homœopathique. Si elle y répugne, on administre à l'enfant un globule seul qu'on dissout dans une cuillerée à café d'eau sucrée, en défendant à la nourrice les aliments épicés, médicamenteux, ainsi que le vin.

Le petit Joseph Barr. ., huit jours après sa naissance, avait des écorchures aux plis du col, des aines, des jarrets et des aisselles.—Il s'agitait et criait continuellement quoiqu'il prît bien le sein et exécutât toutes ses autres fonctions d'une manière régulière. — Le 12 septembre, je lui mis sur la langue la dose ci-dessus indiquée, de teinture de soufre, administrée le matin. L'enfant devint plus tranquille quelques heures après, et le 14 il ne restait plus de traces de ses écorchures.

La petite Eugénie Mart..., âgée de quatre mois, grosse et grasse, nourrie par sa mère, était coupée dans tous les plis de sa peau, qui était très-fine. On avait inutilement employé la plus grande propreté et les poudres absorbantes, l'écorce de chêne, etc., etc. La mère, habituellement constipée, jouissait, du reste, ainsi que l'enfant, d'une bonne santé; mais dans l'espoir d'avoir un peu de repos en procurant la guérison de son nourrisson, elle se soumit facilement au régime homœopathique, et prit deux globules de teinture spiritueuse de soufre 30e atténuation, le matin du 25 octobre, à jeun. — Le 27, la petite fille paraissait beaucoup moins souffrante, les coupures étaient moins rouges et moins humides.—Le 2 novembre elles étaient entièrement guéries. Ni la nourrice, ni l'enfant n'éprouvèrent aucun autre effet sensible. La mère ressentit, le quatrième jour, un peu de remuement de ventre suivi de deux selles molles diarrhoïques. — Depuis ce temps, ses évacuations alvines se sont régularisées, et elle supporte beaucoup plus facilement les fatigues de sa nourriture.

Aphtes chez les nouveau nés. — Cette maladie, malheureusement trop connue pour que j'aie besoin d'en donner la description, qui fait tant de ravages dans les premiers jours de la vie humaine chez les peuples civilisés, surtout parmi les enfants abandonnés dans les établissements publics, où elle emporte près de la moitié de la population, est une de celles où l'homœopathie montre une supériorité immense sur l'ancienne médecine; quoique celle-ci, parmi ses nombreuses médications, conseille aussi l'emploi d'une substance (le borax), qui a le plus grand succès entre les mains des homœopathistes, les doses énormes qu'elle a coutume d'employer la font presque toujours échouer, et les bonnes femmes, qui se contentent de laver la bouche des petits malades avec du miel rosat, comptent autant ou plus de succès que la médecine. Ainsi, il ne peut y avoir que de l'avantage pour ces malades à essayer la médecine nouvelle, qui, grâces aux recherches infatigables de son illustre fondateur et de ses disciples, est beaucoup plus heureuse, vu l'analogie parfaite des phénomènes morbides avec quelques-uns de ceux que produisent sur l'homme sain plusieurs des substances expérimentées. L'homœopathie guérit cette maladie avec les meilleures conditions, c'est-à-dire *citò, tutò et jucundè*. Ces substances sont le *mercure*, qui produit des *aphtes dans la bouche*; l'acide sulfurique, qui en produit également; le carbonate de chaux, qui occasionne *des phlyctènes sur la langue avec sensation brûlante et chaleur dans la bouche*; le soufre, qui amène *des phlyctènes dans la bouche, phlyctènes qui causent une douleur brûlante et rendent la langue rouge parsemée de petites ampoules très-blanches ayant l'aspect d'aphtes* (V. M. M. P. de Hahnemann); et le *borax*, qui produit des *phlyctènes dans l'intérieur de la bouche, phlyctènes qui saignent lorsqu'on mange* (V. Annal. homœop. Klinik. Tom. III, p. 3091). Cette affection indiquant ordinairement un vice psorique héréditaire, le soufre est le médicament qu'on doit préférer, et que l'on administre à la dose la plus faible possible (30e atténua., un globule) au petit malade; parce que ne pouvant pas téter, la médication ne peut se faire au moyen de la nourrice. La guérison a lieu ordinairement avec une seule dose. Le borax employé à la même dose dans cette maladie par le docteur Gross, qui y fut conduit par les effets qu'il produisait quelquefois entre les mains des médecins allopathistes, et expérimenté ensuite sur l'homme sain par le docteur Schreter, a répondu aussi à l'attente des homœopathistes.

Le petit Joseph C..., âgé de onze jours, né chétif et très-maigre de parents psoriques, et nourri au biberon.—Depuis quatre jours il avait eu quelques aphtes au palais qui s'étendirent ensuite sur toute la surface de la bouche et du voile du palais. — Impossibilité d'avaler.—Vomissement des boissons.—Coliques. — Dévoiement fréquent de matières vertes poiracées. — Fièvre, peau brûlante et sèche.—Insomnie.—Cris continuels. — Le 18 août, je lui mis sur la langue un globule de teinture alcoolique de soufre 30e atténuation, à huit heures du matin. — Eau coupée avec du lait tiède sans sucre pour boisson.—A quatre heures de l'après midi, l'enfant était déjà plus tranquille. — Ses selles étaient plus jaunes, moins liquides et moins fréquentes.—Le 19, il but plus facilement et ne vomit plus. Dans la nuit, il avait eu plusieurs heures de sommeil en plusieurs fois. — Deux selles jaunes sans coliques. — Le 20, selles naturelles.—La bouche commence à se nettoyer. — (Lait tiède pur sans sucre.)—Le 23, la bouche était rose et fraîche, et cet enfant n'offrait plus aucun phénomène morbide. — Six semaines après, l'enfant avait pris de la chair et offrait l'apparence de la meilleure santé, sans autres soins qu'une nourriture non médicamenteuse.

Charles Del..., âgé de huit jours, était dans les mêmes conditions, et offrait les mêmes symptômes que le précédent; mais il était beaucoup plus faible, étant né plusieurs semaines avant terme. Lorsque je le vis, le 20 novembre, il semblait près d'expirer. — Ses gémissements étaient comme éteints. — Les excréments liquides et verts coulaient presque continuellement avec beaucoup de vents.—L'enfant rejetait ses boissons de temps en temps; il était assoupi. — Le trouvant trop faible pour supporter la dose d'un globule de soufre de la 30e atténuation, et n'en ayant pas de plus élevée, je le fis fondre dans deux onces d'eau distillée en secouant bien la bouteille, et j'ordonnai une cuillerée à café de cette solution tous les matins.—Eau blanchie avec du lait tiède pour aliment. Le 21, l'enfant resta plusieurs heures sans se salir. — Sa voix était plus forte. — Il n'était plus assoupi.—Le 22, le mieux continua, l'enfant dormit pendant une heure à plusieurs reprises. —Le 24, il but avec facilité, la langue et le palais se nettoyèrent. — Les selles devinrent jaunes et moins claires. — Quelques cuillerées de lait pur tiède.—Eau de riz.—Le 28, le petit enfant est entièrement guéri.

Cors aux pieds. — Cette lésion organique produite par la pression mécanique de la chaussure, est aussi au-dessus des ressources de l'ancienne médecine, laquelle ne possède aucun moyen de calmer les douleurs vives qu'elle cause, quelquefois même la nuit dans le lit.—L'action homœopathique spécifique de l'arnica, contre les lésions produites dans les tissus vivans par des violences extérieures (V. Biblioth. homœopa. de Genève, tom. I, p. 443.), se montre aussi efficace contre les cors aux pieds. Le docteur Schreter cite la guérison homœopathique obtenue par ce moyen d'un corps qui le fatiguait beaucoup.—Après l'avoir coupé le plus près possible, il frotta la place avec la teinture d'arnica pure, le cor n'a plus reparu (V. Allegem. homœop. Zeit, tom. III, p. 3.). Le soussigné, s'étant soumis à un traitement homœopathique antipsorique, s'aperçut avec étonnement que depuis quelque temps il ne souffrait plus de ses cors aux pieds, qui le tourmentaient horriblement depuis qu'il était à Paris, deux surtout qu'il avait entre les troisième et quatrième orteils des deux pieds. Comme il avait été sous l'influence de la calcarea pendant six semaines, et qu'il était depuis un mois sous celle du lycopode, il consulta les symptômes de ces deux substances, et il y trouva la cause de la disparition de ses douleurs, car le carbonate de chaux produit sur l'homme sain *des cors aux pieds avec une douleur brûlante comme d'une plaie*, et le lycopode *élancements dans les cors aux pieds. — Il vient des cors aux pieds.* Depuis ce temps, ses cors sont infiniment moins sensibles. — Beaucoup d'autres substances antipsoriques produisent aussi les mêmes effets; — surtout le pétrole, — la silice, — et le soufre.

(*La suite au prochain numéro.*)

ORGANON DER HEILKUNST.

Organon de l'art de guérir, par Samuel Hahnemann, 5e édition, corrigée et augmentée.

Une nouvelle publication de Hahnemann, est toujours une bonne fortune pour les Homœopathistes: c'est pour cela que nous nous empressons de rendre compte de celle-ci. Bien qu'elle ne soit qu'une nouvelle édition d'un ouvrage qui est déjà entre nos mains, elle n'en mérite pas moins notre intérêt par les corrections et les additions importantes qu'elle contient.

L'espace ne nous permet pas de relater avec détail tous les changemens apportés dans cette 5e édition. Nous indiquerons les plus essentiels, afin de faire connaître les perfectionnements opérés depuis la publication de la 4e édition qui servit à la traduction publiée par M. Jourdan.

Des deux parties distinctes dont se compose l'organon, la polémique et la didactique, la dernière est celle qui contient les augmentations les plus importantes. Rassuré sur la stabilité de sa doctrine par les progrès qu'elle a faits dans toutes les parties du monde, Hahnemann s'attache surtout à la perfectionner et à la préserver des altérations que des disciples peu attentifs pourraient y mêler. Ce n'est plus un athlète combattant dans l'arène des ennemis formidables; c'est un vainqueur qui s'occupe à consolider sa conquête: aussi, dès son avant propos, il atteint de sa mordante critique les Homœopathistes qui: « Par ignorance, paresse et mépris de l'humanité souffrante, mêlent les procédés de l'ancienne médecine à ceux de la nouvelle, et envoient leurs malades, là, d'où personne ne revient jamais. » Dans une note (p. IX), il dit: « Je suis fâché d'avoir dans les précédentes éditions, donné le conseil qui sent l'allopathie, d'appliquer un emplâtre résineux entre les épaules dans certaines maladies chroniques pour exciter de la démangeaison; et d'administrer de légères secousses électriques dans les paralysies; parce que ces deux moyens se sont rarement montrés utiles, et qu'ils ont servi de prétexte aux Homœopathistes hibrides pour leurs errements allopathiques, et parce que notre médecine homœopathique s'étant approchée d'une plus grande perfection, nous n'avons plus besoin de ces moyens. *Je suis fâché d'avoir donné ce conseil et je le rétracte sincèrement.* »

Outre que la première partie, intitulée *Coup-d'œil sur l'allopathie des écoles qui ont dominé en médecine jusqu'à ce jour*, offre une meilleure distribution dans quelques uns des articles dont elle se compose, elle est augmentée (p. 51) d'un examen critique des médicaments appelés *altérants* ou spécifiques, dont les effets ne se trouvent pas d'accord avec les théories régnantes, tels que le calomel et les différentes préparations mercurielles dans les maladies non siphylitiques, le quinquina, la valériane et la digitale pourprée, et (p. 64) de l'examen des médications populaires qui se trouvent d'accord avec la loi des semblables. A cette occasion, Hahnemann examine (p. 67, n. 1), les idées émises sur l'ysoopathie qu'il serait plutôt disposé à attribuer à des actions très analogues (*simillima*) qu'identiques. Il croit cependant, que ces faits attendent encore la sanction de l'expérience.

Dans l'énumération des procédés nuisibles employés par ses adversaires, il exprime toute son indignation (p. 14) sur l'abus des émissions sanguines, fait par certains médecins, qui, en suivant un professeur célèbre de Paris (comme les brebis suivent le bélier, jusques sous le couteau du boucher), détruisent à jamais la santé de leurs malades.

P. 74, il cite avec la bonne foi, propre à un homme de génie, les différents auteurs qui depuis Hippocrate se sont plus ou moins rapprochés de la doctrine homœopathique; outre Boulduc, Betharting, Betholœ, Thoury et Von Stoerck, qui ont indiqué plus ou moins indirectement la loi des semblables dans quelques cas particuliers de maladie, Ithal, médecin militaire danois, l'exprima d'une manière bien positive en 1738, par ces propres mots. « La loi *contraria contrariis curantur* est fausse en médecine; » et il se déclare convaincu que les maladies guérissent par des moyens qui produisent des souffrances analogues (*similia similibus*, etc.). C'est ainsi que la vérité se fait souvent entrevoir inutilement au genre humain, jusqu'à ce qu'un esprit supérieur la saisisse sous toutes ses faces, et lui donne le caractère d'une véritable découverte.

Hahnemann indique aussi (p. 6, n. 1) une erreur dans laquelle tombent quelques médecins qui traitent les maladies d'après les caractères généraux (de spasme, faiblesse, irritation, inflammation, paralysie, pléthore, etc.), et affectent de prendre le titre d'Homœopathistes; ces médecins ne sont en réalité que des allopathistes généralisateurs, puisque sans une individualisation spéciale, il ne peut pas y avoir d'homœopathie.

Cette partie de l'organon, malgré ses nombreuses additions, se trouve de beaucoup abrégée par la suppression du chapitre entier *des guérisons obtenues avec des moyens homœopathiques par la médecine ordinaire.*

Cette suppression laisse vraiment un vide; les nombreuses observations contenues dans ce chapitre sont du plus haut intérêt pour les médecins qui commencent l'étude de l'homœopathie. Et nous conseillerions son rétablissement si l'on publiait une traduction de cette édition.

Dans la seconde partie, Hahnemann donne plus de développements à certains points théoriques des bases fondamentales de la doctrine homœopathique: par exemple, toute maladie, n'étant qu'une altération des fonctions vitales, ces altérations ne peuvent parvenir à la connaissance du médecin que par l'ensemble des symptômes qu'ils déterminent; en faisant disparaître ces symptômes on guérit nécessairement la maladie. Il réfute ainsi l'accusation portée par Hufeland de ne guérir que les symptômes en laissant subsister la maladie, etc. (§ 8, n. 1).

En indiquant les cas où des accidents urgents exigent l'emploi de moyens palliatifs (p. 67), il s'exprime avec amertune (n. 1) sur une secte d'homœopathistes qui se glorifient de faire usage de ces moyens allopathiques, palliatifs commodes (émissions sanguines) pour s'éviter la peine de chercher les médicaments homœopathiques convenables à chaque cas de maladie.

Cette question est débattue avec chaleur dans différents écrits du jour par les homœopathistes les plus consommés, et voici les raisons alléguées par la secte dissidente elle-même. Elle prétend que dans certaines pneumonies très-graves il est quelquefois nécessaire de faire précéder d'une saignée de cinq à six onces, l'administration des médicaments homœopathiques, et d'appliquer dans certains croups et méningites deux ou trois sangsues. Nous le demandons à tout praticien un peu expérimenté, que peuvent de si petites saignées dans les cas indiqués, sinon aggraver la congestion locale et la rendre peut-être incurable?

Cette secte inspire encore à Hahnemann la note (§ 159) ainsi conçue: « Il est des médecins qui administrent au hasard des médicaments homœopathiques, *quidquid in buccam venit*, et attribuent leurs insuccès à l'imperfection de l'homœopathie (comme si ce choix devait leur arriver sans peine et tomber comme des alouettes rôties dans le gosier), et alors ils ont recours aux moyens allopathiques auxquels ils sont plus habitués, etc., etc. »

Il examine de cette manière toutes les questions en litige; nous allons indiquer les plus importantes pour la pratique homœopathique.

Hahnemann conseille (§ 128) de se servir toujours des atténuations les plus hautes dans l'expérimentation sur l'homme sain, pour rechercher les vertus médicinales du médicament, et d'en administrer quatre à six globules à la fois, parce que avec ces atténuations, on évite d'exciter des réactions trop fortes qui pourraient être confondues avec l'action primitive du médicament.

Les fièvres intermittentes résistent quelquefois aux médicaments homœopathiques les plus analogues; Hahnemann attribue (§ 235) cette pertinacité au développement du vice psorique, qui aurait pris la forme de fièvre intermittente; dans ce cas, une seule dose minime de soufre rarement répétée, ou de sulfure de chaux, suffisent pour la guérir. Nous regrettons beaucoup que l'auteur n'ait pas publié le résultat de son expérience sur la manière adoptée avec tant de succès par presque tous les homœopathistes de traiter ces sortes de fièvres, en répétant tous les jours le médicament homœopathique.

Au § 240, n. 1, il expose les préceptes déjà publiés par lui dans la première édition du répertoire homœopathique de Bonninghausen sur la répétition des doses, etc. Au § 248, il reprend la précipitation de quelques homœopathistes qui, encore tout imbus des habitudes de l'allopathie, renouvellent

es doses des médicaments avec trop de précipitation sans leur donner le temps d'épuiser tout le bien qu'ils auraient pu faire, ou donnent des doses fortes de 8-12 globules, ou même des gouttes entières.

Dans les § 269-271 sur la préparation des médicaments, leur trituration avec des substances inertes produisant un développement de leurs forces médicamenteuses, il insiste sur le danger de la prolonger trop long-temps; il appuie cette opinion sur une expérience directe. Un grain de potasse secoué pendant une demi-heure dans une demi-once d'eau aiguisée avec l'esprit de vin, avait la même force que la trentième atténuation de ce médicament. Cette expérience unique et difficile à constater ne nous paraît pas pouvoir détruire les faits négatifs si nombreux sur lesquels s'appuie l'opinion contraire, surtout par l'exemple des médicaments liquides portés dans des pharmacies de poche, avant qu'on eut adopté l'usage des globules de sucre, qui étaient secouées des années entières sans que leurs possesseurs eussent à se plaindre d'nn trop grand développement de force dans leur emploi; d'un autre côté, les atténuations préparées par une seule secousse de bras n'ont pas paru moins fortes que celles préparées avec deux et plusieurs secousses, aux docteurs Kreitzmar, Gross et autres.

Les atténuations les plus élevées paraissent agir, d'après l'auteur, avec plus de force et de célérité, en même temps d'une manière plus douce, en excitant moins de troubles réactifs dans l'organisme (§ 287, n. 1).

Après avoir dit (§ 288) que les substances médicamenteuses à l'état liquide, atteignent plus facilement et plus promptement les fibres nerveuses des parties sur lesquelles elles sont appliquées, il ajoute (n. 1) : « Les moyens homœopathiques » agissent surtout avec le plus de certitude et de force à » l'état aériforme par l'aspiration de l'émanation médicamenteuse répandue par un globule de sucre mouillé avec un » médicament, desséché ensuite et contenu dans un flacon. » Le médecin approche l'orifice ouvert du flacon à une narine » du malade, et le fait aspirer; lorsque la dose doit être plus » forte, il fait faire cette aspiration par les deux narines, en » proportionnant la force de l'aspiration à la force désirée de » la dose du médicament; ensuite il remet le flacon rebouché » dans son étui pour prévenir les abus qu'on pourrait en » faire; *de cette manière si on le voulait on n'aurait plus* » *besoin d'aucun apothicaire.* »

Un globule de sucre, dont il faut de 10 à 100, pour faire un grain mouillé avec la 30e atténuation d'un médicament et desséché ensuite, conserve toute sa force pour cet « usage « pendant 18 ou 20 ans (autant que mon expérience peut » s'étendre), quoiqu'on ouvre 1000 fois le flacon dans cet intervalle, pourvu qu'il soit préservé de la lumière et de la » chaleur : si les narines étaient bouchées par un coryza ou » un polype, le malade ferait l'aspiration par la bouche en » tenant le flacon entre ses lèvres. »

« Chez les petits enfants, on tient le flacon contre l'une » ou les deux narines successivement pendant le sommeil, et » on peut être certain de son effet. Cette aspiration des émanations médicamenteuses agit directement sur les nerfs » qui parcourent les parois de cavités spacieuses, et fait ainsi » son impression salutaire sur la force vitale d'une manière » beaucoup plus douce, quoique beaucoup plus puissante » qu'en substance par la bouche. »

« Toutes les maladies qui peuvent être guéries homœopathiquement (et quelles sont celles qui ne peuvent pas l'être, » si elles n'appartiennent à la chirurgie manuelle?) autant » les maladies chroniques qui n'auraient pas encore été rendues tout à fait incurables par les moyens allopathiques, » aussi bien que les aiguës, se guérissent de la manière la » plus assurée par ces aspirations. »

« Depuis un an, parmi les malades qui ont réclamé mes » soins ou ceux de mes assistants, je ne pourrais pas en citer » un sur cent, dont les maux chroniques ou aigus n'aient » pas été combattus avec succès par ce mode d'administrer les » médicaments; dans les derniers six mois, j'ai obtenu la » conviction (ce que personne n'aurait jamais pu croire) que » cette aspiration a un degré de force *au moins égal* et cependant moins perturbateur, et d'une durée aussi longue » sur les malades que la prise d'une dose par la bouche; » par conséquent, les intervalles des répétitions des aspirations ne doivent pas être plus courts que dans l'autre manière d'administrer les médicaments. »

Ainsi un sujet qui embarrasse beaucoup les médecins qui commencent l'exercice de l'homœopathie, la détermination des doses, se trouve résolu; l'atténuation la plus haute et la moindre quantité possible serait toujours la dose la plus convenable d'après l'auteur.

En traitant de l'emploi homœopathique du magnétisme animal, il conseille son usage (§ 293, n. 1) lorsque par la répétition trop précipitée de médicaments quoique bien choisis, il s'est éveillé un état de sur-excitation si grave que le moindre médicament pourrait être funeste; dans ce cas, « une » à deux passes magnétiques légères, ou l'application répétée » de courte durée de la main d'une personne bienveillante, sur » la partie souffrante, peuvent seules rétablir la distribution » uniforme des forces vitales dans l'organisme, et ainsi ramener le calme, le sommeil et la santé. »

Nous possédons déjà trois traductions françaises de l'organon, dont deux sont l'ouvrage d'un littérateur allemand très-versé dans la doctrine homœopathique; aussi sont-elles très-exactes, et elles ne laisseraient rien à désirer si le peu d'habitude de l'auteur dans la langue française n'en rendait la lecture fatigante. L'autre traduction faite par un médecin distingué qui a déjà enrichi la langue française de tant d'ouvrages médicaux allemands importants, mais (d'après son propre aveu) tout à fait étranger à l'homœopathie, contient quelques fautes qui en sont la conséquence. Ainsi, pour ne citer que celles qui altèrent entièrement le sens et mettraient l'auteur en contradiction avec lui-même (v. p. 299, n.), où le mot *wechselwirkung* a été traduit par *réaction*, au lieu *d'effet alternatif*. L'auteur contredirait dans cette petite note toute sa doctrine sur l'action des médicaments. Page 44, *reitzende werkseuge scarifiant* au lieu de moyens irritants. Page 22, *auswurfe excrétions* au lieu de crachats, etc., etc. Preuve évidente que pour bien traduire un ouvrage de science, il est aussi nécessaire de la posséder que pour traduire un poème il est nécessaire d'être poète.

Dr Croserio.

La lettre suivante, adressée par M. le docteur Ouvrard à MM. les administrateurs des hospices d'Angers, mérite de fixer l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'homœopathie. La publicité que lui a donnée le *Journal de Maine-et-Loire*, publicité à laquelle tous les journaux de l'Ouest ont fait écho, nous a prouvé que toute pensée grande et utile est désormais assurée de rencontrer d'honorables sympathies dans la presse départementale. L'accueil fait à notre publication par un grand nombre de journaux de départements où d'honorables confrères n'ont pas craint d'appuyer de leur plume et de leur nom notre œuvre de propagation, nous est un gage assuré des progrès que fait parmi nous la réforme scientifique à laquelle Hahnemann a donné l'impulsion. La délibération prise par MM. les administrateurs des hospices d'Angers sur la lettre de M. Ouvrard, est un fait à consigner et digne d'être imité de tous ceux qui ont mission de veiller au salut du pauvre. Bien que le *choléra* ne règne plus épidémiquement en France, nous croyons qu'il sera utile d'offrir un résumé du traitement homœopathique de cette maladie. C'est une tâche dont nous nous acquitterons prochainement.

31 janvier 1834.

Le docteur Ouvrard, à MM. les administrateurs des hospices d'Angers.

Messieurs,

Vous ne l'ignorez pas, et comme moi vous savez de quel insuccès désespérant est frappée l'application de la médecine actuelle au traitement du choléra asiatique. Les hommes les plus savants dans notre art sont précisément ceux qui comp-

tent le moins de triomphes; et, pour tout dire sans réticence, la méthode de l'école allopathique, la doctrine en crédit parmi nous est d'une effrayante stérilité, d'une nullité presque complète. Frappé d'inaction en présence d'un mal qui ne compte que quelques heures de durée, je me suis souvenu tout-à-coup de la méthode homœopathique, et j'ai compris toute la richesse de la conception miraculeuse de Samuel Hahnemann. J'ai repoussé les quolibets, j'ai fait taire mon amour-propre, et je me suis mis à l'étude. Je m'en félicite, Messieurs, puisque déjà l'humanité peut s'en réjouir. Jusqu'au moment où nous avons essayé la méthode homœopathique, l'hôpital Saint-Jean ne comptait encore que des décès; deux malades, sous son influence, ont heureusement échappé au choléra. Les remèdes ont manqué, et malgré l'activité de la méthode ordinaire, l'hospice a de nouveau compté des décès. Aujourd'hui, on recommence les essais homœopathiques, grâce à la bienveillance du docteur Mabit de Bordeaux, qui a eu la complaisance de me faire passer quinze flacons, renfermant chacun 800 globules. Mais cette petite provision sera bientôt épuisée. L'un de vous, Messieurs, a bien voulu m'autoriser à demander 150 flacons : j'ai cru, dans l'intérêt des cholériques, ne ponvoir mettre trop de diligence à les obtenir. J'ose espérer, Messieurs, que l'avenir vous fera vous féliciter du petit sacrifice que je réclame de votre ardente charité et du zèle admirable avec lequel vous dirigez nos hôpitaux.

Gardez-vous de croire, Messieurs, que j'obéis à l'entraînement d'une utopie séduisante. J'ai soumis peut-être l'un des premiers la doctrine physiologique à un examen sévère et impartial; doctrine enivrante, qui a subjugué l'universalité des médecins, et qui, pourtant, a causé tant de larmes à l'humanité! J'ai pris seulement confiance dans le beau caractère de Samuel Hahnemann, et je n'ai pu me défendre d'ajouter quelque crédibilité à la lettre du docteur Quin, sur le traitement homœopathique du choléra. Je voudrais pouvoir vous en donner lecture; vous en seriez, comme moi, frappés d'étonnement. Permettez-moi seulement, Messieurs, pour justifier à vos yeux la demande que j'ai l'honneur de vous faire, de vous citer quelques paroles d'une lettre adressée par le baron de Schell au docteur Quin :

« Je ne reviens pas, dit le baron Schell, de l'effet quelque-» fois presque miraculeux de l'homœopathie que j'ai vu de » mes propres yeux en cette occasion. (Le baron de Schell » servait d'interprête au docteur Quin, médecin du roi Léo-» pold.) Et certes, si moi ou mes propres enfants étions at-» teints de l'épidémie, je n'aurais pas à hésiter entre les deux » méthodes. Je me sens obligé, mon cher Quin, de vous réité-» rer l'expression des grandes obligations que nous vous de-» vons au nom de l'humanité. Les habitants de Tischnowitz » et moi, autant qu'eux, nous en souviendrons toujours avec » la plus vive reconnaissance. »

La doctrine homœopathique n'est donc pas à rejeter : elle seule a triomphé du choléra asiatique; elle appelle l'examen d'un esprit pur et sans prévention. Quelqu'infinitésimales que soient ses doses, il ne faut pas en rejeter la puissance avec dédain. La nature, avec un atôme, peut remuer l'univers. Et l'homme qui serait assez téméraire pour limiter ses moyens d'action ne serait qu'un insensé. Croyez-le, Messieurs, le vieillard allemand ne rêve pas plus que ne rêvait Newton lorsque la chute d'une pomme lui révélait les lois de l'attraction. Si la loi des analogues est vraie, Samuel Hahnemann est le plus grand des hommes. Eh bien! Messieurs, ce que je sollicite de vous, c'est de nous mettre à même d'infirmer ou de confirmer cette loi par nos expériences thérapeutiques.

Ouvrard, docteur-médecin, professeur et chirurgien en chef en exercice à l'hôpital Saint-Jean.

MM. les administrateurs des hospices d'Angers, empressés d'accueillir toutes les propositions qui leur sont adressées dans l'intérêt des malheureux atteints du choléra, ont consenti à la demande contenue dans la lettre de M. le docteur Ouvrard.

Nota. Depuis l'envoi de cette lettre, quatre nouveaux cholériques, traités par cette méthode, sont en pleine convalescence.

HOPITAL SAINT-ANDRÉ DE BORDEAUX.

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé dans nos précédents numéros, les expérimentations homœopathiques tentées par M. le docteur Mabit au sein d'un grand hôpital, ont excité une polémique qui a eu du retentissement à Paris. M. le docteur Gué est venu s'offrir pour champion de l'allopathie menacée dans son existence. Ses attaques contenues dans trois lettres imprimées dans le Bulletin Médical de Bordeaux, reviennent en substance à ceci : 1° que M. Mabit aurait avancé posséder dans ses salles 167 lits, tandis qu'au résumé 104 lits seulement sont confiés à ses soins; 2° que parmi le nombre de malades qu'il a traités, il en est 14 contre lesquels l'homœopathie aurait été impuissante ou qui par fraude n'auraient point exécuté les prescriptions faites par M. Mabit; 3° que le nombre des décès dans les salles où on suit le traitement homœopathique est égal au nombre des décès dans les autres salles, si même il ne lui est supérieur. Ce dernier fait n'est avancé que comme pure et simple assertion. M. Gué promettait d'en fournir la preuve jusqu'ici, il ne l'a point administrée.

Sur le premier point, la difficulté entre M. Mabit et M. Gué se réduit à une question de chiffres. M. Mabit soutient avoir eu jusqu'à 167 lits dans son hôpital, il n'a jamais dit que ce nombre n'ait pas varié aux différentes époques de ses expériences, et M. Gué n'est nullement autorisé à soutenir l'opinion contraire, lui qui n'a suivi la clinique de M. Mabit que pendant un mois et avec beaucoup d'irrégularité. Au nombre des mauvais raisonnements dont les critiques enveloppent souvent leurs attaques, se trouve la manie de généraliser un fait particulier et de conclure, comme ici, que ce qui s'est passé à une époque déterminée a dû avoir lieu constamment,

Sur le second point, nous avons dit notre opinion dans le n° 3 de ce journal. Il nous semble inutile d'y revenir. Quant au chiffre des décès, la lettre suivante de M. Mabit répond trop victorieusement aux assertions de M. Gué pour que nous y ajoutions le moindre commentaire. Le lecteur pourra juger de la pauvreté des raisons de ceux qui jusqu'ici ont attaqué les homœopathistes, et ils se demanderont comme nous, ce que la science peut gagner à toutes ces manœuvres. Nous savons qu'il se fait quelque bruit en ce moment de l'inertie des traitements homœopathiques commencées dans quelques établissements publics. Cette question veut être traitée avec toute l'étendue qu'elle comporte, et sans entrer dans le détail des fautes qui ont pu être commises et des irrégularités des expérimentations déjà faites, nous dirons quelles conditions il faut remplir pour que l'expérimentation soit concluante et fructueuse. Ceci viendra fort à propos du compte que nous rendrons dans notre prochain numéro de l'excellente publication que vient de faire M. le docteur Rapou.

Au gérant du Bulletin médical de Bordeaux.

Monsieur,

Forcé de répondre encore à M. Gué, je ne veux opposer que des faits à ses assertions. Je lui renvoie d'abord le reproche

de *m'être livré à des expressions injurieuses*, je le défie d'en citer aucune. Pour nier l'exactitude des conclusions de M. Gué, il me suffit de rappeler ses paroles et de les souligner. Je continuerai.

Les lettres de MM. *Rey, Borchard, Pelka, Henriquez, Battenat*, etc. (qui n'ont pu être insérées dans votre feuille), me dispensaient des dénégations, bien inutiles au surplus, sur le nombre des malades, sur mes visites silencieuses, sur l'état des malades désignés par M. Gué, et sur la nécessité des études anatomiques, physiologiques, etc., que réclame l'homœopathie, et que M. Gué nie dans sa dernière lettre, après avoir dit dans la précédente, du 16 décembre, que *ce n'est pas la vérité fondamentale de l'homœopathie qu'il veut combattre, mais qu'il veut prouver que les faits observés à l'hôpital de Bordeaux ne peuvent plus faire foi en homœopathie.*

J'ai inutilement cherché à distinguer *la partie morale* de l'attaque de M. Gué d'avec *l'autre, tout aussi consciencieuse*, et qu'il ne définit pas davantage. Il serait bon de savoir si c'est à *l'autre* qu'il faut rapporter cette phrase, de la même lettre. « Je ne parlerai pas d'un jeune homme phthisique, que » l'homœopathie a laissé mourir, comme cela s'observe aussi » QUELQUEFOIS dans la médecine ordinaire. » L'inexpérience du critique a pu seule laisser échapper le mot *quelquefois*, qui semble indiquer que, par l'ancienne doctrine, on guérit la phthisie. Depuis 40 ans que j'étudie la médecine, j'ai vainement cherché les moyens de rendre ce service à l'humanité; et si M. Gué peut dire où on les a trouvés, je suis tout prêt à aller m'en informer, et pour ce, de suspendre les expérimentations homœopathiques. Aucune peine ne me coûte pour devenir plus utile.

M. Gué avait trouvé des tables de mortalité à la pharmacie de l'hôpital. Je lui ai fait observer que jamais les sœurs de ce service n'en avaient connu; mais comme M. Gué tient beaucoup aux conclusions qu'il en avait tirées, il les a retrouvées dans un livre : « Je suis heureux, dit-il, qu'il existe très» positivement dans le bureau placé à l'entrée de l'hôpital, » entre les mains d'un employé appelé à constater, chaque » jour, les arrivées, les sorties et les décès. Depuis le mois » d'octobre dernier, ce livre accusateur est tenu de manière à » indiquer le nom et l'âge du sujet, et le numéro de la salle » dans laquelle le décès a eu lieu. Eh bien ! j'ai eu la patience » de compulser ce registre, et je suis arrivé à ce résultat ma» thématique, que dans les salles homœopathiques, le chiffre » de la mortalité a été le même ou plus fort que dans les autres » services; que M. Mabit veuille bien se donner la peine de » vérifier ce fait. »

Eh bien, je me suis donné la peine de *vérifier* ce résultat *mathématique*, et voici ce que j'ai trouvé :

Sur 2,739 malades reçus ou traités à l'hôpital dans le dernier trimestre de 1833, 244 ont succombé, savoir :

Dans les cinq salles de chirurgie, 59.

Dans le premier service médical, composé de trois salles, 55.

Dans le second, dont les deux salles reçoivent les maladies des yeux, 25.

Dans le troisième, qui est celui des traitements homœopathiques, et qui est formé de trois salles, 50.

Dans le quatrième, aussi de trois salles, 55.

Ainsi, dans les trois services médicaux qui peuvent être comparés, le nombre des morts, au lieu d'être *le même* ou *plus fort* dans les salles homœopathiques, y a été moindre d'un dixième que dans les autres; mais on arrive à un résultat plus satisfaisant encore en compulsant les cahiers d'observations; ils prouvent que les salles homœopathiques ont reçu le plus grand nombre de malades, et, sur les 50 morts, on compte 22 vieillards, plus épuisés encore par la misère que par un âge très-avancé; plusieurs ont succombé le jour même de leur arrivée à l'hôpital.

Je laisse à mes honorables confrères le soin de caractériser cette autre assertion, relative à la *sphère de ces infortunés que l'indigence met trop souvent à la merci des partisans d'expériences*. Jusqu'à ce jour les adversaires de Hahnemann n'ont accusé sa doctrine que d'impuissance, nul n'a encore dit qu'elle eût été nuisible à aucun malade.

La distinction de M. Gué a une portée plus grave et qu'il est inutile d'approfondir pour la condamner. La pratique médicale n'est qu'une suite d'expériences dictées par l'instruction et exécutées par l'honneur; le médecin digne de ce nom ne s'en permet jamais de hasardées, pas plus dans les hôpitaux que dans les familles. Le malheur et l'indigence n'ont rien à redouter des tentatives médicales, qui, faites au grand jour, ne peuvent avoir d'autre but que le soulagement de la douleur.

Je ne crois pas avoir besoin d'énoncer de nouvelles conclusions, surtout dans ce moment où les gouvernements d'Allemagne multiplient les cliniques et fondent des chaires d'homœopathie dans les grands hôpitaux.

Agréez, etc. J. MABIT.

BIBLIOGRAPHIE.

TABLEAU DE LA PRINCIPALE SPHÈRE D'ACTION et des propriétés caractéristiques des remèdes antipsoriques, par le docteur C. Bonninghausen, précédé d'un mémoire sur la répétition des doses, du docteur Héring, de Philadelphie; traduit de l'allemand par Rapou et Bachmeteff, *avec quelques considérations générales sur les remèdes homœopathiques*, par le docteur Rapou, de Lyon. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr. 50 c. A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire, rue de l'École de Médecine, n° 13 bis, et Trinquart, libraire, rue de l'École de Médecine, n° 9.

Nous rendrons compte de cette publication dans le prochain numéro.

Déformation du CRANE *résultant de la méthode la plus générale pour couvrir la tête des enfants*, par le docteur ACHILLE FOVILLE, médecin en chef de l'asile départemental des aliénés de la Seine-Inférieure. Brochure in-8°, avec planches. Paris 1834, chez Prévost-Crocius, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, n° 12, et chez Trinquart, rue de l'École de Médecine, n° 9.

ESSAI SUR LA PARALYSIE DE PLOMB OU SATURNINE. Thèse présentée et soutenue à la faculté de médecine de Paris, par L. Tanquerel des Planches. D. M. P.

Nous rendrons compte prochainement de cette dissertation inaugurale qui sort de la ligne commune, et qui est un acheminement vers la thérapeutique homœopathique.

TRAITÉ DE MATIÈRE MÉDICALE ou de l'action pure des médicaments homœopathiques, par S. Hahnemann, avec des tables proportionnelles de l'influence que diverses circonstances exercent sur cette action, par C. Bonninghausen; traduit de l'allemand par A.-J.-L. Jourdan, membre de l'académie royale de médecine, tom. 1er, in-8° de 655 pages. — L'ouvrage formera 3 vol. in-8°. Les tom. 2 et 3 paraîtront d'ici au 30 avril. Prix des 3 vol. in-8° : 24 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 7. — TOME I. 1er MARS 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homœopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

MATIÈRE MÉDICALE.

NOIX VOMIQUE. (*Strychnos nux vomica.*)

Préparation. — On triture pendant une heure un grain de noix vomique avec cent grains de sucre de lait (n° 1). Cette opération terminée, on prend un grain de la poudre n° 1, qu'on triture pendant le même espace de temps avec cent nouveaux grains de sucre de lait (n° 2). On répète la même trituration avec un grain de la poudre (n° 2) et cent grains de sucre de lait (n° 3). On obtient la teinture en dissolvant un grain de la préparation (n° 3), dans un mélange de parties égales (100 gouttes) d'alcool et d'eau distillée.

Dose. — 1, 2, 3 globules humectés de la 30e (x) dilution. On se sert rarement de la 15e, de la 18e ou de la 24e dilution.

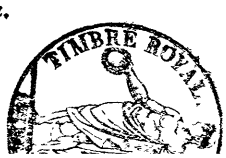
Durée d'action. — L'action des fortes doses peut durer 15 jours; celle des petites, 8 à 12 jours.

Usages thérap. — Ce médicament est l'un des plus importants dans la médecine homœopathique; on peut le nommer à juste titre *Polychreste*, à raison d'un grand nombre de symptômes qu'il produit, symptômes qui répondent à une foule de maladies qu'il est dans le cas de combattre. — Il agit principalement sur le système nerveux et en particulier sur les ganglions abdominaux. Il convient dans les affections gastriques et bilieuses, dans celles dont les symptômes s'aggravent le matin et dans beaucoup de maladies chroniques, qui sont causées par l'abus du café, de liqueurs spiritueuses, chez des personnes qui mènent une vie sédentaire et qui se fatiguent par des travaux intellectuels. Il se montre d'une grande efficacité chez les individus à cheveux noirs, au teint coloré, disposés aux constipations, chez ceux dont le caractère est vif, ardent et irascible. — Passons en revue, d'après l'ordre alphabétique, les maladies dans lesquelles cette substance est indiquée.

Angines. — *Membraneuse, polypeuse* (*croup*). — La *noix vomique* ne convient que dans la période catarrhale; c'est aussi à cette époque qu'on peut employer la *belladone*, la *jusquiame*, le *cina*, la *camomille*, le *china*, la *pulsatille* et le *drosera*. Dès que le son croupal se fait entendre, il faut recourir à l'*éponge brûlée* et au *foie de soufre*. — *Palatine*. — Lorsqu'il y a gonflement du voile du palais et des gencives, déglutition difficile, sensation de déchirement dans la mâchoire avec tuméfaction de la partie gauche de la face, picotement dans les oreilles, céphalalgie, chaleur brûlante et constipation. — *Pharyngienne*. — Quand on éprouve en avalant des douleurs lancinantes dans la luette et dans les glandes submaxillaires; qu'il semble qu'on ait un bouchon à la gorge; quand on ressent une pression au col, en avalant des aliments, comme s'il y avait une tumeur. — On doit préférer le *mercure*, lorsque les parties internes sont considérablement tuméfiées et que la parole devient difficile.

Apoplexie. — La *noix vomique* peut être employée avec avantage contre les symptômes précurseurs de l'apoplexie et pendant l'attaque, lorsque des symptômes gastriques et bilieux prédominent, qu'il y a constipation opiniâtre et que la maladie est causée par l'intempérance ou par des passions vives. L'*arnica* est le meilleur moyen qu'on puisse administrer après les attaques, pour favoriser la résorption de l'épanchement.

Arthritis. — Lorsque l'exacerbation a lieu le matin. La *noix vomique* rétablit les fonctions de la digestion et de la reproduction. On doit préférer la *belladone* lorsqu'il s'y joint une tumeur *érysipélateuse*. On emploiera avec avantage dans d'autres cas : la *bryone*, la *pulsatille*, l'*ignatia*, la *camomille*, le *china*.



ASTHME. — Lorsqu'il est compliqué de souffrances abdominales, qu'il y a dégoût pour les aliments, que les attaques surviennent, le malade étant au lit, que des accès d'étouffement se manifestent à minuit.

AVORTEMENT. — *Chez des femmes qui y sont prédisposées.* — Lorsque cette prédisposition dépend d'un état variqueux des parties sexuelles internes, produit par des congestions sanguines souvent répétées, soit par l'abus du café, soit par des constipations opiniâtres. — On peut prévenir l'avortement, en défendant l'usage du café pendant la grossesse et en donnant tous les 15 jours une dose (o/VI) de *noix vomique.* — Si cette substance ne suffit pas pour dissiper cette prédisposition, on doit recourir aux antipsoriques et l'on choisira de préférence le *charbon végétal* et le *lycopode.*

BRONCHITE. — (*Fièvre catarrhale, coryza*). — Dans le *coryza*, lorsque la membrane qui tapisse les fosses nasales est sèche, rouge, gonflée; lorsque cette membrane devient le siège d'une sécrétion abondante on doit donner la préférence à la *pulsatille.* — Dans le gonflement douloureux des narines, d'où s'écoule du mucus le matin, enchifrenement avec grande sécheresse de la bouche, lorsque l'air expiré porte une odeur désagréable. Le matin, disposition catarrhale, voix rauque, timbre bas, chatouillement au gosier, toux qui augmente en se remuant. — La *noix vomique* est l'un des principaux remèdes contre la *toux*, lorsqu'elle est sèche, qu'elle est produite par un chatouillement, un gratement au larynx, qu'elle dure toute la journée, qu'elle provoque des nausées et des vomissements, qu'elle devient plus intense ver le soir, et qu'elle ne se fait entendre que rarement la nuit; quand la toux sèche est plus violente le matin et qu'elle n'amène que peu de mucosités visqueuses après de très-grands efforts; lorsqu'il se joint à la toux sèche et vive une sensation douloureuse de brisement dans la région ombilicale, qui augmente par la pression. — On doit préférer la *camomille*, lorsque la toux est plus vive la nuit que le jour. — On donnera la *jusquiame*, lorsqu'elle ne se fera entendre que la nuit. — Dure-t-elle le jour et la nuit avec la même intensité? on choisira l'*ignatia.* — Devient-elle plus forte le soir et continue-t-elle la nuit? on administrera tantôt le *capsicum* III, tantôt le *rhus* X. — On peut prescrire dans d'autres circonstances l'*ipécacuanha*, la *belladone*, le *conium*, l'*euphrasia*, la *bryone*, le *mercure*, la *douce-amère*, le *sureau*, etc., etc. — Les indications de la cause, des complications, de la sensibilité du sujet, de ses habitudes, comme intempérance, colère, etc. etc., aidées de l'examen des symptômes, mettront facilement sur la voie du remède à choisir. — L'époque de la journée, où se manifestent les accidents, entreront pour quelque chose dans la balance; ainsi, pour la nuit la *pulsatille*, pour le matin la *noix vomique*, pour le soir la *belladone*, l'*ignatia*, etc., etc. — On commencera le traitement de toute bronchite avec fièvre inflammatoire par l'*aconit.*

CARDIALGIE. — (*Gastralgie, gastrodynie, crampe d'estomac, gastrite chron.*) — Parmi les substances qui se sont montrées efficaces contre cette affection, on doit distinguer : la *noix vomique*, la *camomille*, la *belladone*, le *cocculus*, l'*ipécacuanha*, l'*étain*, la *staphysaigre*, la *bryone*, la *pulsatille*, l'*ignatia*, le *china*, le *magisterium bismuthi*, l'*arsenic*, le *plomb*, l'*argille*, le *charbon végétal*, la *calcarea carbon*, la *baryte carbon.* — La *noix vomique* est celle qui convient le plus souvent; elle est principalement indiquée, lorsque la cardialgie a été produite par l'abus du café : la *camomille* convient aussi dans ce cas. — Lorsque cette maladie dépend de la suppression des phlegmasies chroniques de la peau; qu'elle se manifeste chez les ivrognes; qu'elle réveille le malade vers le matin; quand elle est accompagnée de nausées, de rapports aigres ou amers avec ou sans pyrosis, de battements de cœur avec anxiété, goût acide ou putride, constipation, flatuosités, tantôt hémicranie, tantôt douleur compressive au front; quand la cardialgie devient très-vive à l'époque de la menstruation chez des femmes abondamment réglées. — La dose dans ces cas est ordinairement de oo/X chez des personnes délicates et sensibles; elle peut être plus forte chez des sujets plus robustes; on peut la répéter une ou plusieurs fois après un temps plus ou moins long. — Le *cocculus* a une action très-analogue à celle de la *noix vomique*, c'est aussi le moyen que l'on emploie le plus souvent après ce dernier, on le préfère chez les personnes moroses, chagrines.

CARREAU. (*Entérite chronique des enfants, atrophia meseraïca infantium*). — La *noix vomique* peut être utile lorsque l'enfant à un aspect sale et terreux, qu'il a la face bouffie, qu'il est très-maigre, qu'il a de la peine à marcher, qu'il veut toujours rester couché, qu'il a une faim vorace, surtout pour le pain, qu'il vomit souvent les aliments, qu'il a une soif intense, que le ventre est gonflé et dur, qu'il y a tantôt de la constipation, tantôt de la diarrhée. — Quand la faim canine existe, on peut aussi choisir la *bryone* o/X. — Lorsque l'épuisement est extrême et qu'il y a des coliques vives, on peut recourir à l'*arsenic* o/X, au *china* oo/VIII. — La *camomille*, la *belladone*, la *pulsatille*, le *rhus*, etc., etc., peuvent être employés avec avantage dans d'autres circonstances, qu'il serait trop long d'énumérer ici. — Mais les principaux remèdes contre cette maladie, sont les *antipsoriques*, à la tête desquels on doit placer la *teinture de souffre* X; ensuite viennent la *magnésie carbonique*, la *sepia*, le *pétrole*, l'*iode*, etc. etc.

CÉPHALALGIES aiguës et chroniques, offrant les phénomènes suivants : — Dérangement de la tête, comme après une débauche nocturne. — Le matin, mal de tête, comme si l'on n'avait pas dormi la nuit. — *Offuscation* de la tête après le dîner, elle reprend 24 heures après. — Il passe au malade comme quelque chose de sombre devant la tête, qui lui entre dans le front; le soir, en plein air, comme s'il allait perdre connaissance pendant un moment. — Espèce d'alourdissement à l'occiput, au grand air et au réveil, qui disparaît après qu'il s'est levé, lorsqu'il fléchit le corps en avant. — Alourdissement de la tête quand il la tient levée, mais, quand il la baisse, il lui semble que quelque chose de pesant s'affaisse dans son front. — Le matin, pesanteur de la tête, tenant de l'ivresse et du vertige. — Après le dîner, mal de tête, pesanteur et pression, surtout quand les yeux sont en mouvement. — Mal de tête avec pression au front, il sent du soulagement en appuyant la tête sur la table, et se trouve plus

mal en allant à l'air. — Mal de tête, avec pression au-dessus de l'orbite droite, quand, le matin, il se tient dans le lit sur le côté droit; le mal disparaît quand il se couche sur le côté opposé ou sur le dos. — Picotement et pression au dessus des paupières. — Mal de tête avec pression à l'occiput, de bonne heure, aussitôt que le sujet est sorti du lit. — Douleur à l'occiput, comme si le cerveau était poussé en avant. — Profondément dans la tête, à la région du sommet, douleur qui affaisse et est accompagnée de tiraillements. — Douleur avec tiraillement, d'abord aux tempes, puis au front et enfin à l'occiput. — Tiraillement à la partie postérieure de la tête, qui lui semble glacée. — Douleur avec tiraillement et pression vers le bas, fort avant dans la tête, à la région du sommet. — Déchirement au sommet de la tête, au front et aux yeux, avec fadeur, malaise dans la poitrine et faiblesse des organes de la voie. — Douleur avec déchirement après le repas, avec sensation de chaleur ardente aux joues et de frisson sur le corps, du moins aux mains. — Pression et élancements au-dessus des paupières. — Douleurs de tête, qui commencent quelques heures avant le dîner et augmentent après; ensuite points violents à la tempe gauche, malaise et vomissements très-acides; incommodités, qui disparaissent le soir après le coucher. — Mal de tête par la moindre méditation, quand on est couché, comme si les diverses parties du cerveau étaient séparées par une pression. — Douleur de tête, ou serrement dans l'occiput, du dedans au dehors, dans les deux côtés, comme si le crâne s'éclatait par derrière, avec chaleur ardente dans le cerveau; la douleur diminue quelques instants par la compression de la main. — Dans la tête, jusqu'à la racine du nez et la mâchoire supérieure, déchirement douloureux, qui passe pendant la promenade. — Mal insupportable dans la tête, comme si l'on y fouillait, qui commence, quand le sujet repose étendu dans son lit et disparaît après son lever. — Douleur tensive dans la tête, la nuit. — Douleur de serrement à la tête. — Le matin, dans le lit, mal de tête, comme à la superficie de tout le cerveau; il semble que le crâne aille éclater. — Mal de tête, le cerveau est comme pressé et brisé. — Le matin, dans le lit, mal de tête, comme si le sujet avait reçu un coup de hache à la partie antérieure de la tête; la douleur passe, quand il est levé. — Secousses violentes ou élancements obtus à la moitié gauche du cerveau, de l'orbite, à l'os pariétal et à l'occiput, bientôt après le repas. — Bourdonnement et ébranlement du cerveau, par la marche et la course. — Bourdonnement dans le front, l'après midi et le soir. — Tintement et roulement dans le cerveau et l'oreille. — Battements compressifs et douloureux au vertex, par la contention d'esprit. — Mal de tête le matin, pointillement continu, battements lancinants et obtus plus forts quand on s'incline en avant, comme si une partie du front voulait tomber en dehors. — Douleur brûlante sous l'os frontal, dans le cerveau. — Déchirement dans le vertex, le front et les yeux avec douleur; sensibilité excessive et malaise à la région de la poitrine; faiblesse des organes de la voix. — Sensation de vacillement dans le cerveau. — Douleur de tête, comme si le cerveau était fendu. — Douleur à une moitié de la tête, comme par un clou chassé toujours plus avant du haut de l'os pariétal vers le bas. — Douleur à une moitié de la tête l'après midi avec abattement et fatigue, la nuit la douleur se réveille. — Douleur déchirante à l'extérieur de la tête, qui se porte vers le bas de l'oreille. — Tiraillement douloureux à l'extérieur de la tête, au côté droit du front. — Il semble que la tête soit blessée à l'extérieur, quand il fait un grand vent; la place n'est pas douloureuse au toucher. — Douleur à l'extérieur de la tête; douleur des téguments plus forte au toucher. — Grattement à l'extérieur du front. — Fourmillement dans le front et le vertex. — Demangeaison rongeante à la partie chevelue de la tête et à la nuque, comme quand un abcès veut se guérir, surtout la matinée. — Mal de tête à l'extérieur comme si les cheveux de l'occiput étaient douloureux. — Douleur à l'extérieur de la tête, espèce de brisure douloureuse aux téguments de la tête; les cheveux se hérissent à cette place et sont douloureux au toucher.

CHLOROSE. — L'un des moyens principaux contre cette maladie est la *pulsatille;* elle répond à l'humeur triste et mélancolique des malades, au retard et à la diminution des menstrues. — La *noix vomique* doit être préférée dans les tempéraments ardents, vifs, lorsque le flux menstruel se montre souvent, mais irrégulièrement, qu'il y a complication gastrique, vomissements, constipations; lorsque l'abus du café et de l'infusion de camomille contribuent au développement de l'état chlorotique. — Le *cocculus* x est indiqué, lorsque le malade se plaint de crampes, profondément situées dans l'abdomen pendant la menstruation irrégulière. — On doit choisir le *china* IV, quand les membres sont infiltrés, qu'il y a œdème des pieds, cercles bleus autour des yeux, gonflement du ventre, selles rares, des tiraillements, des fourmillements, des douleurs tensives dans l'abdomen, mauvaise digestion, rapports acides, perversion de l'appétit, qui fait rechercher des substances dont personne ne fait usage et qui n'ont aucune propriété nutritive, telles que du charbon, du gravier, de la craie, etc., etc. — L'*arsenic* x est l'un des moyens les plus puissants, lorsque des tremblements, des syncopes se manifestent, que la faiblesse est extrême. — On emploiera l'*ignatia* avec avantage, lorsque le chagrin est concentré. — Quand ces moyens ne suffisent pas, il faut recourir aux *antipsoriques* et notamment au *soufre*, au *natrum muriaticam*, à la *sepia*, au *lycopode*, au *nitri acidum*, à la *graphite*, au *phosphore*, etc.

COLIQUES. — *Flatulentes*, *gastriques*, *bilieuses*. — Lorsque les digestions sont pénibles, que l'épigastre est gonflé, qu'il y a douleur compressive et sentiment de plénitude à l'estomac, surtout après le dîner, qu'il y a des dispositions aux flatuosités. — Quand les coliques sont fixées profondément dans le bas ventre, que les douleurs se font sentir, comme si un instrument tranchant et piquant travaillait sur la vessie, à l'entrée de l'urèthre, au périnée, au rectum et à l'anus, ou bien comme si des flatuosités tranchantes allaient se faire jour à travers ces parties; que ces mêmes douleurs deviennent atroces, lorsque le malade veut

faire le moindre pas, qu'il est obligé de marcher tout courbé ; qu'elles se dissipent dès qu'il se trouve en repos, qu'il est couché ou assis. — Lorsque ces symptômes sont accompagnés de violentes douleurs de la tête et de la région sacrée. — Le *cocculus* peut être employé avec avantage dans ces coliques, lorsqu'il y a douleur constrictive de l'abdomen avec pression vive vers les parties sexuelles. — La *camomille* convient surtout lorsque les coliques flatulentes sont déterminées par un refroidissement, surtout chez les enfants en bas âge. — La *belladone* est particulièrement indiquée, lorsque ces coliques se calment par la pression extérieure, ou quand on penche le corps en avant, lorsque les circonvolutions du colon transverse sont très-distendues, que les douleurs deviennent tellement intolérables que des syncopes et des sueurs froides surviennent, ou bien qu'il y a congestion forte vers la tête avec rougeur de la face et gonflement des veines. — L'*ignatia* et la *pulsatille* tiennent le premier rang dans les coliques flatulentes des personnes hystériques. — La *coloquinte* est le principal remède des coliques bilieuses très-invétérées et très-opiniâtres.

Congestions sanguines — *vers la tête*, — qui sont produites par une vie sédentaire, par des méditations continues et par l'abus de boissons spiritueuses; ou bien celles qui sont caractérisées par les symptômes suivants : gonflement des vaisseaux de la tête avec pulsations tellement fortes, que le malade semble sentir le battement des artères partout le corps; chaleur, rougeur et bouffissure de la face avec des attaques de vertiges, douleur de tête violente, notamment au front et au dessus des orbites, qui augmente en se baissant et en toussant; sommeil interrompu par des rêves. — La *noix vomique* dissipe facilement les congestions survenues à la suite d'un accès de colère ; la *camomille*, celles qui ont été causées par le chagrin; l'*ignatia*, celles qui sont dues au chagrin concentré; l'*opium*, celles qui sont le résultat de la frayeur.

— *Vers la poitrine.* — Lorsqu'elles sont produites par les mêmes causes que les congestions vers la tête et qu'elles présentent les phénomènes suivants : battements de cœur, respiration courte, sibilante, oppression, anxiété, crampes habituelles de la poitrine. — La *belladone*, la *bryone*, l'*ipécacuanha*, le *rhus*, la *scille*, la *digitale*, l'*or* et le *china* trouvent aussi leur emploi dans ces congestions.

— *Vers l'abdomen* — Lorsqu'il y a tension, gonflement, douleur compressive, chaleur brûlante dans le bas ventre, à la région sacrée, engorgements des vaisseaux hémorrhoïdaux et utérins, pression vers le rectum et la vessie.

Constipation.—Lorsqu'elle dépend de l'usage d'aliments indigestes ou d'une diarrhée qui a cessé tout-à-coup spontanément ou que l'on a arrêté trop vite par une médication intempestive, surtout chez un sujet vif et emporté. — On préférera la *pulsatille*, lorsque cette affection est produite par l'abus d'aliments trop gras et de pâtisseries préparées avec de la graisse rance; que le malade est d'un caractère doux. — L'*opium* convient dans les constipations nerveuses. — Le *plomb* est encore très-efficace dans les constipations très-opiniâtres.

Convulsions — chez des personnes irascibles, disposées aux constipations, lorsque les mouvements convulsifs sont accompagnés de cris, de plaintes, de fureur.

Cors. — L'*arnica* III est le remède qui répond le mieux à cette affection; lorsqu'il est insuffisant, on emploiera la *noix vomique*, surtout lorsqu'il y a des douleurs lancinantes dans les cors avec gonflement et rougeur au talon, douleurs qui se rapprochent de celles des membres gelés et qui augmentent par la progression. — La *pulsatille* convient aussi dans cercertains cas.

Coryza. — (*V.* Bronchite).

Croup. — (*V.* Angine membraneuse).

Cystite. — Quand l'inflammation est due à l'abus des boissons spiritueuses. On débutera par l'*aconit*, lorsque la fièvre est intense.

Delirium tremens. — La *noix vomique* est le principal remède dans la première période de cette affection; on peut l'administrer d'une demi-goutte à une goutte entière à la 18e (VI) ou 24e (VIII) puissance. Le *café cru* II goutte j et l'*opium* II sont spécifiques dans la seconde période.

Diaphragmatite. — Après avoir modéré l'état inflammatoire par une ou plusieurs doses d'aconit, on donnera la *noix vomique* X lorsqu'il y a : toux courte, sèche, anxiété et angoisses extrêmes, constipation et douleur, comme si la partie inférieure de la poitrine était fortement serrée par un lien. — On choisira la *camomille* IV, quand les douleurs pulsatives et brûlantes des hypochondres et de l'épigastre augmentent par des pressions et se portent vers l'épine dorsale, avec respiration courte, toux vive et sèche, vomissements et mouvements spasmodiques, grande agitation et plaintes continuelles. — On peut aussi se servir avec avantage de la *bryone*, de la *pulsatille*, du *cocculus*, lorsque les symptômes inflammatoires prédominent; et la *jusquiame*, le *veratrum album* et le *stramonium* lorsque les symptômes nerveux sont plus saillants.

Diarrhée. — La *noix vomique* peut convenir, d'après les observations de *Caspari*, dans les *diarrhées séreuses* avec douleur au rectum, comme s'il était excorié, langue blanchâtre, bouche sèche, sensation de grattement au gosier, fer chaud, inappétence, goût nauséabond, putride; faim, quoiqu'il y ait dégoût pour les aliments, principalement pour le pain; nausées, rapports amers et acides avec douleur au creux de l'estomac, qui augmente par la pression; gonflement et tiraillement du ventre. — Cependant, les principaux remèdes contre les diarrhées sont : la *camomille*, le *mercure*, la *rhubarbe*, le *tartre stibié* et l'*antimoine cru*.

Dyssenteries. — On peut choisir la *noix vomique*, lorsque les envies d'aller à la selle se manifestent tous les quarts d'heure et que le malade, malgré tous ses efforts, ne parvient qu'à expulser quelques matières stercorales liquides, des mucosités et du sang. Qu'il y a : douleurs lancinantes dans la région ombilicale, chaleur intense, rougeur de la face et soif. Elle convient aussi dans les dyssenteries adynamiques avec hémorrhagies, aphtes, pétéchies, taches bleues, vési-

cules séreuses répandues sur toute la surface du corps, peau d'une chaleur âcre, urines troubles, d'une odeur cadavéreuse, traits de la face décomposés, regard stupide, indifférence aux objets extérieurs, état soporeux, etc. — On emploie encore avec avantage dans cet état adynamique : l'*arsenic*, l'*acide sulfurique* et le *china*. — Le *sublimé corrosif* est le moyen par excellence dans les dyssenteries, surtout celles qui régnent en automne et quand les tranchées et les tenesmes sont très-douloureux. — Toutes les fois que cette maladie sera accompagnée d'une fièvre inflammatoire intense, on commencera le traitement par l'*aconit*, que l'on répétera, 2, 3 à 4 fois.

EMPOISONNEMENTS PAR LES CHAMPIGNONS. — Lorsque les symptômes suivants se présentent : faiblesse extrême, syncopes, étourdissements, face pâle, joues caves, traits décomposés, nausées, vomissements de mucosités verdâtres, crampes d'estomac, coliques, constipation, qui alterne avec la diarrhée.

ENFANTS NOUVEAU-NÉS (MALADIES DES). — Rhume, constipation, ophthalmies, ecchymoses dans le globe de l'œil, aphthes, narines exhalant l'odeur d'huile d'olives. On fait flairer à l'enfant la *noix vomique* en approchant la fiole tout près de la narine et en fermant la bouche pendant deux ou trois secondes.

ENGELURES. — Des *pieds*, des *mains*, des *oreilles*, du *bout du nez*. — Lorsque l'inflammation est superficielle avec tumeur légère, d'un rouge clair, demangeaison brûlante; que la tumeur se gerce et saigne facilement. Une petite dose de *noix vomique* x suffit pour dissiper ces engelures, surtout si le remède répond au tempérament du malade. On préfèrera la *pulsatille* chez un sujet phlegmatique, d'un caractère doux, surtout lorsque les membres gelés sont tuméfiés, d'un rouge brun avec douleurs pulsatives. — On choisira la *belladone* chez des individus tristes, indifférents, mais dont l'humeur se ranime parfois. — L'inflammation menace-t-elle de passer à la gangrène? on donnera l'*arsenic*; la gangrène humide est-elle développée? on prescrira le *china* ou l'*opium*. — La *bryone*, le *rhus*, le *ledum*, le *mercure* et le *soufre* peuvent encore être indiqués dans ces inflammations. — On emploiera avec succès l'*acide nitrique* et le *pétrole* contre les engelures qui se renouvellent à l'entrée de l'hiver aux parties qui ont déjà été précédemment affectées.

ÉRUPTIONS DE BOUTONS. — Tubérosités rouges et douloureuses, ou boutons dont la pointe s'emplit de pus, à la face, à la partie chevelue de la tête.

FIÈVRE BILIEUSE. — *V.* Gastro-entérite.

FIÈVRE CATARRHALE. — *V.* Bronchite.

FIÈVRE GASTRIQUE. — *V.* Gastro-entérite.

FIÈVRE INFLAMMATOIRE. — Après l'avoir modérée par l'*aconit*, on donnera la *noix vomique* lorsqu'on a affaire à de fortes congestions cérébrales, causées par l'abus de boissons spiritueuses chez des sujets pléthoriques et ivrognes, qu'il y a trouble des fonctions digestives et surtout constipation.

FIÈVRE INTERMITTENTE. — Lorsqu'elle est compliquée de symptômes gastriques ou bilieux, de constipation, surtout à type tierce. — La *noix vomique*, ainsi que la *camomille*, l'*antimoine*, la *pulsatille* peuvent trouver leur place dans certains cas d'intermittentes apoplectiques, avec vertiges, angoisses, visions, tension abdominale; membres comme paralysés au début des accès, faiblesse des pieds et des genoux, lassitudes, tremblements, chute des forces, défaillance, chaleur de la tête et froid du corps, chaleur des joues avec sensation de froid interne, douleur brûlante des yeux, sans inflammation; mal de tête déchirant, battements lancinants augmentés par la marche à l'air libre, coma-vigil, fantaisies nocturnes, éruptions, prurit et crainte de la mort. — L'*ipécacuanha* et la *noix vomique* sont regardés par plusieurs homœopathistes, comme les deux moyens les plus spécifiques contre les fièvres intermittentes, qui ne dépendent point d'un miasme particulier. Ils donnent l'*ipécacuanha* I dans l'apyrexie, quatre doses répétées à distance égale, puis une dose de *noix vomique* dans l'apyrexie suivante, sans égard à la cessation ou à la non-cessation de la fièvre par l'*ipécacuanha*. — Dans la fièvre quotidienne, en raison de la courte durée du temps laissé par l'accès, on doit donner la première dose d'*ipécacuanha* aussitôt que l'accès tire à sa fin, et la répéter toutes les deux ou trois heures, en sorte que la 3e, et si possible, la 4e dose seraient prises au moins trois heures avant l'accès. Dans l'apyrexie suivante on administrera de même la *noix vomique*. Dans plusieurs cas, on donne l'*ipécacuanha* dans les deux premières apirexies successives. — Dans les fièvres tierces et quartes, le mieux est de choisir le jour qui précède l'accès pour administrer le remède.

FIÈVRE DE LAIT. — La *noix vomique* convient, quand étant couchée, la femme ressent des douleurs, qui simulent le besoin d'aller à la garde-robe, sensation qui disparaît dès qu'elle est sur le vase et fait place à des souffrances du côté de l'utérus et de la vessie. — Il faut surtout rechercher les causes qui ont pu troubler la lactation et donner à la fièvre de lait un caractère sérieux. — Y-a-t-il eu refroidissement? il faut combattre l'inflammation, lorsqu'elle domine, par une ou deux doses d'*aconit* à la distance de quelques heures l'une de l'autre; après quoi, si le caractère rhumatismal se décèle par les douleurs de poitrine ou de courbature ajoutées à celle des seins, *bryonia* VI. — Si la douleur du sein l'emporte et que la peau y prenne un aspect érysipélateux, *belladone* VIII sera préférable. — Le trouble reconnaît-il pour cause une joie excessive et inattendue? *café* I ou II. A-t-il suivi un accès de colère, *camomille* IV, précédée d'*aconit*, si le mouvement du pouls a de la plénitude et de la fréquence. A-t-il été causé par une frayeur? *opium* II. Y a-t-il eu effroi et colère? *aconit*; chagrins, rancune concentrée? *ignatia* IV ou VI.

FIÈVRE NERVEUSE. — (*V.* Gastro-entéro-céphalite.)

FIÈVRE PUERPÉRALE. — (*V.* Péritonite puerpérale.)

FOLIE. — La *noix vomique* s'est montrée efficace dans certains cas de folie par ambition, par orgueil et dans d'autres qui dépendaient de la suppression du flux hémorrhoïdal.

FURONCLES. — Qui se développent aux cuisses avec douleurs vives et lancinantes.

GASTRALGIE, *gastrodynie*. — (*V.* Cardialgie).

GASTRITES. — Lorsque les symptômes bilieux et gastriques prédominent. On fera précéder l'*aconit*,

quand la fièvre est très-intense. — L'*ipécacuanha*, l'*antimoine*, la *pulsatille*, la *bryone*, etc., etc., se donnent suivant les indications tirées des causes et des symptômes de la maladie.

GASTRO-ENTÉRITES (fièvre gastrique, bilieuse). La *pulsatille*, la *noix vomique*, la *bryone*, l'*antimoine cru*, le *veratrum*, le *cocculus*, la *belladone*, la *camomille*, le *staphysaigre*, le *mercure*, le *taraxacum*, l'*asarum*, l'*ignatia*, la *digitale*, l'*or*, l'*arsenic*, etc., etc., sont les divers moyens qui sont employés contre les nombreuses nuances et variétés de ces maladies.—Si le mouvement inflammatoire est très-marqué, on débutera par une ou plusieurs doses d'*aconit*; puis on donnera la *noix vomique*, si l'on observe : *goût* acide des aliments, langue brunâtre ou muqueuse, nausées, vomissements d'aliments, constriction douloureuse de l'épigastre, tension, selles rares et dures, vertiges, céphalalgie gravative. Il convient d'administrer cette substance le soir, et s'il le faut, on fait seulement respirer la *teinture*, pour attendre cette heure là. On préfère la *noix vomique*, lorsqu'on a affaire à un sujet robuste ou bien à un individu habituellement irascible, adonné aux liqueurs spiritueuses, au café. — La *pulsatille* convient plutôt chez les femmes et les sujets sensibles. — La *camomille*, lorsqu'il y a supersécrétion biliaire et que cet état provient de colère. — L'*antimoine*, quand il y a vomissement et diarrhée en même temps avec des tranchées.

GASTRO-ENTÉRO-CÉPHALITE. — (*Fièvre adynamique, ataxique, nerveuse, putride, typhus*, etc.). On donnera toujours la préférence à la *noix vomique* lorsque les symptômes gastriques et bilieux prédominent, qu'il y a constipation et que les exacerbations ont lieu le matin. — Parmi les remèdes qui répondent aux nombreuses nuances de ces maladies, on peut compter : la *bryone*, la *belladone*, le *rhus*, l'*aconit*, l'*arnica*, l'*ignatia*, la *camomille*, le *cina*, la *jusquiame*, le *stramonium*, la *pulsatille*, le *cocculus*, le *camphre*, l'*opium*, l'*hellébore noir*, le *veratrum*, la *digitale*, le *phosphore*, l'*arsenic*, le *china*, l'*acide muriatique*, l'*esprit de nitre dulcifié*, etc.

GRIPPE. — On a retiré de la *noix vomique* de très-grands avantages dans certains cas de cette maladie épidémique. Lorsqu'elle se présente sous forme de fièvre catarrhale violente ou de pleurésie avec oppression et fièvre inflammatoire, on donnera d'abord une dose d'*aconit* 00|VIII, que l'on fera suivre d'une dose de *noix vomique* 00|X. — On emploiera d'ailleurs le *mercure*, la *bryone*, le *rhus*, la *belladone*, la *pulsatille*, suivant le tableau symptomatique.

HÉMATÉMÈSE. — (*Melaena, morbus niger, vomitus cruentus.*). La *noix vomique* est sans contredit l'un des plus puissants moyens contre cette affection, surtout chez les sujets pléthoriques, disposés aux constipations, lorsque le *melena* dépend d'une affection chronique de l'estomac. — L'*arnica*, la *jusquiame*, la *millefeuilles*, les *cantharides*, l'*aconit*, le *mezereum*, la *ciguë*, l'*arsenic*, le *china*, etc., conviennent dans d'autres circonstances.

HÉMATURIE. — Lorsqu'elle dépend de l'abus des boissons spiritueuses. — L'*arnica* la guérit, quand elle est le résultat d'un coup ou d'une chute. — Les *cantharides* sont le moyen par excellence dans celles qui accompagnent la néphrite ou la cystite; dans ces derniers cas, on peut aussi se servir avec avantage de la *pulsatille*, du *mezereum*, de l'*uva ursi*, de la *scille*, du *mercure soluble*. — Contre les hématuries chroniques on choisira de préférence les antipsoriques : le *zinc*, le *conium* et le *phosphore*.

HÉMICRANIE (*migraine*). — La *noix vomique* est l'un des principaux remèdes contre cette affection. (*V.* art. Céphalalgie). — L'*ignatia*, la *pulsatille*, la *camomille*, peuvent être indiqués comme moyens intermédiaires. — Lorsqu'il y a nausées et vomissements on peut employer la *belladone*, le *platine*, l'*acide nitrique*, la *bryone*, la *coloquinthe*, le *china*, le *veratrum*, le *capsicum*, l'*ipécacuanha*. — On peut aussi recommander dans certaines circonstances : la *ciguë*, l'*or*, l'*arsenic*, le *rhus*, le *gayac*, l'*arnica*, la *tinct. acris*. — Parmi les antipsoriques, on choisira la *sepia*, le *pétrole*, le *zinc*, le *phosphore*, le *causticum* et le *conium*.

HÉMORRHOÏDES.—Le *soufre*, *la noix vomique*, *la pulsatille*, la *belladone*, le *mercure*, le *fer*, etc., peuvent être prescrits contre cette affection. Ces remèdes développent et combattent l'affection hémorrhoïdale, ses tumeurs, ses élancements à l'anus, la dureté des selles et les évacuations sanguinolentes. — La *noix vomique* doit être préférée lorsqu'il y a soif, impatience et une aggravation du mal par l'effet du mouvement. — La *pulsatille* au contraire, lorsqu'il n'y a pas soif, qu'il n'y a pas d'impatience et qu'on aime le repos.

HÉPATITES. — Lorsqu'il y a : ictère, constipation, douleurs lancinantes à la région du foie, qui augmente par la pression, goût amer ou acide, perte d'appétit, vomiturition, vomissements, tension, pression, dyspnée, soif ardente, pouls fréquent, dur, urines rares et très-colorées, douleur compressive de la tête, surtout chez des sujets colériques. — La *camomille* est un remède souverain dans l'hépatite aiguë, lorsqu'elle est le résultat d'un violent chagrin ou d'un refroidissement subit. — Si la fièvre est forte, il faut commencer le traitement par l'*aconit*, on fait suivre selon les circonstances : la *noix vomique*, la *belladone*, le *mercure*, la *camomille*, la *pulsatille*, la *bryone*. — L'hépatite *subaiguë* ou *chronique*, qui par des causes internes ou externes a été amenée à l'état aigu, requiert l'emploi de ces mêmes moyens. — Dans les *hépatites chroniques* on peut alterner avec avantage la *noix vomique* avec le *mercure noir de Hahnemann*, en laissant à chacun d'eux toute la durée de son action; ces moyens régularisent la digestion et les évacuations.

HERNIES. — La *noix vomique* prévient le développement des hernies chez les personnes qui y sont disposées; elle est un véritable spécifique contre les hernies étranglées. Lorsqu'elle est bien appropriée, elle doit montrer son efficacité peu d'heures après son ingestion. — L'*or*, la *camomille*, le *cocculus*, le *veratrum*, le *capsicum*, etc., guérissent aussi des hernies, sans avoir besoin de recourir à l'opération.

HOQUET. — La *noix vomique* s'est trouvée efficace dans un hoquet qui a duré quatre jours chez une femme enceinte. (*Praktische mittheilungen der correspondirenden jesellochaft homocopath Aerzte*, 1827, *p.* 13). — La *bryone* et la *belladone* sont encore employées avec avantage contre cette affection.

HYPOCHONDRIE ET MÉLANCOLIE. — Lorsqu'il y a : grande inquiétude le soir ou le matin, anxiété extrême avec battements de cœur, disposition au suicide, dérangement d'esprit par ambition, par suppression d'hémorrhoïdes. — L'*or* est l'un des principaux remèdes contre ces affections.

ICTÈRE. — Lorsqu'il dépend d'une affection du foie, et qu'il est compliqué de symptômes gastriques. — La *camomille* est un remède souverain contre cette maladie, lorsqu'elle est survenue à la suite d'une colère. On emploie encore avec succès, le *mercure*, le *china* et le *soufre*.

ISCHURIE ET STRANGURIE. — La *noix vomique* s'est trouvée très-efficace dans plusieurs cas de ces maladies. — Hartmann l'a employée avec avantage dans une strangurie survenue à la suite de l'abus d'une bière très-forte. (Erfahrungen, p. 70). — Le *camphre* oo, i, et les *cantharides* oix sont encore très-utiles dans ces affections.

LEUCORRHÉE. — Lorsque le flux est fétide et muqueux, que le sujet est emporté, qu'il y a des vertiges le matin et après le dîner, céphalalgie, coliques avec borborygmes, ventre météorisé et constipé. — De nombreux médicaments sont recommandés contre cette maladie, qui répondent aux différentes nuances qu'elle peut revêtir et à ses causes diverses. — Tels sont : l'*aconit*, la *pulsatille*, le *mercure*, le *fer*, l'*arsenic*, le *thuya*, le *mezereum*, la *staphysaigre*, la *belladone*, le *platine*. — Parmi les antipsoriques, on doit se servir principalement du *soufre*, du *lycopode* et du *natrum muriat.* — La leucorrhée requiert souvent des doses plus fortes pour leur guérison.

MÉLANCOLIE. — (*V.* Hypochondrie).

MENSTRUATION. — Lorsque le flux menstruel *devance* son époque et est trop *abondant;* lorsque le retour de la menstruation est trop rapproché et qu'il y a douleur tiraillante des muscles du cou. — On choisit de préférence l'*aconit*, lorsque la menstruation a été subitement supprimée par une frayeur.

MÉTRITE. — Par refroidissement pendant l'accouchement, ou bien par l'abus de l'infusion de *camomille*.

NÉPHRALGIE. (Coliques néphrétiques). — La *noix vomique* s'est montrée très-efficace dans un cas de néphralgie, chez un sujet d'un caractère violent. Un globule à la 30e puissance modéra les douleurs vives et une goutte entière les dissipa totalement. (Annales clin., 3e vol., p. 276).

NÉPHRITE. — Lorsqu'elle dépend de la suppression du flux hémorrhoïdal ou de la présence des calculs rénaux. — La *pulsatille*, la *belladone*, les *cantharides*, le *chanvre*, le *cocculus*, le *mercure*, le *plomb*, le *thuya* et la *coloquinte* sont aussi employés contre les maladies des reins, suivant les circonstances.

NÉVRALGIE FACIALE. — A type périodique, précédée de prurit et de picotements désagréables, suivis d'élancements douloureux et se transformant en douleurs aiguës, qui occupent spécialement les mâchoires, la joue et la tempe gauche.

NÉVRALGIE SCIATIQUE. — La *noix vomique* et le *cocculus* sont les principaux remèdes de cette affection. — La *coloquinte*, l'*arsenic*, le *mercure*, les *cantharides*, la *pulsatille* et la *bellodone* trouvent aussi leur emploi dans certains cas.

Dr JOURDAIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

Douleurs de dents. — Ces souffrances si aiguës, avec ou sans carie des dents, sont aussi tellement hors de la puissance de la médecine ordinaire, qu'elle n'essaie même plus de les guérir que par l'avulsion de la partie malade. Ses soins se bornent à l'opium qui assoupit par fois les douleurs les plus aiguës, ou à des irritans violents, que le hasard rend quelquefois homœopathiques, et qui alors seulement apportent un soulagement durable. — La nouvelle médecine est toute puissante dans ce genre de maladies. — Une très-grande quantité de médicaments produisent des symptômes de souffrances dentaires, et si le choix en est fait avec soin, leur effet est, pour ainsi dire, miraculeux.—Les auteurs de la bibliothèque homœopathique ont publié un tableau très-complet de ces substances et de leurs symptômes (TOM. I, p. 466.), qui rend les recherches beaucoup plus faciles pour déterminer le choix du médicament.—Parmi ces derniers, la camomille,—le mercure, —la noix vomique, — le carbonate de magnésie, sont les plus riches. — La camomille produit des piqûres, des élancements et des démangeaisons dans les dents supérieures, des douleurs déchirantes dans les mâchoires se portent vers les oreilles, avec gonflement de la joue, douleur tensive des dents après avoir mangé ou bu, ou se dissipant en mangeant, et produisant la nuit des rages de dents, etc.—Mal de dents avec gonflement de la joue. — Mal de dents comme par un refroidissement après qu'on a été en sueur. — Mal de dents particulièrement après les boissons et les aliments chauds. Le mercure : Mal de dents semblable à un agacement. — Mal de dents déchirant qui élance jusques dans l'oreille, particulièrement la nuit, même dans les racines de toutes les dents pendant la journée. — Élancements dans les dents augmentés en mangeant; les dents vacillent.—Maux de dents analogues à des piqûres. — Le soir, élancements effroyables dans les dents. — Maux de dents tiraillants même dans celles du devant.—Douleurs de dents par secousses, particulièrement la nuit. — En remuant la bouche, sensation comme si les dents ne tenaient plus.—Vacillation des dents, qui font mal quand on les touche avec la langue. — Douleurs dans les dents de devant lorsqu'on aspire l'air froid, ou que l'on boit froid ou chaud. — La nuit, maux de dents plus forts, à la suite desquels frissons généraux.—Des coups analogues à des pulsations dans les dents inférieures répondant aux oreilles et à la tête, avec sensibilité douloureuse des gencives, le soir.

Noix vomique : Mal de dents déchirant d'abord dans une dent creuse, ensuite tantôt dans la mâchoire supérieure, tantôt dans l'inférieure; il s'étend jusque dans la tête et les os de la face comme une douleur rhumatismale à la tempe, s'adoucit en dormant, et se renouvelle par les boissons froides, ou les parcelles d'aliments. — Après les repas, mal de dents d'abord comme un coup ou un élancement, ensuite un fourmillement douloureux qui s'étend jusqu'à l'œil, et augmente au grand air. — Des secousses se terminant par des élancements dans plusieurs dents lorsque l'on va au grand air). — Etc., etc. (V. matière médicale d'Hahn.)

Comme c'est ordinairement pendant l'accès de la douleur que les malades réclament des secours, pour éviter une exaspération homœopathique trop forte, il faut administrer la dose la plus minime de la plus haute atténuation du médicament, et si le sujet est très-sensible, comme une femme nerveuse ou un enfant, il faudra seulement le faire respirer légèrement.—

Madame Hen..., âgée de 30 ans, forte, très bien constituée, tempérament lymphatico-sanguin, souffrait depuis quelque temps de douleurs dans les dents molaires cariées, douleurs qui s'étendaient à toute la mâchoire.—Ses douleurs étaient des élancements et des piqûres, comme s'il y avait des aiguilles enfoncées. — La chaleur augmentait la douleur. — Le froid appliqué sur la joue soulageait la douleur. — La douleur répondait à l'oreille. — Elle ne souffrait pas en mangeant. — La joue était un peu enflée. — Son humeur était gaie et vive.—Elle

avait en outre une douleur au poignet comme un effort. — Ses règles étaient peu abondantes. — Le 5 octobre, camomille 12e atténuation, un globule le matin. — Le 6, elle a été un peu soulagée dans la journée d'hier ; aujourd'hui la douleur a repris sa première violence. — Arnica 24e atténuation, un globule. — Le 7, la douleur a cessé une demie heure après. — Aujourd'hui, 20 décembre, elle n'a pas reparu.

Th... A..., âgé de 15 ans, tempérament nerveux. — Constitution très-faible et maladive et évidemment psorique, a beaucoup de dents molaires cariées, dont deux ont déjà été arrachées. — Le 23 novembre, douleurs très-vives d'élancements, comme une rage dans une dent molaire très-creuse, le matin, et surtout après le repas. — La douleur cesse en mangeant. — La chaleur soulage la douleur, ainsi que la marche et le mouvement. — La douleur lui donne envie de mordre. — Elle ne s'étend pas aux parties environnantes, et la pression des mâchoires l'une contre l'autre ne l'augmente pas.—Le malade est très-susceptible de rhumes et de lésions intestinales.—Très-peureux, il n'ose pas rester seul dans l'obscurité. — Il avait pris la veille deux globules de teinture de camomille 12e atténuation, pour une diarrhée liquide précédée de coliques qui cessa le jour même ; il ne conservait qu'un peu de faiblesse, lorsque, dans la journée, la rage de dents se manifesta. — La ressemblance que ces symptômes avaient avec ceux du médicament qu'il avait pris la veille, me firent présumer que l'éveil de ces souffrances pouvait être attribué à son action (quoiqu'il eût déjà été tourmenté plusieurs fois par des maux de dents). Je lui administrai la substance qui me parut couvrir le plus les symptômes après la camomille, et qui en même temps pouvait agir comme antidote de celle que je présumais avoir éveillé les souffrances ; le résultat a prouvé que je ne m'étais pas trompé dans mon diagnostic. — Comme ce jeune sujet était très-impressionable par l'action des préparations homœopathiques, je lui fis respirer deux globules de la grosseur d'une graine de pavot imprégnés de la teinture d'*ignatia* 12e atténuation, le soir, quatre heures après le dîner.

La douleur a cessé presque subitement. — La nuit et le lendemain ont été tout-à-fait sans souffrances. — La douleur s'étant de nouveau réveillée le surlendemain, elle fut aussi dissipée par le même moyen. — Depuis ce temps, elle n'est plus revenue.

Mademoiselle Lim...., âgée de 47 ans, couturière en linge. — Tempérament lymphatique, bossue. — Jouissant d'ailleurs d'une assez bonne santé. — Elle a plusieurs dents gâtées dont elle souffre beaucoup. — Le 24 août, elle vint me consulter ; ses symptômes étaient les suivants : — Gonflement de la joue vers l'angle de l'œil, et le côté droit du nez. — Élancements dans la joue enflée. — Les douleurs deviennent plus fortes vers midi. — Des élancements dans les gencives qui l'empêchent de manger. — Langue blanche. — Elle a de la peine à manger ; elle en éprouve de la fatigue à la nuque. — Douleur d'élancements à la partie supérieure de la tête pendant les accès de douleurs de dents. — Peu de sommeil. — Les autres fonctions se font bien. — Humeur gaie. — Comme la douleur n'était pas très-vive, je lui administrai la teinture de camomille 12e atténuation, trois globules, le matin en s'éveillant. — La douleur s'est dissipée dans la journée, et n'a pas reparu depuis.

M. But..., âgé de 33 ans, fabricant de bronzes, — blond, — tempérament lymphatique nerveux, — très-délicat, — ayant un côté du thorax plus élevé que l'autre, ayant eu plusieurs inflammations de poitrine, et supportant difficilement les fatigues, me consulta le 2 octobre pour un mal aux dents ; son état offrait le tableau suivant : Depuis huit jours des douleurs et des élancements analogues à ceux d'un abcès dans les gencives du côté droit répondant à l'oreille, à la glande sous-maxillaire qui est enflée et au col.—Des élancements dans la joue.—Afflux de salive dans la bouche. — Les joues enflées intérieurement et très-sensibles, ainsi que les gencives qui empêchent de mâcher. — Il ne peut pas ouvrir la bouche. — Le froid augmente la douleur, la chaleur la soulage. — Il souffre davantage la nuit. — Quand il boit ou mange quelque chose, il lui monte des eaux dans la bouche. — Soif avec répugnance pour les boissons. — Mal de tête comme une barre au front, au-dessus des yeux, s'étendant à toute la tête. — Il se sent faible, et éprouve le besoin de prendre des confortants. — Il va rarement à la selle, tous les 3 ou 4 jours, quoique les matières soient liquides. — Urines rouges. — Souvent des palpitations de cœur. — Souvent un point au cœur comme des coups. — Serrement de poitrine parfois. — Il ne dort pas à cause de la douleur des dents. — Ennuyé, triste, il a éprouvé beaucoup de contrariétés. — Je lui administrai trois globules de la solution de mercure 12e atténuation, à prendre le lendemain matin. — Le 3, la douleur était excessivement forte ; hier soir, dans l'espoir d'être soulagé, il prit la poudre à 8 heures. — Une heure après, la douleur a cessé tout à coup. — Aujourd'hui le gonflement est beaucoup diminué. — Il peut manger. — Il n'éprouve que de la faiblesse. — Trois jours après, les symptômes locaux étaient entièrement dissipés. — Pour prévenir le retour de ces accidents évidemment dus à un vice interne, je le soumis à un traitement antipsorique.

Coryza. — La vie active des médecins praticiens les expose souvent à éprouver cette indisposition par suite de refroidissement. Il leur sera facile, dans ce cas, de se convaincre de l'effet des doses minimes de médicaments, même sans se soumettre à des privations diététiques, seulement en s'abstenant de prendre du café ou beaucoup de vin pur le soir de l'expérience. — Un grain de nonpareille, de la grosseur d'une graine de pavot, imprégné de la teinture de pulsatille à la décillionnième atténuation, mise sur la langue le soir en se couchant. — Le lendemain ils se réveilleront délivrés du coryza.

La saison actuelle offre, en outre, des occasions faciles d'expérimenter l'effet des doses homœopathiques dans les amygdalites si fréquentes, et dans lesquelles il n'y aurait aucun danger à rester inactif un jour ou deux, pour faire l'essai des médicaments qu'on croirait inertes. — Si la gorge est d'un rouge vif, avec sensation brûlante et de sécheresse, avec sécheresse de la peau, afflux de sang à la tête, etc., la belladone de 1 à 3 globules de la décillionnième atténuation. — S'il y a de la disposition à la sueur. — Si la bouche est pleine de mucosités et de glaires. — La couleur de la gorge moins vive.—Le mercure noir à la quatre millionnième atténuation, 2 à 3 globules, sans autres soins que l'eau, peu ou blanchie avec du lait. — Souvent ces seules doses suffisent pour la guérison, qui a lieu successivement en très-peu de jours ; et toujours, si quelque cause ne trouble pas l'action du médicament, les malades éprouveront une amélioration sensible, souvent après une exaspération de quelques heures, de manière à ne laisser aucun doute à l'observateur de bonne foi, sur l'action des médicaments administrés.

Il faudrait parcourir tout le cadre nosologique des maladies peu dangereuses, si on voulait indiquer toutes celles où les effets bienfaisans des doses minimes sont faciles à constater.— Je crois en avoir indiqué assez pour que celui qui voudra vraiment s'assurer d'un point en litige, et dont la décision doit avoir une influence si grande sur les destinées de la médecine et de l'espèce humaine, puisse éclairer sa conscience. Je ferai seulement remarquer que, comme les médicaments homœopathiques ne guérissent les maladies que par des mouvements morbides analogues à ceux contre lesquels on les administre, on ne saurait trop s'appliquer à rendre cette analogie la plus parfaite possible. — Bien entendu que pendant la durée de l'action des médicaments, il faut que l'individu se soumette à la privation de toute autre substance médicamenteuse.

Dr Croserio.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 8. — TOME I. 15 MARS 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

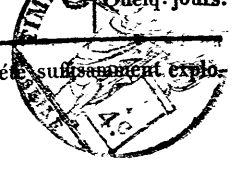
Le Journal de la Médecine Homœopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n. 25, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

TABLEAU DES MÉDICAMENTS HOMOŒOPATHIQUES,

Avec l'indication de leurs antidotes et la durée de leur action (1).

NOMS DES MÉDICAMENTS.	ANTIDOTES.	DURÉE D'ACTION.	NOMS DES MÉDICAMENTS.	ANTIDOTES.	DURÉE D'ACTION.
Acidum hydrocyanicum.	Amoniaq. liquide.	Quelq. jours.	Assa fœtida.	Pulsatille, china.	10 à 15 jours.
~~Acidum muriaticum (hydrochloricum).~~	~~Inconnu.~~		~~Aurum oxydum~~	~~Camph., vinaigre~~	~~10 à 12 jours~~
			Aurum.	?	Quelq. sem.
Acidum nitricum.	?	30 à 40 jours.	Baryta carbonica.	Camphre.	Quelq. sem.
Acidum phosphoricum.	Camphre.	10 à 15 jours.	Baryta acetica.	Camphre.	10 à 30 jours.
Acidum sulfuricum.	?		Belladonna (atropa).	Pulsatille, hyosciam, opium, mercure, hepar sulfuris, vin, café, contre les doses toxiques. Le vinaigre augmente la gravité des symptômes.	5 à 20 jours, selon les doses.
Aconitum napellus.	Acides végé., vin.	1 à 2 jours.			
Agaricus muscarius.	Camph., café, vin.	30 à 40 jours.			
Agnus castus (vitex).	Inconnu.	Quelq. jours.			
Alumina.	Camphre? ipécac., chamom.	Quelq. sem.			
Ambra grisea.	Camphre, pulsat., noix vomique.	15 à 20 jours.			
Ammonium carbonicum.	Camphre, calcar., sulfur.	30 à 36 jours.			
			Bismuthum sub-nitric.	?	Quelq. jours.
Ammonium muriaticum.	Camphre?	20 à 30 jours.	Borax.	?	15 à 20 jours.
Anacardium.	Camphre? Juglons regia.	20 à 30 jours.	Bovista (lycoperdon).	Camphre.	30 à 40 jours.
			Bryonia alba et divica.	Rhus, camphre.	Quelq. jours.
Angustura (cortex Bonplandia trifoliata).	Café.	Quelq. jours.	Caladium seginum (arum seguinum pers).	Capsicum?	5 à 7 semain.
Antimonium crudum.	Sulfure de chaux, mercure?	40 à 50 jours.	Calcarea carbonic.	Camphre, éther nitrique.	40 à 50 jours.
Antimonium tartaricum (tartarus stibiatus).	Pulsatilla, ipecac.	Quelq. jours.	Calcarea acetica.	Camphre.	Quelq. jours.
			Camphora.	Opium.	Quel. heures.
Argentum metallicum.	?	Quelq. jours.	Cannabis.	?	Plus. jours.
Arnica montana.	Camphre; le vin augm. ses effets.	3 à 6 jonrs.	Cantharides (meloë vesicatorius).	Camphre.	10 à 15 jours.
Arsenicum album.	Contre les petites doses infinitésimales, Mercure, ipéc., chamom., contre les grandes doses toniques; savon, sulfure de chaux, lait.	8 à 30 jours, selon les doses.	Capsicum annuum.	Camphre?	Quelq. jours.
			Carbo animalis.	Camphre.	30 à 36 jours.
			Carbo vegetabilis.	Camphre.	30 à 36 jours.
			Castoreum.	Camphre?	Quelq. jours.
			Causticum.	Café, éther nitrique.	40 à 50 jours.
			Chamomilla.	Café, ignatia, pulsatille, aconit.	Quelq. jours.
			Chelidonium majus.	?	Quelq. jours.

(1) Ce tableau comprend tous les médicaments homœopathiques dont les effets pathogénitiques ont été suffisamment explorés, et dont par conséquent l'action curative ne fait plus doute en homœopathie.



NOMS DES MÉDICAMENTS.	ANTIDOTES.	DURÉE D'ACTION.
China.	Ferr., ipécac., arnica, bellad., veratrum, selon les symptômes.	Quelq. jours.
Cicuta virosa.	Camphre?	Quelq. sem.
Cina.	?	Quelq. jours.
Cocculus (menispermum).	Camphre.	6 à 9 jours.
Coffea Arabica (cruda).	Aconit., nux., cham., ignatia.	Peu de temps
Colchicum autumnale.	Vinaigre?	15 à 30 jours.
Colocynthis.	Nux?	1 à 2 semain.
Conium maculatum.	Éther nitrique, café grillé à hautes doses.	30 à 35 jours.
Copavæ balsamus.	Camphre.	Quelq. jours.
Corollia rubra.	?	Plus. semain.
Cracus salivus (stigmata).	Opium.	Quelq. jours.
Cuprum metallicum.	Mercur., cocculus nux, hepar sulfuris, ipécac., china.	2 à 3 semain.
Cuprum anticum.	Les mêmes.	Id.
Cuprum sulfuricum.	Id.	
Cyclamen Europæum (radix).	?	Quelq. jours.
Digitalis purpurea.	?	Quelq. jours.
Drosera rotaudifolia.	?	Quelq. jours.
Dulcamara (solanuum).	?	10 à 15 jours.
Eugenia Jambos L.	Café.	3 jours.
Euphorbia (officinalis).	Jus de citron, café, camphre.	Quelq. sem.
Euphrasia officinalis.	?	Quelq. jours.
Ferrum metallic.	Hepar sulfuris, pulsatille.	10 à 12 jours, de grandes doses, plus long-temps.
Ferrum anticum.	Les mêmes.	Id.
— muriaticum.		
— sulfuricum.		
Filix mas (aspidium).	?	Quelq. jours.
Flamula Jovis (clematis erecta).	Camphre bryonia.	Quelq. jours.
Graphitis.	Vin., nux., arsen.	40 à 50 jours.
Gratiola.	?	Quelq. jours.
Guajacum (officinale).	?	Quelq. jours.
Helleborus niger.	Camphre china.	10 à 20 jours.
Hyosciamus niger.	Nux., belladone.	Quelq. jours.
Jalappa (radix).	?	7 à 8 jours.
Ignatia amara (semina).	Coffea, pulsatille, nux., chamom., cocculus, camphre, selon l'occurrence des symptômes.	7 à 9 jours.
Indigo.	?	10 à 12 jours.
Jodium.	?	40 à 45 jours.
Ipécacuanha (cephaëlis).	Nux., ignatia, cocculus.	Quelq. heures, un jour tout au plus.
Kali carbonicum.	Esprit de nitre dulcifié, café.	30 à 40 jours.
Kali hydrojadicuum.	?	1 à 2 semain.
Kali nitricum (nitrum purum).	Esprit de nitre dulcifié; le camphre aggrave les symptômes.	Quelq. sem.
Lachesis (trigonocephalus lachesis).	?	?
Lactuca virosa.	?	Quelq. jours.
Laminium album.	?	Quelq. jours.
Ledum palustre.	Camphre.	20 à 24 jours.
Lycopodii pollen.	Camphre pulsat.	Quelq. sem.
Manganesium carbonicum et anticum.	Coffea.	Quelq. sem.
Magnesia carbonic.	?	Quelq. sem.
Magnesia muriatica (murias magnesiæ.	Camphre.	Quelq. sem.
Meniantheus trifoliata.	?	Quelq. jours.
Mercurius metallic.	Hepar sulfuris.	12 à 15 jours.
Mercure soluble, Hahnemann.	Camphor, cham., acide nitrique.	
Mercure (dentochlorure de mercure, sublimé corrosif).	Albumen ovi. Salfur., china.	
Mezereum (Daphne).	Camph., mercure.	5 à 6 semain.
Moschus.	Camphre?	Quelq. jours.
Natrum carbonicum.	Camphre.	30 à 40 jours.
Natrum mariaticum.	Esprit de nitre dulcifié.	30 à 40 jours.
Natrum sulfuricum.	?	30 à 40 jours.
Nerium oleander.	?	Quelq. jours.
Nicollum metallic.	?	Quelq. sem.
Nux vomica (strychnos).	Spiritueux, vin, camphre, café, cocculus, cham.	8 à 10 jours.
Oleum animale ætheri (Voy. Dippelis).	?	Quelq. jours.
Oleum petrol. (petrolei).	Nux. vomic.	40 à 50 jours.
Oleum therebinthinæ.	?	15 à 20 jours.
Opium.	Ipécacuanha, café, camphre.	Quelq. heur.
Paris quadrifolia.	?	Quelq. jours.
Petroselinum.	Camphre.	1 à 2 jours.
Phellandrium aquaticum.	Camphre?	Quelq. jours.
Phosphorus.	Nux., camphre, café, vin, opium.	30 à 40 jours.
Platina.	Pulsatille.	20 à 30 jours.
Plumbum aceticum.	Opium.	15 à 20 jours.
— metallicum.	Opium, électricit.	
Prunus laurocerasus.	Café, camphre, ipécacuanha.	6 à 8 jours.
Psoricum.	Silicea!	40 à 50 jours.
Pulsatilla.	Chamom., café, nux., ignatia!	10 à 12 jours.
Ranunculus bulbosus.	Camphre?	Quelq. jours.
Sceleratus.	Pulsatille.	20 à 25 jours.
Ratannia.	?	?
Rheum.	?	Peu de jours.
Rhododendron chrysanthum.	Clematis, rhus, camphre.	15 à 20 jours.
Rhus toxicodendron.	Bryonia, coffea, camphre.	15 à 30 jours, selon les doses.
Ruta graveolens.	Camphre.	Quelq. jours.
Sabadilla.	Camph., pulsatil.	10 à 15 jours.
Sabina.	Camphre.	20 à 30 jours.
Sambucus nigra.	?	Quelq. jours.
Salsaparilla.	?	Quelq. sem.
Secale cornutum.	Solan., nigr., camph.	10 à 20 jours.
Senega (polygala).	Camph., arnica, bryonia bellad.	10 à 20 jours.
Sepia (succus).	Acides végétaux, antimoin., acon.	40 à 50 jours.
Silicea.	Hepar sulfuris, camphre.	40 à 50 jours.
Solanum nigrum.	Secale cornutum, hyoscyamus dulcamara.	Quelq. sem.
Spigelia anthelmia.	Camphre.	20 à 25 jours.
Spongia (torta).	Camphre.	15 à 20 jours.
Scilla maritima.	Camphre.	10 à 15 jours.
Stannum.	Camphre.	15 à 20 jours.
Staphysagria (delphinium).	Camphre.	15 à 20 jours.
Stramonium (datura).	Acide citrique, tabac.	1 à 2 jours, de grandes doses toniques plus. jours.
Strontiana carbonica.	Camphre.	Plus. semain.
Sulfur (trituratum).	Camphre, pulsatille.	Plusieurs semaines.
Sulfuris tinctura.		

NOMS DES MÉDICAMENTS.	ANTIDOTES.	DURÉE D'ACTION.	NOMS DES MÉDICAMENTS.	ANTIDOTES.	DURÉE D'ACTION.
Sulfuretum kalicus et calcareus (hepar sulfuris).	Camphre, pulsatille.	Quelq. jours.	Thuya occidentalis.	Camphre.	15 à 30 jours.
Tabacum (nicotiana).	Pulsatille, ipécac. nux., hyoscyam, camphre.	Quelq. jours.	Valeriana offic.	Café, camphre.	3 à 5 jours.
			Veratrum album.	Café, acon., china.	5 à 6 jours.
			Verbascum thapsus.	?	Quelq. jours.
			Viola odorata.	Ipécacuanha.	Quelq. jours.
Taraxacum.	?	Peu de jours.	— tricolor.	?	Quelq. jours.
Teucrium charum.	?	10 à 20 jours.	Zincum metallicum.	Camphre, ignatia.	Quelq. sem.

NOIX VOMIQUE. (*Suite.*)

ODONTALGIES. — La *noix vomique* est l'un des principaux remèdes contre les maux de dents arthritiques, surtout lorsque les douleurs partent d'une dent creuse, qu'elles sont déchirantes, qu'elles se répondent dans toutes les autres dents, dans les mâchoires et dans le visage, qu'elles sont calmées par la chaleur et qu'elles ne se renouvellent ni par l'air froid, ni par les boissons froides. — On préfère au contraire le *rhus* lorsque les douleurs se renouvellent par le froid.

OPHTHALMIES. — Contre certaines ophthalmies catarrhales, arthritiques, rhumatismales et scrofuleuses où l'on remarque les symptômes suivants : douleur déchirante et tiraillante des paupières, douleur compressive, prurit brûlant; douleur dans les angles de l'œil et au bord libre des paupières, comme si ces parties étaient excoriées, surtout le matin; cette douleur s'accroît par le toucher; les paupières s'agglutinent facilement le matin. — Lorsque le globe de l'œil est le siège d'une douleur mordicante avec écoulement abondant des larmes; chaleur brûlante et fourmillement ou prurit que le frottement soulage. — Lorsque l'inflammation s'étend à tout le globe de l'œil avec photophobie. — La *noix vomique* rend de grands services dans les ecchymoses des yeux qui ne sont accompagnés d'aucune douleur.

ORCHITE. — Lorsqu'il est la suite d'une gonorrhée et que les douleurs deviennent insupportables au moindre toucher et qu'il y a soif. Cependant la *noix vomique* n'est ici qu'un moyen auxiliaire; le *mercure* est en général plus efficace. — L'*arnica* est le véritable spécifique contres les orchites, qui dépendent de violences extérieures.

PARALYSIE. — Surtout des membres inférieurs avec constipation. — La *bryone*, le *cocculus* et le *rhus* sont avec la *noix vomique* les principaux remèdes contre les paralysies en général.

PÉRITONITE PUERPÉRALE. (Fièvre puerpérale). — Lorsque les lochies sont supprimées, qu'il y a pesanteur et chaleur brûlante des parties génitales, tension des mamelles gorgées de lait, douleur brûlante dans toute l'étendue de l'abdomen, augmentée par le mouvement et par la pression, renvois amers, nausées et vomissements, constipation. — L'*aconit* pourra ouvrir le traitement, quand à beaucoup de fièvre et à une forte inflammation se joindront de l'angoisse, des étouffements, de la dyspnée, une phlegmasie intestinale. — La *pulsatille* peut être employée dans les mêmes circonstances que la *noix vomique;* on donnera la préférence à ce dernier moyen, lorsque l'individu est d'un caractère impatient, irritable, sujet à la colère, surtout s'il y a état gastrique; la *pulsatille*, convient davantage chez les personnes d'un caractère doux et qui ont de la résignation.

PHLEGMASIA ALBA DOLENS (Inflammation des vaisseaux absorbants lymphatiques angio-leucite). — Lorsqu'elle est produite chez les femmes en couche par l'abus du café ou de l'infusion théïforme de *camomille*, surtout quand on observe les symptômes suivants : douleurs vives dans les régions lombaire et sacrée; douleurs lancinantes et de brisure de l'abdomen causées par le mouvement, par le toucher, par la toux et par l'éternument; rapports et goût acides, nausées, vomissements, sécheresse des lèvres et de la langue; celle-ci couverte d'un enduit muqueux ou jaunâtre; pesanteur dans les parties sexuelles avec chaleur brûlante, suppression des lochies, constipation ou selles dures avec douleurs lancinantes et brûlantes au rectum; douleurs en urinant, ou rétention d'urine; peau âcre, sèche comme du parchemin avec soif intense, surtout appétence pour les boissons froides; pouls plein, dur, angoisses et agitation continuelles, sécrétion plus abondante du lait, mamelles engorgées, tendues avec douleur compressive. — On emploiera dans d'autres circonstances : la *belladone*, la *bryone*, le *rhus*, la *pulsatille*, l'*arsenic*. — On aura recours dans certains cas aux antipsoriques et de préférence au *soufre*, à la *calcarea carbonica* et au *lycopode*.

PLEURITES. — On peut administrer la *noix vomique* contre la toux sèche, spasmodique et la voix rauque. — Du reste, l'*aconit* et la *bryone* sont les principaux remèdes contre cette maladie.

PNEUMONIE. — Avec symptômes gastriques et bilieux, constipation, oppression, douleurs poignantes, grande soif.—Dans toute autre circonstance l'*aconit* à dose répétée est le remède par excellence. Le docteur *Kretschmar* le donne de la manière suivante : R. *tinct. aconit* x gouttes vj-xij. *Aq., font., distil.* onces v. i. *sir-simple*, once j. m. d. toutes les deux à six heures une cuillerée, jusqu'à parfaite guérison. — La *bryone* est essentiellement indiquée lorsque la plèvre participe à l'inflammation. — La *scille*, le *chanvre*, le *china*, trouvent aussi leur emploi : cette dernière substance lorsque la pneumonie prend un caractère nerveux.

PROLAPSUS DU VAGIN. — Hahnemann a souvent remédié à cette affection dans peu de jours par une seule dose de *noix vomique*. — Cette substance a été aussi utile dans le gonflement du vagin chez des femmes enceintes avec douleurs brûlantes, poignantes et qui

sont aggravées par le toucher. — On peut encore employer dans les vaginites l'*aconit*, la *belladone* et le *mercure*.

PSOITIS. (Lumbago inflammatoire). — La *noix vomique* et la *bryone* sont indiquées, lorsque les douleurs augmentent par le mouvement; le *rhus* et la *pulsatille* lorsqu'elles augmentent par le repos, ou par le moindre air frais; les *cantharides* lorsqu'elles sont accompagnées du spasme de la vessie; le *mercure* et la *camomille* lorsque les douleurs sont intolérables la nuit. — La *staphysaigre* quand la douleur est pulsative, qu'il y a commencement de suppuration; dans ce dernier cas, conviennent aussi l'*arnica*, la *camomille*, le *china*, le *mercure*, le *foie de soufre*, l'*or*, l'*assa fœtida*. — La *belladone* est efficace lorsque les douleurs sont tiraillantes, déchirantes et sont encore de nature inflammatoire. — La forme chronique réclame plutôt la *digitale*, la *coloquinte*, l'*argent*, le *plomb*.

RHUMATISMES. — Quand il y a : douleur tiraillante périodique qui part de la région sacrée et remonte jusqu'aux épaules. — Tiraillement, parfois élancements dans la jambe depuis le genou jusqu'à la région inguinale, douleurs qui augmentent par le mouvement et par le toucher. — Rhumatisme aigu avec pression à la tête, tiraillements d'un côté du corps des épaules aux doigts, engourdissements des membres supérieurs et inférieurs, surtout la nuit; élancements dans les hanches, sensibilité à l'air, contraction des doigts du pied gauche. — Douleurs périodiques le long du dos, entre les épaules ou vers les parties sexuelles, augmentées par le mouvement, avec constipation opiniâtre.

ROUGEOLE. — La *noix vomique* peut être employée avec avantage contre la toux sèche qui persiste après cette maladie.

SCIATIQUE. — (*V.* Névralgie sciatique).

STOMACACE. — Lorsque les gencives sont noirâtres et très-tuméfiées, qu'il y a odeur cadavéreuse de la bouche, face décolorée, défaut d'appétit, beaucoup de soif, insomnie. — Le *mercure* et l'*arsenic* sont les principaux remèdes contre cette affection.

STRANGURIE. (*V.* Ischurie). — La strangurie des enfants à la mamelle se dissipe souvent par une seule dose d'*aconit* x/o.

TOUX. — Sèche, continue, avec chatouillement au larynx, râle muqueux dans les bronches, constipation. — (*V.* Bronchite).

TOUX CONVULSIVE. — (*V.* Coqueluche).

TYPHUS. — (*V.* Gastro-entéro-céphalite).

ULCÈRES. — La *noix vomique* peut être utile, comme remède intermédiaire, mais en général il faut recourir aux antipsoriques.

VAGINITES. — (*V.* Prolapsus du vagin).

VERS INTESTINAUX. — Contre les lombrics et ascarides, lorsqu'il y a grande sensibilité de l'abdomen, météorisme, nausées, constipation. — L'*aconit*, le *fer*, le *spigélia*, la *sabadille* sont encore d'excellents moyens pour expulser les vers et prévenir leur reproduction.

VERTIGES. — Lorsqu'ils présentent les phénomènes suivants : — vertiges se portant d'une place à l'autre; — vertige en marchant, qui cesse quand on s'arrête; — attaque de vertige, comme s'il y avait tournoiement au cerveau, avec perte de connaissance de courte durée; — vertige avec tournoiement après le repas, ou quand le sujet a des renvois; — vertige après s'être couché, il lui semble que le lit pirouette avec lui; — vertige avec obscurcissement de la vue, pendant le repas, comme lorsqu'on vient subitement du froid dans une chambre chaude; — étant couché sur le dos, on ne saurait lever la tête, à cause de vertige et d'obscurcissement de la vue; — vertige et défaillance; — vertige, comme quand on ne voit, ni n'entend, ou qu'on va tomber pendant l'éternument et la toux, ou comme quand on se relève, après s'être courbé très-bas; — vertige dans la marche et balancement comme si l'on devait tomber de côté ou en arrière.

VOLVULUS. (*Incarceratio, interceptio intestinorum*). — Par hernies étranglées (*V. Hernies*). — La *belladone* est souvent indiquée ici, à raison des symptômes spasmodiques prédominants.

VOMISSEMENTS. — Contre le vomissement des ivrognes. — Vomissement d'aliments chez les femmes enceintes. — Contre certains vomissements chroniques périodiques.

AFFINITÉS D'ACTION. — Parmi les principales substances qui offrent, avec la *noix vomique*, de l'analogie dans leurs effets pathogénétiques on peut compter : le *rhus*, la *bryone*, le *cocculus*, la *coloquinte*, l'*ignatia*, la *belladone*, la *camomille*, la *pulsatille*, le *mercure*, l'*opium*, le *plomb*, le *veratrum*, le *capsicum*, etc., etc. — On aura soin de choisir de préférence celle qui répond le mieux à l'âge, au sexe, au tempérament, aux habitudes du malade, aux causes et aux symptômes offerts par telle ou telle nuance de la maladie.

ANTIDOTES. — Le *vin*, l'*eau-de-vie*, le *camphre* neutralisent l'action trop vive de la *noix vomique*. — Le *café* enlève le mal de tête et l'inappétence qu'elle occasionne. — Le *cocculus* dissipe les engourdissements, qu'elle cause dans les membres. — L'exaltation de sensibilité et l'oppression de poitrine, provoquées par cette substance, ne résistent point à l'*aconit*. — La mauvaise humeur et le chagrin auxquels ce remède a donné lieu, cèdent à l'emploi de la *camomille*.

OBSERVATIONS. — 1° La *noix vomique* convient mieux, comme nous l'avons déjà dit plus haut aux personnes dont l'humeur est inquiète, le caractère vif, ardent et emporté; s'il s'y joint de la malice, de la méchanceté, son application est mieux indiquée encore.

2° Cette substance répond particulièrement aux maladies de l'âge adulte masculin.

3° Les symptômes de ce remède se développent le matin de bonne heure et après le dîner; c'est pourquoi, à moins d'urgence, on ne doit l'administrer que le soir quelques heures avant de se coucher. Le matin et de suite après le dîner, son action se mêlerait avec l'action des symptômes de la maladie, ce qu'il faut éviter, pour rendre la guérison plus douce.

4° Le remède prescrit, il faut éviter tout travail intellectuel, qui favoriserait le développement des symptômes céphaliques qu'il provoque.

5° Employé contre les maladies chroniques, le malade doit se promener pendant une ou plusieurs heures à l'air libre, il doit avoir soin de purifier ses appartements, en ouvrant ses fenêtres.

6° Il est en général indiqué dans les maladies dont les symptômes s'accroissent par le mouvement; on choisira de préférence le *rhus*, la *bryone* lorsqu'ils sont augmentés par le repos.

Dr JOURDAIN.

RÈGLES A SUIVRE

Dans le Traitement des maladies chroniques les plus invétérées.

Tant que l'on s'est borné à ne prescrire qu'une seule dose du même médicament antipsorique dont on a attendu les effets, mais en vain, pendant six semaines avant de recourir à une autre substance, dont les résultats souvent n'étaient pas plus satisfaisants; on a perdu un temps précieux, et on a prolongé sans utilité le traitement des maladies chroniques enracinées. Mais dès qu'il a été reconnu qu'on pouvait sans inconvénient répéter la dose du même remède antipsorique dans des intervalles plus ou moins rapprochés, suivant les circonstances, on a beaucoup accéléré la guérison de ces affections.

Le Dr *Ægidi*, d'après le résultat de sa propre expérience, trace les préceptes suivants pour l'administration convenable des *antipsoriques*. (*Voy.* Archives pour la thérapeutique homœopathique, 12e volume, premier cahier, pag. 123.)

Après avoir donné le médicament approprié et bien choisi, deux cas se présentent au bout de huit jours : l'état de la maldie est A *changé* ou B il *n'est pas changé*.

A. Dans le premier cas, la maladie A *s'améliore*; B *s'empire* ou C *change de forme*.

A. Lorsqu'*elle s'améliore*, on reconnaît que le médicament agit d'une manière efficace, il convient alors d'attendre avec patience, tant que dure l'amélioration.

Quand même ce mieux être ne fait que des progrès lents pendant plusieurs semaines, il ne faut pas se presser de recourir à une nouvelle substance, on ne ferait qu'entraver la guérison.

Il arrive assez fréquemment que le rétablissement s'opère à la suite de la première dose d'un remède convenablement choisi; c'est lorsque le mal n'est pas trop enraciné, et surtout lorsque le malade n'a pas été tourmenté antérieurement par une foule de drogues héroïques administrées d'après la méthode ordinaire.

Dès que l'amélioration s'arrête, que l'état maladif devient stationnaire, nul moyen n'est plus convenable (s'il ne se présente aucune contradiction), que celui qui a déjà fait du bien, et dans ce cas on administrera non seulement une seconde dose de la même substance, mais on la répétera autant de fois qu'on en obtiendra un bon résultat.

On peut répéter le plus souvent les doses de sept en sept jours, dans d'autres cas de quatre en quatre jours, et même d'un jour à l'autre.

D'après ce procédé, la maladie marchera rapidement vers la guérison.

On ne devra choisir une autre substance que lorsqu'on aura reconnu que la première n'opère plus de bien; on tiendra la même conduite avec la substance nouvellement choisie.

B. Lorsque la *maladie s'empire*, il arrive souvent que les symptômes caractéristiques de la maladie augmentent d'intensité sans qu'elle change de forme, c'est l'*exacerbation homœopathique*. Dans ce cas, le médicament a attaqué le mal dans son essence, et on doit laisser passer tranquillement la réaction, à moins qu'elle ne se prolonge trop long-temps ou qu'elle ne devienne trop forte; alors on administrera l'antidote convenable.

Dès que l'amélioration qui s'ensuivra s'arrête, on répétera, suivant les circonstances, ou le même remède, mais à des doses plus faibles et à des puissances plus élevées, ou bien on choisira une autre substance plus convenable.

C. Lorsque la *maladie change de forme* on reconnaîtra que le remède que l'on avait administré n'était pas approprié, et l'on s'empressera d'en choisir un autre plus convenable.

B. Il nous reste à parler du cas où la maladie *n'est point changée*, au bout de huit jours, après l'usage du remède administré.

Lorsque ce remede est bien approprié, on en répétera les doses à des distances plus ou moins rapprochées, jusqu'à ce que le malade en soit impressionné, ce que l'on reconnaîtra par une ex-acerbation homœopathique à laquelle succède, ou une amélioration manifeste, ou bien le développement de plusieurs nouveaux symptômes qui sont propres au médicament. Dans ce cas, la maladie se complique à la vérité, mais c'est souvent dès cet instant que l'amélioration se manifeste, et si au contraire ce mieux-être ne se présente pas, on choisira une nouvelle substance.

Dr JOURDAIN.

POLÉMIQUE.

L'homœopathie fait son chemin parmi nous et le fait d'une manière convenable. Encore quelque temps, et le public médical sera en possession de tous les travaux sortis de l'école allemande qui ont une importance véritable, et peuvent être utiles soit à l'élaboration théorique, soit à la vérification pratique du problème soulevé par Hahnemann.

Outre les ouvrages principaux du vénérable fondateur de la doctrine homœopathique, que maintenant nous possédons presqu'en totalité, et que nous devons

à la plume facile et au zèle infatigable de M. Jourdan, nous savons que de nombreuses traductions ont été entreprises par plusieurs médecins homœopathistes. Déjà, MM. de Bachmeteff et Rapou, dont, par une méprise regrettable, MM. Foissac et Didier ont répété le travail, nous ont donné l'important ouvrage de Boninghausen, *Sur la principale sphère d'action des médicaments antipsoriques*, et nous savons de MM. Rapou et de Bachmeteff qu'ils se proposent de faire pour les médicaments apsoriques ce qu'ils ont si bien exécuté pour les antipsoriques. D'un autre côté, M. le docteur Peschier de Genève, qui avait entrepris depuis longtemps la publication de l'important ouvrage du docteur Weber, intitulé : *Exposition systématique des effets pathogénétiques purs des remèdes*, vient de donner la seconde livraison en promettant que la troisième suivra presque immédiatement. Nous savons aussi que notre honorable confrère, le docteur Mabit, est occupé de la traduction du traité de Hartmann sur les *Maladies aiguës*, en même temps que notre ami, le docteur Curie, poursuit la traduction du *Répertoire* de Ruckert.

On en conviendra avec nous, les médecins homœopathistes, qu'on accuse si légèrement de manquer de bon sens, savent au moins faire preuve d'intelligence et de logique dans la manière dont ils conduisent l'œuvre de propagation de la doctrine nouvelle. Au lieu d'ambitionner ces succès éclatants et passagers qu'il est toujours facile d'obtenir lorsqu'on spécule dans le présent, ils se résignent, pour un temps, au rôle sage et modeste de vulgarisateurs des idées d'autrui. C'est que toute réforme scientifique veut être conduite avec sagesse et maturité, et qu'il est sage de rassembler les pièces d'un procès, non seulement avant de le juger, mais aussi avant d'entamer le débat.

Il nous est pénible de voir qu'une réserve aussi judicieuse ne soit pas imitée des adversaires de l'homœopathie; plus pénible d'en être réduits à engager des hommes de savoir et de bonne foi à étudier et à réfléchir avant de nous attaquer. Non que dans la question qui nous occupe, nous prétendions décliner la compétence de qui que ce soit, et celle de MM. Bonnet, Trousseau, Gouraud et Andral moins que de tous autres, mais c'est qu'il nous répugne de dépenser notre temps à convaincre ces messieurs qu'ils font dire à Hahnemann et à ses disciples ce qu'ils n'ont jamais dit, qu'ils se donnent la joie de créer un fantôme pour se récréer ensuite à souffler dessus et le faire évanouir.

Dernièrement, M. le professeur Andral a fait, du haut de sa chaire, une critique demi-railleuse et demi-sérieuse à laquelle nous ne répondrons pas aujourd'hui, faute d'avoir en notre possession les notes qui ont été prises pendant sa leçon. M. Bonnet, président de la Société royale de Médecine de Bordeaux, a fait imprimer, dans le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* (8e liv.), un rapport lu à cette Société, rapport qui est une critique de l'homœopathie, et que MM. Trousseau et Gouraud ont fait suivre de la relation d'expériences homœopathiques tentées par eux à l'Hôtel-Dieu de Paris. Les travaux de ces messieurs veulent être examinés quant aux faits qu'ils contiennent et quant aux réflexions auxquelles ils ont donné lieu. Réduisons d'abord les faits à leur juste valeur, nous nous occuperons ensuite de la logique.

Et, d'abord, glissons rapidement sur cette éternelle objection que l'homœopathie ne peut être vraie parce qu'elle blesse les principes admis dans la science, qu'elle renverse la logique généralement suivie en médecine. S'il est un point sur lequel les médecins allopathistes de toutes les écoles devraient se montrer traitables, c'est évidemment sur celui qui nous occupe. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les articles auxquels nous faisons allusion.

M. Bonnet conteste l'opinion de Hahnemann qui soutient que la *cause prochaine* des maladies et leur *nature intime* échappent à notre connaissance; et il regarde comme incontestable que l'anatomie pathologique nous donne dans beaucoup de cas des révélations sur ces deux points. En cela, il confond les résultats de la maladie avec la maladie elle-même. L'anatomie pathologique vous dit assez bien à quels désordres peut conduire l'état morbide que vous nommez inflammatoire, mais elle vous laisse complétement ignorant sur la nature des modifications organiques qui conduisent l'appareil ou le système phlogosé de l'état sain à l'état cancéreux, je suppose. De la nature intime des phénomènes, comme de l'essence des êtres, messieurs, nous ne savons rien et nous ne saurons jamais rien. En le disant d'une manière aussi explicite que l'a fait Hahnemann, il a évité les contradictions dans lesquelles vous tourbillonnez sans cesse, criant aujourd'hui contre l'*ontologie*, et demain faisant à l'anatomie pathologique les honneurs de croire qu'elle puisse vous permettre d'être *ontologistes*, car l'ontologie n'a jamais été que la prétention, bien ou mal fondée, de pénétrer la cause prochaine, la nature intime ou l'essence des êtres. Pourquoi donc, messieurs, caresser d'une main l'idole que vous soufflétez de l'autre?

C'est encore, selon nous, un bien pauvre argument opposé par M. Bonnet à l'homœopathie, de venir dire que les désordres pathologiques n'ont point cessé parce que la *totalité* des symptômes a disparu, et de donner pour preuve le passage d'une maladie aiguë à l'état chronique. Si M. Bonnet eût lu l'*Organon* avec plus de soin, il aurait vu que non seulement Hahnemann exige pour la guérison la disparition de la totalité des symptômes, mais encore la non-apparition de symptômes nouveaux et par conséquent le retour des forces et du bien-être. Lorsqu'une maladie aiguë devient chronique, il y a des symptômes nouveaux qui apparaissent; dès-lors, vous n'êtes plus dans les conditions assignées par Hahnemann à l'état de santé. En bonne logique, point de maladies sans manifestations, c'est-à-dire sans symptômes. Or, là où il sera impossible au médecin, qui interrogera tous les organes et tous les systèmes avec le soin religieux que les médecins homœopathistes apportent à cet examen, de recueillir un ou plusieurs symptômes, c'est-à-dire le plus léger trouble, à moins d'être pris de la manie de voir des malades partout et d'en vouloir à tout prix, évidemment le médecin devra dire que l'individu se porte bien. Rien n'existe pour nous que par ses manifestations; les phénomènes physiologiques qui se passent en chacun

de nous sont des symptômes de la santé, comme les symptômes morbides sont les manifestations de l'état morbide. Où il n'y a point de symptômes, la maladie n'est pas pour l'observateur. Faut-il en être réduit à justifier des propositions si évidentes!!!

M. Bonnet se trompe encore lorsqu'il croit que nous en sommes réduits à prononcer sur la parole du maître, si nous affirmons que les médicaments homœopathiques produisent sur l'homme sain des désordres analogues à ceux qu'ils sont aptes à guérir sur l'homme malade. S'il avait fait de l'homœopathie une étude approfondie, s'il avait lu les journaux allemands et le traité de *Matière médicale pure*, chose indispensable pour celui qui se croit en droit de juger une doctrine, il saurait que Hahnemann et ses disciples, et même des personnes tout-à-fait étrangères à l'homœopathie, placées dans des conditions et dans des lieux différents, ont répété les expériences de Hahnemann, et que, pour un grand nombre de substances, ses disciples ont expérimenté avant lui. Et c'est le résultat combiné d'expériences faites en des temps et dans des lieux différents qui ont permis d'arrêter le tableau de chaque substance pathogénétique aujourd'hui connue. L'expérimentation sur les animaux est venue aussi confirmer l'expérimentation sur l'homme (Voy. notre journal, n° 5, p. 44), et cet accord merveilleux a permis d'asseoir la loi des semblables sur une base qu'il est plus facile d'attaquer que de détruire.

Au surplus, nous devons des remercîments à M. Bonnet, car, sans s'en douter, et bien malgré lui probablement, il ajoute encore à notre conviction.

Lors de l'avant-dernière guerre d'Espagne, M. Bonnet qui, à cette époque, ignorait l'homœopathie, vit *l'administration long-temps continuée de la douce-amère déterminer quelquefois une éruption miliaire à la périphérie du corps, la pomme épineuse occasionner du délire et des convulsions*, mais jamais, ajoute-t-il, il n'a vu une *dartre* être produite par la douce-amère, ni l'*aliénation mentale* succéder à l'emploi de la pomme épineuse. Cela se conçoit facilement. Si je voulais faire des expériences concluantes, je ne m'aviserais jamais de prendre pour sujet d'expérimentation une armée en campagne, soumise par nécessité à toutes les privations, à toutes les irrégularités de régime, à tous les accidents que la guerre entraîne après elle. Voilà cependant les arguments qu'on nous oppose! Eh bien! puisque M. Bonnet argue contre nous de ce qu'il a vu, il me permettra de lui répondre parce que j'ai vu à mon tour, et s'il prétend qu'on doive accorder confiance à sa parole, il ne trouvera pas mauvais que je lui en demande autant pour la mienne. J'affirme donc à M. Bonnet avoir vu, de mes propres yeux vu, le *thuya occidentalis* produire la *sycosis* sur l'homme sain, sycosis passagère et qui a disparu d'elle-même au bout de quelque temps; ayant pour symptômes deux *fics* véritables, accompagnés d'ardeur très-prononcée dans le canal de l'urètre, surtout en urinant, et d'un écoulement léger. Je ne fais aucun doute que si j'eusse poussé plus loin l'administration du médicament, je n'eusse obtenu des accidents encore plus prononcés, à savoir une blennorragie véritable et des fics de fort honnête dimension.

Mais voyez l'inconséquence de la critique! Sans avoir suffisamment expérimenté par eux-mêmes, les médecins qui nous attaquent nient ce que nous avançons sur tous les médicaments, et ils nous accordent tout ce que nous leur demandons, par rapport au mercure. Le mercure, disent-ils, confirme la loi. Mais de deux choses l'une: ou, dans l'ordre thérapeutique, le mercure est une exception inexplicable qui guérit par la loi des semblables, tandis que tous les autres médicaments guérissent en vertu de la loi des contraires; ou ce qui est vrai du mercure l'est aussi des autres substances, ou Dieu aurait créé, pour une classe de maladies et pour un agent thérapeutique, une exception qui sortirait entièrement des lois physiologiques et pathologiques générales, ou vous n'avez pas su lire jusqu'ici dans les autres substances ce que vous avez si bien aperçu dans le mercure. J'avoue que, pour mon compte, je préfère douter des médecins allopathistes que de Dieu. La *loi des semblables*, voilà le nœud du problème. En vérité, ce serait pitié de croire que M. Bonnet y ait seulement touché. Nous verrons, dans un prochain article, si MM. Trousseau et Gouraud ont été plus heureux, s'ils ont eu plus de logique.

LÉON SIMON.

BIBLIOGRAPHIE.

MÉMORIAL

DU

MÉDECIN HOMOEOPATHISTE, ETC., ETC.;

PAR J.-L. HAAS,

Traduit de l'allemand sur la vingtième édition,

PAR A.-J.-L. JOURDAN (1).

Indépendamment des préventions qui, jusqu'ici, ont entouré la doctrine homœopathique, l'un des plus grands obstacles à sa propagation se trouve dans l'absence de guides suffisants pour celui qui veut en appliquer les préceptes. En attendant les publications qui se préparent, le mémorial de J.-L. Haas doit être d'un utile secours à ceux qui débutent dans la carrière, sous condition qu'on lui accordera la confiance qu'il mérite, c'est-à-dire qu'on verra en lui un résumé habilement fait des nombreux travaux épars dans ceux des journaux allemands qui ont embrassé la cause de l'homœopathie.

Lorsque, pour la première fois, l'esprit se porte sur les livres de Samuel Hahnemann, et que, sans le secours des divisions nosologiques, tout artificielles et mensongères qu'elles soient, on essaye de s'orienter au milieu de ce déluge de symptômes fournis par chaque substance, le découragement et le dégoût

(1) 1 vol. in-24; prix : 3 fr. Chez Trinquart, libraire, rue de l'École de Médecine, n° 9.

ne tardent pas à s'emparer de tout commençant. Pour nous, surtout médecins français, qui, depuis un demi-siècle, avons toujours cherché à ramener les maladies à leur plus simple expression, ce que nous nommions chercher leurs *signes pathognomoniques*, il nous devient excessivement pénible d'arriver à la détermination du spécifique approprié.

En semblable conjoncture et en attendant mieux, le manuel de J.-L. Haas peut, nous le répétons, rendre plus d'un service au médecin praticien. L'auteur a pris pour base de son travail le cadre nosologique tel que nous le connaissons, et sous chacune de ces individualités de commande, écloses du cerveau des pathologistes d'autrefois, il a rangé les différents médicaments dont les effets pathogénétiques ont été constatés en homœopathie. Sans aucun doute, Hahnemann a porté aux systèmes nosologiques un coup dont ils ne se relèveront jamais. Mais, ne serait-ce que comme moyen de recherche, il est encore et souvent utile de saisir le lien entre les tableaux symptomatologiques des différentes substances consignés dans les ouvrages de matière médicale homœopathique, et les dénominations généralement admises. Nous ne saurions donc trop recommander le mémorial de Haas, en répétant qu'il ne faut tenir, des indications qu'on y trouve, qu'un compte conditionnel, c'est-à-dire, qu'en toute occasion, il faudra les vérifier dans des ouvrages plus étendus. C.

MONOGRAPHIE DES DERMATOSES.

OU

PRÉCIS THÉORIQUE ET PRATIQUE DES MALADIES DE LA PEAU,

Par le Baron ALIBERT,

Médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, etc.

Deux volumes grand in-octavo, imprimés sur beau papier vélin-raisin, avec les beaux caractères de Rignoux. Prix : 15 fr. A Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 9.

Cet ouvrage doit servir de texte au cours sur les Maladies de la peau que M. le professeur Alibert se propose de faire incessamment dans l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Louis.

EXPOSITION SYSTÉMATIQUE

DES

EFFETS PATHOGÉNÉTIQUES PURS DES REMÈDES,

Par le Docteur WEBER,

Traduite et publiée par le docteur Peschier de Genève.
Prix : 4 fr. 50 c. la livraison.

A Paris, chez Cherbulier, libraire, rue de Seine; et chez Trinquart, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 9.

L'ouvrage du docteur Weber, dont nous annonçons la publication, commencé depuis quelque temps déjà par M. Peschier, formera plusieurs livraisons dont les deux premières sont en vente. Le traducteur annonce que la troisième suivra presque immédiatement, et nous nous en félicitons, car il est indispensable à tous ceux qui pratiquent l'homœopathie. Nous regrettons seulement que M. Peschier n'ait pas fondu ensemble les deux ouvrages de Weber qui comprennent les remèdes *antipsoriques* et les remèdes *apsoriques*. Celui-ci ne contient que ces derniers. Il est vrai que l'honorable traducteur se propose de compléter son travail en donnant plus tard le traité relatif aux antipsoriques. Dans l'intérêt de la propagation de la doctrine homœopathique, et pour rendre son application de plus en plus facile, nous ne saurions faire des vœux trop ardents pour que ces promesses reçoivent un prompt accomplissement. Les deux livraisons que nous annonçons contiennent la symptômatologie de la tête et de la face.

Traité de matière médicale, ou de l'action pure des médicaments homœopathiques, par le docteur *S. Hahnemann*, avec des tables proportionnelles de l'influence que diverses circonstances exercent sur cette action, par *C. Bonninghausen*; traduit de l'allemand par *A.-J.-L. Jourdan*, membre de l'académie royale de médecine, tome second, in-8° de 570 pages. A Paris, chez J.-B. Bailliere, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 13 *bis*.

Le 3e et dernier volume paraîtra le 15 mai. Prix de l'ouvrage complet : 3 vol. in-8°, 24 fr.

M. Jourdan, dont le zèle pour l'avancement de la science ne se dément en aucune occasion, poursuit avec activité la publication de la matière médicale pure. Nous nous proposons de consacrer plusieurs articles à l'examen des travaux de Samuel Hahnemann, et de faire ainsi mieux apprécier le caractère de la nouvelle réforme médicale. L'*organon*, les *maladies chroniques*, et la *matière médicale*, forment un ensemble doctrinal, au milieu duquel il n'est pas toujours facile de se maintenir. C'est à cette difficulté que nous devons beaucoup des préventions qui s'élèvent, et les critiques mal fondées que l'on déverse sur l'homœopathie. L'examen analytique et détaillé des principes de l'homœopathie nous occupera spécialement à dater du 10e numéro. 0

Précis des médicaments antipsoriques homœopathiques, de leur sphère d'action principale et de leurs propriétés caractéristiques, par M. le docteur de *Bonninghausen*; traduit de l'allemand par MM. les docteurs *Foissac.* et *Didier* 1 v. in-8°; prix : 5 fr. A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'académie royale de médecine, rue de l'Ecole de Médecine, n° 13 *bis*.

Nous attendions la publication de MM. Foissac et Didier pour rendre un compte comparatif de la traduction du même ouvrage, faite par MM. de Bachmeteff et Rapou. Aujourd'hui, sans prétendre établir aucune supériorité en faveur de l'une ou l'autre de ces deux traductions, nous exprimerons le regret de voir des efforts, non perdus de la part de ceux qui travaillent au triomphe de l'homœopathie, mais qui auraient pu au moins recevoir un meilleur emploi. C'est pour éviter la répétition de semblables inconvénients, que nous avons indiqué, plus haut, les travaux depuis quelque temps entrepris par plusieurs médecins homœopathistes.

Le docteur Bigel, l'un des disciples les plus fervents et les plus laborieux de Hahnemann, a fait une série de travaux généralement peu connus. Aujourd'hui que nous possédons les ouvrages principaux de Hahnemann, les livres du docteur Bigel n'ont pas le même dégré d'importance qu'il y a quelques années; cependant, il n'est aucun d'eux qui ne puisse être consulté avec fruit.

On trouve à la librairie de Trinquart, rue de l'École de Médecine, n° 9, les ouvrages suivants :

1° Examen de la médecine homœopathique, par Bigel. 3 vol. in-8°. — 18 fr.

2° Traité des maladies chroniques de Hahnemann. — 7 fr. (La traduction de ce dernier ouvrage, faite par M. Jourdan en 2 vol. in-8°, est plus complète, et supérieure sous tous les rapports au travail du docteur Bigel.)

3° Manuel diététique, par Bigel. — 1 fr. 50 c.

4° Instruction pour consulter en homœopathie, par Bigel. — 25 c.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N 9. — TOME I. 1er AVRIL 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

MATIÈRE MÉDICALE.

PULSATILLE. (ANEMONE PULSATILLA.)

PRÉPARATION.—On obtient la teinture de pulsatille, en mêlant avec égale partie d'esprit de vin le suc exprimé de la plante fraîche.

DOSE. — 1, 2, 3, 4 globules humectés de la 12e, 18e, 24e ou 30e dilution. Chez les malades robustes, jusqu'à une goutte entière de la forte teinture.

DURÉE D'ACTION. — L'action peut se prolonger jusqu'à 12 jours.

USAGES THÉRAP. — Ce médicament porte son action principale sur les systèmes veineux et lymphatique; il répond surtout aux maladies des femmes, spécialement à celles qui dépendent de la suppression du flux menstruel chez les femmes délicates, d'un caractère doux, d'un tempérament sanguino-lymphatique, aux yeux bleus, aux cheveux blonds. Il est encore très efficace dans les phlegmasies des membranes muqueuses, avec augmentation du fluide que leurs glandes secrètent. Il convient dans les maladies dont les symptômes se développent ou s'exaspèrent le soir. Il remédie aux incommodités causées par l'usage de la viande de cochon. — Spécifions les cas nombreux où l'on peut employer la pulsatille avec succès.

AMAUROSE COMMENÇANTE, DIPLOPIE ET AUTRES ABERRATIONS DE LA VUE.—Lorsque tout est sombre autour du malade, que les objets paraissent être couverts d'un nuage ou d'un voile, avec ou sans vertiges et nausées. — Lorsqu'on voit les objets doubles. — Lorsqu'on croit voir des cercles en feu, que la flamme de la lumière paraît être entourée d'une auréole stelliforme.

AMÉNORRHÉE. — Produite subitement par l'immersion des pieds, des mains ou de tout le corps dans l'eau froide avec vertiges, céphalalgie frontale, crampes d'estomac, leucorrhée, palpitations, respiration courte. — Chez les femmes disposées au retard des menstrues et qui habituellement sont peu réglées. — La pulsatille à la dose de 2 glob. de la 12e dilut. peut être répétée jusqu'à 3 ou 4 fois tous les 4 jours.

ANGINES. — *Membraneuse (croup).* — Dans la période catarrhale, comme la suivante, [illegible] (V. tous articles). — *Pharyngienne.* — Avec rougeur foncée et gonflement variqueux des vaisseaux du pharynx. — *Tonsillaire.* — D'un caractère rhumatismal ou catarrhal; frissons alternant avec de la chaleur, sentiment de cuisson, de brûlure en avalant; la déglutition des aliments et des boissons se fait plus facilement que celle de la salive; douleur déchirante et pongitive de l'oreille, augmentation des symptômes vers le soir, nuit agitée, rêves effrayants.

ARTHRITE. (*Rhumatisme articulaire, rhumatisme goutteux*). — Quand les douleurs sont plus vives le soir et se calment à l'air frais, quand elles se portent subitement d'une articulation à une autre, quand e genou est enflammé et qu'on y ressent des douleurs lancinantes.

ASTHME. — Qui se montre vers le soir et la nuit, qui survient chez les enfants à la suite de la suppression d'un exanthème aigu.

BRONCHITE. (*Coryza, catarrhe pulmonaire, fièvre catarrhale*). — Coryza augmenté par la chaleur et vers le soir, diminué à l'air libre; perte de l'odorat et du goût, enrouement jusqu'à l'aphonie, chatouillement et douleur de la gorge, de la poitrine; toux sèche la nuit; le matin expectoration glaireuse, abondante, quelquefois sanglante, d'un goût amer, bilieux; le matin de bonne heure, on mouche du mucus épais, aune, verdâtre et d'une odeur fétide.

CARDIALGIE. — Après le repas, durant plus de douze

heures et se terminant par des vomissements d'un goût amer et acide, menstruation rare (*Zummel*). — Cardialgie survenue, soit à jeun, soit après avoir mangé, avec vomissements, soif et maigreur, horripilations, chaleur à la tête vers le soir (*Bigel*).

Cataracte. — Au début d'une cataracte avec ophtalmie (pulsat., chanvre et opium); le cristallin est d'un gris clair depuis six mois, les grands objets ne sont distingués qu'à quatre pas, la conjonctive est rougeâtre, un sentiment de pression dans l'œil, les paupières se collent la nuit et des larmes salées excorient la paupière inférieure et les joues. (Annal. clin. 2e vol. p. 81). — *Caspari* a employé avec succès la *pulsatille* à la 9e dilut. contre une cataracte de deux mois.

Céphalalgies *aiguës* et *chroniques*, présentant les phénomènes ci-après : — Allourdissement de la tête, qui procure des douleurs dans la partie postérieure des yeux. — Douleur de tête, comme de brisement du cerveau, comme s'il manquait de mémoire.—Trouble et mal de tête, comme d'une ivresse de la veille; les idées du sujet se perdent; l'idée, qu'il a une fois saisie, ne peut le quitter. —Douleur de tête avec offuscation, lorsqu'il entre dans une chambre chaude. — Quand il se baisse, il lui semble que sa tête est trop lourde et ne peut se relever, il est obligé de se coucher et ne peut cependant pas rester au lit; il ne peut supporter la lumière d'une chandelle. — Pression au front et au synciput à l'air libre. — Douleur et pression de l'occiput, le corps se trouvant en transpiration. — Mal de tête avec pression, quand on s'incline en avant. — Douleur de tête compressive avec battements, qui diminuent quand on exerce de la pression à l'extérieur.— Douleur avec tiraillement à l'occiput, au-dessus de la nuque, de bonne heure, pleurs à l'un des yeux. — Douleur, tiraillement et tension au front, au-dessus des orbites, qui augmentent quand on lève les yeux. — Après s'être mis au lit pour dormir, douleur déchirante du côté de la tête où l'on n'est pas couché, déchirements lancinants dans la tête et surtout aux tempes. — Déchirement par secousses aux deux tempes, qui semblent vouloir se séparer. — Picotements de l'intérieur du front à l'extérieur, le soir.— Élancements dans une moitié latérale de la tête ; points dans les tempes. — Douleur et élancement de l'occiput à travers les oreilles, qui augmentent au coucher et sont mêlés d'attaques de frisson et de défaillance. — Douleur incisive dans la tête. — Douleur de tête dont les tempes et le front semblent sauter, de bonne heure, dans le lit. — Mal de tête, par le mouvement des yeux, au fond des orbites; il semble que le front aille tomber en dehors, et que l'os en soit trop mince; la tête est aussi entreprise le soir. — Mal à un des côtés de la tête, comme si le cerveau allait s'éclater, et les yeux tomber hors de la tête. — Au-dessus des yeux, douleur avec pincement de tous côtés, qui augmente quand le sujet regarde quelque objet attentivement. — Le cerveau semble tendu de toutes parts, douleur perforante au vertex. — Faiblesse d'esprit, sentiment de brisure dans le front. — Mal de tête pendant le réveil et encore un peu après, le cerveau est entrepris et déchiré, comme dans la fièvre putride ou quand on fait excès d'eau-de-vie. — Coups ou secousses très-fortes et isolées à la moitié droite du cerveau. — Crépitation dans le cerveau, pendant la marche et après le battement du pouls. — Bourdonnement dans la tête. — Tintement dans la tête et bruissement plus fort encore devant les oreilles, après lequel le sujet est obligé de se coucher, le soir, avant l'heure accoutumée. — Fourmillement douloureux dans le front. — Gloussement dans la tête pendant la nuit, le sujet y entend distinctement battre le pouls. — Mal de tête de temps à autre, comme si un vent sensible passait au travers du cerveau. — Il lui semble avoir la tête malade, creuse et semblable à une lanterne. — Douleur à un des côtés de la tête, comme si le cerveau s'éclatait et que les yeux sortissent de la tête. — Le soir, mal de tête, comme enchifrenement, puis dans le lit, chaleur sèche et ardente, assoupissement, pensées délirantes et coma vigil. — Le sujet ressent une douleur à la partie chevelue de la tête et une espèce de tiraillement douloureux quand il couche les cheveux en sens invers. — Démangeaison mordicante à la partie chevelue de la tête.

Chlorose. — La *pulsatille* est un des principaux remèdes contre cette affection. Elle répond le mieux au caractère, au tempérament des malades, qui en sont ordinairement atteints, ainsi qu'à la cause qui l'a produite.

Coliques. — *Catarrhale.* — Avec nausées, envies de vomir, diarrhée, selles verdâtres, séreuses ou muqueuses. —La *camomille* 12e dilut. est souvent plus appropriée dans ce cas.

— *Flatulentes.* — Chez les femmes hystériques. L'*ignatia* convient encore contre ces affections.

— *Gastriques, bilieuses.* — Lorsqu'elles sont dues à l'indigestion des aliments très-gras. — Quand elles sont survenues à la suite de colère et que la *camomille* est restée impuissante.

— *Hemorrhoïdale.* — Avec agitation, anxiété, insomnie.

— *Utérines.* — Qui précèdent ou accompagnent la menstruation.

Diarrhée. — Principalement contre les diarrhées muqueuses, dans lesquelles les excrétions changent de couleur et contiennent par fois des stries sanguinolentes et surtout lorsque les selles sont plus fréquentes la nuit que le jour. — Contre celles qui sont causées par l'usage de la viande de porc, de la chair des jeunes animaux, de la graisse rance et qui présentent le tableau suivant : inappétence, mauvais goût, celui de viande pourrie, surtout en toussant et en crachant; mauvaise odeur de la bouche, goût douceâtre de la salive, rapports amers bilieux, le goût du pain est aigre; celui de la viande, pourri; nausées avec frissons, vomissements surtout la nuit, suivis d'un sentiment de brûlure dans le pharynx; flatuosités, surtout la nuit; excrétions de mucosités d'un blanc jaunâtre, de matières vertes, avec coliques et vive cuisson à l'anus.

Dyssenteries. — Contre celles dites *rheumatico-catarrhales*, où les déjections sont mucoso-sanguinolentes. —Contre les dyssenteries pituiteuses (dysenteria alba).

ENFANTS NOUVEAU-NÉS (MALADIES DES). — Dans les excoriations de la peau, contre lesquelles la propreté et les lotions fréquentes ont été insuffisantes, surtout lorsque la mère a abusé de l'infusion théiforme de camomille (pulsat. o/IV); on peut aussi recourir dans ces circonstances à l'*ignatia* o/VI; dans le cas contraire, la *camomille* o/IV tient le premier rang. — Lorsque l'excoriation s'étend sur tout le corps, que l'enfant ressemble à un morceau de chair crue, le *mercure soluble* o/IV s'est montré très-efficace, le plus tard au bout de 8 jours. — Si la maladie résiste à ce dernier moyen, *Hartmann* a toujours employé avec grand succès le *lycop.* o/X. — Mais lorsque l'excoriation est due à un exanthème miliaire, il faut donner la préférence à la *teinture de soufre* 30e dilut., ou au *graphite* o/X.—La *pulsatille* convient encore contre l'*ophthalmie* et l'*ictère* des nouveau-nés.

ENGELURES. — Aux orteils, avec douleur vivement cuisante, gonflement, chaleur, d'un brun rouge. Pulsat. à la dose de 5 glob. 12e dilut. (Annales clin., 2e v., p. 313).

ENGOURDISSEMENT DES MEMBRES. (Stupor artuum). —Avec frisson et défaillances le soir et la nuit. 10 glob. 14e dilut. (Annales clin., 2e vol., 2e cah., p. 104).

ÉPISTAXIS. — Lorsque l'hémorrhagie trop abondante survient le soir ou avant minuit, surtout chez les femmes d'un caractère doux, dont le flux menstruel est faible et de courte durée. — La *noix vom.* convient lorsque la congestion vers la tête est très-marquée; l'*aconit*, lorsqu'il y a pléthore générale; la *belladone* et la *bryone*, lorsque le saignement se présente le matin; le *rhus*, quand il se déclare, lorsqu'on s'incline en avant; le *cina*, quand il y a des vers intestinaux en même temps; le *china*, très-efficace chez les sujets très-affaiblis, où l'hémorrhagie paraît dépendre du relâchement des vaisseaux; l'*arnica*, lorsqu'on ressent au front et au nez un fourmillement comme celui d'un insecte, que le nez est très-chaud, le sang liquide, d'un rouge clair, plutôt chez les hommes, que chez les femmes; le *trocus* 3e dilut., lorsque le sang se précipite hors des narines, comme par torrents, jusqu'à produire des syncopes. — *Hartmann* a fait cesser par le *musc* à la 3e puissance, en quelques minutes, un epistaxis des plus violents, où déjà s'étaient déclarés des mouvements spasmodiques. (Thérapie, p. 404). — Lorsque tous les moyens que nous venons d'indiquer sont impuissants pour arrêter l'hémorrhagie, le médecin, quoique homœopathe, peut recourir à un moyen révulsif, qui ne contrarie nullement l'action du médicament administré, c'est-à-dire, aux fomentations d'eau froide sur les parties sexuelles. — On prévient le retour des épistaxis périodiques par les antipsoriques, notamment par le *soufre*, le *graphite*, la *sepia*, le *lycopode*, le *charbon végétal*, etc.

ERUPTIONS DE BOUTONS. —Aux omoplates, jusqu'au milieu du dos, sur les côtés du cou.—Entre les doigts, remplis de sérosité, le toucher y détermine des douleurs pongitives. — Aux jambes, avec douleurs brûlantes.

FEMMES ENCEINTES (*incommodités des*). — Contre le *gonflement variqueux des* veines des membres abdominaux et des parties génitales; outre la *pulsatille*, on peut choisir, suivant les cas, la *noix vom.*, la *belladone*, l'*arnica*, le *fer*, l'*arsénic*. Mais tous ces moyens ne suffiront pas, lorsque les varices seront très-volumineuses, très-nombreuses et qu'elles reparaîtront à chaque grossesse; il convient alors de recourir aux antipsoriques, principalement au *calcar. carb.*, au *lycopode* et au *charbon végétal*. — Contre *certaines coliques* avec crampes abdominales et sentiment de pression pour uriner (Zummel); surtout lorsqu'elles sont accompagnées de douleurs d'enfantement avec légère perte de sang et qu'elles augmentent par le mouvement. (Annal. clin.) — Au terme de la grossesse, contre les *douleurs trop faibles* et *trop rares*, pour accélérer l'accouchement, surtout lorsqu'elles sont accompagnées de douleurs très-vives à la région sacrée (*pulsat.* 18e *dilut.*) — *Rukert* administre aussi cette substance avec un grand avantage dans les douleurs d'enfantement *trop fortes* et *trop long-temps prolongées*. (Mat. méd., 1er vol., p. 263.)

FEMMES EN COUCHES (*incommodités des*). —La *pulsatille* est un anti-laiteux par excellence; c'est pourquoi, il faut bien se garder de la prescrire lorsque la nouvelle accouchée sera nourrice; mais elle convient très-bien s'il s'agit de combattre la fièvre lactée, et d'éteindre la sécrétion dans les glandes mammaires, lorsque l'accouchée ne nourrit pas, surtout si elle est d'un caractère doux et résigné. — Cette substance convient encore contre la *suppression subite des lochies*.

FIÈVRE INFLAMMATOIRE. — Dans les mêmes circonstances que la *noix vom.* (*V.* cet article). — On donnera la préférence à la *pulsatille*, lorsqu'on a affaire à des femmes douces, à des sujets sensibles, mélancoliques, ou bien lorsqu'il y a en même temps un état rhumatismal vague, erratique, une irritation des organes urinaires, de l'aménorrhée, une otite.

FIÈVRE INTERMITTENTE. — La *pulsatille*, l'*ipécacuanha*, la *noix vomique*, la *camomille* et l'*antimoine* combattent surtout les fièvres intermittentes gastriques et bilieuses, mais l'on prescrira la première substance lorsqu'il y a : absence de soif pendant la chaleur, céphalalgie et vomissements muqueux au début du frisson et dans l'apyrexie, diarrhée muqueuse, nausées et inappétence. — Elle convient aussi dans les récidives des fièvres périodiques, dont les accès ont été supprimés mal-à-propos par le sulfate de quinine. — Dans les œdématies des membres abdominaux à la suite des fièvres intermittentes.

GASTRO-ENTÉRITE (*fièvre gastrique, bilieuse*). — Lorsque le trouble des fonctions digestives provient d'indigestion de corps gras et rances, qu'il y a : dégoût, vomissements persistants, selles muqueuses, frisson intercurrent, anxiété, insomnie, rêves fatigants, absence de soif, pulsations épigastriques, retour périodique de douleurs spasmodiques et pongitives à l'estomac, face pâle, jaunâtre, etc., etc., que les symptômes augmentent le soir, jusqu'à minuit, plutôt chez les femmes et les sujets sensibles, que chez les hommes et les individus robustes.

GASTRO-ENTÉRO-CÉPHALITES (*fièvre adynamique, nerveuse, typhus*). — Lorsqu'il y a : voix rauque, som-

nolence, coma, stupeur, diarrhée, chez des sujets timides, mélancoliques, disposés à pleurer.

Gastro-entérite-muqueuse (*fièvre muqueuse*). — La *pulsatille*, le *mercure* et la *douce-amère* sont les moyens principaux, au début de cette maladie. La première substance conviendra surtout (2 glob. à la 24e dilut.) chez les personnes faibles, sensibles, tristes, lymphatiques, s'il y a exacerbation le soir avec frisonnements fréquents, sentiment de brisure générale, sommeil inquiet, interrompu, tête pesante, face pâle et blême, langue couverte d'un enduit muqueux, bouche fade, pâteuse, anorexie, peu de soif, nausées, vomissements glaireux, déjections de glaires jaunâtres, diarrhée nocturne, urines sédimenteuses. — On choisira la *douce-amère*, lorsque la maladie a été produite par refroidissement, et le *mercure* lorsque le sujet se plaint d'un épuisement considérable dès les prodromes de son affection et que sa face pâle est nuancée d'une teinte jaunâtre.

Genou (*inflammation du*). — Suivant *Rukert*, la *pulsatille* s'est toujours montrée efficace dans cette phlegmasie, lorsque les douleurs étaient vives, lancinantes et fugitives. (Mat. méd., 1er v., p. 267). — Le *cocculus* convient encore dans ces cas.

Hématurie. — Lorsqu'il y a : douleur brûlante à l'orifice de l'urètre, douleur incisive à la région ombilicale, tiraillements au sacrum, contraction spasmodique du scrotum et de la verge. (Annal. clin., 1er v., p. 269).

Hémicranie (*migraine*). — La *noix vomique*, l'*ignatia* et la *pulsatille* sont les moyens par excellence contre cette affection si commune chez les femmes. — On débute ordinairement par 1 ou 2 glob. de *noix vomique* à la 24e dilut.; 18 jours ou 3 semaines après, on donne l'*ignatia* ou la *pulsatille* suivant les circonstances, et lorsque ces moyens ont épuisé leur action, on termine le traitement par une nouvelle dose de *noix vomique*. — La *coloquinte* est encore un moyen puissant contre la migraine. — La *belladone*, la *bryone*, le *china* trouvent aussi leur application.

Hémorrhoïdes. — Lorsqu'on observe: démangeaison et élancements à l'anus, sensation d'écorchure, augmentée par le mouvement, absence de soif, caractère patient, aimant le repos.

Hépatites. — Quand on remarque: anxiété, surtout la nuit; diarrhée avec excrétions de mucosités verdâtres, envies de vomir. — La *bryone* conviendra mieux au contraire, lorsqu'il y a constipation; la *belladone* quand il y a soif et insomnie; le *mercure* quand on observe bouche amère, soif intense, frissons continuels, anxiété et pression à la région supérieure de l'abdomen.

Hypochondrie, Hystérie. — Contre les affections tristes de l'âme, surtout chez les femmes enceintes, et chez celles qui sont peu réglées. — Contre les affections hystériques, avec spasmes de la poitrine, de l'abdomen et des membres.

Incontinence d'urine. — La *pulsatille*, le *rhus* et le *china* sont les principaux moyens à employer contre cette affection.

Incube (cauchemar). — Celui qui dépend d'un état pléthorique peut être traité palliativement par l'*aconit*, la *noix vomique*, la *pulsatille*, la *belladone*, la *bryone* et le *gayac*; mais, pour la guérison radicale, il faut recourir aux antipsoriques, à la tête desquels on doit placer le *soufre*.

Ischurie. — Contre certains cas de retentions d'urine chez les enfants en bas âge et chez les femmes enceintes.

Leucorrhée. — Lorsque l'écoulement est séreux, qu'il occasionne des douleurs brûlantes. — Lorsqu'il est comme du lait et qu'il ne provoque point de douleur. — Lorsque le mucus est blanc et épais, sans douleurs.

Menstruation. — Contre le retard ou la diminution de ce flux. (*V.* Amenorrhée). — Quoique la *pulsatille* soit rarement applicable dans la *ménorrhagie*, elle peut cependant être employée pour calmer l'irritabilité trop vive, on peut l'alterner avec la *noix vomique*, à des distances convenables. — La *pulsatille* est indiquée : — *A l'approche des règles*, lorsqu'il y a : frissons, tiraillements des membres, bâillements, douleur gravative dans l'abdomen, comme s'il y avait une pierre; point de côté, provoqué par le mouvement du bras, par la respiration et par le parler à haute voix. — *Pendant l'écoulement des menstrues*, lorsqu'on observe : sentiment de pesanteur à la région sacrée et dans l'abdomen, douleurs spasmodiques, presque brûlantes dans le bas-ventre, sang noir et épais, qui sort du vagin par saccades, deux à trois fois le jour.

Odontalgies. — Lorsque la douleur de la gencive est piquante et celle du nerf dentaire tensive et convulsive, comme si l'on tendait le nerf avec force et qu'on le lâcherait tout-à-coup; avec sensation de froid et pâleur de la face; que l'odontalgie se manifeste plutôt le soir que le matin, qu'elle augmente par la chaleur du lit et celle de la chambre, qu'elle diminue à l'air frais, qu'elle ne s'accroit point par la mastication, mais que l'application du cure-dent rappelle; qu'elle augmente à chaque repas et qu'elle se reproduit toutes les fois qu'on met quelque chose de bien chaud dans la bouche. — Contre les maux de dents, qui se manifestent au printemps, avec douleurs déchirantes aux oreilles et migraine, chez les personnes douces, disposées à pleurer.

Ophthalmies. — Contre les *ophthalmies rhumatismales et scrofuleuses*, quand les douleurs sont vives, que le larmoiement est abondant, que la sécrétion muqueuse des glandes des Méibomius est très-augmentée, qu'il y a photophobie. — Contre l'*orgeolet* et les *taches de la cornée*.

Orchites. — Contre l'engorgement des testicules et des cordons spermatiques, suite de gonorrhée. — Les *Annales cliniques de Hartlaub et Frincks* citent plusieurs exemples où la *pulsatille* a rendu de grands services dans les maladies des testicules, entr'autres dans un *hydrocèle* survenu subitement chez un garçon de douze mois. (1er v., p. 270).

Orgeolet. — On abrège la durée d'un orgeolet par une seule dose de *pulsatille*; on la répète à des distances convenables, pour en prévenir le retour.

Ostéïte. — La *pulsatille* et la *bryone* sont employées avec beaucoup d'avantages dans cette maladie, lorsque l'inflammation n'est point encore parvenue à un haut

degré, qu'elle se fait reconnaître par un léger gonflement de l'os et de la sensibilité au toucher. — Le *mercure* est plus souvent applicable, pourvu que la maladie ne soit point produite par l'abus de cette substance; dans ce cas, on choisira la *pulsatille*, le *china* ou le *foie de soufre;* on préférera la *belladone* s'il existe en même temps une phlegmasie érysipélateuse. Les autres moyens à employer contre les ostéïtes et qui agissent comme anti-siphylitiques et comme anti-mercuriaux sont : le *daphné mezereum,* l'*assa fœtida,* le *staphysaigre,* l'*or,* le *manganèse acétique,* l'*acide phosphorique*, le *soufre* et la *silice.*

Otalgie. — Quand la douleur est très-vive, que les irradiations douloureuses se font sentir sur la tempe et la joue; qu'il y a insomnie, horripilations, surtout chez les sujets très-irritables. — On préférera la *camomille* lorsque l'otalgie est la suite d'un refroidissement; dans d'autres circonstances, on choisira le *mercure* ou l'*arnica.*

Otites. — La *pulsatille* en est le véritable spécifique. *Hartmann* l'a employée avec le plus grand succès dans ces inflammations, lorsqu'elles étaient accompagnées de douleurs atroces, de délire avec gonflement total du conduit auditif externe, de l'oreille et des parties adjacentes; il observe, qu'on doit même se servir de cette substance, quand même il existerait des symptômes, qui ne lui répondent pas, tels que : *soif intense, constipation.* — Nous avons déjà vu à l'article *belladone* (n° 5 de ce journal) les circonstances dans lesquelles on doit préférer ce moyen à la *pulsatille.*

Otorrhée. — Lorsque l'écoulement d'une matière puriforme est accompagnée de douleurs lancinantes très-vives dans l'intérieur de l'oreille.

Péritonite puerpérale. — Lorsqu'avec de la douceur de caractère et de la résignation, la malade a la face pâle, tirée par la souffrance, que les lochies ont été soudainement interrompues, qu'il y a un sentiment de plénitude, cuisson brûlante dans l'appareil sexuel, angoisse, chaleur cutanée la nuit, palpitations, peu de soif. — Quoiqu'une soif intense contre-indique l'emploi de la *pulsatille, Rukert* en a cependant fait un usage avantageux là où ce symptôme existait. (Mat. méd., 1er v., p. 257).

Pneumonie. — Le docteur *Phorer,* en Silésie, a donné avec succès la *pulsatille* à la 15e dilut. dans quelques pneumonies chez les enfants, où l'*aconit* et la *bryone* sont restés sans effets; elles offrent les symptômes suivants : respiration courte, très-accélérée; toux d'abord sèche, courte, ensuite plus humide; traits de la face exprimant la souffrance, pouls petit, très-accéléré, chaleur brûlante de la peau, avec sueur générale et abondante dès le début, soubresauts des tendons, mouvements convulsifs de la face, terreurs pendant le sommeil, réveil en sursaut suivi de pleurs; soif vive, langue humide, légèrement chargée; tantôt diarrhée, tantôt constipation; agitation extrême, anxiété, humeur chagrine, urines rares, rougeâtres. (Gazette homœop.)

Priapisme. — (*V.* Practische Mittheilungen der correspondend. Gesellschaft homœop. Aerzte 1827, p. 8).

Prostatite. — Accompagnée d'une blénorrhagie, engorgement du col de la vessie, très-douloureux au toucher, sentiment de mal-aise et de paralysie à la cuisse gauche, étant levé; douleur vive et compressive en urinant, les urines coulent par jets saccadés. (1er v., p. 38).

Rhumatismes. — *Aigus.* — *Pulsatille* à la 12e dilut.; chez les sujets très-irritables et chez les enfants 18e dilut. — Lorsque les douleurs sont déchirantes et tensives, qu'elles se déplacent facilement, qu'elles augmentent le soir, que les parties affectées sont ardentes, roides et gonflées. — Lorsque les deux côtés de la nuque sont tuméfiés et douloureux, qu'au toucher on éprouve la même sensation que s'il y existait des furoncles. — Lorsque les douleurs sont tiraillantes et pongitives à la région sacrée, aux épaules et aux bras.

— *Chroniques.* — Douleurs rhumatismales qui se calment à l'air libre et qui augmentent dans une chambre chaude et au lit. — Pesanteur et pression depuis l'aisselle jusqu'aux doigts.

Rougeole. — La *pulsatille* et l'*aconit* sont les moyens par excellence contre cette maladie, soit comme préservatif, soit comme curatif. Dans le premier cas, on donne aux enfants, tous les 3 à 4 jours, 2 glob. de *pulsatille* 18e dilut. Le docteur *Weber* administre l'*aconit* dans le même but, à la dose d'*une goutte* matin et soir, sur un morceau de sucre. — D'autres préfèrent l'usage alternatif de ces deux substances; on commence par 1 glob. d'*aconit* 30e dilut., et 24 heures après 1 glob. de *pulsatille* 18e dilut. — Quelques jours après, on réitère et on alterne de la même manière. — La *pulsatille* combat promptement l'état catarrhal qui précède l'éruption, dont elle facilite la sortie.

Toux. — Accompagnée d'un grattement à la gorge avec expectoration abondante, tantôt sanguinolente, tantôt muqueuse. (*V.* Bronchite).

Ulcères. — Contre ceux qui saignent facilement, où les douleurs sont lancinantes, mordicantes, avec démangeaison sur les bords.

Varicelle. — Comme préservatif et curatif; la *pulsatille* administrée dès le but abrège le cours de cette maladie.

Varices. — La *pulsatille* s'est montrée efficace dans un gonflement variqueux des vaisseaux de la bouche et du gosier avec déglutition pénible et sentiment de pression (Ruckert), ainsi que dans certains *circocèles.* (Messer. Schmidt). — Varices des femmes enceintes. (*V.* Cet article).

Vertiges. — Vertige comme d'ivresse, comme si le sang se portait à la tête, bruissement à la tête, chancellement avec chaleur intérieure à la tête et pâleur du visage, qui conserve sa chaleur, surtout le soir. — Vertige, surtout étant assis. — Vertige le matin, au sortir du lit, ce qui force à se recoucher. — Vertige quand le sujet marche et se baisse, avec un léger tournoiement, ce qu'il ressent aussi, quand il est couché.

Vomissements. — Contre des vomissements d'aliments et contre des vomissements chroniques avec coliques, pâleur de la face, maigreur.

Affinités d'action. — Les substances qui ont le

plus d'analogie dans leurs effets avec la *pulsatille*, sont : la *noix vomique*, la *belladone*, la *camomille*, l'*ignatia*, le *cocculus*, le *mercure*, la *douce-amère*, le *rhus*, le *cina*, etc., etc. — On aura toujours soin de choisir celle qui répondra non-seulement au tableau symptomatique et aux causes de la maladie, à l'âge, au sexe, au tempérament, à la constitution, aux habitudes du malade ; mais on fixera encore son attention sur l'état atmosphérique, sur les maladies régnantes ; on donnera la préférence à tel ou tel de ces médicaments, suivant que la douleur ou l'accident caractéristique du mal sera plus violent le matin ou le soir, le jour ou la nuit, à l'air ou dans la chambre, le malade étant levé ou couché ; que le sujet sera d'un moral enjoué ou triste.

ANTIDOTES. — La *camomille*, la *fève Saint-Ignace*, la *noix vomique*, le *café*. — La teinture de café cru a la propriété d'enlever la fièvre, les douleurs et les anxiétés que produisent la *pulsatille*. — La *camomille* dissipe la somnolence, l'accablement et le ralentissement des fonctions sensoriales, occasionnées par cette substance.

OBSERVATIONS. — 1° Les constitutions froides et phlegmatiques s'accommodent mieux de la *pulsatille* que les personnes vives et ardentes ;

2° Ses symptômes se manifestent surtout le soir, jusqu'à minuit, rarement les après-dîners et plus rarement encore le matin ; c'est pourquoi il convient de la prescrire plutôt le matin qu'à une autre époque de la journée ;

3° Elle manifeste le plus souvent ses symptômes sur une moitié latérale du corps ;

4° Les accidents qu'elle développe dans le repos se calment ou se dissipent par le mouvement ;

5° C'est un des plus puissants antidotes du *soufre* ; aussi remédie-t-il facilement aux incommodités et aux accidents occasionnés par les eaux minérales sulfureuses.

Dr JOURDAIN.

POLÉMIQUE.

Lorsqu'une idée nouvelle, mûrement réfléchie et sagement expérimentée, se lie à tout un ensemble de doctrines, il n'y a qu'un moyen de l'attaquer : c'est d'aller droit au principe général qui sert de nœud à tous les autres, les résume tous et les explique tous.

Je me souviens qu'aux beaux temps de la doctrine physiologique, certains critiques s'imaginèrent triompher de son illustre fondateur, lorsqu'ils pouvaient lui opposer quelques cas d'insuccès dans l'application de ses principes. Fidèles observateurs de vos lois, disaient-ils, nous avons religieusement saigné, là où vous dites que la saignée est salutaire, et notre malade périssait. La crainte s'est emparée de nous, et nous sommes revenus à ce que vous nommez nos faux dieux, c'est-à-dire au quinquina, et nous avons guéri. Donc, anathème à vos doctrines, qui, en dernière analyse, ne sont pas plus salutaires que les nôtres ! anathème à vos prétentions orgueilleuses, à votre foi enthousiasme, au délire de votre imagination !

Cependant, la doctrine physiologique gagnait du terrein, sans qu'on se rendit un compte exact du pourquoi. Comment se pouvait-il, en effet, qu'un système, attaqué sur tant de points, par tant de célébrités avouées et dont on croyait le jugement irrécusable, pût sortir vainqueur d'une lutte où des ennemis si puissants et si nombreux se liguaient dans une haine commune et combinaient leurs moyens d'attaque ? c'est qu'aucun d'eux n'était assez grand (car la science aussi a sa grandeur) pour embrasser le problème qui leur était donné dans ce qu'il avait de fondamental et de plus élevé. A mesure que la nuée des voltigeurs scientifiques escarmouchait autour de M. Broussais, celui-ci réparait les brèches qui lui étaient faites, en élevant ses adversaires du traité des *phlegmasies chroniques*, à *l'examen des doctrines*, et de celui-ci au traité de *l'irritation et de la folie*, expression la plus nette de *ses principes*. Le dogmatiste s'élevait si haut et si vite qu'il était impossible à la critique de le suivre ; et, faute de pouvoir le frapper à la tête ou au cœur, elle lui mordait aux jambes, recevant de temps à autre, pour prix de ses agaceries, des coups dont elle ne se relevait plus.

Un phénomène analogue voudrait-il se renouveler à propos de l'homœopathie ? ici les conditions n'étant plus les mêmes, les moyens d'attaque et de défense doivent nécessairement différer. Il ne s'agit point en homœopathie de s'élever du fait *empirique* que soulevait le traité des *phlegmasies chroniques*, à la *loi générale*. Le fait et la loi sont donnés. Le mieux serait donc d'aller droit à cette dernière, de montrer qu'elle n'est point fondée en raison et que le fait ne la justifie pas. C'est ce que personne n'a encore osé faire.

Supposez cependant, que, par l'une de ces démonstrations auxquelles on ne saurait résister, survienne un homme qui prouve la fausseté de *la loi des semblables*, et donne des bases plus solides à *la loi des contraires* ; supposez qu'il nous prouve logiquement qu'une maladie étant donnée, la santé ne peut être rétablie que par un traitement dont l'action sur l'organisation serait diamétralement opposée à l'action morbide ; aussitôt la doctrine homœopathique serait sapée dans sa base et entraînerait dans sa chute Hahnemann et ses disciples.

Mais il faut qu'une semblable démonstration soit difficile, car, jusqu'ici, personne ne l'a essayée. L'allopathie a dit et répété le fameux axiôme *contraria contrariis curantur*, sans songer qu'un jour viendrait où il lui serait demandé compte de sa parole sacramentelle. Ce jour est venu. Nous lui disons, et au besoin, nous lui en fournirons la preuve, que, jusqu'à présent, la science médicale ne fut autre chose qu'un édifice sans fondement, un empirisme qui prétendait à être rationnel et ne faisait que rouler dans un *paralogisme* continuel. S'agissait-il de déterminer le caractère et la nature d'une maladie ? on s'en prenait à l'anatomie pathologique et aux médicaments employés. Si la maladie guérissait sous l'action d'agens thérapeutiques étiquetés du nom d'*antiphlogistiques*, on la déclarait inflammatoire ; et si le malade mourait et qu'on trouvât les organes lésés, gorgés de sang ou dans un état de suppuration, de ramollissement, etc., etc., la démonstration semblait acquise. Plus de doute, on avait eu à faire à une inflammation. S'agissait-il de déterminer la vertu d'un médicament ? on la dénommait d'après les maladies supposées connues, et que ce médicament était supposé guérir ou soulager. C'était donc et c'est encore le principe si étrangement ridiculisé par les médecins allopathistes : *post hoc, ergo propter hoc*, qui laissait leur conscience en repos, et les dispensait de se mettre en frais d'imagination pour trouver quelque chose de mieux.

C'est vraiment pitié, que la facilité avec laquelle on se paie de mots en médecine ! quoi ! de ce qu'un médicament guérit un certain état pathologique qui, sur le vivant, ne vous est connu que par ses symptômes, vous en concluez à la nature de son action ? et de ce que le cadavre vous montre certaines désorganisations déterminées, de ces altérations vous concluez encore à leur nature ? Et vous ne voyez pas que dans cette manière de procéder, vous résolvez la question par la question, arguant de deux hypothèses, à savoir : qu'il y a un lien logique et rigoureux entre l'effet produit par un médicament et la manière dont il agit, entre une désorganisation et la nature intime des modifications pathologiques qui l'ont amenée ? vous ne voyez pas que vous, amis exclusifs de ce qui se voit et de ce qui se touche, quand vous prononcez le mot *inflammation* ou tout autre analogue, vous voyez ou croyez voir ce qui ne peut être ni vu, ni touché, et qu'ainsi, votre esprit devançant les dictées de la raison ou les révélations de l'expérience, vous brisez les mystères qu'il ne vous est pas donné de pénétrer ; que vous vous jetez dans ces créations *ontologiques* dont la scholastique nous avait affligés ; créations que vous avez continuées, en dépit de la logique, en dépit de l'atmosphère philosophique qui enveloppe toutes les autres sciences ? vous ne voyez pas que vous faites du mysticisme ou de l'illuminisme médical, vous qui nous le reprochez jusqu'à satiété ; car, encore une fois, le mysticisme n'est

pas autre chose que la prétention démésurée de vouloir pénétrer l'impénétrable.

Or, l'impénétrable en médecine, c'est précisément la connaissance de la nature intime des maladies et le mode d'action des agents thérapeutiques. Deux choses seulement nous sont accordées : étudier et recueillir les symptômes, déterminer le médicament propre à les faire cesser. Mais conclure des symptômes à la nature de l'altération, et de l'effet produit par un médicament à la manière dont il agit, c'est impossible. Sur ces deux points, nous ne savons rien; les allopathistes n'en savent pas davantage et personne n'en saura jamais plus. Le lien entre ces deux termes de nos connaissances médicales, nous est aussi connu. Nous savons que tout médicament approprié à la maladie à laquelle on l'adresse a une double action; que d'abord, il aggrave momentanément les symptômes existants, et que, sous son influence continue, ceux-ci vont toujours en s'amoindrissant, jusqu'à ce qu'ils disparaissent tout-à-fait. Or, il n'y a rien d'absolu dans le monde de contingences où nous vivons, si ce n'est les abstractions fallacieuses qui sont le fond de la médecine allopathique. L'aggravation passagère des symptômes morbides, désirable pour la guérison d'une maladie, et qui en est la condition première, n'est bonne que dans une certaine mesure. S'il en était autrement, il serait dans l'intérêt du malade d'en produire une aussi vive que possible, afin de triompher au plutôt de la maladie. Mais alors, on ajouterait au mal au lieu de le détruire. C'est en raison de ce principe, difficile à contester, en raison de l'extrême susceptibilité des organes souffrants et de l'activité plus grande donnée aux médicaments employés, par la manière dont il les prépare, que Hahnemann s'est trouvé conduit à l'emploi des doses infinitésimales qui excitent si facilement le dédaigneux sourire des médecins allopathistes, eux qui prétendent à la logique et veulent à toute force faire cette dangereuse équation *de l'activité d'un médicament avec sa masse.* Comme s'il n'était pas de loi générale, que la subtilité des corps ajoute à leur puissance ! comme si nous en étions à ignorer qu'il est donné à l'homme de développer, par son action intelligente sur le monde, les puissances que celui-ci renferme ! comme si nous pouvions douter que la faculté de modifier les substances que nous approprions à nos besoins, consiste précisement à les faire passer d'un état d'inertie relative (car rien dans la création n'est absolument inerte) à une plus haute vitalité, afin de nous les rendre plus facilement assimilables !

C'est cependant nous, médecins homœopathistes, qu'on accuse de retourner à la scholastique et de briser avec la logique. Avec les règles connues de la logique médicale, sans aucun doute : à nos yeux, ce n'est qu'une vaine et prétentieuse tautologie. Avec les règles de la logique proprement dite, non. Il est, selon nous, très-logique et très-profitable à la science, de reconnaître, une fois pour toutes, que l'essence des maladies échappe à nos connaissances, qu'elles ne se révèlent à nous que par leurs symptômes; c'est ce qu'a fait Hahnemann, et, en cela, il s'est conformé aux principes généralement admis dans la philosophie moderne.

Il n'est pas moins logique de prétendre qu'avant de déterminer un traitement, il faille s'enquérir de tous les symptômes, de tous les accidents éprouvés par le malade, sans en omettre aucun, quelque légers qu'ils soient, quelque indifférens qu'ils paraissent, et cela, parce que rien n'est à négliger quand il s'agit de la santé ou de la vie d'un de nos semblables; parce que, de même qu'il n'est pas, dans notre organisation, un seul organe qui soit superflu, de même il n'y a pas un seul symptôme, dans le tableau d'une maladie, qui n'ait ou ne doive avoir sa signification; parce que l'état pathologique est un fait vivant qu'il faut saisir dans son ensemble et dans ses détails, dans sa généralité et dans ses particularités; parce qu'enfin, s'attaquer à quelques symptômes saillants, pour traiter une maladie, c'est se condamner à l'incomplet et par conséquent à l'erreur; c'est mettre une abstraction à la place d'une réalité. Quand il s'agit de la vie d'un homme, la minutie devient sagesse, prudence et simple probité; la légèreté n'a qu'un nom : c'est un crime.

Il est également très rationnel que le médecin cesse de prétendre rendre ses oracles par inspiration, à la manière des Sibylles d'autrefois, et qu'il se donne la peine de vérifier, même à plusieurs reprises, s'il n'a rien omis d'essentiel; parce qu'il faut que le médecin s'identifie avec son malade, et qu'il ait, au moment d'agir, le tableau de la maladie présent, pour ainsi dire, à l'œil de son esprit.

Ce qui précède répond, selon nous, à ce qu'il y a de sérieux dans la relation que publient MM. Trousseau et Gouraud des expériences homœopathiques tentées par eux à l'Hôtel-Dieu de Paris (Voy. la 8e livraison du Journal des connaissances médico-chirurgicales, p. 238 et suiv.) Est-il nécessaire que nous réfutions ce qu'ils ont ajouté?

Plusieurs des élèves qui suivent la clinique de M. Récamier, ont pris jusqu'à quatre-vingts globules des médicaments les plus actifs, sans en éprouver le moindre effet sensible. Et cependant, ils s'étaient soumis au régime prescrit par Hahnemann pour les expérimentations pures; les médicaments avaient été pris à la pharmacie de M. Guibourt, la seule que les médecins homœopathistes avouent à Paris. Et de là, ces messieurs concluent que l'expérimentation sur l'homme sain ne peut conduire à aucun résultat.

Sur le fait en lui-même, nous n'avons rien à dire, puisque nous n'avons pas été témoins de l'expérience; sur l'appréciation du fait, nous aurions beaucoup de réflexions à faire.

Je veux croire, bien que j'en doute, que les élèves dont il s'agit se soient abstenus d'aliments épicés, de liqueurs excitantes et même des assaisonnements reconnus par Hahnemann comme ayant une vertu médicamenteuse. Est-ce là tout? se sont-ils placés dans les conditions normales où doit se mettre tout expérimentateur de bonne foi? que les précautions indiquées soient minutieuses ou non, absurdes, niaises, si vous voulez; ce n'est point à vous qui expérimentez à venir en discuter. Votre devoir est de les accepter comme on vous les donne. Or, aux conditions générales dont on nous parle, il en faut ajouter d'autres. Le milieu atmosphérique, dans lequel se place celui qui expérimente, est au moins aussi important que le régime proprement dit; le milieu moral ne l'est pas moins. Ouvrez un seul des ouvrages qui traitent de l'homœopathie, et vous verrez que si, dans certains cas, le malade s'expose au froid, à l'humidité, qu'il se livre à des travaux intellectuels opiniâtres, surtout pendant la nuit, qu'il recherche, au lieu de les éviter, les émotions vives, que du reste elles soient tristes ou joyeuses, il n'y a plus à compter sur l'expérience. Pour la médecine moderne, qui ne connaît que de la matière agissant sur la matière, ce qui revient à dire, des corps inertes modifiant l'homme dont ils ont fait une sorte de machine; pour la médecine moderne, qui est descendue à cet état où elle a perdu jusqu'au sentiment de la vie humaine et de la vie que les modificateurs externes récèlent en eux, ce pourra sembler chose assez futile que tant de précautions. Mais encore une fois, il ne lui appartient pas de discuter; à elle de prendre le problème comme on le lui présente.

Je me demande maintenant si les élèves dont il s'agit, se sont mis dans la position indiquée; je ne le pense pas; car on aurait pris soin de nous en informer. Et cependant, j'aime à croire que des médecins qui renvoient si souvent à l'état moral de leurs malades, les causes de leurs insuccès dans la pratique, n'oseraient nier sa puissance; que ceux qui attribuent la persistance de tant d'affections à l'état de l'atmosphère, reconnaîtront qu'il fallait en tenir compte.

D'un autre côté, je m'étonne que MM. Gouraud et Trousseau, qui reprochent avec raison aux médecins de notre temps de ne point étudier assez (ces MM. se seraient exprimés avec plus d'exactitude, selon moi, s'ils les avaient engagés à faire des études plus larges et plus variées) et qui, par conséquent, auraient étudié l'homœopathie avant d'en parler, ayant oublié que, pour la détermination des doses, il n'y a rien d'absolu; que Hahnemann va jusqu'à prescrire une goutte de teinture chez les sujets robustes; qu'ainsi, il se pourrait que des jeunes gens forts et vigoureux n'eussent point été assez impressionnés par les substances dont ils ont fait usage, pour que l'action homœopathique se soit déployée. Cette partie des expériences de MM. Trousseau et Gouraud ne prouve autre chose à mes yeux, si ce n'est qu'ils n'avaient pas fait une étude suffisante de l'homœopathie, quand ils se sont mis à expérimenter.

La seconde partie de leurs expériences est plus curieuse. Ils prirent dans leurs salles 4 malades, dont l'une, atteinte d'aphonie depuis six semaines, à laquelle ils donnèrent des globules de gomme et d'amidon, c'est-à-dire, des globules tout-à-fait inertes, et qui guérit sept heures après, ayant éprouvé des maux de cœur, de l'anxiété, des bouillonnements dans la poitrine, des douleurs dans le flanc et dans la région du cœur, une vive douleur, de la sueur et une éruption ortiée sur la peau. Des accidents différents, mais inutiles à relater, se manifestèrent chez un homme de 40 ans, atteint de phthisie

tuberculeuse, qui prit aussi des globules d'amidon et de gomme, chez une jeune phthisique de 20 ans et chez une femme atteinte d'érysipèle à la face.

Tous ces symptômes sont attribués par ces messieurs à l'IMAGINATION, puissance véritable que nous n'avons garde de nier, puissance mystérieuse à laquelle on renvoye en médecine tous les phénomènes auxquels on ne comprend rien, vaste abîme où l'on jette tous les faits qui gênent et dont on ne veut pas s'occuper.

En médecine, l'imagination est un mot qui n'a pas de sens réel, dont on se sert à tort et à travers, sans savoir ce qu'on dit. Si des phénomènes physiologiques et psychologiques inusités se développent dans l'homme sans l'intervention d'aucun modificateur externe, et que, frappés d'étonnement, les médecins s'interrogent sur la cause qui les a produits, tout est dit lorsqu'on a prononcé avec quelque solennité le mot *imagination*. Si des phénomènes d'un autre ordre, mais aussi surprenants, résultent de l'action de l'homme sur l'homme, ainsi que cela a lieu pour le magnétisme animal, les médecins allopathistes, voyant là encore des faits qui ne peuvent cadrer avec la science telle qu'ils l'ont faite, laissent dédaigneusement passer ces phénomènes et se contentent de répéter leur *ultima ratio*, *l'imagination*!

Eh bien! l'imagination, c'est la *spontanéité humaine* qui a puissance de se modifier elle-même sans intervention des agents extérieurs, ou d'être modifiée par nos semblables. Le médecin la met en jeu, lorsqu'il soutient et console; lorsque, par la puissance de sa parole, il détermine le malade à se soumettre au traitement qu'il a jugé utile et qui répugne à ce dernier; lorsque, en présence d'un danger réel et souvent inévitable, il relève le courage du patient que la douleur accable, et que, par son attitude digne et calme, il fait luire un nouvel espoir. C'est encore sur l'imagination que le médecin agit, lorsque, voulant employer une médication inusitée, et placé face à face des préventions que soulève tout ce qui a un caractère de nouveauté, il agit sur les convictions de son malade, combat ses préjugés, et le dispose, le prépare à l'action du traitement qu'il veut lui imposer. Là ne se borne point le pouvoir de l'imagination : car sa puissance est indéfinie comme la vie elle-même. Que par l'une de ces fortes commotions morales qui bouleversent la vie jusqu'en ses profondeurs, un paralytique échappe à l'incendie qui dévore l'hôpital où il est couché et retrouve ses jambes; que placés auprès d'un brasier ardent ou entourés de barres de fer rougies à blanc, de jeunes épileptiques échappent aux accès de leur maladie; que sous l'influence de cette action incontestable, quoique mystérieuse, appelée le magnétisme animal, des phénomènes que notre ignorance appelle extraordinaires s'accomplissent, et qu'il faille rapporter tout cela à l'imagination, j'y consens; pourvu que, par ce mot, on entende une modification de la spontanéité humaine, c'est-à-dire, de ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus actif et d'indéfinissable.

Mais qu'en résultera-t-il?

C'est que, dans toutes les écoles, dans tous les systèmes, et chez tous les malades, souvent même à son insu, le médecin agit sur ce puissant instrument, tantôt d'une manière principale, tantôt d'une manière purement accessoire; qu'ainsi, l'imagination sera le facteur commun de toutes les données du problème médical, et, par conséquent, celui qu'il faut commencer par effacer si l'on veut comparer entre eux les résultats pratiques et la valeur théorique de systèmes opposés. Or, l'homœopathie et l'allopathie luttent pour deux faits capitaux, à savoir : qu'une maladie étant donnée, le médecin doit agir sur elle en sens contraire de son action, qu'il y a une relation exacte entre la puissance d'un agent thérapeutique et sa masse. Ce sont les deux faits que l'homœopathie nie, en mettant à côté deux affirmations contradictoires. Au lieu de vous traîner si péniblement dans l'ornière des petites discussions et des petites difficultés, messieurs, qui nous critiquez, abordez donc un peu largement la question; ne vous contentez pas de nier, affirmez quelque chose.

Et vraiment, si j'avais voulu faire la critique de l'allopathie, je m'y serais pris comme vous. Voici une aphonie que vous ou d'autres qui pensent et agissent comme vous pensez et agissez traitiez infructueusement depuis six semaines, et que, sans le vouloir et sans le savoir, vous avez guérie en sept heures. C'est vous qui l'avez dit! Décidément cela prouve qu'il est souvent utile à vos malades que vous soyez passifs devant eux et que vous vous confiez un peu plus que vous ne faites à la puissance médicatrice de la nature, dont aujourd'hui l'allopathie n'a plus le sentiment. Mais ce que vous avez fait ne prouve rien contre nous : car vos pilules d'amidon et de gomme ne sont point des médicaments homœopathiques. Merci, messieurs, d'avoir remis en honneur l'action morale du médecin sur le malade. C'est elle qui fait d'une machine à guérir un être intelligent, et élève à un ministère véritable, ce qui, sans elle, n'est plus qu'un métier tout comme un autre, une pure industrie.

Cicéron a pu dire qu'il n'y avait point de chose absurde qui n'ait été avancée par quelque philosophe. Et cependant, cet habile arrangeur de systèmes n'était point fondé à parler ainsi : car, pour faire la part de la vérité et de l'erreur, il faut a voir une mesure, et ici la mesure est un système. Cicéron n'en avait point. Pour avancer qu'il n'y a point de chose absurde qui n'ait été dite en médecine, il faut avoir des convictions médicales. Nous demanderons à MM Gouraud et Trousseau quelles sont les leurs. Mais nous les prions de ne point nous prêter la réponse qu'ils nous font faire : car jamais elle n'est sortie de la bouche d'un médecin homœopathiste. Jamais nous n'avons dit qu'une médication absurde pouvait être bonne. Il n'y a d'absurde que la médecine qui ne guérit point, perturbe violemment son malade, le couvre de plaies dégoûtantes et ne lui sauve l'existence qu'en abattant sa vitalité. La médecine absurde est celle qui, au lieu de rendre aux malades santé, force et vigueur, les ravit au tombeau pour les laisser errer à la surface du globe, toujours souffreteux, impressionnables, irascibles et maladifs. Ce n'est point le fait de l'homœopathie.

Comme Galilée se plaça en face de l'hypothèse d'Aristote et en renversa les termes, Hahnemann se place en face de l'hypothèse de Galien, la nie et lui en substitue une autre. Son observation est plus complète, plus rigoureuse que l'observation reçue, ses moyens mieux combinés et, j'ose le dire, sa pratique plus heureuse. Long-temps encore on lui disputera sa découverte, mais personne n'a même ébauché un jugement de sa doctrine.

LÉON SIMON.

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE GERMANIQUE.

Pour ceux qui douteraient encore de la rapide extension que prend la doctrine homœopathique dans la plupart des contrées européennes, nous les renverrions aux *Archives homœopathiques* qui contiennent une relation de la fête qui eut lieu, le 10 août 1833, a Leipsick et à Kothen. Dans cette réunion de la société homœopathique germanique, il fut fait mention des nouvelles sociétés fondées pendant l'année 1833 seulement. Ce sont : 1° la société badoise alsacienne, 2° la société de Hesse-Darmstadt, 3° la société thuringienne, 4° la société Hahnémannienne américaine, siégeant à Philadelphie, sous la présidence du docteur Haring; 5° enfin, la société gallicome et son affiliée la société parisienne. Il peut espérer que chacun de ces centres se liera aux autres par des liens de plus en plus étroits, afin que des communications fréquentes puissent s'établir entre eux, et qu'ainsi le mouvement de propagation de la nouvelle doctrine soit aussi rapide que possible. Le sort de l'humanité y est intéressé. Parmi mille autres preuves que nous en pourrions donner, nous en puiserons une dans le n° des Archives homœopathiques qui est sous nos yeux. — Un gentil homme allemand atteint d'une maladie grave, sans être immédiatement mortelle, prit fantaisie de ne se faire traiter qu'autant qu'il aurait rencontré trois médecins d'accord sur la nature et le traitement de la maladie qui l'affligeait, il n'en consulta pas moins de 479; les opinions qu'ils lui donnèrent sur la cause, le nom et le siége de son affection, offraient 313 différences; 892 ordonnances lui avaient été prescrites, et s'il les eût toutes exécutées, il n'aurait pas pris moins de 1,097 médicaments. Dans son profond dédain pour la science médicale, le malade avait un registre exact de tout ce fatras. Sous le n° 301, se trouvait la consultation de Hahnemann; car il avait été consulté comme bien d'autres médecins. Interrogé sur le nom de la maladie, Hahnemann avait mis o sur le remède à employer; il avait encore répondu par un o, et il avait ajouté : le nom de la maladie ne me regarde pas, et le nom du remède ne vous regarde pas; le principal, c'est la guérison. D'après de nouveaux conseils, le gentil homme allemand se résolut à consulter de nouveau 30 médecins homœopathistes; sur ce nombre 23 furent d'accord sur le traitement à employer.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 10. — TOME I. 15 AVRIL 1834

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez TRINQUART, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

DE L'EXPÉRIMENTATION

SUR L'HOMME SAIN.

Celui qui doute encore de la doctrine homœopathique, non comme chose fondée en raison, désormais au-dessus de toute objection, mais comme simple probabilité, peut assez facilement dissiper ses doutes. Les mille et une raisons qu'on allègue, les mille et une plaisanteries dont on s'égaie, sont de nulle valeur en regard de faits nombreux et que chaque jour multiplie.

On a dit qu'avant de discuter sur les faits il convenait de les constater; et on a eu raison. Aussi, avant de nous opposer les objections que soulève l'emploi des médicaments à doses infinitésimales, serait-il bien d'en faire l'essai sur soi-même (je parle ici pour les médecins) et sur autrui. Que risque-t-on, si on est aussi convaincu qu'on l'annonce, qu'un médicament amené à une division extrême est nul dans ses effets? Et si on redoute son action, comment traiter de rêves fantastiques les prétentions des médecins homœopathistes?

L'expérimentation sur l'homme sain est donc un premier moyen de conviction que nous recommandons à tous ceux qui désirent s'éclairer; mais pour que la tentative soit couronnée de succès, il est plusieurs conditions à remplir que nous indiquerons brièvement.

En allopathie, l'action des modificateurs externes sur l'homme est mal appréciée dans bien des cas. Si certains d'entre eux sont considérés comme exerçant sur tout traitement une action tantôt nuisible et tantôt salutaire, il en est d'autres, et en très-grand nombre, que l'on juge indifférents et dont on ne tient aucun compte. C'est précisément la scrupuleuse attention que les médecins homœopathistes apportent dans l'appréciation des circonstances extérieures qui modifient ou peuvent modifier l'action des médicaments, qui fait en grande partie la supériorité de l'homœopathie sur l'allopathie. Quelques exemples généraux donneront plus de précision à ma pensée.

L'homme sain résiste beaucoup mieux que l'homme malade aux causes de destruction qui l'environnent. Que l'atmosphère qu'il respire soit viciée dans sa nature; que son alimentation soit passagèrement irrégulière ou de mauvais choix; qu'il pousse l'exercice de ses facultés intellectuelles ou physiques au-delà de toute mesure; ou qu'en proie à de fortes émotions passionnelles, il se sente brisé de douleur ou épuisé de joie, il trouve souvent en lui la force nécessaire pour contrebalancer ces influences et en triompher. De même que souvent des substances réellement médicamenteuses, ingérées dans son estomac, n'exercent sur lui qu'une influence si légère et si momentanée, qu'il s'en aperçoit à peine.

Chez l'homme malade, les choses se passent autrement: la moindre variation de l'atmosphère, le plus petit écart de régime, l'émotion la plus légère, le troublent; et c'est pourquoi les règles hygiéniques sont et doivent être d'une si grande sévérité pour le malade ou le convalescent.

De toutes ces variations et de toutes ces influences, l'allopathie ne tient pas un compte suffisant. Par une contradiction inconcevable et digne d'être notée, il lui arrive d'accorder une puissance illimitée à certaines actions impossibles à saisir, à peser ou à mesurer, en même temps qu'elle dénie aux médicaments toute action sur l'organisme s'ils ne sont administrés à des doses qu'elle puisse palper, comme des onces, des gros ou au moins des grains. C'est ainsi qu'elle consentira à renvoyer à l'imagination tous les faits qu'elle ne

comprendra pas, en même temps qu'elle niera avec audace l'influence des miasmes d'hôpitaux, l'influence des aliments ou des assaisonnements, celle des parfums ou des odeurs, des travaux intellectuels ou des émotions.

Il devait en être ainsi : l'allopathie manque, comme nous l'avons dit souvent, du sentiment de la puissance de l'homme et de la nature; c'est une science matérialiste et grossière qui ne connaît entre les phénomènes de son ressort, que les différences les plus tranchées ou les ressemblances les plus frappantes. Quant aux nuances qui se trouvent entre ces deux extrêmes, elle ne les comprend pas. Qu'il s'agisse de tracer le tableau d'une maladie, la médecine allopathique procédera par voie d'abstraction, notant les symptômes saillants, comme fièvre, crachement de sang, douleur de tête, vomissements, diarrhées, etc., sans s'inquiéter le moins du monde du caractère spécial des douleurs accusées par le malade, non plus que des symptômes secondaires, les jugeant de nulle valeur. C'est qu'en effet ces sensations morbides et ces symptômes accessoires qu'elle nomme *épiphénomènes*, n'ont à ses yeux aucune signification thérapeutique; elles sont sans influence sur le traitement. Qu'arrive-t-il de là? C'est que beaucoup de médecins, qui tentent quelques expérimentations pures sur eux-mêmes, déclarent que les médicaments par eux employés sont restés sans effet, parce qu'ils n'ont éprouvé que des sensations et des accidents passés inaperçus pour eux, dont le tact médical n'a point acquis ce développement que l'homœopathie seule peut donner. Seule, en effet, l'homœopathie nous apprend qu'il faut tenir compte de tout ce que le malade éprouve; et si, lorsqu'on commence à l'appliquer, les succès ne répondent pas toujours à l'attente du médecin, c'est que dans ce moment de passage d'une doctrine à une autre doctrine, d'une thérapeutique à une autre thérapeutique, il nous est souvent difficile de nous dépouiller de nos vieux préjugés, de nos anciennes habitudes.

Or l'homœopathie est, de tous les systèmes de médecine connus, le seul qui, jusqu'à présent, ait su donner leur nom et leur place véritable aux symptômes appelés symptômes *pathognomoniques*, symptômes *symphatiques* et simples *épiphénomènes*, parce que seule elle a su comprendre et dire que toute maladie était un *cas individuel*, qu'il fallait étudier en lui-même et traiter pour lui-même. Or, quelles que soient les ressemblances d'une maladie donnée avec une autre maladie du même ordre, toujours elle aura sa physionomie propre, qui ne permettra jamais d'assimiler complètement un tableau de symptômes avec tous ceux qu'on aura antérieurement observés.

Ceci ne veut point dire, comme quelques-uns ont semblé le croire, que, dans l'observation pathologique, il ne faille tenir aucun compte des analogies. Loin de là, l'homœopathie ne fait précisément autre chose que rechercher l'analogie de la maladie qu'elle veut guérir avec les médicaments qu'on lui oppose. Mais de même que chaque individu humain, malgré ses ressemblances avec tous les êtres de son espèce, est lui et non pas un autre, et que, soit qu'il s'agisse de faire son éducation ou de le convaincre d'une vérité qu'on lui transmet, on use de moyens qui lui sont personnellement convenables, de même, quelque ressemblance qu'il y ait entre un individu malade et un autre, les moyens employés varieront le plus souvent en raison même des symptômes secondaires et des épiphénomènes que l'allopathie néglige souvent, qu'elle constate quelquefois, et dont elle ne sait rien induire, soit qu'elle en fasse mention ou qu'elle les passe sous silence. Or, si on veut avoir la mesure du point de perfection auquel une science est arrivée, il suffit de rechercher la somme des choses qui lui semblent indifférentes, inutiles ou inexplicables; et si l'on veut s'assurer de l'accomplissement d'un progrès nouveau, il suffira encore de constater que la limite des choses indifférentes et inexplicables a été reculée. Qu'on réfléchisse à tout ceci, et on verra ensuite si l'homœopathie n'est pas autrement rigoureuse et précise, dans ses moyens d'investigation, que ne le furent tous les systèmes qui sont venus avant elle.

La conclusion de ce qui précède, c'est que, lorsqu'on tente sur l'homme sain des *expérimentations pures*, indépendamment des conditions de régime qu'il faut observer, et du choix à faire du milieu atmosphérique et du milieu moral dans lequel se place celui qui expérimente, il convient de tenir un compte très-rigoureux de toutes les sensations ressenties, de tous les dérangements éprouvés, quelque fugaces et passagers qu'ils soient; car, pour leur donner plus de fixité et d'énergie, il suffirait de persister plus long-temps dans l'emploi du remède, et d'augmenter quelque peu la dose à laquelle on l'a employé.

Cette condition est difficile à obtenir de la part des médecins. Ces sensations légères pour eux, et conséquemment sans importance, ces dérangements passagers les touchent peu, et ils ne veulent pas plus que les malades *s'écoutent souffrir*, que M. Broussais ne voulait que les psycologues *s'écoutassent penser*. Il suffit, disent-ils, de réfléchir sur soi-même, pour qu'il se développe des symptômes : c'est l'imagination qui les produit.

Le tort des allopathistes est de prendre dans un sens absolu ce qui n'a qu'une valeur relative. Sans doute, il suffit à l'homme malade, quelquefois même à l'homme bien portant, d'exalter leur imagination et de fixer leur attention sur eux-mêmes, pour que les douleurs qu'ils éprouvent s'exaspèrent, ou qu'il survienne des symptômes que jusque-là ils n'avaient point éprouvés. Mais si les mêmes phénomènes se reproduisent toujours identiques à eux-mêmes, après la répétition de la même cause, c'est-à-dire après l'administration du même médicament, sur plusieurs personnes et sur des personnes d'âge, de sexe, de tempérament et d'habitudes de vie qui diffèrent, il faudra bien reconnaître que l'imagination n'a point suffi à amener une telle constance dans la production du phénomène. De plus, il est des altérations dites organiques par les médecins de l'ancienne école, que jusqu'à présent elle n'a point songé à attribuer au pouvoir de l'imagination. C'est à celles-là qu'il faudrait s'attaquer d'abord, soit que l'on veuille se convaincre, soit qu'on prétende nier l'homœopathie.

Ainsi, parmi les nombreux symptômes que déve

loppe l'usage du *thuya occidental*, se remarquent les suivants : Ardeur du canal de l'urètre, principalement le matin et l'après-midi, de même qu'après avoir uriné, — élancements douloureux de l'urètre et de son orifice, — gonflement du prépuce, — ulcères sur les parois internes et externes du prépuce, ressemblant au chancre syphilitique, — fics au gland et au prépuce qui suintent et suppurent principalement pendant l'accroissement de la lune, — gonorrhée du gland, — élancements de la verge avec ténesme de la vessie.

Ces symptômes faciles à constater, impossibles à révoquer en doute, sont assez fixes pour que l'expérimentateur ne puisse se tromper à leur égard, assez visibles pour que l'imagination ne puisse être accusée de les avoir produits.

L'*or* est encore dans le même cas. Il produit sur l'organisme des altérations physiques et morales des plus tranchées. Ce sont : Des exostoses à la tête et au bassin, — la carie des os du nez et du palais (si précédemment on a fait abus du mercure), — une douleur tensive dans la mâchoire supérieure, — une odeur de pourriture dans la bouche, — chute de matrice, — des crampes hystériques, — une disposition mélancolique avec agitation, inquiétude, et désir de la mort, — un insurmontable penchant aux pleurs.

Il en est de même de la *belladone*. Parmi les nombreux symptômes qu'elle développe, on rencontre les suivants : Ardeur et prurit aux paupières, — douleur des orbites, — ophthalmie, — gonflement et rougeur des paupières, — rougeur et relâchement de la conjonctive, — toux nocturne chronique avec râlement, — jour et nuit quintes de toux sèche, avec titillation à la fossette du cou, — chaleur sèche, brûlante de la peau, — furoncles, — ampoules de brûlure, — exanthème vésiculaire (la vraie scarlatine plate), — exanthème pourpré.

Il est facile de voir que, dans le choix des symptômes propres aux substances que j'indique, je m'arrête précisément à ceux qu'il est impossible de méconnaître; que ce soit donc sur ces médicaments ou su une foule d'autres qui produisent des dérangements non moins caractéristiques que l'attention des expérimentateurs se fixe. Qui le fera de bonne foi, en observant les conditions que nous avons si souvent indiquées dans notre journal, ne tardera pas à avoir la même conviction que nous, et à marcher dans la voie où nous sommes engagés.

Dr Curie.

MATIÈRE MÉDICALE.

CAMOMILLE DES CHAMPS (Matricaria chamomilla).

PRÉPARATION. — On mêle le suc exprimé de la plante fraîche au moment de sa floraison avec partie égale d'alcool.

DOSE. — De 1 à 4 globules de la 6e ou 12e dilution jusqu'à une goutte entière.

DURÉE D'ACTION. — L'action ne se prolonge que peu de jours.

USAGES THÉRAPEUTIQUES. — Ce médicament, dont on abuse tant dans la médecine populaire, doit fixer spécialement l'attention du médecin; il acquiert par sa préparation homœopathique, des propriétés puissantes. Son action n'étant que de courte durée, il ne convient que dans les maladies aiguës, tout au plus comme auxiliaire et comme intermédiaire dans les maladies chroniques. Il est surtout indiqué dans les affections catarrhales et bilieuses, survenues à la suite d'un accès de colère ou d'un profond chagrin, principalement chez les enfants et chez les personnes très-sensibles à la douleur, susceptibles de s'en affecter vivement. Il convient dans les inflammations, lorsque l'état inflammatoire n'a point encore atteint un degré trop élevé, car dans ce cas l'*aconit* est indispensable. — La *camomille* paraît avoir une action directe sur le système ganglionnaire, et produit, soit dans l'enfance, soit dans l'âge adulte, du trouble dans les organes abdominaux. Elle rend moins graves les inconvénients qui résultent de l'abus du café et des palliatifs narcotiques, dont la médecine allopathique fait un si fréquent usage; elle diminue la sensibilité vis-à-vis de la douleur et la vivacité des affections de l'esprit qui en résultent. — Exposons les cas spéciaux dans lesquels cette substance peut être employée avec succès :

Angines. — Très-utile dans l'angine *tonsillaire* et *pharyngienne*, qui se montre avec une douleur lancinante et brûlante dans le larynx, la raucité de la voix, du serrement dans la poitrine et un chatouillement qui procure de la toux; à cette affection catarrhale se lie quelquefois l'engorgement des glandes sous-maxillaires.

Asthme. — Principalement dans les affections asthmatiques des enfants, avec dyspnée et menace de suffocation, qui sont la suite de refroidissements. — Dans l'asthme des adultes, survenu à la suite d'un accès de colère.

Bronchites. — La *camomille* rend de très-grands services dans les affections catarrhales, lorsqu'il y a enchifrenement, flux nasal de mucus clair, enrouement, toux continuelle par chatouillement guttural, resserrement du thorax comme par un lien, douleur pongitive en respirant, avec angoisses et sensation de brûlure lorsque la toux est plus vive la nuit que le jour.

Cardialgie. — Chez les personnes d'une grande susceptibilité nerveuse et très-sensibles, surtout lorsque cette affection a été produite par un cuisant chagrin et que l'on observe les symptômes suivants : — sensation d'une pierre à l'épigastre, sous les fausses côtes gauches et comme si, disent les malades, le cœur voulait s'y imprimer, grande difficulté de respirer, gêne dans la poitrine, principalement la nuit, alors angoisse, agitation telles qu'elles ne permettent par au malade de reposer un instant; il éprouve des battements dans la tête, sur le vertex, qui l'obligent à se mettre sur son séant pour chercher quelque adoucissement dans cette position du corps. — Lorsque la cardialgie a été produite par l'abus du café.

Céphalalgies. — Dans les circonstances suivantes :

mal de tête avec pression quand on est assis. — Douleur avec tiraillements à la moitié des côtés de la tête. — Douleurs déchirantes au front, qui reprennent par attaques. — Quand on est sur son séant, ou qu'on se tourne dans le lit, douleurs déchirantes dans le front, comme s'il tombait une masse vers la partie antérieure. — Douleur déchirante à l'un des deux côtés des tempes. — Terrible douleur déchirante à minuit, qui cependant n'éveille que par instants, vu la profondeur du sommeil. — Dans le front, douleurs, élancements et déchirements, qui se portent à la poitrine. — Déchirements lancinants de l'intérieur à l'extérieur des tempes. — Points isolés à l'une des deux moitiés du cerveau et surtout à la droite. — Elancements violents à une moitié de la tête comme après un refroidissement. — Au réveil, douleur qui semble faire éclater la tête. — Palpitations douloureuses dans le front, surtout après le repas. — Sensation de craquement à la moitié gauche du cerveau. — Attaques passagères de battements à une moitié du cerveau. — Douleur de tête semblable à des piqûres d'aiguille; les yeux semblent tomber hors de la tête.

Coliques. — La *camom.* est un remède précieux contre les entéralgies (douleurs abdominales) et les coliques avec flatulences, qui se développent après un refroidissement, quand le malade éprouve des tiraillements dans les hypocondres et à l'épigastre, qu'il ressent de l'angoisse, de l'agitation et une sueur visqueuse. Lorsque ces douleurs surviennent avec violence, le malade croit devoir aller à la selle et cependant il ne se manifeste que des borborygmes et des gargouillements qui cessent après une petite selle liquide et muqueuse. — Quelquefois ces coliques sont accompagnées de la sensation que l'anneau inguinal se relâche, que les intestins vont s'y engager et qu'il va s'y former une hernie. Lorsque cette sensation s'est reproduite plusieurs fois, la crainte d'une hernie n'est pas sans fondement, et la *camomille* devient un excellent préservatif contre la disposition à la *hernie inguinale;* elle partage cette propriété avec le *cocculus*, la *noix vomique*, l'*or*. Cependant il ne faut considérer aucun de ces remèdes comme moyen curatif, celui-ci doit toujours être choisi parmi les antipsoriques.

Convulsions. — Produites par la colère et un chagrin vif. — Convulsions *épileptiformes*, principalement chez les enfants. (V. *Dentition.*)

Coqueluche. — Comme moyen auxiliaire, lorsqu'il y a diarrhée.

Croup. — Dans la période catarrhale, ainsi que la *jusquiame*, le *cina*, le *china*, la *noix vomique*, la *pulsatille*, le *drosera*.

Dentition. — La *camomille* est un remède précieux contre la dentition difficile des enfants très-irritables, surtout lorsqu'il y a diarrhée, convulsions épileptiformes, éclampsie avec des accès de toux sèche ou de catarrhe suffocant, que l'enfant est depuis plusieurs jours pâle et faible, que les yeux ont perdu leur éclat, que l'appétit n'existe plus, que le malade ne porte plus sa tête et qu'il veut constamment rester couché. — Après un premier accès *épileptiforme*, une goutte de *camomille* à la 12e dilut. arrête le plus souvent la maladie à sa naissance, mais quelquefois on voit succéder un second, même un troisième accès de plus en plus légers, contre lesquels on doit se garder de donner un nouveau remède. Seulement, dans le cas où les accès se répéteraient toujours plus violents et rapprochés, sans qu'on aperçût l'apparence d'une amélioration, on aurait recours à l'*ignatia* ℥VI.

Diaphragmatique. — (V. *Noix vomique*, de ce journal, n° 7, p. 56, *Diaphragmatite.*)

Diarrhée. — La *camomille* est un moyen capital dans les diarrhées *bilieuses*, accompagnées de douleur lombaire et de coxalgie; dans les diarrhées *mucoso-liquides* des enfants et des adultes, dont chaque excrétion est précédée de violentes tranchées au-dessous de l'ombilic, qui cessent au moment de l'évacuation; dans les *diarrhées* qui surviennent la nuit avec selles tantôt aqueuses et vertes, tantôt blanchâtres et muqueuses, et coliques si vives que le malade est obligé de se replier sur lui-même; dans les *diarrhées* qui accompagnent la dentition difficile des enfants, lorsqu'elle est indolente, aqueuse, permanente, débilitante.

Dyssenteries. — Dans celles dites *rhumatico-catarrhales*, produites par une température très-variable, par une transition brusque du chaud au froid et quand les selles sont mucoso-sanguinolentes.

Enfants nouveau-nés et a la mamelle — (Maladies des). — Contre l'*ophthalmie* et l'*engorgement du sein* des nouveau-nés. — Contre les coliques, la diarrhée, l'ophthalmie catarrhale des enfants à la mamelle, — convulsions, — vomissements de lait avec diarrhée. — Contre les cris sans cause connue, avec agitation extrême (il suffit de faire aspirer la *camomille*). — Excoriations de la peau, ℥IV à l'intérieur et une faible infusion à l'extérieur, si la mère et l'enfant n'ont pas abusé de cette substance; dans ce cas, on donnera l'*ignatia* ou la *pulsatille;* lorsque ce mal est opiniâtre, on aura recours au *soufre* et au *graphites* ℥X. — La *camomille* répond d'une manière presque spécifique aux *accès asthmatiques* qui surviennent tout-à-coup chez les enfants, jusqu'alors bien portants, et qui présentent les phénomènes suivants : — tuméfaction subite de l'épigastre et des hypochondres, difficulté considérable de respirer, anxiété extrême, inquiétude, agitation; le petit malade se jette de côté et d'autre, et retire ses jambes vers l'abdomen.

Engorgement des glandes, — *du cou*, suite de refroidissement; on pourra au besoin substituer ou faire succéder la douce-amère. — *Du sein* : la *camomille* fait disparaître, comme par enchantement, les douleurs lancinantes des tumeurs squirrheuses des mamelles, de telle sorte que la malade peut les palper sans y développer la moindre sensibilité.

Épilepsie. — Accès épileptiformes pendant la première dentition. (V. *Dentition.*)

Eruptions. — Contre les vésicules à la langue avec douleurs lancinantes. — Taches hépatiques, rouges, parsemées de pustules miliaires à la face, sur l'abdomen, avec ou sans prurit; — éruption pourprée rouge au front, sur les joues, sans chaleur; — petites pustules au visage non douloureuses, mais le toucher y provoque des démangeaisons; — pustules à la nuque avec douleur mordante qui oblige à se gratter.

ÉRYSIPÈLE — *phlegmoneux de la face*, avec complication bilieuse, à la suite de maux de dents avec chaleur fébrile, délire pendant la nuit, urine jaune, trouble, élancements dans l'oreille droite.

FEMMES ENCEINTES — (incommodités des). — Convulsions et hémorrhagies utérines, qui menacent d'avortement; diarrhées aqueuses; disposion aux défaillances; prurit et douleurs brûlantes au vagin; spasmes et convulsions produites par la colère.

FEMMES EN COUCHES — (maladies des). — Si les douleurs utérines ou coliques, après un travail d'accouchement trop rapide, se prolongent au-delà de trois ou quatre jours et augmentent avec la montée du lait; la *camomille*, à la 6e ou 12e dilut., suffit ordinairement pour les calmer, chez les femmes irritables; mais quand il y a contraction de l'abdomen avec déchirements, cris, convulsions, il faudra recourir au *café*, 3 dilut.. — La *pulsatille* est préférable quand on ne craint pas de nuire à la sécrétion du lait, et qu'au lieu d'agitation et d'impatience, on remarque chez la femme souffrante de la douceur et de la résignation. — La *camomille* convient encore lorsque les coliques sont accompagnées d'hémorrhagies et que le sang sort par caillots, que les lochies sont trop abondantes, que le sang est d'un noir-brun, qu'il y a soif, froid des extrémités; — dans la fièvre de lait, à la suite de colère.

FIÈVRES INTERMITTENTES. — Lorsque l'état bilieux prédomine, que le froid est léger, la chaleur forte et de longue durée, avec soif, tête prise, sommeil interrompu par des réveils en sursaut; — quand les accès au type tierce se manifestent le soir par un léger frisson et qu'ils se terminent la nuit par une sueur abondante; que le malade éprouve, le soir, une sensation de brûlure aux joues avec horripilations fugaces.

GASTRO-ENTÉRITE BILIEUSE. — La *noix vom.* convient davantage lorsque les symptômes gastriques prédominent; la *camom.*, au contraire, lorsque l'état bilieux l'emporte; celle-ci ne peut être remplacée par aucun autre moyen dans les *fièvres bilieuses*, qui ont été amenées ou produites par un violent accès de colère, ou par un chagrin subit, et lorsqu'on observe les symptômes suivants : — rougeur d'une joue, chaleur du visage et des yeux, lèvres sèches, soif continuelle, vertiges et hémicranie ou tiraillement, pression au front avec pieds froids, amertume de la bouche, rapports, nausées, langue jaune, cotonneuse, épaisse, tension, plénitude de l'abdomen, comme poussant vers la poitrine, anxiété, pesanteur de l'estomac, coliques, diarrhée, selles aqueuses, verdâtres, sommeil agité, réveils en sursaut, brisement de tous les membres (3 à 4 glob. de la 9e ou 12e dilut.).

GASTRO-ENTÉRO-CÉPHALITE — (*typhus, fièvre nerveuse, adynam., atax., etc.*). — Dans les *fièvres typhoïdes* où il y a diarrhée, flatulence, lipothymie, soubresauts, angoisses, insomnie, hallucinations avec froid du corps et chaleur de la face, surtout lorsque cet état aura été produit par le refroidissement, le chagrin, la tristesse, des soucis, etc.

GASTRO-ENTÉRITE-MUQUEUSE. — Quand il y a faiblesse générale, somnolence le jour, insomnie la nuit, rêves pénibles, soubresauts, frissons partiels sans froid à la peau, indifférence, perceptions obtuses, distractions, céphalalgie, vue trouble, goût pâteux, aigre, amer, haleine fétide, dégoût, rapports, nausées, vomiturition, pression à l'épigastre et aux hypocondres, crampes d'estomac, flatuosités, coliques, borborygmes, selles muqueuses, aqueuses, verdâtres, urines sédimenteuses.

HÉMORRHOÏDES. — Le Dr Peschier, de Genève, guidé par les symptômes 194—196 de la *camom.*, consignés dans la *Mat. méd. pure de Hahnemann*, a employé avec succès cette substance contre les affections hémorrhoïdales. Il cite entre autres un cas remarquable, qui mérite de trouver place ici : — Un peintre souffrait cruellement des hémorrhoïdes depuis un grand nombre d'années et était sujet à un prolapsus du rectum toutes les fois qu'il avait une évacuation alvine, et même souvent, lors qu'il marchait; cette procidence était si pénible et si douloureuse, qu'elle rendait son existence fatigante; le rectum se replaçait le plus souvent par des efforts, accompagnés de beaucoup de douleurs; mais en dernier lieu, ces efforts avaient été infructueux, et, depuis onze jours, il souffrait le martyre, il était en proie à une fièvre cruelle, disait-il, n'osant prendre aucune nourriture et ne fermant l'œil ni jour ni nuit, malgré les soins qu'il avait reçus d'un praticien distingué de Genève. Réduit au désespoir, il appela le Dr Peschier, qui d'abord essaya, mais en vain, de réduire le rectum, qui était fortement tuméfié, d'une couleur violette, tirant sur le noir, et d'une sensibilité douloureuse extrême; cette procidence du rectum était concomitante d'un bourrelet hémorroïdaire. Il lui prescrivit alors une goutte de la 12e dilution de *camom.* dans six onces d'eau, dont il lui fit prendre une cuillerée par heure; il fit mettre trois gouttes de teinture (suc alcoolisé) de *camom.* dans dix onces de sureau; dans ce mélange, on devait tremper des compresses longuettes et les maintenir sur l'anus. Le malade avait dormi toute la nuit suivante; il continua le même traitement en éloignant beaucoup les doses de la potion. De jour en jour l'état du rectum s'améliora; cet organe diminua de volume, reprit sa situation naturelle et au bout de huit jours le malade sortit de son lit, et le dixième jour il reprit ses affaires. Depuis ce moment, il n'a aperçu aucune trace de ses précédentes douleurs; il marche aussi vite et aussi long-temps qu'il le veut, et il obtient aisément ses évacuations fécales, sans que le rectum paraisse avoir la moindre disposition à ressortir; il jouit de la meilleure santé, de l'humeur la plus gaie. (Bibliothèque homœopathique, 2e vol., p. 188.)

HÉPATITES. — La *camom.* est un excellent remède contre l'*hépatite aiguë et subaiguë*, lorsqu'elle est la suite d'un violent chagrin ou d'un refroidissement subit; administrée dès le commencement, elle modère les douleurs vives dans l'intervalle de cinq à six heures.

HERNIES. — La *camom.* est l'un des préservatifs contre la disposition aux hernies inguinales. (Voy. *Colique.*)

ICTÈRE. — Très-utile contre la *jaunisse*, suite d'erreurs de régime, de mouvements de l'âme ou de refroidissement; contre l'*ictère*, que l'on considère comme

étant produit par un spasme des vaisseaux ou canaux cholédoques.

MÉTRITE. — La *camom.* peut rendre de grands services dans cette maladie. (V. *Péritonite puerpérale et Métrorrhagie.*)

MÉTRORRHAGIES ET MÉNORRHAGIES.— On choisira la *camom.* lorsque les menstrues se montrent trop fréquentes et trop abondantes, lorsque, dans les pertes utérines, le sang est noir, se coagule et sort par caillots; on préférera le *safran* quand le sang est épais, visqueux, abondant, qu'il sort avec tranchées aiguës au bas-ventre, avec éréthisme nerveux; on prescrira le *fer*, lorsque le sang est clair et rutilant; la *jusquiame*, s'il est d'un rouge clair et qu'il y ait des crampes; le *platine*, lorsqu'il est épais, peu fluide; la *sabine*, dans la métrorrhagie atonique. — Quand la perte de sang dépend de l'abus de l'usage de l'infusion de *camom.*, on administrera le china ⁷VI. — Dans le cas où cette maladie prend le caractère de chronicité, on aura recours aux antipsoriques.

NÉVRALGIE SCIATIQUE RÉCENTE.— La *camom.*, répétée tous les matins, trois à quatre jours de suite à la dose d'un ou deux glob. 12ᵉ dilut., s'est montrée très-efficace dans plusieurs de ces cas.

ODONTALGIES. — Lorsque la douleur est plus forte la nuit, avec rougeur des joues, reparaissant par intervalles, devenant quelquefois insupportable, ne se fixant spécialement sur aucune dent, ayant dans son plus léger degré le caractère d'un chatouillement ou d'un fourmillement; à un plus haut degré, celui d'un déchirement, enfin celui d'élancements qui se communiquent jusque dans l'oreille; qu'elle commence le plus souvent après avoir mangé et bu; qu'elle s'exaspère par les boissons chaudes; qu'elle ne permet pas au malade de supporter la chaleur du lit; elle est souvent accompagnée d'enflure de la mâchoire et d'engorgement des glandes maxillaires. Cette odontalgie attaque volontiers, après un refroidissement, les personnes exposées au chagrin, irritables et adonnées au café.

OPHTHALMIE — *catarrhale.* — Dans laquelle la conjonctive n'est que modérément enflammée, où les yeux ne pleurent pas, où le malade se plaint d'une sorte de pression en ouvrant et fermant les yeux, où les paupières sont garnies de chassie ou recouvertes d'orgeolets, tandis qu'en même temps il existe une légère fièvre catarrhale avec coryza.

PÉRITONITE PUERPÉRALE. — Lorsqu'on n'a pas déjà abusé de l'infusion théiforme de camomille au moment de la délivrance, et qu'il y a : agitation, surexcitation du système nerveux, pression et battements à la tête, principalement au front; oppression, flaccidité des seins et suppression du lait avec diarrhée aqueuse, verdâtre, tranchées, métrorrhagie, sortie d'un sang noir, coagulé, coliques utérines, alternativement pâleur et rougeur de la face, fièvre, anxiété, jactitation, délire, soif, froid des extrémités. — Le *rhus*, 30ᵉ dilut., enlève ce qui n'a cédé qu'en partie à la *camom.*, mais il convient de débuter par le premier, s'il y avait déjà avant les couches un état d'excitation nerveuse et si les lochies, après avoir pâli et blanchi, sont redevenues rouges et qu'elles se coagulent. — Les complications de goutte, de rhumatisme, de typhus, d'éruption, etc., feront pencher la balance en faveur du *rhus*, et les complications bilieuses en faveur de la *camom.*

PSOITIS. — Lorsque les douleurs sont intolérables la nuit.

RHUMATISME — *aigu.* — Lorsque les douleurs sont de tiraillement et de déchirement, entremêlées de sensation d'engourdissement et de paralysie, qu'elles existent surtout dans les tendons, les ligaments articulaires ou les os, et non dans les muscles, et qu'il n'y a pas gonflement des parties malades; qu'elles sont plus violentes la nuit et qu'elles ne changent pas de place.—Dans le cas contraire, c'est-à-dire, si les douleurs passent rapidement d'une partie à une autre, si elles ont leurs exacerbations vers le soir et jusqu'à la nuit, s'il y a enflure, gonflement du lieu malade, la *pulsatille* est à préférer. (Voy. art. *Pulsatille.*) — La *camom.* est particulièrement indiquée lorsque le rhumatisme parcourt la totalité de la colonne vertébrale, en y comprenant la tête, passe du sacrum à la hanche et que la douleur augmente la nuit par le mouvement. — On l'administre enfin avec un succès au moins momentané contre les *ulcères* superficiels, qui se forment chez quelques rhumatisans à la moindre blessure et ont beaucoup de peine à se guérir.

TOUX. — Lorsqu'elle est suffocante, qu'elle se fait entendre le matin et le soir, mais qu'elle augmente la nuit.

VERS INTESTINAUX. — Pour combattre les mouvements spasmodiques qui résultent de la présence des vers.

VERTIGES. — *Dans les circonstances suivantes :* — Vertiges après avoir mangé, après avoir pris du café. — Vertige et chancellement le matin, comme d'ivresse, au sortir du lit. — Vertige et étourdissement le soir, comme si le sujet manquait de mémoire. — Vertige en étant sur son séant et non en étant couché. — Vertige et vue trouble après qu'on s'est couché, avec chaleur de courte durée à la figure. — Vertige avec défaillance. — Peu après le repas, en marchant, vertige à faire tomber, comme si la tête avait plus que sa pesanteur naturelle.—Vertige quand on se courbe en avant.

AFFINITÉS D'ACTION. — La *camom.* offre beaucoup de ressemblance dans son action avec l'*ignatia*, le *café*, la *pulsatille*, l'*aconit*, le *rhus*, la *bryone*, la *noix vom.*, la *bellad.*, la *douce-amère*, le *mercure*, etc.

ANTIDOTE. — Lorsque l'excès ou l'abus de la *camom.* a produit des accidents, c'est-à-dire des symptômes exagérés, on arrête très-promptement ceux-ci par le *café*, l'*ignatia*, la *pulsatille* et l'*aconit*, selon que ces symptômes offrent plus ou moins de ressemblance avec les symptômes que ces divers médicaments développent sur l'homme sain.

OBSERVATIONS. — 1° La *camom.* et la *bellad.* sont les deux substances qui conviennent spécialement aux maladies de l'enfance; la première dans celles de l'abdomen, la seconde dans celles de l'encéphale.

2° La *camom.* est surtout indiquée lorsque les maladies sont produites par la colère ou un chagrin vif.

3° Elle convient aux personnes vives, inquiètes, impatientes, qui se désespèrent facilement et qui se

créent des fantômes pour la moindre chose, qui sont disposées à la colère, qui aiment les querelles, qui sont distraites et absorbées dans leurs pensées; c'est pourquoi on ne doit pas l'employer chez les individus qui supportent les douleurs avec calme et patience.

4° Elle est applicable dans les affections dont les accidents sont augmentés la nuit et par la chaleur du lit, ou bien par le toucher et à l'air libre.

5° C'est un excellent antidote contre les accidents produits par l'abus du café.

Dr JOURDAIN.

TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DES GASTRALGIES. (CARDIALGIA, GASTRODYNIA.)

Bien que la gastralgie ne se manifeste jamais sous les mêmes formes et que ses symptômes offrent une grande variété, il y a cependant au milieu des accidents qui la caractérisent, un caractère commun : c'est le *spasme de l'estomac*, rarement accompagné de symptômes fébriles inflammatoires.

Les signes pathognomoniques et diagnostiques de la gastralgie sont à peu près les suivants :

Douleur oppressive d'une extension plus ou moins grande dans la région épigastrique, anxiété précordiale, vomituritions, vomissements. Au plus haut degré de la maladie, la douleur oppressive est presque intolérable. Il y a constriction, vomissements douloureux, malaise général. Les douleurs s'étendent de l'estomac aux vertèbres, des coliques se font sentir, et les douleurs se propagent dans la cavité thoracique jusqu'aux omoplates. L'aspersion sur l'épigastre est très douloureuse. Le mal augmente par la station, il y a dyspnée, météorisme, constipation, anxiété extrême, orthopnée, inquiétude de l'âme, jactitation. Le pouls est petit, irrégulier, contracté. A tous ces symptômes, il se joint souvent des palpitations de cœur accompagnées de convulsions, de tremblement des membres, de froid aux extrémités et de vertiges. La face est pâle, les traits sont contractés. Il y a aussi contraction des muscles abdominaux, grande sensibilité de toute la périphérie du corps, sueurs froides, urines blanches et claires. Parmi les symptômes les plus communs de la gastralgie, il faut noter le pyrosis avec sensation de brûlure à l'estomac et à l'œsophage, et sécrétion d'une eau de saveur âcre ou acide qui monte à la bouche.

La durée des accès varie depuis un quart d'heure jusqu'à quelques semaines. Souvent, la cardialgie est intermittente, parfois elle est rémittente, et des accès sont ramenés par les causes les plus légères.

Les *causes prédisposantes* sont : le sexe féminin, une constitution faible et délicate, la vie sédentaire, les époques critiques chez la femme, des dérangements dans la menstruation, l'abus des purgatifs, des eaux minérales, du café et des spiritueux.

Les *causes occasionnelles* sont très nombreuses. Le refroidissement, des affections de l'âme, la suppression de la transpiration aux pieds ou aux aisselles, la suppression d'écoulements sanguins habituels, d'éruptions chroniques de la peau, l'usage de certains aliments indigestes, etc.

Le pronostic de cette maladie n'est grave qu'autant qu'elle est accompagnée de maladies organiques de l'estomac, comme squirrhes, ramollissements, etc., un accès subit et violent a été quelquefois suivi de mort.

Voici le traitement homœopathique que réclament les différentes formes de la cardialgie. Parmi les remèdes dont l'efficacité ne saurait être révoquée en doute, nous citerons principalement : la *noix vomique*, la *camomille*, la *coque du Levant*, la *fève de Saint-Ignace*, la *belladone*, le *café*, l'*ipécacuanha*, la *pulsatille*, le *bismuth*, l'*étain*, la *bryone*, la *staphysaigre*, le *plomb*, le *china*, parmi les médicaments apsoriques. Et parmi les anti-psoriques, le *soufre*, la *calcarea*, la *baryte*, l'*arsenic*, le *charbon végétal*, le *charbon animal*, et l'*alumine*, se recommandent spécialement.

Le remède principal, celui qui couvre le plus souvent tous les symptômes, c'est la *noix vomique*. (Voy. Matière médicale pure, art. *nux vomica sympt.* 255-505.) Ce médicament convient surtout dans les gastralgies qui affectent des personnes d'un caractère vif et emporté, faisant un usage habituel du café et des spiritueux, et dans les cas qui dépendent de la répercussion d'un exanthème chronique. La noix vomique est surtout indiquée dans les symptômes suivants : oppression, contraction et tiraillement de l'estomac, les vêtements semblent trop fortement serrés sur le corps. Cette sensation augmente surtout après le repas et après avoir pris du café. Il y a aussi oppression et anxiété à la poitrine comme si un lien comprimait circulairement le thorax. Si les douleurs se manifestent le matin, la noix vomique est surtout alors le spécifique indiqué. Les symptômes suivants consensuels d'une gastralgie, réclament aussi l'emploi de la noix vomique. — Pyrosis, rapports d'un liquide amer et nauséabond, fréquents rapports, palpitations de cœur, anxiété, goût acide amer ou âcre, ventre tuméfié par des vents, constipation, céphalée uni-latérale, douleur oppressive au front. Si la gastralgie se manifeste pendant la menstruation, c'est encore une indication de plus. Chez les personnes délicates et sensibles, il suffit de donner 1, 2 ou 3 globules de noix vomique à la 30e dilution. Chez ceux qui sont plus robustes, 2 ou 3 globules de la 18e dilution peuvent être administrés. On peut répéter le médicament à des intervalles plus ou moins longs, lorsque les douleurs menacent de revenir.

La *camomille* à la 12e dilution convient surtout chez les personnes douées d'une sensibilité nerveuse exquise et d'une irritabilité morale très-vive ; chez celles qui sont disposées aux passions fortes, comme l'indignation, la colère, la jalousie. Elle est encore indiquée, lorsque la douleur se manifeste par une sensation analogue à celle qu'occasionnerait le poids d'une pierre sur l'épigastre, par une tuméfication douloureuse des flancs ou des fausses côtes. Cette douleur est toujours accompagnée d'oppression et d'anxiété, se manifestant surtout la nuit et avec une telle violence que le malade ne sait plus se contenir. Il s'y joint une céphalée syncipitale pulsative qui force le malade à sortir du lit. La position fléchie du tronc amène seule quelque soulagement. Le café noir pallie ordinairement ces douleurs, tandis qu'il augmente la gastralgie que guérit la noix vomique. Il arrive souvent que tous ces symptômes sont le produit de l'usage habituel du thé de camomille. Dans ce cas, la teinture de café cru, la pulsatille et quelquefois la fève de Saint-Ignace sont surtout indiqués.

La *belladone* à la dose de 1 à 2 globules de la 30e dilution, convient surtout aux femmes douées d'une excessive sensibilité de l'estomac. Les douleurs ont le caractère de tension rongeante à l'épigastre. Souvent elles obligent la malade à se courber en arrière pour suspendre sa respiration. La belladone est encore indiquée, lorque la violence des douleurs a produit des défaillances, des lypothimies, quand la douleur revient pendant les repas, quand il y a insomnie, soif et que les douleurs augmentent après avoir bu.

La *coque du Levant* à la 15e ou à la 18e dilution, répond également à plusieurs formes gastralgiques. On l'emploie avec avantage dans certains cas où la noix vomique était d'abord indiquée, calmait les accès sans en empêcher le retour. Elle est surtout applicable aux personnes moroses, d'un caractère caché, chagrin et rancuneux. La douleur à laquelle répond surtout ce spécifique, consiste dans une compression de l'estomac et de presque tout l'abdomen. Elle se calme ou diminue après la sortie de flatuosités et d'éructations. Le *pyrosis* est une contre-indication manifeste de son emploi. Jamais il ne faut recourir à ce médicament quand il y a diarrhée, tandis que dans le cas de constipation opiniâtre, il est toujours utile.

L'usage de l'*ipécacuanha* à la 2e ou à la 3e dilution est indispensable, lorsqu'il y a vomiturition et vomissement; surtout lorsque ces symptômes sont accompagnés de douleurs lancinantes, obtuses à l'estomac et de beaucoup de malaise dans cet organe.

La *pulsatille* doit être souvent préférée à l'ipécacuanha dans des cas analogues. Elle convient surtout aux personnes douces, timides, d'un caractère conciliant et aimant, lorsqu'il y a des douleurs lancinantes aiguës, qui augmentent pendant la marche et principalement lorsque le malade fait des faux pas, qu'il y a des nausées et des vomituritions. Il en est de même dans les cas de diarrhée, ou de simples selles molles, avec peu ou point de soif. La pulsatille convient aussi lorsque la maladie

a été produite par une indigestion survenue après l'usage de pâtisserie ou de viandes grasses, surtout si le malade se plaint de tension à l'épigastre, d'une sensation pulsative et anxieuse à la région précordiale.

La *fève de Saint-Ignace* peut être employée aux 15e, 24e ou 30e dilutions. On y a souvent recours après l'emploi de la pulsatille, quand celle-ci n'a pas enlevé tous les symptômes. Elle agit avec beaucoup d'efficacité chez les personnes affectées d'un chagrin rongeur, de soucis continuels, qui sont disposées à l'hypocondrie, aux sentiments tristes et pénibles. Elle est surtout indiquée, lorsque le malade éprouve un sentiment de vide, de faiblesse, de douleur rongeante et ulcérative à l'estomac. Elle correspond aussi à certaines douleurs pongitives et oppressives à l'épigastre. Mais s'il y a des vomiturition ou de la diarrhée, c'est une contr'indication manifeste, si la gastralgie est le produit de jeûnes prolongés ou de la faim non satisfaite, la fève de Saint-Ignace convient parfaitement.

Le *china* à la 18e ou 24e dilution déploye sa sphère d'activité de la manière la plus heureuse, lorsque la cardialgie dépend de pertes abondantes de sang, de liqueur spermatique, de lait ou de sueurs ; lorsqu'elle succède à l'abus des purgatifs et des vomitifs ; lorsqu'il y a faiblesse générale, digestion difficile, oppression épigastrique peu après l'ingestion des aliments.

L'*étain* à la 6e ou 9e dilution trouve sa place lorsque le malade se plaint d'une sensation analogue à celle que lui ferait ressentir la présence d'un corps animé qui creuserait ou fouillerait dans l'estomac ; lorsqu'il co-existe une diarrhée chronique, des renvois amers, une sensation de plénitude et de tuméfaction à l'estomac, sans diminution de l'appétit ; et lorsqu'à tous ces symptômes se joignent de l'anxiété, de la dyspnée, une sensation de pression et de tension à l'épigastre.

Le *bismuth* (sous-nitrate) à la 3e ou à la 6e dilution est un excellent remède dans les gastralgies chroniques, qui se manifestent par une pression pénible de l'estomac, des nausées, une soif très-vive sans que pour cela il y ait de fièvre, un goût fade et une langue couverte d'un enduit muqueux. Il serait curieux que la médecine rationnelle essayât d'expliquer les bons effets que la médecine empirique obtient de l'emploi du bismuth, depuis long-temps, dans le traitement des gastralgies. Des médecins qui ignorent la puissance et la portée de l'homœopathie, ont avancé qu'elle n'était d'aucun secours dans les maladies organiques, reproche qui ne prouverait rien contre la médecine nouvelle, puisque l'allopathie s'avoue elle-même incapable de les guérir. Mais heureusement que cette assertion n'a pas plus de fondement que toutes celles qu'on nous oppose. Plusieurs maladies chroniques de l'estomac dépendant d'un vice organique, ont été guéries par l'homœopathie ; et dans le cas où la dégénérescence était trop avancée pour permettre une guérison radicale, le traitement homœopathique parvenait encore à pallier avec bonheur les symptômes les plus graves et les plus douloureux. Depuis surtout que Hahnemann a établi dans son immortel traité des *maladies chroniques*, que la presque totalité des affections organiques reconnaissent pour cause l'infection psorique acquise ou congéniale, la guérison d'un grand nombre d'entre elles a pu être tentée, et le traitement a été souvent couronné de succès. Voici les médicaments qui ont le plus souvent réussi.

L'*arsenic*, lorsque le malade ressent des douleurs brûlantes et rongeantes presque continuelles à l'estomac et à l'épigastre ; surtout lorsqu'il se plaint d'une anxiété inexprimable, d'une forte tension et de tuméfaction à la région épigastrique, d'une douleur déchirante et incisive, alternant quelquefois avec la douleur brûlante sus-indiquée ; lorsque les douleurs augmentent après le repas et après minuit, lorsque la faiblesse est extrême, qu'il y a des vomissements qui conduisent le malade jusqu'à la défaillance. Dans ce cas, le *plomb* et le *mezereum* réclament aussi l'attention du médecin.

Le *charbon végétal ou animal* est aux gastrodynies chroniques, ce que la noix vomique est aux gastrodynies aiguës. Le charbon convient surtout dans les cas où le malade se plaint d'un sentiment de brûlure à l'estomac, accompagnée de pression continue, anxieuse et très douloureuse à l'épigastre, surtout si la douleur est augmentée par le toucher. Il convient encore dans les cas où le malade accuse une constriction spasmodique de l'estomac qui le force de courber le corps, suspend la respiration et s'aggrave par le toucher ; lorsque enfin à ces symptômes se joignent des nausées, du pyrosis, du dégoût pour les aliments, de la constipation.

La *calcarea* est indiquée lorsque le malade éprouve un sentiment de déchirement, joint à une contraction spasmodique de l'estomac et à beaucoup d'anxiété à la région précordiale.

La *baryte carbonatée* convient dans des cas analogues, chez les personnes scrofuleuses, surtout lorsqu'elles éprouvent de la satiété, de la plénitude et de la pesanteur à l'estomac, lorsqu'en palpant cet organe, on y sent de la dureté.

L'*alumine* et le *soufre* conviennent également dans des cas semblables.

Dr KIRSCHLEGER.

NOTE SUR LA PSORINE.

Le Dr Hering, de Philadelphie, au zèle duquel l'homœopathie est redevable de tant d'excellents travaux, a publié dans les *Archives homœopathiques* des considérations d'une haute importance sur la *psorine* ou *psoricum*. En attendant que nous publiions la pathogénie de ce puissant agent thérapeutique, nous indiquerons brièvement les conclusions auxquelles le Dr Hering s'est trouvé conduit après l'emploi qu'il en a fait.

L'idée de Hahnemann, qui consiste à considérer la plupart des maladies appelée *schroniques* par les nosographes, comme dépendant de miasmes animaux, parmi lesquels la *psora* joue le principal rôle, doit nécessairement faire naître cette pensée, que si des affections, si diverses en apparence, sont de même nature, il doit exister un spécifique général pour leur guérison. Le Dr Hering croit le trouver dans la psorine, qui n'est autre chose que le liquide contenu dans les vésicules de la gale, liquide qu'il a administré après l'avoir élevé à la 30e dilution homœopathique. Les résultats obtenus de ses premières expériences peuvent être ramenées aux propositions suivantes :

1° La psorine exerce sur l'homme sain et sur l'homme malade une influence aussi puissante qu'aucun de nos médicaments les plus héroïques.

2° Sur l'homme sain, elle jouit de la propriété remarquable de produire des exanthèmes ou éruptions cutanées.

3° Elle est un des remèdes les plus efficaces pour rétablir l'activité perdue de la peau ; et, sous ce rapport, elle surpasse tous les remèdes auxquels nous attribuons cette propriété, voire même le soufre.

4° La psorine ne produit pas dans l'organisme humain les mêmes effets que la contagion galeuse produite par le contact. Les effets qu'elle produit ont leur commencement, leur apogée, leur terminaison, et disparaissent complètement après un certain laps de temps.

5° Elle est le remède le plus important à employer dans toutes les formes de la maladie psorique.

6° Elle préserve de la contagion galeuse.

N. B. — Les lettres et paquets, mémoires et réclamations, qui jusqu'ici étaient adressés au Directeur du Journal, rue de l'Odéon, n° 25, devront être envoyés désormais au DIRECTEUR DU JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE, RUE DES BEAUX-ARTS, N° 9.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 11 ET 12. — TOME I. 1er ET 15 MAI 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

TRAITÉ

DE

MATIÈRE MÉDICALE,

PAR SAMUEL HAHNEMANN (1).

A mesure que nous avançons, il devient de plus en plus facile d'asseoir une opinion sur la doctrine homœopathique. Désormais, tous peuvent lire et méditer les ouvrages capitaux de Hahnemann, s'assimiler ses principes, se familiariser avec sa méthode. Grâce au zèle empressé de M. Jourdan, nous possédons les œuvres principales du fondateur de l'homœopathie, celles qui forment comme trois moments distincts, mais rigoureusement enchaînés de sa longue et respectable carrière.

L'*Organon de l'art de guérir*, le *Traité des maladies chroniques*, et le *Traité de matière médicale*, répondent à trois pensées qui, selon nous, contiennent tout l'avenir de la science, et qu'il faut savoir repousser ou adopter dans leur totalité, sans restriction aucune.

Hahnemann n'est pas de ces hommes qu'il soit possible de nier ou d'accepter en partie. Ses principes se lient si étroitement les uns aux autres, que si l'un d'eux fléchit devant la double épreuve du raisonnement et de l'expérience, il entraîne tous les autres. Aussi, ne faut-il point s'abuser sur la nature et le caractère de la réforme scientifique à laquelle Hahnemann a attaché son nom, et avant de prendre parti pour ou contre elle, faut-il avoir mûrement réfléchi aux conséquences qu'elle entraîne.

Lorsque, jetant un regard sur le passé, l'allopathie le compare au présent, et qu'elle se voit affranchie du joug des théories mécaniques et spiritualistes qui dominèrent aux siècles passés, elle bondit de joie, et elle a raison. Certes, ses méthodes sont autrement rigoureuses que celles de nos devanciers, et les moyens qu'elle a employés n'ont plus cette complication confuse qu'à juste titre elle reprochait aux anciennes doctrines. Mais elle ne s'est pas rendue un compte suffisant de ce qu'elle avait rejeté et conservé : c'est là son erreur.

Elle a voulu être positive avant tout, et elle a confondu le positif de la science avec l'étroitesse dans les vues.

Pour échapper aux abstractions spiritualistes du *dynamisme*, de la *force vitale* et du *principe vital*, elle s'est précipitée dans les abstractions bien autrement grossières et tout aussi fallacieuses d'un matérialisme sans mesure; car, le vitalisme de notre temps, il ne faut pas s'y tromper, ne ressemble en rien au vitalisme d'autrefois. Pour celui-ci, la vie était ce lien mystérieux qui animait toutes les parties d'un organisme, tandis qu'aujourd'hui la vie n'est rien plus que la somme ou le produit des vitalités partielles de chacun de nos organes ou de nos appareils organiques pris individuellement.

Et cette loi générale résumée par ces deux mots: le monde et l'homme vivent en vertu d'une loi d'*antagonisme*, la médecine l'a conservée, sans s'apercevoir qu'elle était infidèle à ses propres principes, elle qui rejetait le dualisme physiologique, *corps* et *âme*, ma-

(1) Trois volumes in-8°, chez Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 13; et Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 9.

tière et *force*, pour s'arrêter à cet autre dualisme, conséquence logique du premier, *inflammation* et *débilitants*, *atonie* et *excitants*, *névroses* et *anti-spasmodiques*, etc., etc.

Or, deux grandes fautes en physiologie ont été commises par la science moderne. Elle a méconnu l'*unité de la vie* d'une part, et de l'autre elle a conservé la *loi d'antagonisme*, lorsque désormais les sciences n'ont plus de progrès à espérer qu'en se rattachant à la loi d'*harmonie*, de *similitude*, ou, si mieux aimez, d'*analogie*, ainsi que le prouvent les pas immenses que d'autres sciences ont accomplis au dix-neuvième siècle en s'abandonnant à son inspiration.

Il est temps, grand temps, que l'idolâtrie superstitieuse de la médecine pour la philosophie baconienne et ses méthodes, perde quelque chose de son engoûment fanatique; il est temps de rappeler aux médecins que les génies de Galilée et de Bacon, malgré leur vaste compréhension et l'immensité de leur gloire incontestée, ne purent à eux seuls remplir les deux derniers siècles; qu'à côté d'eux, et parallèlement à eux, s'élevèrent, parmi tant d'autres, deux illustrations dont les autels sont encore debout, bien qu'on ait cessé de les fréquenter.

Bacon et Locke, Descartes et Leibnitz, voilà de ces noms qui ne doivent point mourir dans la mémoire des hommes. Si les deux premiers ont inspiré en physiologie Haller, Bichat, et toute la secte des physiologistes expérimentateurs, en médecine, Pinel, Broussais, Rosoir et tant d'autres; les seconds eurent des adeptes qui laissèrent dans la science des traces profondes, quoique plus obscures. Ne soyons ingrats envers personne, et rendons aux hommes de la tournure d'esprit de Ch. Bonnet et de plusieurs autres, la justice qui leur est due. Reconnaissons qu'eux aussi avaient saisi une grande part de la vérité; et si quelques-uns le contestaient sérieusement, que d'emprunts dissimulés nous pourrions mettre en évidence, que de criantes injustices, grand Dieu! nous pourrions signaler!

Quoi qu'il en soit, les deux fautes commises par la science moderne eurent de fâcheuses conséquences. Ce que la pathologie a gagné de précision dans les détails par l'application qu'elle fit de l'analyse baconienne, elle l'a perdu dans la vue de l'ensemble. Si le mouvement de localisation des maladies, dont l'origine remonte à Morgagni, et dont la fin a reçu le cachet de M. Broussais, a révélé aux médecins de nombreuses indications sur les altérations des organes, elle leur a fait perdre de vue que jamais l'organisme n'est malade dans l'un de ses points, sans que du plus au moins tous les autres ne soient affectés. Et en cela, l'observation s'est rétrécie au lieu de s'agrandir, car toute l'attention se concentrait sur certains appareils, et en particulier sur ce trépied vital que Bordeu avait élevé, et sur lequel Bichat s'est affermi avec tant de bonheur quand il a voulu analyser *la vie et la mort*, c'est-à-dire décomposer l'indécomposable.

Dès-lors, on nous fit l'histoire des affections du tube digestif, des appareils encéphalique et pulmonaire, etc., l'histoire de l'homme malade ne fut plus écrite. Et par la même raison, dans la pratique, on traitait des tubes digestifs, des cerveaux ou des poumons malades; et on en était venu à oublier que ces organes appartiennent à des hommes. Avais-je tort de dire que la frénésie du *positivisme* (qu'on me passe cette locution barbare), avait eu pour résultat une inconcevable étroitesse de vues?

L'autre conséquence n'est pas moins affligeante. La *loi d'antagonisme*, pure hypothèse que rien ne justifie, a fait bien des victimes; que du reste, elles aient dû leurs tortures au quinquina, aux sangsues ou à l'émétique. Soit, en effet, qu'on ait pour objet de tonifier, de débiliter ou de contre-stimuler, constamment on était dans le faux, et tous nos modernes réformateurs à parole véhémente et acerbe, qui se jetaient inconsidérement l'anathême, avaient tous tort et raison les uns contre les autres. L'atonie ou l'excitation, la stimulation ou la contre-stimulation, pour être des traits saillants d'une maladie, ne sont pas la maladie elle-même; pas plus que la tête d'un homme n'est l'homme tout entier. Or, se proposer de relever un malade de la débilité qui l'accable, ou de tuer l'excitation qui le dévore, ne peut s'appeler faire de la médecine; pas plus qu'on ne fait de la politique lorsqu'on s'occupe de la prospérité matérielle des peuples, sans s'inquiéter de leurs besoins moraux.

Brown avait raison lorsqu'il avançait que dans la plupart des maladies il y avait faiblesse, et Broussais eut raison à son tour de dire qu'elle n'était qu'indirecte; mais tous deux avaient tort, en ce que tous deux ne voyaient qu'une face de la maladie. Excitation sur un point, faiblesse sur d'autres points, voilà deux faits simultanés que vous rencontrerez dans toute image de maladie, qu'elle soit aiguë ou chronique, miasmatique ou non miasmatique. Si donc vous vous proposez de faire cesser la débilité, lorsque vous lui attribuez tous les désordres fonctionnels que vous observez, ou d'abattre l'excitation, constamment vous vous trompez, parce que les moyens que vous employez, pour être appropriés à l'un des caractères de l'état morbide, ne le sont pas à tous. Et qu'ici le succès ne vous fasse pas illusion. La tâche du médecin n'est pas remplie par cela seul que le malade n'a pas succombé, il faut savoir à quel prix le patient achète le bonheur ou la douleur de vivre. Supputez en conscience le nombre de maladies un peu graves que vous voyez dégénérer sous vos yeux en maladies chroniques, ajoutez-y le nombre non moins grand de ceux que votre art ne guérit qu'en les frappant de toutes les infirmités qu'engendent vos méthodes appelées révulsives; et vous saurez à quelles conditions on guérit en vos mains, et vous direz vous-même s'il est possible que vous vous nommiez les ministres de la nature, les interprètes de ses lois.

Généraliser une description de maladie en ramenant à un seul fait les symptômes divers que vous observez, c'est abstraire d'un ensemble réel, vivant, animé, un caractère qui pour être vrai en lui-même n'exprime pas toute la réalité; c'est procéder à la manière de ces philosophes qui prétendirent donner une définition de l'homme et le qualifiaient par l'un de ses attributs, soit qu'ils l'appellassent un animal raisonnable, soit qu'ils vissent en lui une intelligence servie

ou asservie par des organes, toutes choses sublimes quand il s'agit d'alimenter les disputes de l'école, niaises au plus haut degré quand on se place en face de l'homme lui-même.

Mais tous ces mensonges scientifiques que l'allopathie décore du nom de science, toutes ces créations écloses du cerveau des médecins même les plus modernes, furent singulièrement encouragés par la tendance imprimée aux esprits dans le mouvement appelé de localisation des maladies ou d'*organicisme*.

L'organicisme médical n'est qu'une abstraction dangereuse, en ce qu'il éloigne le médecin du but véritable qu'il doit se proposer, à savoir de traiter et guérir un individu malade, pour concentrer toutes ses forces, tous ses moyens et toute son attention sur un organe malade.

Que ce soit là l'un des caractères de la réforme opérée par Hahnemann, à savoir : qu'il renverse la loi d'*analogie*, *loi d'antagonisme* pour lui substituer la loi d'*analogie*, qu'il restitue l'unité de la vie ou le *dynamisme* dans ses droits incontestables bien que méconnus.

L'*organon* de l'art de guérir, exposition large, concise et complète des principes du maître, où vous les trouverez sous une forme sévère, mais souvent trop abrégée pour des lecteurs français, et de difficile compréhension pour celui qui ignore la doctrine nouvelle et ne l'a jamais pratiquée ; l'*organon* met surtout en lumière les deux grandes lois que je viens de rappeler. La *théorie des miasmes* et le principe de l'*action des doses infinitésimales* s'y trouvent également indiquées ; mais la première trouve surtout les développements nécessaires à sa justification dans le *Traité des maladies chroniques*, tandis que tout ce qui a trait à la thérapeutique proprement dite, se trouve surtout dans l'ouvrage que nous annonçons.

Ainsi pourrait se résumer en peu de mots toute la réforme médicale qui a reçu le nom d'homœopathie :

L'ancienne école en est venue à soutenir que toute maladie est organique ou locale dans son principe.

Hahnemann considère toute maladie comme générale ou dynamique.

L'ancienne école veut que dans toute affection morbide, le patient soit modifié contrairement à l'état où il se trouve.

Hahnemann veut que la modification que l'art lui imprime soit artificiellement aussi semblable que possible à la maladie elle-même, c'est-à-dire, qu'elle soit en analogie avec elle.

L'ancienne école, conséquemment à sa loi de localisation, a nié la conception des miasmes et des virus, parce qu'il lui était impossible de concevoir un miasme ou un virus déployant toute son action sur un point unique et circonscrit de l'économie.

Conséquemment à la loi du dynamisme, Hahnemann a repris, en lui donnant une acception différente, une forme nouvelle et une autre autorité, la double conception de la diathèse, des infections miasmatiques et des infections de virus.

Par suite de cette idée, que toute maladie doit être combattue par un agent contraire à elle-même, ce qui fait du médecin un batailleur effréné, qui doit à tout prix triompher de la maladie, ici, par des évacuations de sang qui effrayeraient les plus intrépides, ailleurs, en provoquant d'abondantes excrétions par toutes les voies imaginables, ailleurs encore, en couvrant la peau de plaies dégoûtantes, l'ancienne école en est venue à concevoir le rôle du médecin comme un acte de violence à exercer contre l'organisme. Il faut à toute force qu'il révolutionne l'organisme.

Mais, conformément à la loi d'analogie, Hahnemann, au contraire, veut que la cure soit aussi douce que possible, afin qu'elle soit prompte et durable ; et, pour cela, il recommande de préparer les médicaments de telle sorte qu'ils *s'approprient* à la maladie existante le plus facilement possible, et de les administrer de façon qu'ils impriment à l'organisme le moins de secousses possibles. De là les doses infinitésimales.

Car, pour lui, point de convalescence, celle-ci n'étant qu'une maladie artificielle donnée par le médecin à un malade ; c'est le prix de la victoire que le médecin a remportée ; elle est comme ces moments d'énervement et de langueur que les corps politiques subissent après les commotions qui les ont ébranlés ; c'est cet état où le malade pourrait s'écrier, comme le faisait Dante en une autre occasion : *Je ne suis pas mort, et pourtant je ne vis pas.*

Voilà le résumé des points capitaux de la doctrine homœopathique. Dire comment ils s'enchaînent les uns aux autres, le compte qui doit être tenu de chacun d'eux dans la pratique de la médecine, indiquer les principes secondaires qui font de la doctrine nouvelle un art si précis et par là même si exact dans ses applications, si difficile à manier au lit du malade, et dont les résultats offrent une constance si merveilleuse, lorsqu'on manie convenablement ce puissant instrument, c'est ce que je me propose de dire dans un prochain article contenant un exposé succinct de l'ensemble de la doctrine. Ce sera annoncer comme il convient de le faire, c'est-à-dire en en faisant sentir la portée, les œuvres de Hahnemann, et en particulier la *matière médicale* : ce sera faire jaillir aux yeux de tous l'importance du service rendu par M. Jourdan, qui a consacré bien des veilles à un travail difficile sous tous les rapports.

LÉON SIMON.

BRYONE (BRIONIA ALBA. L.)

PRÉPARATION.—On obtient la teinture de bryone, en mêlant avec égale partie d'esprit de vin, le suc exprimé de la racine fraîche, récoltée avant la floraison de la plante.

DOSE. — Un ou plusieurs globules, humectés de la 15e, 18e, 24e et 30e dilution, jusqu'à une goutte entière. — On peut répéter les doses, suivant les cas, toutes les 8, 12 et 24 heures.

DURÉE D'ACTION.—L'action peut se prolonger de quelques jours dans les maladies aiguës et de plusieurs semaines dans les maladies chroniques.

USAGES THÉRAP. — La bryone agit sur les systè-

mes sanguin et nerveux; elle convient principalement lorsque les maladies sont accompagnées de douleurs déchirantes et tiraillantes dans la poitrine et dans les membres, qui s'exaspèrent par le mouvement et lorsqu'il y a constipation. — Elle peut être administrée avec avantage dans les cas suivants :

ARTHRITIS. — Lorsque les douleurs se développent par le mouvement avec sensation de froid dans les parties affectées, qu'elles se font sentir plutôt le long des membres que dans les articulations; plutôt dans les muscles que dans les os; qu'elles sont tiraillantes, déchirantes, comprimantes, pongitives avec tremblements des parties souffrantes; qu'elles causent un sentiment de brisure et de pesanteur dans les membres. — Pieds tuméfiés, chauds et rouges, incapables de mouvements, avec élancements, déchirements augmentés au toucher et plus forts au milieu de la nuit.

BRONCHITE. — Lorsque la voix est éteinte, la toux sèche, douloureuse, qu'il y a une espèce de crampe au larynx, qu'à force de tousser le malade vomit beaucoup de matières muqueuses avec les efforts les plus pénibles; quand la toux sèche tend à devenir humide.

CARDIALGIE. — Dans les cas légers, lorsqu'un sentiment de pesanteur se fait sentir à l'épigastre pendant le repas, ou immédiatement après, que cette région semble être gonflée, que la pesanteur dégénère en un pincement constrictif, qui se calme ou se dissipe avec les rapports provoqués par la pression extérieure.

CARREAU. — Surtout lorsque la faim canine existe (*o*/*x*).

CEPHALALGIES. — *Dans les circonstances suivantes :* chancellement le matin, alourdissement de la tête, accompagné d'une grande facilité à oublier; absence des idées, le malade ne sait ce qu'il fait et laisse tout tomber de ses mains, il demande des choses qui n'existent pas, il demande tout-à-coup des choses qu'ensuite il ne veut pas; offuscation de la tête qui dure jusqu'au coucher. Le matin, à son réveil, le malade a la tête embrouillée, elle lui fait mal, comme s'il avait bu le soir précédent et s'était livré à une orgie; il ne peut pas non plus sortir du lit; pesanteur extraordinaire de la tête, avec pression de l'intérieur du cerveau à l'extérieur et grande envie de se coucher; douleur et pression au front, qui permettent à peine de se courber; pression sourde à l'occiput; pression à la partie antérieure du cerveau, comme si l'on y fouillait avec serrement vers le front, surtout quand on se baisse et qu'on va vite, la promenade fatigue beaucoup; douleur déchirante au côté gauche de la tête; élancements dans la tête, du front à l'occiput; mal de tête après le repas, pendant la promenade; pression du dedans du front au dehors; il semble que tout veuille sortir du front, surtout quand on se courbe; pression aux deux tempes, du dedans au dehors; mal de tête, comme si le crâne était ouvert par un effort; mal de tête, compression par secousses dans le cerveau, comme pulsation; avant qu'il fasse jour, douleur comme si la tête était tendue de tous côtés et pesanteur mêlée d'élancements, la douleur permet à peine de lever les yeux, et quand le sujet se baisse, il ne peut se redresser; douleur compressive aux deux côtés de la tête; le matin, dans le lit, le malade ressent, à son réveil, et quand il est couché sur le dos, une douleur à l'occiput, qui s'étend jusqu'aux épaules, comme une pesanteur qui ferait pression sur une place lésée; cri dans la tête, semblable à celui des sauterelles; glossement aux deux tempes; mal de tête, secousses compressives dans le cerveau, pulsations; battements ou plutôt douleurs convulsives dans la tête avec chaleur du visage; à la partie droite de la tête, battements sensibles aussi à l'extérieur, au toucher de la main; battements douloureux dans le front, qui obligent le malade à se coucher; chaleur ardente de la tête et du visage, avec rougeur; douleur de tête stupéfiante; illusion de l'esprit, sa propre tête lui semble beaucoup trop grosse; pression du dedans au dehors sur l'orbite gauche dans le cervau, qui se porte sur le globe de l'œil, du haut dans l'intérieur, douleur de tête compressive, surtout d'un côté, accompagnée d'une espèce de pression gênante sur l'œil du même côté; déchirement qui dépasse le front, se porte ensuite sur les muscles cervicaux et de là au bras droit; douleur sourde à l'occiput; le matin, le mal de tête ne recommence pas au réveil, mais seulement quand on ouvre les yeux, ou qu'ils sont en mouvement; pression sous la peau des muscles frontaux, par le mouvement des yeux; dans le haut de la tête, sur une place de la grandeur d'un écu, ardeur douloureuse, qui ne fait pas mal au toucher; rongement mordicant à la partie haute et chevelue de la tête, la nuit; douleur de la tempe, il semble que quelqu'un tire les cheveux.

~~COLIQUES. — Comme moyens auxiliaires dans des~~ coliques gastriques et bilieuses avec constipation.

CONGESTIONS VISCÉRALES. — Le docteur Seidel a combattu avec la *bryone* des congestions sanguines cérébrales et pectorales dépendantes du trouble de la menstruation.

CONSTIPATIONS. — La *bryone*, alternée avec la *noix vomique*, a été employée avec avantage contre des constipations chroniques très-opiniâtres.

CORS. — Lorsqu'au moindre toucher, ils font souffrir, comme s'il y avait une plaie; quand la douleur est brûlante et mordicante et qu'elle cesse par une forte pression.

DARTRES. — Contre de petites dartres furfuracées sur les joues; dartres furfuracées aux paupières avec prurit brûlant, photophobie et pression dans les yeux le soir (Zummel.)

ENCÉPHALITE. — Une goutte de teinture de bryone opéra la guérison d'une affection cérébrale inflammatoire, accompagnée de symptômes nerveux après avoir produit une aggravation violente et déterminé des sueurs abondantes. (Archives, 8 vol. 2e cah., p. 80.)

ENFANTS EN BAS AGE (maladies des). — Ophthalmie des enfants nouveau-nés; constipation, éruption miliaire, carreau.

EPISTAXIS. — Contre le saignement qui survient pendant le sommeil, ou bien le matin, au lever; fort saignement journalier, qui survient, sans que le ma-

lade se soit baissé, par suite de la suppression des menstrues.

ÉRUPTIONS. — Miliaires des femmes en couches et des nourrissons; éruption miliaire aux bras, à la partie antérieure de la poitrine, aux jarrets, qui se développe le soir après s'être gratté et qui détermine un prurit vif et une douleur brûlante, qui disparaissent par la chaleur du lit; vésicules à la lèvre inférieure, au bord antérieur de la langue, avec douleur brûlante et mordicante. Urticaire, éruption répandue sur toute la surface du corps, principalement le long du dos, jusqu'au dessus du cou, avec démangeaison très-violente; efflorescence entre le pouce et l'indicateur, au genou, à l'abdomen, qui développent au toucher une douleur brûlante; taches hépatiques, rouges, au visage et au cou; taches rouges, rondes comme des lentilles, aux bras, sans douleurs et qui ne disparaissent point par la pression; petites taches rouges aux bras et aux pieds avec douleur, comme si l'on avait frappé avec des orties, qui disparaissent momentanément par la pression; petit nœud de la grosseur d'un pois, à la paupière inférieure, derrière l'oreille, douloureuse au toucher; petite tumeur molle à l'angle interne de l'œil, de temps en temps il en sort beaucoup de pus.

ÉRYSIPÈLE. — *De la face*, mais surtout celui qui est fixé autour des *articulations* et dont les douleurs augmentent par le mouvement.

FEMMES ENCEINTES (incommodités des).—Les constipations opiniâtres qui tourmentent souvent les femmes enceintes et qui amènent à leur suite d'autres incommodités plus ou moins graves, réclament avec un régime approprié, la *noix vomique* 24e dilution. Si cette substance n'a pas suffi, on pourra la répéter à une puissance plus élevée, après avoir donné comme moyen intermédiaire la *fève Saint-Ignace* °°[VI; dans quelques cas, on choisira la *bryone* °°[VI ou l'*opium* °°[III. Toutefois, il conviendra de seconder ces moyens par des lavements d'eau et de lait, de lait et de miel, lavements qui ne neutralisent point l'action de ces médicaments.

FEMMES EN COUCHES (maladies des). — Contre l'éruption miliaire, les constipations opiniâtres, les lochies trop abondantes, la stase du lait dans les seins, surtout lorsque le caractère rhumatismal se décèle par des douleurs de poitrine ou des courbatures. Le *docteur Gross* emploie avec avantage la *bryone* et la *belladone* pour diminuer la sécrétion trop abondante du lait.

FIÈVRE INFLAMMATOIRE. — Lorsqu'il y a : délire, constipation, épigastralgie, douleur des parois thoraciques, douleurs musculaires, qui s'aggravent par le mouvement; la complication rhumatismale l'indique toujours.

FIÈVRE INTERMITTENTE.—Quand il y a violente douleur des membres, des reins, du ventre pendant l'accès et que les phénomènes suivants se présentent: froid avec soif pendant deux heures, suivi de chaleur avec soif très-intense pendant six heures, et de sueur qui dure toute la nuit avec soif moindre; chaleur avec soif avant midi, depuis midi froid sans soif avec rougeur de la face et mal de tête. Le soir, les joues sont rouges, brûlantes, il y a des frissons qui font trembler tout le corps et de la soif; frisson, bâillement, nausée, suivis de sueur sans soif depuis dix heures du soir jusqu'à dix heures du matin; frissonnement l'après-midi, suivi de chaleur à la tête et d'un sentiment de froid à la poitrine et aux bras, avec battements aux tempes; exacerbation le soir, frissonnement, chaleur et froid sans soif; vertiges, avec mal de tête, suivis de frissons, soif et dégoût pour les aliments, ensuite chaleur brûlante, soif inextinguible et enfin sueur copieuse; fièvre, où domine le froid. Le docteur Gross administre une dose de bryone chaque jour après le paroxysme, il la répète les jours de l'apyrexie dans les fièvres tierces.

GASTRO-ENTÉRITES (affections gastriques). — Lorsqu'il y a constipation, douleur et tension à l'épigastre, goût amer ou fétide, céphalalgie, vertiges, nausées, surtout quand ces affections sont la suite de chagrin et qu'il y a complication rhumatismale.

GASTRO-ENTÉRITE BILIEUSE (fièvre gastrique et bilieuse).—Avec constipation, douleurs déchirantes aux membres, sommeil agité, surtout si à l'humeur chagrine se joint un froid général.

GASTRO-ENTÉRO-CÉPHALITE (fièvre nerveuse, adynam., ataxique, typhus). — Surtout celles qui se présentent sous forme de fièvre gastrique avec symptômes ataxiques, douleurs déchirantes des extrémités, sécheresse de la bouche sans soif, etc.; typhus nosocomial. On peut donner alternativement dans ces maladies la *bryone* et le *rhus*, qui en sont les principaux remèdes.

GASTRO-ENTÉRITE MUQUEUSE. — Lorsqu'on observe les symptômes suivants : abattement, brisure des membres, sommeil inquiet, frissons alternant avec une chaleur inégale, lenteur dans les idées, absence de la mémoire, pâleur, bouffissure de la face, langue très-blanche, goût fade, pâteux, amer, plénitude, rapports amers, nausées, vomiturition aqueuses, glaireuses, gastralgies, douleurs aux hypochondres, flatulence, borborygme, constipation suivie de coliques et de diarrhée; lorsqu'on soupçonne une éruption prochaine.

GRIPPE.—Sous forme de pleurésie et de pneumonie (aconit-bryonia-rhus).—Le *docteur Kretzchmar* a donné avec succès une goutte entière de la *teinture de bryone* de la 30e dilution, répétée chaque jour, dans la grippe avec toux humide, grattement incommode au cou, accompagnée de douleurs rhumatismales.

HÉMICRANIE. — La *bryone* répond à la douleur déchirante, compressive et fouillante sur un petit point d'un côté de la tête.

HEPATITES (*aiguës*). — Avec constipation et douleurs déchirantes dans les membres.

HOQUET.—Avec efforts pénibles pour vomir et enfin vomissements d'aliments, face brûlante, sueur froide.

HYSTÉRIE. — Contre le tétanos hystérique (Nau); spasmes hystériques avec complication gastrique et constipation très-ancienne. (Archives, 1er vol., 1er cahier).

LÈVRES (maladies aux).—Fente à la lèvre inférieure; petites fissures purulentes, causant douleur de cuisson au toucher à la lèvre inférieure.

METRORRHAGIE. — Bryone 15e dilution. Lorsque le sang d'un rouge foncé sort en grande abondance avec violente douleur, compressive à la région sacrée, et céphalalgie, comme si la tête allait éclater du dedans au dehors, surtout aux deux tempes.

MILIAIRE. — (Voy. ÉRUPTION).

NÉVRALGIE FACIALE.—Lorsqu'il y a tiraillement convulsif à la partie antérieure des joues et des os maxillaires; tiraillement convulsif de la pommette droite vers le haut et à l'intérieur de la tempe droite, plus fort au toucher.

NÉVRALGIE SCIATIQUE.—Lorsque les douleurs très-vives sont augmentées par le mouvement, surtout chez des sujets sanguins.

ODONTALGIE. — Lorsqu'on observe : douleur de tiraillement, quelquefois de spasme aux molaires supérieures gauches, seulement pendant le repas et après; les dents semblent trop longues et paraissent branler; mal de dents, déchirement lancinant, qui a lieu pendant le repas, gagne le bas des muscles cervicaux et augmente en prenant quelque chose de chaud. Vibration lancinante des dents dans la direction de l'oreille, qui oblige le sujet à se coucher; le soir, dans le lit, douleur de vibration, tantôt aux molaires supérieures, tantôt aux inférieures; la douleur a lieu dans le haut, cesse à l'apposition du bout du doigt et gagne la dent inférieure opposée. Douleur telle, que si une dent était vissée, puis chassée: cette douleur ne cède que momentanément à l'eau froide et se calme à la promenade au grand air; déchirement dans les joues, pincement d'oreilles toute la nuit. Douleur d'excoriation qui pénètre la dent par l'usage de quelque boisson fraîche; mobilité générale des dents, sensible au toucher et en les serrant; horrible mal de dents pendant le repos et surtout dans le lit, qui se calme par la mastication. Introduction douloureuse de l'air dans les dents, en ouvrant la bouche.

OEDÈME. — Des pieds. Lorsque le gonflement est chaud, pâle et tendu (Ruckert.).

OPHTHALMIE. — *Rhumatismale.* Quand on remarque douleur mordicante et brûlante dans les yeux, comme s'il y avait du sable; paupières rouges, gonflées, collées le matin et causant une douleur, comme après s'y être frotté ou s'être échauffé; fréquent larmoiement, surtout à l'air.

ORGEOLET.—A la paupière inférieure gauche, douloureuse au toucher.

OTITE. — *Rhumatismale.* Lorsqu'il y a douleur brûlante à l'oreille de dedans en dehors, élancements tantôt à une oreille, tantôt à une autre, en se promenant au grand air; tintement à l'oreille gauche, semblable à celui de plusieurs clochettes; bourdonnement à l'oreille droite, flux de sang par l'oreille.

OUÏE DURE. — Lorsqu'on éprouve au méat auditif, une douleur de contraction, qui ne se calme qu'après avoir enlevé avec le doigt le cérumen, mais qui se renouvelle et empêche l'ouïe; quand l'oreille semble bouchée, sensation telle que si les oreilles étaient fermées et qu'il n'y pût entrer aucun air.

OZÈNE. — La *bryone*, le *cocculus*, le *vératrum*, l'*étain* sont les substances qui conviennent dans l'ozène commençant; mais dès que l'ulcère de la membrane pituitaire fournit une matière d'un jaune verdâtre, d'une puanteur insupportable, et que l'on ignore la cause de maladie, on aura recours au *rhus*, à la *noix vomique*, aux *cantharides* et à la *belladone*; on choisira le *mercure*, le *thuya*, l'*or*, lorsque l'affection dépend d'une cause vénérienne; y a-t-il cachexie mercurielle ou carie, on donnera la préférence au *foie de soufre*, au *mezereum*, à l'*assa fœtida*, au *conium* et à la *silice*.

PARALYSIE. — Rau a employé avec avantage la *bryone* alternativement avec le *rhus* et à doses répétées dans des paralysies des membres, accompagnées de constipation opiniâtre.

PÉRITONITE PUERPÉRALE.—Lorsque la face est d'un rouge très-vif, la sueur d'une odeur acide, l'humeur triste, les douleurs pongitives au front, la langue sèche, jaune, qu'il y a dégoût pour les aliments, constipation, que les lochies sont supprimées, que des frissons alternent avec la chaleur, que le pouls est dur et petit et qu'il y a des douleurs lancinantes dans les cuisses, douleurs qui augmentent par le mouvement.

PHLEGMASIES DES ORGANES RESPIRATOIRES (*Pleurésie, pneumomie, pleuro-pneumonie, pleurodynie*).—La douleur des parois thoraciques et la complication rhumatismale feront préférer la *bryone* à tout autre remède dans ces inflammations. On fera précéder l'*aconit* pour modérer l'état inflammatoire, excepté chez les vieillards, où, suivant *Attomyr*, cette dernière substance ne produit aucun résultat.

PSOÏTIS. — Lorsque les douleurs s'exaspèrent par le mouvement.

RHUMATISMES. *Aigus.* — Quand on observe douleurs tensives et déchirantes dans les membres, qui augmentent au toucher et par le mouvement avec gonflement, rougeur et roideur des parties affectées, peau chaude et sèche, alternant avec la sueur, chaleur la nuit et insomnie, pouls dur et fréquent, constipation; douleur d'excoriation au côté gauche de la nuque et du cou, aux muscles faciaux et aux masseters, qui donne de la difficulté à tourner la tête, rend la mastication pénible et l'empêche même. *Chroniques*, la bryone rend de grands services lorsqu'il y a sentiment de brisure dans les articulations des bras, de la poitrine, du dos, de la nuque, en marchant, en respirant, que cette brisure se fait aussi sentir quand le malade est assis et couché, mais qu'elle augmente par le mouvement; douleur tiraillante et déchirante le long du dos, à la région sacrée qui fait marcher le malade tout courbé, il ne peut se redresser.

ROUGEOLE.—Pour rétablir la suppression de l'exanthème (propriété que la bryone partage avec le rhus), surtout si la poitrine est irritée, que la toux soit douloureuse, un peu humide, et que les yeux soient très-sensibles à la lumière.

SCARLATINE MILIAIRE.—Compliquée d'un état ataxique, délire vif, grande sensibilité, yeux brillants, rouges, regard fixe, bruissement des oreilles, agitation extrême.

SOMNAMBULISME. — La *bryone* s'est montrée efficace dans un cas de somnambulisme, survenu à la suite de suppression de la teigne (Archives, 8 vol., 1er cah., p. 105).

SPLENITIS. — Ruckert recommande la *bryone* dans cette inflammation et dans les crampes d'estomac qui dépendent de la lésion de la rate. (Matière médicale, 1er vol., p. 105).

STOMACACE.--Lorsque les gencives sont spongieuses, et qu'elles causent une douleur d'excoriation et d'âpreté, qu'il y a mobilité douloureuse des dents, afflux considérable de salive savonneuse et spumeuse.

TOUX. — Convulsive des enfants, qui augmente après le repas et qui se termine par des vomissements d'aliments; toux sèche qui tend à devenir humide.

URTICAIRE. — (Voy. ÉRUPTION).

VARIOLE. — Kretzschmar administre une goutte entière de la *teinture de bryone* de la 30e dilution, qu'il répète toutes les 24 heures avant que l'éruption se soit développée, quand le malade se plaint de céphalalgie, de nausées, de vomissements, de douleurs au dos et aux lombes avec brisement des membres.

VERTIGES. — Dans les circonstances suivantes : vertiges pendant toute la journée, comme provenant d'ivresse et faiblesse dans les membres, comme si le sang se portait vivement à la tête; le matin, au sortir du lit, chancellement et tournoiement, comme si tout tournait dans la tête; vertige quand, dans le lit, on se met sur son séant, et malaise au milieu de la poitrine, comme si on allait avoir une défaillance; vertige, comme si on faisait tourner le sujet en rond, ou que tout tournât autour de lui, étant debout; tout tourne autour de lui, aussitôt qu'il se lève de son siége; le vertige se perd après qu'il a marché un peu; le soir, le vertige, étant debout ou quand il veut marcher, ~~le fait chanceler, comme s'il voulait tomber en arrière~~.

VOMISSEMENTS. — Bilieux, suite de colère ou de chagrin; la *camomille* est indiquée dans ces cas, mais on préférera la *bryone* lorsqu'il s'y joint de la fièvre où le froid et le frisson prédominent; vomissements critiques dans les affections gastriques, bilieuses et muqueuses. Outre la *bryone*, on emploiera suivant les circonstances : la *noix vomique*, la *pulsatille*, l'*antimoine cru*, le *tartre stibié*, l'*ipécacuanha*, l'*arsenic*, etc., etc.

VUE FAIBLE. — De l'œil gauche, comme s'il était plein d'eau; le matin, faiblesse de la vue, embrouillement des lettres, quand on veut lire.

AFFINITÉS D'ACTION.—Les propriétés de la *bryone* ont beaucoup de ressemblance avec celles du *rhus*; mais cette dernière aggrave les douleurs par l'immobilité et le repos, tandis que la première les augmente par le mouvement. L'effet primitif de la *bryone* est de constiper, son action consécutive est l'évacuation, vertu qu'elle partage avec la *noix vomique*, l'*opium*, le *plomb*, etc. Dans d'autres cas, la *bryone* a une affinité d'action avec l'*aconit*, la *pulsatille*, la *belladone*, la *camomille*, le *tartre stibié*, l'*ipécacuanha*, l'*arsenic*, etc., etc.

ANTIDOTES. — Le *rhus* et le *camphre*. La bryone et le rhus servent d'antidote l'un à l'autre, quand il arrive qu'on les a administrés à dose trop forte, ou employés sans rapport spécifique.

OBSERVATIONS. — 1° Nous avons vu que les symptômes de la *bryone* sont principalement développés ou exaspérés par le mouvement; cependant il y a des effets alternatifs où les accidents sont calmés par le mouvement.

2° La *bryone* convient plutôt aux personnes sanguines et colériques, tandis que le *rhus* est plus convenable aux personnes tristes, mélancoliques et pusillanimes.

3° La *bryone* doit être administrée de préférence le matin.

RHUS (RHUS TOXICODENDRON L.)

PRÉPARATION. — Comme celle de la pulsatille (*Voy.* Art. pulsatille).

DOSE. — Une petite partie d'une goutte de la 30e dilution, rarement une goutte entière. On peut se servir de la 9e et 12e dilution dans les maladies chroniques et chez les sujets robustes.

DURÉE D'ACTION. — Celle des grandes doses s'étend jusqu'à six semaines.

USAGE THÉRAPEUTIQUE. — Ce médicament agit principalement sur les systèmes nerveux et glanduleux; il convient lorsque les accidents s'aggravent par le repos. — Il est indiqué dans les maladies suivantes :

ARTHRITIS. — Lorsque les douleurs sont déchirantes, sans que le malade bouge, avec toux et constriction spasmodique de la poitrine.

~~BRONCHITES. — Lorsque la toux est plus vive le soir et la nuit que le jour.~~

CÉPHALALGIES. — Quand on observe les phénomènes suivants : — En marchant, chancellement à droite; balancement du corps, sans vertige, à la promenade en plein air; sentiment, comme si quelque chose tournoyait dans la tête, mais sans vertige. — Quand on est assis, alourdissement de la tête, comme d'*ivresse;* quand on se relève, vertige à faire tomber en avant et en arrière. — Facilité à oublier; le malade se souvient difficilement, même des objets et des noms les plus connus. — Absence de la faculté de penser : il est sans vigueur; le parler le fatigue ou lui déplaît; il ne peut pas rassembler ses idées. — Étourdissement le matin, quand il se lève; à peine peut-il se soutenir sur ses jambes. — Obscurcissement et alourdissement de la tête. — Dégoût des travaux littéraires. — En marchant, il est étourdi comme s'il ne voyait pas devant lui les personnes qui sont devant ses yeux. — Faiblesse de la tête : s'il la tourne, il perd connaissance; s'il se baisse, il lui semble ne pouvoir se relever. — Pression dans les tempes. — Pression vers le haut, à la tempe droite, le soir au lit, surtout dans l'état de repos; pour se soulager un peu, il est obligé, tantôt de s'asseoir, tantôt de sortir du lit. — Douleurs de tête, tiraillement à l'occiput et aux tempes, avec pression aux yeux, qui le chassent du lit. — Déchirement au sommet de la tête, qui, au toucher, rend cette place douloureuse à l'extérieur; quelquefois la douleur, accompagnée de tiraillements, occupe toute la tête. — Dé

chirement de la partie antérieure de la tête à la postérieure, *et vice versâ;* plus fort quand on se courbe, surtout le soir. — Après une grande chaleur précédente, seulement à l'intérieur de la tête, avec sécheresse des lèvres et altération violente, douleur de tête, qui semble faire éclater le front; le sujet y sent un poids extraordinaire, surtout quand il vient du grand air dans sa chambre; la douleur disparaît aussitôt qu'il est dans le lit, le soir. Quand il est éveillé et qu'il ouvre les yeux, il semble que le cerveau soit déchiré, comme après l'ivresse d'eau-de-vie, et surtout par le mouvement des yeux; puis à l'occiput, comme brisure du cervelet; pression dans les tempes, de l'intérieur à l'extérieur. — Céphalalgie périodique, qui commence par des élancements dans l'oreille, qui passent de là aux tempes, au front, à la racine du nez et aux pommettes, et se perdent dans la mâchoire supérieure, avec douleur aux dents et aux gencives. — Espèce de grattement ou brûlement dans le front. — Fourmillement douloureux dans la tête, ou creusement avec une aiguille, creusement un peu lancinant. — On sent battre le pouls derrière la tête. — Quand on serre la tête, sensation comme si le cerveau était détaché et battait contre le crâne. — La partie chevelue de la tête est très-douloureuse au toucher et par le renversement des cheveux. — Démangeaison mordicante au cuir chevelu, sur le front, le visage, et autour de la bouche, où apparaît une efflorescence pourprée. — Douleur qui paraît être à l'extérieur de la tête, et contracter la peau d'une manière uniforme, comme si les cheveux étaient tirés avec force, sans que la tête soit néanmoins douloureuse au toucher.

DARTRES. — Dans certaines affections dartreuses, surtout dans les dartres sèches et rugueuses (*Rükert*).

DIARRHÉES. — Qui surviennent la nuit.

ENTORSES. — Quand elles sont très-anciennes et que les douleurs sont très-aiguës dans l'articulation affectée.

ÉPISTAXIS. — Lorsqu'il est abondant, qu'il survient la nuit, pendant le repos, ou bien en se courbant, en faisant des efforts pour cracher; que le sang est d'un rouge clair, qu'il se coagule bientôt après sa sortie, que le sujet craint la mort.

ÉRUPTIONS. — Efflorescences miliaires sur le front, aux lèvres, au menton, aux mains et aux doigts, avec cuisson et démangeaison. — Éruption ortiée. — Éruption croûteuse, ichoreuse de la face chez les enfants, avec démangeaison insupportable. — Pustules humides, avec douleur cuisante et démangeaison aux bras, à la poitrine, aux mains et aux doigts. — Éruption de boutons, de pustules humides aux parties génitales, avec enflure de ces parties.

ÉRYSIPÈLE. — Le rhus est le remède souverain contre l'érysipèle phlegmoneux et bulbeux de la face. J'ai eu lieu de m'en assurer moi-même, au moment de rédiger cet article. Appelé le 14 avril chez une femme de 48 ans, je la trouvai au lit, en proie à des souffrances atroces, au quatrième jour de sa maladie. Elle avait la figure entière horriblement tuméfiée, rouge et luisante; elle ne pouvait pas ouvrir les yeux : la rougeur était livide, la chaleur brûlante, la tension très-douloureuse. De larges phlyctènes de couleur noirâtre étaient formées sur les deux joues; elles renfermaient une sérosité roussâtre. En outre, on observait des douleurs déchirantes à la nuque, à l'occiput, entre les épaules et dans les membres; agitation extrême, insomnie, pouls très-fréquent et serré, soif inextinguible, tendance au délire. Je donne, à dix heures du matin, deux globules de rhus à la 30e dilution. Une sueur générale se manifeste à midi, sans avoir été précédée d'aucune exacerbation homœopathique. Dès ce moment, les symptômes diminuent promptement d'intensité, un sommeil paisible a lieu, la peau se ride, l'épiderme tombe en écailles, et en très-peu de jours la malade est parfaitement rétablie. — Le *rhus* et le *mercure* sont encore les moyens principaux contre l'érysipèle pustuleux connu sous le nom de *zona*.

FIÈVRE INTERMITTENTE. — Lorsque les phénomènes suivants se présentent : — Froid de certaines parties du corps, tandis que le malade ressent de la chaleur dans d'autres. — Froid aux pieds et entre les épaules; bientôt après, chaleur à la partie gauche de la poitrine et aux bras, du même côté. — Fièvre qui débute par des bâillements, suivis vers dix heures du matin d'une chaleur intense sans soif; le soir, à 7 heures, frisson avec la sensation, comme si l'on eût fait sur le malade une affusion d'eau froide; la nuit, chaleur avec pandiculations; sueur vers le matin. — Vers le soir, tiraillements dans les membres, horripilations avec soif vive; les mains froides, le visage chaud et rouge. — Frissons le soir, au lit; sueur légère, le matin, avec pression aux tempes. — Le soir, froid extérieur sans horripilations ni froid intérieur, suivi de chaleur externe, qui ne permet pas de se découvrir, sans soif, avec bouche humide et lèvres sèches, après minuit, sueur, d'abord au visage, puis au cuir chevelu et au cou, qui s'étend jusqu'à la poitrine. — Fièvre le soir, avec diarrhée; froid sans soif, suivi de chaleur sèche de plusieurs heures; ensuite, chaleur avec sueur abondante; soif dans ces deux dernières périodes, coliques et diarrhée, puis sommeil le matin. — Fièvre quotidienne à minuit, pression et gonflement au creux de l'estomac, battements de cœur avec anxiété, le jour. — Fièvre qui commence par un mal de tête, des battements aux tempes, puis froid avec soif; douleurs déchirantes et de brisure aux membres pelviens; ensuite chaleur générale et frissonnements en bougeant; visage d'un pâle terreux; enfin, sueur d'une odeur fortement acide. — Fièvre tierce avec éruption ortiée, qui disparaît après l'accès, et ne laisse pendant l'apyrexie que de la rougeur et un sentiment de brûlure à la sclérotique.

GASTRO-ENTÉRO-CÉPHALITE (*fièvre nerveuse, adyn., atax., typhus*, etc., etc.) — Lorsque les symptômes ataxiques prédominent, qu'il y a des points douloureux dans les articulations, qui sont plus forts dans le repos, avec prostration des forces, faiblesse paralytique des membres, toux courte, convulsive, tensive de la poitrine, angoisse, anxiété. — La *bryone* et le *rhus* furent les principaux remèdes employés avec un succès marqué contre le *typhus nerveux*, qui ravagea les plaines de Leipzig en 1813.

GASTRO-ENTÉRITE MUQUEUSE (*fièvre muqueuse*). — Lorsqu'il y a : tiraillements dans les membres, raideur

des articulations, frissons suivis de chaleur, tristesse, morosité, chute des forces, tremblements, mémoire fugace, pression au front et aux tempes, salivation abondante, gorge remplie de mucosités, goût amer, cuivré, pâteux, défaut d'appétit, rapports, nausées, crampes à l'estomac, selles aqueuses, écumantes, sanguinolentes, urines fréquentes, troubles avec sédiment blanc, écoulement muqueux par les narines, oppression, constriction de la poitrine.

HÉMOPTYSIE. — Lorsqu'elle est devenue habituelle, que le sang est d'un rouge clair, expulsé parfois en grande quantité, qu'il y a des douleurs à la partie inférieure de la poitrine, que le malade a des frissons et qu'il se plaint d'une faiblesse générale. — On donnera la préférence à la *pulsatille*, lorsque le sang est noir et coagulé.

HYDROPISIES. — A la suite d'exanthèmes aigus (*Gross.*)

NÉVRALGIE FACIALE. — Lorsqu'on remarque : déchirements, tiraillements dans la région sous-ciliaire et dans les pommettes. — Tiraillement sourd du côté gauche du front à travers la joue gauche, le long de la mâchoire du haut en bas, à travers les muscles et les dents. — Pression accompagnée de légers élancements aux pommettes. — Soudaines piqûres d'aiguilles à la joue droite. — Serrement léger et cuisant à la joue droite, tel, que si tout allait s'y ulcérer. — Douleur à l'articulation maxillaire près de l'oreille, serrement dans le repos et le mouvement de cette partie, qui diminue à une forte pression de la main, ou par quelque aliment chaud. — Sensation de déboîtement à l'articulation de la mâchoire inférieure, craquement dans l'articulation, aux mouvements de la mâchoire.

NEZ (*inflammation du*). — Rougeur du bout du nez, douloureux au toucher, comme s'il allait y avoir suppuration; sensation d'excoriation aux narines.

ODONTALGIE. — Le *rhus* convient principalement dans les maux de dents rhumatismaux ou arthritiques, et lorsque les phénomènes suivants se manifestent : — Pression continue à la gencive interne et au périoste des dents intérieures. — Contraction cuisante à la joue droite, douleur gravative à la couronne des trois molaires supérieures. — Mal de dents incisif et d'excoriation. — Vibration lancinante, par secousses isolées, le soir, de la tempe aux arcades dentaires, avec douleur de brisure à la tempe gauche; le sujet bâille et ne peut point s'endormir de suite, craignant le retour de la douleur. — Élancements prolongés à la dent canine, le soir. — Douleur de vibration, qui est ressentie jusque dans l'intérieur de la tête, et se calme à l'apposition d'une main froide. — Vibration aux nerfs des dents gâtées. — Fourmillement douloureux des dents, comme si l'on creusait avec une aiguille; léger creusement lancinant. — Douleur aux dents supérieures droites, comme si celles-ci étaient tirées dans leurs cavités par les racines. — Sensation telle que si quelque corps dur était engagé entre les dents du côté droit. — Insupportable douleur d'excoriation et de cuisson, le matin, de la gencive aux racines des molaires; cette douleur force le sujet à se mettre sur son séant; il éprouve, dans le corps et la tête, une chaleur ardente, et transpire du front. — Les dents sont douloureuses en les serrant et à la mastication seulement, comme si elles étaient trop hautes et mobiles, sans qu'au toucher il y ait sensation de douleur ou mobilité. — Le soir, douleur à la dent creuse, plus haute et plus mobile, puis dans les autres, où il y a élancements, fourmillement. — Mobilité douloureuse des dents devant, par la boisson chaude ou froide. — Mobilité des incisives inférieures; le sujet ne peut les serrer. — Mal de dents pulsatif, qui gagne la tête et se calme à l'apposition d'une main froide. — Le *rhus* enlève aussi l'odeur fétide des dents creuses.

OPHTHALMIES. — Lorsqu'il y a : — Inflammation des paupières. — Cuisson à la surface interne des paupières inférieures; sensation de sécheresse aux paupières, principalement dans l'angle interne; larmes mordicantes et salines, à un air froid. — Pesanteur et raideur des paupières, comme si le malade avait de la peine à les mouvoir. — Le matin, rougeur du blanc de l'œil et pression cuisante; l'œil semble être sorti de la tête. — Rougeur des yeux, collement par le pus. — Le matin, sensation de morsure dans les yeux; larmoiement. — Pression dans l'œil, comme s'il y avait de la poussière.

OTALGIE. — Battements douloureux, la nuit, dans l'intérieur de l'oreille. — Cri semblable à celui de jeunes souris. — Éclats comme si le tympan se fendait étant couché. — Sensation à l'oreille, telle que s'il y entrait de l'air, ou qu'il y eût quelque chose à l'entrée.

OZÈNE. — Lorsque la douleur est brûlante et mordicante, avec écoulement d'une matière très-fétide, d'un jaune verdâtre, et qu'on ignore la cause de la maladie.

PANARIS. — Le *rhus*, le *mercure*, et le *foie de soufre*, sont les moyens à recommander contre les panaris. — — Pour prévenir leur retour, on administrera le *soufre* et la *silice*.

PARALYSIES. — Le *rhus* détermine un sentiment de raideur dans les membres, surtout quand on commence à les mouvoir après qu'ils ont été en repos; c'est pourquoi il s'est montré efficace dans certaines paralysies (Rau.)

PEMPHIGUS. — Par suite de suppression des menstrues (*Annales clin. de l'Homœopathie*, 2e vol., p. 345).

PÉRITONITE PUERPÉRALE. — Le *rhus* est indispensable lorsque la malade est d'une très-grande susceptibilité nerveuse, et que le moindre chagrin augmente les accidents. — Il est indiqué lorsque les lochies, après avoir pâli, blanchi, deviennent de nouveau sanglantes et coagulées. — Les complications de goutte, de rhumatisme, de typhus, d'éruption, etc., font pencher la balance en sa faveur.

PNEUMONIES. — Le *rhus* convient particulièrement aux pneumonies typhoïdes.

RHUMATISMES AIGUS ET CHRONIQUES. — Lorsque les douleurs sont plus vives dans le repos que dans le mouvement; que les douleurs sont tiraillantes, déchirantes, brûlantes, soit dans les membres, soit dans les articulations; que les douleurs augmentent à l'air libre.

SALIVATION. — Le *rhus* peut être employé contre la salivation, puisqu'il la détermine.

SCARLATINE. — Dans les leucophlegmasies qui surviennent à la suite de cet exanthème (Gross.)

SCROFULES. — Ce médicament est surtout indiqué lorsqu'une glande du cou, de la nuque ou de la mâchoire inférieure prédomine par son inflammation, sa tuméfaction et sa dureté, sur les autres glandes circonvoisines engorgées. Peu de jours suffisent pour ramollir la glande et faire disparaître son engorgement. Il est remarquable que plus cette glande diminue de volume, plus les autres, qui l'entourent, grossissent; mais elles finissent par se résoudre, et par disparaître avec la première.

TEIGNE. — Contre la teigne humide, le *rhus* en prévient le retour.

TÉTANOS.—Dans quelques cas d'opistothonos (*Arch.*, 12e vol., 1er cah., p. 128.)

TYPHUS. — *Voy.* Gastro-entéro-céphalite.

URTICAIRE. — *Voy.* Éruption.

VERRUES. — Aux mains. — On les frotte avec le suc de *rhus*.

VERTIGES. — Présentant les phénomènes ci-après : — Violent vertige en se couchant, avec crainte de mourir. — Vertige, tout tourne surtout en marchant; moins en restant debout ou assis; pas du tout étant couché. — Étant assis, alourdissement de la tête, comme d'ivresse; en se relevant, vertige à faire tomber en avant et en arrière. — Vertige, comme si l'on était suspendu en l'air, pendant que l'on est assis.

ZONA. — *Voy.* Érysipèle.

AFFINITÉS D'ACTION. — Les substances qui ont le plus d'analogie dans leur action avec le *rhus* sont : la *bryone*, le *cocculus*, la *noix vomique*, la *staphysaigre*, l'*arsenic*, etc., etc.

ANTIDOTES. — Les moyens qui dissipent les accidents trop violents du *rhus* sont : la *bryone*, le *café cru*, le *camphre* et le *soufre*.

OBSERVATIONS. — 1° Le *rhus*, ainsi que nous l'avons déjà fait voir, développe les accidents les plus violents lorsque le corps est en repos et que les membres sont tenus dans l'immobilité.

2° Le *rhus* convient aux personnes pusillanimes, craintives, d'une humeur triste, chagrine, aimant la solitude, qui sont disposées à pleurer, et qui craignent la mort.

3° Comme la durée d'action de cette substance peut se prolonger jusqu'à six semaines, l'exacerbation homœopathique se fait aussi attendre plus long-temps que dans beaucoup d'autres substances; c'est pourquoi, on ne voit souvent survenir l'amélioration qu'après 36 heures de son ingestion. — On ne saurait donc trop recommander son choix homœopathique.

Dr JOURDAIN.

TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE DU CHOLÉRA ASIATIQUE,

par le docteur CROSERIO (1).

Une vérité malheureusement constatée dans tous les pays où le choléra asiatique s'est manifesté, c'est l'impuissance absolue des moyens employés par la médecine ordinaire contre sa marche funeste dans les cas graves. Les expériences et les recherches faites pendant le cours des épidémies, soit par les médecins individuellement, soit par les corps savants, n'ont pas fait faire un pas à la thérapeutique de cette meurtrière affection, et des relevés attestent que la mortalité n'a pas été plus forte (si elle ne la pas été moindre) dans les villages où les secours ont entièrement manqué, que dans ceux où ils ont été abondants. L'homœopathie seule a triomphé de la férocité de cette maladie; dans les cas les plus défavorables (où les malades mouraient tous par les méthodes ordinaires), elle n'a perdu que le quart des malades, quelques médecins n'en ont perdu qu'un sur soixante : d'autres dans des épidémies moins meurtrières, comme celle de Vienne, les ont tous guéris; de sorte qu'en prenant une moyenne, les homœopathistes n'ont perdu que 1|10 des cholériques. Pour ne pas répéter ce qui a déjà été si bien exposé par les différents auteurs qui ont écrit sur cette maladie, nous nous abstiendrons de donner la description des symptômes et de sa marche : nous allons exposer seulement les moyens employés dans son traitement par l'homœopathie, leurs effets pathogénétiques, et les cas dans lesquels ils sont indiqués avec la manière de les administrer, les soins accessoires nécessaires, pour mettre à même les médecins qui n'auraient pas encore fait une étude suffisante de cette doctrine, de l'appliquer avec succès.

Ces moyens sont principalement : *le camphre*, *l'ipécacuanha*, *le vératrum*, *le cuivre*, *l'arsenic*, *le seigle ergoté*, *et l'acide phosphorique*; *le phosphore*, *le charbon végétal*, *le rhus toxicodendron*, *la bryone*, *la camomille*, *la belladone*, *le soufre*, *la ciguë*, *l'acide hydrocyanique*, *la noix vomique*, *le mercure noir* et *le quinquina*, dans quelques cas particuliers, où lorsque les accidents cholériques étant dissipés, il restait encore un état morbide correspondant à l'une de ces substances.

Camphre (effets pathologiques). Tête entreprise, pesante; serrement à la base du cerveau, les idées se perdent, visage pâle, besoin de boire sans soif, renvois et régurgitation des substances contenues dans l'estomac, nausées, vomissements avec sueurs froides, douleur compressive à l'épigastre; serrement douloureux dans les hypocondres, pression dans le bas-ventre, tranchées la nuit; tenesmes, peu d'urine, rétention de l'urine pendant les douze premières heures; le malade ne rend pas d'urine, serrement de la poitrine, les jambes tremblent, convulsions violentes, crampes, chute extraordinaire des forces, le corps entièrement froid, sueur froide; froid avec pâleur mortelle, sensation de sécheresse à l'extérieur et à l'intérieur du corps, malaise général indéfinissable, peau très sèche, pouls petit et lent, très faible, à peine perceptible, très fréquent, très grande angoisse. Dans son anxiété le malade se jette hors du lit. (Reine Arz. matière médicale pure, t. IV, p. 149.)

Le camphre est employé avec un très grand avantage dans le commencement de l'attaque, ou lorsqu'avec un froid glacial le malade souffre de crampes toniques continues avec ou sans évacuations; par la propriété qu'il a de rappeler la chaleur et la sueur à la peau, il est d'une très grande ressource et peut servir dans tous les cas, comme le remède le plus généralement utile dans les localités privées des lumières des hommes de l'art. On le fait dissoudre dans huit parties d'alcool et on en donne une à deux gouttes dans une cuillerée à café d'eau fraîche toutes les trois à cinq minutes; ensuite, à mesure que les accidents se dissipent on en éloigne les intervalles; lorsque les malades auront déjà pris beaucoup d'autres médicaments, il sera très bon de donner une ou deux doses de

(1) Bien que le choléra ne règne plus épidémiquement en France, nous avons cru utile d'offrir un résumé du traitement homœopathique de cette maladie. D'abord parce que, dans la pratique civile et dans les hôpitaux on en rencontre encore quelques cas isolés, et puis rien ne garantit qu'une nouvelle épidémie ne puisse survenir.

camphre avant de faire prendre un autre médicament homœopathique plus spécifiquement indiqué au cas de la maladie.

Ipécacuanha. Visage pâle avec les yeux cernés de bleu, faiblesse excessive, nausées, envies de vomir, efforts de vomissements, envies de vomir avec mal de ventre ; vomissements des aliments, de bile, d'une grande quantité de glaires, de mucus verd jaunâtre ; douleurs violentes d'estomac, douleurs indéfinissables dans la région précordiale, agitation dans le bas-ventre, pincements dans le bas-ventre et l'estomac ; tranchées avec frissons, douleurs déchirantes au-dessus du nombril, selles diarrhoïques comme fermentées, selles liquides fréquentes avec sensation de faiblesse, de vide dans le ventre ; selles verdâtres sanguinolentes, le malade devient froid, sur tout le corps ; il n'a aucune chaleur dans le corps, ses idées se suivent lentement, son courage l'abandonne. (Matière médicale pure, t. III, p. 249.)

L'ipécacuanha est indiqué lorsque les nausées et les évacuations par haut et par bas prédominent, que les crampes et les autres accidents spasmodiques sont encore peu sensibles, ou ont déjà été combattus par les autres moyens. On le donne de 1-3 globules de la 3e, 9e ou 30e atténuation qu'on répète au bout de 3-4 heures, lorsque les accidents n'ont pas diminué. On est quelquefois obligé de répéter encore vingt-quatre heures après si les symptômes ne sont pas entièrement cessés, ou reviennent.

Camomille : Tête entreprise, lourde, etc. ; embarras, perte d'idées, intelligence obtuse, gout pâteux, soif inextinguible avec la langue sèche, renvois, hoquets, vomissements, malaise avec nausées, comme si on allait se trouver mal ; vomissements des aliments, de matières aigres ; il fait des cris angoissés, accuse une douleur dans le creux de l'estomac, et sue en même temps, mal de ventre compressif au-dessus du nombril, coliques, maux de ventre insupportables, sensation comme si tout le ventre était vide, avec des mouvements continuels dans les intestins, avec les yeux cernés ; tranchées, tiraillements dans le ventre, selles non digérées, selles aqueuses, avec ou sans tranchées, diarrhée nocturne, avec des maux de ventre qui le forcent à s'accroupir ; diarrhée de mucosités blanches, seulement avec mal au ventre, serrement de poitrine, les doigts froids avec disposition à s'engourdir, doigts engourdis, crampes des mollets, très grande disposition aux crampes, sensible au froid, il est abattu, dans tous les membres grande faiblesse, défaillances. V. Matière médic., pure, t. II, p. 6.)

La camomille est indiquée, lorsque les évacuations alvines sont accompagnées de fortes douleurs de ventre, et ont lieu surtout la nuit, au commencement de la maladie et lorsque la cause occasionelle a été la colère ou un chagrin vif. La dose est de 1-3 globules de la 12e ou 30e atténuation.

Veratrum. Manque d'idées, la tête confuse, perte de mémoire, serrement de tête, les yeux ternes, cernés de bleu ; visage froid et la pâleur de la mort, couleur du visage plombé, bleuâtre ; serrement des mâchoires, renvois amers, fortes nausées avec envies de vomir, envies de vomir, hoquets, hoquets de longue durée, faiblesse dans le creux de l'estomac, efforts violents de vomir, avec soif excessive ; vomissements de mucus vert, ensuite de mucus blanc ; vomissements, vomissements de bile, après le vomissement le malade est très-épuisé, pression au creux de l'estomac, sensation de faiblesse dans l'estomac, avec froid intérieur dans la région précordiale, pression violente dans le creux de l'estomac qui s'étend sous le sternum, les fausses côtes et jusqu'au pubis ; pincements, douleurs de tranchées dans le bas-ventre, avec diarrhée ; coliques venteuses, beaucoup de vents, vents avec bruit en haut et en bas, borborygmes sonores, avant la selle sensation dans le ventre comme si on allait tomber en défaillance, des excréments liquides s'échappent avec un vent, sans s'en apercevoir ; selles excessives, diarrhée sanguinolente violente, diarrhée muqueuse liquide, diarrhée avec douleurs de ventre pendant et après les selles, toutes les sécrétions sont supprimées, très grande angoisse qui empêche la respiration, pression à la poitrine, serrement, contraction douloureuse de la poitrine, crampes dans les mollets, secousses dans les extrémités, froid aux pieds, comme par de l'eau froide ; froid général, raideur dans les membres, membres engourdis, défaillance de longue durée, faiblesse excessive, chute prompte des forces, pouls très lent et presque effacé, sueur froide, le malade est taciturne, tremblements, frayeurs, abattement, désespoir. (Matière médic. pure, t. III, p. 324.)

Cette substance offre par ses symptômes le plus d'analogie avec ceux du choléra asiatique, aussi s'est-elle montrée utile dans tous les degrés de la maladie. Depuis la cholérine jusqu'à la cyanose la plus complète. Elle est surtout indiquée lorsqu'il existe des évacuations très fréquentes et abondantes par en haut et par en bas, qu'il existe une très grande faiblesse, de froid glacial, crampes et une forte pression à la région diaphragmatique, etc. Sa dose est de 1 - 2 globules de la 30e atténuation qu'on répète au bout d'une heure et dans les cas très graves au bout d'un quart d'heure, s'il n'y pas d'amélioration. Si un vomissement avait fait rejeter le médicament aussitôt après l'avoir pris, on en donnerait de suite une nouvelle dose.

Arsenic. Vertiges, faiblesse dans la tête, tête entreprise, confuse, sans douleurs, avec tintement d'oreilles, les yeux jaunes, pâleur cadavéreuse, visage bleuâtre, les lèvres et la langue bleuâtres, le pourtour de la bouche noirâtre, sécheresse pénible dans la bouche, avec soif violente, besoin de boire continuel, il semble qu'il va mourir de soif, voix tremblante, hoquets fréquents, convulsifs, fréquentes nausées, comme des défaillances, il est obligé de se coucher à cause des nausées et des envies de vomir, fréquents renvois, vomissements de mucosités, forts brûlements, soif et chaleur interne avec vomissements très violents, purgations et vomissements excessifs, vomissements violents et continuels avec diarrhée, une forte pression dans le creux de l'estomac, douleur de crampe d'estomac, brûlement à l'épigastre, douleurs excessives de ventre et d'estomac, sensation de plénitude dans l'épigastre avec pincements dans le ventre, il ne peut pas se réchauffer, il a toujours froid dans la région de l'épigastre, borborygmes, beaucoup de vents et de pincements dans le ventre, violents maux de ventre, des borborygmes bruyants dans le ventre, fortes coliques avant et pendant les évacuations diarrhoïques qui continuent encore après, douleur brûlante dans le bas-ventre, des tenesmes ; brûlements à l'anus, dans le rectum avec tenesmes ; après la selle, il éprouve une grande faiblesse, un brûlement dans le rectum et un tremblement dans tous les membres, des épreintes très violentes avec de grandes douleurs dans le rectum ; les matières s'écoulent sans que le malade s'en aperçoive comme si c'étaient des vents ; selles de matières liquides muqueuses, borgorygmes sans selles ; après des coliques évacuations, avec épreintes de matières vert foncé, selles de mucus verdâtre, selles involontaires, rétention d'urine, rétention d'urine comme par la paralysie de la vessie, émission de peu d'urine, voix enrouée, angoisse pénible, comme si la poitrine se fermait, avec une anxiété dans le creux de l'estomac, des tiraillements et des secousses depuis la pointe des doigts jusqu'à l'aisselle, des crampes douloureuses dans les dernières phalanges des doigts des deux mains, des crampes douloureuses dans les doigts, dans les mollets et dans les orteils, roideur des doigts, crampes dans les mollets et dans les mains en les remuant, douleurs de crampes dans les pieds, froid continuel des pieds, douleurs dans les mollets, le mollet devient dur et applati avec une douleur insupportable, presque comme une douleur de crampe (mais beaucoup plus forte) qui fait crier le malade une heure et demie, froid des jambes et des genoux, avec sueur froide, les orteils sont tiraillés à la renverse, dans les mollets et les cuisses, des faisceaux de fibres musculaires sont tiraillés avec une douleur spasmodique pendant trois heures, ce dont le malade fut très fatigué ; crampes dans les mollets et les doigts, des secousses dans les muscles des cuisses et des jambes, avec douleurs de crampes, tremblement des bras et des jambes, souffrances indéfinissables dans les membres, les membres tremblants, lorsque le malade se lève, il retombe de suite par sa grande faiblesse, chute excessive des forces, amaigrissement excessif de tout le corps, le malade ne peut pas se réchauffer dans le lit, il sent un froid dans tout le corps, et il n'est pas froid au toucher, peau bleuâtre et froide, il ne peut trouver de repos nulle part, il se retourne continuellement dans le lit, il veut être transporté d'un lit dans un autre, il a froid, angoisse continuelle, angoisse mortelle, mal disposé, il n'a envie de rien, faible d'esprit et de corps, il est comme hébété, etc. (Matière médic. pure, t. II, p. 68.)

D'après la nature des symptômes de l'arsenic, on l'administrera surtout lorsqu'avec les vomissements et les déjections alvines ou leur suppression, le malade se plaint d'un brûlement très fort dans l'estomac et le ventre, avec des crampes toniques dans les mains et les doigts, et d'une perte subite des forces, qu'il se trouve dans un état d'angoisse et d'anxiété excessives, et qu'il désespère de guérir. La dose est d'un globule de la 30e atténuation.

Seigle ergoté. Tête embarrassée, étourdissements, pesanteur de tête, bruissements, tintements d'oreilles, surdité, visage pâle, défait, hyppocratique, les yeux profondément enfoncés dans les orbites, cernés de noir; la bouche, les yeux retournés, la langue brune, et à la fin entièrement noire, la voix faible et inintelligible, impossibilité de parler intelligiblement, soif inextinguible, renvois, nausées, fortes envies de vomir continuelles, efforts de vomissements continuels, et vomissements d'une matière bilieuse, de matières muqueuses blanches, parfois avec des lombrics, douleurs, crampes violentes d'estomac, sensation pénible, douloureuse dans la région précordiale, le malade éprouve continuellement une douleur, une pression et un serrement dans l'épigastre, avec des efforts de vomissements; sensation de brûlements dans le corps, douleurs dans le ventre violentes, coliques convulsives, sensation de froid dans le ventre et le dos, malgré de fréquents besoins d'aller à la selle il ne rend point d'excréments, diarrhée qui dure de cinq à quinze jours et qui affaiblit beaucoup, flux de ventre, chûte des forces par la diarrhée, évacuation involontaire d'excréments liquides clairs, les matières extrêmement liquides coulent inaperçues, émission de vents, suppression d'urine, spasme de la poitrine, avec étouffement, engourdissement, douleurs de crampes dans les membres, douleurs de crampes intermittentes dans les jambes et les mains, secousses dans les membres, un sautillement ou un frémissement dans les muscles du visage et des mains, secousses passagères, mouvements convulsifs et crampes effrayantes, convulsions et secousses dans les membres et contracture spasmodique des doigts, crampes douloureuses qui durent plusieurs semaines, les doigts sont fermés violemment, les membres deviennent entièrement raides et souffrent des crampes les plus violentes, contorsions et contractions alternativement effrayantes des membres, pendant lesquelles les doigts restent continuellement fermés, tout le corps est dans une grande agitation et couvert d'une sueur froide, les crampes cloniques se changent en crampes toniques, les crampes continuent sans interruption, froid et insensibilité des membres, chûte subite des forces, défaillances, abattement excessif, amaigrissement prompt, paralysie, fort tremblement des membres au moindre mouvement, même dans la langue lorsqu'on la sort de la bouche; les membres deviennent insensibles, froids, raideur complète des membres, les membres deviennent entièrement froids, blêmes et ridés, comme lorsqu'ils ont resté long-temps dans l'eau chaude, la peau rude, sèche, flasque, jaunâtre, comme tannée, toute la surface de la peau prend une couleur plombée, se raccornit, devient ridée et insensible, sueur froide, gluante, pouls petit, très fréquent, intermittent, lent, très faible, angoisse, grand abattement, perte de courage excessive, difficulté de réveiller ses sens, indifférence pour tout, stupidité, intelligence engourdie, le malade conserve sa connaissance jusqu'au dernier moment. (Annales de clinique hom., t. III, p. 229.)

Quelle analogie frappante de ces symptômes avec la forme la plus grave du choléra asiatique! le seigle ergoté est surtout indiqué, lorsque les selles blanchâtres abondantes sont accompagnées de crampes très violentes et de mouvements convulsifs douloureux dans les membres, d'accidents paralytiques, de suppression d'urines, et d'un état d'assoupissement ou d'hébétude des sens et de l'esprit, annonçant une atteinte profonde du système nerveux. La dose est de 1-3 globule de la 30e atténuation.

Cuivre. Les yeux fixes, brillants et sortant de l'orbite, la parole est éteinte, la langue enduite de mucus blanc, goût cuivré dans la bouche, les boissons font du bruit (gargouillement) en descendant dans le gosier, renvois continuels, hoquets, nausées fréquentes, violentes envies de vomir, envies de vomir avec des douleurs de crampes dans le bas-ventre, vomissements, vomissements continuels, vomissements violents revenant de temps en temps, vomissements de beaucoup de bile pure, de mucosités, violents vomissements et diarrhée, choléra ou vomissements violents avec mal au ventre et diarrhée, vomissements continuels, avec des maux de ventre effroyables, vomissements excessifs, mal au ventre et diarrhée, douleurs d'estomac excessives, compression à l'épigastre plus sensible par la pression extérieure, maux de ventre très angoissants, douleur compressive dans tout le bas ventre, des mouvements spasmodiques violents dans l'estomac et les intestins, des crampes violentes dans le bas-ventre et les extrémités, avec des cris plaintifs, diarrhée, diarrhée violente, diarrhée sanguinolente, constipation ou diarrhée violente, accès convulsifs d'étouffement, la poitrine est comme contractée, la respiration difficile jusqu'à étouffer, et lorsque les crampes cessèrent, il survint des vomissements convulsifs après lesquels il y eut une demi-heure d'intermittence, contractions douloureuses de la poitrine, convulsions, crampes aux jambes, mouvements convulsifs, il retournait les bras, convulsions, on est obligé de faire tenir le malade par six hommes, avec vomissements continuels; aux douleurs les plus violentes de ventre, se joignirent des convulsions qui se terminent en paralysie, angoisse, il s'agite continuellement, plein d'angoisse, tremblement. (Arch. pour la médecine homœopathique, t. III, p. 166.)

Le cuivre est surtout indiqué lorsqu'il y a une sensation de poids au creux de l'estomac augmentée par la pression, que les boissons font du bruit en descendant dans l'œsophage, que le vomissement accompagné de pression est précédé d'une sensation de serrement de la poitrine jusqu'à ôter la respiration; lorsqu'il y a des crampes ou convulsions dans la poitrine et le tronc, et des crampes cloniques dans les orteils et les doigts.

Acide phosphorique. Les yeux abattus, mats, sans brillant, cernés de bleu, la langue blanche, muqueuse, collante, de manière que le doigt s'y attache, soif inextinguible, fréquents renvois involontaires, envies de vomir, vomissements des aliments, et ensuite vomissements presque toutes les heures, borborygmes à l'épigastre, pressions à l'épigastre et aux hypocondres, qui causent une grande angoisse comme si on allait mourir, pression à la région ombilicale, sensation de plénitude dans le ventre, borborygmes sonores dans le ventre, une contraction comme un pincement horrible des intestins, des deux côtés de la région ombilicale, accès de tranchées dans le ventre, diarrhée fréquente tous les quarts d'heures, avec mal au ventre et la sensation comme s'il allait rendre un vent, il rend involontairement et subitement des excréments diarrhéiques jaunes claires, diarrhée qui n'affaiblit pas, selles diarrhéiques blanchâtres, point d'urine pendant les premières sept heures, fort enrouement, la peau des mains est âpre et ridée, les doigts deviennent froids, jaunes, ridés et engourdis, en même temps le pouls est lent, petit et à peine sensible, des tiraillements de crampes dans les jambes, des crampes dans le mollet gauche qui se passent après des frictions, il devient maigre, avec le visage défait et les yeux enfoncés dans les orbites, le corps abattu et l'esprit incapable d'application. (Voy. Matières méd. pure, t. III, p. .)

L'efficacité de l'acide phosphorique présumée d'après ses symptômes pathogénétiques, contre la forme appelée cholérine, dans laquelle avec beaucoup de borborygmes, les évacuations alvines sont excessivement fréquentes, abondantes, blanchâtres, avec sensation de plénitude dans le ventre, a été constatée par tous les praticiens qui ont eu l'occasion de l'administrer; la dose est de 1 à 3 globules de la 3e atténuation. D'autres l'ont aussi employé à la 30e atténuation. D'autres l'ont aussi employé à la 30e, qu'on pourra répéter au bout de dix-huit ou vingt-quatre heures, s'il revenait des borborygmes et de la diarrhée.

Le phosphore, peut être aussi employé dans des cas analogues à la dose de 1 globule, à la 30e dilution.

Les substances que nous venons d'examiner suffisent dans la plupart des cas pour la guérison du choléra; cependant lorsqu'il se manifestera des crampes violentes dans les muscles de la poitrine, avec une contorsion convulsive des yeux, alternant avec des vomissements, avec très peu de dévoiement; on aura recours à la ciguë 1 globule 30e dilution, lorsque les accidents ont résisté au cuivre.

Le laurier de cerises sera administré lorsqu'il y aura des douleurs dans les membres, étourdissements; une torsion convulsive des muscles du visage et une sensation de constriction dans le col.

Le charbon végétal est un moyen bien précieux lorsque le malade est dans un état de faiblesse près de la mort, que les autres médicaments ne peuvent plus produire de réaction: 1 globule de la 30e atténuation introduite dans la bouche, réveille dans une heure ou deux la vitalité, assez pour qu'on puisse alors administrer le spécifique convenable avec succès.

Le china est utile pour réparer la faiblesse excessive qui reste parfois après la guérison de la maladie.

La *belladona*, la *bryone*, la *jusquiame*, le *stramonium*, l'*opium*, mais surtout le *rhus foxus* sont les médicaments indiqués dans l'état thypogide, soit qu'il ait été le produit d'un traitement incandescent, ou des fautes dans le régime, ou qu'il soit survenu spontanément. Le *rhus* sera répété 2-3 fois tant que l'agitation et l'angoisse persisteront; les autres sab-

stances seront employées selon la nature de leurs symptômes qu'il serait trop long de rapporter ici.

Lorsque le médicament a été bien choisi, quelques minutes, un quart d'heure ou une heure après son administration, les accidents diminuent le plus souvent, quelquefois sans une exacerbation sensible ; la chaleur revient, et le malade s'endort pendant une heure environ, pour se réveiller dans une moiteur générale souvent entièrement guéri, mais toujours extrêmement soulagé. Tant que ce soulagement continue on laisse agir le médicament, mais si au bout de deux à quatre heures l'amélioration devenait stationnaire, ou s'il revenait quelqu'un des symptômes déjà dissipés, on s'empresserait d'administrer une nouvelle dose du médicament précédent, ou de celui qui serait le plus adapté aux symptômes actuels; en ayant toujours devant les yeux, que dans une maladie dont le cours est si rapide, l'effet des médicaments s'épuise aussi très promptement, la durée de leur effet ne s'étendant guère au-delà de quelques heures pendant la plus grande violence de la maladie.

Les soins accessoires, nécessaires pour seconder l'effet des médicaments sont : tenir le malade dans un lit modérément couvert, lui donner à boire à discrétion par cuillerées ou par petits verres de l'eau très fraiche ou à la glace, si le hoquet était pertinace et fatigant, on fera même avaler de petites parcelles entières de glace ; si la diarrhée est très forte, on administrera des petits lavements avec 4-5 onces d'eau à la glace (ce moyen soulage beaucoup les malades). Procurer à l'appartement un air sain, suffisamment renouvelé et modérément chaud (15-18 degrés de Réaumur.) Éviter toutes les émotions de l'âme ; lorsque le malade pourra supporter quelques aliments, on commencera par de légers bouillons de bœuf, du lait, de légers pains cuits, en ayant soin de s'abstenir pendant long-temps de fruits, d'œufs, ou d'aliments indigestes; et de n'augmenter la nourriture que peu à peu, quoique la convalescence, à la suite du traitement homœopathique, soit beaucoup moins longue qu'à la suite des méthodes ordinaires, elle exige une observation exacte des règles hygiéniques jusqu'au parfait rétablissement des forces.

L'homœopathie ne procure pas seulement les moyens de guérir le choléra, elle donne aussi ceux de les prévenir. Une goutte de teinture de camphre prise tous les jours, 1 globule 30e dilution de vératrum et 1 globule 30e dilution de cuivre alternée tous les cinq jours, le matin à jeun en s'abstenant de café et de vin pendant toute la durée de l'épidémie, ont toujours suffi pour prévenir les atteintes graves de cette maladie.

CROSERIO.

OPINION DE M. ANDRAL

SUR L'HOMOEOPATHIE.

La position de M Andral et l'autorité de son nom, ne nous permettent pas de laisser passer sans réponse les attaques que, du haut de sa chaire, il a dirigées contre l'homœopathie. D'ailleurs, c'est la première fois que nous avons entendu, à Paris, un examen un peu sérieux des principes de Hahnemann, et, sous ce rapport, la leçon de M. le professeur Andral mérite une attention particulière; car elle se distingue des critiques que nous avons repoussées jusqu'ici, aussi bien pour la forme que pour le fond. Nous voudrions pouvoir dire qu'elle se distingue également par une connaissance approfondie de la question.

Avant d'aborder une à une les différentes objections que M. Andral adresse à l'homœopathie, il nous semble inutile de protester de notre respect pour sa personne, l'étendue de ses connaissances et la loyauté bien connue de son caractère. Tout en reconnaissant qu'il est souvent difficile à ceux qui ont une fois pris parti dans la science, de revenir sur leurs pas et de modifier assez leurs convictions pour n'être point infidèles à la loi du progrès, il nous semble peu séant et peu délicat de suspecter les intentions. Quand on est placé à la hauteur scientifique qu'occupe M. Andral, c'est avant tout l'intérêt de la science qui domine et préoccupe ; et nous ne lui ferons point l'injure de croire qu'il ait décidé avec lui-même que, de toute nécessité, l'homœopathie n'est qu'un tissu d'erreurs. La question à débattre entre lui et nous revient donc à un seul point : savoir s'il a bien interprêté Hahnemann, et s'il s'y est pris comme il convenait pour vérifier ses principes.

Parmi les objections que M. Andral adresse à l'homœopathie, il en est une sur laquelle il insiste avec beaucoup de force, et qui, sans avoir le mérite de la nouveauté, en impose quelque peu en raison de la disposition des esprits.

Hahnemann a dit dans l'*Organon* : « Que la somme des » symptômes était le seul côté de la maladie qui fût accessible » au médecin, le seul dont il pût acquérir la notion intui- » tive, et la *principale chose* qu'il eût besoin de connaître » pour guérir. » A cela, M. Andral objecte qu'il est faux et pernicieux de dire qu'en thérapeutique on n'ait à s'occuper que des symptômes, et que pour guérir il suffise de les combattre ; car des symptômes semblables *traduisent* souvent des états morbides différents, et comme exemple, il cite la *dyspepsie*

Ici, M. Andral commet la double faute de confondre les connaissances que le médecin peut acquérir pendant la vie du malade, et ce qui est révélé après sa mort; et d'oublier qu'en thérapeutique il s'agit bien moins de rechercher l'état anatomique des organes que de s'aider des symptômes pour déterminer l'agent thérapeutique qui les fera cesser.

Que ce que vous nommez la *dyspepsie* traduise des états morbides différents, qui le conteste? C'est comme si vous disiez que ce que vous appelez l'*inflammation* traduit aussi des états pathologiques très-divers. Peut-on en conclure autre chose, si ce n'est que les mots *dyspepsie*, *inflammation*, et tant d'autres, grand Dieu! dont les traités de médecine sont encombrés, n'ont aucun sens réel et précis?

Mais quelle que soit la variété des états morbides cachés sous le mot de *dyspepsie*, ce qui prouve au moins la pauvreté de votre langage ou trahit votre embarras à dénommer convenablement des états pathologiques que vous connaissez si peu et qui vous trouvent si souvent au dépourvu, toujours est-il que sur le vivant vous ne constatez ces états que par les symptômes qui les décèlent, et que ce sont encore les symptômes et rien qu'eux qui vous permettent de les distinguer. Si donc, tant qu'un malade respire, vous n'avez que la *symptomatologie*, et, jusqu'à un certain point, l'*étiologie* pour vous guider, Hahnemann a eu raison de dire ~~que la somme des~~ *symptômes était le seul côté de la maladie accessible au médecin;* et s'il est encore vrai que dans le choix du traitement vous êtes exclusivement déterminé, et par les symptômes, et par les causes, quand vous êtes assez heureux pour saisir ces dernières, toute question thérapeutique est résolue du moment où vous avez trouvé l'agent qui a puissance de triompher de la *somme des symptômes* existants; qu'ensuite le malade venant à succomber, l'anatomie pathologique vous éclaire, non sur le *siége* de la maladie (car nous vous soutenons qu'une maladie ne peut pas être plus localisée *d'une manière absolue* que la vie ne peut l'être dans un point quelconque de l'organisme), mais sur quelques-uns des résultats qu'elle entraîne, rien de mieux ; sous condition cependant que vous ne conclurez point de ceux-ci au traitement *approprié;* car vous savez à n'en point douter (et c'est une thèse que vous, M. Andral, avez soutenue avec un talent remarquable et avec une force qui a désespéré vos antagonistes) que des états pathologiques reconnus comme identiques en allopathie, guérissent par des moyens que tous les allopathes, sans vous excepter, regardent comme opposés dans leur action. Or, il y a assez longtemps que les médecins français nous décrivent la pathologie du cadavre ; il était temps de d'écrire la médecine du patient qui vit encore. Hahnemann l'a fait, et il a dit qu'au lit du malade vous n'aviez que deux flambeaux pour vous éclairer : les symptômes et les causes. Il a dit ainsi, et il a eu raison. Si ce que vous nommez la dyspepsie traduit des états morbides divers, ceux-ci ont pour expression des symptômes également différents.

La seconde objection que M. Andral adresse à l'homœopathie montre qu'il a étudié bien légèrement la doctrine qu'il combat.

Hahnemann a dit dans *l'Organon*, page 145, § XLI : « On pourrait citer beaucoup d'exemples de maladies que la » nature a guéries homœopathiquement par des maladies pro- » voquant des symptômes semblables. Mais si l'on veut des » faits précis et à l'abri de toute contestation, il faut s'en te- » nir au petit nombre de maladies toujours semblables à elles- » mêmes, qui naissent d'un miasme permanent, et qui, par

» cette raison, sont dignes de recevoir un nom particulier.

« Parmi ces affections, se présente, au premier rang, la va-
» riole, si fameuse par le nombre et la violence de ses symp-
» tômes, et qui a guéri une foule de maux caractérisés par des
» symptômes semblables aux siens. »

Comme pour donner plus d'autorité à ses paroles, Hahnemann cite les noms de Dezoteux et de Leroy, qui ont guéri des ophthalmies chroniques par l'inoculation de la petite vérole;

L'exemple d'une cécité, qui datait de deux ans, guérie par la variole, d'après Klein;

La guérison de la dureté de l'ouie et de la gêne de la respiration, qui, selon Fr. Closs, survint à l'apparition de la variole.

Ces faits, que rappelle M. Andral, il les déclare *isolés*, sans *liaisons* et fort *singuliers*, sans faire attention qu'il suspecte ici le savoir et la bonne foi, non de Hahnemann, mais de Dezoteux, Klein et Closs, dont Hahnemann prend les observations, moins pour donner à ses principes un appui qui ne serait qu'indirect, que pour montrer que la nature, abandonnée à elle-même, agit parfois dans le même sens que l'homœopathie, et laisser à pressentir que lui, Hahnemann, est le fidèle interprète de ses lois. Et, comme pour donner plus d'autorité à sa parole, il ne se contente pas d'invoquer sa propre expérience, il en appelle aussi à celle d'hommes qui pensaient autrement que lui, observaient sans ce qu'on nomme *idées préconçues*, et agissaient, dans les cas cités, bien plus par un heureux instinct que par une vue scientifique arrêtée.

Vraiment, ce n'est point ainsi qu'il est permis de critiquer une doctrine; et, dans le choix des faits qu'il combat, M. Andral a montré, ou qu'il avait obéi à un entraînement toujours fâcheux chez un homme grave, ou qu'il avait parlé d'un livre dont il n'a fait qu'une lecture rapide, qu'une étude superficielle.

Hahnemann établit la *loi des semblables* sur une vue théorique confirmée par l'expérience. Les faits directs sur lesquels il s'appuie sont tirés de sa propre pratique ou de celle de ses élèves; ce sont ces faits qu'il fallait détruire : c'était la vue théorique qu'il convenait de renverser. Or, M. Andral n'a fait ni l'un ni l'autre; et, en cela, il est tombé dans les mêmes égarements que les critiques dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire qu'il n'a point osé aller droit au nœud de la difficulté.

Nous avons déjà dit jusqu'à satiété, et nous le répéterons encore puisque nous ne sommes pas compris : le moyen le plus *prompt*, le plus *sûr* et le plus *convenable* de guérir une maladie, c'est de modifier le malade dans un sens *analogue* à la maladie dont il est affecté. Voilà la question. Inutile d'incidenter sur des points secondaires. Prouvez-nous, messieurs, non que vous guérissez quelquefois (nous ne vous le contestons pas), mais que vos guérisons sont, toutes choses égales d'ailleurs, plus *promptes*, plus *certaines* et plus *durables* que les nôtres. Puisque vous raisonnez si bien, et que nous ne savons dire que des *choses pitoyables*, puisque vos moyens sont si *efficaces*, comment se fait-il qu'avec tant de ressources à votre disposition, aucun de vous n'ose se hasarder à aller jusqu'au fond du problème? Vous voyez un édifice s'élever à côté du vôtre, et, sans vous douter qu'il mine et contremine tout l'échafaudage de votre science, vous croyez l'abattre parce que vous cherchez à enlever, ici ou là, l'une des pierres qui le constituent. Attaquez-le donc à sa base pour qu'il croule; mais vous n'osez!....

Venant ensuite aux expérimentations sur l'homme sain, M. Andral avance que tous les faits avancés sont *faux* ou *dénaturés*, à l'exception de ce qui a été dit du mercure qu'il reconnaît pouvoir guérir des affections semblables à celles qu'il produit, savoir, des périostoses et des stomatites. Sur quoi se fonde-t-il pour nier l'action homœopathique des autres substances médicamenteuses? Le voici. Hahnemann soutient que si le quinquina guérit la fièvre intermittente, c'est qu'il a puissance de la faire naître chez celui qui en est exempt. Si ce fait capital, dit M. Andral, était prouvé, une partie des conséquences le serait aussi; s'il est faux, tout croule. Or, plusieurs personnes, et mon interne en particulier, ont pris du sulfate de quinine, et jamais n'ont eu de fièvre intermittente.

Si j'avais l'honneur de faire partie d'une faculté de médecine, et qu'à ce titre je fusse chargé de l'enseignement de la jeunesse, je voudrais que chacune de mes paroles fût frappée, sinon du cachet de l'élégance et de l'esprit, au moins d'une rigoureuse précision; et pour cela, je me ferais un religieux scrupule de ne rien avancer sans l'avoir vérifié : ce serait pour moi un devoir d'honneur.

Or, si M. Andral eût réellement étudié la doctrine qu'il combattait, il saurait que les premiers essais de Hahnemann, sur le quinquina, datent de 1790, et qu'à cette époque le sulfate de quinine n'était point connu; que depuis c'est toujours sur le quinquina en nature et non sur l'un de ses principes immédiats, pris isolément, que l'homœopathie a expérimenté; et qu'ici M. Andral et ses élèves ont commis une faute qui ne s'excuse que par leur défaut de connaissance de l'homœopathie, lorsqu'ils ont fait usage d'une substance à la place d'une autre. Il saurait aussi, s'il avait pris la peine de lire la *Thérapie des fièvres intermittentes* du *Conseiller* de Bonninghausen, et les *Réflexions sur le quinquina*, publiées par M. Jourdan, à la suite de l'*Organon*, que cette substance est loin de suffire à la guérison de toutes les espèces de fièvres intermittentes, et que par conséquent il ne lui est pas donné de les produire toutes. Ici donc, le résultat a été nul par la faute des expérimentateurs qui ont cru indifférent de rester fidèles à l'une ou à plusieurs des conditions de l'expérience. C'est là que les allopathes sont toujours en défaut. Lorsqu'il s'agit d'une substance végétale, on leur dit : prenez le suc exprimé de la plante, c'est-à-dire de la plante telle que Dieu nous l'a donnée, racine, tige, feuilles et fleurs; et eux, ils prennent fleurs ou racine, selon qu'il est dans les habitudes de leur système d'employer les unes ou les autres. Ils commencent donc par dénaturer l'expérience pour dire ensuite qu'elle ne rend pas ce qu'elle avait promis, et cela sans intention arrêtée de mal faire, mais tout simplement parce qu'ils veulent juger avant de connaître, et connaître sans prendre la peine d'étudier; et puis, ils vantent leur logique, eux dont le raisonnement revient à ceci : ce que vous dites du mercure est vrai, ce que vous dites du quinquina est faux. Si pour ce dernier médicament vous aviez eu raison, nous vous aurions accordé votre loi, au moins en grande partie; les choses étant autrement, tout croule. Messieurs, je vous en demande pardon, mais votre conclusion est fausse. En supposant que nous nous soyons trompé sur le quinquina, si nous avons raison pour le mercure, il y a autant pour nous que contre nous; et puisqu'il est prouvé que vous avez mal expérimenté, l'avantage nous reste.

Au surplus, à la manière dont raisonne M. Andral, il serait difficile de le convaincre. S'il observe une aggravation dans les symptômes, il la déclare le résultat de la marche naturelle de la maladie, et il renvoie à son imagination les phénomènes qu'il observe sur lui. Un jour, M. Andral prend de l'aconit, et, pendant toute la journée, il est tourmenté de crampes aux doigts. L'imagination les lui a données? Pourquoi s'est-elle arrêtée en si beau chemin? Pourquoi, sous son influence, tous les symptômes de l'aconit n'ont-ils pas été reproduits?

Hahnemann constate dans l'administration des médicaments homœopathiques deux faits capitaux : l'*action* et la *réaction*, l'effet *primitif* et l'effet *secondaire*. Le premier consiste dans l'aggravation momentanée des symptômes existants, le second dans leur affaiblissement graduel jusqu'à leur entière disparition. A qui persuadera-t-on, répond M. Andral, qu'une pneumonie plus forte guérira une pneumonie moins forte? A tous ceux qui voudront prendre la peine d'observer et d'expérimenter convenablement. L'expérience leur montrera, en effet, que, sous l'influence d'un médicament homœopathique, quel qu'il soit, les symptômes existants s'exaspèrent momentanément pour décroître ensuite; et ici, l'expérience est facile et irrécusable si on consent à s'adresser à des maladies occupant la périphérie du corps, comme les affections cutanées, les ophthalmies et autres. Mais, ajoute M. Andral, j'ai manié les médicaments homœopathiques, et je n'ai jamais vu d'autres exaspérations que celles qui étaient la suite naturelle de la marche de la maladie.

Mais vous avez mal manié les médicaments homœopathiques, et c'est vous-même qui nous en avez fourni la preuve. Du reste, nous vous accordons que les exaspérations que vous observerez soient de même nature que celles qui surviendraient si la maladie était abandonnée à elle-même, avec cette différence qu'ici l'exaspération est longue et suit une marche toujours croissante, tandis que s'il s'agit d'un traitement homœopathique l'exaspération est de courte durée, et bientôt suivie d'une amélioration frappante. Prenez, je le suppose, une maladie franchement aiguë, et par conséquent accompagnée de fièvre fort intense, administrez l'aconit; et si, au

bout de quelques heures, vous avez observé, d'abord une augmentation d'intensité de la fièvre, puis sa décroissance constance, le fait vous sera prouvé. Pour cela, vous n'aurez point guéri la maladie dont il s'agira. Il vous restera à combattre les symptômes propres à l'affection locale existante; mais vous vous serez rendu maître de l'excitation du système artériel, et l'aconit, dans le cas dont il s'agit, ne peut faire plus.

Et, pour cela encore, il vous suffira de donner l'aconit à des doses si minimes, que, selon vous, cela ressemble fort à une goutte de médicament jetée dans l'Océan; d'autres ont dit, jetée dans le lac de Genève. Eh bien! expérimentez de bonne foi, mais aussi en connaissance de cause, c'est-à-dire après avoir étudié, et voici ce que vous verrez. Cette goutte de teinture, amenée, je suppose, à la décillionnième dilution, si c'est de la teinture d'aconit, je suppose encore, vous donnera une série de symptômes dont l'ensemble peut être désigné par A; si c'est une teinture de belladone ou d'or, vous aurez une autre série de symptômes que nous désignerons par B et C. Du moment où des gouttes de médicaments différents, fussent-elles jetées dans l'Océan, dans la Seine ou dans le lac de Genève, produiront des effets différents, selon que l'on fera usage de l'une ou de l'autre d'entre elles; quoi qu'il répugne à vos habitudes de raisonnement et à votre expérience d'autrefois d'admettre de pareils faits, ce ne serait plus que votre intelligence qui, un moment, se trouverait en défaut, et aurait méconnu la réalité.

Eh bien! devant une preuve de fait, à quoi bon venir nous dire que nous essayons d'échapper à l'*absurde* et au *ridicule* en attribuant de grandes vertus aux succussions et aux percussions que la trituration fait éprouver aux médicaments? Ici encore, je vous propose un autre genre d'expériences. Nous prendrons, si vous le voulez, un médicament à votre choix; vous l'administrerez à la dose reconnue dans vos pharmacopées, pendant que j'administrerai le même médicament homœopathiquement préparé à dose homœopathique, et vous jugerez de la différence. Si j'obtiens avec un décillionnième de grain autant et mieux que vous n'obtenez avec des grains et des gros, la question sera jugée; et jugée à l'avantage de l'homœopathie. Il faudra bien, dans ce cas, que vous accordiez quelque chose au mode de préparation, car il est évident que rien ne se fait de rien. Or, nous n'avons jamais dit, ni Hahnemann n'a jamais avancé que la trituration changeait la nature et donnait de nouvelles propriétés aux médicaments, comme vous le prétendez, mais qu'elle développait dans le médicament les propriétés qui étaient en lui, à la manière, si vous le voulez, du calorique, qui développe dans tous les corps des propriétés qui restent inaperçues dans l'état ordinaire.

Que les essais tentés par vous n'aient amené aucun résultat, nous en avons vu plus haut la raison. Vos insuccès ne prouvent rien contre l'homœopathie, ils vous sont personnels. Les faits dont vous avez été témoin dans la pratique civile ne prouvent pas davantage. Vous seul les avez vus, et si vous avez mal expérimenté pour votre propre compte, qui nous garantit que vous ayez bien apprécié l'expérience des autres?

Sans doute vos hôpitaux, tels qu'ils sont organisés, sont peu favorables à l'expérimentation. Le régime y est des plus mauvais, et, quoique vous en disiez, ils sont miasmatiques à un assez haut degré. Mais enfin, en supposant qu'il soit possible d'obtenir pour les malades le régime indiqué, la condition miasmatique n'y est pas telle qu'on ne puisse en triompher. Nous n'en serons donc point réduits à nous avouer vaincus; car nous sommes tout disposés à tenter des expériences au sein des hôpitaux, sous la réserve qu'on consentira à nous mettre dans les conditions d'expérimentation que nous indiquerons.

Reste maintenant, pour répondre aux objections de M. Andral, à dire quelques mots de la question des *virus*. Sans entrer aujourd'hui dans des discussions théoriques que nous aborderons dans un autre moment, ramenons la question à la simple expression du fait. Dans la pathologie ordinaire, toutes les maladies chroniques sont considérées comme des affections purement locales, et traitées comme telles. Entraînés au-delà du but, les médecins francais, voulant se débarrasser des abstractions qu'ils nommèrent ontologiques, crurent rentrer dans le positif de la science en niant d'une manière absolue l'existence des diathèses, des infections miasmatiques et des virus. Mais, malgré tous leurs efforts, la difficulté ne fut point résolue parce qu'ils avaient nié, et l'impuissance de leur art en présence des maladies chroniques un peu invétérées, et leur impuissance plus affligeante encore dans les épidémies qui, à l'exemple du choléra-morbus, déciment les populations, ont suffi pour donner à leurs théories le plus éclatant démenti.

La conception de Hahnemann sur les maladies chroniques, bien que de nature à soulever plus d'une répugnance, et susceptible d'éveiller de longues controverses, n'en est pas moins fondée en raison.

Et M. Andral n'était point autorisé à s'élever contre elle et surtout à la présenter comme une assertion *gratuite et contraire à l'observation*. Il n'oserait sérieusement contester l'existence du virus *syphilitique*, non plus que celle du virus de la *sycose*. Tout au plus, voudrait-il ramener ce dernier au virus syphilitique. Sur quoi se fonde-t-il pour admettre l'existence de la syphilis? Sur ce que ce protée véritable se présente toujours avec des caractères variables dans leur forme, mais identiques de leur nature, et aussi sur ce que cette maladie cède à un traitement spécifique. Eh bien! il ne s'agit en homœopathie que d'étendre à la gale et à ses modalités, ainsi qu'à la maladie des fics, ce que M. Andral accorde pour la syphilis. Et pour la *psore* comme pour la *sycose*, Hahnemann soutient, et nous soutenons d'après lui, être en possession des spécifiques appropriés. Nous soutenons aussi que les maladies psoriques et sycosiques, quoique plus ou moins variables dans leur forme, décèlent un caractère commun et une commune origine. M. Andral a-t-il assez vu de traitements homœopathiques, a-t-il assez médité sur l'homœopathie pour avancer que nos assertions sont gratuites et contraires à ce que l'observation nous a révélé? Nous ne le croyons pas; et, sans blesser M. Andral, je suis sûr qu'il conviendrait facilement qu'il partage notre opinion sur lui-même. Le premier mot de ce professeur sur l'homœopathie ne sera pas le dernier.

Dr Curie, Dr Léon Simon.

EXEMPLES DE L'HOMOEOPATHIE APPLIQUÉE A L'ART VÉTÉRINAIRE.

Je donnai deux globules de la 30e atténuation de rhus à un dindon paralysé, dans les membres duquel on n'apercevait aucune lésion ni gonflement, et dans quelques jours il fut parfaitement guéri. — Trois globules de la 12e atténuation de camomille guérirent, en douze heures, un chien affecté de diarrhée et de toux sèche nocturne, sans lui avoir fait observer un régime particulier.

Un jeune poulet qui eut une patte cassée par une porte, guérit très promptement par l'usage extérieur de l'arnica.

Plusieurs veaux dont le ventre était très enflé, qui ne pouvaient ni manger ni boire, et avaient un violent tremblement, furent guéris en quelques heures par un globule de la 12e atténuation de camomille.

Deux truies qui depuis long-temps n'avaient pas été en chaleur le devinrent en quelques jours, par l'action d'un globule de la 30e atténuation de lycopode, et devinrent pleines après l'accouplement.

Une génisse ne voulait pas se laisser saillir, tous les moyens domestiques avaient été employés inutilement, je lui donnai deux globules de la 30e atténuation de lycopode, et quatre jours après elle se laissa couvrir et devint pleine.

Sur plusieurs vaches qui s'agitaient beaucoup pendant qu'on les trayait, dont les tétines étaient dures et enflées, et qui ne donnaient qu'une petite quantité d'un lait amer et désagréable au goût, un globule de la 30e atténuation de phosphore fit tant d'effet, qu'après huit jours le lait revint en abondance, et avec un goût beaucoup plus agréable.

Un veau qui avait une diarrhée verte et un écoulement de mucosités verdâtres par les nasaux, avec perte d'appétit, grincements de dents continuels et se frottait le ventre sans cesse avec les pattes de derrière, fut guéri en un jour par un globule de la 30e atténuation d'arsenic.

Un cheval étant attelé s'enfonça dans un terrein mouvant et se blessa à une jambe; il fut pansé avec des décoctions d'herbes, et plus tard avec de l'eau-de-vie, il s'y développa une inflammation et un gonflement considérable; deux glo-

bules de la 30e atténuation d'arnica, et des lotions avec la teinture de cette plante délayée dans beaucoup d'eau, amenèrent la guérison en peu de jours.

Une vache qui avait les tétines enflées, dures et couvertes de croûtes, et qui saignait chaque fois qu'on la trayait, guérit en quatorze jours, avec un globule de la 30e atténuation de soufre.

Une truie à laquelle on avait enlevé les petits ne voulait pas manger et paraissait très tourmentée, un globule de la 30e atténuation de belladone la guérit très promptement.

Dans tous ces traitements je n'apportai aucun changement à la nourriture et je faisais prendre les poudres étalées sur du pain; et je n'ai jamais observé d'aggravation homœopathique.

La noix vomique guérit instantanément les violentes coliques de chevaux si souvent mortelles autrefois.

Les chevaux qui suaient très facilement, quand cette incommodité ne provenait pas seulement d'un trop long séjour à l'écurie, je les ai guéris avec la *sépia*.

A. K., Officier de cavalerie vétérinaire.

Voy. *Gazette homœopathique universelle de Leipsick*, t. IV, p. 170.

Nous soumettons ces observations à nos lecteurs, pour les mettre à même de s'assurer, sans danger pour l'humanité, des effets des médicaments et des prescriptions homœopathiques. Les animaux, même les animaux domestiques, sentent beaucoup mieux ces effets, leur corps n'ayant pas été imprégné comme le nôtre l'a été dès l'enfance, par une quantité de substances médicinales, par les épices et les boissons spiritueuses, etc., auxquelles nous a soumis la diète vicieuse introduite dans la vie sociale.

A l'occasion de cet extrait d'un journal homœopathique allemand, nous apprendrons aux amis de l'homœopathie, qu'en Allemagne tous débats sérieux entre les homœopathes et les allopathes semblent finir. Les journaux homœopathistes qui étaient jusqu'à présent en grande partie remplis par la polémique, ne sont plus occupés qu'à se défendre contre les querelles élevées par l'intérêt matériel des pharmaciens, les autorités médicales, qui, aux yeux d'un public convaincu de l'avantage et de la bienfaisance du nouvel art de guérir, saisissent avec un empressement acharné le prétexte des lois fiscales sur la pharmacie, pour tracasser les médecins homœopathistes; les moyens vils et honteux qu'elles employent pour les faire tomber dans quelques piéges entraînant l'application de l'amende, prouvent assez que les moyens rationnels leur manquent. L'académie Joséphine, si hostile en un autre temps, est réduite à ce genre d'opposition.

La victoire est si complète, la destruction des ennemis est si entière, que les deux derniers numéros du journal dont il s'agit, qui avait pour but principal de développer et propager l'homœopathie, et de répondre à toutes les critiques qui lui étaient adressées, sont remplis en grande partie d'un long article qui répond à cette objection: réfuter qu'une manière de guérir les malades aussi prompte et aussi durable, pourrait nuire aux intérêts matériels des médecins et rendre leur profession moins lucrative. Certes, lorsque des hommes de talent comme les rédacteurs de ce journal, s'occupent de combattre sérieusement une semblable objection faite à leur doctrine, il faut qu'ils soient bien désireux de n'en laisser aucune sans réponse.

BIBLIOGRAPHIE.

MANUEL

DES

INDICATIONS PRINCIPALES

POUR

LE CHOIX LE PLUS CONVENABLE

DES

MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES,

OU

ACTION CARACTÉRISTIQUE DES MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES ÉPROUVÉS JUSQU'A CE JOUR,

CONFIRMÉS PAR LES EXPÉRIENCES AU LIT DU MALADE.

Avec un répertoire alphabétique

PAR M. JAHR,

Traduit de l'allemand.

Cet ouvrage est sous presse et paraîtra dans quelques jours. Nous nous empressons de l'annoncer de peur qu'il n'arrive pour ce livre comme pour un de ceux de Bonninghausen, que plusieurs médecins avaient entrepris de traduire. Le nombre des médecins homœopathes est encore trop limité et tenu trop absorbé par la pratique pour ne pas regretter de leur voir faire un double et inutile emploi de leurs veilles.

Le livre de Jaler est précieux comme Manuel pratique; il est supérieur au Répertoire de Bonninghausen en ce qu'il contient tout ensemble, et les médicaments antipsoriques et les apsoriques. Les auteurs de la traduction ont cru devoir faire précéder leur travail allemand d'une préface sur l'importance du choix d'un premier remède. Ce premier remède, mal choisi, trouble pour long-temps la médication, la rend incertaine et obscure, et retarde quelquefois de plusieurs mois la guérison du malade. Il ne suffit pas, pour qu'un remède soit bien choisi, qu'il corresponde exactement, par ses effefs purs, avec les symptômes de la maladie à combattre; il faut encore qu'il s'harmonise avec la constitution du sujet, son âge, son sexe, son caractère moral, etc.; il faut en outre qu'il ne rencontre pas de contradiction essentielle dans certains états physiologiques de l'individu souffrant. — Il y a plus, pour bien apprécier les modifications pathologiques qu'a souffertes le sujet, il est important de connaître quelle était son organisation physique et morale avant sa maladie. On conçoit de quelle importance il est de faire un tracé minutieux et complet des symptômes, et un détail exact du tempérament et du caractère du malade. Avant de se décider à choisir un remède qui agisse bien contre le mal sans porter un trouble particulier dans l'organisme. Nous espérons que les auteurs auront tracé convenablement les règles à suivre pour ne point errer dans un choix si important.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 13 ET 14. — TOME I. 1er ET 15 JUIN 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement : 10 fr. par an, 5 fr. pour six mois. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE

DE LA COQUELUCHE.

En engageant nos confrères à étudier l'homœopathie, nous avons dit que les cas les plus favorables pour acquérir une conviction prompte, sont ceux où l'allopathie est évidemment impuissante, où la maladie n'offre point de gravité pressante. J'ai choisi dans les premiers exemples que j'ai rapportés une ophthalmie traitée sans succès par les méthodes anti-phlogistique, révulsive, calmante, et qui céda promptement à l'emploi de la méthode homœopathique.

Plus tard, j'ai appelé l'attention des médecins sur les incommodités des femmes enceintes. Si l'homœopathie n'a point la puissance que nous lui attribuons, l'occasion ne peut être plus favorable pour démontrer notre erreur. Pourquoi nos adversaires ne nous ont-ils pas suivi sur ce terrain?

Aujourd'hui, je voudrais mettre le médecin à même de vérifier notre doctrine sur une maladie qui ne se guérit jamais promptement par les seules forces de la vie, et qui résiste même d'une manière si opiniâtre aux méthodes connues jusqu'à nous, qu'une foule de bons médecins ont fini par l'abandonner à elle-même.

Avant d'exercer la médecine homœopathique, j'avais recours aux émissions sanguines, aux frictions émétisées, à la belladone. Je pense que ces différents moyens, unis à une grande prudence, ont rendu des services éminents, et néanmoins tout le bien qu'on peut en obtenir n'est vraiment rien en comparaison des bienfaits que nous offre l'homœopathie.

Les médicaments homœopathiques que l'on administre contre la coqueluche sont les suivants : L'*aconit*, la *drosera*, la *belladone*, la *jusquiame*, l'*ipéca*, le *cina*, le *cuivre*, le *conium*, la *lactuca virosa*, l'*ambra*, l'*arsenicum*, le *laurocerasus*, le *soufre*, la *sepia*.

On ne doit point s'étonner de voir figurer ici un aussi grand nombre de remèdes. Tous ceux qui ont compris la doctrine homœopathique savent que nous n'attaquons point les maladies par un seul médicament; mais que, portant la plus scrupuleuse attention sur le sujet malade, nous nous efforçons de saisir la nuance du mal dont il est atteint, et que c'est seulement alors que nous pouvons victorieusement le combattre.

La toux convulsive appelée coqueluche n'est point une maladie se manifestant toujours sous la même forme; sans doute la *toux convulsive* fait bien son caractère principal; néanmoins il y a des différences sensibles dans les différents tableaux de cette maladie. C'est pourquoi, un seul médicament ne renfermant pas en lui-même le pouvoir de produire toutes ces nuances sur le corps de l'homme sain, il ne peut triompher de celles qu'il ne saurait produire.

De là, la nécessité d'administrer plusieurs médicaments, ou de choisir parmi ceux que je viens de citer celui qui réunit le plus de conditions favorables.

On doit encore considérer avec la plus grande attention la constitution du malade, s'informer de sa santé antérieure. Ainsi, lorsqu'on rencontrera des malades scrophuleux, en d'autres termes psoriques, il faudra nécessairement combattre cet état général, en même temps que l'on attaquera la coqueluche. Si l'on se contentait de porter son attention sur cette dernière affection, on échouerait fréquemment dans le traitement, ou au moins il serait d'une durée beaucoup plus longue et le malade exposé à des rechutes fréquentes.

Nous allons tracer rapidement les circonstances qui indiquent l'emploi de tel ou tel médicament.

Nous extrairons de l'ouvrage allemand du docteur Hartmann les remarques qui vont suivre.

On peut avancer d'une manière positive que les individus sains atteints de coqueluche sont très-promptement guéris par l'administration des médicaments homœopathiques. Les sujets chez lesquels la maladie résiste long-temps sont scrophuleux, atteints de la psore, et ne peuvent par conséquent être guéris que par les médicaments antisporiques. Ainsi, quoique la drosera soit indiquée comme le remède par excellence contre cette maladie, il ne faut pas s'étonner de la voir échouer lorsque la maladie a déjà duré long-temps, qu'elle est entretenue ou compliquée avec le virus psorique. Un des homœopathistes distingués d'Allemagne, Hartmann, rapporte, dans son *Traité des maladies aiguës*, que pendant une pratique de plus de cinq années, il n'a point été obligé d'avoir recours aux médicaments anti-psoriques; le pays qu'il habitait était fort sain et montagneux. Il ajoute qu'il a été obligé de se conduire tout différemment à Leipsick, où l'on rencontre un très-grand nombre d'enfants psoriques. Tous les praticiens savent parfaitement que la coqueluche est presque toujours précédée d'un état catarrhal des bronches qui se lie à une affection semblable de la membrane muqueuse du nez et de la bouche, avec un état de mélancolie et d'abattement. Il existe une toux catarrhale, éclatante, tranchante et sèche, excitée par un chatouillement avec élancement sous le sternum. La toux est forte le soir et après minuit, il y a de l'enrouement, quelques marques d'angine, sensibilité des yeux à la lumière, en même temps ces organes sont larmoyants; du nez s'écoule un liquide clair et irritant. La toux se rapproche de jour en jour davantage de la coqueluche. Plusieurs médicaments répondent à cet état. S'il a été ramené par un refroidissement, la *douce amère* à la 24e dilution doit être employée en premier lieu, surtout quand ta toux est humide, qu'elle se détache facilement et qu'il existe de l'enrouement.

Dans un cas analogue, la *pulsatille* convient surtout quand la toux provoque le vomissement. Si elle éveille une douleur avec brûlure et piqûre dans le larynx, que l'on craigne une inflammation du canal aérien, le moyen le plus prompt et le plus certain est l'*aconit*. La toux n'est point complètement enlevée par ce médicament, mais beaucoup diminuée; néanmoins elle devient humide et perd ce caractère sifflant qui lui était propre.

Cette période catarrhale est fréquemment enlevée par la *camomille*, quand la toux sèche est amenée par une excitation persévérante, ayant son siége dans la région du larynx, avec sensation de resserrement, chatouillement sous le sternum, enrouement dans la trachée artère, sentiment de brûlure dans le larynx, sensation d'une plaie dans l'endroit où la toux est parvenue à détacher quelque peu de mucosités.

La *camomille* est encore employée avec beaucoup d'avantage lorsque la toux est déjà dans la seconde période, qu'elle est par conséquent sèche et convulsive, qu'il y a des envies de vomir et même des vomissements, que la respiration est gênée, de sorte que le malade présente une figure bleue, qu'il croit lui-même étouffer. Néanmoins, la noix vomique réussit plus fréquemment dans ce cas, et, le vomissement enlevé, la toux reste fréquemment dans un état qui est tout-à-fait du ressort de la *pulsatille*.

Lorsqu'une toux sèche, convulsive, persiste, on a recours avec avantage à l'*ignatia*, l'*ipeca*, l'*hyoseyamus*, la *belladone*.

Dans la seconde période de la coqueluche, c'est-à-dire dans celle où l'on observe les quintes qui sont tout-à-fait caractéristiques de cette maladie, le médicament principal est la *drosera*. Très-fréquemment une seule dose suffit pour enlever la maladie; j'en ai vu plusieurs exemples très-remarquables dans ma pratique. L'action du médicament dure environ sept jours, et l'on doit attendre cette époque pour renouveler l'administration du remède. On le donne à la dose de un, deux ou trois globules à la trentième dilution.

Le *cina* à la neuvième dilution est encore un médicament fort utile dans cette période, lorsque la toux apparaît par une subite contraction spasmodique du larynx avec raideur de tous les membres.

La *belladone* est également très-utile; elle convient lorsque la toux est spasmodique, sans offrir le caractère propre à la toux convulsive caractéristique des quintes de la coqueluche; dans ce cas, nous avons vu que la *drosera* en est le spécifique.

L'*acétate de cuivre* à la trentième dilution, convient dans les cas de coqueluche très-dangereuse, où pendant la toux le malade reste sans connaissance, qu'il devient raide, que la respiration se suspend et revient lentement.

Le *conium* à la trentième dilution, se montre spécifique dans la coqueluche dont les accès ont lieu la nuit.

La *laitue vireuse* éloigne promptement l'anxiété qui précède les accès de toux. Elle est utile lorsque les accès sont violents, la toux sèche et convulsive.

D'après l'expérience du docteur Haubold, l'*aconit* répété plusieurs jours de suite enlève très-promptement la coqueluche dans un grand nombre de cas.

Hartmann n'a point vérifié par lui-même l'opinion de son confrère. J'ai très-fréquemment essayé cette méthode, j'en ai retiré d'heureux résultats; toutefois j'ai toujours été obligé d'en venir à la *drosera*, quand la deuxième période avait commencé.

Quand la coqueluche a duré long-temps, que la psore comme assoupie a été réveillée par elle, on administre souvent sans résultat plus remarquable les médicaments que nous avons indiqués plus haut. C'est alors le cas d'en venir aux anti-psoriques, parmi lesquels la *teinture de soufre* et la *sepia*, tous deux à la trentième dilution, sont suivis d'heureux résultats.

Je terminerai cet article en donnant quelques exemples de guérison tirés de ma pratique.

Au mois de février 1833, je fus consulté par la nommée Teidenbeck, pour une de ses filles âgée de 19 ans, qui se mourait de phthisie pulmonaire. Pendant le traitement de cette jeune fille, sa mère me demanda si je n'avais point de remède contre la coqueluche. Elle avait une autre enfant atteinte de cette cruelle maladie. Depuis trois semaines, me dit-elle, l'enfant tousse horriblement la nuit et le jour; elle vomit une

grande quantité de mucosités. Cette maladie dure depuis plus de trois semaines; elle augmente de jour en jour. Elle m'amena le même jour son enfant, et après avoir constaté que la mère m'avait donné des renseignements exacts, je prescrivis à l'enfant trois globules de drosera à la trentième dilution, pour prendre le lendemain à neuf heures du matin. Je conseillai à la mère d'éviter les épices dans les aliments, ainsi que les oignons, l'oseille. Quant à la quantité des aliments, je pensais qu'on devait observer avec soin ce que pouvait digérer l'enfant. Je fus quelques jours sans revoir cette femme; elle revint avec sa fille phthisique, et lorsque je lui demandai où était l'enfant atteinte de coqueluche, elle me répondit qu'elle avait encore toussé trois ou quatre jours après la poudre, mais que depuis ce temps-là elle ne toussait plus du tout. J'ai voulu revoir l'enfant pour me convaincre de ce que m'avançait la mère, et j'ai été on ne peut plus heureux de voir qu'elle m'avait dit la vérité. Je donnai mes soins à l'aînée pendant plusieurs mois, et pendant tout ce temps-là la petite n'a point eu de rechute.

Au mois de février 1833, on m'amena un enfant de cinq ans qui était atteint de coqueluche depuis Noël. Cette maladie avait déjà considérablement affaibli le jeune malade. La maladie était dans toute son intensité, car les accès très fréquents offraient une grande violence.

Le 7 février, je prescrivis trois globules d'aconit à la trentième dilution, et je fis répéter le même médicament dans le courant de la nuit. La fièvre qui existait à cette époque diminua sensiblement, la toux ne reçut point de modification notable; c'est pourquoi, après avoir comparé les symptômes offerts par l'enfant à ceux provoqués par la drosera, j'en fis prendre, le 10 février, trois globules à l'enfant. Pendant plusieurs jours, les parents se plaignaient que le malade allait plutôt plus mal que mieux. Le 18 février, la maladie avait diminué d'une manière sensible. L'enfant n'avait plus que quelques accès dans la nuit, le jour il en avait un ou deux.

Avant le traitement homœopathique, les accès violents se succédaient avec une grande rapidité.

Le 21, je prescrivis encore trois globules de drosera. Immédiatement après cette dose, les accès diminuèrent de durée et de fréquence.

Le 25, je revins au même médicament, et deux ou trois jours après, le malade était entièrement guéri.

Il me semble que tout médecin qui a soigné un grand nombre de coqueluches, n'hésitera pas à reconnaître que dans les traitements ordinaires on ne voit point de cure aussi rapide, ou au moins que ces cas sont fort rares.

Le 28 janvier, je fus consulté pour la petite Félicité Wikert, âgée de cinq ans. Cette enfant avait toujours joui d'une excellente santé. Depuis quinze jours environ, elle était atteinte d'une coqueluche assez intense.

La figure était bouffie, les pupilles dilatées, la peau offrait de la chaleur au toucher, le pouls un peu de fréquence.

Les lèvres étaient gercées, noirâtres, la soif très-intense, la langue chargée, plus animée que dans l'état ordinaire. La petite malade manquait d'appétit. Elle était constipée, le ventre était douloureux, la respiration un peu fréquente. Trois accès eurent lieu pendant la nuit, l'enfant dort bien dans les intervalles. Le jour, la malade est fréquemment dans un état de somnolence. Elle a quatre accès très-longs et très-forts, elle rend beaucoup de mucosités.

Je lui fis prendre trois globules d'aconit à la 30e dilution à trois heures de l'après-dîner; à huit heures du soir, trois globules de drosera à la 30e dilution. Je ne pus observer l'enfant de quelques jours, il me fut impossible de constater s'il y eût aggravation. Mais ce qu'il y a de positif, c'est que dès que je la revis, il y avait un mieux très-évident qui se maintint pendant plusieurs jours. Le 7 février, l'enfant était retombé dans son premier état, et l'on peut dire qu'il était plus mal encore, car il ne pouvait plus rien supporter, ses alimens étaient tous rejetés dans les efforts de la toux.

Je fis prendre, le même jour, trois globules de drosera.

Cette dose suspendit les quintes de toux en quelques jours, la malade n'eut besoin d'aucun autre médicament, elle toussa encore de temps en temps pendant une quinzaine de jours, mais sans avoir le moindre accès. Je revis la jeune malade dans le courant du mois de mars, elle avait été exposée à un mauvais temps et s'était refroidie, néanmoins elle ne toussa point. Elle eut une diarrhée qui fut immédiatement enlevée par deux globules de rheum. Le plus ordinairement la douce amère est le médicament spécifique dans ces cas, mais la similitude des symptômes me fit choisir le rheum.

Tous les praticiens savent combien il est fréquent de voir les enfants atteints de coqueluche, conserver pendant des mois entiers une susceptibilité telle que le moindre refroidissement renouvelle la maladie quoiqu'ils paraissent à peu près guéris. Eh! bien, dans le cas que je viens de rapporter, on a vu la coqueluche enlevée par deux doses de drosera et ne point reparaître, malgré un fort refroidissement. Que l'on fasse bien attention que ce refroidissement a eu lieu presqu'immédiatement après la guérison de la coqueluche.

En avril 1833, on m'apporta un enfant de vingt-deux mois, atteint de coqueluche depuis plusieurs semaines. La maladie était bien développée, l'enfant très-délicat; il appartenait à une famille extrêmement pauvre.

Je prescrivis un globule de drosera, 30e dilution; il y eut aggravation pendant plusieurs jours; dès qu'il y eut un peu de mieux, je fis prendre un second globule de drosera, et quelques jours après, un troisième globule; la maladie disparut complètement. Cette affection n'eut guère que quinze jours de durée à dater du moment où l'on m'apporta l'enfant.

La femme Conal m'amena, le 15 avril 1833, deux enfants, l'un de deux ans et demi et l'autre de quatre mois, tous deux affectés de coqueluche bien déclarée et dont les accès étaient si forts que la mère craignait beaucoup de voir succomber son plus jeune enfant.

A tous deux je donnai immédiatement un globule de drosera; quelques jours après, la mère revint me demander de nouvelles poudres, ses enfans étaient soulagés. Je lui donnai deux paquets pour chaque enfant contenant un globule de drosera, je recommandai de mettre cinq ou six jours de distance dans leur administration. Ils n'eurent plus recours à aucun moyen, la maladie fut enlevée complètement.

Je pourrais rapporter encore au moins une vingtaine d'observations toutes recueillies dans ma pratique : mais je crois devoir éviter les répétitions inutiles. Toujours, dans ces cas, j'avais eu à faire à la maladie bien développée et offrant parfaitement la similitude avec les symptômes provoqués par la drosera. Dans tous ces cas, j'ai eu une guérison complète en quinze jours, trois semaines, un mois, chez un ou deux sujets.

Je n'ai pu retrouver tous les détails concernant deux enfants que j'ai soignés de cette maladie compliquée d'autres affections et qui ont mis à peu près deux mois à se guérir complètement. Leur histoire est d'autant plus intéressante que ces enfans étaient évidemment psoriques. Je vais citer de mémoire ce que je me rappelle d'eux.

Ils toussaient depuis une dixaine de jours, quand je les vis pour la première fois. La mère redoutait la coqueluche, mais n'était pas fixée sur la nature du mal de ses enfants. Je les entendis tousser et je reconnus la coqueluche bien caractérisée. La fille aînée avait trois ans, la plus jeune avait six ou huit mois. J'administrai un globule d'aconit à chacune d'elles. Je fis répéter le médicament chez l'aînée au bout de huit ~~à dix heures. Je fis attendre quelques heures de plus~~ pour la petite.

L'aconit ne produisit rien de bien remarquable; au bout de quatre à cinq jours, les quintes se rapprochant de plus en plus et prenant plus de force, je donnai un globule de drosera à chaque enfant.

Autant que je m'en souviens, les enfants prirent deux ou trois doses de drosera et quelques globules d'aconit comme médicament alternant. Les quintes diminuaient évidemment de fréquence et de force; et l'on pouvait croire à la terminaison de la maladie. Tout à coup, l'aînée est prise d'une fièvre très-forte, le pouls bat avec une grande rapidité, la peau est brûlante, il y a soif intense; le ventre est très-chaud, il y a perte d'appétit, et la toux offre un caractère bien différent de la toux de coqueluche. Nous avions, dans le moment, à Mulhouse une épidémie de grippe. Il était évident que l'enfant était atteint de l'épidémie. J'administrai plusieurs fois l'aconit à la dose d'un globule, en ayant soin de mettre douze ou quinze heures d'intervalle entre les prises. Il est essentiel de noter que de temps en temps, il survenait encore quelques quintes de coqueluche.

L'aconit modéra la fièvre, mais la toux, la chaleur du ventre, la constipation, le défaut d'appétit, l'humeur de la petite malade ne reçurent aucune influence remarquable du médicament. Je prescrivis la noix vomique. Je ne saurais me rappeler si j'eus recours deux ou trois fois à ce médicament; ce qu'il y a de positif, c'est qu'en une dizaine de jours l'enfant marchait seule, reprenait de l'appétit et était, à la faiblesse près, au même point de sa coqueluche qu'avant l'apparition de cette maladie accidentelle. J'eus recours à l'administration de deux doses de soufre et d'une dose de sepia.

L'enfant, comme je l'ai dit, fut parfaitement guérie en moins de deux mois; il ne restait aucune trace des deux maladies; et ce qu'il y a de très-positif, c'est que l'enfant, qui offrait les deux articulations cubito-carpienne et tibio-tarsienne plus volumineuses que dans l'état naturel, les vit revenir à très peu de chose près à leur volume normal.

Au quatrième ou cinquième jours de la maladie épidémique de l'aînée des enfants, la plus jeune fut prise de la même maladie; je ne répéterai pas ce que je viens de raconter, les mêmes moyens furent employés et avec un succès semblable.

Chez ces deux enfants il y avait une forte fièvre, la maladie était très-aiguë, la bronchite envahissait l'arbre pulmonaire. Malgré tous les signes de l'inflammation la plus évidente pour me servir de termes reçus par l'école, je ne tirai pas une seule goutte de sang, et l'homœopathie triompha de la maladie aiguë.

Dr CURIE.

ARNICA (ARNICA MONTANA).

PRÉPARATION.— La teinture d'arnica s'obtient de deux manières : 1° en mêlant avec partie égale d'esprit ~~de vin le suc exprimé de la plante fraîche récoltée peu avant sa floraison~~; 2° en faisant digérer pendant huit jours 50 grains de la racine pulvérisée avec mille gouttes d'alcool.

DOSE. — *A l'intérieur*, 1, 4 à 6 globules humectés de la 6e, 9e, 12e, 18e et 30e dilution. — *A l'extérieur*, Hahnemann emploie 5 à 10 gouttes de la centième dilution avec une livre d'eau et autant d'eau-de-vie.

DURÉE D'ACTION. — Les effets, même à grandes doses, ne durent point au-delà de six jours.

USAGE THÉRAPEUTIQUE. — L'arnica fait cesser promptement les accidents, qui accompagnent ou suivent les chutes, les coups, les meurtrissures par les corps contondants. Elle assure le succès des plus dangereuses opérations, en prévenant tout accident nerveux, toute réaction fébrile, toute inflammation des plaies chirurgicales. Après son emploi, les contusions ne se couvrent pas de ces ecchymoses violettes, brunes, jaunes, qui se montrent d'ordinaire, et la douleur disparaît comme par enchantement. Les solutions de continuité des parties molles se cicatrisent rapidement presque sans suppuration. — Le chirurgien homœopathe peut donc tirer des avantages immenses de cette substance, elle se montre constamment assez puissante pour faire taire les sympathies, dont l'ensemble constitue l'état fébrile, inséparable de toute grave lésion abandonnée à la nature ou traitée allopathiquement.

L'arnica rend de grands services dans les maladies ci-après :

ANGINE DE POITRINE. — Douleur sternale, ou sur des points divers de la poitrine, lorsqu'il semble surtout dans le mouvement, que les diverses pièces osseuses de la poitrine aient été luxées ou tiraillées dans leurs articulations, qu'il y a gêne et oppression de la poitrine, respiration précipitée, palpitations ou convulsions du cœur; douleur, comme s'il était comprimé; que les mouvements de cet organe sont d'abord précipités, et puis qu'ils se ralentissent subitement.

APOPLEXIE. — Après les attaques, pour favoriser la résorption de l'épanchement.

ARTHRITIS.—Lorsque la douleur est contusive dans l'articulation coxo-fémorale, comme si la hanche était luxée, qu'il y a rougeur le soir à l'articulation du gros orteil, que le pied souffrant semble être appuyé sur un corps dur, que le malade cherche à le placer tantôt ici, tantôt là, pour trouver une meilleure position, surtout le soir (Rükert); quand la maladie est causée par l'intempérance, suivie de refroidissement. (2 globules, 6e dilution.)

BRONCHITE.—Lorsque la toux est nocturne, sèche, avec chatouillement à la partie inférieure du larynx; qu'elle persiste le matin après le réveil, que la voix est rauque avec douleur de brisure dans la poitrine.

CÉPHALALGIES.—Par suite d'un coup, d'une chute sur la tête, et quand on observe les symptômes suivants: douleur de tête, d'abord avec pression au front, puis avec élancements, palpitations et frissons. — Au front, douleur de tête, et pression, qui augmentent près d'un poêle chaud, comme si le cerveau était roulé en une masse.— Céphalalgie sus-orbitaire avec sentiment de pression aux tempes, comme si les téguments frontaux se contractaient spasmodiquement; douleur de tête, extérieure et compressive, comme quelque chose de mou au vertex, avec tiraillements à l'occiput et déchirement vers les tempes.—La douleur de tête avec pression est suivie dans les tempes, d'une douleur compressive avec battements. — Tiraillement douloureux accompagné de pression à la moitié gauche du crâne, de l'oreille, à l'extérieur du haut de la tête. — Douleurs répétées de temps en temps avec légers élancements et déchirements à la tempe gauche. — Douleur de tête avec mouvements convulsifs et déchirants plus forte par la toux et quand on se baisse. — Douleur de tête avec élancements par secousses quand on se baisse, comme si tout allait sortir du front; en même temps malaise et sensibilité excessive autour du cœur. — Du côté gauche de la tête transversalement, douleur comme si un couteau était passé en travers jusque dans l'autre moitié; puis bientôt après, dans l'intérieur de la tête, froid qui fait dresser les cheveux. — Mal de tête, points vers le haut, qui se renouvellent par la toux, même par les mouvements de la tête et ne se calment que quand le sujet s'appuie sur la partie douloureuse. —Douleur compressive dans le front, qui a plus de force quand on marche, qu'on monte un escalier ou qu'on se livre à la méditation et à la lecture. — Douleur au côté gauche du front, comme après un coup très-violent, palpitations douloureuses au synciput. —Douleur de tête, il semble qu'un clou soit enfoncé dans les tempes; transpiration générale la nuit, suivie de fatigue.— Grattement au-devant du front. — Tête lourde, chaleur intérieure et brûlante avec fraîcheur ou du moins sans chaleur ardente du corps.—Le matin, douleur de tête stupéfiante. — Douleur de tête, supportable quand on est couché, et insupportable quand on se met sur son séant dans le lit. — Sensation de froid à une petite place du front, comme par l'attouchement d'un doigt auquel on aurait froid. — Fourmillement au-dessus des orbites.—Démangeaison lancinante à la partie chevelue de la tête, qui ne passe pas, lors même qu'on se gratte.—Douleur à quelques places de l'occiput, comme si les cheveux en étaient arrachés ou qu'il y eut sensation de coups forts et électriques.

COMMOTIONS DU CERVEAU. — Contre les accidents qui suivent la commotion du cerveau dans les chutes.

CONTUSIONS.—L'arnica en est le spécifique, on l'emploie extérieurement et intérieurement.

COQUELUCHE.—Quand la toux est convulsive, nocturne, qu'elle provoque le vomissement, qu'elle semble briser les côtes ou qu'elle donne des points dans les flancs.

CORS. — Le docteur Gross pense que l'arnica est le moyen essentiel des cors aux pieds, puisqu'ils sont occasionnés par la pression et les contusions. Il les coupe d'abord, et puis il les frotte avec la teinture de cette substance.

EFFORTS ET ENTORSES. — L'arnica en est le remède souverain. On le donne à l'intérieur et à l'extérieur.

EPISTAXIS.—Par cause traumatique.

ERUPTION.—Contre des petits boutons au front, au-dessous et dans le nez, aux lèvres, qui se remplissent en partie de pus avec douleur mordicante et tensive. —Petits boutons à la nuque avec douleur d'ulcération au toucher. — Tache rouge sur le gland avec démangeaison. — Boutons avec prurit sur le prépuce. — Eruption varioloïde des joues, surtout au-dessous des yeux.

EXCORIATIONS. — Au sacrum, à la suite des maladies typhoïdes (lotions avec 2 gouttes teint. d'arnica, dans eau vj onces, trois à quatre fois le jour).

FEMMES EN COUCHES.—Contre les accidents qui surviennent à la suite des contusions ou des déchirements des organes sexuels internes et externes.—Contre les gerçures des seins (V. art. Gerçures).

FIÈVRES INTERMITTENTES.— Lorsque la soif est ardente pendant le froid et que le malade boit beaucoup, que cette soif persiste pendant la chaleur, mais que le malade boit peu. — Au lit, le matin, froid qui dure tout l'avant-midi; refroidissement intérieur qui dure jour et nuit sans procurer de tremblement, froid surtout le soir, sentiment de froid qui saisit tout le corps, quoiqu'on se tienne bien au chaud. — Accès fébriles, qui débutent par un sentiment de soif et de sécheresse à la bouche, avec froid dans les extrémités. — Soif et chaleur sèche au lit; impatience à supporter la chaleur.—Besoin d'air libre; soif sans chaleur externe et avec peu de dilatabilité des pupilles.—Fièvre matinale: froid, puis chaleur; fièvre intermittente avec douleur des os, comme s'ils étaient trop serrés par leur périoste; fièvre: frisson qui s'étend sur tout

le corps et dans la tête, avec rougeur et chaleur à la face, et sentiment de meurtrissure sur les lombes et la partie antérieure du bras; petits accès d'angoisses se répétant avec chaleur générale; fréquentes sueurs nocturnes sur tout le corps, avec angoisse. — Fièvre intermittente entretenue par l'abus du quinquina. — On donne l'arnica jusqu'à 4 globules à la 12e dilution. On répète les doses à chaque accès, d'après les conseils les plus récents des homœopathes expérimentés, sans égard à la durée présumée de ses effets.

Fièvre traumatique. — Qui suit immédiatement l'action des violences extérieures, exercées sur l'homme sain, telles que : coups, contusions, entorses, luxations, fractures, etc.—Celle qu'on voit survenir après une opération douloureuse.

Fluxion.—De la joue, qui succède à l'odontalgie, lorsqu'il y a chaleur, rougeur, gonflement avec douleur lancinante et que les glandes sous-maxillaires et cervicales sont en même temps tuméfiées.

Furoncles.—Hahnemann observe que l'arnica est très-propre à guérir les furoncles et à en prévenir le retour. Il en donne 2 à 3 globules à la 6e dilution.

Gastro-entérite. (Affection gastrique et bilieuse). — Lorsqu'il y a : vertiges, chaleur à la tête ou douleur comprimante avec le corps froid ou du moins sans chaleur, céphalalgie sus-orbitaire, langue sèche, lèvres gercées et comme brûlées par une soif ardente, anorexie avec langue jaune et blanche, bouche mauvaise, surtout le matin; désir des acides; sentiment de plénitude après le repas, coliques et points en divers endroits du ventre, surtout sur les flancs; tristesse, disposition à pleurer, rapports amers et d'odeur de foie de soufre, vains et pénibles efforts pour vomir, avec pesanteur à l'estomac; borborygmes, flatuosités, gonflement, ballonnement; coliques venteuses, enflure et dureté dans le côté droit du ventre; il est douloureux comme s'il eût été contus, meurtri ou déchiré intérieurement et la douleur est augmentée par le toucher; elle diminue par des évacuations de vents. —Roulements de vents, comme s'il y avait diarrhée avec douleurs vives dans les fosses iliaques; assoupissement et nausées, sommeil agité par des rêves pénibles et effrayants. — Fréquentes envies d'aller du ventre, tenesme et douleurs aiguës dans le rectum, selles purement muqueuses, involontaires pendant le sommeil, souvent accompagnées d'une grande quantité de vents fétides.

Gerçures. — Du mamelon chez les nourrices. — Si cette lésion n'est pas entretenue par un vice psorique, elle se guérit en quelques jours par des lotions avec 5 gouttes de teinture d'arnica, mêlées à 100 gouttes d'eau, répétées 2 ou 3 fois par jour. On aura soin de laver le bout du sein avec de l'eau tiède, avant de le présenter à l'enfant.

Hematemèse.—Chez des individus robustes, vigoureux, d'un tempérament bilioso-sanguin, lorsque le sang est coagulé et que le malade se plaint de brisement dans les membres.—La *noix vomique* est indiquée dans d'autres circonstances (Voy. art. Noix vomique de ce journal, n° 7). — On préférera la *jusquiame*, lorsque la maladie est causée par le refroidissement, qu'il y a complication spasmodique, et surtout lorsqu'il s'y joint des congestions vers la poitrine et la tête, que le sang est d'un rouge clair.

Hémopthysie.—A la suite de violences extérieures, lorsqu'il n'y a ni fièvre, ni inflammation, que le malade est très-faible, que le pouls est petit, concentré, lent, la face pâle, les membres pelviens froids et qu'il y a disposition aux syncopes.

Hydrocéphale.— Hartlaub recommande l'arnica, comme l'un des moyens les plus efficaces contre cette maladie.

Lèvres (Maladies aux).—Lorsqu'elles sont sèches, gercées et comme brûlées par une soif ardente; qu'elles sont tuméfiées, ulcérées aux angles, chaudes, brûlantes, tandis que le corps est presque froid.

Morsures. — Après avoir nettoyé la plaie avec de l'eau tiède, on fait des lotions avec un mélange de 10 gouttes de teinture d'arnica 9e dilution, dans demi-livre d'eau tiède (Annales homœopathiques, vol. 2, p. 363).

Névralgie faciale. — Lorsqu'on observe spasme gravatif (déchirement par intervalles) aux muscles de la mâchoire inférieure, douleur de serrement à la joue, en bâillant; douleur de brisure à l'articulation maxillaire droite, aux divers mouvements de la mâchoire inférieure; pincement et battements à la joue, comme si elle se trouvait exposée de chaque côté au battement de deux marteaux; chaleur sèche de la face, s'étendant jusque derrière les oreilles, tandis que le nez est froid; élancements et crampes à la région sus-orbitaire; pupilles d'abord contractées, puis dilatées; fourmillement au visage, çà et là; espèce de frisson sans sensation de froid à la joue gauche jusqu'au côté de l'occiput; sensation semblable au fourmillement d'un insecte près du nez, qui ne se calme point, lors même que le sujet se frotte; ardeur passagère de la tête, forte sueur au visage.

Nez (Maladies du). — Gonflement du nez et ulcération pustuleuse soit dedans, soit au-dessous; hémorrhagie et nez gonflé, comme s'il avait été meurtri par un coup.

Odontalgies—Contre les douleurs qui suivent l'arrachement des dents et dans les circonstances ci-après: déchirements douloureux aux molaires supérieures gauches, qui se calment après le repas.—Dents douloureuses, comme si l'on en raclait les racines avec un couteau. — Les dents s'ébranlent, semblent plus longues, et sont de même que les gencives douloureuses, surtout en mangeant.

Ophthalmies. — Par lésion traumatique, surtout lorsqu'on remarque : chaleur dans les yeux, larmes comme brûlantes, l'œil droit semble plus saillant que l'autre, pression fort douloureuse à la partie externe de l'orbite gauche; palpitation gravative et spasmodique sous l'œil gauche, sur l'os du nez et jusqu'au dessus du globe.

Orchites—Par suite de violences extérieures.

Oreille (Maladies de l'oreille et de l'audition). — Quand on observe : bourdonnement des deux oreilles, avec surdité de l'oreille droite; élancements qui traversent la tête, lorsqu'elle est appuyée de l'oreille droite à la gauche, comme si l'on avait reçu un coup à l'oreille droite; ouïe dure, qui succède aux commo-

tions violentes produites par des chutes, des coups ou des bruits violents et subits, tels que ceux du tambour, des armes à feu.

PARALYSIE par contusion. — Abattement de tous les membres, ils font mal lorsqu'on veut les mouvoir.

Péritonite puerpérale. — Causée par des lésions externes aux parties sexuelles pendant l'accouchement, chez des personnes très-délicates et très-sensibles.

PIQURES d'abeilles, de cousins, etc.—Lotions avec une partie de teinture d'arnica et 20 parties d'eau.

PLAINTES.—Par cause traumatique.

PNEUMONIES. — Quand la fièvre est peu intense, que la toux est rare, l'expectoration muqueuse avec quelques stries sanguinolentes, qu'il y a une douleur de brisure à la poitrine.

RHUMATISME CHRONIQUE. — Lorsque les douleurs sont déchirantes et contusives, comme si les membres étaient fracturés et les articulations luxées.

TYPHUS.—Contre l'état soporeux, quand le malade a la tête enfoncée dans son oreiller, qu'il est étendu comme après un coup violent sur la tête, plein de conscience, sans se lever, ni pouvoir bouger.

VARICES.—L'arnica à la 6e dilution rend de grands services dans la dilatation des veines. La *pulsatille* et le *fer* sont encore à recommander contre cette affection. — Si ces moyens ne suffisent pas, il faut avoir recours aux antipsoriques et notamment au *lycopode*, au *carbonate de chaux* et au *soufre*.

VERTIGES. — Surtout en marchant; presque insensibles lorsqu'on est assis et qu'on tient la tête en avant; mais quand on la lève ou la meut, il semble aussitôt que tout pirouette. Vertige subit pendant le dîner, comme si l'on allait tomber en avant.

VOIES URINAIRES (Maladies des). — Tenesme de la vessie, fausses envies d'uriner, les urines partent involontairement; douleur en urinant avant et après; urines copieuses, brunes, claires, mais se troublant promptement; elles coulent lentement le matin, comme si le canal était trop étroit.

AFFINITÉ D'ACTION. — Les substances avec lesquelles l'arnica a le plus d'analogie dans leurs effets, sont : la *noix vomique*, la *camomille*, la *pulsatille*, le *foie de soufre*, le *conium maculatum*, l'*eau froide*, etc. — L'action du *foie de soufre* est semblable à celle de l'*arnica*, mais en accélérant la suppuration au lieu de l'inflammation. — Le *conium maculatum* est quelquefois homœopathique aux effets des violences extérieures sur certains organes glanduleux, les testicules, les seins. — L'*eau froide* agit d'une manière analogue à l'*arnica*, en diminuant d'abord et en accélérant secondairement l'inflammation.

ANTIDOTE.—Le Camphre.

OBSERVATIONS. — 1° Le vin aggrave les effets nuisibles que l'arnica peut produire.

2° L'arnica est l'antidote de l'abus du quinquina pris allopathiquement.

3° Cette substance est souvent un intermédiaire utile à placer entre deux antipsoriques dans les maladies chroniques.

4° Les doses peuvent être répétées plusieurs fois de suite, comme l'aconit, dans les maladies aiguës.

5° L'arnica augmente et accélère l'inflammation nécessaire à la guérison des blessures, mais cet effet n'est que secondaire, aussi ne doit-on pas donner cette substance dans les inflammations vives et dangereuses; il faut au contraire l'appliquer toutes les fois que l'on veut provoquer l'inflammation. L'*arnica* est tout-à-fait l'opposé de l'*aconit*.

6° Les douleurs occasionnées par cette substance sont exaspérées par le *parler*, le *moucher*, le *mouvement* et même par le moindre bruit.

7° Pendant l'usage de ce remède, le malade éprouve une sensation douloureuse particulière, un sentiment de brisure dans tout le corps, mais principalement dans les articulations, qui influe aussi beaucoup sur son humeur; il devient triste, chagrin, morose, craintif, pusillanime.

8° Le sentiment de brisure, provoqué par l'arnica, se prononce davantage à l'air libre.

9° Cette substance détermine quelquefois subitement des palpitations convulsives des muscles dans presque toutes les parties du corps, surtout aux extrémités.

10° Elle produit encore un fourmillement au front, au-dessus des orbites, au sommet de la tête, sur les joues, au nez, aux lèvres, aux gencives, sur les parties latérales de la poitrine, à l'épine dorsale, aux bras, aux mains, à la plante des pieds. Les parties blessées ou contuses éprouvent un sentiment de fourmillement et de pression.

11° L'arnica a encore une grande influence sur les fonctions intellectuelles, elle affaiblit la mémoire; le sujet oublie le mot qu'il a sur la langue, il est distrait, il ne peut porter long-temps sa pensée sur un objet, il est absorbé dans ses pensées, sans proprement penser à rien; il tombe facilement en rêverie, quoique éveillé.

Dr JOURDAIN.

ARSENIC. (ARSENICUM ALBUM).

PRÉPARATION. — L'arsenic peut être traité par voie humide et par voie sèche. — 1° Après avoir mêlé un grain d'arsenic pur avec six gros d'eau distillée dans un vase de verre à fond plat et mince, on fait bouillir ce mélange sur la flamme d'une bougie, jusqu'à parfaite dissolution de l'arsenic, ayant soin de remplacer l'eau qui s'est évaporée. A ces six gros d'eau arsenicale, on ajoute même quantité d'esprit de vin très-rectifié et l'on a formé des millièmes parties d'un grain d'arsenic.—2° On triture un grain d'arsenic avec trois fois cent grains de sucre de lait; il se trouve alors à sa centième puissance.

DOSE. — La plus petite partie d'une goutte à la 30e élévation.

DURÉE D'ACTION. — L'action d'une forte dose se prolonge jusqu'à six semaines; celle d'une faible dose de huit à quinze jours.

USAGES THÉRAPEUTIQUES. — L'arsenic est l'un des médicaments les plus indispensables dans la clinique homœopathique. Il agit principalement sur les

systèmes nerveux et lymphatique; on l'emploie avec un succès marqué dans les maladies périodiques, les hydropisies, les affections cancéreuses et scrofuleuses, dans certaines maladies de poitrine avec suffocation imminente, dans celles du bas-ventre et des membres où prédominent : douleur brûlante, prostration extrême des forces, sécheresse de la peau, soif ardente, émaciation.—Exposons les cas spéciaux, où ce médicament est indiqué.

ANASARQUE.—*V.* Hydropisie.

ANGINE DE POITRINE. (Asthme convulsif, sténocardie). — Lorsque les attaques sont provoquées par le plus léger mouvement, qu'elles augmentent d'intensité le soir, au moment de se coucher, qu'elles sont de longue durée et qu'elles se renouvellent toutes les fois que le malade se retourne dans son lit. — On recourt à la *digitale*, lorsque les accès surviennent sans cause connue, sans que le malade ait fait le moindre mouvement et qu'ils se répètent à des intervalles de plus en plus courts.

ANTHRAX.—*V.* Tumeurs inflammatoires.

ARTHRITES.—Lorsque les douleurs articulaires sont déchirantes, qu'elles surviennent la nuit, que le malade est obligé de mouvoir constamment les parties affectées, pour les supporter; douleur de brisure dans l'articulation du genou.

ASCITES.—*V.* Hydropisies.

ASTHME.—Dans les accès d'étouffement qui surviennent le soir, après le coucher, accompagnés de faiblesse extrême.

BRONCHITE.—Quand il y a de fréquents éternuements, enchifrenement, coryza; que la membrane qui tapisse les fosses nasales est le siége d'une sécrétion abondante, aqueuse, incolore, salée et produisant par son âcreté l'excoriation de la lèvre supérieure au bord des narines, voix rauque, expectoration de mucosités avec stries sanguinolentes, toux sèche le soir après le coucher, et le matin au réveil, avec chatouillement au larynx. — C'est dans le *catarrhe suffocant* que l'arsenic est vraiment spécifique; celui qui survient chez les enfants cède le plus souvent à une dose d'*ipécacuanha*, à laquelle on fait suivre la *bryone*, 18e dilution.

CANCER. — L'arsenic est un excellent moyen dans les affections squirrheuses et cancéreuses, il enlève promptement les douleurs intolérables. Il convient dans les cancers de l'*estomac*, des *mamelles*, de la *matrice*, lorsque les douleurs sont brûlantes, qu'elles augmentent la nuit, que le malade ne trouve de repos nulle part et qu'il y a soif inextinguible. Il est aussi employé avec avantage dans les ulcères carcinomateux du nez, des lèvres, qui fournissent une suppuration ichoreuse, sanieuse et fétide, et dont les douleurs sont lancinantes. — Les substances qui conviennent à la guérison de ces maladies sont : la *belladone*, la *bryone*, la *camomille*, le *charbon animal* et *végétal*, la *ciguë*, le *mezereum*, le *plomb*, le *rhus*, le *soufre*, etc. — L'*arnica* et le *conium* sont indiqués dans le squirrhe au *sein*, lorsqu'il est dû à des violences extérieures.

CARREAU DES ENFANTS. (Atrophie mésenter.) — Quand il y a émaciation considérable, anéantissement des forces et coliques très-violentes.

CATARRHE SUFFOCANT.—*V.* Bronchite.

CÉPHALALGIES. — Périodiques et lorsqu'on observe les phénomènes suivants : étourdissement de la tête, affaiblissement de mémoire, faiblesse chronique des sens; si l'on crie très-fort aux oreilles du malade, il regarde ceux qui sont présents, comme le fait un homme ivre, qui sort d'un profond sommeil. — Pesanteur extraordinaire de la tête et bourdonnement des oreilles, qui passent à l'air, mais reprennent aussitôt qu'il rentre dans sa chambre. — Pesanteur et dérangement de la tête, qui l'empêchent de se lever avec facilité, il est obligé de rester couché. — Douleur de tête avec pression au front.—Douleurs déchirantes à l'occiput.—De bon matin, au sortir du lit, douleur à une moitié de la tête, comme brisure.—Sensation de coups au-devant de la tête.—Sensation de pétillement dans la tête, au-dessus de l'oreille pendant la marche. — Battements douloureux dans le front, au-dessus de la racine du nez avec envie de vomir, quand le malade se dresse dans son lit. — Par l'exercice, le cerveau semble se mouvoir et battre contre l'intérieur du crâne.—Douleur de tête avec malaise, vomissement et une faiblesse extrême. — Douleur de tête, qui se calme aussitôt par l'eau froide et reprend avec plus de force, quand celle-ci n'y est plus.—Douleur compressive et stupéfiante (surtout au front), accompagnée de légers élancements à la région temporale gauche, puis à l'angle externe de l'œil pendant la marche et quand on est debout; cette douleur disparaît quand on est assis. — Fourmillement aux téguments de l'occiput, comme si les racines des cheveux se mouvaient. — Démangeaison brûlante ou rongeante à la partie chevelue de la tête.

CHLOROSE. — Accompagnée d'une grande faiblesse, de tremblement des membres et de disposition aux défaillances.

CHOLÉRA-MORBUS *asiatique et sporadique*. — Quand aux vomissements, à la diarrhée, aux crampes, se joignent une sensation de brûlure vive à l'épigastre, dans les intestins, au gosier; une constriction douloureuse de la poitrine, soif ardente, prostration extrême des forces, déjections brûlantes accompagnées de violentes coliques, crainte de la mort, agitation continuelle dans le lit, extinction du pouls, cyanose, froid glacial des membres, aspect cadavéreux. — On donne cette substance à la 30e atténuation, 1, 2, ou 3 globules selon la gravité du cas; on les fait suivre d'un peu d'eau glacée. Si après une demi-heure, une heure ou une heure et demie au plus, le mieux n'est pas sensible, il faut répéter la dose de la même manière une troisième fois encore, si la maladie est stationnaire. Mais, dès que, après l'administration d'une dose, on aperçoit la moindre amélioration, et aussi longtemps qu'elle est progressive, il faut s'arrêter; c'est une règle générale dans tout traitement homœopathique, car il ne faut jamais entraver la nature dans sa marche vers la guérison. Lorsque l'amélioration est interrompue, on doit avoir recours de nouveau au même médicament qui l'a produite, ou à un autre (vératrum, cuivre, ipécacuanha), selon la modification apportée dans l'état du malade par son emploi. (Quin). — Le traitement homœopathique du choléra-morbus asiatique, tel qu'il a été indiqué par Hahne-

mann doit être précédé de l'administration de l'alcool camphré (esprit de camphre) donné à petites doses, souvent répétées. Sous quelque forme que se présente le choléra, ce médicament peut être employé avec certitude de succès dans la première heure, avec probabilité dans les heures suivantes; il est surtout efficace, toutes les fois qu'il y a raideur des muscles. — Les proportions dont s'est servi Quin (du Traitement homœopathique du choléra, p. 19), sont: camphre 1 gros dissous dans esprit de vin 6 gros; deux gouttes de cinq en cinq minutes dans une cuillerée d'eau sucrée froide. — Hahnemann emploie une partie de camphre dans douze d'alcool. Si le mal est pris à temps, dix ou douze doses sont ordinairement suffisantes pour en arrêter les progrès. On remarque souvent une amélioration sensible dès la troisième; elles déterminent une sueur d'abord locale, ensuite générale. Les vomissements et la diarrhée diminuent, les pulsations du cœur et du pouls deviennent naturelles, la chaleur revient, l'expression d'angoisse disparaît, les crampes sont moins fréquentes et moins violentes. A mesure que les symptômes cèdent, on donne les doses à des intervalles plus éloignés; on arrive à ne les administrer que toutes les deux heures, puis deux et même une fois par jour. Si l'estomac ne peut point garder le médicament, on fait précéder et suivre la dose par un très-petit morceau de glace; si elle était rejetée, il faudrait réitérer de suite, sans attendre que les cinq minutes fussent écoulées : on donne pour boisson l'eau glacée, en petite quantité, souvent répétée, et de temps en temps un petit morceau de glace dans la bouche. Lorsque la maladie a fait de tels progrès, que le médecin ne peut plus espérer retirer aucun bon effet de l'alcool camphré, on doit alors recourir aux autres remèdes. Les médicaments homœopathiques, dont l'emploi doit exclure désormais celui du *camphre*, qui en neutraliserait les effets sont : le *vératrum album*, le *cuivre métallique*, l'*acétate de cuivre*, l'*arsenic*, l'*acide phosphorique*, le *phosphore*, l'*ipécacuanha*, la *camomille*, la *noix vomique*, la *ciguë*, le *charbon végétal*, l'*acide hydrocyanique*, le *prunier laurier-cerise*, le *mercure soluble*.

Coliques. — Quand il y a constipation opiniâtre, soif ardente, faiblesse extrême, défaillances, angoisses, froid glacial de tout le corps.

Coryza.—*V.* Bronchite.

Coupe-rose.—*V.* Éruption.

Croute-lactée.—*V.* Éruption.

Dartres.—A la face, entre les épaules, avec douleurs brûlantes (Archives, 8 v., p. 70), au jarret avec prurit brûlant.

Dentition difficile. — Lorsqu'il survient diarrhée avec vomissements, épuisement rapide, coliques vives, épilepsie.

Diarrhée. — De matières vertes ou jaunes, avec sensation de brûlure dans tout l'abdomen, principalement à la région ombilicale, soif intense avec désir de boire de l'eau froide, frissons, sueur abondante et générale, anxiété vive, agitation continuelle, affaissement considérable. (Seidel, Archives, 12 vol., p. 140).

Dyssenterie. — Sous forme adynamique, accompagnée de tenesme violent, douleurs brûlantes à l'anus, coliques déchirantes, chaleur mordicante de la peau, langue sèche, soif ardente, urines troubles, rares, exhalant une odeur cadavéreuse, état soporeux, etc.

Épilepsie. — Qui survient chez les enfants pendant la dentition et lorsqu'elle s'annonce par les mouvements précipités qu'ils font en mangeant, en s'emparant d'un objet, ayant les traits de la figure décomposés; que les convulsions épileptiques sont précédées de mouvements spasmodiques des membres pendant le sommeil, d'une chaleur brûlante répandue sur tout le corps, qu'il y a soif inextinguible, que l'enfant exprime en léchant continuellement ses lèvres sèches et gercées.

Éruptions. — Qu'on voit revenir sans cesse avec prurit et cuisson. — Pustules avec douleur cuisante, efflorescences très-rouges et en grand nombre, à la partie chevelue de la tête et au visage. — Taches rouges, morbilleuses répandues sur tout le corps, principalement à la tête, au visage et au cou. — Taches, comme des grains de millet avec des points blancs, répandus sur tout le corps, même aux mains et aux pieds.

Érisipèle *du scrotum*. — Qui survient chez les ramoneurs et qui a beaucoup de tendance à devenir gangreneux.

Fièvres intermittentes. — L'arsenic est un puissant moyen contre ces maladies, lorsqu'on observe : froid et chaud mal dessinés, se croisant ou se mêlant, chaleur brûlante, même au toucher, avec inquiétude grave, soif inextinguible, angoisses, bruit d'oreilles; des douleurs passées ou insignifiantes se renouvellent pendant l'accès, où l'on en ressent de nouvelles; goût amer, saveur des aliments altérée, comme celle des boissons, vomiturition dès l'invasion du frisson; vertiges, tremblements, chute rapide des forces; on boit très-peu et souvent, sueur lente à venir ou manquant tout-à-fait; paralysies et fortes douleurs avec angoisse du cœur.—L'arsenic convient dans les fièvres de tous les types, mais spécialement dans celles à type quarte, dont les accès devancent et dont les récidives dépendent de l'abus du quinquina.—Lorsque le froid est accompagné d'oppression vive, de douleurs dans les membres et qu'il y a soif brûlante dans les trois périodes. — Quand les fièvres d'accès sont signalées par des vertiges, nausées, tremblement des membres, face terreuse et prompt anéantissement des forces; — quand il y a douleur à la région hépatique durant l'accès, délire pendant la chaleur, que la soif persiste dans l'apyrexie (Hartlaub).

Furoncle.—De mauvais caractère, qui menace de passer à la gangrène, accompagné de fièvre intense, tuméfaction considérable du membre.

Gangrène. — Contre toutes les tumeurs et pustules gangreneuses. Rükert recommande l'arsenic contre la gangrène de la langue. (Allgem. homœopath. Zeitieng, 22 avril 1833).

Gastro-entérite (fièvre gastrique, bilieuse). — Lorsqu'il y a goût amer, putride, salé des aliments, nausées, rapports amers, acides, afflux d'eau dans la bouche, yeux enfoncés, teint jaune, vomissements, chaleur brûlante à l'épigastre, dans toute l'étendue

de l'abdomen, soif inextinguible, météorisme douloureux, coliques, borborygmes, anéantissement des forces, anxiété profonde.

GASTRO-ENTÉRO-CÉPHALITE (fièvre adynam., ataxique, typhus, etc.) — Quand on observe teint terreux et plombé, regard fixe, hagard, réponses hardies, air cadavéreux, pétéchies, anxiété extrême, soif ardente, lèvres noires, brunes et couvertes de croûtes, langue sèche, gercée, tremblement de la voix, des membres, perte de connaissance, de la parole, prostration considérable de forces, sommeil agité, interrompu par des rêves effrayants, gémissements, jactitation, mouvements convulsifs de la lèvre supérieure, des mains, des doigts, secousses convulsives des membres, sueur froide, visqueuse.

GASTRO-ENTÉRITE-MUQUEUSE (fièvre muqueuse). — Lorsqu'on remarque malaise général, douleur de tous les membres, fatigue, faiblesse extrême, tremblement des extrémités, émaciation, sommeil inquiet, soubresauts des tendons, rêves fatigants, frisson irrégulier, partiel ou général alternant avec la chaleur, mais sans soif, inquiétude, surtout le soir, irrésolution, diminution de la mémoire, face décomposée, aphtes, pustules aux lèvres, nausées, poids à l'épigastre, tranchées, ballonnement du ventre, diarrhée, brûlure à l'anus, ténesme, selles glaireuses, suivies de grande débilité, poitrine serrée, respiration difficile.

GLOSSITE. — Tuméfaction et douleur de cuisson de la langue; excoriation du bout de la langue avec douleur mordicante. — Gangrène de la langue (Rükert.)

GRIPPE *opiniâtre*. — Avec rhume, yeux larmoyants, toux, nausées, oppression vive, douleurs de tête déchirantes. — On a souvent alterné avec le plus grand avantage de l'arsenic avec la noix vomique.

HÉMATEMÈSE (melæna). — Quand il y a : douleur brûlante à l'épigastre, soif inextinguible, anxiété extrême.

HÉMATURIE. — Lorsque les urines sont très-brûlantes.

HÉMICRANIE (migraine). — Périodique et lorsqu'on observe les phénomènes suivants : battements sourds et douloureux à une moitié de la tête, jusqu'au-dessus de l'œil; douleur compressive et stupéfiante, surtout au côté droit du front, au-dessus du sourcil droit, qui est comme celle d'une blessure, quand le front se ride; compression douloureuse à la région temporale droite dans chaque situation; tiraillement douloureux et compressif à la partie droite du front.

HÉMOPTHYSIE. — Nocturne, accompagnée de chaleur brûlante de tout le corps, palpitations violentes du cœur, anxiété pénible; le malade est obligé de se dresser sur son lit.

HÉMORRHOÏDES. — Quand les douleurs sont brûlantes à l'anus, avec pression continuelle, qui cesse après une selle dure, à laquelle succède une faiblesse extrême.

HYDROPISIE. — *Anasarque - Ascite - Hydrothorax*. — L'*hellebore noir*, le *china* et le *fer* sont les principaux remèdes employés contre ces maladies, ensuite viennent l'*arsenic*, la *digitale*, le *colchique*, la *scille*, la *douce-amère*, etc., suivent le tableau symptomatique. — Parmi les antipsoriques on choisira de préférence le *kali carbonicum* et le *lycopode*.

HYDROTHORAX. — Lorsque des accès de suffocation se manifestent surtout la nuit.

HYSTÉRIE. — Lorsqu'il y a des spasmes dans la poitrine, dans l'abdomen et des mouvements convulsifs aux membres. — L'*ignatia*, la *pulsatille*, la *jusquiame*, le *stramoine*, le *cocculus*, la *belladone*, le *musc*, la *ciguë*, sont les moyens qui peuvent concourir au traitement de cette maladie rebelle.

LANGUE. — *V*. Glossite.

LÈPRE. — *Hering* a employé l'*arsenic* avec succès dans le commencement de cette maladie. Il s'est encore servi avec avantage de la *sepia*, du *soufre* et de la *silice*.

LEUCORRHÉE. — Lorsque le flux est tellement âcre, qu'il excorie les parties sexuelles.

LÈVRES (maladies des). — Enflure de la lèvre supérieure avec douleur de cuisson; ulcères rongeants aux lèvres, saignement de la lèvre inférieure; nœuds à la lèvre supérieure.

MÉLANCOLIE. — Avec crainte extrême de la mort.

MÉTRORRHAGIE. — Menstruation trop abondante et reparaissant trop vite.

MILIAIRE POURPRÉE. — Lorsque les forces déclinent subitement; quand une anxiété extrême, une agitation continuelle annoncent le développement de cet exanthème dans la péritonite puerpérale ou dans la gastro-entérite muqueuse.

NÉVRALGIE FACIALE. — Quand la douleur est brûlante et tiraillante, qu'on observe spasmes aux muscles faciaux, fourmillement autour des yeux, démangeaison semblable à de nombreuses piqûres d'aiguilles, causant cuisson de la lèvre supérieure sous le nez, fourmillement, serrement d'un côté de la lèvre supérieure.

NÉVRALGIE SCIATIQUE. — Lorsque la douleur est brûlante et qu'elle s'exaspère après le dîner.

NOTALGIE. — *V*. Rhumatisme.

ODONTALGIE. — Quand on remarque douleur vibrante continue des dents, qui gagne les tempes, se calme, ou cesse même entièrement en se mettant sur son séant, dans son lit; douleur à la gencive de plusieurs dents, elles semblent mobiles et près de tomber, sans que la douleur augmente à la mastication; mobilité, excoriation douloureuse des dents, sans cause étrangère, fortes surtout pendant la mastication; gencive douloureuse au toucher; enflure de la joue du même côté. — Dent mobile et saillante le matin, douleur forte à la partie externe de la joue, derrière laquelle se trouve la dent mobile, celle-ci n'est point douloureuse au serrement des dents. — Douleur de déchirement à la gencive de la canine, la nuit, insupportable, quand le sujet repose sur la partie souffrante et cessant par la chaleur du poêle; enflure du nez, le lendemain matin, sensation douloureuse au toucher.

OEDÈME. — Horrible enflure de la tête, du visage, principalement des paupières et de la poitrine, de couleur naturelle. — Tuméfaction, gonflement chaud, luisant avec taches rouges, qui déterminent une douleur brûlante. — OEdème du bras, rempli de pustules

noires, fétides. — OEdème du pied avec de grandes phlyctènes violacées, remplies d'un fluide ichoreux, brun, sur la face dorsale du pied.

OESOPHAGITE. — Avec douleur brûlante le long de l'œsophage.

OPHTHALMIES.—*Scrofuleuses* et lorsqu'on aperçoit les symptômes suivants : conjonctive très-injectée, douleur brûlante de l'œil, soif intense, fièvre. — Inflammation, gonflement de l'œil avec cuisson, photophobie. — Sensation de siccité et de sécheresse des paupières en se promenant au grand air; douleur et tiraillement aux yeux, papillottement des paupières, tremblement continu aux paupières supérieures. — Gonflement des yeux et des lèvres. — Larmoiement fort continu de l'œil droit, yeux fort saillants et remplis de larmes, dont l'âcreté excorie les joues.—Pression dans l'œil gauche, comme s'il y était entré du sable. — Démangeaison, rongement et cuisson aux deux yeux, qui provoquent le frottement. — Taches de la cornée.

PALPITATIONS DU COEUR. — Qui surviennent principalement la nuit, et accompagnées d'une anxiété extrême, face bleuâtre, œdème des paupières.

PANARIS.—*V.* Tumeurs inflammatoires.

PEMPHIGUS.— Sanguin, répandu sur tout le corps, avec douleur de brûlure, accompagné de diarrhée, de tumeurs hémorroïdales (Archives; 3 vol., p. 82.)

PHLEGMASIA ALBA DOLENS.—Des nouvelles accouchées.

PHTHYSIE LARYNGÉE.—*Paul Wolf* de Dresde a employé avec succès l'arsenic au commencement de cette maladie, lorsqu'il y a sécheresse, sentiment de brûlure au larynx. Il en a donné jusqu'à cinq doses, une de huit en huit jours; une autre fois il en a donné une dose trois jours de suite, la première de trois globules à la 30e puissance, la seconde de deux globules, et la troisième d'un globule. (Archives, 12 vol., p. 20.)

PUSTULE MALIGNE.—*V.* Tumeurs inflammatoires.

RECTUM.—Chute du rectum.

RHUMATISME. — Principalement dans les douleurs tiraillantes et brûlantes périodiques du dos (*notalgie*), augmentées par le toucher; douleurs déchirantes au dos, aux membres thoraciques et pelviens; douleurs de brisure au sacrum, au dos et au-dessus des épaules, surtout la nuit. — Douleurs déchirantes et tiraillantes du coude jusqu'à l'aisselle; de la hanche jusqu'aux malléoles, qui obligent à mouvoir constamment le membre.—Faiblesse paralytique de la cuisse.

ROUGEOLE. — Lorsque la soif est vive, la chaleur brûlante, les forces anéanties.

SCARLATINE. — Quand de petits ulcères fétides tapissent le pourtour de la bouche et de la gorge, qu'il y a soif dévorante, prostration générale, siccité extrême des parties buccales et de la langue.

SCIATIQUE.—*V.* Névralgie sciatique.

SCROFULES.—L'arsenic est l'un des moyens les plus utiles pour détruire la disposition aux scrofules, il est surtout très-efficace contre les ophthalmies scrofuleuses (*V.* Ophthalmies.)

STOMATITE.—Inflammation gangreneuse de la bouche.—Aphtes de mauvais caractère.

TEIGNE. — Ulcères rongeants à la partie chevelue de la tête, jusqu'au centre du front. — Croûte lactée. — Croûte serpigineuse qui se répand promptement, que l'enfant maigrit considérablement et que les forces déclinent très-vite. — L'emploi alternatif de l'*arsenic* et du *rhus* s'est montré très-efficace dans plusieurs espèces de teigne humide.

TOUX. — Périodique, qui revient chaque soir. — Toux sèche surtout après avoir bu.—L'*arsenic* alterné avec l'*étain* a été employé avec succès dans la toux consomptive.

TUMEURS CANCÉREUSES.—*V.* Cancer.

TUMEURS INFLAMMATOIRES. — Ayant la gangrène pour résultat comme l'anthrax, le panaris, la pustule maligne, etc.

ULCÈRES. — De mauvais caractère, ichoreux, avec bords élevés et douleur de brûlure qui augmente après le gratter, surtout lorsque les parties où ils siégent, sont froides. — Ulcères anciens et rongeants aux lèvres, aux jambes, aux pieds. — Ulcères gangreneux.

VARIOLE.—*Adynamique et ataxique.*—Lorsqu'on observe inflammation de la gorge, voix rauque, dépendante des pustules, situées dans la cavité buccale ou pharyngienne; diarrhée pendant la période de la suppuration (Kretzschmar). — Dans le stade de l'éruption quand il y a : anxiété considérable, agitation continuelle, soif dévorante, crainte de la mort, réveils en sursaut. — Dans le stade de dissiccation, lorsque les pustules aux cuisses prennent un aspect livide et qu'elles sont loin d'être aussi avancées dans leur marche, que celles de la partie supérieure du corps.

VERTIGES.—Dans les circonstances suivantes : vertige tous les soirs, le malade est obligé de se retenir, quand il ferme les yeux.—Vertige quand il est assis.—Un violent vertige et une envie de dormir le saisissent, quand il est couché, il est forcé de se lever pour le soulager. — Vertige quand il se lève, il perd la faculté de penser. — Vertige et étourdissement avec perte de connaissance. — Mal de tête et vertige. —Vertige causant obscurcissement de la vue. — En marchant à l'air, alourdissement et vertige à la tête, surtout au front, comme ivre, de sorte qu'on chancèle tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et qu'on craint de tomber à chaque instant.

VISION. — Contre la faiblesse de la vue, quand on voit tout indistinctement, comme à travers un voile blanc; étincelles devant les yeux, un regard fixe.

VOIES URINAIRES. — Lorsque les urines sont brûlantes, sanguines, qu'elles déposent des mucosités, qu'elles sortent involontairement.

VOMISSEMENTS.— Chroniques, d'abord d'aliments, puis de matières bilieuses avec épigastralgie.—Vomissement noir.—Vomissement de matières vertes avec diarrhée.—Vomissement de sang.

ANTIDOTES. —Le china, l'ipécacuanha, la noix vomique, le sureau, le vératrum.

AFFINITÉS D'ACTION.—Les substances avec lesquelles l'arsenic a le plus d'analogie dans ses effets, sont : la *belladone*, la *bryone*, la *camomille*, le *charbon animal* et *végétal*, la *cicuta virosa*, le *conium maculatum*,

le *cocculus*, le *cuivre*, la *digitale*, l'*ignatia*, l'*ipécacuanha*, la *jusquiame*, le *mercure*, la *noix vomique*, la *pulsatille*, le *phosphore*, le *rhus*, le *stramoine*, le *veratrum*.

OBSERVATIONS. — 1° Les symptômes arsénicaux se développent ou augmentent pendant le repos, le soir après le coucher; quelques-uns après minuit; d'autres enfin le matin après le lever; il y en a qui se manifestent après le dîner.

2° L'arsenic provoque des douleurs brûlantes, un anéantissement subit des forces, de l'anxiété, de l'angoisse, un état d'irascibilité, d'irrésolution; il affaiblit la mémoire.

3° Les douleurs déterminées par l'arsenic, se calment par la chaleur et s'exaspèrent la nuit.

Dr. JOURDAN.

UBER HEILKANDE ALLOOPATHIE UND HOMOEOPATHIE.

Essai sur la Médecine allopathique et homœopathique, pour les médecins et le public; par le docteur ZERONI.

L'ouvrage que nous annonçons est la meilleure preuve de l'exactitude de la remarque que nous avons faite dans le numéro de ce Journal du 15 mai dernier, que toute contradiction sérieuse contre la doctrine homœopathique, avait cessé en Allemagne. Sans doute, le nombre et l'évidence des faits dont ses adversaires sont témoins, ne leur permettent plus de les attaquer qu'en cherchant à en diminuer l'importance. Le docteur Zeroni est de ce nombre : ne voulant reconnaître aucune action possible aux médicaments homœopathiques, et ne pouvant cependant nier que les guérisons des malades soignés par les médecins homœopathistes sont dans une proportion bien plus favorable, tant pour le nombre que pour la durée des maladies, relativement aux guérisons obtenues par leurs antagonistes, il ne trouve d'autre refuge, pour soutenir l'inefficacité des médications homœopathiques, que d'en attribuer l'honneur aux forces médicatrices de la nature, et d'accuser ses confrères en allopathie, d'être seuls la cause du plus grand nombre de décès, et du retard apporté à la guérison des malades soignés par leur méthode, parce qu'ils empêchent la plupart du temps les effets de la force médicatrice de la nature, qui, selon lui, suffirait le plus souvent, à l'aide d'un régime convenable et des autres moyens hygiéniques, pour guérir les maladies.

Pour prouver cette thèse, il passe en revue plusieurs maladies aiguës ou chroniques. Selon M. Z., sur cent fièvres scarlatines, quatre-vingts guériraient seules au moyen de soins hygiéniques bien entendus; les vingt autres exigent un traitement médicinal, qui est toujours suivi de guérison lorsqu'il a été bien administré : s'il en arrive autrement (comme cela est assez fréquent), c'est que les médecins allopathes donnent la plupart du temps des médicaments nuisibles. Mais afin qu'on ne nous accuse pas d'avoir exagéré les opinions de l'auteur, nous allons le laisser parler lui-même : « Si nous » avons égard à ce que peut la nature dans la scarlatine, » et à ce que peut l'art médicinal, nous verrons que la » première surpasse de beaucoup le second; et si l'on com- » pare les traitements des homœopathes avec ceux des allo- » pathes dans cette maladie, on verra que l'homœopathe qui » administre ses médicaments négatifs, d'après la proportion » établie du danger de cette maladie, sera beaucoup plus » heureux que l'allopathe qui suit les préceptes de son » système. »

Les mêmes considérations sont appliquées à la dyssenterie, aux inflammations aiguës, aux fièvres intermittentes et au choléra lui-même; d'accord dans ce dernier cas, surtout avec l'observation, qui a prouvé que dans les localités privées de ses secours (de l'allopathie), les guérisons étaient au moins égales, sinon supérieures en nombre, à celles où ils avaient été en abondance suffisante.

Sans doute les succès des homœopathes, dont il a été témoin dans cette terrible maladie, lui auront probablement fait exagérer cette position si accablante pour l'ancienne médecine; cette opinion d'un antagoniste, si près des lieux ravagés par le choléra, doit être d'un grand poids, et la plus grande preuve de l'avantage de l'homœopathie.

Pour les maladies chroniques, le changement des conditions hygiéniques, et l'éloignement des causes occasionnelles, suppléent, selon l'auteur, à l'insuffisance des efforts de la nature dans les guérisons homœopathiques; comme si la médecine ancienne n'avait pas aussi observé ces préceptes indispensables? Et cependant elle n'est pas aussi heureuse que la nouvelle.... L'aveu est bon à enregistrer de la part d'un antagoniste déterminé!

Après avoir appliqué ces considérations à l'hydropisie, aux scrofules, aux affections nerveuses convulsives, etc., l'auteur termine par l'adage suivant : « *Le nombre des maladies qui* » *n'ont besoin d'aucun secours médical pour leur gué-* » *rison, est beaucoup plus grand que celui des maladies* » *qui se termineraient par la mort, si des secours étran-* » *gers ne leur étaient opposés.* »

Zeroni ne considère, ainsi que les autres allopathistes, comme moyens efficaces que ceux qui produisent un effet sensible et prompt sur le corps vivant. Comme si une infinité de circonstances ne contribuaient pas très-efficacement au rétablissement de la santé, ou à la production de la maladie, quoique leurs effets n'aient été aucunement perceptibles au dehors : ainsi, les circonstances morales, une nourriture, une habitation, une atmosphère différentes, la société d'une personne chérie ou abhorrée, n'exercent-elles pas sur la santé d'un individu, une immense influence heureuse ou fâcheuse, selon leur nature, sans que cependant la personne en éprouve des effets sensibles comparables aux agents perturbateurs auxquels les antagonistes de l'homœopathie accordent seuls le titre de médicaments, comme les saignées, les purgatifs, les excitants, les sudorifiques, etc. C'est parce que les médicaments homœopathiques agissent à la manière de ces premiers agents, d'une manière inaperçue aux sens sur toute l'économie, que les adversaires de cette doctrine s'obstinent à en nier l'efficacité, même lorsqu'ils sont témoins des bons résultats obtenus par leur administration. Comme le docteur Z., ils en nient la réalité; comme si un effet pouvait être présumé sans cause. Cependant, quelle est la guérison plus solide et plus vraie d'une affection gastrique de longue durée, de celle traitée par les purgatifs, les excitants, les émissions sanguines, et les autres moyens perturbateurs allopathiques, ou de celle obtenue par l'habitation d'un air pur, et des autres moyens hygiéniques favorables? (Nous sommes d'accord avec l'auteur, que les maladies chroniques peuvent être guéries par ces seuls moyens, et beaucoup mieux que par les médications alloopathiques, lorsqu'elles ne sont pas entretenues par un vice interne.) Une bonne nouvelle n'a-t-elle pas guéri quelquefois des malades qui avaient été amenés au bord du tombeau par une maladie chronique? Le correspondant de la Société de Médecine-Pratique, qui ne veut pas apercevoir ces faits, ose dire que les homœopathes ne sont pas des médecins, lui qui ne trouve d'autre explication de l'utilité de l'ipécacuanha à petites doses, conseillé par Zimnerman dans la dyssenterie, que par l'évacuation qu'elle procure des amas de matières fécales dans les intestins, trouvés par lui sur des sujets morts de cette maladie, dont il fait dépendre la cause. S'il avait voulu se donner la peine de parcourir l'article *Ipécacuanha* de *Matière médicale* pure de Hahnemann, il y en aurait trouvé une autre bien plus naturelle et plus rationnelle, dans les effets produits par cette substance sur l'homme sain.

La conviction des effets nuisibles de l'ancienne médecine va si loin chez notre auteur, qu'*il conseille expressément aux malades*, lorsqu'ils se sentent incommodés, de se borner : « à quitter leurs occupations habituelles, à choisir une » diète non échauffante, se préserver de l'air extérieur, se » maintenir dans une température modérée; mais s'il leur » survient de la chaleur et de la fièvre, il ne faut pas at- » tendre plus de deux jours pour appeler un médecin. »

Ces conseils sont certainement fort sages, puisqu'il s'agit d'éloigner un mal si réel; selon lui, l'administration des moyens dits *actifs*. Mais puisqu'il leur croit quelque utilité,

pourquoi les retarder si long-temps, et ne pas appeler le médecin de suite; il a donc oublié le grand adage si juste, si vrai, *Principiis obsta*, si souvent répété en médecine, ou plutôt l'expérience et l'observation lui ont-elles trop démontré que dans les premiers moments d'une maladie, lorsque les lésions ne sont pas encore très-étendues, les effets d'une médication violemment perturbatrice, ces effets des médications qu'il reconnaît comme seules actives, sont trop apparents, et les maux que les malades en éprouvent trop sensibles, pour qu'on ose les conseiller dans cet état pour ainsi dire d'incubation de la maladie.

L'homœopathie, qui n'emploie que des moyens conformes aux lois vitales, ayant l'avantage de pouvoir atteindre ces lésions dans ses plus petites nuances, et les éteindre pour ainsi dire dans leur germe, est utile, et est employée avec avantage dans toutes les périodes de la maladie, qu'elle parvient souvent à prévenir: c'est à cette circonstance, en partie, qu'est dû le nombre si supérieur de guérisons qui font le désespoir de ses adversaires.

Si l'on remarque que l'auteur, occupant un rang élevé dans la société, écrit de Manheim, à la proximité du grand duché de Hesse, où la majeure partie de la population, depuis le souverain jusqu'au dernier citoyen, ne veulent être soignés qu'homœopathiquement, où dans la chambre élective une seule voix (celle d'un médecin allopathe) s'est élevée contre l'exercice libre, et la protection demandée au gouvernement, pour cette doctrine médicale, et où par conséquent ses faits et ses résultats sont répétés sous toutes les formes, et dans toutes les conditions; si l'on remarque ces circonstances, tout homme sensé en tirera nécessairement l'induction, que c'est l'impossibilité de contredire les guérisons nombreuses opérées par ses adversaires, qui a forcé l'auteur à en rejeter la cause sur l'inaptitude des médecins allopathes, qui, par les insuccès causés par l'application mal entendue de leurs ressources puissantes, de leurs moyens actifs et sensibles, ont mis trop en évidence les avantages que la nature a, selon lui, lorsqu'elle est livrée à elle-même par les homœopathes. Il y a long-temps que les poètes satiriques avaient dit que souvent la nature triomphait du mal et du médecin, et qu'une consultation nombreuse de médecins était une complication très-grave dans une maladie; mais jamais un médecin n'avait si universellement généralisé ce principe, et il fallait que son auteur y fût poussé par le cri de sa conscience, pour s'être laissé arracher une pareille déclaration. De cet aveu si extraordinaire à l'adoption d'autres principes, le pas est court; espérons que bientôt M. Zeroni se rangera, lui aussi, parmi les médecins qui guérissent un grand nombre de malades, c'est-à-dire qu'il adoptera l'homœopathie.

Dr Croserio.

POLÉMIQUE.

Il n'est bruit dans le monde que des expériences homœopathiques tentées par M. Andral à l'hospice de la Pitié. Si nous avons dit notre opinion sur la manière dont cet habile professeur a envisagé la doctrine homœopathique dans ses leçons orales, nous la dirons aussi de ses expériences. Non que nous prétendions établir avec M. Andral l'une de ces polémiques tracassières qui ne laissent rien échapper, mais parce que le vice de ses expériences lui est commun avec beaucoup de ceux qui débutent, ou qui vérifient la doctrine nouvelle sans être suffisamment informés. C'est d'ailleurs un privilége qui appartient aux hommes que leur talent a placés un peu haut dans la science de servir d'enseignement à tous, et M. Andral nous semble ne pouvoir décliner cet avantage.

A en croire le *Bulletin thérapeutique*, M. Andral aurait soumis trente-cinq malades au traitement homœopathique, et il aurait marché d'insuccès en insuccès. Ce résultat, affligeant pour les malades, n'a rien qui puisse nous effrayer; car M. Andral avoue s'être toujours laissé guider dans le choix du remède par l'unique considération du symptôme dominant: or, l'homœopathie ne s'adresse jamais à un symptôme isolé, non plus qu'à l'ensemble de quelques symptômes saillants, mais à un tableau de la maladie, c'est-à-dire à un ensemble harmonique de désordres fonctionnels, où il est tenu également compte des manifestations morbides qui occupent le premier, le second et le troisième plan du tableau. Que dans ce qu'on nomme en allopathie une pneumonie, vous teniez compte, je suppose, de l'état fébrile, des crachats rouillés de sang rendus par le malade, du son mat rendu par la poitrine et du défaut d'expansion pulmonaire, rien de mieux: l'homœopathiste note ces symptômes aussi bien que l'allopathiste. Comme lui encore il s'enquiert de l'état des autres appareils organiques, tels que le cerveau, le tube digestif, les voies urinaires, et tient un compte très rigoureux de ce qu'en allopathie on nomme les complications. Il recherche aussi si la maladie est primitive ou si elle n'est que la recrudescence d'une affection chronique. Mais là ne se borne pas son examen, car, avec ces données, il lui serait impossible, dans le plus grand nombre des cas, de déterminer le traitement. Aux lésions fonctionnelles ou d'action, que tant bien que mal l'allopathiste constate, l'homœopathiste ajoute les lésions de sensation, recherchant avec un soin minutieux le siége, la nature, le caractère et la durée de la douleur ressentie. Or, pour peu qu'on soit familier avec la lecture des ouvrages homœopathiques, chacun sait que, dans la détermination du médicament approprié à une individualité morbide quelconque, la lésion de sensation joue en homœopathie un rôle égal, sinon supérieur, à la lésion d'action.

L'allopathie, au contraire, glisse si légèrement sur ce dernier point que de la nature, du siége et du caractère de la douleur elle n'a su tirer aucune induction pratique. De là vient son impuissance dans le traitement des affections spasmodiques; de là vient aussi que, dans le groupe d'individualités morbides qu'elle a désigné par l'appellation commune de pneumonie, pour suivre toujours mon exemple, elle n'a qu'un seul et même traitement à opposer, quelles que soient les différences que présente chacun des malades qu'elle traite.

M. Andral, ayant donc commis l'erreur capitale d'appliquer aux malades qu'il a traités homœopathiquement la méthode d'observation suivie en allopathie, ne pouvait obtenir que des résultats négatifs; et si, par impossible, il eût réussi, même dans le plus petit nombre des cas, nous en aurions été bien autrement surpris que de ses insuccès. Pour mon compte, je le dirai en toute franchise, j'aurais commencé à douter de l'homœopathie si, en procédant d'une manière aussi peu conforme aux principes tracés par Hahnemann, l'honorable professeur avait obtenu autre chose qu'une nullité d'effet bien complète.

L'homœopathie, comme on sait, c'est la guérison des maladies par les semblables: si nous changeons les formes, sans rien changer au fait, nous pourrons dire, comme Vanhelmont le proposait à ses contemporains, que l'homœopathie traite les maladies par voie d'*appropriation*, contrairement aux allopathistes, qui les traitent par voie de *débilitation*, ou d'*excitation*, dans le plus grand nombre des cas, et quelquefois seulement en faisant appel à la *spécificité*, qui n'est autre chose que l'appropriation.

Ceci suppose que chaque cas morbide a dans la nature son correspondant thérapeutique, et que l'œuvre du médecin, comme les progrès de la science, consiste à rechercher l'agent qui correspond à un tableau de maladie, et à en multiplier le nombre.

Et ceci est une pensée grande, sublime, qui réunit à la fois la rigueur scientifique à une poésie fort élevée; pensée que nous n'hésitons pas à soumettre à M. Andral, parce que nous le croyons homme à ne point la repousser sans y réfléchir mûrement. En effet, M. Andral, qui admet la spécificité d'action de certains agents thérapeutiques dans certaines maladies déterminées, n'hésitera point à se demander s'il ne se pourrait qu'on pût en agrandir le cercle, et si une loi qui jusqu'ici fut considérée comme exceptionnelle ne serait pas générale. Il fera appel à ses souvenirs philosophiques, et il se demandera, quel lien unirait l'homme à la nature si ce n'était un lien de convenance ou d'appropriation, au lieu d'un rapport d'antagonisme, autrement dit d'opposition. Et pour lui la question sera aussitôt résolue que posée, car il sait que toute la physiologie se fonde sur cette donnée: appropriation de l'aliment avec le tube digestif, appropriation de l'atmosphère avec les fonctions pulmonaires, appropriation des impres-

sions reçues avec les fonctions cérébrales ; et alors il reconnaîtra que, les lois naturelles étant générales, il ne s'agit plus en thérapeutique que de rechercher l'agent approprié à une individualité morbide quelconque. M. Andral ne l'a point fait, puisqu'il ne s'est adressé qu'à ce qu'il nomme le symptôme saillant, d'où il conclura avec nous qu'il devait nécessairement échouer.

De ce qui précède, M. Andral conclura encore que la réforme homœopathique est bien autrement large qu'on ne le suppose généralement; que ce n'est pas seulement une nouvelle vue thérapeutique, mais une réforme médicale complète, qui, avec le temps, se réfléchira sur la physiologie, comme sur la pathologie, et comme nous il plaindra l'erreur de ceux qui acceptent la pratique de Hahnemann et repoussent sa théorie, la déclarant vulnérable sur tous les points, comme si l'une n'était pas la conséquence de l'autre, comme s'il était permis sans raison valable de fractionner l'œuvre du génie, comme s'il fallait étouffer en son berceau le germe immense d'une doctrine médicale et se laisser entraîner vers d'anciennes idées, parce qu'une pensée nouvelle se présente à son origine avec le vague et l'indécision et, si l'on veut, la faiblesse, qui est le propre de l'enfance. C'est un point sur lequel nous nous proposons de revenir.

Dr Léon Simon.

BIBLIOGRAPHIE.

MANUEL

DES

INDICATIONS PRINCIPALES

POUR

LE CHOIX LE PLUS CONVENABLE

DES

MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES,

OU

ACTION CARACTÉRISTIQUE DES MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES ÉPROUVÉS JUSQU'A CE JOUR,

CONFIRMÉS PAR LES EXPÉRIENCES AU LIT DU MALADE.

Avec un répertoire alphabétique

PAR M. JAHR,

Traduit de l'allemand.

Nous annoncions, dans notre dernier numéro, l'ouvrage du docteur Jahr, et son importance nous engage à y revenir de nouveau.

L'auteur a senti le besoin d'un livre de cette nature ; déjà il en existait un semblable pour les maladies chroniques et les médicaments antipsoriques dans le *Répertoire* de Bonninghausen, et dans son livre intitulé *Sur la principale sphère d'activité des médicaments antipsoriques.* Pour ceux de nos lecteurs qui connaissent ces deux ouvrages, il sera facile de se faire une idée de celui que nous annonçons. L'auteur a étendu le travail de Bonninghausen aux médicaments apsoriques, tout en conservant les remèdes antipsoriques, et il a réuni en un seul volume ce que Bonninghausen nous avait donné en deux livres séparés, pour les remèdes antipsoriques seulement.

M. Jahr est un jeune médecin qui, par reconnaissance pour un art qui lui a rendu la santé, a quitté la profession de pédagogue pour s'adonner à la médecine et à l'homœopathie en particulier : « Afin, dit-il, de contribuer de toutes les forces de son âme à l'accomplissement du grand œuvre commencé par notre illustre maître. »

Dans la préface (de vingt-huit pages), qui n'est pas seulement une introduction au corps de l'ouvrage, l'auteur aborde quelques-uns des points les plus intéressants et même les plus litigieux de l'homœopathie.

Quelques adversaires ont prétendu qu'il n'y avait rien de plus facile que le choix d'un médicament homœopathique. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! Mais tous ceux qui ont commencé à s'occuper de la pratique homœopathique auront bientôt remarqué combien le choix d'un médicament était difficile et ardu. Combien de fois, malgré une recherche très-pénible, n'a-t-on pas échoué avec le remède qu'on croyait corrélatif ! Et l'on devait nécessairement échouer, puisque la similitude des symptômes pathogénétiques du remède n'était qu'apparente, qu'approximative, et nullement profonde, intime et caractéristique. Voilà ce qui explique le grand nombre de cures homœopathiques malheureuses, incomplètes et même funestes. C'est pour faciliter au jeune praticien, et même aux médecins exercés, la recherche du médicament le plus semblable, celui qui couvre le plus exactement la totalité organique des phénomènes morbides, que l'auteur a publié cet ouvrage, qu'il a d'abord composé pour son propre usage ; les instances de ses amis, et celles de plusieurs médecins homœopathistes distingués, l'ont seules engagé à donner de la publicité à son travail.

Avant d'en examiner l'économie et le plan, il me semble nécessaire de faire connaître à nos lecteurs l'opinion de l'auteur sur les questions les plus importantes et les plus débattues en homœopathie : telles que la répétition et la force des doses.

L'on sait que Hahnemann recommande, comme dose suffisante, dans la généralité des cas, l'aspiration à x/0. D'autres homœopathes, entre autres Wolf et Trinks, à Dresde, Hartlaub, Müller et une foule d'autres, prétendent avoir obtenu des résultats plus satisfaisants de dilutions moins élevées, et non-seulement avec des globules, mais aussi avec des gouttes entières. M. Jahr s'explique sur cette question de la manière la plus satisfaisante. Il examine avant tout si ce sont les atténuations les plus élevées ou les plus basses qui ont le plus d'action, et il conclut, de toutes les observations faites jusqu'à ce jour, à ce sujet, que chaque opinion est jusqu'à un certain point fondée ; que les atténuations les plus élevées, avec lesquelles on peut ruiner de fond en comble l'organisme même le plus robuste, agissent d'une manière bien plus intime, plus profonde, plus durable, plus opiniâtre, mais aussi d'une manière moins *extensive*, c'est-à-dire moins réactionnaire et moins tumultueuse que les dilutions inférieures, dont l'action est aussi plus superficielle, plus passagère et moins *intensive.* Cette considération explique comment on a pu réussir dans les maladies aiguës avec les plus grandes doses, tandis que, dans les maladies chroniques, les doses les plus infinitésimales ont agi avec bien plus de succès que les dilutions inférieures. C'est pourquoi il est presque convenu, chez la plupart des praticiens homœopathes, de n'administrer, dans les maladies chroniques, les médicaments qu'à x/000, avec quelques grains de sucre, ou, mieux encore, d'après Ægidi, dissous dans de l'eau distillée.

Jahr croit cependant que, dans les maladies aiguës, il est également prudent et sage d'administrer les médicaments au x/0, et surtout en état de solution aqueuse. Il est des cas où la maladie aiguë serait trop aggravée par un médicament à dilution trop basse ou par la teinture simple ; ces aggravations trop vives doivent être soigneusement évitées, car il est des circonstances où elles pourraient compromettre la vie du malade. Jahr a vu que l'*aspiration* avait suffi chez les personnes sensibles, et que l'effet salutaire avait duré trois à quatre semaines. L'auteur assure que, même en x, les médicaments d'une demi-homœopathicité produisaient des symptômes ac-

cessoires et concomitants très-graves ou du moins désagréables, même le taraxacum, le sambucus, et que des médicaments d'une homœopathicité parfaite, comme l'arsenic, la belladone, le mercure, administrés à la 9e ou à la 6e dilution, sont parfaitement bien supportés, et amènent une rapide guérison. Jahr établit en théorême, qu'un *specificum simillimum* administré au malade, à quelque dilution que ce soit, agissait toujours d'une manière salutaire, tandis qu'un remède demi-homœopathique, même à x/0, était rarement suivi de bons remèdes.

L'auteur examine encore la question litigieuse de la répétition des doses. Ici, observation analogue à celle de la grandeur des doses. La répétition est utile lorsqu'il y a homœopathicité parfaite; elle est dangereuse lorsque le médicament répété n'est pas en rapport homœopathique parfait avec la maladie.

L'auteur nous apprend, ce que tous les praticiens homœopathistes auront eu l'occasion de vérifier, qu'il n'y a pas de maladies médicinales plus dangereuses et plus mauvaises que celles produites par l'administration de remèdes homœopathiques non-conformes et trop fréquemment répétés. Que le commençant ne s'abuse donc point sur les doses infinitésimales, et que le choix d'un remède soit pour lui une affaire de haute importance; qu'il ne néglige ni peine, ni travail pour acquérir une parfaite connaissance des effets pathogénétiques des médicameuts. Le docteur Jahr détermine les cas dans lesquels il est utile de répéter le médicament, et il en établit deux principaux: 1° la violence continue ou de nouvelles recrudescences de la maladie; 2° le défaut de susceptibilité de la part de l'organisme. L'auteur entre dans des détails plus circonstanciés, dont la description dépasserait les limites de cet article; nous en ferons le sujet d'un article séparé.

Dans une note, l'auteur rappelle au lecteur que son ouvrage ne doit servir que de manuel, et qu'il n'a nullement pour but de dispenser les médecins de l'usage de la *Matière médicale pure* de Hahnemann.

L'ouvrage se termine par un registre alphabétique pour la sphère d'activité des médicaments, et d'une table des matières pour le répertoire.

L'impression, le papier, contre l'usage des éditeurs allemands, ne laissent rien à désirer.

Nous ne pouvons assez recommander cet ouvrage, qui, malgré de nombreux défauts de détails peut-être, remplit une grande lacune dans la littérature homœopathique; et nous avons appris avec une joie extrême que deux de nos honorables confrères étaient sur le point d'en publier une traduction.

Dr KIRSCHLEGER.

VARIÉTÉS.

Quelques journaux politiques et médicaux avaient prétendu, il y a quelques mois, que la pratique de l'homœopathie avait été défendue en Russie, en Autriche et en Prusse. Nous soutenions alors que ces nouvelles nous paraissaient mériter peu de créance. En effet, c'est tout le contraire qui est arrivé. Un ukase de l'empereur, daté du 8 octobre 1833, contient les dispositions suivantes:

1° L'exercice de la médecine homœopathique est permis dans l'empire russe à tous les médecins gradués.

2° Pourront être créées deux pharmacies homœopathiques centrales, l'une à St.-Pétersbourg, l'autre à Moskou.

Ces pharmacies fourniront les médicaments homœopathiques à tous les médecins homœopathistes de l'empire. La direction de ces pharmacies ne pourra être confiée qu'à des pharmaciens examinés. Les médecins homœopathistes tiendront un registre exact de leurs malades, avec l'indication des médicaments qu'ils auront administrés, etc.

Voilà les dispositions principales qui autorisent le libre exercice de la médecine homœopathique en Russie. A Pétersbourg il y a 13 médecins homœopathistes, et dans chaque gouvernement il en existe au moins un.

En Autriche, la médecine homœopathique n'est nullement défendue; mais les médecins sont tenus de prendre les médicaments chez les pharmaciens. A Vienne on évite cet inconvénient en dotant les familles aisées d'une pharmacie homœopathique portative, et les pauvres, recevant les médicaments homœopathiques gratis, ne dénoncent pas leurs bienfaiteurs.

En Prusse il en est de même. Cependant un médecin homœopathiste distingué, le docteur Weyhe, ayant été dénoncé par un pharmacien pour dispensation illégale de médicaments, a gagné son procès à Paderborn, vu qu'il n'y avait pas de pénalité à appliquer.

Le grand-duc de Hesse a permis à tous les médecins homœopathistes la dispensation *gratuite* de leurs médicaments. Le roi de Wurtemberg a autorisé plusieurs médecins, entre autres le docteur Camerer, de distribuer gratis ses remèdes. En Bade, quoiqu'il n'existe pas encore d'autorisation légale, les médecins homœopathistes ne sont nullement tourmentés dans le libre exercice de leur art.

En France, une pareille question est oiseuse; elle paraîtrait même ridicule dans notre pays, où les plus insolents charlatans se permettent de débiter des médicaments secrets et en tiennent des dépôts chez les libraires, les parfumeurs, les épiciers, etc. Le gouvernement ne se mêle aucunement de leur trafic, bien autrement dangereux que ne le sont les médicaments homœopathiques. Nous insérons cette note pour détruire l'effet qu'aurait pu produire la nouvelle que la médecine homœopathique a été défendue en Russie, en Prusse et en Autriche. Toutefois nous devons à la vérité de dire qu'en Hongrie, les écrits des homœopathistes, soumis à la censure, sont renvoyés à leurs auteurs avec l'avis: *Pro typis non est qualificatum.* Il paraît qu'on les redoute, à l'instar des journaux et brochures politiques d'une nuance libérale.

Nous terminerons cette notice par une réflexion. Nous ne comprenons pas que les gouvernements, et surtout les médecins éclairés, amis de la scienee, de la nature et de l'humanité, s'opposent si violemment, dans certains pays, à la vulgarisation de l'homœopathie. Si, comme l'on dit, la nature fait les principaux frais de la guérison des malades soumis au traitement homœopathique, il serait à désirer que cette méthode prit racine dans tous les pays, pour délivrer les malades de tous ces médicastres, qui sucent impunément le sang et l'argent de leurs patients. Nous reviendrons alors à la véritable méthode hippocratique que les plus grands médecins, Van-Helmont, Stahl, Sydenham, l'école de Montpellier, etc., ont préconisée. L'hygiène homœopathique, si simple et si conforme à la nature humaine, nous garantirait d'une foule de maladies produites par notre intempérance, nos passions, la dépravation de nos goûts, nos imprudences et nos vices.

APPEL.

Je supplie la généreuse et chère ville de Leipzig, qui n'est jamais restée en retard lorsqu'il s'est agi de secourir les malheureux, de prendre sous sa protection l'établissement de guérison homœopathique (faubourg Saint-Jean n° 1), et de le soutenir de ses dons, si faibles qu'ils puissent être. Il mérite d'être secouru, étant, autant que le permet son peu d'étendue, convenablement organisé et dirigé à mon entière satisfaction: je m'en suis convaincu personnellement.

Cet établissement public, seul de ce genre dans toute l'Allemagne, formera de jeunes médecins pour la pratique homœopathique; ils y trouveront sous leurs yeux toutes les espèces de maladies, celles même de la nature la plus grave, et ils verront les malades soignés gratuitement et traités d'après la véritable homœopathie.

Mon ami, le procureur des finances Hager, ainsi que le caissier de l'établissement de guérison, M. le docteur Franz, recevront tous les dons; ces dons seront insérés dans le journal homœopathique de Schweikert, ainsi que le compte qui

m'est rendu chaque trimestre par les surveillants et les conseillers de l'institution. Moi-même, tant que je conserverai la vie, je m'appliquerai à les reviser une fois au moins tous les ans. Que la bénédiction du ciel soit avec les nobles protecteurs de cet établissement de guérison.

Cothen, le 19 juin 1834.

SAMUEL HAHNEMANN.

INTÉRIEUR.

Leipzig, le 20 juin. (*Communiqué.*)

M. le conseiller docteur Hahnemann, qui appartint pendant de longues années à la société des savants les plus distingués et aux médecins jouissant de la plus belle clientelle à Leipzig, où il découvrit sa nouvelle science pour guérir, connu aujourd'hui dans l'ancien et le nouveau monde, vint, après une absence de treize ans, visiter, le 16 de ce mois, cette ville ainsi que l'établissement d'enseignement et de guérison homœopathique, qu'il inspecta comme président de la réunion des médecins homœopathistes de Leipzig. Aussi court que fut le séjour du septuagénaire, encore bien vert et robuste (il repartit dès le 18), aussi grande fut la joie de ses admirateurs. Le soir du jour même de son arrivée, il invita à une conférence tous les homœopathistes de cette ville ; un très-bon concert, dont on ménagea la surprise au digne vieillard, termina la réunion, après laquelle le public le salua d'un *vivat* unanime. Le lendemain matin, une réunion nombreuse des homœopathiciens et amis de l'homœopathie, tant de notre ville qu'étrangers, le reçut dans la salle de conférence du susdit établissement. Cette salle était ornée de son buste d'une ressemblance frappante. Le directeur de l'établissement, M. le docteur Schweikert adressa au créateur de l'homœopathie un discours latin plein de feu et de sentiment ; celui-ci répondit par un discours en allemand où se peignait toute la cordialité de cet incomparable vieillard. Le sentiment de reconnaissance et de joie que Hahnemann exprima si vivement et avec tant de modestie sur l'état et les progrès de son système, restera à jamais gravé dans la mémoire des assistants. M. le directeur lui fit connaître alors toute l'organisation de l'institution, et le mena auprès des malades présents. Le bon vieillard donna son approbation à tout et témoigna toute sa satisfaction. Il la prouva immédiatement, tant envers le fonds qu'envers les domestiques. A midi, l'assemblée se réunit en grande partie dans un joyeux repas, après lequel l'honorable convive, accompagné de la presque totalité de la réunion, alla visiter Rosenthal, si cher à son cœur par tant de souvenirs ; puis il termina ce beau jour, dans le même cercle, par des conversations pleines de vie et de gaîté.

Supplément aux Annales de Leipzig.

Le 16 de ce mois, est revenu en notre ville, après une absence de treize ans, le vénérable fondateur du nouveau système de guérison, M. le docteur Samuel Hahnemann, vieillard de près de 80 ans, jouissant de la plus belle santé. Il est descendu avec trois de ses filles à l'hôtel de Pologne. Les amis les plus zélés de l'homœopathie le réjouirent de leur visite, et, à 9 heures du soir, on lui donna la surprise d'une sérénade solennelle. Les rues étaient remplies d'habitants de tous les états qui voulaient apercevoir ce vénérable vieillard de la fenêtre. Qui se serait douté, il y a 13 ans, lorsqu'il quitta Leipzig, qu'ici, où il trouva un si grand nombre d'adversaires qui ne cessèrent de le harceler, il rencontrerait un jour tant d'honneur et tant de joie si bien mérités ? S'en doutait-il lui-même ?

Le lendemain matin, il se rendit à l'établissement de guérison homœopathique fondé, il y a environ 18 mois, par MM. les docteurs Schweikert, Franz, Haubauld et Lux, où le directeur, M. Schweikert, le reçut dans la salle de conférence, décorée le plus solennellement possible, et lui adressa un discours en latin. L'immortel vieillard, après avoir visité et examiné tout l'établissement, témoigna toute sa satisfaction. Dans un discours assez long il exprima les sentiments de joie et de bonheur dont il était pénétré de ce que la Providence lui avait accordé la grâce de voir encore cette excellente institution de guérison de ses concitoyens.

Au grand regret de ses amis, son séjour ici a été d'une trop courte durée, car déjà le 18 de ce mois il quitta nos murs.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 15. — TOME I. 1er JUILLET 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homœopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

DES COLIQUES

QUI ATTEIGNENT UN GRAND NOMBRE DES HABITANTS DE PARIS DANS LA SAISON ACTUELLE,

PAR M. LE DOCTEUR CROSERIO.

Une des grandes sources des causes occasionelles des maladies, est sans doute la nature de l'atmosphère; la température trop élevée porte toujours une action spéciale sur les viscères abdominaux et le canal digestif. Dans les saisons chaudes, l'appétit est moindre, la digestion plus lente, la defécation plus rare, etc. Les gastrites, les entérites, les hépathites, les affections hémorrhoïdales, sont plutôt des maladies de l'été et des climats chauds; tandis que les pneumonies et les pleurésies sont des maladies de l'hiver et des climats du Nord. Il n'est donc pas étonnant que sous l'influence d'une température constamment élevée comme celle que nous avons depuis deux mois (température si rare dans ce pays) des maux de ventre plus ou moins forts, avec des évacuations anormales, des diarrhées et des vomissements, soient aussi fréquents, surtout si on y ajoute l'effet produit par l'usage des fruits aqueux et sucrés, comme le melon, les prunes, etc.

Il n'est pas non plus nécessaire de recourir à une prétendue influence cholérique dont on effraie les malades pour relever le mérite des soins donnés, et auxquels ceux-ci sont disposés à croire lorsqu'ils sont guéris pour faire parade d'un danger qu'ils auraient couru, il n'est pas nécessaire, dis-je, de recourir à cet épouvantail pour rendre raison du grand nombre de coliques dont beaucoup d'habitants sont atteints dans ce moment.

Cette maladie se manifeste ordinairement la nuit, après un sommeil de quelques heures : le malade est réveillé par des douleurs de ventre plus ou moins fortes autour du nombril, suivies de déjections alvines abondantes, d'abord de matières fécales, ensuite liquides, de différentes couleurs, jaunes, vertes, mousseuses, etc.; — avec des vents et des borborygmes; la bouche est pâteuse, sèche;—malaise au creux de l'estomac, — mal au cœur,—envies de vomir, — vomissements, d'abord des aliments pris la veille non digérés, — ensuite de matières vertes, amères, avec beaucoup d'efforts.

A ces souffrances se joignent souvent des crampes aux mollets,—de l'angoisse,—de l'agitation,—un froid général,—les douleurs abdominales deviennent parfois si fortes que le malade se roule dans son lit,—il a soif, et chaque fois qu'il boit il éprouve des coliques ou des maux de cœur, ou des vomissements; rarement il y a fièvre dans les premiers moments de la maladie, le pouls est serré, plutôt lent pendant les intervalles des crises,— les malades éprouvent peu de faiblesse,—ils sont ordinairement impatients et irritables,—presque toujours ils ont mangé la veille du melon ou d'autres fruits indigestes froids, ou ils ont eu quelques affections morales vives, de colère, d'emportement, — ou ils ont été soumis à l'action des bains de rivière prolongés trop long-temps, etc.

Lorsque ces maladies atteignent des sujets bien portants jusque là, ou qu'elles ne sont pas trop développées, elles guérissent ordinairement d'elles-mêmes sans médicaments en peu de jours, par un régime convenable et le repos. Lorsqu'elles atteignent un haut degré de gravité, la médication homœopathique bien appliquée les calme toujours en quelques instants et les guérit en quelques heures, souvent avec une seule dose de médicament.

La *camomille* répond en grande partie à tous les symptômes et aux circonstances concomitantes de la maladie. (*V.* les symptômes 118-126-147-150-163-168-171-179-181-192-297-300 de la *Matière médic. pure*, article de la *Camomille*.) Aussi, dans la plupart des cas, une dose de cette substance (000,12) a-t-elle suffi pour obtenir la guérison; quelquefois j'ai été obligé de la répéter 4 ou 6 ou 12 heures après, parce que la maladie n'ayant pas été entièrement détruite, quelques-uns des symptômes reviennent.

Dans quelques cas, lorsque les vomissements prédominent ou existent seuls, que le malade est tourmenté par des maux de cœur continuels, que la moindre quantité de boisson excite des vomissements, l'*ipécacuanha* a réussi à la dose de 1-3 globules à la 9e atténuation. Lorsqu'une diarrhée liquide a surtout lieu le soir et la nuit, qu'elle est produite par une indigestion de charcuterie ou de corps gras, et sur un sujet timide et d'humeur douce, la *pulsatille* a trouvé son application.

Le *quinquina* m'a été utile dans les diarrhées de matières jaunes, liquides, sans coliques, avec épuisement; un médicament bien précieux dans les coliques violentes est la *coloquinte*. Lorsque les douleurs sont continuelles ou n'ayant que de très-courtes relâches, sans cesser entièrement, qu'elles occupent surtout la région ombilicale et les côtés du ventre, comme si les intestins étaient pincés, serrés avec violence, que le malade est obligé de se ployer en deux pour se soulager, que les tranchées, les arrachements, les déchirements dans le ventre sont si violents qu'ils lui arrachent des cris, et qu'il se roule dans le lit comme un ver, que la pression avec la main diminue la douleur, que le malade ne trouve de soulagement qu'en s'agitant avec violence; un globule de la 30e atténuation de ce médicament a suffi ordinairement pour guérir la maladie.

La coloquinte est aussi d'une grande utilité dans les maux de ventre produits par un accès de colère. Hartmann désigne comme un signe caractéristique pour l'administration de cette substance, lorsqu'après la cessation de la violence des douleurs il reste un sentiment de fatigue dans tout le bas-ventre, qu'au plus léger pas on éprouve une sensation comme si les entrailles étaient suspendues par un fil et allaient se détacher, ce qui oblige le malade de marcher doucement et avec précaution.

L'*arsenic* sera préféré lorsque les douleurs abdominales auront un caractère de brûlement, qu'il y aura un grand abattement des forces, que le malade éprouvera une grande angoisse, qu'il souffrira surtout après minuit, qu'il éprouvera une grande faiblesse après chaque évacuation (1,30).

Le *mercure*, lorsque les évacuations sont accompagnées d'épreintes, de ténesmes, de brûlement à l'anus, qu'elles soient muqueuses ou sanguinolentes; dans ce dernier cas, le sublimé pourra être préférable lorsque le ténesme est très-fréquent et douloureux. Le colchique, la noix vomique, la belladone, le rhus, la bryone, la rhubarbe, le fer, le soufre, etc., peuvent être indiqués dans quelques cas. (*Voy.*, pour leur application, la *Matière médicale pure* de Hahnemann.)

Le régime, dans ces maladies, est d'une grande importance; l'homœopathiste, dans ces cas, doit prescrire à peu près le même régime que l'allopathiste; seulement, lorsque le malade éprouvera des besoins réels de nourriture, il permettra de légers potages au pain cuit ou farineux, ou du bouillon léger, en ayant soin de ne pas permettre de nourriture substantielle avant que la guérison soit bien assurée, parce qu'il pourrait y avoir une rechute.

Après la prise du médicament, soit en nature, soit par l'aspiration, le malade se tiendra au lit tranquille, et on évitera le bruit pour ne pas empêcher le sommeil, qui survient ordinairement peu de temps après, et dont le malade se réveille toujours soulagé. Ces précautions sont très-importantes dans le traitement des maladies aiguës, surtout celles dont les principaux symptômes sont des douleurs vives. Le sommeil qui survient à la suite de l'action des médicaments, est un des meilleurs indices de la bonté du choix. Ordinairement, pendant son action, il s'établit une sueur critique abondante, suivie du soulagement de la plupart des symptômes. Dans les cas même d'assoupissement, de somnolence ou de sommeil apoplectique dans une maladie, les premiers effets bienfaisants d'un médicament bien choisi se manifestent presque toujours par le changement de cet état morbide dans un sommeil plus paisible et naturel.

Les malades seront aussi tenus à l'abri de l'influence des impressions médicamenteuses. On leur défendra les infusions de camomille, de tilleul, etc., et les acides en usage en pareille circonstance.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Madame Jong, âgée de 40 ans, demeurant rue Coquenard, n. 2, de tempérament nerveux, assez bien portante habituellement (quoiqu'elle offre des symptômes de psore), fut réveillée à deux heures de la nuit du 6 juillet, après avoir bien dormi pendant 3 heures, par de très-fortes coliques; les douleurs acquirent en peu de temps une telle violence qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de crier. Les crises étaient accompagnées de mouvements convulsifs si forts que quatre personnes avaient de la peine à la contenir dans son lit. Elle eut plusieurs selles liquides verdâtres, ensuite des vomissements de la même couleur.

Arrivé auprès d'elle à 5 heures du matin, je remarquai, outre les symptômes indiqués, les phénomènes suivants pour compléter le tableau de la maladie. Le visage était pâle, la langue rouge, la bouche sèche sans soif, douleur comme si on pressait l'estomac, avec sensation d'étouffement, les douleurs de ventre revenant à des intervalles de 10-15 minutes comme des tranchées, pendant lesquelles des mouvements convulsifs lui faisaient faire des bonds dans son lit, ses bras se tordaient en dedans, et elle ne savait plus où elle était. —Des crampes douloureuses dans les mollets et les jarrets, — la peau sèche, chaude; —le pouls fréquent, contracté et irrégulier,— l'humeur impatiente, — irritable, effrayée sur son état.

Les symptômes pathogénétiques de la camomille répondant parfaitement à ceux de la maladie, je lui don-

nai de suite 2 très-petits globules de la 12e atténuat. de cette substance,—eau sucrée ou pure, selon le goût de la malade, pour boisson, — diète absolue et la plus grande tranquillité, — je laissai une seconde dose de camomille à prendre deux heures après si les accidents n'étaient pas calmés par la première. Je vis la malade à 9 heures. Dès la prise de camomille, les vomissements avaient entièrement cessé, elle avait encore eu une selle liquide un quart d'heure après, mais avec des coliques bien moins fortes, et sans mouvements convulsifs, elle avait dormi une heure; dans ce moment les coliques étaient entièrement cessées, elle ne se plaignait que d'un tiraillement, de crampes, d'un engourdissement dans les jambes et de courbature dans les bras et les jambes, probablement par suite des efforts musculaires. Se voyant bien, elle ne prit pas la seconde dose; je lui recommandai de continuer la diète et le repos.

A 5 heures du soir, la malade s'était levée; ayant éprouvé des besoins, elle avait pris un pain cuit à 4 heures; depuis ce temps, elle a eu quelques légères coliques par intervalles. Toujours des engourdissements dans les membres. Je lui conseillai de se recoucher, de se tenir tranquille, et, si les douleurs augmentaient ou n'étaient pas entièrement cessées dans une heure, de prendre la seconde dose de camomille. Le 7, hier, après s'être mise au lit, la malade s'est endormie jusqu'à 4 heures, et les douleurs de ventre ont cessé entièrement. La nuit, sommeil agité avec cauchemar, elle crie, s'entend crier et ne peut pas se réveiller entièrement : ce phénomène était antérieur de quelques jours à la maladie actuelle. Elle éprouve encore de la courbature dans les cuisses comme si les os étaient brisés. J'apprends qu'elle était habituellement constipée, qu'elle n'allait à la selle que par le moyen de lavements, qu'elle avait souvent le sang à la tête, des étourdissements, qu'elle avait eu une petite loupe sur le cuir chevelu, que ses yeux étaient souvent chassieux, son nez habituellement sec et bouché.

Je lui donnai un globule de soufre à la 30e puissance, à prendre le lendemain; soupes grasses, un peu de poulet rôti.

Le 10, sommeil bon et tranquille, les fonctions digestives sont régulières.

DEUXIÈME OBSERVATION.

M. Harivel, sculpteur, rue Rochechouard, n. 14, âgé de 31 ans. Tempérament nervoso-sanguin, d'une taille élevée et fortement constitué, étant très-échauffé par son travail, il but de l'eau très-froide, et s'exposa à un courant d'air frais, le 17 juillet 1834. Peu de temps après, il éprouve des frissons, du malaise, il ne peut pas dîner. Dans la nuit, il est éveillé par des coliques avec dévoiement. Il vomit des matières amères. Le matin à 9 heures, arrivé près de lui, je remarque les symptômes suivants :

1. Mal de tête violent comme si on lui frappait le crâne avec des marteaux.—2. Visage rouge.—3. Bouche sèche, amère.—4. Inappétence, soif.—5 Désir d'acides.—6. La gorge comme écorchée.—7. Nausées.—8. Tranchées très-violentes comme si on lui coupait le ventre en deux.—9. Gargouillements dans le ventre. —10. Diarrhée liquide, claire, de matières verdâtres. —11. Crampes dans les mollets. — 12. Angoisses. — 13. Sueur générale. — 14. Le malade très-violent et colère dans son état de santé, est impatient et irritable.

La camomille représentant très-bien les symptômes de la maladie (1-3-4-6-7-8-10-11-14 et 15), je lui donnai 3 globules de cette teinture à la 12e puissance à prendre dans une cuillerée à café d'eau sucrée. Je lui laissai deux doses semblables à prendre de la même manière conditionnellement, à 4 heures d'intervalle, si les accidents ne cessaient pas; eau pour boisson, diète absolue et repos. Le 19, les coliques ont diminué comme par enchantement après la prise. Il s'est endormi un quart d'heure après et s'est réveillé à 11 heures, sans autres souffrances que de la faiblesse et la bouche pâteuse. La diarrhée n'a plus reparu, la nuit a été très-bonne; ce matin il a bon appétit et va reprendre ses travaux.

TROISIÈME OBSERVATION.

Louise Taté, blanchisseuse, âgée de 19 ans, rue Duffault, n. 4 bis. Tempérament lymphatique, taille élevée, grêle, habituellement de mauvaise santé, mal réglée, m'offrit l'état suivant. Il y a huit jours elle a éprouvé une frayeur; depuis quatre jours elle a mal à la tête et des nausées. Depuis ce matin, elle souffre des coliques violentes à se rouler par terre. Les lavements n'ont pas amené de selles, les douleurs arrachent des cris, elle éprouve comme si les entrailles étaient pincées, serrées ; les douleurs sont presque continuelles, dans l'intervalle des crises elle sent dans le ventre comme s'il avait été moulu. Sueurs froides générales, disposition à se trouver mal, pas de soif, répugnance pour les aliments, urines rares, troubles, elle ne peut pas rester au lit, il semble qu'elle souffre moins quand elle est levée. Son teint est jaune, surtout aux ailes du nez; elle pleure, se désespère.

La coloquinte me parut être indiquée par les principaux symptômes de cette maladie, je lui en fis prendre de suite à 4 heures de l'après-midi un globule de la 30e puissance, en lui recommandant de se tenir tranquille au lit. Eau sucrée, diète. A 8 heures, la malade a fait plusieurs petits sommes à différents intervalles. Les douleurs sont beaucoup diminuées. — Le 25 juillet, dans la nuit, les douleurs ont entièrement cessé. Ce matin, la malade est levée, elle demande à manger : deux pains cuits, eau sucrée.

La convalescence n'a pas été troublée depuis.

QUATRIÈME OBSERVATION.

M. Bonjour, ancien capitaine de marine, rue de Provence n. 53, âgé de 50 ans. Tempérament nerveux, constitution maigre, grêle; porte une fistule composée à l'anus depuis 20 ans, qui produit de temps en temps de nouvelles fusées : sa profondeur a empêché de l'opérer avec espoir de succès.

Étant sous l'influence d'un traitement homœopathique, commencé le 6 juillet, que je lui avais fait en-

treprendre pour tenter par un traitement antipsorique la guérison de cette affection grave, il fut atteint dans la nuit du 5 au 6 août par une diarrhée excessive (30-40 fois). Appelé près de lui, je le trouvai à 8 heures du matin du 6 dans l'état suivant :

Diarrhée de matières jaunâtres liquides toutes les 10 ou 15 minutes, sans coliques, ni ténesme, ni cuisson à l'anus; borborygmes, grande faiblesse comme s'il était épuisé, bouche amère, pâteuse; visage abattu, les traits creusés, les yeux caves, peu de soif, moral triste, inquiet. Cet état d'épuisement exprimé par les traits et les sensations du malade, la nature des matières évacuées et l'absence des coliques me déterminèrent pour le quinquina; mais comme je ne voulais pas déranger l'action du médicament antipsorique qui me paraissait avoir agi favorablement sur l'état général et local du malade, je lui fis flairer fortement à trois fois 2 petits globules de la 13e puissance de ce médicament. Eau sucrée pour boisson, bouillon de viande léger toutes les trois heures, repos.

Le 7, après l'aspiration, il n'a plus été qu'une seule fois à la selle, il a bien dormi la nuit. Ce matin il n'éprouve que de l'inappétence et de la répugnance pour les aliments, surtout pour la viande, et de la faiblesse. Ces symptômes se sont dissipés d'eux-mêmes par un régime convenable, légèrement nutritif et non médicamenteux.

CINQUIÈME OBSERVATION.

M. Méraud, passage du Renard-Saint-Denis, âgé de 22 ans. Cheveux noirs, tempérament bilieux, atteint d'un vice psorique dès son enfance, se présenta chez moi le 2 août courant. Il se plaignait de mal de ventre vif avec dévoiement. Les douleurs étaient par tranchées au milieu du ventre et le forçaient à se courber; il rendait beaucoup de vents par en bas, il éprouvait des bruits gargouillants dans le ventre, des renvois, la bouche était amère, soif sans appétit; les douleurs sont fortes la nuit; les jambes brisées, sueurs faciles sans fièvre; son humeur est entêtée et irritable. La camomille me parut convenir aux symptômes principaux, je lui en donnai deux doses de 3 globules chacune à la 12e puissance, à prendre de suite, à midi, et l'autre le soir.

Le 6, le malade vint m'annoncer que son mal avait cessé le jour même de la prise; mais, ayant mangé des prunes hier au soir, le mal de ventre et le dévoiement étaient revenus. Les douleurs de ventre étaient moins vives, mais il éprouvait des besoins très-fréquents d'aller à la garde-robe, avec épreintes et cuissons à l'anus pendant et après des selles glaireuses et peu abondantes. Ses souffrances se font surtout sentir la nuit.

Le mercure répondant aux symptômes principaux, je lui en administrai 3 globules de la douzième puissance.

Le 9, la diarrhée et les épreintes se sont arrêtées le jour même de la prise; il n'éprouvait plus que de la faiblesse et de l'inappétence, qui se dissipèrent sans autre médicament.

SIXIÈME OBSERVATION.

Madame D., rue des Fossés-Montmartre, n. 27, âgée de 28 ans, blonde, tempérament nerveux, très-douce, timide, est prise, le 1er août courant, de coliques, à 9 heures du soir; maux de cœur et dévoiement. Je la vis à 10 heures et demie; les symptômes principaux étaient les suivants : douleurs de tranchées dans le bas-ventre avec borborygmes suivis de selles aqueuses jaunâtres; besoins fréquents d'uriner, avec chaleur de l'urètre, poids sur l'estomac, mal au cœur continuel, vomissements de mucus mêlé à des aliments non digérés, pas de soif; très-inquiète, angoisses; pouls lent, faible, régulier.

La pulsatille répondait très-bien aux symptômes que j'avais sous les yeux, cependant comme ils pouvaient être le résultat d'une simple indigestion, je lui conseillai de prendre de l'eau sucrée pour faciliter les vomissements et débarrasser l'estomac, et quelques lavements à l'eau de son, et je lui laissai 2 globules de pulsatille dans une petite bouteille pour aspirer si les souffrances continuaient, lorsqu'il n'y aurait plus de parcelles d'aliments dans les vomissements.

Le mal au cœur, les coliques et le dévoiement continuant toujours, à 11 heures et demie, elle sentit la petite fiole, comme je le lui avais indiqué. Un quart d'heure après elle s'est endormie pour ne se réveiller que le lendemain à sept heures, ne conservant plus qu'un peu de lassitude, la bouche pâteuse et un peu de poids sur l'estomac.

Le 4, le poids sur l'estomac et l'inappétence continuant toujours, je lui fis sentir fortement 2 globules de camomille, qui firent bientôt disparaître ce reste de malaise. Je me contentai de faire aspirer les médicaments dans ce cas, quoique la maladie fût peu grave, parce que la malade était extrêmement impressionable, ayant été affectée d'une manière très-fatigante à la tête par une aggravation excessive de la maladie pendant 12 heures, pour avoir pris un seul très-petit lobule de noix vomique, que je lui administrai pour un mal de gorge contracté à la suite d'un coup d'air qu'elle avait éprouvé l'été dernier.)

Dr CROSERIO.

OBSERVATIONS.

I.

Au mois de novembre 1833, une femme vint me conduire son fils âgé de seize à dix-sept ans : elle venait de perdre une fille qui avait présenté, disait-elle, à peu près les mêmes symptômes. Je ne jugeai pas le cas dangereux, et si je le rapporte ici ce n'est nullement pour donner un cas extraordinaire, mais bien pour mettre les praticiens à même de vérifier la vérité de l'homœopathie.

Ch. U. était atteint d'une diarrhée muqueuse assez

intense; il avait au moins une dizaine de selles dans les vingt-quatre heures, si ce n'est plus; ses forces s'épuisaient de jour en jour, et la maladie augmentait au point de donner les plus vives inquiétudes à la mère.

Le malade avait la bouche pâteuse et n'éprouvait pas la moindre soif; l'appétit se conservait un peu, mais dès qu'il mangeait, il éprouvait un poids à la région de l'estomac; du reste, le jeune homme n'accusait aucune autre douleur.

Le malade paraissait d'un caractère doux; sa maladie le rendait apathique, autant que j'ai pu en juger par cette visite.

Je lui prescrivis trois globules à la 30e dilution de pulsatille, et pour aliment des potages; il eut plusieurs évacuations pendant la journée et pendant la nuit, mais dès le lendemain il n'éprouva plus aucun phénomène : sa diarrhée était complétement enlevée; le poids sur l'estomac ne se fit plus ressentir, et les forces abattues reparurent aussitôt.

Que l'on dise maintenant que le mal se serait passé sans le secours de la médecine, je ne chercherai nullement à prouver le contraire, et d'ailleurs nous avons une trop grande croyance dans la force de notre organisme pour nier les guérisons dues à son influence; mais je demande si, dans le cas dont je viens de parler, il est bien raisonnable d'attribuer à elle seule le résultat obtenu. Comment se fait-il qu'une diarrhée durant depuis huit jours, augmentant incessamment d'intensité, se guérisse en vingt-quatre heures, et que cette guérison coïncide avec l'administration de la pulsatille? Vraiment, il nous semble que les médecins allopathistes, au lieu de perdre leur temps à chercher des arguments pour nous prouver que nos guérisons sont illusoires, feraient bien mieux d'étudier les ouvrages de notre vénérable maître.

Ils se pénétreraient comme nous de la haute importance de cette loi d'harmonie découverte par lui; et, par des essais sur eux-mêmes, ils prendraient bientôt au sérieux les doses infinitésimales.

II.

Vers la fin du mois de janvier de cette année, je fus consulté par le nommé H., ébéniste, pour des douleurs qui le gênaient beaucoup dans son travail; il craignait même d'être obligé de le quitter tout à fait pour suivre un traitement.

Cet homme d'ailleurs jouissait d'une bonne santé. Il y a quatre ans qu'il avait déjà éprouvé des douleurs rhumatismales. Il avait eu la gale dans sa jeunesse.

Il accusait des douleurs aux coudes, aux genoux, dans les jointures, et il caractérisait ses douleurs en disant qu'elles étaient *brûlantes*, qu'il lui semblait avoir été battu dans tous les membres. Le matin, les douleurs sont plus grandes. Le mouvement paraît soulager le malade et le travail le fatigue. Il n'a suivi aucun traitement bien rigoureux pour se débarrasser de ses douleurs; du reste, les moyens employés n'ont amené aucun soulagement.

Ayant égard à la maladie rhumatismale et à la gale antérieures, je débutai dans le traitement par deux doses de soufre $\frac{0^{o}}{30}$ à prendre à quatre jours d'intervalle.

D'ailleurs, avant de me décider pour ce médicament, je vérifiai dans la matière *médicale pure*, et je trouvai très-exactement les symptômes décrits par le malade.

Douleur contusive dans le bras; douleur brûlante au-dessus du pli du bras; secousse brûlante dans le doigt médius gauche; ardeur dans le gros des doigts; tout à coup élancement brûlant sur le dos de la main.

Douleur contusive au côté externe de la cuisse, même quand on y touche; douleur contusive à la jambe.

Le matin *surtout* lassitude dans les genoux; après avoir monté un escalier, on éprouve une douleur brûlante dans les articulations des genoux.

J'administrai donc le soufre comme je l'ai dit plus haut. Le malade revint me voir le 27 janvier, huit jours après sa première visite; il était extrêmement satisfait; ses douleurs avaient déjà considérablement diminué.

La première fois qu'il vint me voir, j'avais noté que le causticum conviendrait après le soufre : il restait en effet une douleur de faiblesse en travaillant, semblable à une douleur d'entorse. Et on lit dans la matière *médicale pure* :

En travaillant, douleur lancinante dans le poignet droit, comme s'il était luxé; l'articulation de la main droite cause la même douleur que si elle avait été foulée.

Grande pesanteur dans la main droite.

Je prescrivis trois doses de caustique; le malade les prit de quatre jours en quatre jours, et il n'éprouva point d'aggravation notable. Son mal diminua rapidement; le travail seul un peu long le fatiguait encore; je prescrivis deux doses d'arnica $\frac{3}{0}$ à prendre à quelques jours de distance, et le malade n'eut plus besoin de prendre aucun médicament. Je l'ai revu plus tard; il n'avait point eu de rechute.

J'ai administré l'arnica en dernier lieu, par la raison que le malade ressentait encore une petite douleur de fatigue; il était probable que le travail seul la produisait, et l'on sait que pour les fatigues, les contusions, l'arnica est un puissant remède. Ma prévision n'a point été trompée, car H. s'est parfaitement trouvé des deux doses d'arnica.

Le 14 février, ce malade pouvait être regardé comme tout-à-fait bien. Nos adversaires vont sans doute prétendre que le temps seul a produit cette guérison : je leur demanderai seulement de m'expliquer comment il se fait que nous ayons presque toujours la main assez heureuse pour rencontrer des maladies qui ont duré plusieurs semaines, qui s'aggravent jusqu'au moment où nous les mettons en traitement, et que c'est de ce moment que le mieux se prononce.

III.

Je fus appelé en toute hâte, le 22 juin 1834, pour donner des secours à un jeune homme qu'on me disait

ne pouvoir revenir à la vie, malgré beaucoup de moyens employés jusqu'alors.

Je me rendis auprès de cet homme, que je trouvai assis et soutenu par un de ses amis. La tête, abandonnée à elle-même, obéissait à son poids dans quelque direction qu'on la portât; les muscles ne se contractaient nullement; les bras étaient pendants, on les eût dit paralysés; le pouls était plein, très régulier, nullement fréquent; la respiration s'exécutait librement; la figure avait de l'animation sans être décomposée; la bouche était entr'ouverte; les liquides qu'on avait voulu faire avaler ressortaient de la cavité buccale; la déglutition était impossible; à l'exception des pectoraux, tous les muscles paraissaient paralysés; le malade était insensible aux odeurs les plus pénétrantes: en vain, avait-on approché de l'ammoniaque des fosses nasales, le malade restait insensible. Je ne lui ai point torturé la peau, et je ne puis dire par conséquent s'il eût donné quelques signes de sensibilité.

Les yeux étaient fermés. Quand on relevait la paupière supérieure, le malade, placé en face d'une porte et des croisées, restait complètement insensible à la lumière; — les pupilles, un peu dilatées, ne se contractaient nullement.

J'interrogeai le jeune homme qui accompagnait ce malade; il m'apprit qu'il était avec lui depuis une heure et demie environ, qu'il l'avait rencontré au moment où il allait entrer dans la boutique du coiffeur; il voulait se faire raser. Il lui raconta qu'il avait passé la nuit à boire; il était évidemment pris de vin, quoique raisonnant juste, et il disait lui-même que cette nuit lui servirait de leçon. Il entra chez le coiffeur où il se fit raser, et c'est alors qu'il tomba dans l'état léthargique que je viens de décrire.

J'envoyai chercher un brancard pour transporter le malade chez lui, pensant que cet état durerait plusieurs heures malgré les soins que je lui donnerais. Pendant qu'on était allé chez le commissaire de police pour obtenir le brancard, je mis sur la langue du malade quatre globules de noix vomique à la 30e atténuation: comme il ne pouvait les avaler, j'introduisis un peu d'eau dans la bouche, afin de favoriser la dissolution des globules, et je veillai avec soin qu'ils ne sortissent point avec le liquide, qui revint en bavant mouiller les lèvres et le cou. Les globules humectés glissèrent jusqu'à la base de la langue; bientôt ils ne furent plus visibles.

Il y avait à peine un demi-quart d'heure d'écoulé depuis l'administration de la noix vomique que déjà on s'apercevait d'un changement notable. Les muscles du cou commençaient à se contracter; il survint un mouvement de déglutition, et bientôt après les yeux s'entr'ouvrirent, puis le malade parut se remuer sur son fauteuil, les bras exécutèrent quelques légers mouvements; on remarqua plusieurs inspirations plus fortes qu'auparavant, puis le malade parut retomber dans l'assoupissement, mais ce ne fut que pour un court instant. Il porta ses mains sur l'épigastre; il s'y passait des phénomènes impossibles à décrire, mais ils étaient très-visibles pour l'observateur: on eût dit que le malade éprouvait quelque envie de rendre, ou au moins quelques contractions dans la région épigastrique.

Aussitôt après, il se leva, ouvrit complètement les yeux et demanda où il était. Il ne retomba plus dans l'assoupissement; il avait recouvré ses sens.

Depuis que je m'occupe d'homœopathie, j'avais eu plusieurs fois l'occasion d'essayer la noix vomique contre les abus du vin, mais jamais je n'avais rencontré un cas aussi intense. Chaque fois j'avais vu la noix vomique agir très-promptement, mais j'avoue que je n'aurais jamais cru à un résultat aussi prompt. Vraiment à chaque pas qu'on fait dans l'étude de l'homœopathie, on est de plus en plus émerveillé de ses prodigieux effets; et si des médecins ont expérimenté sans succès, nous affirmons que c'est faute de connaissances suffisantes, ou qu'ils avaient entrepris de guérir ce qui est incurable, c'est-à-dire des désorganisations avancées, ou bien encore qu'ils ne possédaient pas de bons médicaments.

Dr CURIE.

Névralgie temporo-faciale, rebelle aux traitements de la médecine ordinaire et guérie par l'homœopathie.

Le journal de la médecine homœopathique a déjà cité un grand nombre d'observations qui viennent appuyer par le fait le principe fondamental de la nouvelle doctrine. La grande loi *similia similibus*, si satisfaisante pour la raison, a été démontrée au lit du malade et se présente aujourd'hui avec l'assurance imposante d'un principe soutenu par la théorie, et ce qui est mieux encore, par la pratique. A mesure que nous avancerons, les faits seront loin de lui manquer; aussi, croyons nous devoir nous abstenir de rapporter plusieurs observations propres à la confirmer et dont nous avons été le témoin.

Nous croyons plus utile pour le moment d'attirer l'attention de nos lecteurs sur un autre point important de la doctrine d'Hahnemann, qui a aussi pour lui l'expérience et la raison. Nous voulons parler des miasmes chroniques.

Le rôle que le père de la nouvelle doctrine fait jouer à ces causes infectantes dans les maladies de long cours n'est pas une idée nouvelle en médecine. Pendant long-temps l'allopathie a combattu à sa manière les vices psorique, vénérien et autres, répandus dans l'économie humaine, et même de nos jours un assez grand nombre de praticiens recommandables ne repoussent pas cette idée. Cependant, la défaveur où elle se trouvait auprès des jeunes médecins qui ne parlent plus guère que du vice syphilitique l'exposait à être perdue entièrement un jour, si Hahnemann n'était venu la remettre en vigueur. Les vues nouvelles et fécondes en applications thérapeutiques qu'il a su y saisir, auraient mérité seules à l'illustre vieillard la reconnaissance de l'humanité, à laquelle ses premières découvertes lui donnaient tant de droits.

Un exposé de ce point important de la nouvelle doctrine, devant être fait prochainement dans ce Journal, nous n'entrerons pas aujourd'hui dans d'autres considérations sur ce sujet. Nous nous contenterons de rapporter un fait dont nous avons été témoin et qui pourra montrer à nos lecteurs combien il importe dans le traitement des maladies chroniques de rompre avec des idées trop rétrécies de l'école actuelle.

Une jeune femme, cuisinière, âgée de 31 ans, vint me consulter, il y a environ trois mois, pour des douleurs dans le côté droit de la tête, auxquelles elle était sujette depuis plus d'un an. Commençant à peine alors à m'occuper d'homœopathie, je procédai vis-à-vis de la malade d'après la manière enseignée dans les écoles, c'est-à-dire que je cherchai à établir le diagnostic de l'affection dont elle se plaignait et à puiser des indications dans la nature du mal. Après un examen scrupuleux, je fus porté à conclure que la malade était affectée d'une névralgie temporo-faciale, et j'agis en conséquence de cette détermination et en tenant compte des seules circonstances qui servent d'enseignements à la médecine dite rationnelle. Les émissions sanguines ne me paraissant pas indiquées, et la mé-

thode révulsive ayant déjà été appliquée sans succès par un autre médecin, je prescrivis des pilules composées avec extrait de jusquiame, oxyde de zinc et acétate de morphine, et je conseillai un régime convenable, c'est-à-dire assorti à l'idée que je me faisais de la maladie. Pendant les premiers jours de ce traitement, la malade se trouva beaucoup mieux, et, bien que les pilules l'agitassent fortement, comme elle le disait, elle vint au bout de quelque temps me prier de lui en formuler de nouvelles. Mais au bout de 15 ou 20 jours de leur emploi journalier, leur effet avantageux cessa de se manifester, et la malade renonça bientôt à un traitement dans lequel elle avait eu d'abord quelque espoir.

Ayant revu la malade au commencement de juillet, je lui proposai d'essayer sur elle de nouveaux moyens, de la traiter homœopathiquement, en un mot. Elle s'y décida, et je dressai le tableau suivant des phénomènes morbides qu'elle offrait.

Tête. — La malade éprouve souvent des étourdissements quand elle monte un escalier, et quand elle se baisse pour ramasser quelque chose. Elle y est sujette le matin au sortir du lit, et il est rare qu'elle n'en éprouve pas pendant qu'elle s'habille.

Habituellement elle a dans la tête une sensation de fatigue, de lourdeur qui la rend tout hébêtée et qui est prononcée surtout du côté droit. Il y a propension de la tête à tomber de ce côté. Mouvements d'exacerbations survenant surtout après les repas, consistant dans des élancements douloureux; des traits de feu, mobiles, siégeant tantôt dans la région pariétale droite, tantôt dans la temporale; d'autres fois dans le côté droit de la face, surtout dans les gencives. Les crises accompagnées de battements, de bouillonnements dans la tête, durent quelquefois deux ou trois heures et se terminent par une sensation de froid et d'engourdissement dans le côté droit de la tête et de la face. Pendant les crises, le côté douloureux est rouge et chaud, la malade éprouve une grande anxiété. — La partie extérieure de la tête n'offre rien de remarquable pour le moment, mais de petits boutons y apparaissent à diverses époques, à ce que dit la malade.

— Les yeux sont un peu ternes et la malade dit y éprouver de la pesanteur, surtout le matin.

— Bourdonnements, cloches dans les deux oreilles, surtout à l'instant des crises, quelquefois la malade y ressent un claquement quand elle se mouche. Dureté de l'ouïe.

— Gêne, embarras dans le nez, les narines sont souvent bouchées. Odorat émoussé.

— Pâleur maladive de la face qui est ordinairement d'un jaune pâle et terne.

— Sensibilité des dents, surtout du côté malade; assez souvent élancements dans une dent cariée qui se trouve du côté gauche de la mâchoire supérieure. — Bouche mauvaise le matin; enduit jaunâtre de la langue; goût fade; soif assez prononcée.

— Sensation dans le gosier d'une gêne toute particulière. La malade dit qu'il lui semble qu'elle ait le gosier collé. La déglution est gênée, surtout celle de la salive.

— Appétit médiocre, désirs d'aliments sapides. Les aliments trop froids et trop chauds sont digérés difficilement. En général, la digestion se fait avec peine, et la malade a le sentiment d'un poids à l'estomac après avoir mangé. Epigastre sensible à la pression.

— Assez souvent, coliques légères dans diverses parties du ventre; surtout après le repas. Constipation habituelle, durant ordinairement trois ou quatre jours et se terminant quelquefois par des selles liquides, âcres et chaudes au passage. Hémorroïdes externes, petites et non fluentes.

— Menstruation normale. L'apparition des règles est souvent précédée pendant quelques jours par des fleurs blanches peu abondantes, aqueuses et presque incolores.

— Rien de remarquable à l'appareil urinaire.

— Respiration courte et gênée quand la malade monte un escalier. Palpitation de cœur.

— Pieds et mains habituellement froids et secs. Difficulté à transpirer, assez souvent horripilation de la peau, avec sensation de refroidissement. Débilité musculaire: peu d'exercice fatigue vite la malade.

— Sommeil agité, assez souvent rêves effrayants.

— Grande susceptibilité dans le caractère; vivacité, emportements; tristesse, morosité.

Tel était l'ensemble des sensations morbides qu'éprouvait la malade le 7 juillet 1834.

Mais ces renseignemens pouvaient ne pas être suffisants. Je l'interrogeai sur sa santé passée et j'appris qu'à l'âge de 12 ans, elle avait contracté la gale; que cette maladie avait été traitée par des moyens externes seulement, et qu'elle avait eu six semaines de durée. Il y a deux ans, la malade avait été atteinte d'une fluxion de poitrine qui passa à l'état chronique et dura trois mois. Dans cet espace de temps, elle fut saignée quatre fois.

Ces circonstances antécédentes dont l'allopathie n'aurait tenu aucun compte, étaient d'une importance capitale en homœopathie. En effet, si comme le prétend Hahnemann, toutes les maladies chroniques sont entretenues par une des trois causes générales miasmatiques, la psore, la syphilis, la sycose, il fallait, avant de procéder au traitement, savoir à laquelle de ces causes infectantes on pouvait avoir à faire. En vain la matière médicale aurait offert un médicament approprié au mal; si ce médicament n'avait en lui-même la faculté de remédier à la cause générale, il n'eût fait que pallier la maladie qui se serait remontrée ensuite plus intense et plus grave. De même l'allopathie pouvait soulager pour un temps la malade; mais elle eût prétendu en vain obtenir une guérison radicale à l'aide de ses moyens allopathiques ou antipathiques,

Cette circonstanee d'une gale rentrée antérieurement ne pouvait laisser de doute sur l'existence du vice psorique chez la malade; il était indispensable pour trouver un remède efficace de le chercher parmi les médicaments antipsoriques homœopathiques.

Trois médicaments antipsoriques me parurent d'abord appropriés aux phénomènes morbides dont j'avais le tableau sous les yeux. Ces médicaments étaient le soufre, la chaux carbonatée, la belladone. En rapprochant avec soin les symptômes que chacun d'eux a la faculté de produire, avec les symptômes offerts par la malade, je donnai la préférence à la chaux carbonatée, parce qu'elle me parut couvrir un plus grand nombre de symptômes que les deux autres. Mais comme il est de précepte dans les ouvrages de matière médicale de faire précéder l'emploi de la chaux carbonatée de celui du soufre, je crus devoir prescrire d'abord trois globules de soufre à la 4e dilution à prendre le lendemain quelque temps avant le premier repas.

Le 11 juillet, la malade vint me revoir. Son mal de tête, me dit-elle, existait toujours, mais il avait changé de caractère; au lieu d'être borné au côté droit, il était répandu alors dans toute la tête et consistait en un sentiment de pression douloureuse et assourdissante, plus prononcé cependant à droite qu'à gauche. Les élancements avaient cessé de se manifester.

La pesanteur des yeux avait diminué.

Les oreilles bourdonnaient toujours.

Le nez était toujours pris.

La face était moins terne et offrait une légère teinte rosée.

La gêne du gosier avait disparu.

L'appétit était meilleur et les digestions plus faciles.

Les selles étaient devenues journalières, plns de coliques.

Sommeil plus calme.

En somme, la malade trouvait son état amélioré, et commençait à espérer sa guérison, parce que, disait-elle, il s'était opéré en elle un changement extraordinaire et inaccoutumé. Je lui donnai à prendre pour le lendemain trois globules de chaux carbonatée à la 30e dilution et l'engagai à repasser quatre jours après.

Le 16, elle m'assura que son mal de tête était dissipé et qu'elle n'éprouvait plus qu'une sensation incommode à la partie postérieure et droite de la tête. Il lui semblait que quelque chose se remuait dans ce point à l'intérieur.

Elle n'éprouvait plus aucun bruit dans les oreilles.

Le nez était plus embarrassé que de coutume.

Le gosier était libre.

L'appétit devenait de jour en jour plus prononcé.

Il y avait régulièrement une ou deux selles par jour.

Je prescrivis de nouveaux trois grobules de chaux carbonatée.

Le 21 la malade vint me revoir. Son état n'avait pas changé depuis le 16. Elle était toujours incommodée par la sensation dont nous avons parlé. Cependant elle était très satisfaite de son traitement et se trouvait généralement bien.

La potasse ayant occasionné quelquefois un phénomène analogue à celui qu'éprouvait la malade, je prescrivis trois globules de ce médicament.

Le 25, la malade ne se plaignait plus que d'un peu d'embarras du nez qui s'est dissipé depuis.

Je l'ai revue il y a quelques jours et sa guérison s'était maintenue. La dernière fois qu'elle a eu ses règles, elle a été fort surprise de ne pas voir apparaître les fleurs blanches qui les précédaient ordinairement. Elle m'a assuré qu'elle n'était plus sujette à éprouver des étourdissements ; que les battements de son cœur étaient encore prononcés lorsqu'elle montait un escalier, mais qu'elle n'était plus menacée de suffocation comme autrefois. Son appetit était toujours bon, ses digestions faciles et les selles journalières.

Cette observation nous paraît ne pas avoir besoin d'autres commentaires

Dr Nivelet.

Fragments de lettres du docteur Constantin Hering, Traduits par le docteur Croserio. V. Ach. Vun die. Hom. J. XIV, 2. p.

Hahnemann devrait laisser un testament comme Washington. Non pour conserver l'*unité*, qui n'est ni possible, ni nécessaire, mais la *pureté* de sa doctrine. La nouvelle école s'en éloigne déjà par deux voies différentes. L'une veut marcher entre l'ancienne et la nouvelle doctrine, l'autre se perd dans les rêvèries de la mysticité. Nous devons rester dans le chemin droit de Hahnemann

L'avancement que notre doctrine a reçu par la *répétition* des doses est couronné par la découverte des effets de l'*aspiration* des médicaments. J'ai constaté dans une pratique très étendue ce qu'Hahnemann avait assuré à ce sujet. Actuellement, lorsque l'aspiration ne peut pas être tolérée, je donne le médicament dans l'eau.

Comme notre Hahnemann doit être affecté lorsqu'il lit toutes ces niaiseries de fortes doses, ces confusions avec leurs substances non potentielles ou même avec leur saignée, ce péché contre la saine raison.

J'ai été obligé de donner aussi souvent contre la gale récente le *zinc* et le *causticum* que le *soufre* et les *charbons*, plus rarement la *sépia*. De tous les autres moyens, je n'en ai encore employé aucun. Le soufre peut-il prévenir l'infection qui exige le zinc, et le causticum pour sa guérison ?

N'y a-t-il pas plusieurs espèces de psore ? ou des subdivisions de ce miasme ? pourquoi tant de moyens contre le même virus ?

Je me suis servi récemment avec avantage de l'*eugenia jambos*, dans une épidémie de toux avec coryza, ophtalmie, et douleur d'oreille qui était très fatigante chez les enfants. L'eugénia à la 6e atténuation 1 globule, guérit promptement la maladie presque dans tous les cas, et en servait aussi de préservatif.

La *soie* est un moyen puissant et indispensable dans la phthisie. L'*huile d'olives* est un puissant antipsorique. Le *muriate de potasse* est aussi puissant que le *muriate de soude*. La *noix de galle* est très puissante dans certaines diarrhées, l'*indigo* dans l'hydropisie. L'*ambre* a constaté ses effets dans les maux de gorge.

Je viens de communiquer des sujets importants que je désire faire connaître au plutôt pour éviter des recherches ultérieures.

L'indication qui j'ai donnée dernièrement de *potentieller* (1) *les médicamens avec des grandes quantités de véhicules* répand beaucoup de lumières sur la préparation des médicaments, et produira, je l'espère, des changements dans beaucoup de circonstances. Je viens de découvrir la loi *que plus la quantité* (de véhicule) *est grande, plus l'action* (du médicament) *est légère*. Dans le potentiellement par 1 : 10, les préparations décillionièmes sont beaucoup plus fortes que par 1 : 10,000. L'action se dissipe très promptement.

Cette loi jette beaucoup de lumières sur le mélange de corps étrangers pendant la trituration et les secousses des médicaments. Si pendant la trituration d'un grain de silice dans la proportion d'1 : 100 de véhicule, il tombe dans le mortier une parcelle de charbon, 1/1,000 de grain, elle ne nuira pas du tout à la pureté de l'action de la préparation, et ne doit pas être considérée plus que 0.

Si pendant la trituration d'un grain de charbon, il se détache du mortier 1/10,000 de grain de silice, cette parcelle sera aussi potentielle, et sera effacée à peu près entièrement par la force de l'autre substance développée dans une plus petite quantité de véhicule. Il sera d'un grand avantage dans la pratique de faire des atténuations avec 1 jusqu'à 1,000 gouttes, selon le besoin.

Dans les ulcères des jambes, le lachesis est un moyen capital, ainsi que dans les coryzas rebelles. Les indications tout-à-fait caractéristiques pour l'administration du lachesis, sont : la *respiration génée*, la *menace de suffocation* par les habits, les couvertures, ou d'autres objets légers, qui approchent seulement du col, ou de la bouche, et étant couché la nuit dans le lit.

J'ai obtenu d'après ces indications des guérisons remarquables.

N. B. Les opinions d'un homme d'un esprit si élevé qui possède des connaissances si étendues, et dont le génie a déjà enrichi la réforme médicale de tant de découvertes, ont trop d'importance pour que les lecteurs ne les trouvent pas ici avec plaisir ; nous donnerons la suite de ces publications dans un prochain numéro.

N. D. T.

(1) Tout barbare que soit ce mot, nous le laissons faute d'autre qui rende exactement l'idée de Héring ; c'est la première fois que nous le voyons employer comme verbe, et surtout pour exprimer l'acte qui consiste à donner plus de puissance à un médicament.

BIBLIOGRAPHIE.

DE

L'HOMOEOPATHIE,

NOUVEAU SYSTÈME EN MÉDECINE,

SES AVANTAGES ET SES DANGERS;

PAR LE Dr DURINGE,

De l'Université de Goëthingue.

Chez Just Rouvier et Le Bouvier, libraires, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 8, à Paris. 1 vol. in-8°.

Nous rendrons compte de cet ouvrage dans notre prochain numéro.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N 16. — TOME I. 15 JUILLET 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement : 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser, pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

A NOS LECTEURS.

Des circonstances indépendantes de notre volonté ont apporté quelque retard dans la publication de notre journal. Nos mesures sont prises pour que désormais nos numéros se suivent avec une grande régularité, et paraissent à jour fixe. Nous avons senti la nécessité d'apporter quelques changements à notre rédaction. Dans sa propagation, la doctrine homœopathique est soumise à toutes les fluctuations et à toute l'indécision des idées nouvelles; ses ennemis la combattent sans la comprendre, et pour la plupart sans l'avoir étudiée. Pour ces derniers, il importe de leur faire sentir la nécessité de bien connaître le terrain sur lequel ils veulent combattre avant de s'y engager; quant aux autres, il devenait nécessaire de leur donner la clé de la doctrine nouvelle, en leur offrant un exposé sommaire et complet des principes à la fois théoriques et pratiques qui la composent. C'est ce projet, conçu depuis long-temps par nous, médité et approfondi, que nous voulons réaliser à dater du 15 septembre prochain. Nous y trouverons l'avantage de fixer avec précision, et de délimiter avec rigueur le champ de la discussion; peut-être aussi, y trouverons-nous l'occasion de rectifier quelques-unes des erreurs auxquelles il nous semble que quelques amis de l'homœopathie eux-mêmes, ne savent pas toujours échapper.

Il en est parmi eux, aussi bien en France qu'en Allemagne, qui inclinent à ne voir dans la nouvelle doctrine qu'une simple réforme thérapeutique, quand nous y apercevons une réforme médicale toute entière. Ceux-là prennent une à une chacune des moindres pensées du maître, et les opposant entre elles, à l'aide d'une analyse où le spécieux prend la place de la raison, ils essaient de signaler des contradictions où ils n'ont pas su saisir une parfaite harmonie, et nous montrent du doigt des lacunes qu'il serait plus sage et plus scientifique de combler que de faire voir à tous. En cela, nous ne sommes ni affligés ni étonnés. Dans la marche progressive des idées, comme dans la succession des théories, il y a de ces moments de passage où la timidité passe pour sagesse. Affligés de voir tomber l'une après l'autre chacune des pièces de l'édifice ancien, on voudrait en retenir quelques débris. Il est si triste de répudier tout un passé, que beaucoup ont de la peine à s'y résoudre; et en cela, ils ont raison. Ainsi, il est reçu dans le monde des savants, que l'homœopathie ne tient pas grand compte des classifications nosologiques et nosographiques, que Hahnemann répudie complètement l'anatomie pathologique et la recherche des causes, et les savants s'irritent à cette pensée, en même temps que d'autres qualifient de pitoyable la physiologie de Hahnemann.

Toutes ces idées ont besoin d'être rectifiées, et c'est pour nous un nouveau motif de tenter l'exposition dont nous parlions à l'instant. C'est aussi la tâche que nous nous sommes imposée, et pour laquelle nous avons eu à nous entendre avec ceux de nos confrères qui concourent à notre œuvre de propagation. Car, nous aussi, nous tenons au passé de la science; mais nous savons à quel rôle sont appelées dans l'avenir les acquisitions dont il nous a doté.

Quant à ceux qui recherchent avec un soin particulier les lacunes de la théorie nouvelle, nous avons à leur montrer que Hahnemann a été jusqu'ici beaucoup plus préoccupé de donner la méthode d'où sortira la théorie, que la théorie elle-même. L'*Organon*

de l'art de guérir, est à la médecine ce que le *Novum organum* de Bâcon fût à la philosophie. Il ne serait donc point étonnant qu'il survînt pour Hahnemann ce qui est arrivé à Bâcon, qu'on lui contestât d'être un médecin et un savant, comme plusieurs contemporains de Bâcon lui refusèrent le titre de philosophe : injure dont M. Mackintosh sut si bien le venger, en disant que s'il n'avait point donné de système philosophique, il produisit la méthode d'où sortirent tous les systèmes de ceux qui le suivirent.

Nous répéterons, après le Dr Hering, que dans son développement, l'homœopathie aura à se garantir de la mysticité des uns, et des concessions que d'autres feraient à d'anciennes méthodes, à d'anciens systèmes, à d'anciennes théories ; qu'il importe, avant tout, de conserver dans toute sa pureté la doctrine de Hahnemann. Or, la souplesse nuageuse du mysticisme, et l'étroitesse de ceux qui s'accrochent à des textes en les prenant au pied de la lettre, voilà les deux écueils à éviter. Nous y contribuerons par le travail qne nous annonçons ; travail qui ne sera qu'un préliminaire à une exposition orale plus détaillée, que nous essaierons prochainement. Nous combattons tous, dans ce journal, pour l'homœopathie, mais pour l'homœopathie soumise, comme toutes les choses de ce monde, à la loi imprescriptible du progrès.

Dr Léon Simon.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

SUR LA RÉPÉTITION DES DOSES,

PAR LE Dr ÆGIDI.

Il est du devoir de tout observateur fidèle, qui veut le progrès des sciences, de communiquer le résultat de ses recherches, confirmé par le temps, aux personnes amies de la vérité, pour que celles-ci puissent le soumettre à des expériences ultérieures. Ce n'est qu'en réunissant nos efforts pour les faire tendre vers un même but que nous pourrons arriver à ce résultat. Jusqu'à présent, il n'y a que trop d'obscurités et de tâtonnements dans le traitement des maladies chroniques; souvent malheureusement, l'administration d'un médicament homœopathique restait sans résultat, et l'on perdait six semaines. Souvent les médicaments qu'on donnait ensuite n'avaient pas plus de succès ; le médecin et le malade attendaient inutilement un résultat favorable. Dans des cas plus heureux, le traitement se traînait souvent tellement en longueur, qu'on pouvait avec raison reprocher à l'homœopathie que, si dans beaucoup de cas, elle guérissait des maladies chroniques invétérées, il lui fallait malheureusement un espace de temps excessivement long, deux, trois ans, et souvent même davantage. On sait les raisons qu'on a alléguées pour sa défense. Mais il n'en est pas ainsi. Il ne faut nullement un si long espace de temps pour guérir complètement un mal chronique, même ancien et rebelle, si toutefois il ne dépend pas d'une désorganisation complètement incurable, ce qui heureusement est rare. Souvent une pareille guérison s'obtient dans un espace de temps fort court, quand on a employé celui-ci convenablement et qu'on n'a pas perdu un seul jour. Le choléra nous a donné des indications précieuses sur l'utilité de la répétition des doses, et c'est d'après cette intéressante observation que notre vénérable maître a modifié quelques-unes de ses idées, qu'il a ensuite exposées au public avec la franchise du sage. (Voy. à ce sujet le Répertoire des médicaments antipsoriques de Bonninghausen, etc.)

Déjà bien auparavant, des observations exactes m'avaient appris que dans bien des cas la répétition des doses était nécessaire pour hâter et consolider la guérison. Je crois que maintenant les principes qui me guident dans le traitement des maladies chroniques, sont assez solidement établis pour que je puisse tenter de les communiquer, afin qu'on en constate la vérité.

D'abord, il s'agit du choix bien consciencieux du médicament approprié, et je ne connais rien qui puisse le faciliter comme le *Répertoire des médicaments antipsoriques* de Bœnninghaüsen, dont la publication a rendu un éminent service à l'homœopathie. Puisse t-il compléter son ouvrage par un semblable travail sur les autres médicaments, parmi lesquels se trouve encore caché plus d'un antipsorique.

Huit jours après l'administration du médicament, il se présente nécessairement de deux cas l'un :

A. Ou bien il y a changement dans l'état du malade,

B. Ou bien il n'y a pas de changement.

A. Le changement d'état du malade comprend encore trois cas :

1. Il y a amélioration.
2. Il y a aggravation.
3. Il y a changement dans le groupe des symptômes.

1° Dans le premier cas, on voit le médicament agir d'une manière salutaire, et ce serait agir inconsidérément que de ne pas attendre pour voir jusqu'où ira cette amélioration. Si cela devait durer quelques semaines, la lenteur de l'amélioration ne serait encore pas une raison pour donner de nouveau quelque chose, car on n'obtiendrait qu'un effet destructif des premiers résultats. Il n'est pas rare de voir après la première dose d'un médicament bien approprié, la maladie guérie complètement ; cela a lieu quand la maladie n'est pas trop enracinée, et surtout quand le malade n'a pas été soumis auparavant à l'influence de mélanges médicamenteux héroïques. Toutefois, l'amélioration s'arrête-t-elle; alors, à moins de contre-indications particulières, le médicament le plus approprié est celui qui a déjà produit tant de bien, et dans ce cas, on ne le donne pas seulement une seconde fois, mais on le répète aussi souvent qu'il y a encore un résultat satisfaisant à en obtenir. J'ai trouvé que dans la plupart des cas, il faut donner une dose de sept en sept jours, et que de cette manière les maladies marchent rapidement à la guérison. Il se présente aussi des cas où il faut répéter la dose tous les quatre, et même tous les

deux jours. Ce n'est que lorsqu'on voit que le médicament employé jusque-là ne produit plus d'amélioration dans l'état du malade, qu'on passe à un autre, dont l'emploi est soumis aux mêmes conditions.

2. Dans le second cas, l'état du malade s'aggrave, c'est-à-dire les symptômes caractéristiques augmentent d'intensité, sans changer de forme; c'est ce qu'on appelle l'aggravation homœopathique. Ici le médicament a saisi le mal dans sa nature intime, et il ne faut pas qu'il arrive rien en sus; il faut laisser passer tranquillement la réaction, à moins qu'elle ne soit trop forte ou de trop longue durée; dans ce cas on donne l'antidote approprié, qui dans la plupart des cas consiste en une seconde dose du même médicament. Là-dessus il y a amélioration, et lorsque celle-ci s'arrête, il faut, selon les circonstances, répéter le médicament, mais en plus petite dose et à une puissance plus élevée, ou bien en donner une autre plus appropriée.

3. Dans le troisième cas, le changement du groupe des symptômes est une preuve que le médicament n'a pas été choisi convenablement, et alors il faut le remplacer aussitôt que possible par un autre plus approprié.

B. Reste à considérer maintenant le cas où l'état du malade ne change pas, quoique le médicament ait été choisi avec toutes les précautions convenables. Dans ce cas, on répète la dose à des intervalles plus ou moins rapprochés, selon la susceptibilité du malade pour le médicament, jusqu'à ce qu'il y ait aggravation homœopathique sensible, que suivra un mieux marqué, ou bien qu'il se présente quelques symptômes propres au médicament et qui n'avaient pas paru auparavant dans le corps des symptômes de la maladie. Cela complique à la vérité l'état du malade, mais il est suivi d'amélioration; dans le cas contraire, on obtient l'indication d'un nouveau médicament.

En suivant cette marche, on a le plaisir de parvenir à la guérison du malade en beaucoup moins de temps qu'il n'était possible de le faire par la méthode suivie jusqu'à présent, où souvent le médecin égaré par des doutes difficiles à résoudre, n'avait pas de règle de conduite assurée.

Un des médicaments les plus précieux dans les maladies chroniques est le soufre, qui souvent parvient seul à enlever complètement le mal, ou du moins avance la guérison de plus de moitié. Malheureusement nous ne voyons que trop souvent abuser de ce précieux remède à des doses disproportionnées dans des mélanges allopathiques. Mais cela ne doit pas empêcher son emploi quand il paraît indiqué; alors quelques doses de mercure ou de pulsatille servent mieux que toute autre substance à préparer le corps du malade à son emploi. J'ai traité des malades qui arrivaient des eaux d'Aix-la-Chapelle, ou qui les avaient prises plusieurs années de suite; malgré les différents états dans lesquels ils se trouvaient, elles furent toutes, sinon complètement guéries, du moins beaucoup soulagées par quelques doses de pulsatille, répétées tous les sept jours. Plusieurs fois après l'administration de cette substance, j'ai observé des sueurs nocturnes avec une odeur prononcée d'hydrogène sulfuré, qui accompagnaient l'amélioration de l'état du malade. Le mercure est surtout nécessaire quand l'amélioration est tellement avancée sous l'influence de quelques doses de soufre, que l'emploi de ce dernier ne paraisse plus pouvoir provoquer de réaction salutaire, et que par suite la marche de la guérison reste suspendue; alors une ou deux doses de mercure à la dixième atténuation raniméront la susceptibilité de l'organisme, et le soufre pourra de nouveau agir aussi bien que s'il n'avait pas été employé auparavant, et mener à la guérison.

Cependant, quelquefois on voit, malgré les médicaments les mieux choisis et les doses les plus convenables, l'état du malade n'éprouver aucun changement, ce qui ferait croire que l'organisme est privé de toute susceptibilité pour les agents homœopathiques. Autrefois déjà, Hahnemann avait recommandé l'électricité en petites décharges pour des maladies locales invétérées, surtout des organes des sens. Mon emploi-expérience m'a appris que l'usage de l'électricité est utile non seulement dans les cas cités par Hahnemann, mais encore dans des cas bien plus généraux; mais jamais je n'ai obtenu de grands résultats des décharges électriques, tandis que j'ai eu beaucoup plus de succès en soumettant le malade, après l'avoir isolé, à un courant électrique de deux jours en deux jours ou tous les quatre jours. Les maladies pour lesquelles cette pratique m'a réussi sont les maladies des yeux, de l'oreille, d'anciens ulcères, des engorgements des glandes, des paralysies, les scrophules, etc. On voit les médicaments qui auparavant ont été sans effet agir avec efficacité quand on fait précéder leur administration de l'emploi de l'électricité, qu'on continue autant qu'on le juge nécessaire.

Dans toutes les maladies causées par la psore, le système entier est attaqué. Il n'est pas rare de voir tout l'épiderme s'écailler à mesure que la guérison avance. D'après mon expérience, je ne puis assez recommander dans ce cas des ablutions, et même des immersions journalières dans l'eau froide. Il ne faut pas que les premières sensations désagréables, que ce moyen produit chez certains malades, empêchent le médecin de le continuer; un peu d'habitude leur en fait bientôt un besoin salutaire, qui n'empêche nullement l'effet des médicaments.

OBSERVATIONS.

L'observation au lit du malade nous a appris à tous combien les diverses méthodes de traitement que l'on oppose aux maladies chroniques sont illusoires, et je crois pouvoir avancer que, dans un temps peu reculé du nôtre, la meilleure était l'expectation unie à un régime plus ou moins sévère, suivant la gravité de la maladie, s'en remettant à la force conservatrice de la nature du soin d'obtenir une guérison si elle était possible. Telle était la conduite de beaucoup de praticiens;

l'expérience les y avait conduits, et lorsqu'ils agissaient, c'est qu'ils cherchaient à déguiser aux malades et à eux-mêmes, les faibles ressources de l'art.

Quand l'homœopathie commença à se propager en France, telle était la position d'une foule de médecins. Cependant la doctrine nouvelle ne fut pas examinée sérieusement, et les cures opérées par les homœopathes furent attribuées au régime, ou bien à des circonstances fortuites.

Nous avons trop souvent réfuté cette assertion des adversaires de l'homœopathie pour qu'il soit utile d'y revenir.

Aujourd'hui nous nous bornerons à retracer l'histoire de quelques maladies aiguës, non qu'à nos yeux elles aient une plus grande importance que les maladies chroniques, mais parce qu'en ce moment elles peuvent avoir un plus grand poids aux yeux de plusieurs médecins.

Et d'ailleurs il est bon que l'on sache que l'homœopathie ne craint nullement de mesurer ses armes contre les maladies aiguës, et qu'elle en triomphe la plupart du temps avec une rapidité surprenante.

Dans ce moment encore, malgré tous les échecs que l'on a essuyés en employant les évacuations sanguines, il ne s'est pas moins glissé dans toutes les intelligences cette erreur grave, que ce que l'on appelle *maladies inflammatoires* exige impérieusement la soustraction plus ou moins abondante du sang, cause, dit-on, de tant de ravages.

L'on ne s'aperçoit pas que tout le désordre que l'on remarque dans le cours du sang, la vitesse du pouls, sa plénitude, ainsi que la turgescence de nos tissus, ne sont nullement la cause ~~de la maladie, mais~~ bien un des effets du mal qui atteint la vie dans toutes ses manifestations.

C'est pour aider à faire disparaître ces erreurs, que j'ai partagées long-temps, que je vais présenter quelques exemples de maladies aiguës guéries par la médecine homœopathique.

I.

Je fus appelé au commencement de juillet au n° 36 de la rue Saint-Sébastien pour y donner des soins à un enfant de trois ans et demi.

Je reconnus que l'enfant était atteint d'une scarlatine lisse.

La maladie était très-intense, car la fièvre était ardente, la soif vive, la peau brûlante, le ventre surtout était gonflé. La petite malade était rouge depuis le matin; je la vis à dix heures du soir : l'enfant était très-abattue et avait une grande agitation. Je prescrivis aconit $\frac{0}{10}$, à répéter huit heures après. Sous l'influence de la première dose, l'agitation augmenta, ainsi que la fièvre, pendant quelques instants, puis elle s'apaisa pour plusieurs heures; mais à cinq heures du matin il était visible que la maladie prenait de nouveau plus d'intensité : on donna alors la deuxième dose d'aconit. Je revis l'enfant quelques heures après, et trouvant la fièvre à peu près aussi forte que la veille, et les autres symptômes ne s'amendant pas, je fis prendre immédiatement $\frac{0}{10}$ belladone.

La nuit fut plus mauvaise que les autres, l'enfant eut du délire. Le matin, à mon arrivée, il était manifeste que les symptômes avaient déjà baissé. La rougeur était encore fort intense; mais il y avait évidemment moins de turgescence à la peau; le pouls battait moins vite; le délire n'avait été que passager. Je ne prescrivis rien ce jour là : la petite malade commença à prendre un peu de bouillon et du lait coupé.

Le lendemain, la malade était mieux encore. Je lui fis prendre un second globule de belladone : il n'y eut point d'exacerbation remarquable; le mieux se prononça tellement après ce globule, que l'enfant pouvait être regardée comme guérie; la fièvre n'existait plus autant; la rougeur avait presque entièrement disparu. Le quatrième jour de la maladie, l'enfant était sortie dans la rue. Deux lavements simples furent administrés pendant la maladie.

Il n'y eut pas de convalescence, pas de rechute, malgré la sortie prompte de l'enfant.

On peut voir par cet exemple que la fièvre scarlatine est domptée avec une grande rapidité par la belladone, et que par conséquent la turgescence du système sanguin, qui paraît réclamer impérieusement l'emploi de la saignée, est calmée comme par enchantement au moyen de deux spécifiques, l'aconit, puis la belladone. Les praticiens qui voudraient bien descendre dans leur souvenir, se rappelleront fort bien, et ils pourront le vérifier de nouveau au lit du malade, que la fièvre scarlatine a une durée beaucoup plus longue que celle que nous venons de voir. Ils pourront encore remarquer un avantage immense du traitement homœopathique; je veux parler de l'absence de danger lorsqu'on laisse prendre l'air aux enfants qui relèvent de cette maladie.

En général, on garde six semaines les enfants dans des appartements fermés, afin qu'ils ne se refroidissent pas et qu'ils soient préservés d'infiltrations souvent graves.

J'ai eu occasion de soigner homœopathiquement plusieurs enfants atteints de la scarlatine, et je n'ai remarqué aucun danger en les laissant sortir immédiatement après leur guérison, si le temps est beau. Dans les anciens traitements, il y a évidemment danger à se conduire ainsi.

II.

L'enfant dont on vient de lire l'histoire était rétablie depuis quelques jours, lorsqu'on me pria de passer auprès d'une autre enfant de la même famille, âgée de 22 mois.

La petite fille avait une fièvre modérée, et commençait à rougir par tout le corps; le cou était un peu embarrassé; l'appétit n'était pas complétement perdu.

La fréquence du pouls n'étant pas considérable, ainsi que la congestion sur les organes abdominaux, je n'eus pas recours à l'aconit, j'administrai immédiatement un globule de belladone : deux jours après, l'enfant était parfaitement bien.

On pourrait croire, au premier abord, après une

guérison aussi prompte, que l'enfant n'a point été atteinte d'une véritable scarlatine. Ce que je peux affirmer, c'est qu'elle avait de la fièvre, qu'elle était rouge comme les scarlatineux, et qu'elle avait mal au cou : ajoutez que la sœur venait d'avoir une scarlatine très-intense et bien dessinée avant qu'on ne m'eût appelé, et il ne sera guère possible de douter que celle-ci n'ait éprouvé la même maladie, et que la rapidité de la guérison dépende complètement du traitement homœopathique. De ceci, on tirera une nouvelle conséquence : c'est que la scarlatine n'a pas une marche et une durée qui ne puissent être puissamment modifiées par les moyens que nous proposons.

III.

J'apporterai encore un exemple frappant à l'appui de ce que je viens de dire, et qui me semble d'autant plus concluant qu'il est tiré de la même famille.

Quatre ou cinq jours après la guérison du malade dont je viens de parler, on me pria de visiter le père des deux enfants.

Cet homme fort et robuste, âgé de 32 ans, était couché et offrait pour symptômes une fièvre très-vive, accompagnée de douleurs de tête et d'inflammation à la gorge, perte d'appétit, beaucoup de soif; d'après ce que je venais de voir dans sa famille, je n'eus aucun doute que le malade allait être atteint de la scarlatine; d'ailleurs, aucune cause appréciable n'avait amené cet état aigu. Je pouvais donc légitimement penser que j'allais avoir affaire à une scarlatine.

Dans toutes les hypothèses possibles, la loi de l'analogie venait me tirer d'embarras. L'aconit répondant parfaitement à l'état fébrile, je prescrivis $\frac{1}{10}$ à répéter six heures après. Le lendemain, la fièvre était presque entièrement tombée, mais la douleur de gorge n'avait pas cédé; j'administrai trois globules de belladone; le jour même le malade devint rouge partout le corps; mais il allait si bien, qu'il ne fut plus nécessaire de lui administrer de médicament. Quelques jours après il reprit ses travaux.

Je n'accompagnerai point ces observations de nouvelles remarques; ce que je désire, c'est que ces faits bien simples et bien faciles à saisir, engagent les praticiens à répéter exactement ce que nous avançons.

AFFECTIONS RÉGNANTES (1).

Il est de la dernière évidence, pour tout esprit observateur et impartial, que, chaque année, on a pour ainsi dire une constitution générale qui se manifeste sur un grand nombre d'individus.

Paris en offre actuellement un exemple remarquable : une multitude de personnes sont atteintes de coliques plus ou moins vives, de diarrhées bilieuses, aqueuses, muqueuses et même sanguinolentes.

J'ai été à même de traiter un assez bon nombre de ces affections; j'en ai triomphé en peu d'heures au moyen de la camomille, de la pulsatille et du sublimé corrosif.

Cette maladie étant de peu d'importance, je ne parlerais point de ce que j'ai fait, s'il n'était utile de fixer l'attention des médecins allopathistes sur un sujet si simple et qui leur offre le moyen de vérifier la puissance de notre doctrine. Je ne rapporterai que quelques observations, cela suffira pour le moment.

PREMIÈRE OBSERVATION.

M. M., demeurant à Montmartre, me pria de passer chez lui il y a quelques jours. Il était venu me consulter; ne me trouvant point chez moi, il retourna chez lui, mais avec beaucoup de peine. Il avait des coliques et des selles fréquentes, liquides, un grand abattement, dégoût pour le manger, la bouche muqueuse, pas du tout de soif, envie de vomir; sécheresse au palais, à la langue.

Symptômes de la pulsatille. Goût muqueux dans la bouche, nausées, envie de vomir, absence de soif.

Borborygmes bruyants avec selles fréquentes et douleur corripiante et pinçante dans le bas-ventre.

Fréquentes selles molles, mêlées de mucosités, diarrhée verte, muqueuse.

Après avoir rapproché les symptomes observés chez le malade de ceux que la pulsatille produit, l'absence de soif, l'abattement du malade, me décidèrent à administrer 3/30 de pulsatille.

Le malade prit son médicament à 9 heures du soir. Quelques heures après, il éprouva une aggravation considérable, les envies de vomir furent poussées jusqu'au vomissement et les selles devinrent plus fréquentes. Vers le matin, il s'endormit et se réveilla à 7 heures du matin; il se leva, put déjeûner et il partit de la maison pour faire ses affaires. Le mal était complètement enlevé.

DEUXIÈME OBSERVATION.

La femme, enceinte de 8 mois et demi, de M. M., dont je viens de rapporter l'histoire, était atteinte depuis plus de 8 jours d'une diarrhée aqueuse qui l'affaiblissait considérablement. La face était tirée, jaunâtre; il y avait peu de coliques. Les selles avaient lieu principalement la nuit et étaient extrêmement fréquentes; la malade avait perdu l'appétit et n'avait pas le moindre sentiment de soif, et néanmoins la langue était sèche et assez rouge.

La pulsatille me parut être le médicament le plus convenable, à cause de la nature liquide des selles, de l'absence totale de soif et parce que la diarrhée avait lieu principalement la nuit.

Je fis prendre moi-même 3/30 pulsat.

Quelques heures après l'administration du médica-

(1) Les observations de notre confrère le dr Curie viennent si bien à l'appui du travail publié dans le nº précédent par le dr Croserio, que nous avons cru utile de les publier, afin qu'on juge encore mieux de la puissance de l'homœopathie dans une maladie épidémique qui dure encore et ne manquera pas de se renouveler.

ment, les selles s'épaississent et diminuent considérablement de fréquence.

La malade éprouvant le lendemain quelques coliques, une pesanteur à l'estomac, je donnai 3/15 camomille. Dès ce moment, tout rentra dans l'ordre; elle reprit ses forces en très-peu de jours.

TROISIÈME OBSERVATION.

Mad. D. me fit appeler jeudi soir, elle était atteinte depuis 10 jours d'une diarrhée fréquente avec coliques. Depuis deux jours, les matières étaient très-sanguinolentes, il existait des ténesmes depuis ces deux jours.

Le pouls était à 86 pulsations, la malade avait très-peu d'appétit, soif; abattement, inquiétude.

Je fis prendre 3/30 de sublimé corrosif. La poudre fut prise à 9 heures et demie, et dès ce moment même, sans aggravation préalable, la diarrhée sanguinolente, les ténesmes, les coliques disparurent, il n'y eut plus d'excréments liquides. Le lendemain matin la malade eut une selle moulée.

Dr CURIE.

AU RÉDACTEUR.

MONSIEUR.

Vous avez paru désirer connaître les progrès que l'homœopathie a faits dernièrement en Sicile.

Je m'empresse de vous en tracer le tableau, qui pourrait paraître merveilleux au premier coup-d'œil, si l'aspect général de la science, le discrédit dans lequel sont tombés successivement tous les systèmes, ne révélaient à la fois la faiblesse des anciennes doctrines et la force de la nouvelle.

En effet, seule au milieu du scepticisme général, qui a envahi la partie pratique aussi bien que la partie spéculative de la médecine, l'homœopathie présente des doctrines fixes, des principes arrêtés; et comme elle s'appuye sur l'observation, elle peut donner place à tous les faits, les accepter dans toute leur étendue et leur nudité sans se voir jamais réduite à les tronquer pour les forcer à s'encadrer dans d'étroites et mensongères théories.

C'est ainsi que selon votre remarque, Monsieur, un grand nombre de médecins désabusés du vide de la science actuelle, ont dû se réfugier ou dans le doute absolu et ne reconnaître de médecine que la médecine expectante ou médecine négative, la médecine qui se contente de ne pas nuire à ses malades et ne cherche plus à les guérir, ou ont dû se jeter dans des voies rétrogrades, remonter à l'origine de la médecine et recommencer Hippocrate sans le comprendre.

Cependant quel humiliant résultat dans cet aveu d'impuissance et de désespoir! Que sont donc tous les travaux de la civilisation? Que sont donc ces prétendus progrès de l'espèce? Quel triomple pour les hommes rétrogrades, qui nient toute perfectibilité et proclament hautement le retour nécessaire de l'ignorance primitive de la théocratie et des castes! le moment de cette honteuse retraite leur parait arrivé, et où s'arrêtera l'esprit humain battu sur un point si important? il suivra dans les autres branches de ses connaissances le mouvement rétrograde commencé dans celle-ci. Malheur à tout homme de cœur qui s'est arrêté sur ces idées; sa foi a l'avenir était bien vive, s'il ne l'a pas sentie défaillir, si le désespoir ne s'est pas glissé dans son âme et s'il ne s'est pas mis à douter d'une providence.

Mais pendant que tous se prenaient à douter et à regarder en arrière, un nouvel athlète s'est présenté dans la lice; il ne s'est point dissimulé la vanité des systèmes et la nécessité d'en revenir à l'observation comme la seule source pure de la vérité, mais il s'est demandé si le champ entier en avait été exploré, si tout en restant fidèle à l'étude des faits, il n'y avait pas un autre aspect à considérer en eux, qui offrirait de nouveaux résultats, de nouveaux rapprochements et ouvrirait une voie nouvelle à l'étude de la médecine; enfin, s'il ne convenait pas d'étudier l'homme dans son état normal aussi bien que dans l'état de maladie, et si ce n'était point même là un moyen plus direct et plus sûr de connaître la vérité, que celui employé par Hippocrate, qui lui-même trouvait son art si long, et son expérimentation si difficile.

Ce sont là les questions que se posa Hahnemann, et leur réponse affirmative a créé la médecine homœopathique, a fait connaître la loi des semblables, la loi de la réaction vitale, loi qui dans neuf cas sur dix offre seule le moyen de rétablir d'une manière sûre, douce et prompte, l'harmonie troublée des fonctions, et ne laisse plus qu'un champ bien étroit à parcourir à l'ancienne manière de guérir par la loi des contraires.

Il est étonnant qu'une vérité qui nous paraît aussi simple, ait pu être aussi long-temps méconnue.

Les anciens auteurs citent souvent des léthargies ou des constipations guéries par l'opium, qui paraît destiné seulement à les faire naître. Tous les médecins avaient pu voir, dans le soufre, le mercure, la belladone, la vaccine, des substances qui guérissaient ou prévenaient des maux analogues, des maux semblables à ceux qu'elles pouvaient produire; c'est vainement que l'on voyait les habitants des pays pleins d'eaux ferrugineuses, tourmentés par les paralysies, les crachements de sang, la stérilité et une foule d'autres maux dont on venait demander la guérison à leurs eaux minérales. Les personnes dont les membres sont glacés, sont ranimées par des frictions de neige, les brûlures guéries par l'application de la chaleur ou de substances irritantes. Tous ces faits n'avaient pas été remarqués, ou avaient été considérés comme une anomalie, comme une bizarrerie inexplicable de la nature; l'homme qui devait prouver l'universalité de la loi des semblables et en faire le fondement de la thérapeutique, cet homme là n'était pas encore né.

Hahnemann réunit tous ces faits; bientôt ses expériences personnelles vinrent lui apprendre que le quinquina produisait la fièvre intermittente, que l'arnica si puissant pour prévenir les funestes effets d'une chute en faisait naître aussi tous les symptômes; enfin il créa cet immense ouvrage de la matière médicale, vraie et unique base de sa doctrine, où 80,000 symptômes observés sur l'homme sain lui donnent autant de moyens curatifs pour l'homme malade.

Long-temps méconnu, long-temps persécuté comme l'ont été Colomb, Galilée et tous les grands novateurs, il trouva enfin des hommes qui apprécièrent son mérite et l'importance de sa découverte; il eut des disciples, et proportionnellement à leur nombre, les observations sur les propriétés des substances se multiplièrent de plus en plus. Tous les états de l'Allemagne, la Russie, l'Italie, enfin les dernières de toutes, la France et l'Angleterre, accueillirent sa doctrine et traduisirent ses ouvrages. La petite ville de Cœthen qui avait donné asile au grand homme persécuté, voit chaque jour arriver dans son sein des malades qui viennent de toutes les parties du monde lui demander la santé, et des médecins qui viennent lui demander la science.

Les archives homœopathiques qui se publient à Leipsick ont des collaborateurs à Berlin et à Naples, et un mémoire du Dr Hermann de Saint-Pétersbourg y vient prendre place à côté d'un mémoire du Dr Héring de Surinam. Enfin autour de nous, la librairie médicale peut faire foi du mouvement qu'elle a reçu des nombreuses publications homœopathiques qui se succèdent.

Quant à moi, assez indifférent à tous les systèmes de médecine dont j'avais successivement et à mon grand détriment interrogé les plus illustres interprètes, j'ignorais cette grande révolution, et étais allé demander au ciel de la Sicile et à l'un des climats les plus doux de la terre un soulagement que l'art ne pouvait plus me donner, lorsque, vers le milieu de l'année 1833, l'organon de l'art de guérir, et les maladies chroniques étant tombées entre mes mains, je sentis une telle force de vérité dans ces deux ouvrages, que je me décidai à éprouver leurs prescriptions sur moi-même et partis de suite pour la France.

Arrivé à Lyon, je me confiai à M. le comte Desguidi, et en peu de temps, je revins à une nouvelle vie, je retrouvai toute ma santé, toutes mes forces que je croyais à jamais perdues. Ce fut une inexprimable ivresse de voir se refermer

ma tombe si long-temps ouverte, et s'élargir l'horizon de l'avenir, l'avenir qui tient si rarement les promesses du présent, mais que l'imagination colore des plus vives couleurs.

Le bienfait était grand et ma reconnaissance fut sans bornes, je me crus chargé d'une dette sacrée et que je résolus de payer à tout prix, j'emportai avec moi en Sicile des livres, des médicaments et le souvenir des conseils pleins de sagesse que M. le comte des Guidi me donna à ce sujet à mon départ de Lyon.

Arrivé à Palerme, je parlai d'homœopathie à diverses personnes; la curiosité seule amenait autour de moi une foule d'individus désireux de savoir à quels moyens je devais mon salut. C'était une excellente introduction, et ma position ne pouvait être plus favorable. Pénétré de mon sujet, je parlai avec entraînement et j'eus bientôt un auditoire.

Le docteur Tranchina, dont je dois la connaissance à cette circonstance, et qui élève du docteur Mauro, célèbre homœopathe de Naples, connaissait le système de Hahnemann, vint se joindre à moi.

Je vainquis avec quelque peine la répugnance qu'il avait à se mettre en contradiction ouverte avec ses confrères et nous commençâmes à administrer des remèdes. Une épidémie de grippe fort aiguë régnait depuis quelque temps à Palerme; et jusque là on n'avait su lui opposer que des adoucissants et la saignée. Quelques cas funestes s'étaient présentés et les convalescences étaient fort longues. La belladone présentant le plus de symptômes semblables à ceux de la maladie en fut reconnue le véritable spécifique, et nous l'administrâmes toujours avec le plus grand succès. Parmi les nombreux malades délivrés comme par enchantement du fléau par ce remède, je n'oublierai jamais une jeune paysanne qui lui dut très probablement la vie.

Ayant eu l'occasion de la voir dans un séjour que j'avais fait dans les environs de Palerme au printemps, je m'empressai de l'aller visiter dès que j'appris qu'elle était atteinte de la grippe pour lui porter nos moyens de salut.

Elle était allitée depuis douze jours, elle ne prenait que du lait, elle avait été saignée trois fois et attendait le barbier pour la saigner le matin même une quatrième fois. Sa faiblesse était extrême, ses couleurs évanouies et une effrayante maigreur avait remplacé son embonpoint. C'était un médecin très connu à Palerme qui lui donnait ses soins et rien n'avait été négligé. Je lui administrai belladone x70 et partis en l'assurant que dans la journée elle serait mieux. Le lendemain, je sus que ma prédiction s'était vérifiée et je donnai une seconde prise de belladone pour une de ses sœurs qui depuis trois jours était aussi attaquée de la grippe. Le surlendemain dans la matinée, toutes deux vinrent me remercier avec bon nombre de leurs voisins et parents qui désiraient être guéris homœopathiquement.

Bientôt les malades affluèrent; au milieu de quelques essais infructueux que je ne veux point dissimuler et qui étaient le fruit de notre inexpérience ou de notre inattention, quelques guérisons vraiment étonnantes eurent lieu, et fixèrent l'attention publique. Madame Buca, femme d'un huissier très connu à Palerme, âgée de 54 ans, atteinte depuis six ans d'une hémorragie de poitrine qui n'avait cessé de s'aggraver malgré tous les secours de l'art et se renouvelait depuis quelque temps tous les soirs, prit, sans avoir fait aucun régime préalable, une dose de pulsatille vers la fin de février de cette année. Le soir, l'accès fut plus fort que de coutume, mais le lendemain, elle en fut exempte ainsi que les jours suivants; le quinzième jour, elle cracha du sang une fois et je lui donnai le soufre, elle le prit deux fois, ainsi que le charbon végétal, l'hémorragie ne se reproduisit plus; et après deux mois de cure, je la laissai à mon départ jouissant d'une santé qu'elle avait perdue depuis bien long-temps, cependant elle a dû continuer à prendre les antipsoriques.

Ces faits et bien d'autres pour le moins aussi extraordinaires augmentaient journellement le nombre de nos partisans; l'esprit vif et pénétrant des Siciliens leur faisait trouver un charme merveilleux à l'exposé de cette théorie de Hahnemann, si brillante, si vaste, si saisissante de vérité. La voix publique grossissait encore le nombre et l'éclat de nos cures. Enfin, elle fut si forte, que plusieurs médecins d'une grande réputation voulurent être initiés aux nouvelles doctrines.

Parmi eux se remarquaient les docteurs Bartoli, di Blasi, Guli, dont la nombreuse clientelle fut immédiatement soumise au traitement homœopathique, et telle était l'influence exercée par ces noms honorables qu'un grand nombre de médecins vint leur demander pour eux mêmes des secours que l'allopathie ne pouvait plus leur fournir.

Dès ce moment, une association homœopathique fut fondée, des réunions quotidiennes eurent lieu, tous les membres de la société y mirent la plus louable assiduité, une concorde bien rare n'a pas cessé de régner parmi eux, et c'est à elle que l'on doit attribuer les rapides progrès que continua à faire l'homœopathie.

Là, toutes les lumières étaient mises en commun, les livres que nous avions pu nous procurer de Naples et de France étaient étudiés nuit et jour, et ceux qui les avaient entre les mains en faisaient des extraits pour communiquer à leurs collègues; la préparation des remèdes était aussi confiée à diverses mains et chacun apportait son tribut.

Dès-lors, je ne fis plus que suivre le mouvement auquel j'avais donné l'impulsion, et l'homœopathie fut remise entre des mains compétentes.

Les guérisons les plus heureuses continuèrent à se succéder; des maladies de poitrine, diverses hémoptisies, un cas très grave de tétanos furent remarqués.

M. Pizzoli, un des plus ardents propagateurs du système, eut le plaisir de guérir chez une femme de 80 ans une glossitide accompagnée d'une hydropisie anasarque qui la menaçait d'une mort certaine.

Un grand nombre de fièvres intermittentes invétérées, maladie fréquente en Sicile, cédèrent à quelques doses homœopathiques de fer et d'arnica.

Une dame très connue à Palerme, épouse d'un des meilleurs avocats, et attaquée depuis huit ou neuf mois d'un cancer à la matrice, offrit une bien triste occasion de comparer la nouvelle et l'ancienne pratique.

Appelé auprès d'elle, j'y trouvai réunies presque toutes les notabilités médicales du pays qui ne donnaient plus aucun espoir et ne craignaient pas d'annoncer à sa famille une mort certaine et imminente. Il ne me fut point difficile de décider les parents à mettre en usage la seule médecine qui donnait quelqu'espoir, et les médecins eux-mêmes furent forcés d'avouer que l'exiguité des doses ne laissait craindre aucun danger. Le Dr Tranchina fut appelé.

Après un mois, la malade se levait, son appétit était revenu, ses douleurs apaisées, et ce que personne n'avait osé prévoir un mois avant, elle eut la force de se faire transporter à la campagne. Tout présageait un grand succès, un éclatant triomphe.

Cependant nos adversaires nous enviaient cette gloire, et les perfides suggestions ne manquaient pas autour de la malade. Le retour du printemps, la force de sa constitution avaient tout fait. Ces doses exiguës prises à de si longs intervalles, étaient illusoires, c'était de la médecine expectante. Il était temps de revenir à un traitement plus efficace, la malade se laissa entraîner. Les doses allopathiques furent remises sur le tapis. Le résultat était facile à prévoir, et le Dr Tranchina ne craignit pas de lui en faire un effrayant tableau, qu'elle vit se réaliser avec une étonnante rapidité. Huit jours ne s'étaient pas encore écoulés que tout le fruit du traitement homœopathique était perdu. Le Dr Tranchina fut rappelé, mais la position était tellement désespérée, qu'il refusa positivement de se charger une autre fois du traitement.

Il en fut de même de tous les homœopathes successivement appelés, et la responsabilité leur en parut trop forte. L'allopathie avait vaincu, on ne lui envia point un semblable triomphe, et le public put juger entre les deux systèmes. Madame Cat.... eut peu de temps pour déplorer son aveuglement; huit jours après, je quittai la Sicile et j'appris que la veille elle avait reçu les sacrements et avait peu d'heures à vivre.

A mon départ, la population n'avait rien perdu de son enthousiasme; la haute société ne parlait d'autre chose dans ses réunions, et les hommes les plus distingués par leur philantropie et l'étendue de leurs connaissances l'appuyaient de tout leur crédit.

La réunion homœopathique ne s'est point dissoute, et c'est chez le Dr Bartoli qu'elle a dû continuer ses séances quotidiennes.

A mon retour, je passai par Messine et Naples où l'homœopathie n'avait pas attendu aussi long-temps pour briller qu'elle l'avait fait à Palerme

Introduite depuis trois ans à Messine par le général Caraffa, elle y est pratiquée avec le plus grand succès par le Dr Scuderi, élève de la faculté de Paris; il a récemment quitté Broussais

pour Hahnemann et ne se repent pas du change. Il est plein de zèle pour l'avancement de la science et je n'oublierai jamais l'accueil aimable que j'ai reçu de lui. Il me cita plusieurs belles guérisons opérées par lui et entr'autres le triomphe remporté sur les meurtrières épidémies, qui les années passées ont à diverses reprises ravagé l'intérieur de la Sicile. Envoyé sur les lieux par l'intendant de la vallée pour observer la marche du fléau, il lui avait suffi chaque fois d'étudier attentivement la maladie, et après avoir choisi un ou deux spécifiques, de l'administrer généralement comme moyen curatif ou préservatif, et il y a toujours vu avorter la contagion.

Ce sont là des triomphes réservés à l'homœopathie seule. Elle seule est sortie avec honneur de pareilles épreuves. Que n'a-t-elle pas fait en divers lieux de l'Allemagne contre le choléra, et que n'eût-elle pas fait en France si on eut daigné ne pas la juger sans l'entendre.

Quant à Naples, l'homœopathie y brille du plus vif éclat depuis douze ans, elle est admise à la cour, dans la personne du Cavaliere Dehoratis. A mon arrivée, le docteur Romano était à Florence où il avait dû suivre la reine-mère, qui depuis long-temps n'a jamais voulu faire usage de l'ancienne médecine.

Parmi les malades qui viennent de très-loin se confier aux docteurs napolitains, on remarque en ce moment le marquis d'Anglesea, ex vice-roi d'Irlande, dont la santé perdue depuis long-temps renaît à vue-d'œil entre les mains du Dr Mauro.

Ce dernier est remarquable par ses vastes connaissances non moins que par son attachement absolu aux doctrines homœopathiques. C'est lui qui est l'homme à convictions profondes, homme qui ne recule devant aucun travail, devant aucune persécution. C'est lui qui à 64 ans, a appris l'allemand pour puiser la science à sa source, lui qui a perdu un client premier ministre plutôt que de transiger avec sa conscience ; c'est enfin lui que ses adversaires les plus acharnés ne peuvent s'empêcher d'estimer, le seul qu'ils n'osent poursuivre de leurs calomnies.

Il me montra un grand nombre de lettres originales de Hahnemann que ce dernier lui a écrites dans le cours d'une correspondance de plusieurs années et qui contiennent le témoignage de la haute estime que lui témoigne le vieillard de Cœthen.

J'assurai la correspondance des homœopathes de Palerme avec ceux de Messine et de Naples.

Puisse l'union régner à jamais entre les membres de cette vaste association dont Hahnemann est le père, c'est la première condition de progrès pour l'homœopathie, ce sera le signe de la vérité de notre mission ; car l'erreur divise, la vérité seule peut unir les hommes. MURRE.

Migraine invétérée, guérie par l'homœopathie.

(Extrait d'une lettre du dr Attomyr.)

. . . . . Je ferai parler notre ami lui-même : —

Pendant quinze ans je souffrais d'une hémicranie qui se montrait une ou deux fois par semaine par les symptômes suivants :

La douleur commençait du côté droit des tempes, se continuait jusque dans le front et prenait à la fin toute la tête, tellement que je ne pouvais me remuer. La violence de la pression sur le cerveau était excessive, les extrémités devenaient froides, même il s'y joignait des convulsions aux mains et aux pieds. En même temps je faisais de violents efforts pour vomir, je vomissais tout le contenu de l'estomac, et après l'avoir entièrement vidé il me restait une envie de vomir, qui me tourmentait horriblement. Lorsque ces douleurs excessives me prenaient, j'avalais souvent jusqu'à 15 gouttes *tinct. opii compos.* pour m'étourdir, en même temps je faisais frotter les extrémités et je les échauffais en les enveloppant dans les draps les plus chauds. Il fallait pour cela quelquefois une demi-heure ; après cela je me trouvais mieux jusqu'à quelque faiblesse. Toutes les autres fonctions de mon corps étaient normales ; excepté que j'eus pendant plusieurs années des hémorrhoïdes, par lesquelles je n'étais pas beaucoup incommodé.

Tout ce qu'il est possible d'essayer allopathiquement, on l'avait essayé sur moi. Plus de dix médecins des plus habiles m'ont traité, j'ai été sous l'influence de presque toutes les eaux minérales. — *Tout en vain.*

J'étais désolé et je me préparais à quitter à l'âge de 36 ans ma famille nombreuse.

J'avais une pratique très-étendue en Zegermark et Krain, mais j'entreprenais rarement le traitement des malades très-éloignés parce que j'étais quelquefois pris par ma maladie chez des personnes étrangères.

Dans cette position désolante je cherchais dans tous les livres allopathiques, j'étudiais jour et nuit, de quelle manière je pourrais me débarrasser de mon mal. Les médecins convenaient qu'il existait dans mon crâne une exostose, par la pression de laquelle sur le cerveau mes maux étaient causés, que pour cette raison le mal était *incurable.*

Dans ces circonstances mon courage me quittait tout-à-fait et j'attendais une fin prochaine de ma vie misérable.

Alors il vint dans ce pays comme un génie consolant M. le baron A.... de Moscou ; il arrivait de Leipsic, parlait avec enthousiasme des guérisons homœopathiques, vraiment miraculeuses de son ami le docteur Hahnemann et me faisait espérer que mon mal pourrait être guéri par l'homœopathie ; ma position ne me permettait pas d'aller à Leipsic et je priai le baron de me procurer les ouvrages nécessaires à l'étude de l'homœopathie. Je reçus bientôt l'organon et cinq volumes de la matière médicale. Je lisais l'organon et je me trouvai bientôt placé dans un autre monde ; j'étudiai avec zèle jour et nuit la matière médicale ; il se passa une année entière avant que j'eusse fini la préparation des remèdes. Je réglai ma diète, je quittai entièrement le café et je pris six fois *nux vomica*, tous les huit jours une dose. Je trouvai que mes accès devenaient peu à peu plus faibles. Pendant quatre semaines après la dernière dose, je ne pris point de remède ; puis je pris *bryonia* quatre fois. Après la dernière dose, je cessai encore pour quelque temps de prendre des remèdes, à la fin je pris contre le tremblement de mes membres *cocculus* quatre fois, et mon mal fut complétement *guéri* (1).

Depuis l'an 1819, je n'ai plus d'accès et je me trouve à l'âge de 56 ans, comme rajeuni malgré toutes les fatigues auxquelles mon état m'oblige. Depuis que je suis guéri j'ai continué d'étudier l'homœopathie, et je vous avoue que, malgré beaucoup de contrariétés que j'ai éprouvées, je ne cesserai jamais de traiter mes malades homœopathiquement, parce que je suis convaincu par des milliers d'exemples de l'effet excellent de cette manière de guérir.

Pendant quinze ans j'ai exercé l'allopathie comme médecin de district (Bezirksarzt), mais des circonstances contrariantes m'ont forcé de quitter cette place. Depuis ce temps j'exerce sans contrariété de la part des autorités l'homœopathie en Zegermark et Krain, avec un tel succès que mes forces ne suffisent pas à satisfaire tous les malades qui viennent implorer mes secours, etc., etc.

FRANÇOIS SCHUCKLITSCH, maj. en chirurg.

Lichtinwald, mars 1833.

(1) Il est à regretter que l'auteur ne soit pas entré davantage dans les détails de son traitement.

BIBLIOGRAPHIE.

PORTRAIT

DE HAHNEMANN,

Belle lithographie in-4°, papier de Chine.

PRIX : 1 FR. 50 C.

Chez Baillière, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 13 *bis.*

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

N. 17. — TOME I. 1er AOUT 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. —Prix de l'abonnement: 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser, pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

ARCHIVES

DE

LA MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉES

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr JOURDAN (1).

M. le docteur Jourdan auquel l'homœopathie doit déjà plusieurs services, a eu la pensée de réunir, sous sa direction, une société de médecins homœopathistes qui concourent de leurs travaux à la publication que nous annonçons. Pour en donner une idée exacte, nous ne saurions mieux faire que de citer les auteurs eux-mêmes. Ils disent que le nouveau journal « repro-» duira, parmi les fruits d'une polémique longue et » animée, tout ce qui pourra mettre en état de mieux » apprécier le caractère et la haute portée de l'homœo-» pathie, qu'il fera connaître aussi les résultats des re-» cherches auxquelles on commence à se livrer en » France, et qui ne peuvent manquer de prendre bien-» tôt un grand développement. » Ces Messieurs ne doutent pas (et nous l'espérons avec eux), « que tous » ceux qui s'intéressent aux progrès de la médecine » ne secondent une entreprise dont l'unique but est » d'arriver à la vérité par l'exposition sincère des » faits et par une discussion consciencieuse des théo-» ries. »

C'est, en effet, chose importante de reproduire parmi nous, en la dessinant à grands traits, cette longue et vive polémique qui depuis si long-temps occupe nos confrères d'outre-Rhin; et le moment est d'autant mieux choisi, qu'en Allemagne la lutte semble près de s'éteindre. Descendue des hauteurs d'une discussion de principes, la controverse s'allanguit et s'épuise dans une foule de petites tracasseries comme celle-ci : savoir si l'homœopathie doit ou non ruiner les pharmaciens, s'il est ou s'il n'est pas de l'intérêt des médecins de la pratiquer. Pour que les adversaires Allemands de l'homœopathie en soient arrivés à ce point de sophistique argutie, il faut que ses partisans les aient bien fatigués de leurs succès; et dès lors, on peut dire que la polémique est épuisée. Le moment est donc venu de la reproduire avec fruit et avec bonheur; car, nous commençons ce que les Allemands finissent. Chez nous roulent encore les facéties sur les petites doses, les soins minutieux que nous apportons à relever les symptômes, sur la puissance dynamique que nous accordons aux médicaments, sur la psore et la sycose, enfin surtout ce qui fait le fond de la médecine homœopathique. Ce sera nous éviter une foule de fastidieuses redites que de reprendre dans un ordre logique, sinon systématique, en élaguant avec soin tout ce qui n'irait pas au nœud de la difficulté, le tableau d'un débat qui a eu le plus souvent de l'élévation et de la grandeur, quelquefois un enthousiasme très voisin d'une irritation passionnée et qui parfois a dégénéré en une polémique méticuleuse et tracassière.

Mais pour avoir reçu de l'Allemagne la doctrine homœopathique et l'avoir transplantée sur le sol de

(1) Ce journal paraît tous les mois depuis le 1er juillet dernier par cahiers de 5 feuilles in-8°; prix de l'abonnement pour Paris, 18 fr. On s'abonne chez J. B. Baillère, rue de l'École-de-Médecine, n. 13 bis.

France, nous n'avons point à répéter les travaux des Allemands, de même que nous n'aurons à subir ni les petites et odieuses persécutions qui pesèrent sur Hahnemann et ses premiers disciples, ni les querelles des pharmaciens, ni les sourdes menées de confrères blessés dans leurs intérêts ou dans leur vanité.

Nous n'avons pas non plus à reprendre dans la polémique allemande une foule de questions qui seraient sans intérêt en France. Ce qui nous importe, c'est de connaître ceux des travaux des Allemands qui résolvent plus ou moins bien quelques-unes des difficultés que présente l'application des principes de Hahnemann, ou qui tendent à éclaircir l'un ou plusieurs des problèmes théoriques qu'il a soulevés et sur lesquels il a présenté sa solution.

Du reste, quelqu'attrait que puisse offrir la reproduction de cette polémique, ce serait un aliment insuffisant pour faire vivre un journal. Les auteurs des *Archives* l'ont bien compris, c'est pourquoi ils ont annoncé qu'ils publieraient aussi des travaux originaux, fruits de leur expérience ou de leurs méditations, et déjà, ils ont commencé à réaliser leurs promesses.

Au nombre des travaux traduits, jusqu'ici publiés par les archives, nous avons surtout remarqué un article du docteur Schweikert, en réponse à cette question : *si l'homœopathie mérite le dédain qu'on affecte pour elle;* un excellent mémoire du docteur Hartmann, intitulé : *Vues générales sur l'homœopathie;* quelques idées sur l'*Histoire de la médecine*, par le docteur Rummel, et une note critique du docteur Becker sur le principe *contraria contrariis curantur*; enfin, de remarquables observations du docteur Gross sur le *traitement homœopathique des rhumatismes aigus*, et l'emploi de *la belladone dans le traitement de la scarlatine et de la rage.*

Nous invitons ceux des adversaires de l'homœopathie qui ignorent la doctrine qu'ils combattent, et, en vérité, ils sont nombreux, à méditer ces travaux; ils y trouveront matière à réfléchir, et pourront y puiser le désir d'aller plus loin.

Le mémoire du Dr Schweikert, essentiellement critique de sa nature, n'apprendra rien à ceux qui déjà connaissent la doctrine nouvelle; peut-être même, supposeront-ils qu'il était possible de répondre aux objections que l'auteur réfute d'une manière plus directe et plus péremptoire: nous le pensons comme eux. Mais les autres jugeront que c'est une assez bonne introduction à des études plus sérieuses; introduction qu'ils pourront compléter en lisant le mémoire du Dr Hartmann.

On a dit, répété et imprimé, que l'homœopathie n'était qu'un empyrisme aveugle, d'une application simple et facile; que Hahnemann se bornait à relever les symptômes qu'il observait, à les coordonner vaille que vaille, et à rechercher le médicament qui les couvrait tous.

Dans cette hypothèse, il suffisait, pour ainsi dire, de savoir lire et écrire, de montrer un peu de bonne volonté, et l'on se trouvait aussitôt improvisé médecin homœopathiste. Malheureusement, la chose n'est pas aussi facile qu'on l'a supposé. Pour avoir renversé les différents termes du problème pathologique, Hahnemann n'en a négligé aucun.

Ainsi que nous l'apprend le docteur Hartmann, on n'est en possession de l'image d'une maladie, qu'autant qu'on a tenu compte des six conditions suivantes : 1° l'indication puisée dans l'état présent du malade (*indicatio in phœnomena præsentia*); 2° l'indication tirée de la cause occasionnelle (*indicatio causalis, non causæ proximæ, sed causæ occasionalis*); 3° l'indication tirée de l'analogie (*indicatio ex analogia*); 4° l'indication tirée de la constitution et du genre de vie (*indicatio ex constitutione et vitæ ratione*); 5° l'indication résultant de la constitution endémique ou épidémique régnante (*indicatio est constitutione endemicâ et epidemicâ*); 6° et enfin, l'indication résultant des expériences pures (*indicatio remedii in symptomata similia*).

Ici, il est vrai, il n'est parlé ni de la cause essentielle ou prochaine, ni des indications que l'anatomie pathologique aurait pu fournir. Sur le premier point, on trouverait en France beaucoup de médecins de bonne et facile composition; ils diraient, avec nous, qu'il est impossible de saisir dans les maladies la cause profonde qui les engendre, sauf à se contredire eux-mêmes, en nous bâtissant aussitôt des théories sur l'*irritation* et l'*asthénie*, l'*hypérémie* sthénique, asthénique, mécanique et autres. Mais nous les trouverions intraitables, quant à l'anatomie pathologique : cela se conçoit. L'anatomie pathologique a jeté sur le diagnostic des maladies des lumières si vives et si nombreuses, qu'il est permis de vouloir continuer à s'en éclairer. Mais il ne l'est pas, de mettre en oubli, comme on l'a fait en France depuis quarante ans, tout ce qui a trait à la constitution et au genre de vie, et aux constitutions endémique, épidémique ou médicale, dont on a presque perdu le sentiment. Ce qui ne peut non plus se tolérer, c'est de donner à penser que l'anatomie pathologique ait le moins du monde éclairé ou enrichi la thérapeutique; car jamais la médecine rationnelle ne fut plus pauvre et plus bornée dans ses moyens, la médecine empyrique plus aveugle dans ses applications, plus incertaine dans ses résultats. Or, tant que le médecin se borne à rechercher ses indications sans se fixer sur le traitement à employer, il est naturaliste, et son rôle comme médecin ne commence qu'au moment où il agit, c'est-à-dire, où il prescrit un médicament. Dans le premier moment de l'accomplissement de sa tâche, qu'il s'aide de ses connaissances en anatomie pathologique, rien de mieux; mais que de ces connaissances il veuille conclure le traitement, il ne le peut; il y a plus, il n'oserait. Alors ses indications principales, et jusqu'à présent les seules rationnelles, il ne peut les puiser que dans les six sources que nous avons indiquées.

Certes, et le docteur Rummel a eu grande raison de le soutenir, l'un des principes qui assignent à Hahnemann une belle et honorable place dans l'histoire de la science est celui-ci : « C'est qu'il ne nous est per» mis que de soupçonner le changement intérieur sur» venu dans l'organisme humain à l'occasion de la ma» ladie, et que nous n'avons aucun moyen de connaître

» réellement l'essence de ce changement interne et in-
» visible. Ce principe, continue le même auteur, mon-
» tre combien Hahnemann sait apprécier les condi-
» tions d'une science positive, qui doit se borner à la
» recherche des lois, sans se perdre en vaines tenta-
» tives pour approfondir la nature intime des choses,
» éternellement soustraite à nos moyens d'investiga-
» tion. » (1) Que diront maintenant nos théoriciens en matière d'irritation et d'hypérémie, eux qui ne se contentent pas d'observer les phénomènes et d'en rechercher les lois, mais qui veulent encore conclure du phénomène observé à sa nature? Comment oseraient-ils se prétendre les disciples fidèles de Bacon, quand dès le début ils s'écartent de sa méthode et la faussent?

Il est plus facile de vanter Bacon que de le suivre avec rigueur, parce qu'en effet sa méthode est incomplète. L'observation du phénomène, pour être l'un des moments de la vie du savant, n'est pas sa vie toute entière; car ici le savant est ou doit être passif. L'induction de la loi qui régit le phénomène observé, pour être un autre moment de la méthode générale, n'est pas toute la méthode; car encore ici le savant, s'il n'est pas absolument passif, est réduit au rôle d'un mécanicien intelligent, qui classe et ordonne, d'après la double loi d'*analogie* et de *différence*, les phénomènes observés. Mais en nous, il y a plus que des yeux pour voir et plus qu'une faculté de comparaison. L'homme est essentiellement actif, spontané, et il puise en lui-même, lorsque les faits l'ont mis sur la voie, le sentiment d'une loi plus générale que celle qui lui a été donnée par l'expérience, bien qu'elle ne contredise point cette dernière, et qu'au contraire elle la justifie. C'est ce que quelques logiciens ont nommé la *conception*, ce que d'autres, plus réservés, ont appelé l'*hypothèse légitime*, ce que d'autres enfin ont nommé la *vue du génie*, et ce que dans un autre ordre de faits on a appelé l'*inspiration*.

De cette dernière, tous nous sommes plus ou moins capables, et tous, par conséquent, nous en faisons plus ou moins usage. C'est à elle qu'il faut renvoyer, comme à sa source véritable, ces contradictions que nous signalions chez quelques allopathes de notre temps, qui crient audacieusement contre les hardiesses des systèmes, et qui s'en rendent si facilement coupables.

Mais il est un genre de conceptions ou d'hypothèses contre lesquelles on ne saurait trop se garantir : je veux parler de celles qui reposent sur une vue incomplète des faits. Le docteur Rummel n'y a point échappé dans les *idées* qu'il nous présente *sur l'histoire de la médecine*. Il a eu la très-louable et très-judicieuse pensée d'essayer de rattacher l'histoire de la médecine à l'histoire générale de l'humanité; et, après avoir reconnu que l'esprit humain n'a pas procédé dans tous les temps de la même manière pour perfectionner ses connaissances et accroître son savoir, il suppose que dans l'origine, l'homme a attribué à des forces surnaturelles les phénomènes qui se passent autour de lui, c'est ce qu'il nomme la *méthode théologique;* que plus tard, il dépouilla ces forces du caractère divin ou démoniaque, tout en continuant à les considérer comme des choses inhérentes au corps, et dont il essaya d'approfondir la nature, c'est ce qu'il nomme la *méthode méthaphysique;* qu'enfin il reconnut les limites de ses facultés, et se contenta de rechercher les lois des phénomènes, c'est ce qu'il appelle suivre la *méthode positive*.

(1) Archives de la Médecine homœopathique, n° 2, p. 105.

Il y a eu dix ans au mois d'avril dernier, qu'un Français, M. Auguste Comte, essayant l'ébauche d'un *système de politique positive*, et lui donnant pour base l'histoire de l'esprit humain, écrivait :

« Par la nature même de l'esprit humain, chaque
» branche de nos connaissances est nécessairement as-
» sujettie, dans sa marche, à passer successivement
» par trois états théoriques différents : *l'état théologi-*
» *que* ou *fictif*, *l'état méthaphysique* ou *abstrait*, enfin *l'état*
» *scientifique* ou *positif*.

» Dans le premier, des idées surnaturelles servent
» à lier le petit nombre d'observations isolées dont la
» science se compose alors..... Le second état est uni-
» quement destiné à servir de moyen de transition du
» premier vers le troisième; son caractère est bâtard;
» il lie les faits d'après des idées qui ne sont plus tout-
» à-fait surnaturelles, et qui ne sont pas encore tout-
» à-fait naturelles..... Le troisième état est le mode
» définitif de toute science quelconque.... Alors les faits
» sont liés d'après des idées ou lois générales d'un or-
» dre entièrement positif, suggérées et confirmées par
» les faits eux-mêmes, qui souvent même ne sont que
» de simples faits, assez généraux pour devenir des
» principes. » (1)

Plus tard, cette classification des faits historiques fut largement attaquée; on lui objecta qu'elle ne traduisait pas fidèlement la vérité historique; qu'en effet le développement humain ne s'était point fait comme une ligne droite qui se prolongerait indéfiniment dans l'espace, mais plutôt sous la forme de cercles ondulatoires, s'engrenant les uns dans les autres, et s'agrandissant toujours, ainsi que le voulait Vico, ou sous la forme d'une spirale, comme le soupçonnait madame de Staël. Ceci soit dit pour ceux qui ont besoin de symboliser leur pensée, afin de s'en rendre un compte plus facile.

On disait alors que, dans chacun de ces grands cycles de civilisation, l'humanité avait parcouru les trois états signalés par M. Comte et subséquemment par le docteur Rummel; et voici sommairement les témoignages qu'on en donnait. En supposant qu'il soit possible d'admettre comme rigoureuse la division de l'histoire en deux grandes périodes, les *temps antiques* et les *temps modernes*, la première commençant à l'origine des temps historiques et venant expirer au berceau de Jésus, la seconde, prenant origine où finit la première, et se prolongeant jusqu'à nous; on observait que dans chacune de ces grandes périodes, l'humanité avait été soumise aux trois états théologique, métaphysique et positif. Pour l'antiquité, l'état théologique se serait prolongé jusqu'à l'apparition des Hellènes, et le polythéïsme grec ne serait, dans cette hypothèse,

(1) Voyez Système de Politique positive, par Aug. Comte, tom. Ier, 1re partie, p. 63, 64 et 65.

qu'une sorte de protestantisme : or, le protestantisme n'est vraiment qu'une métaphysique enveloppée du manteau religieux. A côté de ce protestantisme, qu'admettent beaucoup de bons historiens, se développa, de Pythagore à Platon et à Aristote, l'état métaphysique. Après eux, celui-ci entra en lutte avec le goût du positivisme, que le génie d'Aristote avait mis en honneur, jusqu'à ce que de nouveau, et sous l'inspiration de la foi chrétienne, recommençât l'état théologique, qui jouit de toute sa splendeur au temps de saint Augustin, essaya de s'allier à l'état métaphysique à l'époque de saint Thomas d'Aquin, commença à s'en séparer avec Abeilard, Scott et William d'Occam, et fit avec lui un divorce définitif, lorsque Bacon et Descartes parurent.

Ce n'est ni le lieu ni le moment de justifier cette vue historique ; cependant nous ne pouvons taire qu'elle explique beaucoup mieux que la vue du docteur Rummel le développement général de la science, et en particulier celui de la médecine.

Lorsque l'humanité est soumise à l'état théologique, les sciences proprement dites jettent peu d'éclat ; nous le voyons, pour l'antiquité, dans les monuments qui précédèrent l'époque grecque, et, pour le moyen-âge, dans ceux qui précédèrent la scholastique. Alors tout est lié, confondu et opprimé par la théologie. Aussi, dans l'Inde et dans l'Égypte, qu'est la médecine ? Quelques rares prescriptions hygiéniques éparses dans les codes religieux, des vœux, des prières, des sacrifices, et pour médecins des prêtres. Sous les Asclépiades, la médecine n'est point encore sortie des temples ; mais déjà des tables y sont consacrées à relever l'histoire des malades, et ces observations, toutes incomplètes qu'elles sont, agrandies de celles que firent quelques philosophes médecins, servirent de base à Hippocrate, qui fut pour l'antiquité l'origine du positivisme en médecine, en prenant ce mot dans un sens relatif. Hippocrate et ses successeurs, Celse entre autres, furent aussi positifs que leur temps le permettait.

Avec le christianisme, la médecine rentre dans le temple, et, avec lui, recommencent les vœux, les prières, et les sacrifices, dans le sens où le christianisme les admet, c'est-à-dire les messes, les neuvaines et les pèlerinages ; ici, pour obtenir la guérison d'une maladie de langueur, là, pour recevoir la grâce d'un héritier auquel on pût transmettre sa tradition. Que voulez-vous ? l'humanité est ainsi faite, qu'elle devient théologique aussitôt que la science est en défaut. Tout le savoir humain n'a pu encore ressusciter les morts ; et certes, devant ce mystère il échouera toujours. Quelle âme assez froide, quelle que soit son peu de croyance en une puissance surnaturelle, ne s'est prise à pleurer devant un tombeau, à s'agenouiller et à prier ?

A l'apparition des mauvaises traductions d'Aristote en Europe, on s'occupa de l'étude des médecins Arabes. Cette époque est la transition de l'état de servitude où gémissait la médecine quand elle était exclusivement théologique, à l'état métaphysique qui lui était réservé. Mais pour cela, il fallait une réforme, et pour opérer cette réforme, il fallait un grand homme. Il se trouva. Quoiqu'on ait dit de lui, Théophraste Paracelse joignit la puissance de l'homme de génie à l'audace du réformateur. Vanhelmont, Stahl, et tous ceux qui appartiennent à cette direction, y compris Barthez, qui en est le dernier mot, peuvent ou doivent être rattachés de près ou de loin à son étoile.

A côté d'eux, parurent les amis du positivisme. C'étaient les partisans des théories moléculaire et mathématique, les mécaniciens, les humoristes ; et ici, nous retrouvons les noms de Sylvius de Leboë, de Hoffmann, de Boërhaave et de Borelli. Cependant, l'esprit métaphysique pesait encore sur eux. Pour que la médecine en fût aussi complètement dégagée qu'il est humainement possible, il fallait encore un grand homme ; Haller parut, et l'œuvre fut consommée.

Quant à nous, qui avons quelque peu médité ce sujet, et qui pensons publier un jour les travaux que nous avons faits, nous croyons la vue historique que nous venons d'esquisser, plus large que celle qui est proposée par le Dr Rummel. Dans l'hypothèse de ce dernier, ce ne serait que d'aujourd'hui, et seulement à dater de Hahnemann, que l'art de guérir se serait élevé à la dignité de science positive. Si cette opinion était absolument fondée, il n'y aurait rien à recueillir de la science ancienne ; et c'est là une exagération dont il faut se préserver. De plus, il n'y aurait aucun rapport entre le développement philosophique de l'humanité et son développement médical ; et nous croyons qu'il existe une correspondance rigoureuse entre ces deux ordres de faits. Si l'on entend que Hahnemann a donné à la médecine une base inébranlable, aussi bien quant à la théorie que pour la pratique, nous le reconnaissons avec empressement. Il est l'origine d'une réforme complète de la science : car il nous a donné l'axiôme, la méthode et le fait. A nous de découvrir les lois secondes ; mais ne soyons pas dupes des mots. Hahnemann n'a pas procédé par voie de pure et simple induction, et c'est là ce qu'on nomme le positivisme de la science. A l'induction, il a ajouté la vue du génie qui devance les temps, et grâces lui en soient rendues.

Aussi, avons-nous éprouvé quelque étonnement de voir imprimer dans les *Archives* ce qui suit : « Il faut » distinguer dans l'homœopathie des faits et une théo- » rie. Les faits ne sont ni *faux*, ni *dénaturés*, comme » on l'a dit avec une inconcevable légèreté : ils sont » *vrais, incontestables*, démontrés par l'*intuition* (1), par

(1) Je n'ai jamais pu comprendre quel sens l'auteur attache à ce mot. En général, on divise en philosophie la certitude en *démonstrative* et *intuitive*, cette dernière échappant à toute démonstration. C'est ce qu'on nomme vulgairement les vérités de sentiment. L'intuition ne se démontrant pas, il est impossible de concevoir des faits démontrés par intuition. Si, au contraire, l'auteur entend par-là des vérités démonstratives, sa phrase revient à ceci : Que les faits dont il argue, sont démontrés par la démonstration. Ce serait au moins un pléonasme inutile. En langage scientifique, la démonstration n'est susceptible ni de plus, ni de moins. Je crois donc qu'on ne peut admettre une démonstration relative et une démonstration absolue. On peut bien dire qu'un principe jouit de l'*évidence intuitive*, et les axiômes véritables sont de ce nombre ; mais ils sont précisément ainsi, parce que la démonstration ne peut les saisir, et elle ne le peut, parce que c'est à leur aide qu'on démontre le reste.

» l'observation la plus scrupuleuse, par des expérien-
» ces mille et mille fois répétées sur tous les points de
» l'Europe; mais le cas n'est plus le même pour la
» théorie, pour les inductions générales tirées de ces
» faits; là, suivant nous, l'homœopathie est très-
» vulnérable: tout esprit éclairé et muni des connais-
» sances nécessaires, a droit de la citer devant son
» tribunal (1). » Or, l'auteur de cet article a cité l'homœpathie devant le tribunal de sa raison, et certes, c'est un droit que personne n'essaiera de lui contester; mais beaucoup pourront en appeler de son arrêt; et pour mon compte, j'espère qu'il ne tardera pas à être cassé. Selon lui, « l'homœopathie n'est
» qu'une branche de la thérapeutique, et parmi bien
» des défauts, elle renferme incontestablement de
» grandes vérités, susceptibles d'une féconde appli-
» cation. »

L'homœopathie une branche de la thérapeutique! Sur quoi s'appuie-t-on pour hasarder une pareille proposition? sur ce qu'elle offre des lacunes? Mais l'imperfection est le fait de tout ce qui commence. La question est bien moins de savoir ce qui lui manque aujourd'hui, que de voir si sa loi générale comporte les développements ultérieurs que nous désirons tous. Il fallait le cerveau d'un Jupiter, pour qu'une Minerve en sortit grande personne et armée de toutes pièces. Aujourd'hui, les Minerves commencent par être embryons, et comme de simples mortelles, elles sont soumises à la loi de développement successif. Les grandes pensées sont dans le même cas: elles naissent vagues et indécises. Et semblables à l'enfant qui, à sa naissance, se tient suspendu à la mamelle de sa mère, se réchauffe à la douce chaleur de son sein, s'anime de son haleine, et se laisse endormir à ses baisers, les idées nouvelles se présentent d'abord enveloppées des nuages de la tradition; bientôt elles se dégagent de ces langes, devenus pour elles une entrave, et acquérant une valeur personnelle de plus en plus grande, elles se séparent du passé tout en lui rendant justice et hommage. A mesure que l'enfant devient homme, il sent sa vie de plus en plus indépendante de celle de ses parents, et cependant, sa reconnaissance et son amour pour eux s'accroissent et s'épurent avec l'âge.

L'homœopathie, une branche de la thérapeutique! Mais, n'a-t-elle pas pour principe cardinal la *loi des semblables?* Et sur un principe de même ordre, la science ancienne n'a-t-elle pas fondé son hygiène, sa physiologie, voire même sa pathologie? Tenez donc compte de tous les germes qu'elle contient, et que l'avenir fera éclore. Admettrez-vous que la grande et large pensée de Hahnemann sur le dynamisme, quelques transformations qu'elle subisse, et elle en subira, soit une pensée théorique qui ait une haute portée? Que son opinion sur les maladies miasmatiques soit vraie? Que vous invoquiez l'expérience, l'induction la plus rigoureuse ou la démonstration philosophique, le *dynamisme* surnagera à toutes les disputes de l'école, quelle que soit leur subtilité; et, pour mon compte, je serais heureux que quelqu'un l'attaquât un peu sérieusement. Je lui prédis, à l'avance, qu'il n'en triomphera pas.

Sans doute, l'homœopathie laisse à désirer. Au lieu de le répéter à tout instant, travaillons donc à ajouter ce qui lui manque. Et vraiment, ce travail est séduisant. Une doctrine qui, toute jeune encore, guérit plus promptement les maladies que les doctrines anciennes ne les guérissent, et qui triomphe de celles qui sont inabordables pour l'allopathie, est plus avancée, malgré ses imperfections, que les doctrines rivales avec toutes leurs merveilles. Bâcon, que tout le monde cite et vante, a dit: *savoir*, c'est *pouvoir*. La médecine la plus puissante est celle qui guérit le plus, et la médecine la plus puissante est la plus savante.

C'est vraiment se procurer une triste jouissance, que de nous présenter, sous le titre d'*Études homœopathiques*, une laborieuse dissection de l'œuvre du génie, et devenir, la loupe à la main, anatomiser l'*Organon*, comme ferait un entomologiste d'un insecte qu'il verrait pour la première fois. Qu'arrive-t-il de ce jeu d'esprit? C'est qu'entrechoquant des textes qui ont été imparfaitement compris, on fait naître l'obscurité là où, avec plus d'attention, on aurait pu faire luire la lumière: c'est qu'on s'expose à voir son propre travail remis sur le métier par d'autres mains. Ce devient une obligation pour les amis de l'homœopathie. La gloire du maître l'exige, et, ce qui est plus important encore, il y va des intérêts de la science, et par conséquent de l'humanité. Lorsqu'un progrès s'accomplit, rien de plus dangereux que les amis indécis; rien de plus commun et de plus conforme à la marche de l'esprit humain, que d'essayer de pactiser avec les doctrines, qui se *passent* et *vieillissent*, et qui par conséquent *sont proches de leur fin*.

Comme on l'a pu voir d'après ce qui précède, les *Archives de la Médecine homœopathique* promettent à leurs lecteurs un intérêt soutenu, et qui s'accroîtra insensiblement à mesure que, dans les articles originaux, les convictions de leurs rédacteurs se préciseront davantage, à mesure enfin que le nouvel homme dépouillera plus complètement le vieil homme. Nous ne faisons aucun doute que les amis de la science accueillent ce nouveau journal avec l'empressement qu'il mérite.

Dr Léon Simon.

(1) *Archives de la Méd. hom.*, N° Ier, p. 79 et 80.

Considérations sur la possibilité d'action des doses infinitésimales.

Des différents points fondamentaux de la doctrine d'Hahnemann, celui des petites doses devait rencontrer et rencontre, en effet, le plus d'opposition auprès des médecins. Habitué que l'on est à n'administrer les médicaments que par onces, par gros et par grains, comment prêterait-on l'oreille à une doctrine, qui voit dans les doses infinitésimales des agents médicinaux puissants et exempts des inconvénients des doses ordinaires? Confiant que l'on est dans sa raison, comment pourrait-on croire à la possibilité d'un fait qui la surpasse? Il est bien plus facile de le nier et de

prendre en pitié des hommes, assez insensés pour en croire à leurs yeux, et pour ne pas craindre de subordonner leur raison aux faits, lorsqu'il s'agit d'apprécier les phénomènes merveilleux qui peuvent se passer dans l'organisme humain.

Un semblable motif d'incrédulité a droit d'étonner, quand on voit les médecins admettre tous les jours l'existence d'une foule de phénomènes naturels normaux ou morbides que cependant ils ne peuvent expliquer. Et quelle foi auraient-ils en médecine, s'ils ne croyaient qu'à ce qu'ils comprennent, et s'ils regardaient comme non avenu tout ce qui se trouve hors de la portée de leur intelligence! Croiraient-ils à l'existence de la rage, puisqu'ils ignorent quelle est la quantité de virus rabique nécessaire pour la développer? Admettraient-ils que des atomes de virus vaccin, insérés sous l'épiderme d'un individu, pussent occasionner dans l'économie des perturbations bien sensibles et la garantir pour des années de la contagion variolique? Ne repugnerait-il pas à leur bon sens de croire aux affections contagieuses, quand ils penseraient que la dose de miasmes ou de virus propre à les communiquer, est peut-être moindre que les doses infinitésimales employées par l'homœopathie? Quelle quantité d'effluves marécageuses leur faudrait-il pour qu'une fièvre intermittente pût être produite? Nieraient-ils l'existence des maladies épidémiques et sporadiques parce qu'ils ne peuvent mettre dans la balance les agents de leurs productions? S'ils n'admettaient, comme modificateurs puissants de l'organisme, que ce qu'ils peuvent peser par onces, par gros et par grains, reconnaîtraient-ils l'efficacité morbifique d'une multitude de causes impondérables? Comment pourraient-ils comprendre les changements occasionnés dans les phénomènes vitaux, par une foule de causes morales, immatérielles, telles que la joie, le chagrin, la colère, etc.? que penseraient-ils enfin du magnétisme animal?

Dans tous ces cas et dans tant d'autres, où la nature et la quantité des modifications échappent à la raison, souvent trop étroite, que l'homme a reçue en partage, nos incrédules ne se permettent pas même de douter. Ils cèdent à l'évidence des faits et regardent comme avérés des phénomènes impénétrables. Leur confiance va même alors jusqu'à adopter sans examen des idées reçues, et ils n'hésitent pas à faire jouer aux effluves marécageuses, par exemple, un rôle créé par leur imagination, mais qui a le mérite de satisfaire au moins leur esprit. Ils discutent sur les miasmes contagieux qu'ils se représentent sous les formes gazeuse ou vaporeuse, liquide, pulvérulente; ils les font voyager à leur guise et ne s'embarrassent guère des moyens de transport, ni de la quantité indispensable pour que leur puissance d'action se manifeste. Indulgens et crédules alors, ils admettent tout, croyent à tout, et respectent trop des idées que la routine a consacrées, pour reporter sur elles une part de l'absurdité dont ils gratifient les idées nouvelles.

Pour convaincre des hommes si confiants dans leur raison, et qui se montrent pourtant si déraisonnables dans leur manière de juger, tous les arguments seraient vains, sans doute. Contentons-nous donc d'établir que le fait qu'ils récusent avec tant d'assurance existe réellement; engageons les à vérifier ce que nous avançons; demandons-leur de la bonne foi, et ils seront bientôt forcés d'avouer que ce qui existe réellement doit être au moins possible.

Insouciant que nous sommes des théories, autant qu'ils peuvent l'être eux-mêmes, nous n'employerons pour être écouté, d'autre logique que celle des faits. En médecine plus qu'en toute autre matière, il est sage de se défier des idées préconçues. Mais quand une doctrine se présente, fondée sur les faits, c'est-à-dire sur ce qui est réel, sur ce qui est connu, et qu'elle ne met qu'au second rang la théorie, c'est-à-dire le probable, est-il raisonnable de la rejeter sans examen? Est-il juste de répondre par l'insulte ou par des quolibets à des raisons graves et au moins bien intentionnées? N'y a-t-il pas malveillance à traiter de charlatans ou d'illuminés des hommes dont le principal argument se résume en ces mots: expérimentez et jugez?

Nous aussi, nous avons partagé le scepticisme indifférent de la plupart des médecins français sur le compte de l'homœopathie, et nous avons haussé les épaules à l'idée des doses infinitésimales. Si nos yeux se sont enfin ouverts à la vérité, ce n'est pas que des raisonnements plus ou moins spécieux nous aient démontré, à priori, la possibilité d'action de ces doses. Mais nous avons cédé à l'évidence des faits, et c'est sur eux qu'est fondée notre croyance: car les faits nous permettent d'affirmer, d'établir en principe ce qui est. Les faits ne permettent pas le doute, puisqu'ils tombent sous les sens et qu'ils s'offrent en eux-mêmes libres de toute conjecture. Les faits parlent et doivent être écoutés lors même que notre raison les repousse. Avant la découverte du magnétisme animal, qui aurait voulu croire qu'à l'aide de gestes, d'attouchements, secondés par une volonté ferme, on pouvait parvenir à endormir un individu? N'y avait-il pas là de quoi faire crier à l'absurdité, et les beaux esprits du temps n'y trouvaient-ils pas un sujet fécond à exercer leurs facéties? Aujourd'hui, cependant, l'existence du magnétisme est un fait incontestable dont le charlatanisme a bien pu abuser honteusement, mais qui, tout merveilleux qu'il soit, n'est plus mis en doute par personne.

C'est par des expériences sur l'homme sain et sur l'homme malade qu'il nous a été démontré que la puissance d'agents médicinaux prodigieusement atténués n'est point chimérique, comme on le répète. C'est après en avoir ressenti nous-même l'influence que nous avons commencé à comprendre qu'un fait n'est pas inadmissible parce qu'il nous paraît surnaturel.

Parmi les expériences qui ont concouru à établir notre conviction, celles qui furent faites sur des personnes bien portantes n'eurent pas toutes des résultats affirmatifs, nous devons l'avouer. Mais dans le plus grand nombre des cas, les globules homœopathiques occasionnèrent des phénomènes bien sensibles, tout à fait indépendants de l'imagination des malades, et liés évidemment à l'agent médicinal qui avait été administré. Je pourrais rapporter entre autres observations remarquables ce qui s'est passé chez mon ami, le docteur Chomet, qui croit aujourd'hui à la puissance des globules, bien qu'il l'ait niée jadis avec ténacité. Mais je m'abstiendrai d'en parler ici, M. Chomet devant faire la relation des expériences qui lui sont personnelles.

Dans tous les cas où j'ai fait prendre des globules à des personnes malades, il en est résulté des effets sensibles, tels que l'augmentation, la diminution et la disparition des phénomènes morbides existants, ou l'apparition de symptômes nouveaux. Les expériences que j'ai faites jusqu'à présent sont assez nombreuses, pour me faire comprendre l'erreur que l'on commet en jugeant les doses homœopathiques d'après l'idée que l'on a des doses ordinaires. En effet, le mode de préparation des médicaments homœopathiques différant en tout des divers modes pharmaceutiques suivis jusqu'à ce jour, il n'est pas juste de mettre sur la même ligne une quantité donnée de substance préparée homœopathiquement et une égale quantité de la même substance sortie des officines ordinaires. Si, comme le prétend Hahnemann, le frottement, les secousses, ont la faculté de développer les forces dynamiques des substances médicinales, il n'est pas permis d'assimiler un millième de grain de belladone, préparé homœopathiquement, à une égale quantité de la même substance qui n'a pas été soumise à une trituration prolongée et qui n'a pas ressenti l'influence du frottement et des secousses. Il serait aussi juste de prétendre, que deux parties de la même substance, dont l'une a été broyée par le mortier du pharmacien, et dont l'autre est restée intacte, ont encore les mêmes caractères et les mêmes propriétés physiques, la même forme et la même cohésion.

Bien que tout soit hypothétique dans les explications du fait dont nous voudrions prouver la véracité à ceux qui le rejettent sans examen, nous croyons cependant utile de faire connaître les idées assez plausibles d'Hahnemann sur ce sujet. Nous n'ajouterons rien aux conjectures du père de la nouvelle doctrine; le champ des hypothèses serait trop vaste, et nous éprouvons, pour notre compte, trop peu de satisfaction, à nous livrer aux idées purement spéculatives.

C'est au frottement que, suivant Hahnemann, on doit attribuer l'exaltation des vertus dynamiques des médicaments préparés homœopathiquement. Cette idée est appuyée par l'observation de phénomènes connus de tout le monde et dans lesquels les forces physiques, internes et latentes des corps de la nature, sont rendues sensibles par ce moyen mécanique. Ainsi, l'on voit le frottement répété de deux plaques métalliques, l'une contre l'autre, donner lieu à un dégagement de calorique suffisant pour échauffer une chambre. Ainsi, le frottement rapide de l'acier contre une pierre produit des étincelles capables d'enflammer un corps facilement combustible. La corne, l'ivoire, les os, sont inodores par eux-mêmes, mais dès qu'on les lime ou qu'on les frotte, ils commencent à répandre de l'odeur et finissent même par en

exhaler une insupportable. L'ambre, la cire d'Espagne, dépourvues de force apparente dans l'état ordinaire, deviennent électriques par le frottement, etc. Ces exemples, nous le reconnaissons, ne démontrent pas, que le frottement puisse développer, d'une manière persistante et durable, la puissance médicinale des substances naturelles. Mais on peut le présumer avec assez de raison quand on voit des substances auxquelles on ne reconnaissait pas de propriétés médicinales, acquérir par ce moyen une énergie surprenante. La sépia, l'argent, le platine, le charbon, etc., sont sans action appréciable sur l'homme, dans leur état ordinaire, et lorsqu'ils sont libres de toute combinaison ; et de leur broiement, opéré d'une manière convenable, résultent des opérations qui ont des vertus médicinales très-développées.

« Les substances médicinales, dit Hahnemann, ne sont pas des matières inertes, dans le sens que l'on attache à ce mot : leur véritable essence est dynamique au contraire. C'est une force pure que le frottement exercé à la manière homœopathique peut exercer jusqu'à l'infini. Aussi, les substances médicinales qu'emploie l'homœopathie doivent-elles être données à des doses d'autant plus faibles que les vertus dont elles jouissent ont été plus amplement et plus complètement développées par ce procédé. »

Mais ici nous touchons à l'importante question du dynamisme naturel que nous n'avons pas la prétention de développer et de soutenir. Nous laisserons ce soin à des plumes plus habiles et plus profondes que la nôtre.

Dans un autre article, nous essayerons de faire ressortir les avantages des doses infinitésimales.

Dr Nivelet.

De l'utilité de l'expérimentation ; quelques résultats généraux sur l'expérimentation en homœopathie.

Tous les phénomènes de la nature sont, pour l'homme qui étudie, l'objet de recherches et d'investigations ; ils seraient pour toujours des problèmes, si nous restions, en face d'eux, dans l'indifférence et le dédain. Pour arriver à la solution de ces problèmes, deux choses sont indispensables : 1° le raisonnement ; 2° l'expérience, ou plutôt l'expérimentation. Intimement unies entre elles, toutes deux se prêtent un mutuel appui. Depuis qu'on ne se contente plus de mots vides de sens, depuis que les discussions doivent être appuyées sur les faits, l'expérience, cette voie lente, mais sûre pour arriver à la vérité, a pris une telle importance, qu'on l'invoque à chaque instant ; aussi devint-elle générale, et est-elle appliquée à toute science. Franklin, Bertholet, Laplace, sortirent par ce moyen la physique du chaos ; Fourcroy, Lavoisier, Vauquelin, Berzélius et tant d'autres, en chimie, renversèrent les vieilles erreurs, pour leur substituer la vérité ; Haller s'empara de la physiologie, et trouva de dignes successeurs.

La médecine ne dut pas rester en arrière, et pour elle les expériences n'ont pas moins d'importance que dans les autres parties de la science. N'est-il pas, en effet, au-dessus de l'intelligence humaine de reconnaître, par le raisonnement, la propriété intime des médicaments ? La solution d'un tel problème n'est-elle pas dans l'expérience des effets que ces médicaments produisent ? sans aucun doute. A l'œuvre donc ! mais ici que de sagacité, que de persévérance il faut avoir, pour tirer des expériences toute l'utilité qu'elles renferment ? Esprit philosophique, méditations profondes, conscience, études approfondies, bonne foi, comparaison, analyse, conséquences rigoureuses, sont autant de qualités indispensables. Nous avons besoin de chacune d'elles pour l'appliquer aux expériences à faire sur les substances homœopathiques. La médecine homœopathique, en effet, n'est-elle pas aujourd'hui la découverte la plus importante ? Dédaignée d'abord, calomnié, elle sort enfin de l'obscurité où voulaient la plonger des détracteurs intéressés. C'est appuyée sur l'expérience et la vérité, qu'elle se présente au monde ; c'est l'expérience, ou mieux l'expérimentation qu'elle invoque ; c'est aussi de l'expérimentation en homœopathie que nous allons entretenir nos lecteurs : qu'ils voyent et qu'ils jugent après.

Par l'expérimentation, nous avons deux choses principales à vérifier : 1° l'action des doses infinitésimales sur l'homme bien portant ; 2° la guérison sur l'homme malade des symptômes analogues à ceux éprouvés par l'homme sain sous l'influence d'un médicament : de là deux séries d'expériences utiles, nécessaires, indispensables aux médecins homœopathistes.

Avant de commencer nos expériences, nous devons nous placer sur un terrain neutre, à l'abri de toutes les déclamations des antagonistes, ou des éloges pompeux des adeptes. C'est alors que le doute philosophique devra venir se placer près de nous. Nous devrons oublier les préventions pour ou contre ce que nous allons vérifier, éloigner de notre esprit tout préjugé ; mais comme nous avons chacun notre manière propre de sentir, que nos sensations présentant des nuances variables à l'infini, ne sont bien exprimées que par celui qui les éprouve, nous conseillons de se soumettre soi-même à l'expérimentation. Le médecin y trouvera un immense avantage ; il y acquerra ainsi l'habitude de s'écouter souffrir, l'habitude de se rendre un compte parfait de ses sensations ; il pourra plus facilement les comparer, les analyser, pour en tirer des conséquences. De plus, chaque expérience qu'il aura faite lui sera profondément gravée dans la mémoire ; au lit du malade, il se rappellera nettement le souvenir de ses sensations, et pourra ainsi faire découvrir au malade une foule de nuances, que celui-ci eût passées sous silence.

Il y a plusieurs conditions hygiéniques et diététiques à remplir pendant la durée de l'expérience ; comme les médicaments homœopathiques sont susceptibles d'être modifiés dans leur action par une foule de substances, il est bon, avant de prendre le médicament, de s'assurer quels sont ses antidotes. Nous commencerons par dire, d'une manière générale, qu'il faut que le régime soit modéré ; pendant la durée de l'expérience, on s'abstiendra avec soin des épices, des liqueurs alcooliques ; on fuira les odeurs fortes et pénétrantes ; on évitera, autant qu'il sera possible, de se livrer aux travaux de l'esprit et de corps ; les passions devront être bannies de l'esprit pendant ce temps. L'expérimentateur, concentré en lui-même, fera une étude approfondie de ses sensations ; il n'en laissera échapper aucune, si cela est possible ; il les traduira le plus clairement qu'il le ponrra. Dans cette disposition, il fera choix d'un médicament ; nous conseillons, à l'exemple d'Hahnemann, de débuter par un médicament réputé énergique ; l'expérimentateur jouissant en effet d'une bonne santé, résistera d'autant plus au médicament, que l'équilibre de sa force dynamique sera assuré : le médicament devra donc avoir une grande puissance pour altérer cette force, luttant sans cesse contre l'action désorganisatrice du remède ; ce conseil est d'autant plus utile au succès de l'expérience, que l'expérimentateur sera plus vigoureux : ainsi un homme robuste, sur lequel la sensibilité n'est pas fort développée, résistera plus long-temps qu'un homme sec et maigre, qu'une femme chez qui le système nerveux est prédominant. Mais, hâtons-nous de le dire, il arrive souvent que les sujets qui paraissent avoir peu de sensibilité nerveuse, sont ceux chez lesquels le médicament se développe le plus, et chez lesquels il a le plus d'action, *et vice versâ*. A quoi tient cette particularité remarquable ? à la disposition individuelle, disposition variable à l'infini, suivant les individus. Néanmoins, dans tous les cas, quels que soient la force et le sexe de l'individu, il faut commencer par administrer de faibles doses de la substance soumise à l'expérimentation, afin d'essayer pour ainsi dire la force du sujet, et pour éviter ensuite des symptômes morbides considérables, qui pourraient altérer sa santé. Le médicament devra être pur, non falsifié ; il faut qu'il jouisse de toute son énergie, qu'il soit bien connu dans ses effets, afin de comparer ceux-ci à ceux qu'éprouvera l'expérimentateur. Cette substance sera prise sans aucun mélange, le matin à jeun ; on devra, comme je l'ai déjà dit plus haut, éviter les substances qui pourraient ou s'opposer à son action, ou la diminuer ; ces précautions seront indispensables, non seulement le jour de l'administration de la substance, mais encore les jours suivants ; chaque médicament, en effet, peut varier dans le plus ou le moins de temps, et faire sentir son action. Dans le commencement de ses expériences, Hahnemann conseillait de réitérer et d'augmenter la dose, si au bout de deux heures, il n'arrivait aucun changement dans l'état de l'expérimentateur ; mais depuis, il lui a paru préférable, quand la première dose n'avait produit que peu ou point de symptômes, de se borner à faire prendre chaque matin à jeun une dose plus forte du médicament ; si, malgré ces doses, une série de symptômes ne se développait pas, on augmenterait la force d'action du médicament : on arrive à ce but en le délayant

dans dix ou douze parties d'eau, à la température ordinaire ; ce moyen, comme je m'en suis assuré moi-même, favorise l'action du médicament, et rend ses effets plus prompts.

Lorsque l'individu soumis à l'expérimentation ressent quelque symptôme, il devra nécessairement tenir note exacte de ce qu'il éprouvera ; il s'exprimera le plus clairement possible sur ses sensations, observera attentivement si les mouvements imprimés à la partie souffrante, augmentent ou diminuent le symptôme ; si celui-ci disparaît, revient, pour disparaître encore ; s'il augmente, s'il diminue, ou s'il se dissipe à l'air libre, ou dans l'appartement ; s'il éprouve quelques changements, soit dans son intensité, soit dans sa diminution, le matin, dans la journée, le soir ou dans la nuit ; s'il y a quelques modifications avant ou après avoir bu ou mangé. On passera en revue toutes les parties du corps, depuis la tête jusqu'aux pieds ; on notera les changements opérés dans différentes fonctions, telles que la respiration, la digestion, la circulation, etc. ; on notera surtout sur quelle partie le médicament porte plus particulièrement son action ; la durée de celle-ci, sa fréquence, etc., etc. Une fois les symptômes disparus complètement, on pourra alors rapprocher la liste des symptômes éprouvés de ceux qui seront consignés dans les livres, pour la même substance ; c'est alors qu'en les comparant, on pourra facilement saisir les rapports de ressemblance ou d'analogie qu'ils auront entre eux, pour les analyser et les grouper ensemble.

Mais, il ne faut pas s'attendre à éprouver tous les changements morbides consignés dans les livres, qui contiennent le résultat d'un grand nombre d'expériences faites sur un grand nombre d'individus ; il suffira, pour l'expérimentateur, d'en avoir éprouvé un certain nombre, pour lui faire croire que la même substance expérimentée par un autre, puisse donner lieu à des symptômes analogues à ceux qu'il aura éprouvés, et qu'il voit consignés dans le livre ; car, je le répète encore, les individualités sont infiniment variables, les sensations extrêmement nuancées et fugaces. Celui qui se met ainsi en expérience, peut apprécier à sa juste valeur ce qu'il ressent ; il devient de plus en plus habile à expérimenter, et il apprend ainsi à connaître la véritable valeur des ressources de l'art. Malgré tous ces avantages, il ne faudrait pas croire à l'impossibilité de l'expérimentation sur autre que sur soi ; il suffit que la personne étrangère qui va se soumettre à l'expérience, ait de la réflexion, de la bonne volonté, de la sérénité surtout ; que cette dernière qualité soit assez connue pour dissiper la crainte de l'erreur ; que l'expérimentateur traduise clairement ce qu'il éprouve, et exprime d'une manière convenable ce qu'il ressent.

Dr Chomet.

OBSERVATION.

Le nommé D...., âgé de 38 ans, d'une constitution forte, vint me trouver le 4 mars 1834. Il était atteint d'une maladie rhumatismale depuis plus de 9 mois, avait suivi différents traitements soit dans les hôpitaux, soit en ville, et loin de s'améliorer, son mal allait toujours en augmentant. Depuis cinq mois surtout, son mal avait pris plus d'intensité, il était dans l'impossibilité de se livrer à ses travaux.

Il me dit qu'il attribuait sa maladie à un refroidissement, à la suppression d'une sueur habituelle aux pieds, et il m'apprit qu'à l'âge de 13 ans, il avait été atteint de la gale.

Toutes les fonctions s'exécutaient librement, seulement la marche était très pénible.

Les douleurs rhumatismales avaient leur siége à la cuisse et à la jambe droite, ainsi qu'aux reins du même côté.

Les douleurs avaient le caractère d'élancement, de picotement, de fourmillement, et les parties douloureuses étaient presque continuellement engourdies. En même temps, le malade éprouvait une sensation de froid dans toute l'extrémité inférieure.

Je prescrivis d'abord 3/30 belladone. A quelques jours de distance, le malade n'en éprouva aucun effet, ni en bien ni en mal.

Cependant la belladone provoque des élancements à la hanche droite. Pendant le repos et le mouvement, sensation de froid à l'articulation de la hanche droite. Elancements séant dans les muscles externes de la cuisse droite, immédiatement au dessus du genou, seulement en restant assis.

Sensation qui remonte dans les jambes, simple fourmillement à l'extérieur, innombrables élancements à l'intérieur.

Je pensai dès-lors que le médicament n'avait point été bien déterminé, je revis les symptômes et je tentai une dose de gayac.

Il n'y eut pas de changement notable, je revis encore les symptômes. Le malade me dit qu'il éprouvait comme un courant d'eau froide dans le membre. Je revins encore à la belladone et d'autant plus que l'exacerbation avait lieu le soir et qu'il y avait de la soif. Le 16 mars, il prit l'après-midi 3/30 de belladone. Il y eut aggravation évidente, puis mieux très léger.

Ce fut seulement alors que le malade m'apprit qu'il avait été atteint de la gale,

Dès-lors, il était devenu évident pour moi que les différents traitements avaient dû d'autant mieux échouer, qu'on n'avait point tenu compte de cette nouvelle donnée.

J'étudiai le soufre, et trouvant que beaucoup de symptômes se retrouvaient dans le médicament, je le prescrivis 4 jours après la dose de la belladone.

Je dois dire que lisant au malade l'article soufre, il me dit qu'il ressentait beaucoup de choses absolument semblables.

Le mal fut aggravé, puis amélioré d'une manière sensible ; la sueur revint aux pieds après la première dose de soufre. Le 24, je prescrivis 3/30 de soufre. Le 27, le malade vint me trouver, il me dit qu'il était évident que son mal diminuait.

Instruit par l'expérience, il était clair pour moi que je devais continuer les antipsoriques. Je prescrivis le caustique 3/30 parce qu'il couvrait certains symptômes d'une manière beaucoup plus complète que le soufre.

L'aggravation fut considérable pendant trois jours consécutifs, et la réaction fut tellement favorable, que le 30, le malade pût venir à pied du Carrousel jusqu'à la rue Hauteville ; je perscrivis une nouvelle dose de caustique 00/30 ; aggravation, puis amélioration. Le malade alla de mieux en mieux, et reprit son travail.

Le 6 avril, il se plaignit de douleurs siégeant à la partie inférieure des reins. Cette douleur le force à se coucher en avant. Le mouvement cause des élancements ainsi que le toucher de la partie malade, il existait des tiraillements dans la hanche. Lycopode 000/20, le malade sent parfaitement toutes les doses agir, il va de mieux en mieux ; le 13 avril, il est venu de Passy à pied.

Les symptômes qui m'avaient fait donner le lycopode étant écartés, je revins au caustique qui m'avait si bien réussi ; il en prit encore quelques doses, mais il n'y eut plus d'aggravation, la guérison ne rencontra plus d'obstacle.

Le 18 mai, le malade vint me revoir ; il était parfaitement bien sous tous les rapports, il n'éprouvait plus le moindre phénomène morbide.

D.... ne fut soumis à aucun régime rigoureux, seulement je prescrivis les épices, le café à l'eau, les infusions de toute espèce, les liqueurs spiritueuses. Le choix des aliments fut abandonné au goût du malade, la quantité à ses forces digestives.

Dr Curie.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

N. 18. — TOME I. 15 AOUT 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an. —1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

L'ECCLECTISME EN MÉDECINE,

COMPARÉ

A LA DOCTRINE HOMOEOPATHIQUE.

Sans être une science parfaite, la médecine tend continuellement à la perfection. C'est pourquoi nous avons une foule de doctrines médicales, au lieu d'une seule. Chacune d'elles cherche la solution du problème de la guérison des maladies, d'après des principes que chacune s'est posé à elle-même.

Aucune des hypothèses sur lesquelles on a appuyé la science médicale n'offre jusqu'ici une parfaite harmonie entre la théorie et la pratique. Ni l'expérience ni la spéculation, en d'autres termes, ni le raisonnement *a priori* ni celui *a posteriori* n'ont suffi à nous doter d'une bonne et véritable théorie médicale.

Le mot *médecine* a deux significations; l'une assez bornée, et qui est synonyme d'art de guérir; l'autre, d'une plus haute portée, signifie la science médicale proprement dite, qui n'est, après tout, qu'une branche des sciences naturelles; car elle comprend d'une part l'anatomie, la biologie, la physiologie; et de l'autre la pathologie (sujet de l'art de guérir), puis l'étiologie et la matière médicale, qui en sont l'objet. Voilà les sciences préparatoires (propédeutiques) de la médecine proprement dite. Elles comprennent la connaissance de l'organisme animal, considéré dans sa nature et celle de ses modifications externes. Or, il existe une troisième science qui lie et unit ces deux grandes parties d'un même tout; c'est la thérapeutique, souffle vivifiant qui anime le squelette des connaissances médicales préparatoires. Les sciences naturelles existent pour elles-mêmes, sans autre but qu'elles-mêmes; mais la science médicale a un but pratique, celui de guérir. A la vérité, elle dérive des sciences naturelles, considérées dans leur application aux besoins de tous les jours.

Or, pendant que celles-ci ne marchent que lentement à leur perfection, on exige de la médecine, en raison de son but pratique, qu'elle forme un ensemble, un tout applicable en tout lieu et à toute heure.

Mais les sciences naturelles ne fournissent point à la médecine assez de lumières, vu que les faits constatés par elles ne sont point en nombre suffisant. Dès-lors, celle-ci se voit dans la nécessité de se créer des théories prématurées pour être prête à agir d'une manière prompte, conséquente et rationelle. De là le besoin des théories médicales. Les uns remplissent le vide de nos connaissances positives par des hypothèses et des conjectures; d'autres, l'homœopathie, par exemple, se contentent du peu de faits constatés que leur offrent les sciences naturelles.

Voilà un des points principaux qui distinguent l'homœopathie des autres doctrines médicales; c'est là qu'elle se sépare des autres systèmes qui l'ont précédée, et qu'elle suit une route qui n'appartient qu'à elle. Quelle que soit la différence qui sépare l'homœopathie de ces doctrines, elle a cependant avec elles un caractère commun, celui de dériver des sciences naturelles, comme je l'ai déjà dit; d'être basée sur les lois de la nature et sur un profond sentiment de la puissance de la vie. Comme toutes les autres doctri-

nes, elle apprécie à leur juste valeur les sciences préparatoires à la médecine, telles que l'anatomie, la physiologie, la pathologie, et les utilise à son profit.

A mesure que les sciences naturelles ont fait des progrès, la médecine contemporaine a dû modifier ses doctrines d'après les données que lui fournissaient les premières. Chaque système médical de quelque utilité pratique reconnue avait, pendant un certain temps, une valeur relative, lorsque toutefois il dérivait d'un fait bien constaté et fondé sur l'observation. Dans tous les temps et dans tous les lieux, des hommes honorables ont su travailler au salut de l'humanité souffrante, et s'acquérir un nom et une gloire justement mérités, bien que les systèmes qu'ils avaient adoptés soient depuis long-temps tombés en oubli ou totalement discrédités. De nouvelles découvertes dans le domaine des sciences naturelles ont enfanté de nouvelles théories en démontrant l'insuffisance des anciennes.

Ainsi, les systèmes se succédaient les uns aux autres, toujours en raison de l'état présent des sciences naturelles et philosophiques. Quand les idées mécaniques prédominèrent, ce fut le système des *iatromathématiciens* qui prit naissance. Les idées chimiques fondèrent celui des *iatrochimistes*. Celui-là se changea plus tard en pathologie solidiste, qui bientôt se transforma en pathologie humorale. Les progrès de l'esprit humain conduisirent les naturalistes et les médecins à considérer la vie d'un point de vue plus élevé; aussitôt les systèmes mécaniques et chimiques cédèrent le pas aux théories dynamiques.

La pathologie solidiste devint pathologie des nerfs, et bientôt la théorie de la force vitale prit naissance. Le système de Brown, météore brillant, mais passager, eut le mérite de nous délivrer de tous les systèmes matérialistes. Depuis lui, tous les réformateurs se sont appuyés sur le dynamisme, quoique la plupart soient encore plus ou moins infectés des idées hydrauliques et mécaniques. La philosophie de la nature a contribué à remettre la vie dans ses droits; mais, dans son uberté, elle créa cinquante systèmes pour un; car, malgré ses brillantes hypothèses, elle ne parvint pas, et ne parviendra jamais à résoudre l'énigme de la vie.

Depuis quelques années, on est revenu de cette excentricité philosophique, et il s'établit dans les écoles de médecine un exclusivisme médical, en apparence très-louable; et c'est surtout en opposition avec lui que s'élève l'homœopathie.

Toutefois, faut-il admirer la tendance des esprits à ramener de l'unité dans ce chaos d'observations, de faits et d'expériences; dût même ce but être chimérique, inaccessible; dussent les hommes les plus pénétrants, les têtes les mieux organisées, succomber à cette œuvre herculéenne et désespérer de la réussite. Celui qui a employé sa vie entière à un but aussi honorable, n'échange certes pas volontiers ses opinions contre une autre qui proclame que tous ces travaux sont insuffisants, que leur but est chimérique, et qui prétend qu'il faut choisir une route différente pour construire une doctrine médicale-pratique. Voilà pourquoi les médecins âgés répugnent à l'homœopathie; voilà pourquoi Hahnemann ne souffre pas qu'on touche à sa doctrine telle qu'il l'a posée; car c'est l'œuvre de toute sa vie, le résultat de ses immenses travaux pendant une carrière médicale qui n'embrasse pas moins d'un demi-siècle.

Celui qui veut juger des systèmes en médecine doit les envisager d'un point de vue si élevé, que, libre de tout enthousiasme, il puisse porter sur leurs avantages et leurs défauts un jugement consciencieux. Or, on peut dire avec raison que la médecine ordinaire a fait de grands progrès, et qu'elle s'est beaucoup améliorée; mais, envisagée sous le rapport scientifique, on peut dire que l'éclectisme dominant ressemble au monstre d'Horace; car sa prétention est de rechercher la raison de tout, sans espérer jamais la trouver. Se parant, en théorie, de toute la poésie de la philosophie de la nature, il retombe, en pratique, dans le prosaïsme le plus empyrique; il a recours aux hypothèses, et se réduit à classifier et à généraliser les maladies. Ne reposant sur aucun principe fondamental, se composant de lambeaux empruntés aux systèmes antérieurs, il ne présente aucun ensemble et pèche par la base.

L'homœopathie, au contraire, a été trouvée par la voie de l'expérimentation, et non, comme le disent sottement quelques critiques, dans l'imagination fantastique d'Hahnemann: son principe est fondé sur une loi naturelle. C'est en vain que les ennemis de l'homœopathie veulent nier les guérisons opérées d'après ses préceptes; le fait est aussi indubitable que les faits extraordinaires de l'électricité, du galvanisme et du magnétisme sidéral et animal. Il est même de fait que, dans la majorité des cas, l'homœopathie guérit plus rapidement, plus sûrement, plus agréablement, et à infiniment meilleur marché que l'allopathie; qu'elle guérit encore bien des maladies que celle-ci reconnaît pour incurables, et qu'il n'est que très-peu de cas concrets où elle doive céder le pas à sa sœur aînée. Toutefois, l'homœopathie porte en elle le caractère de la *perfectibilité*: ce qui, aujourd'hui, lui paraît encore impossible, elle le pourra peut-être demain; car elle ne connaît encore à peine que 150 médicaments bien étudiés et bien connus.

Jetons un coup d'œil sur la divergence des directions que prennent l'une et l'autre des écoles dans leurs travaux pratiques, et il nous sera facile de voir de quel côté est l'avantage.

L'école allopathique a principalement dirigé ses investigations sur l'organisme malade, et elle a négligé les études thérapeutiques. Elle appliquait et applique encore les remèdes d'après des opinions hypothétiques et conjecturales, ou d'après le principe *ab usu in morbis*, dont elle aurait dû sentir depuis long-temps tout l'arbitraire. Hahnemann, au contraire, et, avant lui, Haller, en ont entrevu l'insuffisance, et ont proclamé qu'il fallait expérimenter les médicaments sur l'homme sain avant de les appliquer aveuglément sur l'homme malade. Tout entier à cette idée, Hahnemann s'occupa de ce grand œuvre, dont le résultat fut sa *Matière médicale pure*, ouvrage essentiellement expérimental, et dont toute conjecture est sévèrement bannie.

Non seulement on ne trouve dans l'éclectisme médical ni ensemble ni unité, mais il se modifie à l'infini

dans la tête de chaque médecin : c'est au point que, dans l'état actuel de la médecine, il est impossible de dire quel système prédomine ; car cet hydre à mille têtes ne mérite pas le nom de système, quelque honorable d'ailleurs que soient son but et ses intentions. Sous quelque nuance ou sous quelque bannière qu'il se présente, il est l'ennemi juré de l'homœopathie, qui s'est détachée de lui pour marcher dans une voie nouvelle, éclairée par les seules lumières que lui fournissent les faits et les observations dûment constatés, et laissant bien loin derrière elle toute hypothèse et tout le fatras conjectural des anciens systèmes. L'homœopathie trouve son principe dans une sphère moins élevée, mais aussi plus lumineuse. Elle ne débute point par des recherches, quel qu'en soit l'intérêt, sur la vie, la santé et la maladie, comme le font d'autres systèmes, elle ne s'occupe que du sujet et de l'objet de la guérison ; c'est-à-dire, des maladies et des médicaments. Elle prétend ne s'appuyer que sur des faits et sur les lois qui en découlent, sans en vouloir rechercher les causes, ce qu'elle abandonne aux sciences naturelles.

L'homœopathie ne prétend pas être d'une utilité universelle ; elle croit (du moins la plupart des homœopathes sont de cet avis) qu'il est des cas où les méthodes antipathiques et allopathiques sont préférables ; mais dans la généralité des cas, sa loi suprême suffit dans la pratique ; elle est corroborée par l'expérience quotidienne des médecins, qui, l'appliquant avec justesse et discernement, prennent leur point de départ à la source commune des sciences naturelles, qui confirment sa loi suprême. Sous ce rapport, elle ne se sépare point de la médecine ordinaire ; mais elle la réforme comme art de guérir ; et sa réforme porte principalement sur la thérapeutique et la matière médicale, deux branches qui jusqu'ici étaient plongées dans une nuit profonde.

Déjà quelques chefs modérés de la médecine éclectique, Hufleland à leur tête, sont disposés à recevoir l'homœopathie dans le sein de la prétendue médecine rationnelle, comme méthode curative spécifique ; mais l'homœopathie ne peut se contenter d'une existence aussi limitée : elle n'est pas une simple méthode curative ; elle forme un ensemble, un tout, une médecine entière. Quelques éclectiques ont eu la pensée d'amalgamer l'homœopathie avec la médecine dominante ; l'homœopathie ne peut non plus y consentir : ce serait abandonner son principe, et par conséquent cesser d'exister.

Quelques critiques ont prétendu que l'homœopathie détruisait la science dans la médecine. Rien n'est plus absurde et plus ridicule que cette accusation. L'homœopathie exige, au contraire, de ses disciples, toutes les connaissances médicales préparatoires ; mais au lieu de les enseigner dans les chaires de médecine, elle veut qu'elles le soient dans les chaires d'histoire naturelle. Non seulement elle exige que l'on connaisse à fond ses propres enseignements, mais elle veut encore que tout médecin digne de ce nom étudie les doctrines ordinaires : la connaissance approfondie des deux doctrines est indispensable. Cette nécessité apparaîtra tous les jours plus urgente à tout ami de la vérité, de l'humanité et de la science ; car l'homœopathie reconnaît qu'il est des cas où elle ne suffit pas, qu'il en est d'autres où le médecin doit choisir entre les deux méthodes, sans les confondre ; car il ne résulterait que de l'incertitude si l'on voulait appliquer alternativement ou simultanément deux méthodes inconciliables.

Cherchant dans sa nouvelle voie d'investigation, Hahnemann se convainquit de la vérité de la loi *similia similibus sanare*, qu'il avait déjà soupçonnée en 1790 ; il reconnut l'état misérable et inculte de la matière médicale ordinaire, et mit de nouveau en lumière la spécificité de remèdes que la manie des systèmes et une prétendue rationalité avaient refoulée dans l'oubli. Il démontra que l'organisme malade ne pouvait être modifié que de trois manières par les médicaments proprement dits : *allopathiquement*, *antipathiquement* et *homœopathiquement* ; mais que c'était par ce dernier mode que les maladies guérissaient le plus sûrement et le plus facilement. C'est sur ce principe que Hahnemann fonda sa doctrine. En voici les préceptes principaux : on ne se sert d'aucun médicament avant qu'il ne soit suffisamment employé et étudié sur l'organisme sain ; on ne donne qu'un seul remède à la fois, et on lui laisse épuiser sa force médicamenteuse avant d'en administrer un autre, excepté dans quelques cas rares.

On le donne à des doses assez minimes, pour éviter une réaction trop violente de la part de l'organisme. On admet qu'un médicament ne peut guérir que par ses propriétés pathogénétiques. On distingue, dans l'action du médicament sur l'organisme, l'action primitive et l'action secondaire, opposées presque l'une à l'autre. La première, produit direct du médicament ; l'autre, produit indirect ou réactif, dû à l'organisme lui-même. Ce n'est jamais de l'effet secondaire, mais toujours de l'effet primitif dont on doit se servir ; raison de plus pour ne faire usage que de doses infiniment petites, car alors la réaction de l'organisme est presque imperceptible. L'on emploie des médicaments qui, dans leur effet primitif, produisent des affections semblables à celles que l'on veut guérir. On rejette les effets antipathique et allopathique, excepté dans le cas où la force vitale est comme suspendue et incapable de réaction, et où la sensibilité est émoussée. Les médicaments antipathiques ne peuvent ordinairement que nuire dans leur effet secondaire, et les remèdes allopathiques ne font que déplacer la maladie, sans la guérir.

La diète homœopathique consiste à faire usage des aliments les plus simples et nullement médicamenteux ; elle bannit toutes sortes d'épices, pour ne pas contrarier l'effet par des remèdes. Enfin l'homœopathie ne s'occupe que des phénomènes qui se manifestent sur le sujet et l'objet à guérir, et elle abandonne aux sciences naturelles le soin de rechercher le principe et l'essence de la vie, ainsi que la nature et les causes prochaines de la maladie, considérant tous ces points comme autant d'énigmes insolubles.

APERÇU SUR LES DOSES

DES

MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES,

LU A LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE DE PARIS.

La détermination des doses les plus convenables des médicaments a été débattue avec beaucoup de détail par les homœopathistes les plus expérimentés. Hahnemann, Gross, Trinks, Hartlaub, Rummel, etc., se sont occupés de cet important sujet dans différents ouvrages avec assez d'étendue pour fixer nos doutes.

Nous allons mettre sous vos yeux les principes qui ont été émis par différents auteurs, et que notre expérience nous a appris sur cet important sujet, afin de prémunir les commençants contre l'écueil qu'ont rencontré presque tous les médecins de l'ancienne école dans les premiers traitements homœopathiques.

L'illustre fondateur de la réforme médicale, dans ses premières tentatives, administrait les médicaments à des doses qui étaient bien loin des fractions minimes actuelles, quoique bien inférieures à celles employées par ses antagonistes. Des exaspérations longues et excessives des maladies lui firent bientôt voir que ces doses étaient encore beaucoup trop fortes; il les porta, pour certains médicaments très-actifs, jusqu'à cinq millionièmes de grain. En faisant ces dilutions avec une substance non médicamenteuse, le sucre de lait ou l'alcool, étant obligé de secouer les liquides ensemble ou de triturer les solides pour en procurer un mélange exact, la finesse de son tact observateur lui fit apercevoir que cette manipulation développait dans certaines substances médicinales des vertus qu'elles ne montraient pas dans leur état brut, et les rendaient en général plus pénétrantes et plus efficaces. Les atténuations devinrent donc pour Hahnemann des développements de puissance médicinale, et il les porta consécutivement à la décillionième, ou, pour parler plus exactement, à la trentième puissance; et, au lieu de donner une goutte entière ou un quart de goutte de cette fraction pour une dose, il n'en donna que la quantité nécessaire pour mouiller un grain de nonpareille de la grosseur d'une graine de pavot.

Hahnemann, convaincu qu'une dose, telle petite qu'elle soit, est toujours suffisante pour développer les phénomènes pathogénétiques qui lui sont propres, lorsqu'elle est administrée à un individu qui éprouve déjà, ou est très-disposé à ressentir des phénomènes parfaitement analogues, ne veut jamais qu'on la dépasse, soit dans les maladies aiguës, soit dans les maladies chroniques, soit dans les cas les plus légers, soit dans les plus graves, et il a trouvé qu'elle était toujours tellement suffisante, que sa perspicacité s'est appliquée dans ces dernières années à la réduire encore, en faisant seulement aspirer par le nez ce même globule pendant trois ou quatre secondes.

Les avantages de cette manière d'administrer les médicaments (l'aspiration), sont d'avoir une action plus facile, plus prompte, plus pénétrante, et en même temps plus légère, et qu'ils produisent, par conséquent, des exaspérations beaucoup moins sensibles.

Depuis trois à quatre ans qu'Hahnemann, dans son immense pratique, se sert exclusivement de ce mode d'administration, il l'a toujours trouvé préférable à l'administrer en nature, et il le recommande dans tous les cas. (Voy. *Journ. homœop.*, p. 49 et suiv.)

Des homœopathistes, entr'autres Hartlaub, soutiennent que les puissances les plus hautes par leur plus grande pénétration doivent être préférées dans les maladies chroniques et sur les individus moins sensibles, les puissances plus basses sur les sujets plus sensibles, tels que les enfants, et dans les maladies aiguës dans lesquelles, quelquefois, le suc brut du médicament doit être préféré.

L'homœopathiste célèbre que je viens de citer rapporte des observations de péritonite et de péripneumonie qui n'ont pu être domptées que par une goutte entière de suc d'aconit brut.

Hahnemann repousse cette manière de procéder de toutes les forces du raisonnement et de son expérience: il démontre que si ces doses énormes n'ont pas produit une exaspération excessive, c'est que le médicament n'était pas très-homœopathique avec la maladie. C'est seulement dans ce cas qu'une dose trop forte peut ne pas être dangereuse. Ce précepte, basé sur l'expérience, est aussi confirmé par le raisonnement. En effet, il est bien démontré physiologiquement et pathologiquement qu'un organe est plus sensible à l'action des stimulants étrangers dans son état de maladie que dans l'état de santé. Ainsi, un médicament qui aura une affinité spéciale avec un organe malade, plus cette affinité sera prononcée, plus son effet devra se faire sentir sur cet organe; et, attendu l'exaltation de sa sensibilité dans la maladie actuelle, la moindre dose de ce médicament l'irritera toujours trop vivement. Dans ce cas, la dose la plus petite possible sera encore suffisante pour se faire sentir et produire les effets homœopathiques désirés. Au contraire, si le médicament est peu ou point en harmonie homœopathique avec la maladie, il est très-probable que son effet, même à une dose forte, ne se fasse pas sentir sur les organes souffrants, et, par conséquent, passe inaperçu, ou ne produise que des souffrances étrangères à la maladie primitive.

Ce précepte ne doit jamais être perdu de vue par le médecin, mais surtout par le commençant. L'habitude contractée dans l'ancienne médecine, d'attendre des effets plus prompts et plus apparents à proportion de la force des doses des médicaments, pourvu que le malade puisse les supporter, vient toujours tourmenter l'imagination, lorsqu'on voit le sort d'un malade livré à l'action d'une si petite dose de médicament, conseillée par la nouvelle médecine: on craint toujours qu'elle reste sans effet, que le malade ne la sente pas, etc., et on laisse tomber un plus grand nombre de globules dans le sucre de lait. Mais on n'est pas longtemps à s'en repentir; on voit des exaspérations terribles, des épiphénomènes survenir; on s'effraie, et on se rejette dans les errements de la pratique allopa-

thique, pendant qu'une dose suffisamment petite du médicament administré aurait probablement guéri la maladie en quelques heures.

Quant à la préparation préférable de la substance brute ou de ses différents degrés d'atténuation, Hahnemann et la plupart des homœopathistes conseillent actuellement et dans tous les cas, d'après l'expérience, la puissance la plus élevée. L'atténuation ne donne pas aux substances de nouvelles propriétés; elle ne fait que les développer, que les mettre pour ainsi dire plus à découvert et en rendre l'action plus facile, et par conséquent plus sûre; et puisqu'on peut en fractionner les proportions aussi finement que le besoin l'exige, il est évidemment plus rationnel de se servir de la préparation qui offre ces avantages. Pour fractionner autant que possible les doses et en rendre ainsi l'action plus prompte, moins dangereuse et plus facile, on administre la dose indiquée dans une quantité de liquide considérable. Hering et Ægidy font dissoudre un globule dans six, huit et seize onces d'eau, et ils le font prendre par cuillerée à des intervalles plus ou moins longs, selon le degré de gravité ou d'acuité de la maladie. Cette manière d'administrer les médicaments est très-précieuse chez les individus très-sensibles et irritables.

Madame la comtesse de L. ne pouvait pas tolérer le plus petit globule possible d'un médicament homœopathique quelconque en substance; leur aspiration produisait des phénomènes pathogénétiques cérébraux à un degré insupportable, surtout pendant le premier jour de la prise; ce ne fut que lorsque j'essayai de les administrer de la manière sus-indiquée, qu'elle ressentit de l'amélioration dans sa maladie.

Le docteur Gross, dont la vaste expérience, l'érudition et le génie sont d'un si grand poids dans toutes les questions importantes sur l'homœopathie, rapporte plusieurs observations semblables; et, par des expériences directes, il a prouvé que le sureau, le pissenlit et le bouillon-blanc même, conservaient toute leur efficacité à la trentième puissance.

Dans ces derniers temps, des homœopathistes ont porté les puissances de certains antipsoriques jusqu'à la 1,500e, sans qu'ils perdissent aucune de leurs vertus médicinales. Seulement à ce degré d'atténuation, leur action est plus légère et de moindre durée. Gross les recommande dans les cas où la maladie offre des symptômes excessivement douloureux, et répète la dose de deux globules de la 500e atténuation jusqu'à ce que l'amélioration se manifeste. De cette manière, il ne survient pas d'exaspération; ou s'il en survient, elles sont très-faibles. Ce n'est qu'en l'administrant de cette manière qu'il est parvenu à guérir des spasmes abdominaux très-dangereux et très-rebelles par la sépia, qui agissait trop violemment à la 30e puissance, et ne produisait que de l'exaspération sans soulagement consécutif.

Pour peu qu'on ait eu l'occasion de voir les traitements homœopathiques, surtout par les antipsoriques, on a dû rencontrer des cas semblables, dans lesquels l'administration de la 30e puissance avait une action beaucoup trop forte. C'est pour répondre à ce besoin que Hahnemann a proposé leur aspiration, et que d'autres homœopathistes ont proposé leur dissolution dans une grande quantité d'eau. Avec ces modifications, la 30e atténuation peut toujours répondre à tous les besoins.

Pour nous résumer sur les doses des médicaments homœopathiques, il résulte des raisonnements et de l'expérience que :

1° On doit toujours donner la plus petite quantité possible d'une goutte de la 30e puissance;

2° Chez les sujets très-irritables, on doit adoucir l'effet de cette dose, soit en la faisant aspirer plus ou moins long-temps, soit en la délayant dans un véhicule inerte, dans une proportion adaptée à la circonstance.

Après avoir démontré quelle est la dose et la préparation préférable des médicaments homœopathiques, je devrais traiter de leur répétition, question qui se lie entièrement avec la première; mais, pour ne pas fatiguer votre attention, j'en ferai le sujet d'un prochain travail.

Dr CROSERIO.

DE L'HOMOEOPATHIE,

PAR LE Dr DURINGE (1).

Nous avons promis à nos lecteurs de leur dire notre opinion sur cet ouvrage, et nous avons hâte de tenir notre parole. Ce n'est pas que les idées qui y sont émises nous paraissent devoir exercer une grande influence sur l'opinion; mais c'est qu'il nous importe de suivre la critique pas à pas, et de réduire ses arguments à leur juste valeur. D'ailleurs, l'opinion ne se laisse entraîner qu'autant que ceux qui la sollicitent, ont eux-mêmes des idées bien arrêtées, et qu'ils la mettent, pour ainsi dire, dans le secret de leurs convictions. Ce n'est point la position de M. Duringe.

A ses yeux, l'homœopathie a des avantages et des dangers. Les premiers consistent en ce qu'elle a remis en honneur la cure des maladies par des remèdes spécifiques; qu'elle a découvert la nécessité des expérimentations sur l'homme sain, comme devant donner à la thérapeutique une base nouvelle, sinon inébranlable; qu'elle a eu la sagesse de proscrire les médicaments composés, de flétrir l'abus que les anciennes écoles ont fait des substances médicamenteuses; qu'elle a su formuler un régime diététique que l'auteur croit exagéré, mais cependant, et tout compte fait, bon à suivre aussi bien pour celui qui est en bonne santé que pour celui qui est malade; en ce qu'enfin, il résulte de ses propres expériences, que dans beaucoup de cas, les doses homœopathiques ont une action incontestable et très-souvent salutaire. Car, sachez le bien, quoique M. Duringe ait des prétentions à la médecine dite rationnelle, et qu'à chaque page de son livre, il proteste de son humble respect pour le rationalisme, au lit du malade, c'est l'homme qui emprunte à toutes les écoles, à tous les systèmes, et construit sa ruche tant bien que mal, du produit des fleurs, sur lesquelles il se pose un instant. Je voudrais bien savoir, en effet, comment M. Duringe parviendrait à faire rentrer dans son système rationaliste le fait suivant : une dame de ses clientes, sujette aux migraines, aux palpitations de

(1) *De l'Homœopathie, nouveau système en médecine, ses avantages et ses dangers*, par le docteur Duringe, 1 vol. in 8°, Paris, 1834, à la librairie des sciences médicales de Just. Louvier et Le Bouvier, R. de l'Ecole de Médecine, n° 8.

cœur, aux syncopes, au tremblement des paupières, s'en guérit en buvant une cuillerée d'eau sucrée, à laquelle elle ajoute une goutte de teinture forte de noix vomique. (p. 108). Quel rapport, je vous le demande, y a-t-il entre les maladies susnommées et la noix vomique, rapport que la médecine rationnelle puisse saisir? Direz-vous la noix vomique un anti-spasmodique? Mais le camphre, la valériane et tant d'autres, grand Dieu, portent la même étiquette. Pourquoi donc la noix vomique réussit-elle ici de préférence à tout autre médicament du même ordre? Messieurs les rationalistes, à vous d'expliquer ce fait; car votre prétention est d'expliquer tous vos actes. La médecine rationnelle qui ne sait pas rendre compte de sa pratique ressemble fort à un empyrisme orgueilleux et menteur.

Quoi qu'il en soit, bien loin de repousser l'homœopathie, M. Duringe lui accorde une certaine valeur. La difficulté entre lui et nous, se réduit à ce que nous lui attribuons un caractère de généralité que l'auteur lui dénie. Ainsi, l'expérience lui a démontré que *dans mainte occasion où toute autre méthode curative avait échoué, l'homœopathie avait obtenu un succès surprenant.* (p. 76). Voilà pour la spécificité. L'auteur concède que Hahnemann et ses disciples n'ont point balancé à essayer sur eux-mêmes les médicaments dont ils voulaient constater les vertus curatives; que pour cela seul ils auraient des titres à la reconnaissance publique et droit au respect et à la considération; que leurs recherches ont été sincères, courageuses, souvent fertiles en résultats heureux; (p. 84 et 85) que cependant, dans ce travail si périlleux pour eux-mêmes, les homœopathistes qui y ont trouvé le moyen de résoudre un grand nombre de problèmes, ont été, comme partout, exagérés dans leurs prétentions, trop absolus dans leur manière de voir, et que c'est à M. Duringe et à ceux qui pensent comme lui, à séparer le bon du mauvais, à continuer l'œuvre des homœopathistes et à faire profiter la science et l'humanité du fruit de tous ces travaux. (p. 86). Plus loin, nous verrons comment l'auteur s'y prend pour séparer le bon du mauvais, et le lecteur jugera ce qu'il doit attendre de la direction de M. Duringe, pour voir l'homœopathie se continuer dans ses mains, comme toute chose se continue, c'est-à-dire en se perfectionnant.

Enfin pour ceux de nos lecteurs qui douteraient encore de la puissance et de l'efficacité des doses infinitésimales, je les inviterai à lire le chapitre de son livre, que M. Duringe a consacré à l'examen de cette question, et surtout les observations consignées de la page 114 à la page 134. Ce n'est pas que les raisons alléguées par l'auteur soient précisément très-convaincantes, ni que les faits rapportés par lui aient une grande valeur scientifique; mais en lisant ce chapitre, les rationalistes pourraient douter de l'infaillibilité de leur raison, et les esprits forts incliner leur sagesse devant un fait nouveau qui avait échappé à leurs prévisions. Or, celui qui doute de lui-même et de sa science est déjà à moitié converti aux doctrines nouvelles.

L'action réelle des doses infinitésimales n'est point prouvée parce que la chimie nous révèle la présence matérielle du sel de cuisine dissous dans de l'eau filtrée, dans la proportion de 1 sur 1,000,000e, ou celle de l'iode dissous dans la proportion de 1 sur 250,000es, etc. Ceci prouve uniquement la présence du sel ou de l'iode dans l'eau qui a servi à les dissoudre. Mais remarquez bien qu'ici le réactif agit sur la totalité de la dissolution, et qu'en vertu des lois de l'affinité, il sait très-bien aller chercher, partout où elles se rencontrent, les molécules si divisées qu'elles soient, de la substance en dissolution. Ce n'est pas la question soulevée par l'homœopathie. Elle exigerait de vous, 1° que prenant une goutte de cette dissolution même, non seulement vous y reconnussiez la présence du sel ou de l'iode, mais que vous pussiez assigner son action sur l'économie vivante. Or, c'est là aujourd'hui le seul point en litige, et qui ne peut être résolu que par l'observation clinique bien faite. Prenons donc au hasard l'une des observations de M. Duringe, et voyons jusqu'à quel point elles prouvent en faveur de l'action des doses infinitésimales. « Me. Aud.... « éprouva, par suite d'impressions morales, des anomalies « dans les menstrues (En quoi consistaient ces anomalies?) « et des souffrances nerveuses de toute nature, (Il fallait décrire ces souffrances.) surtout dans l'organisme gastrique et « utérin. Tous les remèdes, toutes les méthodes curatives de « la médecine rationnelle, furent inutilement mises en usage, « (Il fallait nous raconter les traitements de la médecine ra- « tionnelle.) soit pour rétablir la régularité des menstrues, « soit pour arrêter les progrès d'un *fluor albus*, soit enfin pour « calmer les symptômes de souffrances que la malade éprou- « vait tantôt dans une partie du corps, tantôt dans une autre, « (Ces parties du corps doivent avoir un nom.) mais dont le « siége s'était établi dans les régions cardiaque et abdomi- « nale. »

« J'essayai les remèdes homœopathiques, et je ne fus pas « peu surpris d'en voir suivre l'usage presque sur le moment « d'une amélioration de tous les symptômes, (excepté des « fleurs blanches) au point qu'au bout de quinze jours à trois « semaines, cette dame paraissait trouver autant de satisfac- « tion à parler de ses souffrances passées, qu'elle manifestait « de chagrin et de douleur d'être forcée d'en faire le récit au « moment qu'elle en était tourmentée. » Ce changement était dû à l'emploi de la *noix vomique*, de la *belladone*, et de la *bryone*. Dans ce moment, l'auteur administre des remèdes homœopathiques contre les fleurs blanches, qui depuis plusieurs semaines sont considérablement diminuées.

Si quelque homœopathiste sévère voulait vérifier l'observation de M. Duringe, voici comment il s'y prendrait. Trouvant ici l'existence de fleurs blanches, il essayerait de déterminer si elles tiennent ou non à un vice psorique, et pour cela, il chercherait si avant l'état actuel, la psore ne s'est pas manifestée sous une forme ou sous une autre. A cet effet, il ferait appel aux antécédents, et des antécédents, l'auteur ne dit pas un mot. Puis, il essayerait de se faire une image de la maladie en recourant au tableau des symptômes, et l'auteur n'en donne point, car *des anomalies dans les menstrues, des souffrances nerveuses de toute nature dans l'organisme gastrique et utérin*, tout cela ne peut passer pour le tracé des symptômes, pas plus en allopathie qu'en homœopathie, pas plus en médecine rationnelle qu'en médecine éclectique ou empyrique. Maintenant, je le demande, quel moyen de vérifier si les remèdes employés ont été bien ou mal choisis? Rien. *ab unâ, disce omnes.* M. Duringe, qui voulait ici prouver l'efficacité de l'homœopathie, ne prouve véritablement rien, il faut en convenir.

Or, comme on l'a pu voir, il y a deux hommes dans le livre que nous examinons : l'ami et l'ennemi de l'homœopathie. Pour notre compte, nous récusons l'ami; l'ennemi a-t-il puissance de nous ébranler?

Selon lui, à côté des vérités qu'elle a découvertes ou agrandies, l'homœopathie a ses *faiblesses*. Qui n'a les siennes? Et comment les doctrines scientifiques qui, après tout, sont des produits de l'intelligence humaine, échapperaient-elles aux lois de l'humanité? Les faiblesses de l'homœopathie, ce sont les *erreurs*, les *inconséquences* et les contradictions du système de Hahnemann. Parlons d'abord de la *symptomatologie homœopathique.*

Selon l'auteur, Hahnemann accorde aux symptômes une importance exagérée. La preuve qu'il en donne, c'est que les médicaments administrés à dose ALLOPATHIQUE, ne développent pas toujours les symptômes que les homœopathistes indiquent dans leur nomenclature des effets des médicaments. Il arrive souvent à l'auteur de traiter les hémorrhoïdes par le soufre, et quatre à cinq fois seulement, il a remarqué des traces d'éruption cutanée. Ce qu'il doit avoir également observé, c'est qu'il ne guérissait pas toutes les hémorroïdes par ce moyen. L'auteur n'y a pas réfléchi en écrivant ces mots; car, il sait très-bien que si la spécificité est une des conditions du traitement homœopathique, la dose en est une autre qu'il ne faut point négliger. Ce fait a été entrevu, même en allopathie. Si vous donnez l'émétique à la dose ordinaire, vous provoquez le vomissement, et si vous l'administrez selon la méthode de Rasori, le malade ne vomit plus. D'autres phénomènes se présentent. Comment un homme qui vante la médecine rationnelle, oublie-t-il ce précepte de tout rationalisme, qu'il ne faut comparer entre eux que des faits comparables ou de même ordre, lorsqu'on veut conclure à l'identité de résultat?

L'auteur ne veut pas davantage que dans le jugement d'une maladie, on s'en rapporte aux *symptômes apparents*. Voici sur quoi il s'appuie : « Vous êtes appelé auprès d'un malade « affecté d'une toux continue; si vous n'avez égard qu'aux « symptômes apparents, sans vous informer des antécédents « du malade, qui, par exemple a pu être tourmenté auparavant du crachement de sang, il est évident que vous pourrez « appliquer un remède tout contraire. (p. 154.) » Il est extraordinaire que M. Duringe nous adresse le reproche que j'adressais moi-même à ses observations, et qu'il fasse peser sur la doctrine de Hahnemann les erreurs dans lesquelles il est

tombé. (V. à ce sujet ce que nous disons du mémoire du docteur Hartemann dans le précédent numéro, p. 134.)

Des erreurs prétendues de l'homœopathie, passons à ses contradictions également prétendues. Selon l'auteur, elles sont de trois espèces différentes : 1° contradictions sur les doses à expérimentations ; 2° contradictions sur les doses à administrer ; 3° contradictions sur les intervalles des doses.

Sur le premier point, M. Duringe reproche à Hahnemann et à ses disciples, de n'être pas d'accord sur les doses à administrer pour les expériences faites sur l'homme à l'état sain, et lui, qui tout à l'heure, ne voulait tenir aucun compte de la dose quand il s'agissait de traiter des malades, s'en montre ici l'esclave soumis. Alors, il en appelle de Hahnemann de 1810 à Hahnemann de 1830, et il voudrait qu'entre les deux il n'y eût aucune différence. A quoi servirait donc au médecin de pratiquer, au savant d'étudier, et à l'homme de vivre, si ce n'était pour se perfectionner? Dans les expériences sur l'homme sain, d'abord, on opéra avec des doses relativement fortes, puis on en vint à reconnaître leur inutilité, et aujourd'hui, on s'est arrêté à faire emploi des dilutions les plus élevées à doses très-petites, comme six globules, par exemple, administrés à intervalles assez rapprochés. Mais direz-vous, ce sont là des tâtonnements ; sans doute : c'est une des imperfections de l'espèce humaine de ne jamais saisir avec la théorie la mieux établie, le rapport rigoureux de la conception avec la pratique. Un physicien conçoit une machine, ses calculs sont d'une rigoureuse exactitude ; arrivé à la réalisation, sa machine ne fonctionne pas régulièrement. Il n'avait pas tenu un compte suffisant des résistances. Il corrige ces imperfections, et désormais, son invention réalise tout ce qu'elle promettait. Eh bien! vous voudriez que le médecin qui est constamment aux prises avec la sensibilité si variable des organismes, résistance bien autrement puissante que les résistances physiques, puisqu'elle ne peut être nombrée ; vous voudriez, dis-je, que du premier coup le médecin tombât juste. Vous n'y songez pas. C'est une de nos imperfections, nous en convenons. Mais entre l'imperfection, que chaque jour corrige et rectifie, et la contradiction, à laquelle on ne peut remédier, il y a un abîme immense. Ceci soit dit, et pour M. Duringe et pour tous ceux qui épluchent Hahnemann pour le mettre en opposition avec lui-même. C'est aussi la réponse qu'on peut adresser aux deux autres espèces de contradictions que l'auteur signale et que nous avons rappelées.

C'est en vain que dans le livre que nous analysons, nous avons cherché une conclusion sur l'homœopathie, et surtout un principe propre à l'auteur, pour séparer des idées de Hahnemann le bon du mauvais. Ce n'est pas conclure, en effet, que dire : *L'homœopathie peut bien être un moyen puissant, une branche utile de la médecine, mais elle n'est et ne sera jamais une méthode universelle et exclusive.* Ce n'est pas non plus nous donner un principe à l'aide duquel il sera possible de s'orienter et de naviguer avec bonheur entre l'homœopathie et l'allopathie, que d'ajouter : *Le véritable médecin ne se met à la suite d'aucune méthode, d'aucun système, il sait puiser dans tous ; il les fait concourir également au noble but qu'il se propose.* (p. 357). Sur le premier point, nous engageons M. Duringe à relire l'organon, il y verra la place que Hahnemann réserve à l'allopathie ; quant au second, nous lui demanderons à la suite ou en tête de quoi il veut que le médecin marche, et alors nous reconnaîtrons en lui celui qui a puissance de séparer *l'ivraie du bon grain.* En lisant son ouvrage, il nous semblait voir un homme qui prendrait la figure d'un autre homme, et couvrirait de baisers l'une de ses joues, en même temps qu'il souffleterait l'autre.

Dr Leon Simon.

Extrait d'une lettre d'un partisan de l'homœopathie sur l'état de cette doctrine dans le royaume de Naples et de Sicile.

Réduit à l'état le plus déplorable par une maladie chronique qui n'avait fait que s'aggraver malgré les soins des médecins les plus célèbres de Lyon, de Montpellier, de Naples et de Sicile, et l'influence du climat doux et salutaire de ce dernier pays, je tombai par bonheur en 1832, sur la lecture de *l'Organon* de Hahnemann. Cet ouvrage m'ayant donné quelque espoir, je me transportai de suite pour réclamer les soins de l'homœopathiste lyonnais ; après six mois de soins, je rentrai à Palerme dans un état tellement amélioré, que toutes les personnes qui m'avaient connu, surtout les médecins qui m'avaient traité avant mon départ, en furent étonnés ; et en leur racontant les prodiges de la médecine qui m'avait guéri, je parvins à leur inspirer l'enthousiasme que je ressentais. Ayant apporté avec moi les ouvrages que je pus me procurer, nous nous mîmes à étudier l'homœopathie ensemble, et au bout de quelques mois, ma maison était devenue un centre où tous les soirs plusieurs médecins et non médecins se réunissaient pour causer d'homœopathie. Nous préparâmes des médicaments, et bientôt nous en fîmes l'application aux malades. Les résultats en furent parfois favorables, parfois défavorables, selon que le choix en était bien ou mal fait ; mais bientôt la renommée des effets étonnants et des cures opérées par nos médicaments homœopathiques se répandit tellement, que les médecins, même les plus hostiles d'abord, furent obligés d'en convenir.

Les hommes les plus recommandables par leur savoir et leur philantropie, appuyèrent de toute leur influence les docteurs Franchina, Guli, di Blasi, Bertholi et M. Pizzolis qui ont adopté l'homœopathie. Apportée à Messine par le général Caraffa, elle est pratiquée avec le plus grand succès par le docteur Scuderi, qui en a fait l'application la plus heureuse contre des épidémies de fièvres qui ravageaient l'intérieur du pays.

A Naples, les docteurs Pezillo, Deoratics, Romano, Mauro et beaucoup d'autres confondent par leurs succès toutes les cabales de l'envie ; ce dernier surtout s'attire la considération des étrangers du plus haut rang, parmi lesquels le marquis d'Anglesey. On a établi une correspondance régulière entre les homœopathistes des trois capitales du royaume, etc.

Cette lettre prouve combien un homme seul peut faire pour répandre une vérité utile en médecine, et que ce zèle se trouve bien souvent ailleurs que chez les médecins. Les plus grands efforts pour répandre l'inoculation et la vaccine ont été faits par des hommes étrangers à la médecine ; l'homœopathie a eu le même sort dans beaucoup de pays.

POLÉMIQUE.

A propos d'un article en faveur de l'homœopathie publié par M. le Dr Blanc dans le dernier numéro du journal des *Connaissances Médico-Chirurgicales*, ses rédacteurs ont imprimé comme correctif la note suivante : « Nous proclamons » hautement, et jusqu'à plus ample informé, notre profonde » incrédulité dans l'homœopathie ; mais nous ne refusons pas » nos colonnes aux homœopathes. Nous nous bornons à une » seule réflexion. Il n'y a pas de semaine que, dans la prati- » que particulière, nous ne voyions chez les enfants et chez » les hommes (je ne vois pas pourquoi ces Messieurs excluent » ici les femmes), frappés de ce que l'on appelle un coup de » froid, les symptômes fébriles céder en un, deux ou trois » jours, sans autre chose que l'expectation. »

Or, il s'agissait d'une fille de sept ans tombée subitement malade de ce qu'autrefois on avait nommé une fièvre synoque pure, et qui guérit du jour au lendemain moyennant deux globules d'aconit à la 30e dilution, qui lui furent administrés sans que l'auteur indique que cette maladie fût venue à la suite d'un refroidissement. — Un cocher, atteint subitement de rhumatisme articulaire aigu, fut mis en état de reprendre son service après onze jours de maladie, et pour cela il lui suffit d'une dose d'aconit et d'une dose de noix vomique. Ici encore, l'auteur ne parle point de refroidissement. — Enfin, vient l'observation d'un enfant qui guérit d'une bronchite intense accompagnée de fièvre en prenant une dose d'aconit, à laquelle M. Blanc fit succéder l'emploi de la camomille et de la belladone. L'auteur ne fait encore ici nulle mention de refroidissement.

Je me demande maintenant sur quoi porte la note de ces Messieurs. Le voici. Il semble que la rédaction du journal des Connaissances Médico-chirurgicales ait définitivement arrêté que l'homœopathie n'était que la médecine expectante, et elle nous répète ce refrain éternel qui paraît être la parole sacramentelle de l'éclectisme médical sur l'homœopathie, qu'il y ait ou non à propos de le dire. Eh! bien, nous voudrions mettre le journal des Connaissances médico-chirurgicales en demeure de s'expliquer plus nettement, et à cet effet, nous lui demanderons, si dans son opinion toutes les maladies sont susceptibles de guérir par la médecine expectante. S'il adopte l'affirmative, nous ne serons pas en peine de le convaincre de son erreur; s'il adopte la négative, nous le prierons de nous dire où commence et jusqu'où s'étend l'action salutaire de cette puissance qui n'en est pas une, appelée l'expectation. Evidemment si nous lui offrons des exemples de guérisons de maladies contre lesquelles échoue, même dans son opinion, la médecine expectante, il faudra bien qu'il reconnaisse quelque puissance à l'homœopathie, et alors cette profonde incrédulité derrière laquelle il se retranche, devra fléchir sur sa base. Si nous demandions à ces messieurs de la manière la plus sérieuse, de nous dire en conscience, s'ils se croyent suffisamment informés, pour parler de leur profonde incrédulité en l'homœopathie, je crois qu'hommes d'honneur comme ils le sont, ils n'hésiteraient point à dire, non. Et dans ce cas, nous pourrions, sans les blesser, transformer ainsi leur parole; *que leur incrédulité repose sur ce qu'ils ignorent l'homœopathie.* Ainsi, leur parole exprimerait fidèlement leur pensée, tandis que la phrase dans laquelle ils s'enveloppent, prête beaucoup trop à l'équivoque pour que nous ne la relevions pas. Eh! bien, Messieurs, il est un moyen de soulever le poids de votre incrédulité : étudiez, expérimentez; mais expérimentez avec des médicaments homœopathiques et non avec des pilules de gomme et d'amidon, comme il vous est arrivé en un autre temps. Jusque-là; gardez le silence sur l'homœopathie. Votre position est fausse. Vous ressemblez à ces oracles de l'antiquité à parole hardie, mais nuageuse, qui laissaient leurs sentences s'échapper du fond de l'antre où ils se cachaient, sans que les pauvres mortels vissent jamais leur visage à découvert. Nous voudrions connaître au juste les motifs de votre incrédulité. C'est vous demander un jugement motivé de la doctrine homœopathique. Nous l'attendons de vous.

LÉON SIMON.

BIBLIOGRAPHIE.

DE

LA MUCITE GENITO-SEXUELLE,

Communément appelée

LEUCORRHÉE, FLEURS BLANCHES, ETC.

PAR G.-L.-N. DELVINCOURT,

Docteur-médecin de la Faculté de Paris.

PRIX : 4 FRANCS.

Chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 9; et chez l'auteur, rue Charlot, n° 14.

EXPOSITION

DE

LA DOCTRINE MÉDICALE HOMOEOPATHIQUE,

OU

ORGANON

DE L'ART DE GUÉRIR,

PAR S. HAHNEMANN,

Traduit de l'allemand sur la cinquième édition, avec divers opuscules de l'auteur, et une traduction sur la cinquième édition de la Pharmacopée homœopathique de Hartmann, par M. A.-J.-L. JOURDAN, membre de l'Académie royale de médecine.

Deuxième édition, avec le portrait de l'auteur.

1 VOL. IN-8°, 1834. — PRIX : 8 FR.

Paris, J.-B. Baillière, libraire de l'Académie royale de médecine, rue de l'École-de-Médecine, n. 13 bis; Londres, même maison, 219, Regent-Street.

Cette seconde édition de l'ORGANON est devenue un nouveau livre par les changements importants qu'elle a reçus. Traduite sur la cinquième édition de Leipzig, 1834, nous y avons ajouté les opuscules suivants de HAHNEMANN, 1° des Formules en médecine (9 pages); 2° les Effets du café (30 p.); 3° la Médecine de l'expérience (65 pages); 4° Esculape dans la balance (40 pages); 5° Lettre à un médecin de haut rang, sur l'urgence d'une réforme en médecine (15 pages); 6° Valeur des systèmes en médecine, considérés surtout eu égard à la pratique qui en découle (24 pages); 7° Conseils à un aspirant au doctorat en médecine (4 pages); 8° Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies (16 p.); 9° l'Allopathie, un mot d'avertissement aux malades de toutes les classes (22 pages).

La *Pharmacopée homœopathique* de Hartmann, jointe à cet ouvrage, a subi aussi de nombreuses modifications, et cette nouvelle traduction faite sur la cinquième édition, Leipzig, 1834, contient 205 substances au lieu de 150 que comprenait seulement la première édition qui a été publiée.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 19. — TOME I. 1er SEPTEMBRE 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

FONDATION

DE LA

SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE DE PARIS.

Messieurs,

Huit mois d'expérience de la publication d'un journal, et un temps plus long de pratique homœopathique; une correspondance nombreuse qui nous a permis d'être au courant des difficultés que rencontrent ceux qui aiment, défendent, étudient ou pratiquent la doctrine de Hahnemann; en un mot, la manière dont nos efforts ont été accueillis, et les oppositions que nous avons rencontrées, tout nous engageait, Curie et moi, à vous proposer d'établir, à Paris, une société de médecine homœopathique.

S'il est vrai de dire que jusqu'ici nous ne nous sommes trouvés en présence d'aucune opposition sérieuse, d'aucune controverse un peu grave; il faut reconnaître aussi que la lutte se prépare, et qu'elle ne peut manquer d'être vive, animée, et, nous l'espérons, profitable à la science. Déjà, dans leurs leçons, dans leurs cliniques, et même dans leurs journaux, des hommes dont nous avons cessé de partager les opinions, sans cesser pour cela d'estimer le talent et d'honorer le caractère, ont attaqué l'homœopathie, essayant de démontrer, les uns qu'elle n'était qu'un rêve d'imagination, les autres, que l'expérience démentait les cures merveilleuses sur lesquelles nous nous appuyons. Et, sans qu'il y ait eu jusqu'ici de projet prémédité, tous se sont entendus, unis, je dirais presque coalisés pour repousser l'ennemi commun, celui qui menaçait jusque dans ses retranchemens la science ancienne. Ne serait-il pas étrange que nous, faibles comme tout ce qui commence, mais ayant l'énergie qu'on puise dans toute pensée jeune et vraie, nous continuassions à propager dans l'isolement les doctrines qui ont notre foi? Si jamais le principe d'association peut trouver une application heureuse et féconde, c'est, sans contredit, lorsqu'il s'agit de faire triompher une idée nouvelle; car ici tout est à craindre: et les fausses applications d'un principe vrai en lui-même, et l'interprétation forcée d'une loi pathologique ou thérapeutique, qui tire sa valeur du sens où elle a été présentée, et les faciles et dangereuses concessions faites à d'anciens souvenirs ou à de vieilles habitudes scientifiques, et cet esprit réactionnaire qui, dans l'enthousiasme d'une découverte, ne sait ni poser la limite, ni rendre justice à ce qui l'a précédé.

Il n'est point donné à l'homme de saisir la vérité absolue, mais il lui est permis de s'acheminer vers elle à pas plus ou moins rapides, et par gradations plus ou moins bien ménagées. De là vient que les sciences, et la médecine ne saurait faire exception, n'ont point et ne peuvent avoir ce caractère de *certitude absolue,* qui permet d'affirmer toujours, sans nier ou douter quelquefois. De là vient aussi, qu'en médecine, il n'est point de doctrine qui ait sur toutes les autres le privilége d'être vraie, sans mélange d'exagération ou d'erreur. De là vient, enfin, la nécessité de coordonner ses efforts, et d'établir une certaine unité dans la propagation d'une idée ou d'une doctrine nouvelle.

Et ceci n'est point enseigner le scepticisme, encore moins revenir à l'éclectisme médical; mais donner au dogmatisme la base large et ferme de l'esprit philosophique du temps. Le scepticisme médical est tellement

répandu autour de nous qu'il semble inutile de le définir. Doutant de tout, aussi bien du succès que de l'insuccès, il n'a ni confiance dans les moyens qu'il emploie, ni défiance entière dans ceux qu'il repousse; il ne sait ni nier, ni affirmer, mais il s'abandonne à la capricieuse inspiration du moment. L'éclectisme, au contraire, s'appuie sur l'idée que j'ai précédemment émise, que nulle doctrine n'est en possession de la vérité entière, et il recherche dans le passé les traces de cette vérité perdue, que les hommes ont inconsidérément dédaignées, s'efforçant de les remettre en honneur. En fait de science, l'éclectique est celui qui cherche le mot d'une énigme dont il n'a pas la clef, qui se porte continuellement d'une opinion à une autre, d'une pratique à une autre pratique, sans pouvoir se fixer à aucune; c'est l'homme qui s'épuise en vains efforts pour concilier des systèmes contradictoires, bien plus dans les termes que dans la réalité : c'est l'un des passages de tout scepticisme un peu fort à un dogmatisme nouveau.

Pour ce dernier, la loi étant trouvée, s'il choisit dans les monuments traditionnels de la science, il le fait en connaissance de cause; ayant ainsi la mesure de lui-même, il marche en toute confiance, car il peut se rendre compte, et de l'opinion qu'il adopte, et de la pratique qu'il exerce.

Or, l'homœopathie se trouve aujourd'hui en présence de trois obstacles capitaux dont il est impossible à des individus isolés de triompher complètement, et qui ne peuvent être surmontés que par les efforts combinés de plusieurs.

L'homœopathie peut redouter d'être défendue avec timidité, et ici la timidité est maladresse; ou de l'être avec exagération, c'est-à-dire, en élevant des prétentions plus audacieuses que le maître lui-même; ou d'être niée avec passion, injustice, ou ignorance.

De ces trois espèces d'obstacles, nous avons déjà eu quelques exemples. Vous savez, Messieurs, avec quelle légèreté on a procédé dans les expériences qui ont été tentées par les allopathistes; vous n'ignorez pas l'assurance qu'ils ont mise à réfuter des principes qu'ils ne connaissaient pas, tantôt en mettant sur le compte de Hahnemann des idées qu'il repousse ou qu'il n'a jamais eues, tantôt en exagérant ses propres principes, afin de leur donner un caractère de ridicule auquel la haute sagesse du maître a toujours su échapper.

Vous savez aussi qu'en Allemagne comme en France, et faute d'avoir saisi le lien admirable qui unit toutes les parties de la nouvelle doctrine, quelques-uns ont voulu la ramener à un ou deux principes auxquels ils se cramponnaient comme à une ancre de salut, faisant bon marché des autres, parce qu'ils étaient en opposition avec des principes contraires ayant dès long-temps cours dans la science. Ceux-là ont dit, que toute l'homœopathie était comprise dans la loi des semblables et les doses infinitésimales, en même temps que d'autres abandonnaient ces dernières, et quelques-uns se laissaient guider dans le choix des médicaments appropriés, par un ou plusieurs symptômes saillants, sans tenir un compte suffisant des symptômes secondaires, que d'autres enfin marchaient dans l'application d'insuccès en insuccès, soit qu'ils rapprochassent trop l'administration des doses des médicaments, soit que, pour éviter cet écueil, ils tombassent dans l'écueil opposé, en les éloignant trop. Ce sont les pharisiens de l'homœopathie, qui croient que dans toute science dont l'homme est l'objet, le nombre ait d'autre valeur que celle de pure indication, et qui accordent à un chiffre une confiance absolue. Ceux-là se sont faits petits pour se rendre plus facilement acceptables, oubliant que tout ennemi un peu fort ne tient aucun compte des concessions qu'on lui fait, et qu'il devient d'autant plus exigeant qu'on semble le redouter davantage.

Or, Messieurs, si nous n'avons aucune crainte que l'homœopathie périsse parmi nous, il nous est bien permis de désirer qu'elle grandisse promptement, et que sa cause ne soit compromise ni par faiblesse, ni par exagération, ni par ignorance.

C'est pourquoi il nous a semblé qu'une association de médecins homœopathistes, laborieux et dévoués, aurait cet avantage d'imprimer plus d'unité aux travaux et aux recherches de tous les amis de l'homœopathie, et qu'ainsi réunis comme un faisceau, ils soutiendraient avec plus d'avantages la cause qu'ils ont embrassée : car il n'est point d'homme, si fort qu'on le suppose, qui puisse se passer des lumières et des conseils des autres hommes, et l'égoïsme scientifique, comme l'égoïsme moral, sont funestes à ceux sur lesquels il pèse, et à celui qui l'exerce.

Un autre motif important, quoique secondaire, a été pour quelque chose dans la proposition que nous avons l'honneur de vous faire.

Dans les rares débats qu'elle a engagés avec nous, l'allopathie ne s'est pas fait faute de passer du terrein scientifique sur le champ de la moralité, des questions de principe aux questions de personne. Après nous avoir accusé d'engouement et de fanatisme, d'ignorance et d'absence de logique, elle nous a même refusé la pureté de l'intention. L'odieuse imputation de charlatanisme a été prononcée, puis reproduite sous toutes les formes, et c'est aujourd'hui l'une des armes dont nos ennemis se servent le plus souvent, bien que jusqu'ici ils en aient retiré peu de succès.

Il s'agirait donc de faire taire ces bruits calomnieux, car ils peuvent être funestes à la cause que nous défendons. S'il est vrai de dire qu'il n'y a pas de rapport nécessaire entre la vérité d'une doctrine et la moralité de celui qui la proclame, encore faut-il reconnaître que l'humanité se soulève comme d'instinct contre toute innovation qui lui est proposée par celui qui a perdu son estime.

Ainsi, Messieurs, nous vous proposons donc d'organiser une croisade scientifique au profit de l'humanité, mais en même temps contre les doctrines rivales que nous savons être beaucoup moins certaines dans leurs applications, et moins rigoureuses dans leur systématisation que ne l'est l'homœopathie. Essayons de fixer le but et les moyens de cette association.

Les sociétés du genre de celle-ci périssent le plus généralement par la raison qu'au début on s'inquiète peu d'en fixer les bases. Je crois, Messieurs, que ce sera faire preuve de prévision que de vous

proposer d'accepter la devise suivante : *La Société de médecine homœopathique de Paris a pour objet de propager et développer les doctrines médicales de Samuel Hahnemann, et d'en conserver la pureté.*

Nous répondrons ainsi au vœu exprimé par l'un des disciples les plus fervents et les plus illustres du fondateur de l'homœopathie, le Dr Hering.

Si nous nous contentions de jeter les yeux autour de nous, vous seriez fondé à nous demander pourquoi s'occuper des moyens de conserver dans toute leur pureté les doctrines homœopathiques? Et, en effet, les rares et faibles attaques dont je vous parlais au début, unies à quelques concessions inconsidérées, ne doivent pas vous paraître mettre en péril la doctrine de Hahnemann. Mais, si vous réfléchissez à ce qui s'est passé en Allemagne, où les adversaires de Hahnemann, désespérant de le vaincre, ont essayé, sous mille et mille formes de pactiser avec lui, peut-être jugerez-vous que ce n'est point là une précaution inutile. Les sciences suivent dans leurs développements une marche logique, toujours la même au fond, quoique variable dans sa forme, selon les temps, les lieux et les objets divers qu'elles embrassent. Toujours, et partout, il s'est rencontré des hommes qui ont voulu allier les doctrines du passé à celles de l'avenir; et cette alliance, l'histoire le prouve, a été fatale à ceux qui l'ont tentée. Sans doute, il n'est point de doctrine ou de simple théorie, si neuve qu'on la suppose, qui ne prenne sa racine dans les doctrines qui l'ont précédée, et qui ne doive s'enrichir de la tradition; mais c'est à condition de lui faire subir toutes les transformations qu'exige le principe général nouvellement découvert. Sans rappeler ici le sort réservé à ces âmes faibles, que, dès ses premiers pas, le christianisme rencontra sur sa route, et qu'il qualifia si bien en les appelant des *chrétiens judaïsans*, ni la triste et noble fin d'hommes qui rêvaient une alliance bien autrement étonnante, les Girondins, reportons-nous à ce qui se passe parmi nous.

Depuis vingt ans bientôt que la France est témoin d'une tentative de réforme médicale, il s'est trouvé aussi de ces conciliateurs plus habiles que forts, qui ont essayé de renouer, comme on dit, la chaîne des temps, que, dans son aveuglement, le réformateur français avait déclarée rompue. Eh! bien, leurs travaux et leurs efforts n'ont réussi qu'à mettre dans toute leur nudité les faiblesses et les misères de la doctrine qu'ils combattaient, et à repousser la science, qui croyait enfin toucher la terre sacrée du positivisme, sur un océan de vague et d'incertitude, l'abandonnant au doute et aux mille caprices que le doute enfante. Vous pressentez qu'ici je veux parler de l'éclectisme : méthode qui consiste à n'avoir aucune méthode, doctrine qui se résume en ceci : qu'il n'y a rien de vrai et rien de faux, parce qu'en tout se rencontrent la vérité et l'erreur; pensée méphistophélique, qui tue l'enthousiasme, arrête le génie dans son essor, vous pousse en avant pour vous arrêter aussitôt, et nous rappelle les tourments de ce malheureux condamné à tourner sans cesse la roue à laquelle il était attaché.

Je le répète, toute doctrine nouvelle que l'expérience ne justifierait point, malgré l'élévation de ses principes et le séduisant de ses théories, est nécessairement fausse. Toute doctrine nouvelle que le passé de la science ne justifie point, et qui répudierait formellement l'une des découvertes antérieures, serait également fausse et devrait être repoussée. Mais toute alliance du passé et de l'avenir de la science, ne peut se faire que de la hauteur du principe nouveau qui surgit.

Pour ce qui est de l'homœopathie, Hahnemann l'a tenté dans le coup-d'œil rapide qu'il a jeté sur l'allopathie, et, en cela il nous a ouvert un champ, où il nous reste beaucoup à moissonner. Il a essayé aussi d'assigner à l'allopathie le rôle étroit qu'il croit lui être réservé. De plus, sans l'avoir dit d'une manière explicite, il nous a indiqué quelle place devait occuper l'anatomie pathologique dans la science nouvelle, et personne n'a encore mieux formulé que lui la valeur respective de l'étiologie et de la symptomatologie.

C'est ainsi, Messieurs, que procède le réformateur véritable, par opposition au pur et simple critique. L'un détruit sans édifier, et l'autre ne détruit rien; il transforme tout en coordonnant tout, et tout ce qu'il touche il le vivifie.

Or, conserver la pureté de la doctrine homœopathique, ce n'est pas prétendre établir parmi nous une unité de doctrine qui équivaudrait à une mort véritable; mais faire que nous soyons unis par une pensée commune assez large pour que toutes les diversités qui nous caractérisent puissent s'y développer harmoniquement.

Cette pensée, j'oserai vous la présenter ainsi :

La Doctrine homœopathique a pour caractère général d'être une conception nouvelle, appelée à transformer tous les éléments de la médecine.—Elle diffère des conceptions qui l'ont précédée, par ses méthodes, par son point de départ et par son point d'arrivée.—Elle leur ressemble en ce qu'elle use des mêmes moyens, sauf à leur donner un autre ordre et une autre importance. S'attaquant à tous les éléments de la science médicale et les rénovant tous, elle en est une réforme. C'est le premier point sur lequel il faut que nous soyons d'accord, car c'est celui qui doit dominer tous nos travaux.

Cette prétention est-elle trop ambitieuse?

On l'a dit depuis long-temps, tout progrès dans l'ordre scientifique a pour origine un retour vers la méthode, et par là il ne faut point entendre la prédominance à accorder à l'analyse ou à la synthèse, parce qu'analyse et synthèse sont les moyens dont la méthode se sert, sans être la méthode elle-même.

La méthode consiste à déterminer la marche à suivre pour arriver à la découverte du vrai; or, elle repose sur la décomposition et la coordination du problème qu'on veut examiner; et l'une et l'autre ne se font qu'à l'aide de l'axiome.

L'axiome une fois posé, la méthode est donnée, et celle-ci contient en germe toutes les solutions auxquelles le temps nous conduira, c'est-à-dire que virtuellement la science est faite.

L'axiome sur lequel s'appuie la méthode homœopathique, c'est la *loi des semblables*, c'est-à-dire, cette grande vérité, que la vie de l'homme ne se produit et ne s'entretient que parce que ceux qui l'ont engendré,

de même que tout ce qui concourt à l'entretenir est harmonique à sa propre nature; et l'harmonie n'est possible qu'entre des êtres de même espèce.

Au milieu des mille contingences où nous nous débattons, il n'est pas toujours facile de saisir le lien qui les unit; mais à mesure que notre pensée s'élève, et que par conséquent notre expérience s'agrandit, nous saisissons ce lien de toutes choses qu'Hippocrate avait si bien nommé, après Platon, un *consensus universus*, sans que pour cela, les différences de chaque être ou de chaque phénomène s'évanouissent à nos yeux.

Cette loi d'harmonie qui n'est pas l'assimilation ou la confusion de toutes choses, mais leur enchaînement, voilà l'axiôme homœopathique. La science ancienne le justifie au même titre qu'il éclaire la science nouvelle, et c'est en cela qu'il est vrai; car il domine les temps, les systèmes et les faits observés à travers le prisme souvent trompeur des théories.

C'est en vertu de cette loi divine que deux êtres de la même espèce donnent naissance à un troisième de même espèce qu'eux, semblable à eux, sans pour cela être identique avec eux. C'est en vertu de la même loi d'harmonie ou d'appropriation que l'aliment s'assimile au corps qu'il nourrit, que l'air atmosphérique se combine au sang qu'il vient vivifier, que l'objet qui nous impressionne se marie si heureusement aux sens qu'il frappe, que la pensée de l'homme se communique à l'homme, le convainc et l'entraîne. Sans doute, dans chacun de ces exemples, il est possible de saisir des phénomènes de désassimilation, de désharmonie et de désappropriation, qu'on me passe le mot; mais tous, néanmoins, concourent à l'harmonie de l'ensemble, et contribuent pour une part égale à celle des phénomènes qui leur sont antagonistes, à l'entretien et au développement de l'être vivant.

D'autres, avant Hahnemann, avaient entrevu cette loi d'harmonie ou d'appropriation qui préside à la formation, à l'entretien et au développement des êtres; nul, avant lui, n'avait songé que ce fût en vertu de la même loi que les maladies se guérissaient. Et c'est précisément pour avoir étendu aux phénomènes pathologiques et thérapeutiques cette loi générale devenue en médecine un nouvel axiôme, qu'il a pris son point de départ, non plus dans l'étude des causes, comme le voulaient les nosographes du dernier siècle, ni dans l'altération des organes, comme le voulurent les anatomo-pathologistes, mais dans ce qu'on a si burlesquement appelé la *matière médicale*.

Ici, Messieurs, vous trouverez la preuve de ce que j'avançais tout-à-l'heure, à savoir, que l'analyse et la synthèse sont les béquilles sur lesquelles s'appuie la méthode, sans être la méthode elle-même; car vous verrez que ces deux modes de la méthode relèvent de l'axiôme posé, sur lequel ils s'appuient, et qu'ils ont mission de justifier.

Il fut un temps où on se demandait comment s'entretenait la vie humaine, et, à cette question qu'il s'était posée, Brown répondit qu'elle se produisait et s'entretenait par *excitation*. Dès-lors, sa science fut faite, il ne s'agissait plus que de la formuler. Si la vie ne s'entretient que par *excitation*, toute maladie ne peut être qu'une déviation en plus ou en moins de l'excitation normale, et les agents thérapeutiques ne peuvent être que des excitants ou des débilitants. De même, ceux des disciples avoués ou tacites de Brown, qui suivirent les traces de Bichat, et se demandèrent ce *qu'était la maladie quand on ignore là où siège le mal*, posèrent, en le délimitant, le problème qu'ils voulaient résoudre. Ils parvinrent en effet, à préciser, dans les limites du possible, le siége des maladies, sans rien nous apprendre de leur nature et du traitement à leur opposer. En effet, en pathologie, ils nous laissèrent les deux catégories Browniennes de l'*excitation* et de l'*asthénie*, auxquelles continuèrent à correspondre les deux catégories thérapeutiques des *excitants* et des *débilitants*. Ils ne pouvaient faire autrement, puisqu'ils adoptaient la conception de Brown sur la vie, et que cette conception, une fois donnée, elle les renfermait dans un cercle fatal qu'ils ne pouvaient franchir sans inconséquence. Aussi, Cullen, Pinel, Bichat lui-même, si puissant comme anatomiste, et si pauvre comme médecin, Broussais et Rasori, pour avoir fait faire un progrès à la science, sont-ils, quoi qu'ils en disent, les disciples de Brown, et nullement des réformateurs; je ne parle point ici des éclectiques, vu qu'ils n'ont aucun caractère.

De Brown il faut donc passer à Hahnemann: car lui, il a donné cette loi générale, ou cet axiôme dont je parlais à l'instant. Au lieu de dire que la vie s'entretient par *excitation*, il l'a comprise comme s'entretenant par *appropriation*; et de suite, il s'est trouvé conduit à appliquer sa loi à la thérapeutique, et à reprendre cette pensée que Vanhelmont, lui-même, avait entrevue, lorsqu'il dit: *Ut non per contraria, neque per similia: sed duntaxat per dotata, et appropriata, instituantur medelæ, et sanationes* (1).

Sur cette base, il eût été facile à Hahnemann d'édifier aussitôt une physiologie et une pathologie nouvelles. Mais alors, il se serait renfermé dans le champ de la spéculation, car, jusqu'au moment où la thérapeutique aurait été donnée, le fait n'aurait pu venir témoigner de la loi. D'ailleurs, son axiôme l'obligeait à commencer par où il semblerait que doivent finir les réformateurs, et par où, en réalité, ils doivent commencer. La loi des semblables étant donnée, l'expérimentation sur l'homme sain était de rigueur, et l'application au malade des données fournies par cette dernière, devait conduire Hahnemann à commencer par rénover la thérapeutique; c'est là ce qui n'a point été aperçu de tous les homœopathistes eux-mêmes; et c'est pourquoi plusieurs d'entre eux tombent journellement dans cette étrange illusion, que la doctrine homœopathique n'est, après tout, qu'une branche de la matière médicale; c'est pourquoi, enfin, nous sommes exposés à avoir des *allopathistes homœopathisants*, ainsi que l'Allemagne en a beaucoup rencontré.

Un peu plus de réflexion les convaincrait que c'est au moins aussi une branche de l'hygiène.

En raison de la manière dont la vie humaine a été conçue par les médecins du passé, tous les modifica-

(1) V. *Vanhelmont opera omnia. Promissa authoris.*

teurs externes, aliments ou médicaments, ont été considérés comme des excitants, ou des débilitants. Pour les médicaments, Hahnemann a brisé ce dualisme mensonger, et est arrivé à une individualisation absolue, comme il le dit lui-même, des médicaments et des états morbides auxquels ces médicaments correspondent. Sans doute, il est possible d'entrevoir le jour où ces individualités se grouperont par des liens d'une affinité réelle, sans jamais se confondre, en vertu de cette loi d'analogie qui gouverne le monde et l'homme comme le reste de la création. Mais l'important était, avant tout, de rendre aux médicaments et aux maladies ce caractère de personnalité dont la brutalité des nosographies les avait dépouillés. Le même phénomène se produira nécessairement en ce qui concerne les aliments et tous les modificateurs externes, autres que les médicaments; car chacun d'eux jouit d'une action appropriatrice spéciale encore méconnue, et qui, par cela même, nous expose à en faire un usage qui n'est pas en rapport de convenance parfaite avec les besoins réels de notre organisation, à un moment donné.

Du jour où ce problème, ébauché jusqu'ici par Hahnemann et ses disciples, aura été suffisamment élaboré, l'hygiène homœopathique sera fondée; de même que la pathologie nouvelle le sera à son tour, du moment où les individualités morbides seront groupées entre elles par des analogies bien senties.

Restera donc à faire éclore, de la *loi des semblables*, une physiologie conforme à l'axiôme posé. Dire que dans l'état normal toutes nos fonctions sont enchaînées par un *consensus universus*, c'est donner le principe philosophique qui explique la vie physiologique sans indiquer la loi physiologique elle-même. On a fait en physiologie des divisions abstraites, fausses comme toute abstraction, et qui ont reçu les noms de fonctions d'*assimilation*, fonctions de *relation* et de *reproduction*; et on a procédé comme si chacune de ces grandes coupes étaient indépendantes entre elles.

Or, la physiologie qui découlera de la loi des semblables, recherchera surtout les harmonies et la spécificité de chacun des phénomènes physiologiques, avec celles des modificateurs externes; et ce travail, entrevu, désiré, ébauché par quelques-uns, mais qui étaient placés à un faux point de vue, donnera de la vie humaine une connaissance que nous n'entrevoyons même pas.

L'harmonie de la vie humaine et de la vie du monde, voilà la physiologie homœopathique que quelques-uns ont cherchée sans être en possession du principe qui devait la fournir. Ainsi, ils se sont inquiétés de déterminer l'influence du calorique, de l'électricité, de l'air atmosphérique sur l'économie animale; comme si chacun de ces modificateurs agissait isolément. En cela, les physiologistes ont procédé à la manière des médecins qui, dans un médicament donné, administraient tantôt la fleur, la feuille ou le fruit, la racine ou l'écorce, sans que nul ait songé, jusqu'à Hahnemann, à administrer l'individualité médicament dans sa totalité, c'est-à-dire, telle que Dieu l'a créée, pour l'approprier à nos besoins. Eh! bien, ni le calorique, ni l'électricité n'agissent sur nous isolément; mais nous sommes modifiés par des corps chauds ou froids, électrisés positivement ou négativement, par un air atmosphérique plus ou moins mélangé de parties qui lui sont étrangères. Ce sont ces actions de totalité, ces modifications d'ensemble qu'il faut étudier.

Il me semble, Messieurs, qu'ainsi il convient d'entendre que la doctrine homœopathique est une réforme médicale, et que cette conviction devant donner à nos travaux le caractère d'unité qui leur est nécessaire, quelle que soit la divergence qui d'ailleurs s'établisse parmi nous, elle ne peut intéresser la prospérité, à plus forte raison l'existence de la société dont nous vous proposons la fondation.

Conserver la pureté de la doctrine homœopathique ne veut pas dire asservir chacun de nous à une identité de pensée sur aucune question, identité qui serait fatale aux progrès à venir de l'homœopathie; mais il faut entendre que nous repoussons toute alliance de la loi des semblables avec la loi des contraires, aussi bien dans la théorie que dans la pratique, et que tous nous accordons à la loi des semblables le degré de compréhension que je viens de lui attribuer. Analogie et différence, similitude et opposition, excitation et débilitation, sont aux doctrines médicales ce que la systole et la diastole sont aux mouvements du cœur, deux termes d'un dualisme, qui, en homœopathie se rattachent à un fait plus général qu'eux; la spécificité ou l'appropriation, comme Vanhelmont l'avait si bien entrevu, et comme Hahnemann l'a si nettement exprimé, pour qui pénétrera sa pensée, sans se laisser arrêter aux mots qui l'expriment.

Le but ainsi posé, Messieurs, il me reste à vous dire quelques mots des moyens.

Les travaux de la société devront être nécessairement de deux ordres : les uns d'élaboration, ou intérieurs, et les autres de propagation, ou extérieurs.

Les travaux d'élaboration porteront sur les questions difficiles et encore obscures que l'homœopathie a soulevées. Ce fut un des vœux de Hahnemann de voir luire le jour où on tracerait un tableau général de la *psore*. Ce travail de haute portée, qui nous conduirait à des résultats très-probablement inattendus de nous tous, et pour lequel il existe déjà de nombreux matériaux, mérite de nous occuper longuement et d'une manière suivie; puis viendra la question du *dynamisme*, qui a besoin d'être beaucoup mieux précisée qu'elle ne l'a été jusqu'ici.

A côté de ces travaux d'une haute généralité, et que, pour la facilité de l'étude, nous ne manquerons pas de fractionner, se présenteront quelques questions pratiques ou d'application : je veux parler de l'interminable discussion sur les doses des médicaments, leur mode d'administration et leur répétition; de même que vous n'hésiterez pas à provoquer chez ceux d'entre nous qui sont en position de s'y soumettre, des expériences pures pour les médicaments dont l'action spécifique est douteuse ou tout-à-fait ignorée.

Vous avez tous pensé que le moment était venu de donner une nouvelle impulsion à la propagation de la doctrine homœopathique, et, à cet effet, vous avez

arrêté, dans vos réunions préparatoires, que nous aurions à nous occuper aussitôt de la fondation d'un dispensaire spécialement affecté au traitement des indigents, afin de faire jouir le pauvre des avantages de la doctrine nouvelle, et d'en donner la démonstration par le fait; il sera facile d'y établir avec le temps des leçons cliniques, où tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'homœopathie pourront être enseignés et exercés à l'art si difficile de tracer l'image d'une maladie et de trouver le spécifique qui doit en triompher. Ce sera mettre en action les principes d'une doctrine qu'il est temps aujourd'hui de songer à enseigner par la voie d'exposition.

C'est une tâche à laquelle j'ai dès long-temps songé, et que je me propose de remplir au mois de décembre prochain.

D'ici à peu, j'aurai l'honneur de vous soumettre le programme de ce cours, auquel je veux donner toute l'étendue qu'il comporte. Je serais heureux, je vous l'avouerai, qu'il reçût votre approbation; mais de toute façon, j'aurai à profiter de vos conseils pour l'accomplissement d'une œuvre, difficile par le fond même du sujet, peut-être plus difficile encore dans sa forme, en raison des susceptibilités qui nous entourent, et des préjugés qui tendent à nous déprimer.

Mais nous devons aussi songer sérieusement à rattacher autour du centre que nous allons créer tous les amis de l'homœopathie, et la province est déjà assez riche d'homœopathistes savants et dévoués, qui, concourront au moins, je l'espère, de leurs travaux, à nous faciliter les moyens de parcourir honorablement la carrière que nous avons tracée devant nous.

Il est sans exemple qu'une idée nouvelle périsse avant d'avoir porté tous ses fruits. Si donc l'homœopathie peut et doit redouter de nombreux obstacles, armons-nous de courage, le succès ne peut manquer de couronner nos efforts.

Juillet 1834.

Dr Léon Simon.

DE LA PETITE VÉROLE.

Cette maladie exotique acclimatée dans notre Europe, et qui paraissait devoir être anéantie par l'action préservatrice homœopathique de la vaccine, semble avoir acquis dans ces dernières années un nouveau degré d'intensité : la proportion effrayante des morts dans l'épidémie si meurtrière de Marseille et dans l'épidémie qui a régné l'année dernière à Paris, est au dessus de celle qu'on observait ordinairement dans les épidémies de petite vérole avant la pratique bienfaisante de la vaccine. Je ne chercherai pas à rendre raison de cette aggravation de la maladie, il me suffit que le fait soit réel et constaté. Mais il est probable que si tous les individus qui n'ont pas eu la petite vérole, avaient été vaccinés presqu'en même temps, et si l'on vaccinait tous les nouveaux nés, pendant un nombre d'années, le germe de la maladie aurait fini par s'éteindre. Cette uniformité est impossible à obtenir, tant les vieilles croyances ont de la peine à se déraciner : le médecin doit donc encore chercher un traitement à cette maladie qui rende sa terminaison moins souvent funeste.

La médecine ordinaire, surtout la doctrine physiologique, ne fait rien et laisse marcher la maladie suivant l'impulsion de la nature; ou bien elle soustrait une somme de forces qui devient si nécessaire dans les petites véroles confluentes, pendant la période de suppuration, et livre la nature impuissante à l'influence délétère à laquelle elle doit nécessairement succomber : la proportion plus grande de la mortalité, que nous avons signalée tout à l'heure, n'est-elle pas l'effet de l'adoption générale de cette doctrine dite si improprement physiologique, et de son application imprudente dans la période d'invasion, où les symptômes lui semblent indiquer avec tant d'urgence les émissions sanguines?

L'homœopathie est beaucoup plus heureuse; quoique l'expérimentation sur l'homme sain n'ait pas découvert une substance qui produise des symptômes entièrement semblables à cette maladie; malgré qu'elle ne possède pas encore un véritable spécifique, elle offre plusieurs substances qui en produisent les principaux; ainsi, le souffre, le tartre émétique et le mercure donnent des boutons semblables à la petite vérole; mais c'est surtout dans la première période (celle d'incubation) que l'homœopathie est riche en ressources avec lesquelles elle peut combattre tous ces phénomènes quelquefois si effrayants sans épuiser les forces de la nature. L'aconit et la belladone répondent à presque tous les symptômes qu'on observe dans cette période, le mal de tête, les vertiges, le saignement au nez, le délire, la somnolence, les maux de cœur, d'estomac et de ventre, la brisure des membres, les convulsions, l'agitation de la nuit, la chaleur brûlante sèche de la peau, la fièvre inflammatoire intense sont parfaitement représentées par l'une ou l'autre de ces deux substances, la dernière, surtout, lorsque les symptômes cérébraux et nerveux prédominent; la jusquiame offre aussi une grande analogie avec les convulsions ainsi que la camomille, surtout s'il y a diarrhée et qu'il s'agisse d'enfants; les vomissements opiniâtres trouvent leur correspondant dans l'ipécacuanha, ou la noix vomique, si les matières sont vertes, avec constipation. L'arsenic sert dans cette période lorsqu'une angoisse excessive indique la difficulté de l'éruption, et dans celle de suppuration lorsque les pustules deviennent noires et sont accompagnées de symptômes analogues aux effets pathogénétiques de cette substance.

Par ces ressources multipliées, si l'homœopathie ne parvient pas à abréger brusquement la maladie comme dans la scarlatine et les autres maladies exanthématiques, elle pare à tous les accidents dangereux, et la petite vérole confluente la plus grave fait son cours comme une simple petite vérole bénigne.

Les trois cas que je vais rapporter, les seuls qui se soient présentés dans ma pratique, depuis que je suis assez familiarisé avec la matière médicale homœopathique, pour oser en entreprendre l'application dans des maladies si dangereuses, en sont une preuve. Bien entendu que l'on doit toujours avoir égard à la nature des symptômes pour leur opposer les médicaments les plus appropriés.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Mademoiselle Ch., blanchisseuse, âgée de 17 ans (non vaccinée), forte, tempérament sanguin, était à son troisième jour d'éruption d'une petite vérole confluente des plus graves; toute la superficie de son corps était couverte de gros boutons confluents, la face était bouffie et couverte comme d'un masque grisâtre épais, les paupières gonflées, yeux fermés; subdélire depuis deux jours, impossibilité d'avaler par des boutons au gosier, la bouche remplie de mucosités, soif inextinguible, les mains et les avant-bras comme hâves, flasques, comme amaigris; agitation, anxiété continuelle, pouls 120 pulsat., dur et plein. (Le docteur *** nous avait priés, M. G. et moi, de voir cette malade pour essayer l'efficacité de l'homœopathie dans un cas dont il n'avait jamais vu guérir, disait-il, de semblable par la médecine ordinaire.) Le 12 octobre 1833, 9 heures du matin, mercure noir trois globules de la 12e puissanee.

Le 13, nuit très agitée, le visage est plus enflé, les mains et les avant-bras sont plus pleins, fièvre forte, pouls plus plein, le matin la tête est calme; mercure 12/00; le soir la fièvre a beaucoup diminué, le pouls est à 80.

Le 14, apirexie complète, la malade commence à ouvrir les yeux, moins de soif, appétit, bouillon.

Le 15, les croûtes du visage sont sèches, bien-être, appetit très vif, deux potages.

Le 16, les croûtes du visage tombent, celles du reste du corps se sèchent, etc., les règles paraissent.

Le 20, toutes les croûtes sont tombées, la malade est rétablie, elle n'a pas encore été à la selle, sulph. xl00.

Le 22, elle a eu deux bonnes selles, hier et aujourd'hui.

Cette jeune fille a repris ses travaux de blanchisseuse huit jours après, sans qu'il se manifestât aucun accident consécutif.

DEUXIEME OBSERVATION.

La petite Ni., âgée de 3 ans, n'a pas été vaccinée. Après deux jours de malaise, elle fut atteinte subitement, le 28 novembre, de convulsions à quatre heures de l'après-midi; ne m'ayant pas trouvé chez moi, la mère courut chez le pharmacien qui fit appliquer quatre sangsues derrière les oreilles, et donna une potion dite calmante éthérée; j'arrivai à cinq heures près de la malade, les sangsues saignaient encore, les convulsions revenaient de temps en temps par une roideur et des secousses dans tous les membres; subdélire, visage rouge; elle s'était plaint beaucoup de mal à la tête et au ventre; vomissement des boissons, soif continuelle, buvant très-peu à la fois; pouls fréquent, serré, assez fort, très-irritable, de mauvaise humeur. Bellad. x 0.

Le 29, les convulsions ont cessé quelques minutes après la prise; assoupissement, rêvasseries; ce matin moins de soif et de fièvre, visage moins rouge, une bonne selle, urines bonnes, faim, diète, eau sucrée.

Le 30, il paraît sur les joues des boutons de petite vérole qui se répandent bientôt sur tout le corps.

Le 1er décembre, les boutons couvrent tout le corps, la fièvre est plus forte, soif; merc. soluble 12 0[0.

Le 2, fièvre moins forte, les boutons blanchissent, bon sommeil la nuit, selle naturelle.

Le 4, les boutons sont très-gros, agitation la nuit, fièvre plus forte, selle tous les jours; merc. noir 12 0[0.

Le 5, la fièvre a diminué hier, sans exaspération homœopathique; ce matin, apirexie complète, appétit très-vif, l'enfant a repris sa gaîté et sa douceur habituelle.

Aujourd'hui 10, la convalescence est complète, toutes les croûtes sont tombées, l'enfant marche dans la chambre.

TROISIÈME OBSERVATION.

Ferdinand Be., âgé de 6 ans, rue Papillon, n° 9, tempérament nerveux, a été vacciné sans succès; lui seul parmi ses frères et sœurs a toujours été fort et bien portant.

Le 2 mai 1834, après s'être plaint hier de malaise, douleur de tête, la nuit a été agitée; ce matin, mal au cœur, ensuite vomissements de matières vertes, fièvre, mal de tête violent, subdélire le soir, visage rouge, yeux brillants, battements forts des carotides, langue rouge, soif, épigastre douloureux à la pression, maux de ventre, peau sèche et chaude. Ces désordres graves semblaient être les précurseurs d'une maladie éruptive, et une dose d'aconit suivie de la belladone aurait abrégé bien des souffrances; mais les parents prétendant voir que *le sang étouffait leur enfant*, n'ayant d'ailleurs jamais entendu parler de l'homœopathie, ne purent consentir à l'essayer; je me vis donc forcé dans un cas si urgent de suivre les préceptes de l'école: six sangsues à l'épigastre et au ventre, cataplasmes tièdes sur ces parties et un autre bien chaud aux pieds, infusion de mauve, diète absolue.

Le troisième jour, le 5, il commença à paraître des petits points rouges très-nombreux au visage; le lendemain, avec l'augmentation de l'étendue de l'éruption, la fièvre et les autres accidents nerveux diminuent; l'éruption offrait bien les caractères de la petite vérole la plus confluente, les boutons de la grosseur de grains de millet se touchaient sur tout le visage, les autres parties du corps se couvraient successivement.

Le 7, la fièvre augmente de nouveau, soif excessive, mal au cœur.

Le 8, les boutons du visage commencent à se remplir d'une sérosité grisâtre, ils sont flasques et mal remplis, les yeux collés le matin, langue muqueuse, sale, visage enflé, mais blême, salivation abondante, difficulté d'avaler, les mains et les bras tremblants, et comme hâves et décharnés, tout son corps n'est que pustules, pouls petit, fréquent et faible, constipation, insomnie, agitation, angoisse excessive; l'enfant qui est très-avancé pour la raison craint de mourir; il est du reste très-doux et docile.

La maladie se présentant sous un aspect si formidable, ma conscience ne me permit plus de rester spectateur inutile de ses ravages qui devaient être suivis d'une mort certaine, si on ne venait pas promptement au secours de la nature; j'annonçai donc ouvertement aux parents, le danger, qu'ils voyaient bien, l'insuffisance des secours de la médecine ordinaire, et ma détermination d'abandonner le malade s'ils se refusaient plus long-temps aux seules ressources que Dieu eût laissées en notre pouvoir, etc. Je donnai de suite un globule de la 12e puissance de mercure noir, eau sucrée pour boisson.

Le 9, la couleur du visage est plus vive, les boutons sont moins ridés, le pouls plus fort et plus plein.

Le 10, les boutons sont blancs, ronds, bombés, la langue plus propre, le pouls moins fréquent, moins de soif; mercure noir 12[0 le lendemain matin.

Le 12 et 13 l'amélioration continue.

Le 14, le visage se couvre de croûtes jaunâtres.

Le 15, la dessiccation commence au visage, l'appétit est vif, sans soif, les yeux coulent toujours beaucoup, constipation, lavement à l'eau, deux soupes grasses. Le 16, malgré la nourriture, l'enfant est toujours très-faible, attribuant cette faiblesse à la quantité énorme de pus sécrété par les boutons qui ont couvert tout son corps; je prescrivis un globule de la 15e puissance de quinquina.

Le 17, les forces reviennent, le malade se tient assis et joue sur son lit.

Le 18, il ne reste plus que l'inflammation des paupières et la constipation; le malade se lève, a bon appétit et dort très-bien: une dose minime de souffre suffit pour faire disparaître successivement ces souffrances, résidu si fréquent de la petite vérole; quinze jours après, les yeux étaient guéris et l'enfant retournait à l'école.

Certes les trois observations qu'on vient de lire offrent bien les preuves les plus convaincantes de l'efficacité de l'homœopathie; si elle n'est pas encore parvenue à arrêter d'une manière prompte et subite la durée de la maladie, elle en diminue singulièrement les souffrances et le danger.

Des médecins allemands, particulièrement le docteur Gross, ont administré le virus variolique à la 30e puissance avec le plus grand avantage dans toutes les périodes de la maladie. Hartmann assure n'en avoir obtenu du succès que dans les ophthalmies, les taches de la cornée et autres suites de la petite vérole.

Le docteur Gross précité a, en outre, employé avec succès le vaccin, soit comme préservatif pendant l'épidémie, soit comme moyen curatif. Il l'administre à la dose de 1 à 12 globules de la 3e puissance dans les deux premières périodes de la maladie (incubation et éruption). Par ses effets, la petite vérole la plus confluente est réduite à l'innocuité de la simple varicelle. Ce médicament, selon cet auteur, reste sans effets dans la dernière période de la maladie. Une seule dose suffit ordinairement; il ne faut jamais la répéter, excepté dans les cas très-graves, où après la prise la maladie continue à faire des progrès. Il cite entre autres les observations suivantes prises dans sa pratique.

Un garçon meunier, qui avait couché près de son camarade atteint de petite vérole, fut transporté chez ses parents avec les signes précurseurs de cette maladie; après avoir pris le vaccin il se fit une éruption abondante de boutons varioliques, mais qui étaient déja secs le troisième jour.

Une jeune fille, qui était déjà à la 2e période de la petite vérole, et souffrait beaucoup de la gorge, en fut aussitôt délivrée par une dose de vaccin.

Une fille de 7-8 ans, fut atteinte subitement de la manière la plus violente pendant la nuit; les symptômes de l'affection cérébrale étaient si graves que je craignais une encéphalite, je prescrivis la belladone: après le retour de la connaissance se manifestèrent des convulsions générales contre lesquelles je prescrivis la fève de saint Ignace, sans penser à la petite vérole; le troisième jour enfin, il se fit une éruption d'une quantité incroyable de boutons, j'administrai de suite le vaccin: les pustules continuèrent bien à se développer et atteignirent bientôt leur forme ordinaire; mais après trois jours, elles diminuèrent déjà et se séchèrent promptement. La maladie entière ne dura que huit jours.

Ces données sont bien dignes de fixer l'attention des praticiens, et méritent d'être constatées par l'expérience.

Dr Croserio.

HYGÆA.

JOURNAL DE MÉDECINE PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE BADOISE.

Les publications périodiques qui ont pour objet la propagation de la doctrine homœopathique se multiplient chaque jour, et le journal que nous annonçons en est une preuve. Sous le titre que nous venons de transcrire, la société homœopathique badoise se propose de publier un recueil qui aura pour objet : 1° De faire connaître tous les faits importants qui seraient à sa connaissance, que le résultat du traitement homœopathique ait été heureux ou malheureux ; 2° de publier les recherches qui se feront par suite de l'expérimentation sur l'homme sain, d'après des règles certaines et des principes fixes ; 3° de mettre en regard les communications, observations et expérimentations qu'elle recueillera dans les écoles médicales autres que l'homœopathie, et dans les sciences accessoires à la médecine ; 4° de faire connaître les applications qui seront faites de l'homœopathie à l'art vétérinaire ; 5° de publier des mémoires originaux théoriques et pratiques, ainsi que des discussions critiques sur les livres et les journaux ; 6° enfin de communiquer au public les travaux de la société homœopathique badoise. Il y a, dans les statuts qui la régissent un article qui porte que les médecins étrangers au pays de Bade pourront être admis comme membres actifs de la société. Et ceci n'est pas sans importance, car il faut que tout centre homœopathique étende ses ramifications autant que possible.

Dans les trois numéros que nous avons sous les yeux, nous avons surtout distingué un rapport du Dr Kramer, conseiller aulique, dans lequel il raconte comment s'est opérée sa conversion à l'homœopathie, et la communication du Dr Arnold, professeur particulier à Heidelberg, qui essaya de prouver par des faits la nullité, ou du moins la futilité de l'homœopathie, et qui, après avoir vu et s'être rendu compte de ce qu'il avait observé, a dû obéir au cri de sa conscience et adopter l'homœopathie.

Viennent ensuite quelques communications pratiques du Dr Segui de Heidelberg, qui est parvenu à guérir ce qu'il nomme une encéphalite chronique au moyen de la *belladone* et du *soufre*, et qui a triomphé d'un érysipèle de la face au moyen de la belladone, sous forme de simple teinture et d'extrait, et à des doses très-élevées. Nous rapportons ce dernier fait pour montrer qu'en Allemagne la question des doses, malgré ce que Hahnemann en a dit et écrit avec tant de sagesse et d'insistance, n'est point encore assez généralement suivi. Le Dr Arnold rapporte aussi l'observation d'un hydrocèle guéri par l'*arnica*, le *conium* (ciguë) et le *soufre*, et celle d'un carreau dont il a triomphé en employant la *belladone*, le *soufre* et l'*arsenic*.

L'artiste vétérinaire Sehmayer raconte plusieurs cures obtenues par lui sur les animaux domestiques. Ainsi l'*aconit* et la *bryone*, à la dose de cinq gouttes de la 15e atténuation, lui ont bien réussi dans les pleuro-pneumonies ; la *belladone*, l'*aconit*, la *douce-amère*, l'*arsenic* et le *soufre* ont triomphé de gonflements inflammatoires des glandes sous-maxillaires chez les chevaux. Il a traité plusieurs tympanites chez la race bovine au moyen de la *camomille*, à laquelle il substituait la belladone lorsque la maladie prenait un caractère chronique.

Nous nous arrêterons quelques instants à un mémoire du professeur Werber de Fribourg, mémoire dont il suffit de transcrire le titre pour en faire sentir l'importance : *Essai de conciliation entre l'allopathie et l'homœopathie.* Dans ce mémoire, dont l'auteur n'a encore publié que la première partie, il envisage l'homœopathie comme une théorie complètement élaborée et entièrement constituée, et il part de ce point pour la comparer à la vieille allopathie si fortement arrêtée jusqu'en ses détails. Malgré ce vice du mémoire de M. Werber, nous ne pouvons qu'admirer son style brillant, ses pensées hardies et ingénieuses, la profondeur de ses vues et l'élévation philosophique de ses pensées.

Dans le mémoire dont il s'agit, l'auteur adresse à l'homœopathie de rudes et sévères reproches que, dans les numéros suivants, quelqu'un de nous se propose de repousser. Mais l'allopathie y est peut-être encore moins ménagée. A la manière dont M. Werber distribue l'éloge et le blâme, il est facile de voir qu'il tente une conciliation, et qu'afin de ramener l'homœopathie et l'allopathie à un traité de pacification, il croit utile de mettre en évidence les vertus et les vices de chaque système. Comme moralité, il y a une louable charité dans la manière de procéder de M. Werber ; mais comme science, il s'abuse, car s'il veut une régénération de la médecine, il prétend l'opérer avec des éléments empruntés à chaque école. C'est l'homme qui, pour éviter l'éclestisme, tombe dans le syncrétisme sans s'en douter.

Il veut qu'il en soit de la médecine comme de la politique, où deux systèmes ennemis se combattent à outrance. Dans ce partage, le rôle *révolutionnaire* lui semble appartenir à l'homœopathie, en même temps que l'allopathie lui apparaît comme essentiellement *réactionnaire* ou conservatrice.

« Dans son orgueil et sa jactance, dit-il, l'homœopathie » veut fonder une ère toute nouvelle dans l'histoire de la » médecine. Elle ne veut pas être la continuation et le dé- » veloppement de l'idée historique de la médecine, mais con- » struire un monde nouveau, avec des éléments et des prin- » cipes tout-à-fait neufs ; renier l'ancienne médecine dans sa » dignité historico-philosophique. Voilà pourquoi nous lui » croyons un but essentiellement révolutionnaire, et qu'elle » nous semble manifester une tendance destructive de toutes » les anciennes institutions médicales.

» L'allopathie, au contraire, s'attache de toutes ses forces » à ses dignités et à ses honneurs ; elle ne veut rien aban- » donner de sa science et de sa doctrine décrépites ; elle se » défend avec aveuglement et violence, contre la ruine » incessante due à son ancienneté, et représente ainsi le » parti réactionnaire en médecine (p. 106). »

La question soulevée, plutôt que résolue ici, se trouve repoussée, quoique d'une manière bien imparfaite, dans le Mémoire du Dr Rummel, dont il a été question dans le numéro précédent. C'est un point de la science qui exige trop de développements, pour que nous essayons même de l'esquisser dans une annonce. Qu'il nous suffise de faire connaître la conclusion du docteur Werber.

Tous les principes nouveaux que consacre l'homœopathie, lui semblent avoir le défaut d'être trop exclusifs. Les immortels travaux de Hahnemann ont fait faire un pas immense à la thérapeutique, et l'homœopathie doit être envisagée comme l'introduction du spiritualisme en médecine, tandis que l'allopathie représente le matérialisme. Il faut donc, dans cette hypothèse, que le spiritualisme homœopathique vienne animer et vivifier le matérialisme des allopathes, pour que la médecine devienne toute organique, et qu'en revanche, l'homœopathie perde de sa jactance, et l'allopathie de sa folle et malheureuse opiniâtreté.

Nous reviendrons sur le compte de M. Werber de Fribourg.

Enfin, cette livraison se termine par l'annonce de quelques publications nouvelles, et nous indiquerons les titres de celles qui ne sont point encore connues en France.

1°. *Thèses fondamentales de la doctrine de Hahnemann, considérées sous le rapport pratique ;* par le Dr Schrœn. Ce livre est recommandé, avec beaucoup d'instances, aux amis de l'homœopathie, par le Dr Griesselich.

2°. *Répertoire général du journalisme homœopathique ;* publié par une société de médecins homœopathistes, première livraison. Leipsig, 1834. C'est un résumé de tout ce que les autres journaux ont publié de bon et d'utile. Mais la première livraison ne répond que fort imparfaitement au but que les auteurs se sont proposé. On voudrait un meilleur choix des articles admis et réimprimés.

3°. *L'Homœopathie envisagée à la lumière du bon sens*, par le Dr Harlin. Stuttgard, 1834.

4°. *L'Homœopathie envisagée à l'ombre du bon sens ;* par le mandarin émigré Ho-Ang-Fu-Tsé. C'est le titre d'un pamphlet qu'annonce le Dr Griesselich, et dans lequel il se propose de répondre à la brochure précédente.

Le Dr Griesselich, en annonçant notre journal, se réjouit des progrès que fait en France la doctrine homœopathique ; il exprime le désir que nous publiions des travaux originaux, et que nous ne nous tenions pas attachés aux traces des Allemands. Déjà nous nous sommes assez éloignés de leur direction, pour que nous soyons disposés à accueillir ce conseil.

Dr KIRSCHLEGER.

PARIS, IMPRIMERIE DE BETHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 20. — TOME I. 15 SEPTEMBRE 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement : 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser, pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

PROGRAMME

D'UNE

CLINIQUE HOMOEOPATHIQUE,

LU A LA SOCIÉTÉ

DE MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE DE PARIS.

Messieurs,

Vous avez décidé qu'une exposition théorique de la doctrine homœopathique serait faite à la rentrée des études, qu'il serait fondé un dispensaire où les malades recevraient des soins gratuits, et que dans ce dispensaire il y aurait un enseignement clinique.

Dans peu de jours, mon ami, le Dr Léon Simon, exposera devant vous le plan qu'il a conçu, la méthode qu'il emploiera pour exposer aux médecins et aux élèves la doctrine de notre vénérable maître, et l'esprit dans lequel il a conçu la critique des autres doctrines. Lui-même vous fera connaître ses vues à ce sujet : je désire vous entretenir à mon tour de ce que je me propose de faire pour l'enseignement clinique.

La tâche que je m'impose envers le public médical est belle et difficile : aussi, Messieurs, je sens vivement la nécessité de venir vous soumettre mon plan. Je serai heureux de m'aider de vos lumières.

L'enseignement de l'homœopathie eût été fort imparfait si nous nous fussions contentés d'en exposer la théorie. Vous avez tous senti qu'il fallait la démonstration pratique, car en dernière analyse que veulent les médecins ? voir des faits. Ne disent-ils pas que le raisonnement est trompeur ? eh bien, appuyons la théorie par des faits pratiques et que les deux cours viennent se prêter un mutuel secours.

Ainsi, le cours clinique que nous allons bientôt ouvrir aura pour but principal de démontrer que l'expérience est d'accord avec la théorie. En même temps il sera pour les médecins qui n'ont point encore fait une étude approfondie de l'homœopathie, un puissant moyen de s'instruire dans l'application de la nouvelle science. Les élèves viendront y acquérir des connaissances qu'ils ne pourraient rencontrer dans les anciennes écoles. Dans le cours de ces travaux, nous signalerons aux théoriciens les lacunes qu'il leur reste à combler.

Pour démontrer la théorie par les faits, je suppose que ceux qui suivront la clinique auront déjà connaissance de la théorie exposée par le Dr Léon Simon, car nous devons faire marcher de front ces deux parties de la science; dès-lors, les auditeurs assisteront à la vérification de l'axiôme sur lequel repose toute la science nouvelle. Je réaliserai les promesses de la théorie. Je reprendrai en sous-œuvre tout ce qui aura été dit dans le cours d'exposition.

On y aura développé la manière de tracer un tableau de la maladie. Eh bien, je procéderai à l'interrogation des malades ; notant avec soin les antécédents, les maladies antérieures, les traitements subis jusqu'à ce jour.

Nous tiendrons compte de l'âge, du sexe, de l'aspect général de la constitution, ainsi que des prédominances d'organes, des habitudes intellectuelles, morales et physiques.

L'état actuel se compose des phénomènes qui se produisent dans une triple direction : l'état physique proprement dit, l'état intellectuel, l'état moral.

Quand on connaît exactement les phénomènes qui se développent dans ces trois manifestations de notre

vie, on connaît le mal : on a formé son diagnostic.

On s'aide de la pathologie des anciens, on s'aide de l'anatomie pathologique pour arriver à ce résultat, et nous démontrerons que c'est une grande erreur de penser que ces travaux sont frappés d'une nullité absolue, ou seulement d'une médiocre importance : telle n'est point notre opinion.

Nous essaierons de les présenter sous leur véritable jour, et par conséquent nous montrerons jusqu'où s'étend leur influence.

Nous porterons ensuite le pronostic, et c'est ici que, faisant un rapprochement avec les anciennes écoles, on pourra juger de toute la supériorité de l'homœopathie. Le traitement alors viendra confirmer nos jugements.

Dans le traitement, on ne nous verra pas ballottés de système en système, tantôt Broussaisien, tantôt Brownien, être éclectique enfin. Nous sommes plus heureux : nous possédons le fil conducteur pour sortir du labyrinthe. Notre boussole nous orientera toujours, car la loi de l'analogie est un guide fidèle.

Mais pour que le médicament soit parfaitement analogue, homœopathique, il doit remplir aussi exactement que possible toutes les conditions de l'analogie.

Il ne suffit pas dans tous les cas qu'un médicament pour être homœopathique produise des symptômes semblables à ceux qu'on veut guérir, il faut qu'il s'approprie à la cause occasionnelle. Un exemple simple fera mieux saisir ma pensée : la douce-amère est convenable dans les diarrhées produites par un refroidissement; beaucoup d'autres médicaments produisent des flux de ventre et cependant ne sont pas aussi convenables dans ce cas.

Ainsi donc, nous apporterons une attention toute particulière aux causes occasionnelles.

Nous tiendrons également compte de la constitution de l'individu, car tous les remèdes ne conviennent pas à tous les tempéraments.

Quoique la pulsatille, par exemple, ait une très-grande analogie dans ses effets purs avec la noix vomique, ces deux substances ne s'emploient pas indifféremment. La première est appropriée aux constitutions lymphatiques d'un caractère doux et tranquille, tandis que la noix vomique convient aux individus vifs, emportés, colères, etc.

La constitution médicale régnante imprime un cachet tout particulier aux maladies, et les médicaments doivent nécessairement varier suivant ces constitutions. Ainsi, dans la constitution médicale dont nous venons d'être témoins, la camomille, le mercure et la belladone ont joué un très-grand rôle.

L'analogie tirée des cas antérieurs est également d'un grand secours pour le médecin versé depuis longtemps dans la pratique.

On croirait, à entendre les adversaires de l'homœopathie, que rien n'est plus aisé que de découvrir le remède convenable. C'est malheureusement une erreur. Toutefois, il y a un bon nombre de cas dont on connaît parfaitement les spécifiques. Ce sont ceux où la maladie est due à un miasme aigu : la scarlatine, la rougeole, la coqueluche, la variole sont dans cette catégorie; et alors peu de médicaments couvrent les symptômes du mal qu'on veut combattre.

Dans les maladies chroniques, le choix est souvent très-embarrassant.

Nous nous attacherons particulièrement à ces cas épineux. Après avoir exactement relevé les symptômes, nous les classerons suivant leur degré d'importance, en nous efforçant de découvrir ceux qui sont caractéristiques. Nous les soulignerons avec soin; ce sont ces symptômes qui doivent être parfaitement couverts par le médicament.

Quand plusieurs médicaments paraissent couvrir les symptômes caractéristiques, on examine soigneusement les phénomènes morbides secondaires, ceux qui sont placés sur un plan encore plus éloigné, s'il est nécessaire, et on se décide pour le médicament qui les renferme le mieux, tout en répondant aux phénomènes principaux.

Cette manière de procéder dans notre clinique nous conduira à de nouveaux travaux qui seront, je l'espère, d'une grande importance pour l'application de l'homœopathie. Nous arriverons à une appréciation de plus en plus exacte de la valeur de tous les phénomènes produits par les médicaments sur l'homme sain; alors nous parviendrons à combler une lacune immense, en arrivant à la coordination des symptômes.

Je ne terminerai pas ce que je voulais avoir l'honneur de vous exposer, sans dire quelques mots du régime alimentaire, de l'esprit dans lequel j'en traiterai dans la clinique. Les homœopathes ont jusqu'à présent présenté le régime avec une telle sévérité, que pour mon compte je pense que si les malades étaient forcés de s'y conformer pour obtenir une guérison, peu d'entre eux seraient susceptibles de recouvrer la santé.

D'une autre part, les médecins allopathes s'efforcent de faire croire au public que si nous avons des succès on doit les attribuer à un régime alimentaire bien entendu.

Je chercherai à démontrer par les résultats pratiques l'inutilité des précautions minutieuses prescrites par les uns, et je combattrai en même temps l'opinion des seconds en leur prouvant par des faits que le régime n'est que secondaire dans nos guérisons.

Règle générale, le malade doit proportionner son alimentation à sa capacité digestive. Quant au choix des aliments, il est en grande partie déterminé par l'instinct du malade; car tel ou tel aliment est digéré par un individu et qui ne l'est pas par d'autres. Il faut donc tenir un grand compte de cette sorte d'affinité qui entraîne instinctivement un malade vers une substance plutôt que vers une autre.

Je sais, Messieurs, que ces idées ne seront pas admises immédiatement par tous les homœopathes; cependant je peux vous affirmer que beaucoup d'entre eux ont déjà fait justice de ces régimes imprimés, où une énorme quantité de substances étaient défendues. Au reste, ma pratique me convainc tous les jours davantage de la vérité des opinions que je viens d'émettre. J'exposerai en détail dans le cours tout ce

qui a rapport à cette question; je ne fais que vous l'indiquer ici.

Et je crois, Messieurs, que dans le public médical, comme chez tous les incrédules, nous aurons fait un pas immense quand nous aurons démontré que la diète homœopathique n'est point notre arme principale.

Les travaux que nous accomplirons dans la clinique seront recueillis avec soin, et à cet effet des élèves en médecine seront chargés de relever les observations avant que l'un de nous arrive à la clinique. Alors nous rectifierons ou compléterons l'historique s'il y a lieu, et nous déterminerons le médicament à administrer. Cette manière de procéder nous fera gagner un temps considérable, et nous permettra par conséquent de donner des soins à un bien plus grand nombre de malades que si nous étions obligés de relever complètement l'observation de chaque malade devant les médecins ou les élèves qui assisteraient à notre clinique.

Dr Curie.

TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE

DE L'ARTHRITIS.

L'arthritis aiguë, appelée aussi goutte inflammatoire, fait partie des maladies si nombreuses que l'allopathie laisse dégénérer en affections chroniques, autrement dit en maladies absolument incurables pour elle. C'est en vain qu'elle déploie tout l'arsenal de ses moyens antiphlogistiques et de sa thérapeutique rationnelle; quoi qu'elle fasse, les malades qui s'adressent à elle, en pareille circonstance, peuvent se considérer comme étant condamnés à traîner une existence de douleurs et de tortures; car des rémissions de quelques mois et même de quelques années ne sont point une guérison.

Les symptômes de l'arthritis ont été divisés en symptômes précurseurs de la goutte, et en symptômes propres à la goutte confirmée.

Les premiers consistent dans un dérangement des fonctions digestives et assimilatrices qui se dénote par de l'anorexie, de la flatulence et de l'épigastralgie, de la pesanteur et de la tension à l'abdomen, de fréquents borborygmes, une bouche pâteuse, et la langue recouverte d'un enduit muqueux, des selles séreuses ou une constipation opiniâtre, des affections catarrhales plus ou moins fréquentes des voies respiratoires et urinaires, ainsi que des organes génitaux, la présence d'hémorrhoïdes, et l'éjection d'urines troubles et muqueuses.

D'autres symptômes se font également remarquer dans les articulations qui seront plus tard le siége de l'arthritis. Déjà, on y éprouve un sentiment de froid ou de chaleur, de la raideur et de la pesanteur, une douleur tiraillante et parfois de l'insensibilité. Les facultés intellectuelles commencent à s'altérer, on est indolent et on ressent un malaise général. Les malades deviennent tristes et moroses, leur physionomie s'altère d'une manière visible.

Les symptômes de l'arthritis confirmée consistent en des douleurs subites dans les articulations des extrémités, douleurs qui d'abord ont pour caractère d'être térébrantes, rongeantes, incisives, et deviennent parfois tellement intenses que les parties affectées ne supportent pas la moindre pression, et sont incapables du plus léger mouvement. Ces douleurs augmentent avec l'exacerbation fébrile qui d'ordinaire a lieu le soir ou la nuit. La chaleur extérieure calme ces douleurs, qui ont la propriété d'abandonner subitement leur siége primitif pour se porter sur d'autres organes. La rougeur ne se manifeste qu'autant que la douleur a déjà duré quelques heures; elle est accompagnée de chaleur et d'une tumeur dure, offrant le caractère érysipélateux. C'est au moment où les symptômes locaux apparaissent que la fièvre se déclare. Alors, il y a suppression plus ou moins complète des secrétions et des excrétions.

Les causes occasionnelles les plus fréquentes de l'arthritis aiguë sont: le sexe masculin, l'âge adulte, la constitution dite lymphatique, une vie oisive et sédentaire, l'abus des plaisirs de la table, et surtout l'usage habituel des spiritueux, enfin l'excès du coït. Les maladies psoriques répercutées et les maladies syphilitiques mal guéries, sont aussi du nombre des causes occasionnelles.

Thérapeutique des prodrômes de l'arthritis, — Ici, la guérison de l'arthritis est encore facile. L'arthritis des fonctions digestives trouve son remède le plus souvent dans la *noix vomique;* dans d'autres cas, la *camomille* réussira; d'autres fois, ce seront ou la *bryone* ou la *fève de saint Ignace* qui rempliront ce but, selon les circonstances et le caractère du malade.

Lorsque la maladie se présentera accompagnée de fièvre sub-inflammatoire chez des personnes irritables, sanguines et pléthoriques, il faudra commencer le traitement par une dose d'*aconit*.

Mais si l'arthritis est confirmée et que plusieurs articulations soient affectées à la fois, que les douleurs offrent le caractère lancinant et déchirant, surtout la nuit, et qu'on ait affaire à des sujets lymphatiques, au visage pâle et défait, si surtout il n'y a aucune rémission dans les douleurs, c'est le *fer* qu'il convient d'administrer. — Lorsque l'exacerbation des douleurs coïncide, le soir ou la nuit, avec celle de la fièvre concomitante, pour peu qu'il s'agisse d'arthritis vague où les douleurs se transportent subitement d'un organe à un autre, c'est la *pulsatille* qu'il convient d'administrer; et, dans ce cas, il est presque permis de la considérer comme spécifique. Le *cocculus* réussit très-bien dans l'inflammation arthritique du genou accompagnée de douleurs lancinantes. Si l'exacerbation a lieu dans la matinée, la *noix vomique* est préférable. Dans le cas où les douleurs augmentent par le mouvement, c'est la *bryone* qui convient; mais si l'inflammation locale se complique d'érysipèle, il faut administrer le *rhus* ou la *belladone*, selon les symptômes. Toutes les fois que les symptômes gastriques sont très-prononcés, que la vomiturition, la flatulence et la diarrhée persistent, et que la langue continue à être chargée, malgré les

progrès de l'affection locale, il faut employer l'*antimoine cru*. Lorsque l'œdème des jambes accompagne la douleur arthritique du genou ou des articulations du pied, et lorsque celles-ci augmentent par le toucher, c'est le *china* qui convient.

Le *mercure* rend les meilleurs services dans les panaris arthritiques et la tuméfaction des phalanges des doigts; le *staphysaigre* est un remède beaucoup mieux approprié dans les nodosités arthritiques des articulations de ces mêmes phalanges. La *bryone* est surtout recommandable dans la tumeur arthritique du pied, accompagnée de rougeur et de chaleur. Dans la podagre, c'est surtout le *veratrum album* et le *lædum palustre* qui conviennent. Une douleur sourde, qui semblerait provenir de l'entorse de l'articulation du gros orteil, ou même une douleur vague et inexprimable dans le pied du malade, accompagnée d'un sentiment d'inquiétude intérieure, comme si le membre reposait sur un corps dur, et qui oblige à mouvoir de côté et d'autre les parties affectées, trouve son remède dans l'*arnica*.

Mais le remède le plus efficace dans les cas d'arthritis aiguë ou chronique, et même dans la période des prodrômes, c'est le *soufre* à la troisième ou à la quatrième atténuation : une dilution plus élevée convient surtout dans les cas d'arthritis chronique. D'autres anti-psoriques conviennent aussi dans la goutte chronique, et le *graphite*, la *calcarea*, le *charbon* animal et le *charbon* végétal figurent au premier rang. S'il y a complication de syphilis, le *mercure* et l'*acide nitrique* sont d'un grand avantage.

Rien de plus difficile à obtenir que la cure radicale de l'ophtalmie arthritique, qui se reconnaît à son apparition subite après que les symptômes de goutte qui existaient dans d'autres organes ont brusquement disparu. Elle se caractérise par une vive rougeur de la conjonctive, accompagnée de douleurs lancinantes et compressives du globe de l'œil, avec photophobie; elle affecte le plus souvent la cornée, qui est très-douloureuse et s'obscurcit. Cette inflammation, d'un caractère spécifique, donne lieu à des exsudations et à des suppurations très-dangereuses, et se termine très-fréquemment par des ulcérations de la cornée, un staphylôme, un leucôme, ou un prolapsus de l'iris. Dans ce cas, l'*aconit*, la *belladone*, la *noix vomique*, la *pulsatille*, le *mercure*, le *veratrum album* et le *foie de soufre* sont des médicaments parmi lesquels il convient de choisir; mais le plus souvent on sera forcé d'avoir recours aux antipsoriques.

S'il survient une métastase arthitique sur l'un des organes importants à la vie, comme l'estomac et les intestins, le cerveau, le foie, les reins, les bronches, il faut avoir recours à plusieurs médicaments dont les principaux sont : dans le cas de gastrite arthritique, la *noix vomique*, l'*aconit*, la *bryone* et la *camomille*. S'il s'agit d'entérite chronique, la *coloquinte*, la *pulsatille*, la *coque du levant*, le *veratrum album*. Contre l'hépatite chroniqne, le *mercure*, l'*antimoine*, la *belladone* et la *pulsatille*. Dans le cas de néphrite, les *cantharides* et le *cannabis*.

D'après cet extrait de la thérapie de Hartmann, il est facile d'apprécier les ressources immenses que l'homœopathie offre contre l'arthritis, et en les comparant à l'indigence de l'allopathie, qui est au bout de ses ressources lorsqu'elle a décrit le cercle obligé des saignées, des sangsues et des purgatifs minoratifs, si l'état du tube digestif ne lui enlève pas cette frêle et dernière ressource, la préférence ne peut être douteuse. Nous terminerons en rapportant une observation du docteur Gross.

Au neuvième volume des *archives homœopathiques*, le docteur Gross parle d'une arthritis vague qui, dans le printemps de 1830, affecta plusieurs personnes des environs de Dresde; ici les douleurs arthritiques abandonnaient avec la plus grande facilité un organe ou un membre pour se porter sur un autre. Les articulations étaient tuméfiées et d'un rouge luisant. Elles ne supportaient pas le plus léger attouchement. Les douleurs étaient insupportables et causaient des élancements spasmodiques, accompagnés d'une sensation de rongement; la nuit, surtout, les douleurs étaient atroces, et ne permettaient pas le moindre repos. Les malades gémissaient continuellement. Dans cette espèce d'endémie, le *manganèse carbonaté* opéra tout le bien désirable. Si la maladie se manifestait sous la forme d'*Ischias nervosa*, que la douleur consistât en un tiraillement violent, s'étendant de la hanche aux malléoles, si surtout les malades ne pouvaient tenir en repos le membre affecté, et que, pour obtenir du soulagement, ils fussent obligés de le mouvoir légèrement, l'*arsenic* procurait une guérison prompte et facile. La *teinture de soufre* réussit aussi au docteur Gross dans d'autres formes de l'arthritis vague.

Dr KIRSCHLEGER.

ANGINE PULTACÉE.

Je fus appelé, il y a quelque temps, auprès du petit B...., enfant qui jouit habituellement de la meilleure santé, et qui était indisposé depuis quelques jours, sans que son indisposition offrît aucun caractère précis jusqu'à la veille du jour où je le vis pour la première fois; alors les symptômes que je vais rapporter commencèrent à se dessiner.

Il y avait fièvre intense; le pouls donnait cent vingt pulsations au moins par minute; le petit malade se plaignait de douleurs de tête, la face était injectée, les amygdales et le voile du palais très-fortement gonflés et recouverts d'une couche de mucosités épaisses. Le malade avait la bouche constamment ouverte et renversée en arrière, ce qui tenait à la difficulté d'exécuter l'acte de la respiration, et la langue sortait de la cavité buccale; le cou était gonflé, une quantité considérable de mucosités s'échappait par le nez.

Le ventre était gonflé, chaud, peu douloureux à la pression. Il y avait constipation.

Quand je vis le petit B...., il n'avait été soumis qu'à un traitement à peu près insignifiant, consistant en lavements émollients, cataplasmes sur l'abdomen, et infusion de violettes pour boisson. Je lui fis prendre un globule d'aconit, et j'ordonnai que la dose en fût répétée six heures après. Ce premier médicament n'eut point d'effet marqué, seulement la fréquence du pouls diminua d'une dizaine de pulsations par minute; l'affection de la gorge était évidemment accrue; la bouche était fortement ouverte, la langue sortait de la cavité buccale, le malade penchait fortement la tête en arrière, afin de favoriser l'entrée de l'air atmosphérique dans la trachée; il était fort abattu et sommeillait sans cesse. Je prescrivis deux globules de belladone à la 30e dilution. Il fut visible pour tous ceux qui observaient le malade que le mal éprouva

une aggravation sensible; la fièvre prit plus d'intensité, le ventre devint plus chaud, l'enfant renversait la tête d'une manière encore plus forte qu'auparavant; la nuit il y eut du délire.

Le matin, le petit B.... était à peu près dans le même état que la veille, avant l'administration de la belladone. Je fis prendre un seul globule du médicament, et le lendemain, sans aggravation notable, il était visible que le mal commençait à céder. Le pouls était à cent vingt pulsations, le ventre légèrement aplati, la langue un peu moins hors de la bouche. L'enfant, quoique toujours assoupi, sortait moins difficilement de cet état; la bouche paraissait toujours fort gonflée, et un liquide crémeux tapissait les amygdales et le voile du palais.

J'administrai encore un globule de belladone; le lendemain l'état du malade s'était encore amélioré, car la langue sortait beaucoup moins de la bouche, les glandes du cou avaient diminué, la somnolence était moins opiniâtre, et même le petit malade avait cherché à s'amuser.

Je prescrivis un globule de mercure soluble à la 15e dil., ce médicament eut le résultat le plus favorable. Dès le lendemain, sans aggravation perceptible pour les parents, l'état du petit B.... n'offrait plus rien d'alarmant, la langue était rentrée, les glandes du cou beaucoup diminuées; le voile du palais, les amygdales étaient infiniment moins gonflées; le mucus sortait avec plus de facilité, le pouls donnait cent et quelques pulsations, le ventre n'était presque plus chaud.

Je ne donnai rien ce jour-là, et le lendemain le mieux avait encore augmenté. Je fis prendre encore 0[15 mercure soluble, ce fut le dernier médicament. L'enfant recommençait depuis deux jours à s'amuser, et il put, vingt-quatre heures plus tard, rester levé quelques heures. L'appétit ne reparut qu'un peu plus tard, et peu de jours suffirent pour rendre à l'enfant toutes ses forces.

J'ai rapporté cette observation comme exemple d'une maladie très-aiguë, terminée d'une manière plus prompte que si l'on eût déployé tout l'appareil antiphlogistique, qui, fort souvent, dans des cas aussi intenses, n'empêche pas une terminaison fatale. Dans la supposition même que par les antiphlogistiques on réussît à sauver tous les malades atteints violemment, il ne faut pas oublier que c'est, dans tous les cas, au grand détriment de la constitution qui, pour long-temps, reçoit une fâcheuse atteinte de la soustraction d'une grande quantité de sang, jointe au dépérissement qui est la suite inévitable d'une diète absolue et souvent forcément prolongée; tandis que notre petit malade, qui n'a point été saigné, qui n'a été que peu de jours à la diète, a repris ses forces en fort peu de jours.

Si nous ouvrons la matière médicale pure de notre vénérable maître, nous trouverons aisément la preuve que ma conduite auprès de cet enfant a été dictée par la similitude qui existait entre le mal et l'action des médicaments sur l'homme sain.

J'ai cru devoir d'abord attaquer l'état général qui avait un caractère évidemment inflammatoire, et c'est pourquoi j'ai débuté par l'aconit : l'effet a répondu à mes prévisions. Cependant, malgré le succès obtenu par les deux doses d'aconit, je n'ai point voulu persévérer, parce que l'état inflammatoire général était un peu apaisé, tandis que l'état local avait reçu une très-faible influence. Un nouveau spécifique répondant à l'état général aussi bien qu'à l'état local était devenu indispensable, mon choix tomba sur la belladone, en raison de son analogie d'action, et parce que c'est un médicament très-approprié à l'enfance. Le succès est venu témoigner de l'opportunité de son administration; toutefois, je n'insistai pas davantage sur son emploi, parce que les symptômes restants me parurent très-appropriés au mercure. En effet, la langue était recouverte comme d'une pellicule, ainsi que le voile du palais et les amygdales; en outre, il y avait beaucoup de gonflement aux ganglions cervicaux. Les symptômes ne se rencontrant pas aussi complètement dans la belladone que dans le mercure, je n'ai point hésité à changer de médicament, et le succès est encore venu démontrer ici le bon choix du remède.

Tous ceux qui ont vu cet enfant pendant sa maladie ont été surpris de la manière rapide dont il s'est remis d'un état vraiment effrayant. Sans doute l'on voit des angines intenses se terminer en quelques jours, sans traitement, ou avec un traitement adoucissant ou plus puissamment antiphlogistique. Mais un état aussi grave que celui du petit B...., ne disparaît jamais seul, et par tous les traitements, la guérison se fait assez long-temps attendre; et même, dans l'immense majorité des cas, le sujet conserve long-temps une très-grande faiblesse.

L'angine, d'ailleurs, était loin d'être simple, on n'a qu'à consulter l'observation pour s'en convaincre. Il s'y joignait un état général très-grave. L'angine était pultacée, couenneuse, et si l'on consulte les auteurs, tous diront que cette maladie se termine fort souvent par la mort.

Les homœopathistes consommés dans leur art, me demanderont peut-être pour quelles raisons j'ai eu recours à la belladone à la suite de l'aconit, pourquoi je n'ai pas préféré le mercure; en voici les motifs.

On se rapelle que dans le dernier numéro du journal j'ai publié différentes observations de scarlatine; eh bien, l'enfant dont il est question ici, habite la maison où je venais de traiter plusieurs scarlatineux, il avait communiqué avec eux, et fut atteint huit ou dix jours après que les autres enfants furent guéris; il tomba malade subitement, sans cause appréciable, ayant joui jusque là d'une parfaite santé.

Je pensais que cet enfant, quoique n'ayant pas de rougeur à la peau, pouvait être atteint par la cause productrice de la scarlatine, et qu'en conséquence le spécifique le plus convenable était la belladone, et cela, d'autant plus que les symptômes répondaient bien à ceux produits par la belladone sur l'homme sain.

Je sais fort bien qu'on peut combattre l'idée que je viens d'émettre; mais ce n'est point le seul fait de ce genre dont j'ai été témoin; j'ai vu assez fréquemment des maux de gorge intenses régner pour ainsi dire épidémiquement à l'instant où il existait une épidémie de scarlatine : plus d'un médecin praticien ont adopté cette manière de voir.

Il est d'ailleurs de la dernière évidence que la belladone a produit des effets heureux. J'ai passé à l'emploi du mercure lorsque les symptômes inflammatoires locaux et généraux avaient déjà considérablement baissé.

Les matières pultacées, caséeuses, ne diminuant pas, le mercure alors eut un effet si prompt, qu'au deuxième globule l'arrière bouche fut complètement nettoyée.

Dr Curie.

L'acarus de la gale, de même que le tœnia, est le produit de la psore.

L'étiologie de la gale, comme celle d'une multitude de maladies, a de tout temps piqué la curiosité des médecins observateurs; aussi que de theories différentes n'a-t-on pas exposées sur ce point! Tantôt on faisait naître *la sordide maladie d'une matière fermentescible*, tantôt *d'un principe âcre* déposé sur divers points des téguments. Enfin, l'*acarus*, indiqué au treizième siècle par le professeur arabe Avenzoar, signalé plus tard par Moufet, médecin anglais, fut découvert de nouveau dans les boutons de la gale par Bonomo, et décrit avec tant d'exactitude, que Wichman, en 1791, n'eut rien à ajouter au tableau de son prédécesseur.

L'animal est de forme arrondie; il possède six pattes assez rapprochées de la tête, et présente un peu de ressemblance avec la tortue. Goeze, le fameux naturaliste allemand, a certifié son existence, et approuvé la description de Wichman; et si MM. Biett, Latreille et d'autres contemporains se sont livrés sur les boutons de la gale à des recherches inutiles, si M. Galès, au dire de M. Raspail, en a imposé à la crédulité publique, le Mémoire lu dans une des dernières séances de l'Académie semble devoir établir irrévocablement la découverte d'Avenzoar, et celle des médecins qui, partant de son assertion, sont arrivés à la confirmation du fait.

Voilà donc enfin la *cause* de la gale et de sa contagion *trouvée* et *bien prouvée*, et le problème étiologique résolu sur un point épineux de la manière la plus satisfaisante! Nombre de médecins, à la tête desquels on peut placer l'auteur du *Traité des Dermatoses*, se rangent de cet avis.

En vérité, il faut une assez forte dose de bonne volonté pour accueillir aussi facilement une semblable donnée, et proclamer hautement que le principe contagieux n'est autre chose que l'acarus de Bonomo, ressemblant à une tortue; le

sarcopte de M. Galès, pareil à la mite de la farine, et enfin le nouvel ascaride qui vient de concourir pour un prix proposé à l'Académie.

Mais par quelle voie nous arrivent ces presque imperceptibles animalcules? Pourquoi leur résidence est-elle toujours établie en des lieux de prédilection? D'où vient qu'ils échappent à l'œil de plusieurs observateurs armés des meilleurs mycroscopes, et s'offrent tout naturellement aux regards de certains autres, même sans le secours des prodiges de l'optique? Que répondre de raisonnable à ces questions toutes simples? Peu de chose assurément.

Eh bien, l'homœopathie les résout avec bon sens, parce qu'elle sait voir et n'imagine pas. Pour elle, la naissance de l'acarus humain est consécutive à l'existence de la gale, et par conséquent ne peut nullement en être la cause. La vraie cause, la seule qui puisse expliquer tous les effets qui se manifestent, est *dynamique*, insaisissable au mycroscope, comme la cause génératrice du choléra au scalpel du pathologiste.

Alors, avec cette croyance, nous ne demanderons plus à l'animal pourquoi sa demeure est-elle en des lieux privilégiés; pourquoi sa présence ne peut être constatée qu'au moment où son abri est formé. Nous voyons un effet qui suit une cause, et nos questions sont résolues.

Il nous sera facile maintenant de donner raison à tout le monde, et de consoler de leurs insuccès les habiles et zélés observateurs dont l'adresse et le mycroscope paraissaient avoir failli. Nous leur dirons que l'acarus ne se rencontre pas toujours dans la gale; son origine repose sur la variété de la maladie, l'influence du climat, de la saison, l'idiosyncratie des individus, etc. Ainsi il n'y aurait pas à s'étonner de l'observer à l'œil nu sur certains sujets, tandis que sur d'autres les instruments les plus subtiles ne feraient rien apercevoir.

Que l'animal obtienne des lettres de naturalisation et prenne rang de citoyen parmi les cirons ou les cynops, peu importe à l'étiologie de la gale. La question irrésolue par les anciennes écoles demeure posée dans les mêmes termes, à moins de reconnaître ce que nous croyons raisonnable d'affirmer, que *la gale, loin d'être une simple affection de la peau, est le résultat d'une modification survenue dans tout l'organisme*, sous l'influence d'une cause purement dynamique.

La théorie de Hahnemann sur le tœnia nous a conduit à ces explications envers l'acarus, et nous croyons utile de les faire suivre d'une observation sur un cas de destruction du *ver solitaire* avec le seul secours de l'homœopathie. Ce fait, quoique isolé, fournira la preuve de la puissance génératrice de la psore et de la vertu des moyens homœopathiques dirigés contre elle.

OBSERVATION.

Le 24 juillet 1834, le nommé Babin, fabricant d'huile, âgé de vingt-neuf ans, vint me consulter, me priant en grâce de le débarrasser d'un mal contre lequel avaient échoué depuis trois ans, et le talent des médecins et la puissance des remèdes. Cet homme, d'une constitution assez robuste, aux cheveux noirs, mais lisses, avait le teint pâle et plombé, les yeux ternes, enfoncés sous l'orbite et cerclés par une teinte rougeâtre. Il maigrit de jour en jour, mange souvent avec un appétit vorace une assez grande quantité d'aliments; d'autres fois un seul repas très-léger suffit pour la journée et lui occasionne des malaises. De temps à autre, le ventre se gonfle en plusieurs points, des coliques se font sentir dans la région ombilicale; il survient des vomissements; la faiblesse est grande, le sommeil agité, troublé par des douleurs instantanées et des pincements vers l'ombilic, auxquels succède bientôt une sueur abondante et aigrelette. Rarement le malade goûte un jour ou deux de repos, et c'est ordinairement à la suite des repas que se renouvellent ses souffrances.

Après avoir relevé fidèlement les symptômes, j'appris sans surprise qu'en 1817 le malade, infecté de la gale, n'avait subi aucun traitement pendant plus de quinze mois. Un charlatan le *guérit* avec deux paquets d'une poudre qu'il vendait contre les vers, la migraine, la gale et les maux de dents.

Ne doutant point de la présence de la psore, j'administrai à l'instant trois globules de soufre à la quatrième puissance, recommandant au malade la plus stricte observation du régime.

Le 25, la nuit a été mauvaise; des coliques atroces ont empêché le sommeil : élancements dans la tête, éructation, ténesme fréquent, fatigue, abattement. Pour boisson, lait coupé, sirop de gomme. Diète.

Le 26, sommeil le matin, depuis cinq heures jusqu'à neuf; sueur abondante sans aigreur; urines fréquentes et copieuses; pas de dépôt. Appétit : un potage, une sole frite.

Le 27, nuit bonne; gonflement de l'épigastre, indolent à la pression; trois ou quatre piquées dans les flancs; deux selles faciles. Fougère mâle, trois globules à la troisième puissance.

Le 28, la nuit a été bonne; le gonflement de la veille a disparu. Le malade a mangé avec appétit, et se trouve bien portant. Dans quelques jours, je dois le revoir; pendant ce temps, il prendra trois globules de soufre à la quatrième puissance.

Le 1er août. Le 29 au matin, le malade a rendu, avec une selle molle, un ver d'une longueur énorme : la première partie, la plus considérable, a été jetée par mégarde; la seconde, conservée dans un verre d'eau-de-vie, m'a été remise. C'est une partie de tœnia, longue de dix à douze pieds. Le corps est déprimé, rubané, allongé, articulé à distances inégales, selon la largeur. La tête est plus colorée que le corps; avec la loupe, on y distingue parfaitement quatre suçoirs.

J'ai revu le malade, qui se porte à merveille, a recouvré sa gaîté et reprend de l'embonpoint et de la vigueur.

Dr Bonnaire.

Allgemeine homœopathosenoe zeotung. *Gazette universelle générale homœopathique de Leipsick, publiée par les docteurs en médecine G. W. Gross, J. Hartmann et J. Rummel; 4 volumes in-4°; le 5e paraît par feuilles tous les huit jours.*

Une des preuves de l'extension de l'homœopathie, c'est le développement excessif que prennent les publications qui s'y rapportent : quatre journaux sont publiés depuis plusieurs années à Leipsick, les *Archives de Stapf*, les *Annales cliniques* de Hartlaub et Trincks, et la *Gazette générale*; et à ~~Dresde, la Gazette de Médec. homœop., de Schwruck~~, et un nouveau journal va paraître à Neumbourg, sous le titre de *Turingia*, feuille homœopathique, etc.; un sixième paraît à Hesse-Darmstadt, sous le titre de *Hygea*; trois en France ou à Genève, et un dans l'Amérique du Nord. Tous ces ouvrages, exclusivement destinés à répandre l'homœopathie, sont uniquement soutenus par des particuliers; aucun gouvernement n'a encore donné la moindre des superfluités qu'ils répandent sur tant d'objets futiles, ou de pur agrément, pour étendre une branche de connaissances qui promet tant de bienfaits à l'espèce humaine. En comptant les traités *ex professo* et autres écrits, c'est par centaines qu'il s'en publie tous les ans; et certes, s'il ne se trouvait pas de lecteurs, leur nombre n'irait pas en croissant d'une manière si prodigieuse.

Parmi ces écrits, celui dont nous donnons le titre tient un des premiers rangs, soit par le mérite de ses éditeurs, soit par le soin qu'ils donnent à leurs publications, en faisant les annotations que leur longue expérience leur suggère sur tous les articles (nous ne saurions trop louer cette manière de procéder; en laissant aux auteurs toute leur liberté d'opinion, ils préviennent le lecteur contre les erreurs dans lesquelles on pourrait l'induire), soit par la richesse et la variété de leurs publications. Toutes les questions intéressantes de l'homœopathie y ont été traitées avec liberté, et ordinairement avec toute la décence et la retenue qu'exige l'importance de la matière. Nous croyons donc être utile à nos compatriotes, en leur faisant passer sous les yeux un extrait suffisant de cet important ouvrage. Nous ne suivrons pas exactement l'ordre des publications; nous réunirons, autant que possible, les articles sur le même sujet, pour les analyser ensemble, ce qui nous permettra d'être plus court.

Après un article d'introduction par les éditeurs, article intitulé : *Ce que nous voulons, comment nous le voulons*, et un extrait très-détaillé de l'ouvrage du Dr Quin, portant pour titre : *Du Traitement homœopathique du choléra*,

avec notes et appendice, vient la correspondance, qui contient les détails de la persécution qu'a éprouvée le Dr Steilen, de la part des apothicaires de Berlin; puis les expériences de M. G.-F. Leuchs, qui sema des pois, dont une portion avait été mouillée dans la dixième atténuation de l'acétate de mercure, ceux-ci ne levèrent pas, et ceux qui avaient été trempés dans l'eau pure, levèrent très-bien. Le Dr N. a expérimenté l'effet de la germination à l'aide de l'acide muriatique, l'acide nitrique, l'acide sulfurique, l'aconit, l'arsenic, la belladone, et l'opium à la 3e dose cinq gouttes dans 100 gouttes d'eau; il fit tremper 6 pois pendant 4 jours dans chacun de ces mélanges, et 6 dans de l'eau pure, qu'il planta ensuite séparément dans la même terre d'un vase, dans son appartement. Ceux trempés avec l'eau germèrent les premiers; ensuite ceux mouillés avec la belladone, l'acide nitrique, l'acide muriatique, ensuite l'acide sulfurique; ceux mouillés avec l'opium furent les derniers; et ceux mouillés avec l'arsenic ne levèrent pas du tout.

1° Une demi-goutte d'huile de sabine ramena les règles en quelques heures (supprimées depuis un an), chez une jeune fille qui avait été déjà soumise à un traitement anti-psorique.

2° *Quel est le degré de potentiellement le plus convenable de nos médicaments pour la pratique?*

Cet intéressant article, traité avec la lucidité et la profondeur que l'expérience de l'auteur et son vaste savoir lui rendent si familiers, a été traduit dans l'un des cahiers de la *Bibliothèque de Genève*. C'est une appréciation des effets des potentiellements élevés des médicaments: leur action plus pénétrante, plus facile et plus légère, les rend préférables dans les maladies aiguës violentes; étant suivis d'effets réactifs moins forts, ils doivent être préférés pour les expérimentations sur l'homme sain, ainsi que Hahnemann l'a confirmé. Le soufre, à la 60e, a produit sur un jeune homme robuste des symptômes remarquables, qu'on n'avait pas encore observés avec des puissances plus concentrées.

3° *Guérison d'un choléra*, par le même auteur.

Un homme, après avoir eu quelques jours de dévoiement, et s'être exposé à la fraîcheur du soir, fut réveillé la nuit par des déjections excessives involontaires; il semblait que les matières sortaient d'elles-mêmes du ventre; elles étaient liquides, verdâtres, et excessivement abondantes; dans la journée, il s'y joignit mal au cœur, des vomissements, pression à l'estomac, et froid de tout le corps. Trois doses de veratrum 00/x firent cesser le vomissement, et l'acide phosphorique 00/1 fit disparaître le dévoiement.

4° *La première apparition du choléra à Merbourg*; par le docteur Rummel.

L'auteur décrit les symptômes de la cholérine, et raconte deux cas extrêmement graves de choléra; le veratrum 00/IV réussit dans le premier. Dans un appendice, il cite les propriétés du phosphore contre les diarrhées; et quoique le caractère des évacuations propres au phosphore soit d'être sans douleurs et seulement accompagnées de borborygmes bruyants, et d'une sensation désagréable dans le ventre, les coliques qui l'accompagnaient n'y apportaient pas de contre-indication; il était même aussi utile contre une disposition chronique à contracter la diarrhée par la moindre faute de régime.

5° *Seconde apparition du choléra à Merbourg*; par Rumel.

Cette seconde apparition, une des épidémies les plus meurtrières de choléra, a été bien terrible pour l'auteur; elle lui a enlevé sa femme et deux enfants, toute sa famille était malheureusement tombée malade en même temps que lui. Il donne une excellente description des symptômes du choléra, en ayant été atteint lui-même d'une manière très-grave; il décrit très-bien l'état d'apathie et d'indifférence qui s'empara du moral des malades dès les premières atteintes de la maladie. Il divise la période des avant-coureurs (la cholérine) en aiguë et chronique; l'acide phosphorique, mais surtout le seigle ergoté, de 1 à 3 doses, enlevaient la maladie en quelques heures. Dans cette période, les boissons tièdes étaient préférables. Il a aussi employé le mercure, le china, l'acide nitrique; plus rarement le tartre émétique et la digitale.

Dans le choléra proprement dit, le veratrum à fortes doses, de 4 à 8 globules de la 12e puissance, répété jusqu'à 10 fois en 16 heures, jusqu'à la cessation du vomissement et de la diarrhée. Le cuivre était alterné, avec succès, dans les cas de convulsions et de crampes du bas-ventre.

Il n'employait le camphre, quand il y avait des évacuations, que lorsqu'on avait fait antérieurement usage des moyens allopathiques à fortes doses, avant de venir au spécifique le veratrum; mais jamais à l'extérieur, parce que sa vertu antidotique aurait détruit l'action des autres médicaments plus puissants.

L'arsenic, lorsqu'il y avait une grande agitation avec forte soif, et une excessive faiblesse. Nous devons à la sagacité de l'auteur, à son anxiété de trouver un secours pour sa fille mourante, d'avoir reconnu la spécificité du seigle ergoté dans cette période de la maladie. Il dit devoir la vie des deux enfants qui lui restent, aux effets héroïques de ce médicament.

Le charbon végétal, à la dose de 000/12, lui rendit de grands services, lorsqu'après la disparition des symptômes colériques, il se manifestait une congestion vers la poitrine et la tête, avec un léger état soporeux, et que les joues rouges se couvraient d'une sueur gluante. Il l'a parfois fait précéder, avec succès, par une dose d'acide hydrocyanique.

L'ipécacuanha, répété, a été utile, lorsqu'après la disparition des autres symptômes de la maladie, il restait des vomissements. Dans un cas de cette nature, sur un individu pléthorique, l'aconit réussit très-bien.

Chez une nouvelle accouchée, où le vomissement et la diarrhée continuaient toujours, avec tous les signes d'une congestion de poitrine et du cerveau; la malade était dans un état comateux, avec les yeux renversés en haut, la respiration très-gênée, et les lochies arrêtées, quoique la femme ne fût accouchée que depuis 24 heures, et où six doses de veratrum furent sans effet, une dose de *ciguë vireuse* administrée après deux doses d'acide hydrocyanique, fit un effet presque miraculeux.

Dans la dyssenterie cholérique, le mercure noir fut utile.

Le typhus cholérique est difficile à soigner; le rhus et la bryone convenaient rarement; dans plusieurs circonstances, il se servit avec succès de la belladone, de la jusquiame, du stramonium, du charbon et de l'opium.

Il se servait aussi de boissons froides dans la période cholérique. Dans l'état de congestion, il croit qu'il faut agir avec précaution avec les boissons froides, parce qu'elles peuvent les augmenter.

Cet excellent article est terminé par un conseil que les homœopathistes ne devraient jamais perdre de vue dans aucune maladie: *Un médicament donné ne peut convenir dans tous les cas; il faut toujours choisir rationnellement, c'est-à-dire d'après les indications homœopathiques, les médicaments, lorsqu'on veut traiter avec succès une maladie si pleine de dangers.*

La correspondance contient une observation d'épylepsie produite par l'usage de pain altéré par le seigle ergoté, guérie par le *solanum nigrum*.

Page 25. Dans un article intitulé: L'*Homœopathie en lutte contre le choléra*, les rédacteurs rapportent une lettre sur l'épidémie de Tischwowitz, dans laquelle l'auteur indique le traitement employé par le Dr Gestel. Le camphre était utile avant que la diarrhée et les vomissements se fussent développés; le veratrum était le moyen capital dans cet état; on le répétait 8 à 10 fois dans 12 heures; le cuivre, lorsqu'il y avait des mouvements convulsifs; l'arsenic et l'ipécacuanha, dans les vomissements opiniâtres; le rhus, la bryone, le phosphore, le quina, la belladone, le charbon végétal, l'acide hydrocyanique, l'esprit de nitre dulcifié, dans la dégénération typhoïde.

Les auteurs rapportent *quelques effets pathogénétiques du seigle ergoté*, qui ne peuvent intéresser que lorsqu'on aura la traduction de l'article de la matière médicale de cette substance, insérée dans les *Archives homœopathiques*; article que le Dr Jourdan nous fait espérer prochainement.

Page 28. *Analyse du 2e cahier de la Bibliothèque homœopathique*, par Hartmann. L'auteur affirme, d'après les essais faits sur lui-même des médicaments, que les doses faibles produisent un nombre beaucoup plus considérable de symptômes primitifs.

Page 29, Analyse de l'ouvrage du docteur J. Bagady. *Traitement du choléra à Raab en Hongrie, dans l'année* 1831, par Hartmann. Cet ouvrage qui a fixé l'attention de tous les homœopathistes, par les heureux résultats que l'auteur a obtenus dans l'épidémie si terrible qui fait le sujet de ses observations, a été analysé avec étendue par tous les écrits périodiques, homœopathiques. Il est divisé en quatre chapitres;

le premier traite des moyens prophilactiques, il conseille le premier jour trois prises d'ipécacuanha de la 3e, 6e et 9e puissances; le deuxième jour une dose de vératrum $\frac{00}{30}$; le sixième jour une dose de cuivre $\frac{0}{30}$; le onzième jour une dose d'arsenic °IX; et cinq jours après, il faisait recommencer les mêmes médicaments dans le même ordre jusqu'à la cessation entière de l'épidémie. Les individus doivent s'abstenir de café, et de boissons et aliments échauffants.

La deuxième partie, le diagnostic. La troisième, le traitement dans la première période, il conseille l'ipécacuanha, soit pour les symptômes précurseurs, soit après que la première période s'est développée, il en donnait de 1-3 globules mouillés avec la 3e puissance et le répétait 3 à 4 heures après en faisant usage d'une puissance plus élevée, lorsqu'après une demi-heure ou une heure, il survenait de l'amélioration. La camomille 00000/12, lui a aussi rendu des services dans cette période; mais si l'amélioration n'arrivait pas dans le temps indiqué, ou si la maladie s'aggravait, il avait recours au vératrum 000/30.

Dans la deuxième période, il employait l'arsenic ou la ciguë.

Dans la troisième période le vératrum était encore le moyen le plus convenable, et parfois l'acétate de cuivre ou le laurier cerise. Il n'eut que deux fois lieu d'observer l'état typhoïde qu'il combattit avec la bryone et le rhus; dans un cas il fut obligé aussi d'employer la jusquiame, le stramonium et la coque du Levant.

Le quatrième chapitre est destiné à examiner la contagiosité qu'il dit être difficile à admettre, et contient en outre plusieurs observations particulières sur la maladie.

Il termine son ouvrage par une conclusion bien consolante: sur deux cent vingt-trois malades, soignés par lui du 28 juillet au 8 septembre 1831 (dont soixante-neuf n'étaient pas cholériques), huit seulement sont morts.

La correspondance contient un nombre considérable d'observations homœopathiques faites sur des animaux domestiques. Ces médications opérées par l'application d'un médicament à un nom de maladie, ne peuvent être que d'une très-médiocre utilité, nous les passons sous silence.

Une lettre de la comtesse de Konigsegg en Moravie, rapporte les avantages immenses du camphre dans le choléra. Deux jeunes nourrices eurent l'une trois et l'autre quatre fois cette maladie; la dernière prit le carbonate de chaux, et n'eut plus de rechute.

Page 34. Dans un article *sur la gale*, le docteur Gross expose des indications thérapeutiques très-intéressantes sur cette maladie. Convaincu avec les praticiens les plus recommandables que, par l'apparition de la gale à l'extérieur, des maladies chroniques, rebelles, les plus graves se dissipent d'elles-mêmes, et observant d'ailleurs que les individus psoriques contractent très-difficilement cette infection, même lorsque leur épiderme est mis en contact avec le virus; il conçut l'idée d'administrer le virus psorique à l'intérieur, porté à la 30me puissance, dans les cas de maladies chroniques rebelles. — « Une femme souffrante depuis plusieurs » années, fut atteinte à l'âge critique d'affection des viscères » abdominaux grave avec une quantité de symptômes multi- » formes; différents médicaments employés étant restés sans » effet, je fis l'essai de l'*anti-psorique* à la 30e puissance. » Au bout de quelques semaines la psore se trouva guérie et » la malade se sentit mieux qu'elle ne s'était trouvée depuis » bien des années. » Un effet semblable fut observé sur le docteur Kretzschmann, pour une toux sèche chronique, avec malaise et pression sur la poitrine, tristesse, morosité excessives: d'après ces résultats, continue l'auteur: « j'administrai » le psoricum chez un enfant de cinq ans, dont tout le corps » était couvert d'une dartre rongeante, dont le visage n'était » plus reconnaissable tant les lèvres et les paupières étaient » désorganisées. Le psoricum eut un effet si heureux, » qu'après la première dose l'éruption était entièrement » guérie, et l'enfant ouvrit les yeux, et reprit sa gaîté » naturelle. »

Ces expériences et beaucoup d'autres semblables déterminèrent le docteur Gross à employer le psoricum dans la gale récente. (*La suite au numéro prochain.*)

ERRATA. Dans le n° 17, article de l'*Utilité de l'expérimentation*, etc., page 149, ligne 43, lisez *sincérité*, au lieu de sérénité. Même page, 2e colonne, ligne 66, lisez je *proscrivis*, au lieu de prescrivis.

BIBLIOGRAPHIE.

ESSAI

SUR

LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES,

OU

EXPOSITION ANALYTIQUE D'UNE CLASSIFICATION NATURELLE DE TOUTES LES CONNAISSANCES HUMAINES;

PAR A. M. AMPÈRE,

De l'Académie royale des sciences, inspecteur-général de l'Université, etc.

Paris, 1834. 1 vol. in-8°, chez Bachelier, quai des Augustins, n. 55; et chez Trinquart, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 9.

Dans la classification que présente M. Ampère, les sciences médicales jouent un rôle trop important pour que nous laissions passer cette production remarquable de l'un des savants les plus profonds de notre temps sans l'examiner avec le soin qu'elle mérite et avec le respect dû à l'une de nos célébrités scientifiques dont, à juste titre, le pays s'honore. C'est un devoir que nous remplirons le mois prochain; car, avant d'apprécier le travail de M. Ampère, nous voulons prendre le temps de le méditer avec soin.

L'HOMŒOPATHIE

EXPOSÉE AUX GENS DU MONDE,

ET

RÉFUTATION

DES

Objections que font contre elle ses détracteurs;

PAR LE DOCTEUR ACHILLE KAUFFMANN.

Brochure in-8°, de 64 pages. Paris, 1834, chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 13 bis, et chez Trinquart, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 9.

Nous rendrons compte de cette brochure dans notre prochain numéro.

PHILOSOPHIE

DES

FACULTÉS ACTIVES ET MORALES

DE L'HOMME,

PAR DUGALD STERVART,

Traduction de l'anglais,

PAR LE DOCTEUR LÉON SIMON.

2 VOL. IN-8°. PARIS, 1834.

Chez A. L. Johanneau, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n. 8 bis; et chez Trinquart, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 9.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

N. 21. — TOME I. 1er OCTOBRE 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homœopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

DES OBJECTIONS FAITES

A L'HOMOEOPATHIE.

Toutes les fois qu'il surgit dans les sciences une idée nouvelle dont l'importance peut faire éclore des découvertes remarquables, soit dans leurs principes, soit dans leurs résultats, il y aurait, de la part de celui qui se refuserait à de telles inspirations, indifférence blâmable, faute impardonnable de laisser assoupir de telles idées.

De toutes les découvertes qui se sont faites, dans notre siècle, si fécond en choses extraordinaires, nulle n'est aussi vaste dans son application, aussi utile pour l'humanité que l'homœopathie, puisqu'elle a pour objet la santé, pour but la conservation de l'homme.

Mais pourquoi les choses nouvelles, même celles appuyées sur la vérité, trouvent-elles, dans le principe, tant de détracteurs et si peu d'adeptes? Ne pouvons-nous pas en rechercher la cause dans la précipitation à adopter, sans les vérifier, ces découvertes, ou dans l'habitude routinière de la plupart des hommes? Nous avons à l'appui de ce que nous avançons l'histoire de toute découverte importante. Appellerons-nous à notre aide Galilée, condamné à être emprisonné et à réciter les sept psaumes de la pénitence une fois chaque semaine, pendant trois ans, pour expier le crime d'avoir enseigné un système qu'on disait *absurde* et *faux?* Jeterons-nous un regard sur cet homme demandant pardon d'avoir soutenu une vérité, l'abjurant, les genoux en terre et la main sur l'Évangile, comme une *absurdité*, *une erreur*, *et une hérésie*, puis, agité par le remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés vers la terre, dire en la frappant du pied: *Cependant, elle remue* (e pur si move!) La vérité était pour lui, et Galilée devint immortel.

Quand, au commencement du dix-septième siècle, Harvey vint présenter aux savants de son temps son admirable découverte, que de dégoûts n'éprouva-t-il pas? que de vexations n'eût-il pas à subir? « Aucun » médecin en Europe, parvenu à l'âge de quarante » ans, dit le célèbre historien Hume, n'adopta ja- » mais, pendant le reste de sa vie, la doctrine d'Har- » vey sur la circulation du sang. La pratique de ce » grand homme, dans la capitale, diminua extrême- » ment, par suite des reproches que lui attira cette » importante découverte, tant est lent le progrès de la » vérité dans toutes les sciences..... » Il mourut à soixante-dix-neuf ans, sans avoir le bonheur de voir triompher sa doctrine. Elle triompha cependant par les soins de *Malpighi* et de *Leuwenhœk*. Rapporterons-nous plus d'exemples? ce serait rappeler des époques de persécutions et de triomphes, d'enthousiasme et de querelles, d'éloges et de sarcasmes.

Quelle fatalité était donc attachée à la médecine? cette science révélée partout et partout pratiquée, fut, dès son origine, plongée dans l'ornière où elle devait rester si long-temps. Il a fallu soixante siècles de discussions passionnées, de raisonnements froids et railleurs pour faire tomber sur elle un rayon de lumière! La médecine homœopathique aura-t-elle aussi ses détracteurs passionnés qui en nieront l'existence? Comme il est plus facile, en effet, de nier que de vérifier, elle aura ses adversaires systématiques; il pourra bien arriver que la plupart des médecins de quarante ans n'adoptent jamais cette vérité, mais une génération nouvelle, pleine d'avenir et de zèle se présente pour protéger cette médecine nouvellement née.

Que devons-nous donc faire, nous hommes du pro-

grés, pour qui les recherches et les efforts ont un but d'utilité? que devons-nous faire pour répondre aux incrédules? nous devons continuer ce que nous avons commencé, c'est-à-dire expérimenter, réfléchir et juger. C'est sur les faits que nous voulons établir nos convictions, les faits seuls répondent à toute attaque; mais, en même temps que nous expérimenterons, un devoir nous est imposé, celui de repousser de toutes nos forces les objections qu'on croit faire à la nouvelle doctrine, car depuis qu'il n'est plus possible aux ennemis de l'homœopathie de rester dans le silence dédaigneux qu'ils affectaient, ils ont cherché à rendre suspecte aux yeux des gens du monde la doctrine que nous défendons. Les assertions ne peuvent tenir contre le raisonnement et les faits, et les faits et le raisonnement sont nos seules armes..... Le docteur Schweickert a déjà publié sur ce sujet une réfutation piquante; il a, dans son travail, joint l'ironie à une logique serrée, aussi n'ai-je pas hésité à retoucher mon travail, fait avant que j'eusse connaissance de l'article de l'auteur allemand, pour reproduire dans ce journal quelques idées de notre confrère, en y joignant toutefois mes propres réflexions.

La *première objection* que devaient faire les ennemis de l'homœopathie porte, comme on le pense bien, sur la possibilité d'action des doses infinitésimales. Je commencerai par demander aux personnes qui font une pareille objection, si elles ont expérimenté avant de parler, je puis répondre pour ces messieurs : non. Ils n'ont fait aucune expérience, ils n'ont pas même étudié la doctrine qu'ils attaquent, car ils se seraient évité la peine de faire une telle objection; ils nient la possibilité d'action d'une dose infinitésimale. Ignorent-ils qu'un grain de musc répand son odeur dans un espace immense? ignorent-ils les effets surprenants que produit l'impression seule des molécules odorantes, et sur l'organe de l'odorat lui-même, et sur le système nerveux? Nous voyons tous les jours, les émanations, même les plus légères du musc, exciter, chez les individus doués d'une grande susceptibilité nerveuse, de la céphalalgie, des étouffements, des syncopes et même des convulsions; ne devinons-nous pas, chaque jour, la présence de quelque coquette à l'odeur d'ambre ou de musc dont l'air est quelquefois chargé? Dès-lors, les molécules odoriférantes, douées d'une telle action, ne font-elles pas préjuger déjà la possibilité d'action des médicaments placés dans des conditions propres à développer en eux des propriétés inconnues jusqu'alors? Ce que nous avançons ici est pleinement confirmé par l'expérience. S'il est au-dessus de l'intelligence de comprendre l'action de ces doses si minimes, pourquoi ne pas s'en rapporter aux faits? est-il plus facile de concevoir pourquoi le tartrate antimonié de potasse (émétique, tartre stibié,) produit le vomissement à la dose de un, deux ou trois grains, et n'a plus cette propriété, dans une infinité de cas, lorsqu'on l'administre à la dose de dix, vingt, trente ou quarante grains? Dans ce cas il y a *tolérance*, me dira-t-on : à merveille. *Pourquoi l'opium fait-il dormir? à cause de sa vertu dormitive.* Qu'on ne vienne pas nous dire, non plus, que les malades traités homœopathiquement, guérissent par le régime auquel on les soumet, car, comme le fait observer Schweickert, pourquoi les antagonistes de l'homœopathie, en attribuant tant d'efficacité au régime, ne le prescrivent-ils point à leurs malades? S'ils le prescrivent ils font donc de l'homœopathie pour tout remède, s'ils ne le prescrivent pas, leurs vues seraient-elles intéressées?...

Deuxième objection. Eh bien, disent les antagonistes, vous guérissez quelquefois, mais vos guérisons donnent lieu, après plusieurs mois, ou même plusieurs années, à des maladies nouvelles, plus redoutables que celles que vous avez guéries. Voilà déjà une concession; peu-à-peu, ces messieurs se laisseraient aller s'ils voulaient écouter leur conscience: on guérit par l'homœopathie, les moyens homœopathiques ont donc l'action que vous leur refusiez il n'y a qu'un instant; mais ce traitement produit, au bout d'un certain temps, des maladies plus graves. En vérité, est-ce bien sérieusement qu'on vient nous débiter de telles choses? On guérira une pneumonie, par exemple, ou une pleurésie, puis, au bout de trois ou six mois on sera frappé d'apoplexie, ou atteint d'une gastro-entérite, et ce sera le traitement homœopathique qui aura donné lieu à ces affections? Quelle absurdité, quel ridicule raisonnement!

Troisième objection. Les médecins homœopathistes ne recherchent pas la cause essentielle des maladies.

Les médecins allopathistes sont-ils plus savants que nous sur ce point? connaissent-ils, eux aussi, la cause essentielle qu'ils recherchent? dans leur enthousiasme de classification et de localisation des maladies, n'ont-ils pas placé partout cette prétendue cause qui est et restera toujours inconnue? que nous ont appris les systèmes qui se sont élevés et succédés en si grand nombre depuis l'origine de la médecine?.... Et aujourd'hui, qu'est-ce que l'irritation? rien autre chose que l'effet d'une cause qui échappe. Ne doit-on pas, pour guérir, se borner à rechercher la cause occasionnelle de la maladie, qui se traduit par des symptômes? n'est-ce pas avec une scrupuleuse attention que le médecin homœopathiste porte ses regards sur les circonstances qui peuvent l'éclairer? c'est avec ardeur qu'il cherche à distinguer la cause des troubles qu'il observe, persuadé que cette connaissance lui indiquera souvent le remède à employer? Il sait que dans la même affection (placée par les allopathistes dans des cadres nosologiques, et traitée toujours de la même manière), il doit avoir égard à mille circonstances diverses; pour la même affection, le médicament varie suivant que la maladie est due à un coup, à une chute, à une frayeur, à un accès de colère.... le remède change suivant l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution de l'individu, etc.; cette connaissance approfondie des symptômes, signes palpables de la maladie, ne met-elle pas le médecin homœopathiste au-dessus de l'allopathiste, qui ne voit qu'un nom de maladie et une formule, et ne traite, comme le dit Hahnemann, que la maladie du nom? et cependant c'est nous qu'on accuse de ne pas rechercher la cause des maladies!

Quatrième objection. Les homœopathistes emploient des substances donnant lieu à des accidents semblables à ceux qu'ils veulent combattre.

Oui, en effet, les homœopathistes n'emploient que de telles substances, car l'expérience et l'observation sont venues démontrer que de tels remèdes étaient les seuls capables de guérir. Quand Hippocrate disait : *Vomitus vomitu curatur*, il ne faisait qu'énoncer un fait d'observation, il jetait cependant les premiers fondements de la *loi des semblables*. Depuis ce temps, que de guérisons opérées par l'application empirique de la loi posée par Hahnemann ! Que de succès obtenus à l'insu des médecins prescrivant les remèdes homœopathiquement choisis !

N'a-t-on pas souvent administré l'ipécacuanha dans le vomissement ? et tout le monde sait que l'ipécacuanha fait vomir. Les purgatifs ont rendu d'éminents services dans les diarrhées, et cependant ils provoquent et déterminent la diarrhée qu'ils ont souvent guérie. Le mercure, ce spécifique par excellence, employé si souvent avec tant de succès dans les maladies vénériennes, a guéri toujours homœopathiquement ; il produit en effet sur l'homme sain une foule de phénomènes analogues à ceux de la syphilis, tels que : « Gonflement à la partie antérieure du gland, avec suppuration entre le gland et le prépuce. — Gonorrhée bâtarde : écoulement verdâtre et grisâtre ressemblant à la blennorrhagie ; sur le gland vésicules se convertissant en ulcères avec un fond caséiforme, lardacé, et des bords durs (chancres) ; gonflement des testicules, érections douloureuses, etc., etc. (de Bonninghausen). L'iode, conseillé avec tant de succès contre le goître, produit, quand il est préparé homœopathiquement, le gonflement extérieur du cou, le goître par gonflement du corps thyroïde. (*Ibid.*)

Nous pourrions multiplier à l'infini la liste de tels médicaments ; mais nous nous arrêtons là, laissant à nos lecteurs le soin de réfléchir sur de semblables exemples et de méditer sur cette nouvelle médecine qu'on traite avec un superbe dédain. Qu'on veuille bien vérifier ; nous attendons tout de l'expérience.

Quatrième objection. Enfin, dirons-nous que les antagonistes de la médecine homœopathique ont voulu, en désespoir de cause, faire par la peur ce qu'ils n'avaient pu opérer par leurs déclamations ? Ils ont crié à tout venant que l'homœopathie est une médecine de poisons, dont les effets sont d'autant plus nuisibles que les malades se défient moins des doses minimes qu'on leur administre. Mais, quelle contradiction grossière ! Ces MM. assurent avec un sang-froid imperturbable que les médicaments donnés homœopathiquement n'ont nulle action sur l'économie. S'il en est ainsi, doivent-ils tant redouter des dangers qui ne sont que chimériques ? S'ils craignent tant, reconnaîtraient-ils qu'un millionième de grain de deutochlorure de mercure (sublimé corrosif) a plus de puissance entre les mains d'un médecin homœopathiste qu'un, deux et trois grains de la même substance administrés par eux ? Prenez-y garde, Messieurs, si vous voulez être conséquents avec vous-mêmes, niez positivement l'action des doses homœopathiques, ou si vous reconnaissez cette vérité, acceptez-en toutes les conséquences. Citons quelques exemples pour prouver combien est peu fondée une telle objection. La médecine allopathique a appelé à son aide toutes les ressources de la chimie pour pressurer chaque substance et en obtenir tout ce qu'elle contient de principe actif ; ainsi, elle emploie l'opium, l'extrait alcoolique de ce médicament, elle en sépare la morphine, la narcotine, elle combine ces bases avec des acides pour en former des sels tous plus actifs les uns que les autres ; elle s'empare de la noix vomique, en retire la strychnine et en forme des sels. La médecine homœopathique, au contraire, prend les substances dans leur état primitif, ne se sert de véhicule que pour les conserver ; elle sait que la nature n'a besoin ni de creuset, ni d'alambic pour développer les propriétés des corps. Maintenant, la médecine allopathique, avec tous ses appareils de chimie, a-t-elle trouvé les propriétés énergiques qu'a découvertes la médecine homœopathique dans la camomille, la douce-amère, le charbon végétal, le gayac, le charbon animal, l'arnica, la bryone, la mille-feuilles, le chanvre, l'or, l'argent, le platine, etc., etc., et tant d'autres substances dont il me serait facile de grossir la liste ? Et n'est-il jamais venu à l'esprit de personne de dire que le charbon, la camomille, etc., fussent des poisons ? Mais il fallait à nos adversaires des objections, il leur en fallait quand même, et ils en ont créé, fortes ou faibles, peu leur importe. Il serait facile de dresser la liste des substances employées dans l'une et l'autre médecine. On pourrait démontrer par des chiffres que le nombre des poisons employés en allopathie est au moins dix fois plus grand que celui des poisons employés en homœopathie, un tel travail ne serait d'aucune utilité, soit pour la science, soit pour le malade, que nos adversaires le fassent s'ils le veulent, quant à nous, nous ne l'entreprendrons pas.

Telles sont à peu près les principales objections que les antagonistes daignent faire à la médecine homœopathique ; on peut apprécier la valeur de chacune d'elles, et suppléer par la réflexion à ce qui manque à notre réponse. La nouvelle doctrine agit au grand jour ; elle appelle à son aide l'inexorable expérience, juge suprême et irrévocable ; qu'une discussion sérieuse remplace les plaisanteries qu'on semblait donner comme d'assez bons arguments contre l'homœopathie, et nous verrons s'élever parmi nous la vérité tout entière.

Dr H. Chomet.

L'HOMOEOPATHIE

ET

LA MALADIE VÉNÉRIENNE.

Au milieu des nombreux écueils contre lesquels échouent tour à tour les systèmes divers de l'art de guérir, un des plus terribles et le plus signalé, c'est la maladie vénérienne. Aussi, pour en triompher, les sectateurs de toutes les doctrines ont-ils mis en œu-

vre toutes les ressources de leur puissance. Mais malheureusement pour l'art et plus encore pour l'humanité, le dévouement des uns a été trompé par des insuccès, et les assertions des autres démenties sans réplique par la prédominance des faits. Tous les *prétendus spécifiques* eux-mêmes, après avoir été éprouvés sur cette pierre de touche, ont perdu de la valeur dont ils jouissaient, et le *mercure*, si préconisé en tout temps, s'est vu, *par quelques-uns*, solennellement maudit et condamné à sortir du domaine de *la matière médicale*. L'or, le fer, le platine, etc., vaincus ainsi par le *protée* qu'ils avaient à combattre, n'ont pas osé prendre, malgré quelques victoires, le titre de *spécifiques*, et sont obligés de se ranger modestement, sans place privilégiée, dans l'arsénal thérapeutique.

Enfin, le ver célèbre, immortalisé par la doctrine physiologique, a été dirigé contre le *mal de Naples*. Les *Archives médicales* ont d'abord chanté son triomphe, mais bientôt la voix de l'expérience s'est élevée, et justice a été faite des prétentions de la doctrine; de sorte que l'éclectisme seul pouvait se croire puissant, si la pratique ne venait pas chaque jour signaler sa faiblesse.

Aujourd'hui, c'est l'homœopathie, dont les merveilles retentissent de toutes parts, qui se trouve en face de l'obstacle ou nombre de fois sont venus succomber ses adversaires. Parviendra-t-elle à le surmonter jamais, et le mal vénérien, soumis à son empire, pourra-t-il être chassé du corps humain sans qu'il y reste les traces de sa présence, ou les stygmates d'un traitement aussi pernicieux que la maladie? Oui, nous osons l'espérer, cette gloire est réservée à l'homœopathie, et déjà des cures admirables viennent confirmer nos prévisions. En les soumettant à l'observation des praticiens homœopathes, ce sera stimuler leur zèle, animer leur confiance, et leur faire entrevoir les richesses de notre avenir.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Gonorrhée.—Chancres.

M. H. V.... âgé de 29 ans, caissier, 14, rue Bellefond, d'une forte constitution, cheveux bruns, barbe épaisse, membres forts et bien musclés, était depuis 1823 sous l'influence de la syphilis. Une gonorrhée et un chancre sur le prépuce constituaient alors toute sa maladie. Divers traitements furent mis en usage, suivis de guérison apparente, de courte durée; et pour la sixième fois, sans que le malade puisse l'attribuer à un contact impur, le 5 janvier 1834, il se vit à la suite d'un bien-être de quelques mois envahi par la maladie (*chancre et gonorrhée*). L'homœopathie m'était alors tout-à-fait étrangère; je mis en usage les moyens allopathiques exigés; il survint un peu d'amélioration, le chancre disparut, la gonorrhée se dissipa presque entièrement; mais au moment où la guérison semblait devenir radicale, les symptômes du vice syphilitique se réveillaient forts et terribles comme à leur première apparition. Pendant trois mois entiers que dura le traitement allopathique, le mercure, le copahu, l'opiat indien, et la potion de Choppard furent employés; injections, sondes, bains, régime sévère, prêtèrent inutilement leur secours à ma bonne volonté.

Enfin, le malade sollicita le traitement homœopathique. Novice dans la science nouvelle, je saisis l'occasion de fortifier ma conviction, et la cure la plus brillante me gagna à l'homœopathie. Voici les conditions dans lesquelles se trouvaient M. H. V... :

12 *mars*. Bourdonnements, élancements et déchirements dans les oreilles; chaleur et rougeur de la face; quelques boutons au-dessus des tempes. De temps en temps chaleur dans la gorge; ardeur et prurit dans l'urètre, surtout à l'orifice; cuisson après avoir uriné; érections nocturnes, douloureuses, qui réveillent subitement. Le premier jet de l'urine, surtout le matin, ne se produit qu'avec peine; sentiment d'un obstacle qui disparaît avec l'écoulement de l'urine; gonorrhée chronique. Le liquide est de couleur très variée; sa quantité diminue ou augmente sans cause connue; petite ulcération sur les bords du filet. De temps à autres, crampes dans les jambes; élancements, surtout la nuit; sentiments de fatigue dans tous les membres; sommeil bon; rêves lubriques; grande susceptibilité; inquiétude sans motif; découragement; grande sollicitude sur sa position.

Parmi les médicaments homœopathiques, le thuja mérita ma préférence, et je l'administrai à la dose de 3 globules, 24 atténuation.

13. — La tête est chaude; démangeaison au cuir chevelu. Le sang se porte au front; les veines sont gonflées à l'angle externe des yeux et aux tempes; appétit diminué. Urine abondante; cuisson plus vive dans le canal de l'urètre. Le malade compare la sensation qu'il éprouve à celle que produit une injection astringente. Gonflement du prépuce; rougeur de l'orifice de l'urètre. L'écoulement est plus abondant; verdâtre le matin, laiteux dans le courant du jour. Les crampes ne se sont pas fait sentir; le sommeil a été bon; pollutions nocturnes; moral sans changement.

16. — La tête est tout-à-fait libre; l'appétit très vif; les parties génitales en bon état. Seulement le matin, le jet de l'urine est arrêté par un obstacle qui disparaît avec l'écoulement du liquide. Continuation du régime; bain local avec eau très froide.

19. — Le malade n'éprouve plus aucune douleur; seulement son inquiétude n'est pas diminuée; il n'ose pas croire à sa guérison. Une goutte tantôt blanche, tantôt jaune ou verte, qui apparaît le matin à l'orifice de l'urètre, le chagrine et le désole. Sur ses instances j'administre : *nitri acidum*, VI/00.

24. — Diarrhée fétide depuis la veille; chaleur dans le canal en urinant; appétit vénérien insurmontable. Après l'avoir satisfait, fatigue et faiblesse dans tous les membres; tristesse; inquiétude sur sa maladie; dégoût général; susceptibilité qui tient du ridicule. L'impatience du malade fait naître la mienne, et je lui donne sulfur, par où j'aurais dû, je crois, commencer, X/000.

27. — La veille, en urinant, le malade a rendu une grande quantité de matière filamenteuse. Plus d'ardeur dans le canal. (Eau sucrée).

31. — Le malade n'accuse aucun symptôme général.

L'orifice de l'urètre est un peu rouge; les parois sont accolés, et causent un peu de douleur au passage de l'urine. L'urine entraîne avec elle une assez grande quantité de mucosités. (Sucre de lait; lait coupé; eau sucrée.)

3 *avril.* Plus de pollutions ni d'érections nocturnes depuis huit jours; aucune douleur dans le canal. Il s'est écoulé le matin, avec l'urine, des mucosités striées de sang.

7. — L'orifice de l'urètre est rouge et un peu enflammé; le malade s'est livré à une femme affectée de leuchorrée. Sulfur, x/000.

12. — Il existe un peu de prurit dans l'urètre. Deux ou trois fois il est sorti du sang du canal de l'urètre; le moral s'est de nouveau affecté.

De telles circonstances me parurent solliciter l'action du thuja, et je le prescrivis. Thuja, x/00.

Le 15, il n'existe plus que de la sensibilité dans le canal; toutes les fonctions s'accomplissent parfaitement bien.

A dater du 20 mai, l'amélioration s'est montrée progressive, et depuis le mois de juin M. H. V... jouit de la plus brillante santé. De petits excès en tout genre ne lui ont pas rappelé le souvenir du passé, ni donné de crainte pour l'avenir.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Orchite et Gonorrhée.

Le 15 mai 1834, je fus appelé à donner des soins au nommé Maximilien Zespère, âgé de 20 ans, demeurant rue Vivienne, n° 4. Ce jeune homme est d'une bonne constitution, cheveux châtains, teint clair, taille élevée, membres vigoureux. Il fut infecté par la gale à plusieurs époques de sa vie. En 1832, il subit le traitement antiphlogistique uni aux mercuriaux, pour détruire une gonorrhée assez intense suivie d'une orchite. Après trois semaines de soins, la *guérison* parut bien établie; mais il resta une induration de l'épididyme encore existante aujourd'hui.

État actuel: La tête est prise, lourde; élancements dans le front: on dirait que toute la tête est serrée dans un étau. Éruption habituelle au front et au visage de boutons à base rose et sommet blanc et pointu. Le nez est sec. Constipation; les selles sont dures et noueuses, et ne paraissent que deux ou trois fois par semaines.

Urines fréquentes et très abondantes; inflammation de l'orifice de l'urètre; chatouillement le long du canal en urinant; érections douloureuses; écoulement très copieux d'un liquide jaune verdâtre depuis quinze jours à la suite d'un contact impur.

Depuis huit jours gonflement énorme des testicules; pression sur les parties génitales; impossibilité de marcher et d'exécuter un mouvement avec effort; pesanteur dans les membres; engourdissements; sommeil dans le jour après avoir mangé; frissons le soir.

Tous ces symptômes comparés à ceux du soufre, ne me laissent aucun doute sur le choix du médicament, et je donnai de suite: Sulfur, x/000; eau sucrée pour boisson.

16 *mai.* L'état général présente une faible amélioration; les testicules sont moins douloureux, malgré l'imprudence du malade qui a manié des fardeaux.

17. — L'écoulement est presque tout-à-fait interrompu; les testicules sont moins gros de moitié; plus de pression sur les parties génitales.

19. — Les maux de tête ont disparu; les selles sont molles et journalières; l'urine moins abondante, nuageuse; les érections ont cessé d'être douloureuses.

22. — Le malade se dit entièrement guéri; il n'éprouve aucune souffrance. L'écoulement n'est pas revenu, et les testicules indolores paraissent être dans l'état normal.

Au bout de huit jours, le malade vint me dire que l'induration de l'épididyme existait toujours. Je prescrivis: Sulfur, x/000, et quatre jours après la santé se trouvait parfaite.

TROISIÈME OBSERVATION.

Gonorrhée chronique. — Condylomes.

Le nommé Auguste G., artiste peintre, âgé de 22 ans, demeurant rue Basse-du-Rempart, se trouvait dans l'état suivant quand il me consulta le 12 juin 1834:

Pulsation dans le front et les tempes; élancements dans le cerveau; chaleur dans les angles des yeux; picotement comme par des grains de sable; rougeur de la sclérotique; boutons au front et au visage, surtout aux angles des lèvres. Le matin la langue est épaisse et pâteuse. Éructation et régurgitation après avoir mangé; douleur pressive au creux de l'estomac; urine abondante nuageuse, déposant en jaune mat.

Prurit dans l'urètre en urinant; gonorrhée datant de trois mois; l'écoulement est faible, verdâtre; élancements dans la verge la nuit, surtout en s'éveillant en état d'érection; excroissance à la couronne du gland et sur le prépuce (choux-fleurs); douleurs dans les membres et les articulations; tremblement des mains et des bras; soubresauts dans les muscles des bras pendant le repos; crampes dans les jambes; picottement de la peau quelques instants après s'être couché; tristesse; inquiétude; crainte de ne pas recouvrer la santé.

Thuja, dont l'action pathogénétique représente tout ce groupe de symptômes, fut prescrit à la dose de vi/00.

15. — Les yeux vont très bien; plus de regurgitations ni de pesanteur d'estomac. L'orifice de l'urètre est un peu enflammé; l'écoulement est augmenté; sa couleur est d'un jaune vert; stries sanglantes; douleurs incisives en urinant; excroissances très sensibles. (Sucre de lait; eau sucrée; lait coupé; bain local à l'eau froide trois fois par jour; régime sévère.)

19. — Absence complète des maux de tête; appétit très vif; plus de douleur en urinant; les excroissances sont diminuées de moitié; démangeaison à leur base.

L'écoulement gonorrhéique se trouve à son premier état. Thuja, vi/00.

25. — Disparition complète des végétations; les parties génitales ne sont le siége d'aucune douleur; la gonorrhée n'a pas changé; chaque fois que le ma-

lade veut uriner il se présente une goutte verdâtre à l'orifice de l'urètre. Sulfur, x/000.

30. — Sensibilité non douloureuse du canal de l'urètre; les parois de son orifice sont accolés par un mucus filamenteux d'un blanc nacré. (Sucre de lait; régime.)

15 *juillet*. Depuis huit jours M. Auguste se trouve parfaitement guéri; il prétend que le gland et le canal de l'urètre jouissent depuis son traitement homœopathique d'une exquisse sensibilité, qui lui était inconnue auparavant.

QUATRIÈME OBSERVATION.

La gonorrhée chronique résiste si souvent aux remèdes les plus vantés secondés par un régime bien entendu, qu'elle est regardée comme incurable par un grand nombre d'individus, qui gardent quelquefois toute leur vie ce souvenir des accidents de leur jeunesse.

M. H., négociant, place de la Bourse, n° 6, âgé de 30 ans, d'une bonne constitution, à Paris depuis dix ans, fut atteint de syphilis à son arrivée en cette ville. Le copahu, le cubèbe et le mercure parurent puissants contre le mal, et dissipèrent au bout de six semaines tous les symptômes généraux. Mais au plus petit excès de table l'écoulement reparaissait dans son intensité première. Le traitement était à recommencer. *Guéri* plusieurs fois, M. H. eut le malheur de ne pas éviter le mal qu'il redoutait. En 1828, des chancres, des condylomes et de nouvelles gonorrhées réclamèrent un traitement énergique; mais cette fois la *guérison* ne fut pas entière, il subsista un faible écoulement qui n'a pu disparaître jusqu'à ce jour, quoique la position du malade l'eût mis plusieurs fois à même de subir de nouveaux traitements.

Le 2 août, M. H., sur le point d'entreprendre un voyage, vint me consulter.

Les cheveux tombent; saignement de nez trois ou quatre fois par mois; diarrhée depuis trois semaines; ardeur en urinant; le premier jet de l'urine le matin est douloureux; appétit vénérien insatiable.

Gonorrhée chronique; l'orifice de l'urètre est très large; l'épiderme du gland est enlevé en plusieurs points.

La nuit, transpiration abondante; grande inquiétude; crainte des suites de la maladie pour l'avenir. *Nitri acidum*, x/000; régime.

Le 10, M. H. vint me demander une seconde dose avant son départ; il est rentré à Paris vers la fin de septembre, parfaitement guéri, et sans s'être ressenti des fatigues d'un long voyage.

Je ne ferai suivre ces faits d'aucune réflexion; ils parlent assez haut en faveur de l'homœopathie, et répondent victorieusement aux attaques inconsidérées des adversaires qui la combattent sans la connaître.

Docteur BONNAIRE.

NOTE HISTORIQUE SUR L'ÉRYSIPÈLE.

OBSERVATION REMARQUABLE.

Répondre par des faits aux assertions dédaigneuses ou calomnieuses des adversaires passionnés de l'homœopathie, mettre en parallèle la nouvelle et l'ancienne médecine, et les juger ensuite, est, ce me semble, la meilleure manière d'argumenter et de convaincre les hommes qui veulent bien ne pas se prononcer sur la valeur des choses sans les avoir étudiées. Qu'on me permette donc de présenter ici un abrégé succinct mais complet de la maladie connue sous le nom d'érysipèle, et d'en rapporter un exemple remarquable. Dans tous les temps, à toutes les époques, les hommes occupés de l'art de guérir, ont connu l'affection désignée sous le nom d'érysipèle; l'erysipelas, l'ignis sacer, le feu de Saint-Antoine ne sont rien autre chose que la maladie cutanée dont nous parlons. Hippocrate, Galien, Celse, Hoffmann, etc., ont écrit sur cette maladie.

La cause de l'érysipèle a varié avec les théories régnantes à chaque époque. Depuis Hippocrate jusqu'à Hoffmann, les modifications des humeurs ont joué le plus grand rôle dans cette maladie. Galien pensait que l'érysipèle était une fluxion humorale produite par une bile jaune fortement échauffée; Fabrice d'Aquapendente l'attribuait au mélange du sang avec la bile. A. Paré le disait engendré par le sang tourné en cholere, « celui qui est faict de vraye et pure cholere, dit-il (chap. XII, » p. 169), est appelé vray et exquis, et quand la cholere est » meslée auecques les autres humeurs, elle fait trois espèces... » Si la cholere est meslée et en plus grande quantité auecques » le sang, sera appellé *erysipelas phlegmonades;* si auecques la » pituite, *erysipelas œdematodes :* si auecques la melancholie, » *erysipelas scirrhodes.* » Les théories humorales régnaient et toutes les maladies y étaient soumises. Van Helmont apparut alors; il vint détruire avec ses archées, créations originales et fantastiques, ces idées de matérialisme, et renverser la chemiatrie de l'époque; il attribua l'érysipèle à un apostême tout de feu dans lequel brûle un esprit vital, *erysipelas quoque apostematum maximi ignœum* (Van Helmont, *natura contrar. nescia.*, p. 108 de ses œuvres). Ce génie surprenant jeta les premiers fondements de l'*animisme*, et soutenu par l'esprit philosophique de son siècle, il prépara la voie que devait suivre George Stahl.

S'il nous était permis d'entrer dans de plus grands détails, nous pourrions montrer quelle influence eut dans la médecine le génie vaste et original de Van Helmont. Cet homme mal compris a fait jaillir une vive lumière, en forçant les esprits à prendre une route toute contraire à celle qu'ils tenaient. Mais nous traçons ici une esquisse historique de l'érysipèle, nous devons nous restreindre.

Aujourd'hui les auteurs reconnaissent deux espèces d'érysipèle : 1° érysipèle *idiopathique*, se développant sous l'influence de causes irritant directement la peau; 2° érysipèle *lympathique*, résultat indirect d'agents morbides dont l'action se fait sentir sur des organes liés avec la peau, par des connexions plus ou moins intimes. Ils ont encore établi des degrés dans ces différentes espèces, et à l'exemple des anciens, ils ont reconnu des érysipèles simples, phlegmoneux et œdémateux, variables en intensité et en durée. Les érysipèles offrent des phénomènes plus ou moins graves suivant la forme qu'ils revêtent, les parties qu'ils envahissent, l'étendue qu'ils occupent. Tantôt ambulants, ils paraissent sur une partie du corps, s'agrandissent, s'effacent, reparaissent pour disparaître ensuite; tantôt fixés sur un organe, ils y restent comme en un lieu d'élection, ou de là quelquefois ils s'étendent, en laissant des traces profondes de leur passage sur les parties qu'ils envahissent.

On prévoit déjà que de tous les érysipèles, celui de la face et du cuir chevelu est le plus grave; les liaisons qui existent entre ces parties et le cerveau, centre de toute action, la disposition organique des tissus, tout concourt à accroître le danger. « La fluxion qui a causé le mal, dit Fabrice d'Aqua- » pendente, peut rebrousser chemin de dehors en dedans... » le mal peut gagner aisément les membranes du cerveau, » d'où il arrive bien souvent que celui-ci s'enflamme, vient » susciter de grandes et périlleuses maladies, en plongeant » le patient dans un état *mortel* de délire ou de léthargie » (Part. I, liv. I, chap. IX, p. 66.) » — Le peu d'extensibilité du cuir chevelu dispose à l'étranglement, partant à la

gangrène ; le tissu graisseux de la face provoque le développement de l'inflammation et de la suppuration. Aussi, est-il reconnu que l'érysipèle de la face et du cuir chevelu, se termine très-souvent par délitescence. La durée de l'érysipèle varie suivant l'intensité du mal ; l'érysipèle simple se termine par résolution du septième au neuvième jour, mais quand il y a complication, la durée est indéterminée ainsi que le danger.

Un point sur lequel nous devons insister, d'autant plus qu'il nous servira a démontrer l'insuffisance des moyens employés jusqu'alors contre l'érysipèle, est le traitement. Soumis à toutes les variations des théories, ce traitement éprouva des modifications sans nombre suivant l'existence de telle ou telle doctrine médicale. Les uns, pour débarrasser l'économie des humeurs nuisibles, administraient les purgatifs et de dégoûtants apozèmes ; les autres, tous confiants en l'hygiène, recommandaient rigoureusement, « de faire choix d'un air froid et humide, et de le faire devenir tel par artifice principalement en été ; en hiver ce sera l'air chaud qu'on recherchera. » (Fabrice d'Aquapendente, *loc. cit.*) Ceux-ci employaient les révulsifs ; ceux-là, parmi lesquels sont Avicenne, Actuarius, Paul d'Egine et Celse, indiquaient les émissions sanguines ; Galien (chap. 3, liv. 14, méthod.) affirme que ce moyen sans être nuisible n'est pas du tout nécessaire ; il conseille les laitues tendres et nouvelles, lavées dans l'eau froide et mangées sans apprêts... un lavement un peu âcre et mordicant, ajoute-t-il, suffit si le mal est petit (*loc. cit.*) Cette question des émissions sanguines long-temps agitée, trouva de nombreux partisans et de forts adversaires; on vit employer ensuite les topiques, Aëtius préconisa son cataplasme fait avec un nid d'hirondelles mis en poudre et incorporé dans du miel ; ceux-ci voulurent des révulsifs chauds, ceux-là les voulaient froids ; ils n'étaient d'accord que sur un point, à savoir que l'érysipèle de la face et du cuir chevelu est très-souvent mortel.

Malgré toutes les discussions des anciens, malgré les observations recueillies depuis si long-temps, le traitement de l'érysipèle n'était pas plus avancé, dans ces derniers temps, qu'il ne l'était, il y a bien des siècles, chaque méthode ancienne eut son jour de *résurrection*, qu'on me passe le mot. Le savant professeur Dupuytren, en appliquant des vésicatoires au centre de l'érysipèle, rajeunit la médication révulsive ; l'eau de Goulard conseillée dans ces derniers temps, les topiques froids forment encore la conséquence d'une telle méthode ; puis on vit naître et mourir chaque jour des traitements nouveaux. Parlerons-nous du nitrate d'argent qui devait arrêter les érysipèles ambulants? il suffisait de les circonscrire, de leur dire *tu n'iras pas plus loin*, ce moyen que nous avons vu souvent mettre en pratique échoua sous nos yeux ; les onctions mercurielles eurent aussi leurs succès, mais aussi leurs échecs? Parlerons-nous du traitement préconisé depuis quelques mois, par quelques observateurs anglais? ce traitement dont MM. Lawrence et Dobson sont les inventeurs, consiste à pratiquer avec une lancette un grand nombre (cent ou mille et plus) de petites mouchetures sur la surface envahie par l'érysipèle, et à faciliter l'écoulement du sang à l'aide d'une éponge imbibée d'eau tiède. Cette opération qu'il faut répéter deux ou trois fois en vingt-quatre heures, est-elle autre chose qu'un traitement antiphlogistique, n'a-t-elle pas, de plus, l'inconvénient de provoquer le développement d'une plaie susceptible d'entrer en suppuration?.... nommer tous les médicaments conseillés dans le cas qui nous occupe, rappeler toutes les méthodes préconisées jusqu'alors, serait dresser la liste d'un nombre infini de substances. Ces antiphlogistiques enfin presqu'exclusivement employés aujourd'hui, ont-ils de plus heureux succès, dans les cas graves et compliqués ? les faits viennent répondre non ; et tous ces moyens différents proposés pour arriver à la guérison de l'érysipèle ne viennent-ils pas prouver clairement l'insuffisance de la médecine qui les enseigne, et jeter dans le découragement le médecin qui les prescrit? Oui, certes, on prenait une fausse route, on devait s'égarer; la loi des semblables existait, mais elle n'était pas formulée.

Ces considérations générales nous conduisent naturellement à rapporter une observation remarquable sous plus d'un rapport. Nous avons essayé de la commenter, et de faire ressortir tout ce qu'elle pouvait présenter d'utile, soit pour le progrès de la médecine homœopathique, soit contre les dédains des médecins allopathistes.

OBSERVATION.

M. Edmond F...., âgé de huit ans, d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin, éprouva dans la matinée du 22 août 1833, sans cause connue, un mal de tête assez violent pour le distraire de ses jeux habituels; il fut triste, mangea moins qu'à l'ordinaire, fut maussade et se plaignit de quelques envies de vomir ; dans la nuit, il eut de l'agitation, de la fièvre; le lendemain quelques vomissements vinrent attirer l'attention des parents jusqu'alors sans inquiétudes sur le malaise de leur fils. La face du jeune enfant se tuméfia, devint rouge. Madame F... resta dans l'inaction, accoutumée, disait-elle, à voir cet état, (c'était la troisième fois qu'elle observait de tels symptômes); à chaque instant le mal empira, le délire qui n'avait jamais existé se déclara, l'agitation fut extrême, et cependant ce ne fut que le 25, à huit heures du matin, que je fus appelé.

Edmond est assoupi et plongé dans un état comateux très-prononcé, quand il s'éveille c'est pour émettre les idées les plus incohérentes. Il est enfoncé dans son lit. La face est rouge, livide, fortement tuméfiée; le cuir chevelu œdémateux conserve long-temps l'empreinte du doigt qui s'y applique ; les paupières gonflées ne peuvent s'entr'ouvrir ; les narines sèches, l'oreille droite souillée par un cérumen purulent, la bouche béante ; les lèvres et les dents recouvertes d'un enduit fuligineux épais, sec et noirâtre, impriment au jeune enfant un caractère de stupeur très-prononcé, la respiration stertoreuse, le pouls petit, irrégulier, bat 106 pulsations par minute, les selles sont supprimées : la déglutition des boissons est extrêmement difficile.

Ne pouvant obtenir aucune réponse aux questions que j'adressais, il ne m'était pas possible d'apprécier exactement les sensations que le malade éprouvait, je fus alors réduit aux symptômes physiques. Ce cas me parut très-grave, je pouvais confirmer la valeur de l'homœopathie; cependant pour tranquilliser les parents qui avaient conçu alors de très-vives inquiétudes sur le sort de leur fils, j'ordonnai qu'un emplâtre vésicatoire fût appliqué sur l'une des cuisses; j'étais persuadé d'avance de l'inutilité de ce moyen employé seul ; mais dans toute découverte nouvelle, il est nécessaire de sacrifier aux préjugés qu'on veut renverser, et je me mettais aussi à l'abri du reproche d'inaction qu'on aurait pu me faire en me voyant administrer des doses si petites de médicaments homœopathiques. Les médecins allopathistes me diront peut-être qu'il fallait débuter par les émissions sanguines, sans nul doute ils ont raison, et je me serais conformé à ces préceptes que j'ai long-temps étudiés, mais je voulais traiter le malade par l'homœopathie, aussi ne dus-je pas l'affaiblir par la saignée ou les sangsues. Parmi les médicaments homœopathiques, deux remèdes m'étaient indiqués, la belladone et le rhus toxicodendron, tous deux couvraient une grande partie des symptômes que j'avais sous les yeux, et cependant je devais en administrer un d'abord ; comparant donc ensemble les phénomènes produits sur l'homme sain par ces deux substances, je donnai la préférence à la belladone et ma résolution fut appuyée sur :

1° La position du malade dans son lit ; il s'y enfonçait ;
2° La douleur de tête ;
3° Le délire, le coma ;
4° Les symptômes typhoïdes ;
5° La difficulté de la déglutition ;
6° Enfin la constipation. Ce dernier symptôme appartient tout entier à la belladone.

Bien fixé sur le choix du remède, je retournai le soir chez madame F.., le vésicatoire avait été appliqué, et la maladie, loin de diminuer, faisait encore des progrès. Trois globules de belladone à la 30e dilution furent délayés dans une cuillerée d'eau, je fis prendre ce liquide au malade qui eut une difficulté inouïe à l'avaler. Le 26 au matin, le jeune Edmond avait été moins agité la nuit, le délire existant toujours, avait cependant laissé quelques heures d'intermittence. M'approchant du malade, je fus frappé de l'état dans lequel je le trouvai, je vis la tuméfaction et la rougeur de la face considérablement diminuées, tous les autres symptômes existaien encore. Le soir, je retournai chez madame F...., l'enfant commença à répondre à mes questions ; il m'apprit que la douleur de tête résidait à l'occiput, que les yeux étaient le siége d'une vive chaleur, que des élancements analogues à ceux que produiraient des coups d'aiguilles se faisaient sentir à la gorge; il éprouvait des tiraillements douloureux dans l'oreille droite, et une lassitude générale le fa-

tiguait beaucoup. Après cet interrogatoire le malade divagua, mais je connaissais les symptômes principaux, j'avais bien choisi le remède, je fis dissoudre dans une cuillerée d'eau trois nouveaux globules de belladone qui furent aussitôt pris.

A la visite du 27, madame F.... m'annonça que son fils avait dormi paisiblement peu après l'administration du médicament, qu'une heure après il eut une bonne selle, que plus tard quelques paroles vides de sens avaient été prononcées, mais que depuis lors l'enfant était fort calme. Je le vis ; l'œdème du cuir chevelu a disparu ; la face revenue à sa grosseur normale est couverte d'écailles d'épiderme qui se détachent, les paupières tout-à-fait dégonflées laissent voir le globe de l'œil, les pupilles n'offrent rien de particulier; la langue, de noire qu'elle était, est blanche au milieu, un peu piquetée de rouge sur ses bords, elle est humide; les lèvres encore noires et sèches laissent passer les sons bien articulés, la douleur de gorge a complètement disparu, le pouls est revenu à 68 pulsations par minute ; le délire n'avait pas reparu. Je permets pour aliments un peu de lait et quelques cuillerées de bouillon.

J'aurais pu dès ce jour ne plus administrer de médicament, mais je craignis que deux doses si petites de belladone ne fussent pas suffisantes pour consolider la guérison, et j'administrai deux globules de belladone.

Le 28, tous les symptômes de l'érysipèle, ceux de la stupeur, les symptômes cérébraux avaient disparu ; le malade était guéri de l'affection pour laquelle je fus appelé, mais j'observai les phénomènes suivants :

Douleur de tête au front, paupières appesanties, pupilles largement dilatées, air d'hébétude remarquable, apathie, immobilité, lassitude générale, réponses justes aux questions qu'on adresse. Je ne doutai pas un instant que tout ce que j'observais ne fût le résultat de l'administration de la dernière dose de belladone, je prescrivis alors comme antidote quelques cuillerées de vin pendant la journée, et pour aliments j'ordonnai des potages et des semoules au lait; ce jour l'enfant se promena dans sa chambre, et le lendemain 29, tous ces symptômes avaient tellement diminué qu'Edmond put reprendre ses jeux. Je le revis deux jours après, il était parfaitement portant.

Cette observation est digne d'intérêt à plus d'un égard, elle renferme en effet une foule de questions importantes, nous regrettons beaucoup de ne pouvoir les traiter avec tous les détails qu'elles exigeraient. Mais le travail que nous faisons ici ne comporte pas de tels développements. Nous signalerons ces questions, nous réservant plus tard de les approfondir si nos occupations nous le permettent. L'affection que nous avons eu à traiter offrait plus d'un danger. Un érysipèle de la face, en effet, est chose fort grave, et tous les médecins, tant anciens que modernes, reconnaissent qu'il est souvent mortel, par les complications qui surviennent. Notre malade avait du délire depuis deux jours quand nous avons été appelé pour lui donner des soins ; nul doute que les organes encéphaliques ne participassent eux-mêmes à l'inflammation de la peau et du cuir chevelu ; l'inflammation n'était pas franche, comme l'appellent les médecins allopathistes, il y avait modification de l'innervation; les symptômes thyphoïdes que nous avons signalés étaient très-prononcés, et venaient encore ajouter leur gravité au danger de l'inflammation. Pense-t-on que la médecine allopathique ait pu triompher de tous ces symptômes s'étendant depuis le cerveau jusqu'à la trachée artère, en aussi peu de temps que l'a fait la médecine homœopathique? quatre jours ont suffi pour assurer la guérison. Qu'on vienne dire maintenant, que les doses infinitésimales sont dépourvues de toute action, qu'on vienne affirmer que le régime est notre seul moyen de succès; en abandonnant le malade à lui-même eut-il surmonté tant de maux qui l'accablaient déjà? Non, certes, je ne le pense pas; il fallait une médecine énergique, nous l'avons employée et nous avons réussi. Défendrons-nous l'action des doses infinitésimales! on a tant dit, tant écrit sur ce sujet qu'il serait fastidieux d'y revenir, toutes nos raisons ne pourraient ouvrir les yeux à ceux qui s'obstinent à les tenir fermés.

Une seconde question renfermée dans notre observation est l'emploi d'une seule et même substance dans le traitement d'une maladie. Je pouvais comme tant d'autres praticiens recommandables alterner les remèdes, je pouvais administrer le rhus toxicodendron et la belladone alternativement, mais cette dernière substance réussissait trop bien pour recourir à un autre remède.

Une troisième question soulevée par notre observation est relative à la répétition des doses. Sans entrer dans de longs détails sur ce sujet, qui exigerait les plus grands développements et les plus profondes réflexions, nous dirons que le docteur Hering, de Philadelphie, conseille de répéter les doses à des intervalles peu longs dans les affections aiguës très-douloureuses qui exigent de prompts secours ; il les répète quand aucune réaction n'apparaît, (mais je me hâte d'ajouter que souvent la réaction n'a pas lieu, d'une manière sensible, qu'elle se fait néanmoins quoiqu'elle échappe à notre observation). Quand au contraire la réaction a lieu il faut lui laisser achever son cours. « Il faut encore, ajoute-t-il, réitérer la » dose quand la réaction ne semble n'être que palliative. » C'est cette idée qui m'a fait administrer la troisième dose de belladone, mais je dois l'avouer avec sincérité, persuadé que les fautes même les plus légères doivent servir aux praticiens pour les mettre en garde contre elles, cette troisième dose du remède, sans compromettre en rien la santé du malade, a retardé d'un jour sa convalescence. Hahnemann le dit dans son organon; il faut laisser agir les doses, quelque petites qu'elles fussent, ne pas les répéter même à petites doses, car « la force vitale se trouve pressée, attaquée par ces doses sans » avoir le temps de se remettre de l'une à l'autre ; incapable » de réagir d'une manière salutaire, elle est forcée de se sou- » mettre passivement aux suites de la maladie médicinale » trop forte dont on l'a accablée. »

Cependant, il ajoute plus loin, que la répétition du remède doit être dirigée d'après la marche et la gravité de la maladie à combattre; et dans le cas qui nous occupe, l'inflammation des méninges et du cerveau pouvait n'être qu'assoupie pour reparaître plus vive après. Ce qui a encore augmenté l'action du médicament est, sans contredit, sa dissolution dans l'eau ; je suis bien convaincu, par des observations personnelles que je ferai peut-être connaître, que ce mode d'administration augmente la puissance des remèdes : faire des expériences comparatives serait rendre un grand service à la science. Enfin, une dernière question renfermée dans notre observation est celle des antidotes. La médecine homœopathique sait fort peu de choses sur ce sujet, elle appelle à grands cris l'expérimentation et la bonne volonté : les théories pour cela ne sont d'aucune valeur. Le vin que nous avons employé comme antidote de la belladone a eu le plus heureux succès, car je puis affirmer qu'en s'abstenant de vin, l'action de la belladone se prolonge beaucoup, et pour mon compte, en expérimentant cette dernière substance, j'éprouvai pendant dix ou douze jours un violent mal de gorge. Chez moi ce symptôme fut le plus opiniâtre. Chez notre malade il fut le premier à disparaître, preuve nouvelle de la vérité de la loi des semblables : s'il était permis d'établir *à priori* des théories, ne pourrions-nous pas dire, que plus le symptôme est aigu et violent, plus le remède homœopathique, et j'entends par ce mot le remède vraiment approprié au symptôme, a d'action directe sur lui pour le combattre et l'anéantir ?

Dr Chomet.

N. B. A la fin de la semaine, les deux numéros de novembre du *Journal de la Médecine Homœopathique* seront distribués à nos souscripteurs. Ceux qui veulent n'éprouver aucun retard dans l'envoi du journal, sont invités à renouveler leur abonnement avant le 15 décembre prochain. Il suffit d'en adresser le prix, qui sera de même que celui de l'an dernier, *franc de port*, soit à M. Trinquart, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 9, ou à M. le docteur Léon Simon, directeur du journal, rue des Beaux-Arts, n° 9.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

N. 22. — TOME I. 15 OCTOBRE 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le JOURNAL DE LA MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE paraît les 1er et 15 de chaque mois. —Prix de l'abonnement : 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez TRINQUART, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser, pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

SUR L'ÉTUDE

DE LA MATIÈRE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE,

PAR LE DOCTEUR LUTHER.

Tous ceux qui ont étudié l'homœopathie savent que cette doctrine se base sur deux principes fondamentaux : *la loi des semblables* (1) et *les effets des médicaments produits sur l'organisme sain.* Ces deux points essentiels tranchent l'homœopathie de l'allopathie; toutes les autres questions, comme la préparation, la dose des remèdes, etc., appartiennent à un ordre secondaire. La combinaison de ces deux points renferme l'idée de la *spécificité* des médicaments. De tout temps, la médecine a reconnu la spécificité de plusieurs des remèdes qu'elle employait, sans savoir s'en rendre compte; c'étaient des faits isolés, des observations superficielles, vagues, incohérentes, qui ne pouvaient être rattachées à aucune loi générale. Nous devons au génie puissant de Hahnemann, de voir ces observations isolées s'élever à un degré de généralité, qui justifie le titre d'une loi et qui pénètre profondément toute la théorie et la pratique médicales. Ainsi, un des points capitaux de l'homœopathie consiste dans les effets purs des médicaments, obtenus par des essais sur l'organisme sain, et pour nous, il est désormais arrêté qu'une vraie matière médicale, susceptible de nous fournir les moyens de traiter raisonnablement les maladies, ne saurait exister que dans ces termes.

(1) Cette loi est générale et ne se rapporte pas à la médecine seule.

Comme les principes des deux systèmes de l'homœopathie et de l'allopathie sont diamétralement opposés, il est naturel que la dernière ne puisse rien nous offrir ou au moins très-peu de chose, pour une matière médicale conçue dans le sens homœopathique. Hahnemann, non content d'avoir proposé au monde les principes de sa méthode, a créé en même ~~temps une matière médicale~~, qui seule rendrait son nom immortel, mais qui diffère essentiellement de celles qui ont existé avant lui, soit sous le rapport de la forme, soit sous celui du fond. La forme adoptée par Hahnemann n'est nullement dans les habitudes de ceux qui se livrent à des études allopathiques précédentes, et partout on entend proférer des plaintes sur les difficultés que présente l'étude de la matière médicale homœopathique. Ces plaintes sont certainement fondées, mais il était impossible de donner à la matière médicale une autre forme sans compromettre l'homœopathie elle-même, et il s'agit maintenant de trouver des moyens d'écarter ces difficultés, autant que possible.

Pour connaître un remède sous tous ses rapports, il faut l'examiner, selon moi, sous plusieurs points de vue principaux, à savoir : quant à *son histoire*, quant aux *symptômes obtenus par des essais sur l'homme sain, quant à l'effet qu'il produit dans les maladies et aux particularités que chaque médicament offre du plus au moins.*

Quant au premier point, il se rapporte principalement à l'histoire naturelle de la substance, aux préparations, aux expériences qui ont été faites par l'ancienne méthode dans les maladies et surtout aux cas de guérison, où le médicament a agi d'après la loi homœopathique. C'est certainement une étude très intéressante, et Hahnemann nous en a fourni une quantité d'exemples frappants dans une partie de son *organon*. Du reste, c'est en partie sous ce premier

point de vue, que la matière médicale homœopathique se rapproche de la matière médicale allopathique; si l'on veut l'admettre comme partie constituante de la matière médicale et ne pas l'en séparer sous le nom de pharmacologie. Hahnemann s'en est occupé dans la préface de chaque médicament.

Aprés avoir étudié un médicament sous ce rapport, il s'agit de connaître les effets qu'il produit sur l'homme sain. Chaque médicament nous en offre deux parties principales, les symptômes obtenus sur le *physique* et ceux que présente le *moral*. Pour faciliter cette étude, dont la difficulté est reconnue de tous ceux qui s'en sont occupés, le meilleur chemin à suivre, c'est de partager les symptômes des médicaments en symptômes *généraux* et symptômes *spéciaux*. On se propose dans le premier cas, de connaître si l'action du remède est plus ou moins violente, sur quels systèmes de l'organisme il agit principalement, quels organes spéciaux il est avant tout capable d'affecter? quelles espèces de douleurs, douleurs brûlantes, piquantes, déchirantes, pressantes, sourdes, etc., prévalent dans son action? s'il produit des démangeaisons, de la raideur, des convulsions, du tremblement, des syncopes, s'il hausse ou abaisse les forces physiques, s'il excite ou déprime le moral? etc., etc. En s'assurant de ces qualités du remède (1), on acquiert une idée très précise de son action générale, on saisit ses qualités caractéristiques, et, selon moi, on a fait le pas le plus difficile dans l'étude de la matière médicale.

Quand on aura bien compris le remède sous ce rapport, on en devra compléter la connaissance par une étude spéciale des symptômes, qui se rangent alors plus facilement sous les rubriques générales présentes à l'esprit. On lit attentivement et à plusieurs reprises tous les symptômes, on cherche à saisir les particularités qui distinguent le médicament en question d'autres médicaments qui lui sont plus ou moins homogènes dans leur action, on sépare les symptômes essentiels et caractéristiques des non-essentiels, qui dépendent en grande partie des premiers. Pour pouvoir faire cette distinction, la connaissance de la physiologie et de la pathologie générale est indispensable. La connaissance intime des symptômes que le moral présente est également d'une haute importance. C'était par eux qu'en ce temps Hahnemann se laissait presqu'exclusivement guider.

Toutefois, il serait impossible à la mémoire la plus puissante de retenir tous les symptômes énumérés dans *la matière médicale pure, les maladies chroniques* et les autres ouvrages qui traitent de cet objet. Une longue pratique ne permet d'arriver qu'à un certain degré d'exactitude en ce genre, et il est très répréhensible et même absurde de la part d'un médecin homœopathiste de se fier uniquement à sa mémoire, surtout dans le traitement des maladies chroniques. Car pour obtenir tous les heureux résultats que nous sommes en droit d'attendre du traitement homœopathique, il faut examiner avec une exactitude scrupuleuse tous les rapports qui se trouvent entre le remède et la maladie. Hahnemann lui-même, qui, après une pratique homœopathique de 40 ans et avec une mémoire remarquable, pourrait le premier prétendre à une connaissance minutieuse des effets des médicaments, ne dédaigne pas d'appeler ses ouvrages à son secours. Du reste, c'est surtout en consultant dans la pratique scrupuleusement les ouvrages sur la matière médicale, qu'on parvient à une connaissance sûre du médicament. Un moyen accessoire pour s'imprimer leurs effets dans l'esprit, consiste à chercher dans leurs symptômes des tableaux de maladies, d'après la connaissance que chaque médecin possède de l'ancienne pathologie.

Comme il est une manière très importante de donner plus de certitude à notre matière médicale, en y ajoutant les résultats obtenus dans le traitement des maladies (*ab usu in morbis*), elle est de même un moyen de connaître et de s'imprimer les effets des médicaments. Notre propre pratique et celle des autres, les descriptions exactes de cas de guérisons sont les sources où il faut puiser pour ce but. Si ces descriptions sont faites avec soin, on voit quels étaient les symptômes caractéristiques, et les symptômes accessoires et accidentels, et quels sont les motifs par lesquels le médecin homœopathiste se guide dans le choix des remèdes. Malheureusement nous ne voyons pas toujours dans les journaux homœopathiques des descriptions assez bien faites pour que les commençants puissent en tirer quelque avantage.

Il me reste à présent à fixer l'attention de celui qui s'occupe de l'étude de la matière médicale sur les particularités que présentent les remèdes, et dont la connaissance exacte n'est que trop essentielle pour une pratique heureuse. Je vais en citer les principales. Quant à l'époque du jour où il faut donner les remèdes, la plupart se prennent avantageusement le matin à jeun, comme tous les *remèdes antipsoriques*; il y en a d'autres qu'on peut donner à chaque époque de la journée, comme *camom., arnic., acon.;* les *remèdes antipsoriques* quand on les emploie dans les maladies aiguës; d'autres que l'on ne peut faire prendre que le matin (excepté dans les cas les plus pressants), sans risquer des suites fâcheuses, comme *ignat., pulsat.;* d'autres qui se prennent mieux l'après midi et le soir, comme *nux vom., rhus toxicod.* Il y a des médicaments qui conviennent davantage à tel ou tel tempérament, comme *nux vomic.*, aux personnes vives, ardentes, emportées, irascibles, malignes; la *pulsatille* aux personnes timides, pleureuses, douces, lentes, phlegmatiques. Nous en avons d'autres qui conviennent plutôt quand les souffrances sont plus fortes dans le repos, comme *rhus toxicodendron*, ou quand elles augmentent par le mouvement, comme *bryonia*; d'autres quand les douleurs s'augmentent au toucher, comme *china, mercurius;* d'autres quand les souffrances se montrent plutôt d'un seul côté, comme *mercurius arsenicum* pour le côté gauche, *cantharides*, *phosphorus strontani* pour le côté droit; d'autres quand les symptômes s'empirent par le changement de temps, les orages, etc., comme *phosphor., rhododendr., silicea.*, ou à

(1) Pour les remèdes antipsoriques, il faut consulter les préfaces que Hahnemann a données à chaque médicament, dans son ouvrage sur les maladies chroniques.

E ROYAL.

la nouvelle lune-comme *silicea*, ou par des méditations, comme *ignat*, *nux vom.*, ou dans la chambre comme *croccus*, ou en plein air, comme *cocculus*, *coffea*, *veratrum*, par la chaleur, comme les maux de dents *graphites*, *magnes australis*, *murias magnes.*, *nux vom.*, *pulsat. rhododendron*, *spigelia*; ou par le froid, comme celles de *calcarea*, *magnesia*, *mangan.*, *sepia*, *thuya*; par certaines boissons, comme les effets du *zinc* par le vin, ceux *d'ignatia*, *sulphur* par la bière, ceux *d'ignatia* par le café. La connaissance de ces particularités qui peuvent plus ou moins diriger le choix des médicaments, est naturellement d'une haute importance pour la pratique. Comme on guérit toujours d'autant plus vite et plus sûrement par l'homœopathie, qu'il existe plus d'homœopathicité entre l'état du malade et le remède, et comme les maladies sont modifiées par l'âge, la constitution, le sexe, le tempérament, le temps, la constitution épidémique, les différentes occupations, les saisons de l'année, etc., etc.; les remèdes homœopathiques doivent être examinés et étudiés sous ces différents rapports, pour établir la plus grande homœopathicité possible. Nous trouvons souvent les symptômes du remède et de la maladie très ressemblants, nous comptons sur un effet sûr, et pourtant nous voyons échouer nos espérances. Probablement cela tient à des nuances dans les maladies, pour lesquelles nous devrions trouver des semblables dans le remède. Mais souvent elles ne sont pas observées dans l'essai primitif où nous négligeons de les ranger d'après les motifs qui nous dirigent dans le choix des remèdes. Comme il s'agit dans la pratique homœopathique d'*individualiser* autant qu'il est possible, on devrait noter dans l'essai des remèdes sur l'homme sain les plus petites circonstances qui puissent influer sur l'effet des médicaments, et plus on y fera attention, plus, je crois, notre pratique marchera vers une certitude mathématique. Car le même médicament peut agir différemment sur l'organisme d'un enfant et d'un vieillard, sur celui d'une femme et d'un homme, d'une jeune fille de 15 ans et d'une femme de 50 ans, d'un homme vif, robuste, emporté, irascible et d'un homme phlegmatique, faible, doux, etc. Il y a encore beaucoup de modifications semblables, dont l'observation rendrait naturellement la pratique encore plus difficile qu'elle n'est à présent, mais cela n'est pas une raison qui pourrait nous empêcher de travailler à la perfection d'une science aussi importante et aussi salutaire que l'est l'homœopathie.

Nous avons encore des remèdes qui se donnent par préférence comme intermédiaires pendant le traitement des maladies chroniques, quand quelque accident inattendu trouble momentanément le traitement. De cette manière, nous donnons contre les suites du dépit avec indignation *ignatia*, contre celles de la colère *camomilla*, contre celles de la frayeur avec colère *aconit*, de la frayeur avec peur *opium*, contre celle de l'ivresse *nux vomic.*, etc., etc.

Quelques médicaments homœopathiques développent mieux leur action quand d'autres les ont précédés, comme la *belladona* après *aconit*, *camom.*, *ipec.*, *opium*, *mercur. solub.*, *kali sulphur.*, etc.; et ceux-ci après la *belladone*. *Calcarea* agit mieux après le *soufre* et l'*acide nitrique*. Nous avons encore en dernier lieu à étudier la matière médicale sous un rapport, par lequel elle surpasse infiniment celle de l'ancienne école : c'est celui des *antidotes*. Comme il arrive souvent qu'un remède développe une action trop forte, soit par une trop grande dose, soit par une trop grande susceptibilité de l'individu ou parce qu'il était mal choisi, il faut savoir le rencontrer par un antidote convenable. Pour la plupart des remèdes, les antidotes sont déjà trouvés; quelques-uns en ont même plus d'un, selon le rapport plus ou moins intime dans lequel l'affection qui doit être anéantie ou adoucie, se trouve à tel ou tel remède. La *noix vomique* p. e., a en général pour antidote *le vin*, *l'eau-de-vie* et le *camphre*; mais contre le mal de tête et l'inappétence qu'elle produit, on donne souvent *le café* avec succès, contre les accidents paralytiques *cocculus*, contre une trop grande irritabilité et l'oppression *aconit*, contre la mauvaise humeur *camomilla*.

Je pense avoir détaillé à présent les rapports sous lesquels il semble être le plus facile et le plus avantageux d'étudier la matière médicale. Toutefois, ces règles ne peuvent être par la nature de la chose que très-imparfaites; l'étude de la matière médicale homœopathique offrira toujours mille fois plus de difficultés que celle de l'ancienne méthode, et c'est elle qui rend la véritable pratique homœopathique si difficile et si pénible.

SCARLATINE.

Cet exanthème propre à l'enfance, présente des symptômes tellement en analogie avec ceux que la belladone produit sur l'homme sain, que la promptitude avec laquelle elle est guérie par les doses minimes de ce médicament, peut servir de preuve convaincante et de la vérité de la loi des semblables, et de l'efficacité des atténuations homœopathiques. Lorsque la scarlatine n'est pas enlevée avec promptitude par ce médicament seul, c'est qu'elle était compliquée avec un autre exanthème, tels que la rougeole, ou la fièvre pourprée, ou qu'elle s'est développée sur un sujet profondément psorique : dans les premiers cas, la belladone doit être alternée avec l'aconit surtout, ou avec la bryone, la noix vomique, la pulsatille, la camomille, ou le sumac, selon la nature des symptômes; et dans le second par l'aspiration du soufre.

Le médecin qui a eu l'occasion de voir la scarlatine, ne pourra pas la méconnaître dans les symptômes suivants qu'offre la belladone.

La couleur de la peau d'un rouge écarlate, surtout au visage; le visage terni; les yeux larmoyants; chaleur et cuisson dans les yeux; les yeux rouges, intolérance de la lumière; le malade craint de regarder la lumière; il y a sécheresse de la bouche; la langue est très rouge et la gorge très sèche; gonflement inflammatoire des amygdales et du voile du palais; soif brûlante, excessive; nausées; efforts pour

vomir, vomissements; constipation; urines troubles, foncées, rouges comme du feu; toux sèche; chaleur brûlante à la peau; rougeur écarlate, uniforme sur tout le corps, avec gonflement de la peau; assoupissement, insomnie; frayeurs en dormant. (V. M. M. P.)

Cette image de la vraie scarlatine a fait présumer à Hahnemann, que le médicament qui la présentait, offrirait un préservatif contre l'infection de cette maladie : des milliers d'expériences ont constaté la justesse de cette prévision. Un globule de la 30e puissance tous les cinq jours, suffit à cet effet. Lorsqu'on l'administre à des $^{1}/_{10}$ ou $^{1}/_{6^{me}}$ de grain répété tous les jours, on voit souvent survenir une scarlatine, mais qui n'est que l'effet primitif des doses trop fortes du médicament. Ce résultat a fait mettre en doute par les expérimentateurs inattentifs la vertu préservative de la belladone, parce qu'ils confondaient les effets du médicament avec la scarlatine elle-même.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Routy, âgé de 12 ans, apprenti menuisier; tempérament sanguin; sujet à de fréquents maux de gorge; jouissant du reste d'une excellente santé, et d'une fraîcheur remarquable; fut atteint le 12 novembre 1833, d'un gonflement considérable des amygdales avec fièvre très forte, mal de tête, etc. Le père qui est sujet à une indisposition semblable dont il s'est souvent guéri avec des sangsues et des pédiluves, désire qu'on fasse la même médication à son fils. Sangsues de chaque côté du col, pédiluves, sinapisme après; cataplasmes de farine de graine de lin au col et aux pieds, tisane de gomme, diète absolue.

Le 13. Les sangsues ont beaucoup saigné; l'enfant est pâle; aucune rémission des symptômes; diète, boissons émollientes, cataplasmes, lavements.

Le 14. Les symptômes sont beaucoup aggravés, délire, l'enfant se lève, veut s'en aller; fièvre très forte; impossibilité d'avaler, les boissons reviennent par le nez; amygdales très enflées, avec de la fluctuation; constipation; 6 sangsues de chaque côté du col, derrière l'angle de la mâchoire; le reste comme la veille.

Le 15. La saignée a été très abondante; plusieurs défaillances dans la journée d'hier; les symptômes nerveux sont moindres; mais l'impossibilité d'avaler, et la fièvre persistent; le col est bouché; gargarismes, boissons émollientes, lavements, pédiluves.

Le 16. Délire fort; on a de la peine à le tenir dans le lit, il veut s'en aller; il parle fortement du gosier; respiration très embarrassée et courte; très grande difficulté d'avaler; la déglutition de la boisson est très douloureuse, et par de très petites gorgées seulement, qui reviennent souvent par le nez; yeux vifs, brillants, animés; visage rouge; cephalalgie frontale; soif inextinguible; impossibilité d'écarter les mâchoires plus qu'une à deux lignes; bouche sèche; urines rouges comme du sang; constipation; peau sèche, brûlante; pouls serré, dur, 130 puls.; insomnie absolue; agitation, rougeur scarlatine sur la poitrine. Voyant que malgré un traitement antiphlogistique si actif, les symptômes ne faisaient que s'aggraver, surtout ceux de la tête qui semblaient toucher de bien près à la méningite, j'aurais cru compromettre la vie du malade en y persistant plus long-temps. J'administrai la belladone x|o, le matin. Le soir, exaspération du délire et des autres symptômes céphaliques.

Le 17. Le malade s'est endormi à minuit, et ne s'est réveillé qu'à sept heures, beaucoup soulagé; sueur générale; la déglutition est plus facile; la fièvre est moindre; la rougeur scarlatine s'étend sur tous les membres et le visage; une selle naturelle; il ouvre mieux la bouche; on ne sent plus de fluctuations dans les amygdales; le mal de tête est dissipé.

Le 18. La nuit a été agitée; il a beaucoup parlé; mal de tête; du reste comme hier; belladone x|o.

Le 19. Le malade n'accuse aucune souffrance; appetit très-vif; une bonne selle tous les jours; la déglutition facile, quoique encore un peu douloureuse; apirexie complète; les rougeurs s'effacent.

Ce malade n'a plus eu besoin d'autres médicaments; la desquammation de la peau s'est faite par plaques. Le 24 du même mois, il a repris ses occupations.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Le second frère du précédent, âgé de 10 ans, fut atteint le 18 novembre des symptômes précurseurs de la maladie.

Le 20. Céphalalgie frontale excessive; serrement des tempes comme par des tenailles; visage rouge; yeux animés; gonflement des amygdales et des glandes du col; bouche sèche; urines rouges; constipation; chaleur brûlante, sèche et générale, anxiété, agitation; se retournant continuellement dans le lit; assoupissement le jour; fièvre, 100 puls.; humeur irritable, impatient; belladone x|o; diète, eau sucrée.

Le 21. Amélioration sensible de toutes les souffrances; sommeil de plusieurs heures dans la nuit, avec sueur abondante générale; rougeur scarlatinoïde au tronc et aux extrémités; une selle.

Le 22. Le mal de tête est un peu plus fort; un peu plus de fièvre; belladone x|o.

Le 23. Apirexie complète; faim sans soif, etc.; il éprouve des piqûres désagréables à la plante des pieds et sous le talon; symptômes de la belladone. Cinq jours après l'enfant allait à l'école.

TROISIÈME OBSERVATION.

Le troisième frère Routy, âgé de 7 ans, blond, d'un caractère très doux, et intelligent; fut atteint le 25 novembre de mal de tête; le soir il rendit son dîner, et se plaignit de mal de gorge; frissons.

Le 26 il offrait les symptômes suivants :

Agitation la nuit; peau brûlante, sèche, fièvre; mal de tête au front; difficulté d'avaler, soif; belladone x|o; *illicò*; diète, eau sucrée.

Le 27. Mêmes symptômes; rougeur scarlatine à la poitrine et aux bras; belladone x|o.

Le 28. La gorge est plus libre, apirexie, appétit; l'enfant se lève plusieurs heures dans la chambre; deux potages.

Le 29. Il est tout-à-fait bien.

Le 3 décembre. L'enfant est entièrement convalescent, il se gratte beaucoup la nuit; depuis hier son corps est couvert d'une éruption urticaire qui demange continuellement et l'empêche de dormir la nuit. Considérant cet accident comme un effet primitif de la belladone, dont la seconde dose était de trop pour le soulager, je lui fais respirer un globule de cette substance, selon le conseil de Lux.

La démangeaison a cessé dès le soir même; deux jours après, toute la peau était desquammée; et l'enfant allait à l'école depuis la veille.

Ces trois frères malgré le temps excessivement humide, et l'absence de toutes précautions indispensables dans ces sortes de convalescences, lorsque ces maladies ont été traitées par la médecine ordinaire, n'ont éprouvé aucun symptôme consécutif, et ils se sont toujours bien portés depuis.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Leur petite sœur âgée de 4 ans, à laquelle je fis aspirer un globule de belladone tous les cinq jours, dès que la scarlatine se caractérisa sur le frère aîné, jusqu'à la desquammation du dernier, n'a éprouvé qu'un mal de tête pendant deux jours, sans autres symptômes de la maladie.

Les observations que nous venons de rapporter sont remarquables, par la promptitude avec laquelle les symptômes ont cédé après l'administration du spécifique, dans le premier cas même, où le malade avait été mal traité, et affaibli par des émissions sanguines très abondantes pour son âge.

Dr CROSERIO.

ALLGEMEINE HOMOEOPATHOSENOE ZEOTUNG. *Gazette universelle générale homœopathique de Leipsick, publiée par les docteurs en médecine G. W. Gross, J. Hartmann et J. Rummel; 4 volumes in-4°; le 5e paraît par feuilles tous les huit jours* (1).

Sous le titre de *Remarques*, le même auteur expose des expériences intéressantes qu'il fit avec les médicaments homœopathiques sur des mouches. Il enferma trois mouches dans une fiole à médecine de la capacité de 10-12 onces, dans laquelle il y avait plusieurs globules de vératrum 12. Le premier jour elles étaient très-vivaces. Le deuxième elles le paraissaient moins, et le troisième elles moururent toutes les trois. Les parois du vase étaient toutes couvertes d'ordures. Trois autres mouches enfermées dans un même vase avec des globules de sucre pur, vécurent six jours et ne salirent pas du tout les parois.

Trois mouches enfermées avec des globules de cuivre 30, moururent en quelques heures, et en apparence avec des secousses, et sans avoir sali les parois du vase. Ces substances auraient produit dans ce cas des choléras artificiels analogues à ceux dans lesquels elles sont indiquées.

Observation du docteur Kretzschar sur l'effet de l'euphrasia dans les taches et les phlictènes de la cornée. Il emploie le suc pur intérieurement. Il l'a aussi employé seul extérieurement deux à trois fois par jour avec succès.

Page 43. Analyse faite par le docteur Gross, d'un article intitulé: *Considérations aphoristiques sur les doses des médicaments*, par le docteur Trincks. Il résulte de ses expériences que les substances les plus faibles, telles que le sureau, le quina, la rhubarbe, la camomille, l'euphrasia, l'arnica, etc., conservent toutes leurs propriétés et même d'une manière plus sensible dans la 30e puissance; que les médicaments antipsoriques dont les effets sont très-violents à l'état pur, tels que l'arsenic, la belladone, et ceux dont les vertus sont inaperçues dans leur état pur, tels que le sel de cuisine, le charbon, etc., acquièrent une force excessive à la 60 ou 90e, où il serait dangereux de les employer. Il repousse en général l'emploi des doses fortes, il conseille pour y suppléer leur répétition à des intervalles plus ou moins rapprochés même dans les maladies locales.

La gale seule fait exception à ses yeux; dans cette maladie, il conseille l'emploi de la goutte entière de la 30e puissance du soufre répétée tous les huit jours, et des autres antipsoriques indiqués à la même puissance.

Page 46. Analyse du traité de *thérapeutique des maladies aiguës*, de Hartmann. Nous rendrons compte de cet important ouvrage aussitôt qu'aura paru la traduction que nous promet M. le docteur Mabit de Bordeaux.

Sous le titre de *Remarques*, le docteur Hartmann rapporte les expériences qu'il a faites sur la 1500e atténuation du soufre d'après Korsakoff. Ayant reçu, dit-il, du docteur Gross, environ deux cents globules mouillés avec cette atténuation; dans la crainte de les voir bientôt épuisés dans les expériences, je les mis dans cent gouttes d'alcool que je secouai deux fois fortement; le sucre tomba au fond de la fiole en poussière. Le docteur Hartmann fit prendre la plus petite partie d'une goutte de cette 1501e atténuation à une dame très-irritable à laquelle la 30e causait des exacerbations graves pendant des semaines entières, sans qu'elles fussent suivies d'amélioration. Quelques jours après cette prise du médicament à la 1501e puissance, il se manifesta une amélioration sensible sans exaspération aucune.

«Un homme avait une fièvre intermittente depuis neuf mois, » laquelle après avoir été guérie par les moyens convenables, » revenait toujours à la moindre infraction hygiénique; le soufre » à la 30e atténuation, ainsi qu'en nature, était resté sans effet, » 2 globules de la 1501e atténuation donnés pour une rechute » survenue à la suite d'un accès de colère emportèrent la » maladie sans retour. »

Le docteur Franz éprouva sur lui-même les effets pathogénétiques de cette puissance élevée du soufre: le quatrième jour après la prise, il eut une éruption miliaire sur le dos, les reins, et entre les doigts, avec la démangeaison qui est propre aux éruptions du soufre (cuisson après avoir gratté); déjà, au deuxième jour, il ressentit un resserrement et une angoisse de poitrine qu'il n'avait jamais éprouvés et un écoulement hémorrhoïdal sanguinolent qu'il avait éprouvé anciennement.

Le phosphore contre les abcès au sein.

Le docteur C., après avoir rappelé qu'il avait employé avec avantage le phosphore extérieurement (1 gr. dans une once d'huile) dans les engorgements glanduleux, pendant sa pratique allopathique, cite deux observations de son emploi homœopathique.

Une femme faible eut un abcès au sein: après sa première couche elle subit deux mois de traitement allopathique infructueux, et éprouvait un rongement brûlant dans la poitrine; la respiration courte, oppression, toux sèche, fièvre hectique, sueurs et diarrhées colliquatives: tout le sein était enflé, dur, d'un rouge foncé, au plus léger attouchement causant une douleur de piqûres cuisantes; elle avait sept ouvertures fistuleuses, et couvertes de chairs fongueuses, qui répandaient une sanie abondante, de mauvaise couleur et d'une odeur fétide. La glande de l'autre sein s'était aussi engorgée et endurcie sympathiquement. 00/30 de phosphore amenèrent la cicatrisation des fistules en huit jours, et l'état général de la malade s'était déjà beaucoup amélioré; en quatre semaines les seins avaient repris leur rotondité, leur souplesse, et leur grâce naturelle; la santé générale était parfaitement rétablie quoique les règles n'ayent reparu que deux mois plus tard.

Une malheureuse cordonnière avait déjà eu plusieurs abcès au sein dans ses couches antérieures. Sujette à une fièvre lente, à des sueurs nocturnes, elle était faible, maigre, constipée. Elle eut un abcès énorme au sein dans sa dernière couche. Malgré un traitement allopathique de six semaines, le sein avait acquis une telle grosseur, une telle dureté, et il était tellement déformé que la malade en désespérait, le phosphore 00/30 amena la guérison en six jours.

(1) V. n° 20, p. 162. Ces extraits sont dus à notre confrère et ami, le docteur Crosério.

Page 71. Sous le titre de *Remarques*, le docteur Kretzschman expose des idées intéressantes sur le zona : il considère cet exanthème comme une maladie psorique, il pense que le graphite, à cause de sa qualité anti-psorique, doit être préféré aux autres médicaments qui offrent l'érysipèle phlicténoïde parmi leurs effets primitifs ; il cite plusieurs observations à l'appui de cette opinion.

Un enfant de quinze ans était atteint de zona depuis quinze jours, des douleurs brûlantes excessives lui firent administrer l'arsenic, lequel malgré sa répétition apporta très-peu de soulagement. Une goutte de graphite répétée trois fois à un jour d'intervalle procura la guérison de la maladie.

Une petite fille âgée de cinq ans, était atteinte depuis quatre jours d'un érysipèle à la face qu'elle avait déjà eu deux fois auparavant, et qui durait toujours sept semaines, parce qu'il parcourait successivement tout le corps ; le graphite 00/30 la guérit en deux jours.

Depuis six mois une pauvre femme était atteinte tous les huit jours d'un érysipèle qui commençait au front et s'étendait à tout le cuir chevelu jusqu'à la nuque, et y formait des ampoules qui séchaient promptement ; ces accès duraient trente-six heures, et l'avaient réduite à l'état le plus fâcheux, une dose de graphite 00/30 prévint le retour de cette affection.

Le docteur Trincks a répondu à cet auteur par son article *contre les observations et remarques du docteur Kretzschman*, inséré p. 89 du même journal. Une fois sur une femme scrofuleuse atteinte de zona, l'arsenic 15, une goutte, enleva en vingt-quatre heures la douleur brûlante qui la tourmentait surtout la nuit. Dans un autre cas, sur un vieillard, le soufre à fortes doses produisit le même effet. Ces deux faits le déterminent à considérer le soufre et l'arsenic comme un moyen curatif du zona.

Selon cet auteur, le zona diffère des érysipèles proprement dits, il n'atteint que ceux dont la constitution est altérée par d'autres maladies, particulièrement les vieillards, etc. L'euphorbe, l'acide nitrique, le rhus et d'autres substances peuvent aussi bien être indiqués contre l'érysipèle.

Le docteur Kretzschman a répondu à cet article par une note p. 143. Il n'a pas considéré le graphite comme le seul moyen ; mais comme un moyen *qui mérite de fixer l'attention dans tous les érysipèles.*

Le docteur Gaspary revient sur ce sujet dans un article intitulé : *Encore un mot sur les observations, et contre-observations des docteurs Kretzschman et Trinks*, p. 159. Il pense aussi avec ce dernier auteur que le zona n'est pas un véritable érysipèle, et cependant il ne voit pas qu'on doive traiter l'érysipèle en général par des antipsoriques; quoiqu'ils soient souvent accompagnés d'un psore latente, il conseille surtout d'avoir égard à la nature de la fièvre pour le choix du médicament.

Une jeune fille de vingt ans était atteinte, à l'apparition des règles, d'un érysipèle à la face qui durait toujours quatre à cinq jours après leur cessation. Une dose de rhus ne produisit pas d'effet. La belladone donnée avant l'apparition des règles, abrégea la durée de l'érysipèle, qui reparut malgré cela à la prochaine époque menstruelle. Une dose de graphite en prévint le retour pour toujours.

Un homme de quarante ans, valétudinaire, fut atteint de zona d'après les symptômes propres de la pulsatille analogues à ceux qu'on observe dans cette maladie, il se détermina à l'essayer, après avoir inutilement employé la camomille, le rhus et la belladone; deux jours après la prise de la pulsatille, la maladie était guérie.

Un enfant était atteint depuis trois jours de zona, il criait continuellement, et se grattait de manière à s'écorcher entièrement la partie enflammée. Il était sans sommeil, ni appétit, il avait la langue couverte d'un enduit épais, et une diarrhée aqueuse verdâtre ; il prit la pulsatille et trois jours après il était guéri.

Page 73. *Réflexions et observations sur l'homœopathie*, par le docteur S., médecin militaire.

C'est une déclaration d'un médecin que l'expérience et l'étude ont conduit à l'homœopathie.

Page 81. *Peinture du choléra à Daka en Hongrie, et son traitement* depuis le 17 septembre au 15 novembre, par le comte Thomas de Radasdy avec l'épigraphe : l'*esprit de vin camphré suffit pour guérir le choléra.*

L'auteur expose avec netteté et exactitude, les symptômes d'une épidémie de choléra qui a été des plus graves, puisque tous ceux qui n'étaient pas soignés mouraient. Sur cent soixante-un qu'il a soignés avec l'esprit de vin fortement camphré, quinze seulement sont morts, parmi lesquels huit étaient déjà dans la troisième période, et les sept autres eurent trois à quatre rechutes par des fautes de régime.

Page 84. Sous le titre, *sur la douce-amère*, le docteur Ruckert rapporte une observation intéressante d'une maladie des voies urinaires, guérie par cette substance.

Un homme après un fort refroidissement, fut atteint il y a neuf ans, d'un gonflement du visage et d'une maladie des voies urinaires; le premier accident se dissipa, mais le second alla toujours en augmentant sous tous les traitements allopathiques : le 29 août 1829, il était dans l'état suivant : besoin continuel d'uriner, une espèce d'épreinte continuelle profondément dans le bas du ventre, depuis les aines vers l'intérieur, avec brûlement dans les aines comme s'il allait uriner, cependant il ne le peut pas ; en même temps un ténesme et une douleur terébrante continuelle dans la verge de dehors en dedans. L'urine ne coule que goutte à goutte et par petits intervalles ; il ne peut en obtenir l'évacuation que lorsqu'il comprime la prostate avec son doigt porté dans l'anus. L'urine sortant est liquide, mais lorsqu'elle s'est refroidie elle coule comme de l'huile, et forme un dépôt gluant, glaireux et gélatineux blanc-rougeâtre, sentant souvent mauvais; en urinant il rend parfois de petits caillots de sang avec beaucoup de douleurs.

La salspareille, les cantharides, le pétrole, l'acide nitr., la potasse, la coloquinte, le soufre, la grande ciguë, le tartre émétique, la pulsatille employés pendant un an, restèrent sans effet. Le 31 août 1830, le malade prit la douce-amère à la 000/18 : quatre à six jours après, l'urine avait repris la consistance et la couleur naturelles, quoique les souffrances en urinant fussent encore les mêmes du 20 septembre au 20 décembre. La digitale, la noix vom., la sabadille, le capsicum, restèrent sans résultats. On répéta la douce-amère ; dans les premiers jours les symptômes urinaires augmentèrent et il se développa un gonflement au visage semblable à celui qui avait paru dans le commencement de la maladie ; ces symptômes diminuèrent peu à peu ; cependant la difficulté d'uriner persistait, l'argille, la potasse, l'acide nitrique, le petrole et le phosphore furent donnés successivement. Par l'effet de la potasse, l'évacuation de l'urine fut beaucoup améliorée, le malade pouvait en rendre une grande quantité sans porter le doigt sur la prostate, cependant il ne pouvait pas vider entièrement la vessie sans cet aide.

Le phosphore administré le 31 novembre, fit venir une violente démangeaison à la peau, comme le malade en avait eu une vingt ans auparavant; depuis cet instant son état s'est amélioré de plus en plus, et il est actuellement parfaitement rétabli, quoique son urine fasse encore un léger dépôt floconneux.

Sous le titre sur la *Douce-amère*, le docteur Trincks, p. 126, ajoute des considérations sur cette observation et sur les propriétés de cette plante ; après une digression sur la gonorrhée, les ravages que le virus gonorrhéique produit, et la difficulté de la guérir, l'auteur annonce, appuyé sur l'expérience, que la douce-amère est le spécifique le plus approprié après la noix vomique dans les catarrhes de la vessie, et en général dans les affections des membranes muqueuses, les catarrhes bronchiques, l'asthme humide, l'ottite par refroidissement, etc. Dans les dartres humides, surtout des parties génitales (nous avons constaté plusieurs fois cette vertu) et dans les dartres furfuracées sèches et les paralysies.

Page 104. *Remarques pratiques sur le traitement de la fièvre intermittente*, par C. Seidel.

L'auteur expose d'après sa propre expérience qu'il est indispensable d'individualiser les cas de fièvre intermittente pour les traiter avec succès. Ni l'aconit proposé par Haubold et M. Muller avant chaque accès, ni l'arnica proposé par Franz ne réussissaient, s'ils ne répondaient pas aux symptômes de la maladie. Les médicaments convenables devaient être répétés tous les jours après l'accès, pour qu'ils fissent tout le bien désiré. Il appuie ces opinions de onze observations particulières.

Un homme avec une fièvre tierce : frisson et chaleur, avec chute complète des forces, violents maux de tête par des battements dans le front surtout en se baissant, et au grand air, goût amer, renvois, constipation, grande soif. Trois doses de noix vomique, une chaque soir, suffirent pour faire disparaître la maladie.

J. H. G. W., fièvre tierce : frissons de plusieurs heures, intervalles de chaleur brûlante, grande faiblesse, les jambes lourdes, l'esprit abattu, violent mal de tête avec une pression vers le dehors, et des élancements dans les tempes, nausées, goût repoussant, répugnance des aliments, constipation, des croûtes autour des lèvres. Trois doses d'arsenic, une le soir, une le lendemain matin, et la troisième, le soir, enlevèrent la fièvre.

J. Eh., fièvre quotidienne la nuit, frissons violents, ensuite soif et chaleur excessive continuelle, avec mal de tête. Trois doses de sabad. quelques heures avant l'accès guérirent la fièvre.

Ch. K., frissons modérés le matin, ensuite chaleur violente avec grande soif, soif violente, angoisse, agitation, les habillements le gênent, mal de tête violent, subdélire, respiration précipitée, langue rouge, sèche, épuisement, tremblement des membres, et sueur avec soulagement de toutes les souffrances le soir. L'aconit donné soulage très-peu, une dose d'arsenic répété deux jours de suite guérirent la fièvre.

J. E. H., fièvre quotidienne l'après-midi, les frissons se renouvellent pendant la chaleur, accès de tous[illegible]rts jusqu'au vomissement, goût amer, soif excessive pendant la chaleur, brisement des reins, mal de tête. Une dose d'arsenic pendant trois jours amenèrent la guérison.

G. S., fièvre quotidienne, accès à six heures du soir, pandiculations, tiraillements, faiblesse, sensation comme si on jetait un seau d'eau froide sur le corps, ensuite chaleur brûlante pendant deux heures, surtout à la tête, avec soif excessive, sans sueurs. Trois doses d'arsenic le guérirent.

Ce moyen eut le même résultat chez Ch. F., fièvre tierce, accès avec chute des forces, frissons de courte durée, mais pénibles, suivis de chaleur brûlante excessive avec soif et mal de tête.

Ch. Sch., fièvre quotidienne, frisson violent à onze heures du matin, après lequel le malade tombait dans un sommeil profond, qui accompagnait la chaleur, et la sueur qui duraient pendant une heure, au réveil il se plaignait de mal de tête, et de lassitude générale. L'opium répété le guérit.

G. Sch., fièvre quotidienne, caractérisée par des frissons violents continuels, soif excessive, et une humeur tranquille, concentrée. Trois doses d'ignatia guérirent la fièvre.

Page 109. *Analyse du répertoire de Bonninghausen*, par le docteur Gross. L'auteur apprécie à juste titre le mérite de cet ouvrage vraiment utile. Nous attendrons que sa traduction en français ait paru pour en rendre compte.

Page 113. *Quels avantages l'homœopathie promet à l'humanité*, par le docteur Kretzman. Nous sommes fâchés que l'espace ne nous permette pas de rapporter cet intéressant article en entier, où l'auteur démontre que l'homœopathie ramenant l'homme à la tempérance et à la simple vie de la nature, le rappelle au culte pur de la divinité. Ce mémoire finit par ces mots : Et cette homœopathie qui ne rend pas seulement la santé, et la force à nos semblables, mais qui les conduit à la vertu, et à la piété (*deux qualités qu'on ne peut obtenir que par une vie conforme aux lois de la nature*) ; raccommode l'homme avec son semblable, et le réconcilie avec Dieu, et cependant elle est persécutée !

Page 119. Sous le titre de *Notes pratiques homœopathiques*, le docteur Seidel rapporte plusieurs observations intéressantes.

Une femme de soixante-quatre ans, à la suite d'une piqûre d'abeille eut une inflammation violente de l'œil, avec une exsudation sur la cornée qui la couvrait entièrement d'une tache grisâtre : après avoir combattu l'inflammation par une dose de belladone, l'auteur fit prendre tous les huit jours une dose de chanvre, il touchait tous les trois jours la tache avec une plume trempée dans sa teinture pure, et faisait mouiller de temps en temps les parties environnantes avec un mélange d'une goutte de cette teinture dans l'eau. En cinq semaines l'œil était entièrement guéri.

Par quatre doses de rhododendr. crist. de huit en huit jours, il a guéri une hydrocèle congéniale de la grosseur d'un gros œuf de poule chez un enfant de dix-huit mois.

Page 122. *Symptômes de l'araignée*, par le docteur Gross. Il est fâcheux que l'espace ne nous permette pas de donner les symptômes qui promettent de si bons effets de cette substance dans les hémorragies, les fièvres et différentes maladies nerveuses intermittentes.

Page 132. *Analyse de la traduction de Haubold, de la lettre aux médecins français du docteur de Guidy*, par le docteur Gross. Comme cette production élégante d'un excellent citoyen, est sans doute entre les mains de tous nos lecteurs, nous nous abstiendrons d'en parler.

Page 140. Sous le titre d'*Observation pratique*, le docteur Gross rapporte l'observation d'un dragoneau (*vera medinensis*). Une inflammation s'était développée sur le bord de la plante du pied qui avait résisté pendant plusieurs semaines aux cataplasmes, et autres moyens allopathiques ; dans son milieu il se manifesta une tumeur de la grosseur d'un pois, d'une couleur rouge foncée, de ce point une rougeur pâle s'étendait en rayonnant vers le dos du pied, le malade se plaignait de mal de tête, perte d'appétit, et une grande irritabilité de l'esprit. Sous l'action de la belladone 00/30, il se forma au milieu de la tumeur une phlictène transparente de la grosseur d'une tête d'épingle, deux doses de silice répétées à quatre jours d'intervalle amenèrent cette phlictène à maturité ; l'ayant ouverte avec une lancette, il en sortit une quantité assez abondante de suppuration verdâtre, et un fil blanc comme un brin de charpie qui sortait hors de la plaie, ayant été saisi par l'opérateur, il en retira avec la plus grande facilité une longueur de trois pouces et demi. Examiné au microscope, ce corps offrait tous les caractères du ver. La plaie se guérit ensuite dans quelques jours.

Page 144. *Extrait d'une lettre adressée aux rédacteurs.* Une dartre humide, écailleuse à ses bords, qui couvrait presque tout l'avant-bras droit, et paraissait déjà sur le genou, a été guérie en quatre jours par une seule dose de mercure soluble 12.

Le rhus est spécifique dans l'érysipèle vésiculeux, la belladone dans l'érysipèle du visage.

La santé d'un enfant scrofuleux, presqu'entièrement bossu, s'est améliorée d'une manière sensible par la noix vomique, la belladone, le soufre et la chaux. L'épine dorsale se redressa, le ventre se désenfla, et les chairs reprirent leur turgessence naturelle. Le soufre ne fut donné qu'une seule fois, et on le laissa opérer durant dix-sept semaines pendant lesquelles l'amélioration continua toujours.

Page 145. *Remarques pratiques sommaires présentées dans la société homœopathique de Leipsick.* La plupart de ces observations sont si intéressantes, et présentées d'une manière si succincte que nous croyons servir les intérêts de nos lecteurs en en traduisant la plus grande partie.

Le docteur Haubold a rapporté un cas de chute de l'utérus dans lequel la belladone donnée au commencement fut très-utile, ensuite la sépia qu'il laissa agir pendant sept semaines fut sans résultat, et l'amélioration ne recommença que lorsqu'on reprit l'usage de la belladone.

A l'occasion de la sépia, M. le docteur Muller rapporte qu'il l'a trouvée très-utile dans les indurations du col de l'utérus et du vagin.

Cet auteur guérit une fièvre puerpérale commençante par la camomille, et le jour suivant une dose de rhus.

Vers la fin d'août 1830, il régna particulièrement des affections gastriques, et des diarrhées dissentériques qui approchaient plutôt du choléra. Le vératrum 12, se montra utile contre ces dernières affections : les dyssenteries exigèrent des moyens variés, dans un cas, une dose de mercure 3 suivie de rhus tox., et dans la convalescence de la pulsatille ; dans un autre cas, le sublimé, lequel ne produisit aucun soulagement, dans une observation du docteur Franz qui donna alors le soufre 30, avec succès.

Le docteur Homburg assure que la camomille enlevait les douleurs qui accompagnaient les dyssenteries, et que le rhus convenait aussi dans ces cas, parce que ce médicament offre beaucoup de symptômes de l'inflammation intestinale.

Le docteur Hartmann raconte que son propre fils fut atteint pendant la dentition, de la varicelle et au cinquième jour des symptômes d'encéphalite. Une dose de belladone enleva l'inflammation cérébrale, et l'extinction de voix restant avec une agitation causée par la suppuration profonde des boutons, fut guérie en vingt-quatre heures par une dose de soufre 30.

La noix vomique fut très-utile d'après l'expérience de Homburg contre le vomissement qui accompagnait la coqueluche ; et la pulsatille enlevait ensuite complètement la toux. Dans plusieurs cas cependant, la camomille et la drosera étaient indiquées dans la coqueluche compliquée de vers ; le semen contra fit des merveilles, et Haubold trouva la belladone très-utile lorsqu'elle se compliquait de méningite.

Une espèce de lèpre fut beaucoup améliorée par deux doses de mercure (Hombourg).

Une fièvre intermittente chez un individu fort pléthorique, dans laquelle le frisson était violent, ensuite une violente chaleur, brûlante avec angoisse, et serrement de poitrine, fut guérie par Haubold avec une dose d'aconit donnée pendant l'apirexie quatre jours.

Le docteur M. Muller dit qu'il faudrait essayer l'aconit répété dans les gastrites. Le docteur Franz recommande au contraire la noix vomique, la bryone et l'arsenic.

Dr Crosério.

SOCIÉTÉ GALLICANE HOMOEOPATHIQUE.

Cette année, la société gallicane s'est réunie à Genève, ainsi que nous l'avions annoncé dans notre premier numéro, et a commencé sa session le 15 septembre dernier sous la présidence de M. le Dr Dufresne, M. le Dr Peschier, secrétaire.

La société a décidé que l'an prochain, elle tiendrait sa session de 1835, et elle a composé son bureau ainsi qu'il suit :

MM. Petroz, *président.*
Jourdan, *vice-président.*
Gueyrard, *secrétaire.*

Mais en raison de sa nature nomade qui ne lui permet pas d'obtenir l'autorisation ministérielle nécessaire à ses réunions, elle a arrêté que les sociétés locales auraient seules une existence réelle, reconnue, autorisée ; que chacune d'elles ne serait qu'une section de la société gallicane et que celle-ci ne s'assemblerait qu'auprès et sur l'invitation d'une société locale dont l'existence préalable sera nécessaire pour la détermination du lieu de réunion.

Aux yeux de la société gallicane, chaque ville ne pourra être considérée comme possédant qu'une seule société, et s'il en existait deux ou plusieurs, aucune ne pourrait s'en prévaloir pour obtenir le retour de la session au détriment d'une autre ville possédant aussi une société locale.

La société gallicane ayant également arrêté, que dorénavant le bureau entrerait en fonction au commencement de chaque session, le bureau de Genève nommé en 1833, restera en permanence jusqu'en 1835, d'ou résulte que jusqu'au mois de septembre prochain, c'est à M. le Dr Peschier que devront être adressées toutes les communications et les demandes de diplômes.

Le comité dirigeant de la société propose aux sociétés locales et à tous les amis de l'homœopathie, l'examen pathogénétique des substances suivantes :

Gentiana lutea.
Atropa mandragora.
Taxus baccata.

Ceux qui désireraient les teintures de ces substances pour l'expérimentation, peuvent s'adresser au secrétaire de la société qui s'empressera de les faire parvenir.

Le comité dirigeant propose en outre à l'étude des homœopathistes ; 1° De soumettre de nouveau tous les médicaments à l'épreuve pathogénétique en notant avec soin les doses nécessaires à la production des symptômes chez l'homme sain, l'ordre de production des symptômes, leur durée, leur constance, l'effet primitif et l'effet consécutif des médicaments.

2° De recueillir et poser les *desiderata* de l'homœopathie ; et par là, le comité entend, d'indiquer les cas où elle n'aura pas répondu à l'attente du praticien, soit qu'aucun effet n'ait été produit, soit que le malade ait recouru à l'allopathie et en ait été guéri, soit que la maladie se soit terminée par la mort.

La société de médecine homœopathique de Paris, ayant reçu de la société gallicane l'avis officiel dont il vient d'être donné extrait, a cru devoir charger son secrétaire général de protester dans l'intérêt de sa dignité et de la liberté de ses travaux contre la suprématie que s'est attribuée la société gallicane.

Dans l'intérêt des progrès à venir de l'homœopathie, les sociétés locales peuvent et doivent se multiplier autant que le besoin s'en fera sentir, et la société gallicane ne peut les ranger sous sa dépendance qu'autant que celles-ci viendraient d'elles-mêmes reclamer sa tutelle et se placer sous son égide. Une suprématie peut s'accepter, mais elle ne doit jamais être imposée.

Le papisme scientifique a aussi ses inconvénients. Si la société gallicane devenait dès ce jour (chose impossible) le centre commun de toutes les sociétés locales, ce serait à la condition qu'elle imprimerait sa direction à toutes les sociétés homœopathiques qui releveraient d'elle, et qu'à chacune elle donnerait l'investiture. Une semblable orthodoxie pourrait avoir des avantages qui ne compenseraient pas ses inconvénients et parmi eux, le plus fâcheux, sans aucun doute, serait d'autoriser l'hérésie qui offrirait au monde savant le triste spectacle d'un déchirement intérieur. La puissance qui s'impose fait naître la résistance, parce que toute puissance scientifique qui a une autorité consacrée, tend de nos jours à arrêter le progrès. Les académies sont fatales à la science ; loin d'être le berceau des idées nouvelles, les découvertes en sont bannies, ou y trouvent leur tombeau. La puissance de la science doit être variable, selon que les sociétés scientifiques existantes sauront plus ou moins bien mériter de la science et de l'humanité par leurs travaux ; d'où résulte que la suprématie des sociétés homœopathiques peut varier d'année en année, selon que chacune d'elle aura plus ou moins bien travaillé. A chacun de recueillir selon qu'il aura semé.

Mais n'allons pas river le pouvoir dirigeant de toute éternité aux mains d'une société quelconque, autrement il nous faudrait bientôt ne pas dépasser certaines limites sous peine de nous agenouiller devant un sacré collége et d'en recevoir l'admonestation ou la pénitence. Que chacun de nous se développe dans toute l'énergie de ses convictions et que chacun se groupe et s'associe en raison des affinités qui dérivent de ses croyances. Dans sa prochaine session sans doute, la société gallicane reviendra sur l'erreur qu'elle a commise.

Dr Léon Simon.

Extrait du procès-verbal de la séance générale de la société de médecine homœopathique de Paris du 4 septembre 1834. (1)

Le secrétaire fait un rapport sommaire des travaux du comité de direction pendant le mois d'août, parmi lesquels on remarque les suivants : *Plusieurs observations cliniques* du Dr Curie et un mémoire du Dr Crosério *sur l'épidémie de coliques qui a régné à Paris pendant les mois d'été. Des considérations sur les petites doses homœopathiques*, par le Dr Nivelet. Le comité a décidé que ces travaux seraient insérés dans le journal homœopathique.

M. Luther cite la guérison d'un anthrax contracté par l'usage de gands neufs de peau d'agneau, anthrax qui fut guéri par une seule dose d'arsenic La maladie avait commencé par une phlyctène développée sur une écorchure de la main. Le lendemain, la maladie offrait tous les caractères de l'anthrax ; cercle noirâtre, gonflement excessif du membre et des glandes sous-axillaires, fièvre ardente, anxiété, etc. L'arsenic ox arrêta sa marche en six heures de temps, et le quatrième jour, le membre avait repris son volume naturel.

La société adopte la rédaction d'un mémoire à adresser à la session de la société gallicane pour déterminer son choix en faveur de la ville de Paris pour la session de l'année 1835.

Elle arrête aussi une adresse d'adhésion signée de tous les membres présents à joindre à cette pièce.

M. Crosério *lit un mémoire sur les doses homœopathiques.*

M. Javary lit un mémoire intitulé : *Rapport des médicaments avec les maladies.*

M. Bonnaire lit un mémoire intitulé : *Coup-d'œil sur le passé, le présent et l'avenir de l'homœopathie*, contenant une profession de foi en faveur de la doctrine homœopathique, et un tableau animé des obstacles que l'ignorance, la mauvaise foi ou la cupidité suscitent au développement de cette doctrine ; la société décide que ce travail sera déposé aux archives.

M. Chomet lit un mémoire intitulé : *Réponse aux principales objections faites à l'homœopathie.*

M. Curie lit une observation d'angine couenneuse grave guérie homœopathiquement.

La société adopte M. Theulier, étudiant en médecine de cinquième année, en qualité de membre honoraire.

(1) Afin de tenir ses correspondants et tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'homœopathie au courant de ses travaux, la société a décidé qu'un extrait de ses procès-verbaux serait régulièrement imprimé dans le journal de la médecine homœopathique, et afin qu'il soit plus facile de saisir l'esprit qui anime la société, l'ordre et la distribution des différentes lectures et communications qui y seront faites, nous publierons dans nos prochains numéros un long travail de M. le Dr Léon Simon relatif à l'objet que la société se propose, cette année.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

N. 23. — TOME I. 1er NOVEMBRE 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homoeopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement : 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser, pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

DE LA CLASSIFICATION DES MALADIES,

LU A LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE DE PARIS.

Messieurs,

Nous avons formé une association dans le but de développer la science nouvelle, de la propager; c'est dire encore, en d'autres termes, que nous avons eu la pensée que de nos réunions sortiraient des travaux, qui, en accroissant nos connaissances en homœopathie, en faciliteraient l'application. Les médecins qui n'ont point étudié notre science d'une manière bien profonde, qui, surtout, ne l'ont point pratiquée, pensent généralement, vous le savez, que rien n'est plus aisé, plus commode pour le médecin que de mettre en pratique les préceptes de l'homœopathie. Il semblerait, d'après eux, que tout est dit quand on a prononcé la loi des semblables; il semblerait vraiment que le médicament de lui-même va s'offrir au médecin praticien. Nous désirerions ardemment qu'il en fût ainsi, que la pratique homœopathique fût dépouillée de toute difficulté, dut-on accuser l'homœopathie de n'être point une science; ce défaut serait profitable à l'humanité entière. Malheureusement il n'en est point ainsi, et la recherche du médicament convenable est longue et pénible; nous le savons, Messieurs, par l'expérience de tous les jours. Nous devons donc tout faire pour rendre plus facile la route épineuse de la pratique. Puissions-nous être assez heureux pour parvenir à ce but désiré.

Plusieurs auteurs allemands se sont attachés à classer les médicaments dans des répertoires, afin que l'on puisse promptement saisir les ressemblances comme les différences qui existent entre chacun d'eux, et, en effet, sous la rubrique de tel ou tel symptôme, se trouvent placés les différents médicaments qui produisent ce symptôme avec les nuances qu'il comporte.

Dans l'état actuel de la science, ces répertoires sont indispensables à quiconque veut pratiquer l'homœopathie, et il est vraiment déplorable que les éditeurs qui publient les ouvrages de Hahnemann, n'aient point voulu s'éclairer sur les besoins pressants de ces ouvrages.

M. le docteur Peschier, de Genève, a compris cette lacune; il a entrepris la traduction de l'excellent répertoire de Weber. Cependant on doit adresser un reproche à M. Peschier, c'est que son livre est complètement inutile dans ce moment. Il fait paraître, de loin en loin, une livraison; mais à quoi peut-on arriver avec un livre incomplet? En homœopathie, on ne traite point un symptôme isolé. Si en physiologie on doit avoir égard à la vie en général aussi bien qu'à la vie de chaque appareil, de chaque organe; en pathologie, il faut étudier la vie malade dans son ensemble, aussi bien que dans chaque organe. Il est donc évident que le livre de M. Peschier ne peut point servir aux médecins avant qu'il soit achevé, et nous faisons des vœux bien sincères pour que notre digne confrère termine promptement son œuvre commencée, et, de plus, qu'il y ajoute la traduction des antipsoriques.

MM. Foissac, Didier et Rapou ont commis une erreur en traduisant l'Abrégé de la matière médicale, par Bœnninghausen. Il eut mille fois mieux valu que ces messieurs entreprissent la traduction de l'excellent répertoire de cet auteur; ils auraient pu nous donner plus tard le livre par lequel ils ont commencé.

Nous signalons ces lacunes, afin que ceux qui désireront vraiment travailler dans l'intérêt de la science et de l'humanité, choisissent, dorénavant, des sujets plus profitables.

Nous avons annoncé la traduction de l'ouvrage important du docteur Jahr. Une première partie vient de paraître. Nous espérons que la seconde suivra promptement. On ne peut que louer les traducteurs de leur entreprise.

Malgré tous ces répertoires si utiles, on sent, néanmoins, un grand vide en étudiant la matière médicale et en se livrant à la pratique. Aucun lien bien établi n'enchaîne tel médicament à tel autre ; rien n'est encore systématisé. Le dédale, dans lequel on se trouve, est vraiment désolant. Avec le temps, il n'est pas permis de douter qu'on arrivera à une classification des agens thérapeutiques, ainsi qu'à la systématisation des maladies.

Messieurs, je sais qu'en avançant ces idées, on peut passer pour hérésiarque dans l'esprit de quelques homœopathes. Cependant, j'espère qu'ils voudront lire ce qui va suivre et ne porter un jugement qu'après l'avoir convenablement médité. Ne nous y trompons point, l'homœopathie a pour base la loi de l'analogie, la loi des semblables. Donc, pourvu que nous ne dérogions pas à cette loi, tous les pas que nous ferons pour en faciliter l'application, loin d'être des hérésies, seront, au contraire, comme autant de jalons, pour se guider dans la pratique nouvelle.

Les homœopathes craignent les classifications des maladies, parce que, disent-ils, toutes les maladies sont des individualités. Certes, rien n'est plus vrai, tous les cas qui se présentent offrent un cachet particulier ; cependant, beaucoup de cas ont de l'analogie entre eux, et peuvent être groupés par familles naturelles, et l'on descend après de subdivision en subdivision jusqu'à l'individualité elle-même.

Que font les naturalistes, Messieurs, si ce n'est ce que je vais vous indiquer ?

Les plantes sont d'abord rangées dans trois grandes catégories : les acotylédons, les monocotylédons, les dycotylédons. Reprenant chacune de ces trois divisions, les botanistes y établissent des familles, des genres, des espèces, puis, ils arrivent enfin aux individus.

Je dis que pour la possibilité de l'étude, les botanistes ont parfaitement fait de se conduire ainsi. Ils ne seraient arrivés à aucun résultat sans ces classifications rationnelles, et l'étude des plantes serait restée inabordable pour l'immense majorité de ceux qui s'y livrent maintenant.

Nos pères ont systématisé nos maladies et ils ont rendu des services signalés à la science, et s'ils n'ont point assez senti ce qu'il y a d'individuel dans chaque maladie, les médecins de nos jours ont, en grande partie, comblé cette lacune en remettant des quantités considérables de faits, qui peuvent être regardés comme les individualités qui manquaient aux nosographies anciennes. Le tort, le véritable tort que l'on peut reprocher à tous les nosographes, c'est d'avoir voulu déterminer la nature des maladies d'une manière absolue ; ainsi ils ont dit : la rougeur de la langue, la soif, le vomissement, la sensibilité de l'épigastre, etc., constituent une gastrite, et la gastrite est une inflammation, et toute inflammation requiert les émissions sanguines. Dans un autre temps on aurait dit : ces symptômes annoncent un embarras gastrique, donc il faut faire vomir, il faut purger. C'est donc à bon droit que les homœopathistes redoutent le danger de se laisser entraîner par des noms qui changent selon les théories régnantes et qui impliquent la nature du mal, et partant du remède, ils ont raison de ne point tomber dans les mêmes erreurs. Mais ils peuvent et ils doivent s'occuper des systématisations, et ils ne tomberont point dans les fautes que je viens de signaler, puisqu'ils possèdent une base fixe sur laquelle ils appuieront constamment leur thérapeutique ; ils pourront, par conséquent, profiter des avantages des systématisations sans avoir à en redouter les dangers.

Avec ces idées, Messieurs, vous voyez qu'il nous est aisé de comprendre les travaux qui ont précédé l'homœopathie, et nul doute qu'ils nous soient d'un grand secours dans les classifications que nous allons tenter.

Hartmann, un des principaux homœopathistes d'Allemagne, dans un ouvrage sur les maladies aiguës, a conservé le cadre nosologique, et il a groupé les médicaments qui se rapportent aux différentes nuances de la maladie ; tous ceux qui connaissent l'allemand ont apprécié les services signalés qu'il a rendus à ceux qui débutent dans leurs études homœopathiques.

Pourquoi donc cet ouvrage ne serait-il pas continué, perfectionné ? Pourquoi n'en ferait-on pas un semblable pour les maladies chroniques ? Pour les médicaments nous avons déjà quatre grandes divisions.

Les médicaments apsoriques, antipsoriques, sycosiques, anti-syphilitiques. Il s'agit maintenant d'y apporter de nouvelles divisions, subdivisions, jusqu'au moment où nous serons reconduits à la dernière limite, à l'individualité du médicament.

Il est aisé de comprendre combien il serait heureux pour la pratique d'arriver à une bonne classification des maladies. Nous en avons des exemples bien frappants dans la science : Au seul nom de scarlatine, de rougeole, de variole, de coqueluche, tout un tableau de symptômes était rappelé à l'instant même à l'esprit du médecin.

Eh bien ! à ces tableaux il faut faire correspondre des tableaux de maladies médicinales. Ainsi, nous en possédons déjà un certain nombre : le mot scarlatine ne nous rappelle-t-il pas à l'instant même la belladone, l'aconit, l'acide phosphorique, enfin un très-petit nombre de médicaments. D'autres remèdes correspondent aussi aux maladies dont je viens de parler. Il serait donc immensément avantageux que l'on pût arriver à une précision semblable pour toutes les formes de nos souffrances. Il n'en faudrait pas moins faire des études profondes en pathologie, car ce n'est point chose trop facile que d'acquérir des connaissances approfondies qui permettent au médecin d'asseoir un diagnostic certain sur un cas donné, et cela ne diminuerait en aucune façon l'importance de l'étude de la matière médicale pure.

Personne ne blâmera la systématisation des maladies dont je viens de parler ; étant engendrées par des causes miasmatiques, rien d'étonnant qu'elles se reproduisent toujours identiques à elles-mêmes et par conséquent qu'elles soient classées, dénommées.

Mais en peut-il être ainsi pour les maladies qui ne reconnaissent point une cause miasmatique pour origine? Les réflexions auxquelles je me suis livré dans le cours de ce travail, ne laissent aucun doute à mes yeux; toutefois je me réserve dans un prochain article de traiter cette question plus à fond et de démontrer, parconséquent, les services qu'ont rendus les nosographes. Et qu'il me suffise aujourd'hui de rappeler que bien des maladies qui ne reconnaissent point de virus pour causes, peuvent évidemment être aussi bien classées, dénommées, que la rougeole, la scarlatine, etc. N'est-il poit vrai pour la pleurésie, la pneumonie, la dyssenterie, la métrite, etc., que chaque cas fait un cas individuel? c'est évident; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils ont des points de contact et qu'un petit nombre de médicaments leur sont applicables.

L'esprit dans lequel je conçois que mes travaux doivent être dirigés, pourrait, au premier abord, apparaître sous la couleur de l'éclectisme médical, et cependant, vous le savez, je suis homœopathiste par la plus entière conviction. Pour être dans cette nouvelle voie, est-ce à dire que nous devions refuser justice au passé, que les immenses travaux exécutés depuis Hippocrate soient déclarés non avenus, les efforts de tous les siècles inutiles? Heureusement il n'en est point ainsi. Tout se tient, tout se lie; c'est la science ancienne qui nous a ouvert l'ère nouvelle où nous entrons.

Dr Curie.

DES MALADIES MERCURIELLES

ET

DE LEUR TRAITEMENT HOMOEOPATHIQUE.

A ce seul mot, mercure, prononcé devant un malade, on s'étonne de le voir aujourd'hui pâlir et manifester une horreur presqu'invincible; c'est que bien des faits incontestables et effrayants pour lui, viennent justifier cette insurmontable aversion; c'est que des exemples malheureusement trop nombreux sont venus lui ouvrir les yeux sur les conséquences si funestes de l'administration de ce médicament, manié par des mains inhabiles; c'est que l'expérience lui a aussi démontré l'impuissance presqu'absolue de la médecine contre les désorganisations profondes qui en résultent si souvent.

A ce mot *impuissance*, les médecins allopathistes s'indigneront sans doute; ils s'éleveront en masse contre cette assertion dont la démonstration vient battre en ruine et saper jusque dans ses fondements tout leur échafaudage si brillant, et en même temps si nul de thérapeutique. Mais où sont-ils ces moyens que peut opposer l'allopathie à la foule si variée de maladies mercurielles? quelle médication emploie-t-elle contre ces exostoses et ces périostoses dont on rencontre des cas si nombreux? Les traitements antiphlogistiques ou même le maillet et la gouge? que ces moyens aient réussi quelquefois, nous voulons l'admettre; mais n'est-ce pas vraiment une chose admirable que d'entendre qualifier de curatifs des moyens qui consistent, d'une part, à anéantir, pour ainsi dire, la force vitale d'un malheureux déjà épuisé par la souffrance, ou de l'autre à enlever la partie malade? et puis les a-t-on poursuivis dans les périodes suivantes de leur existence, et a-t-on dressé le tableau des maladies consécutives qui si souvent les ont fait languir pendant le reste de leur vie, ou même les ont conduits au tombeau, maladies qui ne furent que des transformations de l'affection primitive, et dont ils puisèrent le germe dans le terrible métal? Et ces douleurs ostéocopes nocturnes, si aiguës, si horribles? Oh! combien n'avons-nous pas vu de ces infortunés qui pâles, livides, exténués, comptant chaque nuit les heures par leurs souffrances, traînant une vie depuis long-temps insupportable, étaient souvent amenés à mettre fin en même temps et à leurs supplices et à leur débile existence! Parlerons-nous ici de ces salivations, de ces stomacaces si dégoûtantes, des destructions plus ou moins complètes des os de l'arrière-bouche, maladies que les allopathes ont trop souvent attribuées à une syphilis invétérée, tandis que leurs traitements anti-rationnels avaient seuls causé tout le mal? Loin de nous cependant de vouloir proscrire ce médicament. Nous savons trop que spécifique contre la maladie vénérienne, aucun autre dans beaucoup de cas ne pourrait le remplacer, mais tout en rendant justice à ses vertus curatives, nous osons affirmer ici, et sans crainte d'être démentis, que si la maladie vénérienne a exercé sur l'humanité d'incalculables ravages, le mercure de son côté, administré à des doses aussi excessives que nous le voyons chaque jour, fut pour elle un ennemi non moins redoutable.

Mais nous ne sommes pas venus, nouveaux Héraclites, verser des larmes stériles sur cette partie des misères de l'espèce humaine; et si nous avons osé soulever un coin du voile qui couvrait ce tableau si affligeant, c'est que nous savions aussi d'avance qu'en signalant le mal nous pouvions y apporter le remède.

Ici, comme dans tant d'autres cas, nous venons encore proclamer les succès de l'homœopathie, cette doctrine nouvelle pour nous qui, s'avançant à pas de géant dans la carrière du progrès, vient chaque jour acquérir pour son vénérable auteur de nouveaux droits à notre reconnaissance. Toute puissante contre les affections mercurielles, qu'elle guérit d'une manière presque constante, l'homœopathie qui ne peut pas avoir un médicament spécifique pour toutes les formes d'une maladie exige dans son application l'examen le plus complet et l'attention la plus scrupuleuse.

Un assez grand nombre de médicaments couvrent les symptômes produits par l'abus du mercure: nous nous bornerons à énumérer ici ceux dont l'action est la plus énergique, et à indiquer autant que possible, les différents cas auxquels chacun d'eux est le mieux approprié. Ces médicaments sont:

Acide nitrique, foie de soufre, or, douce-amère, etc.

L'acide nitrique est de tous les antidotes de mercure celui qui couvre le plus grand nombre de symptômes, aussi conseillerons-nous de commencer tous les traitements par quelques doses de ce médicament, qui suffira dans le plus grand nombre des cas.

On devra avoir recours au *foie de soufre* quand la maladie sera compliquée de nodosités au cuir chevelu, d'ophthalmie, de taches et ulcérations sur la cornée, de gonflements érysipélateux et d'éruptions à la face et derrière les oreilles, d'odontalgie, de gonflement des amygdales et des glandes cervicales, d'ulcération des glandes axillaires, de gonflement et d'élancement dans les articulations.

L'or sera surtout indiqué quand l'angine mercurielle sera le symptôme principal, dans la carie des os du palais, dans les exostoses, les périostoses, l'induration des testicules, etc., les douleurs ostéocopes. On emploie aussi avec succès *assa-fœtida* contre les ramollissements et la carie des os; dans ce dernier cas on peut encore avoir recours à l'*acide phosphorique*.

La douce-amère sera fort utile dans les cas de salivation, de tranchées autour du nombril, d'écoulement d'urine sédimenteuse, mais principalement contre les douleurs dans tous les membres augmentées ou occasionnées par un refroidissement.

Nous recommandons la *salsepareille* contre les douleurs arthritiques chroniques, les gerçures et l'aspect rugueux de la peau, les frissons partout le corps, et les ulcères atoniques des membres.

En général, il sera bon de s'enquérir auprès des malades de la forme sous laquelle le mercure leur aura été administré, parce que cette connaissance sera d'un grand avantage pour déterminer le médicament.

Le *mercure soluble* a pour antidote direct l'*acide nitrique* et la *camomille*.

Quand les accidents auront été occasionnés par le *mercure métallique*, on devra avoir recours au *foie de soufre*.

Contre le *deutochlorure* on emploiera le *china* et le *soufre*.

Il sera bon d'administrer le *mercure soluble* de Hahnemann quand la maladie proviendra de l'administration du *calomélas*.

Beaucoup d'autres médicaments encore, comme *calcarea*, *belladonna*, *cicuta virosa*, *china*, etc., ont produit d'excellents effets dans les suites de l'abus du mercure, mais comme ils ne sont point directement les antidotes de ce médicament, et que d'ailleurs nous n'avons pas la prétention d'écrire ici une monographie des affections mercurielles, nous nous contentons de les énumérer en passant.

Nous ne croyons point inutile de rapporter ici trois observations qui viennent à l'appui de ce que nous avons dit précédemment.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Maladie mercurielle invétérée, exostoses, ulcères.

Madame A.... D...., âgée de 39 ans, cuisinière, brune, d'un tempérament nerveux et lymphatique, vint nous consulter le 21 septembre dernier pour une affection qu'elle nommait syphilis invétérée, et que nous avons cru devoir qualifier autrement : les antécédents de cette femme sont de nature à mériter de trouver place ici.

Depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge de dix ans, madame A.... fut constamment soumise à une affection pédiculaire extrêmement intense qui alternait avec des gourmes qui la fatiguaient considérablement. A l'âge de dix ans, elle fut atteinte d'une leucorrhée assez forte, qui, rebelle à tous les traitements, persista jusqu'au moment où elle s'adressa à nous. Une chose digne de remarque, c'est que lors de l'apparition de la leucorrhée l'affection pédiculaire et les gourmes disparurent entièrement. Elle jouit d'une assez bonne santé jusqu'à l'âge de trente ans, où, à la suite d'un séjour assez long-temps prolongé dans un lieu froid et humide, elle fut atteinte d'un rhumatisme articulaire aigu général qui au bout de quelques jours se fixa sur les articulations tibio-tarsiennes, et disparut à peu près en un mois sous l'influence d'un traitement antiphlogistique. Quatre ans après, elle contracta une affection syphilitique consistant en ulcères aux grandes lèvres et écoulement verdâtre par le canal de l'urêtre, maladie pour laquelle elle fut soumise à un traitement mercuriel qui consista en liqueur de Van-Swieten deux bouteilles, et pillules au moins trois cents. Elle se croyait entièrement guérie, lorsque deux mois après il apparut sur toutes les parties de son corps, mais notamment à la poitrine, une éruption considérable qui fut appelée syphilide. Elle entra alors à l'hôpital des Vénériens, où elle resta deux mois, en suivant un traitement qui consista en frictions mercurielles et pilules de deuto-iodure de mercure un quart de grain par jour. Sortie de cet hôpital au bout de deux mois sans avoir éprouvé aucune amélioration, elle resta un an sans suivre aucun régime, et souffrant à un point tel qu'à cette époque elle se décida à entrer à Saint-Louis dans l'état suivant : jambes enflées, larges pustules cuivrées aux mollets, douleurs ostéocopes horribles, état d'amaigrissement considérable.

Elle resta dix-huit mois dans cet hôpital, où, par une déplorable fatalité, on lui fit prendre du mercure à des doses telles que l'on pourra être tenté de les croire exagérées, néanmoins nous ne voulons pas le passer sous silence. Pendant un mois elle prit la liqueur de Van-Swieten; pendant quatre mois fut soumise à des frictions avec l'onguent mercuriel sur les jambes, qui étaient ulcérées. Pendant les trois mois qui suivirent, elle pansa ses ulcères avec le cérat simple, au bout desquels elle recommença à faire des applications répétées quatre fois par jour, de charpie imbibée de la liqueur pendant trois mois, et cessa tout traitement jusqu'au jour de sa sortie.

On doit bien penser, d'après ce qui vient d'être rapporté, que la malheureuse femme sortit de Saint-Louis beaucoup plus malade qu'elle n'y était entrée; aussi quand elle vint nous consulter était-elle dans l'état suivant :

Lourdeur considérable avec douleurs lancinantes dans la tête, perte de la mémoire, sensibilité extrême du cuir chevelu, chute des cheveux, grande difficulté à penser.

Vue faible, yeux chassieux le matin, le globe de l'œil douloureux est fortement tiraillé en arrière; voltiges et nuages devant les yeux.

Petites tumeurs très-sensibles qui augmentent et diminuent alternativement à la partie antérieure du pavillon de l'oreille, bourdonnements fréquents

Croûtes et boutons dans le nez qui est continuellement rouge et sec.

Face terreuse.

Gencives tuméfiées, fongueuses, saignantes, ulcérées et presque détruites à leur insertion sur les dents, haleine fétide, dents ébranlées, douloureuses en mangeant, langue rouge et fendillée, grande difficulté à avaler, toute l'arrière-bouche très-rouge et douloureuse.

Estomac ballonné après avoir mangé, pyrosis, renvois acides, digestions très-pénibles, nausées fréquentes; point d'appétit.

Coliques fréquentes après avoir eu froid.

Constipation habituelle, hémorrhoïdes fluentes et suppurantes, douleurs vives dans le rectum en allant à la selle, ou quand la malade est restée long-temps assise.

Urine rouge et sédimenteuse, leucorrhée abondante jaunâtre d'une odeur fétide, excoriant les organes génitaux.

Oppression continuelle, toux sèche.

Glandes cervicales engorgées, cou raide.

Douleurs vagues dans toutes les parties du corps, faiblesse considérable dans les bras, douleurs ostéocopes horribles dans les jambes, gonflement de la rotule droite, exostoses sur les tibias, la jambe droite enfle le soir, ulcérations superficielles à fond grisâtre et à bords calleux au-dessous du mollet de la jambe droite.

Peau terreuse, sèche, brûlante, surtout le soir et après les repas.

Pouls petit, fébrile le soir.

Tremblements convulsifs de tout le corps étant au lit, absence complète de sommeil.

Tristesse, irascibilité, désir de la mort.

D'après un pareil tableau de symptômes, il nous parut évident que nous n'avions pas affaire à une syphilis invétérée, mais bien à une affection mercurielle très-ancienne unie à une psore congéniale qui avant la maladie vénérienne s'était déclarée par des gourmes et l'affection pédiculaire, et s'était transformée plus tard en leucorrhée.

Nous administrâmes d'abord l'*acide nitrique* comme antidote le plus général du mercure. La malade en prit trois doses à trois jours d'intervalle, qui procurèrent un peu d'amélioration en diminuant les céphalalgies, en faisant entièrement cesser les tiraillements dans les yeux, et calmèrent l'inflammation et les douleurs des gencives et de la gorge. Les urines devinrent moins troubles, et la raideur du cou disparut entièrement.

Nous eûmes recours alors au *foie de soufre*, non-seulement comme anti-mercuriel, mais encore comme puissant anti-psorique; et, sous ce double rapport, convenant parfaitement à l'état général de la maladie.

Cinq doses de ce médicament furent administrées successivement, les deux premières à trois jours, les trois autres à quatre jours d'intervalle. L'administration de ce médicament eut le résultat suivant :

Les céphalalgies cessèrent entièrement, la chute des cheveux fut arrêtée, l'état de la bouche et de la gorge devint beaucoup plus satisfaisant, l'engorgement des glandes disparut. Les digestions et les évacuations s'améliorèrent d'une manière notable, et si les hémorrhoïdes ne disparurent pas, au moins elles cessèrent de suppurer, et la malade ne fut plus affaiblie par les pertes de sang assez considérables qu'elles causaient.

Cependant les douleurs ostéocopes, quoique moindres, existaient encore à un point tel que souvent la malade était privée de sommeil. Nous eûmes alors recours à l'*or* qui nous parut couvrir parfaitement les restes de l'angine mercurielle, les douleurs ostéocopes et les exostoses. Trois doses furent prises à quatre jours d'intervalle, et procurèrent une amélioration telle qu'il ne nous restait plus à combattre que la leucorrhée, déjà beaucoup moindre, les hémorrhoïdes qui avaient cessé de couler, et à consolider la cicatrisation de l'ulcère de la jambe dont l'aspect était beaucoup plus satisfaisant, car il était déjà diminué de plus de moitié.

Deux doses d'*arsenic* administrées à cinq jours d'intervalle, furent suivies d'une dose de *china* et de deux de *belladone*, et aujourd'hui la cicatrisation des ulcères est parfaite, et la malade délivrée de toutes ses douleurs, commence à jouir d'une santé parfaite.

Sans doute il sera prudent, sinon nécessaire, de la soumettre encore pendant quelque temps à un traitement anti-psorique complet, parce que, quoique la psore générale qui la tourmentait ne se manifeste plus maintenant sous aucune forme,

nous aurions à craindre que de fréquents écarts de régime ne déterminassent de nouveaux accidents; cependant ce ne sera plus désormais qu'un traitement préservatif, et nous pouvons dès à présent nous féliciter de cette guérison que nous croyons complète et durable, et que d'abord, nous l'avouons, nous n'avions pas osé espérer.

SECONDE OBSERVATION.

Affection mercurielle simple et récente.

Cette seconde observation, beaucoup moins importante que la précédente, est cependant digne d'être citée sous le rapport qu'elle montre avec quelle rapidité l'homœopathie a su triompher d'une affection qui, quoique simple, eût été d'une durée beaucoup plus longue, si elle eût été traitée par la médecine allopathique.

Mademoiselle B...., âgée de 20 ans, entra au mois d'août dernier à l'hôpital des Vénériens, atteinte d'une blennorrhagie syphilitique et de chancres aux petites lèvres. Après avoir été soumise pendant deux mois à un traitement mercuriel, elle sortit de l'hôpital guérie de son affection vénérienne, mais atteinte d'une légère maladie mercurielle; et le 9 octobre dernier elle s'adressa à nous dans l'état suivant :

Céphalalgie frontale battante, surtout le soir, sensibilité du cuir chevelu, vertiges se dissipant au grand air.

La paupière supérieure de l'œil droit légèrement tuméfiée.

Sécheresse du nez.

Salivation très-abondante, gencives saignantes et tuméfiées, aphtes sur la langue et aux lèvres, inflammation et douleur vive des amygdales et de toute l'arrière-bouche, parole embarrassée, déglutition très-difficile et douloureuse, engorgement des glandes sous-maxillaires.

Digestions pénibles, renvois acides, douleurs de pression et ballonnement de l'estomac après les repas.

Coliques dans le bas-ventre, engorgement des glandes inguinales, selles diarrheïques, fréquentes douleurs de brûlure dans le rectum

Urines très-colorées.

Lassitude et douleurs vagues dans tous les membres, tressaillements fréquents.

Sommeil inquiet, agité, entrecoupé de rêves.

Du reste, aucun symptôme de psore, la malade bien constituée avait joui jusqu'alors d'une santé excellente.

Nous prescrivîmes trois doses d'*acide nitrique* à trois jours d'intervalle, qui produisirent une amélioration considérable, mais comme l'angine persistait et était accompagnée de céphalalgies battantes, nous eûmes recours à la *belladone*, qui, administrée deux fois à trois jours de distance, produisit une guérison complète.

Nous ne voulons pas dire que l'homœopathie seule pouvait triompher de cette maladie, mais l'allopathie eût-elle pu le faire d'une manière aussi rapide, et le traitement antiphlogistique, que certainement elle n'eût pas manqué d'employer, n'aurait-il pas entraîné après lui un affaiblissement, et par suite une convalescence qui eussent été plus longs que la maladie?

TROISIÈME OBSERVATION.

Affection dartreuse compliquée de maladie mercurielle.

Madame B...., âgée de 59 ans, d'un tempérament sanguin, était atteinte depuis dix-huit années de dartres furfuracées qui occupaient la partie interne des cuisses, des bras, et le côté droit de l'abdomen, maladie à laquelle était venue se joindre une affection mercurielle. En interrogeant avec soin cette malade pour découvrir le principe de son affection, nous avons obtenu d'elle des renseignements qui nous ont paru mériter de tenir place ici.

Mariée à dix-sept ans, époque jusqu'à laquelle elle avait joui d'une santé parfaite, madame B.... suivit en qualité de vivandière et dans toutes ses campagnes, son mari qui était militaire, et commença à mener dès ce moment un genre de vie qui peut avoir été la source primitive de la maladie dartreuse dont elle fut atteinte depuis. Deux ans après son mariage, elle eut une gale que, dans l'impossibilité où elle se trouvait de suivre aucun régime, elle garda près d'une année, époque à laquelle elle fut guérie en deux mois par des frictions. Dès ce moment sa santé, qui jusqu'alors avait été très-bonne, éprouva des altérations sensibles. Elle fut atteinte de céphalalgies très-intenses qui se montraient à des intervalles périodiques d'environ six semaines, et duraient huit ou dix jours, pendant lesquels les cheveux tombaient en grande quantité. Cet état dura cinq ou six années, et à cette époque elle ressentit les premières atteintes d'une éruption de petits boutons pointus et enflammés, qui envahit peu à peu tout le cuir chevelu, qui alors devint très-douloureux, et peu après couvert de larges exulcérations qui suppurèrent abondamment. Les topiques émollients et les onguents sécatifs ne produisirent aucune amélioration pendant environ six mois, époque à laquelle elle se fit traiter par un médecin qui obtint la cautérisation de ces exulcérations par les frictions continuées pendant deux mois d'onguent mercuriel.

Cependant madame B...., quoique guérie de cette dernière maladie, était devenue languissante, et quoique ses douleurs ne fussent pas bien caractérisées, cependant elles amenaient insensiblement la malade à un état d'éthisie qui lui donnait de sérieuses inquiétudes. Malgré les soins qu'elle donnait à sa santé, elle resta deux ans sans éprouver aucun changement dans son état. A cette époque, elle fut une seconde fois atteinte d'une gale qui, guérie en deux mois par des frictions, fit place à une leucorrhée très-intense que garda la malade jusqu'à l'âge de quarante ans. Mais un fait remarquable, c'est que lors de l'apparition de la leucorrhée, les indispositions dont la malade se plaignait disparurent entièrement.

A l'âge de quarante ans, ayant quitté en même temps que son mari le service militaire, ses règles et sa leucorrhée furent supprimées tout-à-coup, sans que cette suppression amenât de nouveaux accidents. Mais un an après, la malade aperçut à la partie interne des cuisses, sur le ventre et sur l'estomac, des plaques rouges qui bientôt devinrent de véritables dartres furfuracées. Elle ne suivit aucun traitement pendant près de quinze années, ayant soin seulement de laver souvent les parties malades. Il y a environ quinze mois seulement, ayant cru remarquer un peu plus d'intensité dans son affection dartreuse, elle entra à l'hôpital de St-Louis, où, pendant quinze mois qu'elle y resta, elle fut soumise à un traitement mercuriel des plus complets, c'est-à-dire consistant en pilules, en liqueur de Van-Swieten et en frictions avec l'onguent mercuriel. Au bout de ce temps, ne trouvant dans sa maladie dartreuse aucune amélioration, et éprouvant au contraire tous les accidents d'une nouvelle affection occasionnée par le traitement qu'elle avait suivi, elle se décida à sortir de l'hôpital, et peu après s'adressa à nous dans l'état suivant :

Etat actuel.

Vertiges fréquents, céphalalgies périodiques, chute des cheveux, sensibilité extrême et desquammations farineuses du cuir chevelu, diminution de la mémoire.

Yeux cernés, le grand jour fatigue.

Bourdonnements et tintements d'oreilles.

Face luisante, couperosée, gonflée.

Langue rouge à sa pointe et sur ses bords, sèche sur son milieu, fendillée; gencives fongueuses, saignantes, ulcérées; dents ébranlées, quelques-unes cariées; odontalgie pulsative; joues couvertes à l'intérieur d'aphtes douloureux; salivation.

Gonflement et rougeur des amygdales et du pharynx.

Point d'appétit; la malade ne peut rien digérer; l'ingestion des aliments dans l'estomac détermine des crampes très-douloureuses accompagnées de pyrosis; l'épigastre presque continuellement ballonné et douloureux à la pression; renvois putrides accompagnés d'une douleur âcre qui remonte jusqu'à la bouche; la présence de beaucoup de gaz dans l'estomac occasionne parfois de petits vomissements d'un liquide très-acide.

Ventre dur, tendu; coliques assez fréquetes; constipation opiniâtre; douleur brûlante au rectum sans hémorrhoïdes.

Urines abondantes, mais très-colorées, sédimenteuses et fétides.

Besoin fréquent de tousser et de cracher.

Douleurs vagues dans tous les membres.

Point de sommeil.

Moral gai naturellement, rendu triste par la maladie.

Dartres consistant en plaques cuivrées, avec desquammation furfuracée, occupant la partie interne des cuisses, des bras, et le côté droit de l'abdomen.

En remontant à la source de la maladie dont madame B.... était atteinte, il devint évident pour nous que nous avions affaire à une psore acquise, mais invétérée, qui après avoir

subi un grand nombre de transformations, avait fini par se manifester sous la forme dartreuse. En effet, nous voyons madame B...., jusqu'alors bien portante, atteinte d'une gale que les circonstances la forcent de garder pendant un an, et de suite après la *répercussion* plutôt que la guérison de cette maladie, une série d'accidents différents dans leur forme, quoique de même nature, viennent se dérouler sous nos yeux en se succédant pour ainsi dire sans interruption.

Ainsi, à peine la gale a-t-elle disparu, que la malade est atteinte de céphalalgies périodiques auxquelles succède une éruption considérable accompagnée d'ulcérations du cuir chevelu. Peut-on considérer cette dernière maladie comme une affection simple et locale? On ne le croira pas quand on aura réfléchi que le régime le plus sévère et des topiques émollients suivis d'applications d'onguents siccatifs ne produisirent aucun résultat, et que cette médication devait réussir si la maladie eût été simple? Peu après, madame B... est atteinte une seconde fois de la gale, mais qui prouve que cette seconde gale fut communiquée à la malade ; et, n'avons-nous pas plutôt mille raisons pour croire que la maladie primitive qui venait d'être chassée du cuir chevelu, où elle avait fait élection de domicile, par le traitement mercuriel, vint une seconde fois se manifester sous cette forme à elle connue? Quoi qu'il en soit, à cette seconde gale succède bientôt une leucorrhée très-abondante qui persiste pendant plusieurs années pour faire place enfin à une affection dartreuse, dernière forme que la psore affecte, et sous laquelle elle reste stationnaire pendant dix-huit ans.

D'après tous ces motifs, il nous parut évident que nous avions à guérir madame B.... d'une affection dartreuse compliquée d'une maladie mercurielle assez intense. Or, considérant que la maladie mercurielle était celle dont les accidents occasionnaient chez la malade les plus grands désordres, nous eûmes de suite recours à l'*acide nitrique*, en nous réservant d'arriver plus tard aux antipsoriques généraux, suivant les indications.

Trois doses d'*acide nitrique* furent donc administrées à la malade, à quatre jours d'intervalle, et eurent pour résultat de faire cesser entièrement la salivation, de diminuer la violence des céphalalgies, la chute des cheveux, et d'améliorer d'une manière remarquable l'état de la bouche, de l'estomac et du ventre.

Belladone deux fois, à cinq jours d'intervalle; plus de céphalalgies, amélioration dans les douleurs de la gorge, continuation d'amélioration dans les symptômes gastriques.

Hepar sulfuris trois fois, à cinq jours de distance; après l'administration de ce médicament il n'existait plus aucun symptôme à la tête et à la bouche, les digestions devinrent faciles, mais la malade fut atteinte d'une diarrhée qui dura quatre jours, au bout desquels nous donnâmes une dose de belladone qui fit cesser tous les accidents.

Cependant, les dartres allaient en s'améliorant d'une manière remarquable, et quoique leur grandeur ne fût pas diminuée, leur aspect était beaucoup plus satisfaisant. Nous jugeâmes alors le moment convenable pour administrer des médicaments plus directs. Après avoir réfléchi sur la cause première de la maladie, nous prescrivîmes *sulfur*, deux doses, à six jours d'intervalle, auquel nous fîmes succéder quatre doses de *calcarea carbonica*, à six jours de distance.

Enfin, sans nous astreindre à suivre la maladie dans tous ses degrés d'amélioration, nous nous contenterons d'ajouter que quatre doses de bovista lycoperdon procurèrent une guérison complète.

Nous n'avons pas eu, nous le répétons encore, la prétention de donner ici un traité complet des maladies mercurielles, nous n'avons voulu, en écrivant ces lignes, que démontrer que dans ces affections, comme dans tant d'autres, l'homœopathie qui, dans des circonstances semblables, guérit d'une manière beaucoup moins dégoûtante et plus rapide, réussit complètement encore dans ces cas compliqués ou l'expérience a démontré que la médecine ordinaire échoue de la manière la plus absolue.

LÉONCE LENORMAND.

ALLGEMEINE HOMOEOPATHOSENOE ZEOTUNG. *Gazette universelle homœopathique de Leipsick, publiée par les docteurs en médecine G. W. Gross, J. Hartmann et J. Rummel; 4 volumes in-4°; le 5e paraît par feuilles tous les huit jours.*

L'acide phosphorique est un remède très-efficace contre les maladies produites par de longs chagrins (Rummel).

La baryte est un moyen excellent contre les maladies des glandes, et rend beaucoup de services dans les écrouelles selon Hartmann. (Nous avons eu l'occasion de constater ces propriétés. N. D. T.)

Le borax 30 est un spécifique contre les apthes des enfants.

L'aspiration du carbonate de chaux dissipe facilement les incommodités de la dentition chez les enfants.

La coque du Levant semble avoir une action spéciale sur la moelle épinière, c'est pour cela qu'elle est si utile dans la paralysie des membres inférieurs.

La coloquinte, est d'après les expériences du Dr Franz, très-utile dans les maladies produites par la colère, plus encore que la camomille.

Le fer a été très-utile contre les vers, surtout les ascarides.

La noix vomique est le meilleur antidote contre les effets du tabac.

Le pétrole a été constaté par le Dr Franz comme un moyen très-puissant contre les vertiges chroniques.

Le seigle ergoté est un moyen très-efficace dans les diarrhées d'après Rummel; un seul gl. 30 a donné un dévoiement très-abondant pendant deux jours (vingt fois dans le jour avec beaucoup de borborigmes dans le ventre) chez une femme à laquelle je l'avais donné pour une métrorhagie. N. D. T.)

La sépia paraît être d'après Haubold le meilleur moyen contre la paralysie des paupières.

La violette est un moyen très-remarquable chez les hystériques lorsqu'elles sentent le besoin de pleurer sans savoir pourquoi.

171. Discours d'installation du directeur de la clinique de Leipsick, par le Dr Schweickert avec cet épigraphe :

Per varios casus, per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendunt, illic fas regna resurgere Trojæ.
Durate, et vosmet rebus servate secundis.

Il est fâcheux que l'espace et le but de notre travail ne nous permette pas de donner au moins un extrait de ce discours si remarquable par l'élégance et l'élévation des idées.

Il peint les obstacles que les premiers fondateurs de l'homœopathie ont eu à surmonter avant d'arriver à l'état de prospérité si remarquable de l'érection d'un hôpital clinique homœopathique, et les avantages que cette institution importante promet à l'homœopathie!

P. 172. *Qu'est-ce qu'allopathiser dans l'homœopathie; et cela est-il possible?* par le Dr Kretzman.

C'est cet article qui a donné lieu à une polémique qui a souvent été soutenue de part et d'autre avec acrimonie, et a allumé d'une manière violente la colère du vénérable vieillard. Quoique cette discussion ait donné lieu à des observations très-intéressantes, comme nous ne voulons pas réveiller des animosités éteintes, et que d'ailleurs notre expérience ne nous permet pas d'avoir une opinion arrêtée sur ce point en litige, nous le passerons sous silence, ainsi que tous les mémoires qui s'y rapportent.

P. 175. *Quelques remarques sur les atténuations les plus convenables des médicaments, et sur la répétition des doses*; par le Dr Rummel.

Plusieurs publications récentes de ce journal ayant déjà donné les meilleurs préceptes sur cette matière (quant à présent); l'extrait de cet important travail devient superflu.

Le tom. 11, jusqu'à la page 25, est presque exclusivement rempli de la dispute citée entre les différents homœopathistes sur l'efficacité des médicaments homœopathiques: cette polémique manquerait d'intérêt, pour nos lecteurs français encore trop peu expérimentés en homœopathie (comme nous l'avons déjà dit) pour avoir une opinion raisonnée pour ou contre, quoique d'après les motifs allégués, l'autorité des opinants, et notre trop faible expérience, nous croyons que l'homœopathie pure soit toujours plus salutaire dans tous les cas de maladie, ainsi que le soutiennent Hahnemann, Hering,

Stapf, Hartlaub, Mrinef, Tictye, Ruckert, Krammer et Gross.

P. 25. *Réflexions homœopathiques* ; par le Dr Widnmann. Ce mémoire contient des considérations générales sur les répétitions des doses, sur les atténuations, et sur la fixation de la série de médicaments antipsoriques : sur les deux premières parties, nous ne répéterons pas ce qui a déjà été résumé sur cette matière dans ce journal, quant aux obstacles qu'il suppose apportés par les essences odoriférantes inévitables dans la vie, à l'action des médicaments aspirés ; l'auteur n'a sans doute pas réfléchi à la différence immense entre une substance à l'état de nature, et celle qui a subi l'action du potentiellement homœopathique : pour la troisième partie, l'auteur prétend que toutes les maladies chroniques ne sont pas psoriques ; cette opinion qui paraît conforme à l'observation n'est même pas contraire à celle de Hahnemann, si on appelle chronique toute maladie de longue durée ; il est évident qu'une maladie entretenue par une cause toujours persistante hygiénique, ou autre, ou par un mauvais traitement, tel que les évacuations excessives de sang, etc., ne font pas partie des maladies chroniques dans le sens de Hahnemann ; mais affirmer que des attaques de goutte régulières puissent être l'effet de causes accidentelles, n'est-ce pas aller contre l'observation elle-même ?

P. 31. Le Dr Gross sous le titre de *Une remarque* revient sur l'effet des secousses imprimées aux médicaments, si leur nombre plus ou moins grand, ou leur force, ont une influence réelle sur la force des atténuations comme l'affirme Hahnemann, ce qui se passait dans les pharmacies de poches avant l'usage des globules secs, où les atténuations étaient transportées et secouées, à cheval, en voiture, ou à pied pendant des années entières, et quelquefois dans des trajets très-longs, sans qu'il soit constaté que les médicaments aient réellement causé des exaspérations plus fortes, prouverait le contraire, et détermine l'auteur, d'après ce qui se passe dans la préparation de l'esprit de soufre portée à la 1500e puissance, à adopter l'opinion que dans les atténuations et les secousses il n'y a qu'infection successive du fluide inerte par la substance médicinale. Plus cette infection serait répétée de fois, plus la force dynamique serait libre, et par conséquent son action facile et prompte : cette opinion nous paraît seule pouvoir expliquer l'extension presque jusqu'à l'infini de l'action médicinale des médicaments, aspiration, etc.

P. 43. *Règles pour l'application de la matière médicale*; par C. J. Ruckert. Cet infatigable auteur auquel les homœopathistes ont déjà tant d'obligations pour les publications qu'il a faites, qui sont entre les mains de tous, offre un modèle de résumé très-intéressant des vertus dynamiques des médicaments qui ont été éprouvés au lit du malade, par l'exemple de l'arsenic qu'il a répété ensuite sur l'arnica. Les publications de Bonninghausen et de Jahr contiennent aussi les symptômes les plus constants observés sur l'homme sain : il serait à désirer que l'auteur étendît son travail sur tous les médicaments usités.

La nature de ce travail ne permet pas de le publier par extrait, nous reviendrons probablement sur ce sujet.

P. 48. Extrait de la *correspondance*.

Carlsruhe. Toute la famille du prince est attachée à l'homœopathie. S. A. le grand duc vient de supprimer la pharmacie de la cour, puisqu'elle lui est devenue inutile, etc.

P. 56. Le Dr Trinks, sous le titre *Avertissement*, rapporte deux observations d'amauroses commençantes, chez lesquelles l'oculiste allopathe administra la belladone à des doses toujours croissantes pendant six mois, quoique pendant son usage l'afflux de sang violent à la tête, les élancements dans les yeux, et les douleurs térébrantes dans le sourcil augmentassent continuellement, et qu'il se manifestât en même temps des phénomènes optiques morbides en forme d'éclairs, surtout le soir à un si haut degré, qu'il semblait au malade avoir deux globes de feu dans les orbites, et que la vue diminuât de jour en jour, jusqu'à la cécité complète (tous symptômes de la belladone) ; alors les oculistes la déclarèrent incurable, ce qui était malheureusement vrai! Aucun moyen homœopathique ne put faire sentir la moindre action sur les nerfs optiques paralysés. « Tel fut le résultat d'une cure rationnelle !» s'écrie le Dr Trinks.

P. 57. *Guérison d'une fistule urinaire, suite d'un rétrécissement de l'urètre, et d'une gangrène consécutive du scrotum*, par le Dr Herhahrd.

Un homme de quarante-trois ans eut des gonorrhées à dix-neuf et vingt-un ans, suivies de rétrécissement de l'urètre qui augmenta successivement jusqu'à la strangurie complète. Il y a quatre ans, le malade sentit à la région de la prostate et de la partie membraneuse de l'urètre, et dans le tissu cellulaire environnant, une dure tumeur qui alla toujours en augmentant jusqu'à ce qu'elle ne l'empêcha pas seulement de marcher et de rester assis, mais encore d'aller à la selle ; cette tumeur était devenue de plus en plus douloureuse jusqu'à ce qu'elle s'abscèda, et s'ouvrit au périnée et donna lieu à une évacuation de pus mêlé de sang, et le jour d'après il sortit par cette ouverture de l'urine en plus grande abondance, et par plus gros jet que par la verge ; à cet état se joignit bientôt une fièvre hectique, des sueurs nocturnes, de la constipation, soif, faiblesse extrême, l'altération des fonctions digestives. Le 28 décembre, il prit une dose de noix vomique 0/30 répétée deux fois consécutives ; par ce moyen les douleurs en urinant, les épreintes furent singulièrement diminuées, ainsi que l'écoulement de l'urine par la fistule ; mais peu de temps après il se fit un épanchement d'urine dans le scrotum, suivi de la gangrène de cette partie. L'auteur lui administra une dose de quinquina 0/24 tous les matins, du 2 au 8 janvier : et ensuite du 8 au 10, une dose de soufre o/x tous les jours ; du 10 au 21, tous les deux jours, et jusqu'au 29, tous les trois jours, et jusqu'au 14 février, tous les quatre et cinq jours, ensuite tous les huit jours. Vers le milieu de mars, la gangrène, et la fistule étaient guéries, le jet de l'urine avait son diamètre naturel, et la santé générale était rétablie, il ne restait qu'un léger gonflement sans dureté à la région de la prostate et de la partie membraneuse de l'urètre.

P. 61. Sous le titre de *Remarques pratiques*, le Dr Kretzschen communique les faits suivants :

Le carbonate de chaux a produit sur lui des excroissances au visage. Il s'est montré utile dans les polypes de la vessie et des oreilles, dans les gonflements des glandes, les taches de la cornée et les ascarides.

Un homme de soixante ans, sujet aux affections glandulaires, avait une *tumeur dure* au visage qui embrassait une grande partie du côté gauche de cette région ; deux doses d'une goutte de belladone 30 ne le soulagèrent pas, la silice 000000/30 dans deux onces d'eau distillée et un once de sirop : une cuillerée tous les deux jours ; après avoir employé deux fois cette dose, la tumeur était entièrement guérie : en aspirant la teinture d'agaric 6, il sentit peu de temps après une cuisson et une démangeaison aux oreilles et aux joues, comme si elles avaient été gelées ; ce symptôme dura quatre mois ; ce médicament dissipa plusieurs fois l'inflammation des engelures de sa plus jeune fille.

Il a observé le même résultat par le pétrole 000/30, s'étant plusieurs fois frotté les engelures du pied avec sa teinture à la 25, les engelures se passèrent, et ne revinrent pas l'année suivante comme il y était accoutumé.

Le borax 30, une goutte, a dissipé promptement les aphthes chez les enfants.

Dans l'inflammation des glandes mammaires, le phosphore a été très-utile ; cette substance répétée 0/30 tous les jours, a guéri une maladie d'estomac présumée produite par une tumeur de ce viscère ; le malade avait souffert long-temps des maux d'estomac, il rejetait les aliments, il était en consomption.

P. 67. *Remarques pratiques.* — Extrait d'une lettre du Dr Hartmann.

La teinture de fougère, une goutte, a procuré au bout de huit jours l'expulsion d'un tœnia de vingt-cinq aunes.

Un jeune homme de vingt-six ans, atteint de goutte héréditaire, d'une toux goutteuse avec un chatouillement continuel dans l'intérieur de la poitrine, impossibilité de supporter l'air libre et le mouvement. On lui fit prendre la teinture de soufre 30 qui fut sans effet : la 60 enleva toutes les souffrances.

Un accès grave de vertiges, approchant l'apoplexie séreuse chez un sujet goutteux, fut guérie en quelques heures par la teinture de soufre 120.

Il a remarqué une action puissante de la strontiane contre la pression chronique de l'estomac, et dans une espèce de phthisie avec des frissons, un froid continuel et des crampes.

P. 73. *Remarques pratiques* par le Dr Kretzschman.

Un homme qui avait un morceau de viande resté dans l'œsophage en fut débarrassé par une dose de belladone ; un coxarthrocace chez un enfant de quatorze ans, à la suite

d'un refroidissement; l'extrémité était plus longue, la fesse était allongée, et le pied malade s'appuyait sur le gros orteil. La coloquinte reste sans effet. Le soufre 0/30 tous les trois jours, quatre doses consécutives, et ensuite trois doses tous les huit jours suffit pour guérir entièrement la maladie. Un ulcère aux jambes survenu après des pustules suppurées, continuellement douloureux et enflammé, fut guéri avec cinq doses de graphite 0/30 une tous les deux jours : la douleur cessa dès les premières doses.

Le solanum nigrum est le spécifique contre les effets du seigle ergoté.

Dans les pneumonies, je ne donne actuellement presque pas d'autres médicaments que l'aconit. Pr. teinture aconit 30 gouttes vj—xij eau sont dissous dans sirop commun une once, une cuillerée toutes les deux à six heures; je continue cette dose jusqu'à la guérison.

Le Dr Kretzschan, malgré l'avis contraire des homœopathistes les plus expérimentés qui ont contredit cette opinion, revient sur la prétendue nécessité de faire précéder l'aconit par une saignée de trois à quatre onces dans les cas très-graves, comme si une si petite saignée pouvait être de quelque utilité dans de telles conditions!

P. 75. Sous le titre *à la rédaction de la gazette homœopathique*, le Dr Thietze expose les précautions à prendre dans l'administration de l'ipécacuanha d'après la méthode de M. . . . . par laquelle on donne quatre doses de cette substance pendant l'apyrexie, et une dose de noix vomique après l'accès. — L'auteur de cet article conseille de continuer l'ipécacuanha pendant trois intermittences, et de le faire toujours suivre d'une dose de noix vomique, quand même l'accès n'aurait pas reparu pour achever la guérison. —Il est quelquefois nécessaire de répéter cette dernière substance ou de la faire suivre de la pulsatille; — il assure avoir toujours employé ce traitement avec succès lorsqu'il n'y avait pas de causes essentielles, même lorsque le ventre et les jambes étaient déjà enflés.

P. 89. *Résumé pour l'emploi de la matière médicale*, par C. J. Ruckert. De l'arnica. — Suite de l'article sur l'arsenic, cité plus haut.

P. 91. *Bibliothèque homœopathique*, ou index de tous les ouvrages parus jusqu'au milieu de 1833. Sur l'homœopathie, près de 300 volumes ou brochures étaient déjà parus à cette époque, l'année qui vient de finir en a encore bien augmenté le nombre.

P. 97. *Remarques* par N.

L'auteur, après trente ans d'exercice d'allopathie, a embrassé la nouvelle doctrine depuis onze ans; il raconte les tracasseries que l'homœopathie éprouve en Autriche.—Les différentes observations rapportées sont ou trop compliquées, ou les symptômes sont trop peu indiqués pour qu'il soit de quelque utilité pour les praticiens de les reproduire.

P. 102. *Critique de l'ouvrage de Bœnninghausen*, intitulé résumé sur les principales vertus des médicaments, etc., par le Dr Gross. Cet article complète sur beaucoup de points ce résumé des effets des médicaments, d'après l'expérience, comme tout ce qui sort de cette plume féconde.

P. 104. *Correspondance*. Un homme avait pris douze doses de soufre 0/30; quelques semaines après la dernière prise, il éprouva un tel désir, un tel besoin de boissons alcooliques (auxquelles il n'était pas accoutumé), qu'il avait une très-grande peine à s'en abstenir; ce phénomène s'observe souvent chez les ivrognes. Ne pourrait-on pas dans cette circonstance essayer l'emploi de ce médicament?

P. 107. *L'influenza à Pesth*, par P. Balogh.

Cette épidémie offrit en Hongrie la même variété de symptômes que dans nos climats; c'est-à-dire des lésions des membranes muqueuses et du système nerveux. — L'aconit et la noix vomique étaient les moyens principaux que l'auteur a employés.—Lorsque la maladie offrait des symptômes inflammatoires, quelques doses d'aconit suffisaient souvent pour guérir la maladie; quelquefois cependant, il était encore nécessaire de donner la noix vomique pour terminer la maladie. Dans la plupart des cas, une dose de cette dernière substance suffisait pour la guérison, beaucoup de malades se trouvaient guéris en quelques heures. — Parfois, il restait différentes souffrances qui exigeaient des médicaments appropriés. — Une grande lassitude consécutive avec chaleur sans soif et inappétence, était guérie par le quinquina. Une toux violente avec des crachats abondants et douleur de poitrine, également forte le jour et la nuit, fut guérie par la pulsatille donnée deux fois en six jours. Cette substance guérit aussi, en trois jours, une toux plus forte la nuit avec crachats, et excitée par un chatouillement continuel dans le col, et une grande faiblesse. — Une dose de belladone enleva en trois jours une toux sèche pendant laquelle le malade éprouvait une douleur d'estomac. — La bryone enleva en quelques jours une toux avec crachats, et un grattement pénible dans le gossier. — Le conium guérit en vingt-quatre heures une toux convulsive chez un enfant.

L'étain a été très-utile chez un enfant cacochyme, où la toux avec des crachats muqueux, accompagnée de fièvre lente, semblait annoncer une phthisie catarrhale qui avait résisté au soufre, à la chaux, au lycopode et au phosphore; huit jours après une dose d'étain, l'enfant était entièrement guéri.

P. 109. Le Dr Hartmann a fait suivre ce mémoire du docteur Balogh, par un article intitulé : *Encore quelques remarques sur l'article ci-dessus. — La grippe à Leipsik.* L'épidémie a eu aussi des symptômes très-variés dans cette ville; l'aspiration du camphre, dès l'apparition des premiers symptômes, supprimait bien la maladie; mais elle revenait ordinairement au bout de quelques jours; la noix vomique était rarement utile. Le mercure soulageait souvent, et quelquefois il guérissait entièrement. Souvent la maladie se manifestait par des symptômes de choléra sporadique. Les symptômes catarrheux était peu sensibles, mais il y avait un abattement excessif : dans ce cas le vératrum était également utile.

Un symptôme caractéristique de la maladie était une douleur compressive au front, qui était augmentée par la toux. Si la toux était grasse avec des crachats faciles, la bryone était souvent utile; si elle était sèche, convulsive, avec mal de tête excessif, l'aspiration de la belladone suffisait ordinairement. La toux qui était produite par un râlement dans la trachée comme par un amas de mucus était promptement guérie par le quinquina.

La toux convulsive de longue durée, dont les accès duraient souvent des heures entières, était presque toujours guérie par une seule dose de jusquiame.

Si cette toux convulsive était accompagnée de vomissements, c'est-à-dire que les accès ne finissaient pas sans qu'une masse de glaires n'eût été rejetée par le vomissement, le conium (grande ciguë) était préférable; si elle venait après chaque repas, et était suivie du vomissement des aliments, l'acétate de fer était le médicament spécifique.

AVIS —M. le ministre de l'instruction publique a autorisé, par suite d'une décision du conseil royal de l'Université, M. le Dr Léon Simon, à ouvrir un cours public de la doctrine médicale homœopathique. Ce cours ouvrira le 15 janvier prochain. Il suffira, pour y être admis, de s'adresser, franc de port, à M. le Dr Léon Simon, chez qui se délivrent gratuitement les cartes d'entrée. L'heure et le lieu des séances seront ultérieurement indiqués par l'apposition d'affiches.

SOUS PRESSE :

MÉMOIRE

SUR

L'EMPLOI DU SUC DE PERSIL

DANS LE TRAITEMENT DE

LA GONORRHÉE AIGUE ET CHRONIQUE,

Par MM. DOIN, docteur-médecin à Versailles, et LEBATTU, chirurgien-major au 4e hussards.

Nous rendrons compte de cet intéressant mémoire aussitôt qu'il aura paru.

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BRUN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

N. 24. — TOME I. 15 NOVEMBRE 1834.

JOURNAL

DE LA

MÉDECINE HOMOŒOPATHIQUE,

PUBLIÉ

PAR MM. LÉON SIMON ET CURIE,

DOCTEURS EN MÉDECINE.

Le Journal de la Médecine Homœopathique paraît les 1er et 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement : 10 fr. par an. — 1 fr. 50 c. en sus pour les départements, et 3 fr. pour l'étranger. — On s'abonne à Paris, chez Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n. 9. — S'adresser pour la rédaction, au Directeur du Journal, rue des Beaux-Arts, n. 9, auquel les lettres et paquets devront être adressés franc de port.

MÉMOIRE

LU A LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE HOMOEOPATHIQUE DE PARIS.

Messieurs,

Dans les réflexions que je vous ai lues dernièrement, je vous disais qu'une classification pathologique était indispensable, et qu'elle était possible. C'est en vain, vous ai-je dit, qu'on objecterait que toutes les maladies sont des individualités. Ne vous ai-je point rappelé qu'en histoire naturelle les plantes, les animaux sont classés, coordonnés? Quoique tout soit individualité dans les plantes et les animaux, les individus n'ont-ils point de rapports entre eux, et de ces rapports l'association, la classification ne naissent-elles pas?

N'oublions pas que nos maladies sont soumises à des lois. Elles naissent sous l'influence de causes qui peuvent affecter un grand nombre d'individus à la fois : alors il y a des rapprochements à faire. On ne saurait le nier : des causes identiques doivent amener des effets semblables si les circonstances sont les mêmes. Nos maladies ne seraient soumises sans cela à aucune loi, le traitement ne pourrait non plus en avoir; et alors il faudrait ne plus étudier, car on ne peut étudier que ce qui a des lois. Comment baserait-on un jugement? et bien certainement il ne pourrait point y avoir de loi thérapeutique non plus. Toutes ces considérations démontrent de la manière la plus formelle que les nosographes ont très bien fait en classant les maladies, et, comme je l'ai dit dans un autre article, le tort est d'avoir voulu pénétrer dans la nature intime du mal.

Au reste, ce tort n'a-t-il point appartenu à tous les ordres de travaux, les physiologistes n'ont-ils point voulu expliquer la vie, expliquer toutes nos fonctions? Eh bien! on étudie les phénomènes par lesquels la vie se manifeste; on étudie les conditions indispensables pour l'accomplissement de la fonction, mais on ne peut aller au-delà. L'essence de la digestion est insaisissable comme l'essence de la pensée, Dieu seul a le secret de toutes les merveilles de la création.

De ce que les nosographes ont eu tort en cherchant à déterminer la nature intime du mal, et de lui imposer un nom en conséquence, s'ensuit-il rigoureusement que leurs travaux doivent être perdus pour nous? je ne le pense pas. Connaissant les écueils à éviter, les fautes commises, efforçons-nous de puiser en eux ce qui peut servir à l'édifice nouveau qui s'élève, et reléguons dans l'oubli ce qui peut être nuisible aux progrès de la science.

Je vous ai rappelé différentes maladies aiguës naissant sous des influences miasmatiques, et je vous ai demandé si un seul médecin homœopathiste pouvait trouver mauvaises ces dénominations de rougeole scarlatine, petite vérole, syphilis, etc. Il serait donc très heureux si pour toutes les maladies nous étions arrivés à de semblables déterminations; ma conviction intime est qu'on y arrivera. Je sais qu'il ne suffit point d'avoir cette conviction toute personnelle, il faut encore la justifier.

Messieurs, il me semble que le premier livre allopathique que nous ouvrirons nous fournira des preuves suffisantes. Et pour ne point aller rechercher loin dans le passé, prenons M. Broussais lui-même, examinons sa classification. Tout pour lui est irritation ou atonie. Les maladies les plus générales comme les plus locales sont rangées dans ces deux grandes catégories. Dans tous les cas le mal est d'abord local, puis au moyen

des sympathies, envahit l'économie tout entière, et alors chaque maladie débutant par un organe prend le nom de cet organe, en lui imposant une terminaison qui rappelle sa nature phlogistique.

Par exemple, il prend les maladies du tube digestif et il les désigne sous la dénomination de gastrite, gastro-duodénite, entérite, colite, comme tout le monde sait. Eh bien, M. Broussais, pendant la longue lutte qu'il a eu à soutenir contre l'école de Pinel, l'école de Brown, etc., s'est attaché particulièrement à démontrer que les fièvres dites essentielles ne sont autre chose que des gastro-entérites. Et il le démontre de la manière la moins équivoque en observant que les symptômes des fièvres essentielles ne sont autres que ceux de la gastro-entérite, et que cette maladie est bien ce qu'il y a de réel, puisque les ouvertures de cadavres en font foi pour tous ceux qui voudront se donner la peine de vérifier.

Vous pensez bien, Messieurs, que je ne viens pas vous rappeler ces idées pour les défendre; plus tard je pourrai montrer ce qu'il y a de vrai et d'erroné dans l'opinion du savant professeur. Ce qu'il m'importe en ce moment, c'est de faire remarquer que la gastro-entérite n'est vraiment que la traduction à peu près littérale des fièvres essentielles des auteurs. Eh bien, Messieurs, en prenant organe par organe tout le cadre nosologique de l'école physiologique, nous retrouverions les mêmes descriptions que chez les auteurs plus anciens, mais sous des dénominations différentes, et nous verrions partout se représenter l'idée fondamentale de la doctrine de Broussais, l'irritation, tandis que chez les auteurs précédents les noms rappelaient des vues théoriques différentes sur la nature intime du mal.

Ne peut-on pas conclure, d'après ce que je viens de dire, que les auteurs ne se sont pas trompés en classant les maladies, puisqu'ils se rapportent parfaitement dans la description des groupes de symptômes, et qu'ils ne diffèrent que par les explications qu'ils veulent donner de la nature du mal? Et si cette opinion est juste (les vérifications que j'ai faites, et que tous peuvent répéter, venant à l'appui), ne peut-on pas dire, dès à présent, qu'il y a peu de chose à changer à la classification de Pinel, de Broussais, et que le changement principal à apporter serait dans le nom? Et alors il faudrait trouver un nom qui rappelât immédiatement une série de symptômes sans faire préjuger de la nature intime du mal. Par exemple, si l'on parle d'une maladie cutanée, le mot scarlatine rappelle immédiatement à notre esprit un groupe de symptômes, et sans rien faire préjuger de la nature intime du mal. Vous pensez bien que dans ce moment je n'ai point de noms à vous proposer, mais il n'est pas mal de jeter cette idée en avant; elle portera ses fruits si elle est vraie. La question que j'ai soulevée me paraît suffisamment éclaircie; il ne s'agit plus que de trouver le meilleur moyen pour la réaliser: eh bien, je pense que beaucoup de travaux préparatoires doivent être exécutés avant que l'on puisse tenter cette classification; et c'est parce que j'espère que ces travaux seront d'une grande utilité que je compte prendre cette direction pendant le cours de cette année.

A ce sujet, je pourrais venir ici développer les idées que j'ai sur la marche que nous devrons suivre dans la société et dans le journal, toutefois je n'aborderai pas la question dans sa totalité, ou du moins je ne dirai qu'un mot sur la question théorique, mon ami le docteur, d'autant plus que Simon vous entretiendra à ce sujet. Il est bon toutefois que nous sentions tous la marche qu'il y a à suivre pour l'œuvre générale, afin que nos travaux particuliers viennent concourir au développement progressif de notre science. Je conçois que le programme de nos travaux pour l'année prochaine doive être divisé en trois catégories distinctes, quoique bien liées et formant un tout harmonique.

Travaux théoriques.

Exposition de la doctrine de Hahnemann avec le développement que comporte cette haute question, et, si le temps le permet, en abordant la grande question de l'unité de la vie, des virus, etc.

Travaux pratiques.

Monographie de toutes les maladies du cadre nosologique, où l'on montrera les rapports des maladies d'après les différentes écoles, et où les symptômes seront exposés avec des détails qu'avaient souvent négligés nos prédécesseurs.

Puis les travaux d'expérimentation des médicaments sur l'homme sain.

Voilà l'ensemble des travaux que je désire voir entreprendre le plus tôt possible.

Je suivrai attentivement tout ce que l'on fera dans la première direction, j'en sens toute l'importance; mais je m'occuperai plus particulièrement des deux autres catégories. Et d'abord je vais vous faire connaître la marche que je compte suivre pour les monographies.

Pour mieux saisir ma pensée et avoir un point de comparaison, je prends pour exemple la pneumonie. En premier lieu, j'examine les différents signes ou symptômes qu'ont reconnus les auteurs de pathologie; je les expose dans un certain ordre: 1° signes physiques, matériels; 2° symptômes se révélant seulement par les différentes sensations que déclare éprouver le malade, puis les ouvertures de cadavres.

Après les symptômes, examiner les causes, puis arriver au pronostic, et enfin au traitement. Il est bon de conserver l'ordre que je viens d'indiquer, car avant toute chose il faut apprendre à reconnaître les maladies, et c'est au moyen des symptômes qu'on y parvient. Les ouvertures des sujets qui ont succombé, sans être d'une importance aussi grande que l'avait pensé l'école anatomico-pathologique, n'en fournit pas moins des renseignements précieux pour la détermination du siége, et par conséquent des symptômes caractéristiques des maladies. Puis on arrive aux causes qui sont importantes à connaître, car on doit les écarter toutes les fois qu'il est possible, et de plus elles déterminent souvent le choix du médicament.

Quand on a exactement pris connaissance du mal, des causes, on arrive alors assez aisément à porter un pronostic sur la maladie.

Nous aborderons ensuite le traitement. Nous établirons le traitement qui doit être mis en usage d'après la loi des semblables; nous le découvrirons en étudiant la matière médicale pure. Cette méthode sera complétée, vérifiée, par les résultats de notre pratique et par ceux des auteurs allemands qui ont déjà publié un grand nombre d'observations. Nous aurons recours à l'obligeance de nos confrères pour avoir les faits qui se rapportent au sujet que nous traiterons.

Ainsi, le traitement sera exposé *à priori* en se guidant d'après la matière médicale pure, et ce traitement sera vérifié *à posteriori* par les faits pratiques; ce sont ceux qui en définitive fixeront l'importance de divers médicaments. Pour citer un exemple de l'avantage de la méthode que je me propose de suivre, je rappellerai ce qui est arrivé à l'époque du choléra : on pouvait être certain, d'après la matière médicale pure, que quelques médicaments seulement convenaient à cette maladie; mais l'expérience pouvait seule déterminer l'importance de chacun d'eux, c'est effectivement ce qui est arrivé, et, en consultant les différents traitements, on voit que c'est le camphre, le vératrum, le cuivre qui comptent le plus de succès. L'on conçoit combien ces monographies seront importantes pour la création d'une pathologie; mais ce travail ne peut être que l'œuvre de longs travaux, de pénibles recherches : chacun de nous apportera sa pierre à l'édifice commun.

Pour accomplir le travail des monographies, nous devons porter la plus grande attention sur la symptomatologie des auteurs, afin de reconnaître ce qu'ils ont omis dans leurs descriptions, et il sera bon d'ajouter ce que nous aurons remarqué en ayant soin d'employer des caractères italiques. Plus nous aurons porté de sévérité, d'exactitude dans la description des maladies, et plus vite nous aurons atteint le but désiré, une bonne classification. Au reste, les médecins français ont poussé la science du diagnostic très loin, il reste peu de chose à ajouter; ce qu'il faut, comme je l'ai déjà dit bien des fois, c'est de transformer cette science, il faut qu'elle reçoive un nouveau baptême.

Chacun de nous en particulier resterait impuissant en présence d'une œuvre aussi vaste; combinons nos efforts, associons-nous dans nos travaux, n'oublions jamais que l'union seule fait la force.

Je n'ai que peu de mots à dire sur la troisième série de travaux, je veux parler de l'expérimentation des médicaments sur le corps sain. Tous ceux qui croient à l'homœopathie sentent l'importance immense attachée à ce genre de recherches. Nous espérons que nous ne manquerons pas d'hommes dévoués. Nous nous adresserons à quelques femmes généreuses afin d'obtenir d'elles de semblables essais purs; nous n'échouerons point dans nos tentatives, nous en avons la conviction.

Nous pensons que tous les médicaments connus jusqu'à ce jour doivent être mis de nouveau en expérimentation, non seulement pour bien distinguer les effets primitifs des effets secondaires, pour noter avec soin les symptômes caractéristiques, désigner ceux qui ne le sont pas, mais encore pour tâcher de compléter leur histoire, et pour porter une attention toute particulière sur les effets sensibles, matériels, car jusqu'à présent ce qu'il y a de mieux étudié dans les médicaments, ce sont les diverses sensations qu'ils provoquent. Ces deux points de vue ont néanmoins autant d'importance l'un que l'autre.

Je suis loin de prétendre cependant que tout soit à faire dans cette direction, il est clair que je m'abuserais fort; je veux seulement dire que Hahnemann et ses premiers disciples ont porté principalement leur attention sur les divers genres de douleurs plutôt que sur les effets matériels. Ainsi pour ne citer que deux exemples : je dirai que dans les maladies de poitrine il n'est nullement fait mention de la percussion, de l'auscultation, et cependant en France il n'est point de médecin qui ne connaisse les secours précieux qu'on retire de ces modes d'observation pour aider à porter un diagnostic et un pronostic sûrs. Le deuxième exemple sera pris dans les maladies de l'utérus. Il n'est question nulle part du toucher, et il me semble qu'après avoir décrit les sensations qu'éprouve le malade dans les parties de la génération, une exploration toute physique ajouterait considérablement à la certitude du diagnostic et faciliterait beaucoup le choix du remède.

Dr Curie.

AVIS.

Le premier numéro de la seconde année, actuellement sous presse, sera adressé à tous nos abonnés, et ceux qui n'auraient pas renouvelé leur abonnement lors de l'apparition du second numéro, ne devront pas s'étonner si les numéros suivants ne leur sont pas adressés. Les renouvellements d'abonnements se font au même prix que l'an dernier, ou à l'adresse de M. Trinquart, libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 9; ou à l'adresse de M. le docteur Léon Simon, directeur du *Journal de la Médecine homœopathique*, rue des Beaux-Arts, n. 9.

CONSIDÉRATIONS
SUR LE SOMMEIL,

COMME ÉTANT SOUVENT LE PREMIER EFFET DE L'ACTION DES MÉDICAMENTS HOMOEOPATHIQUES SUR L'ORGANISME MALADE,

PAR LE Dr ERN. STAPF.

En observant attentivement la marche des guérisons homœopathiques, on voit souvent un phénomène bien remarquable. Peu de temps après l'administration d'un médicament bien approprié et à la dose la

plus convenable, les malades éprouvent un calme, une somnolence particulière, souvent même ils tombent dans un sommeil profond, plus ou moins prolongé, le plus souvent salutaire et réparateur ; à leur réveil ils ressentent une grande amélioration dans leur état, et souvent, d'après les circonstances, ils sont entièrement guéris. Ce phénomène observé et signalé par un grand nombre de médecins homœopathistes, a lieu dans les maladies aiguës et chroniques, mais surtout dans celles qui sont caractérisées par une surexcitation morbide des divers organes. Il se montre surtout dans l'exaltation purement nerveuse, dans ses diverses modifications, quoique les surexcitations morbides du système circulatoire, depuis le simple bouillonnement du sang jusqu'à l'inflammation la plus prononcée, n'en soient pas non plus exempts. On l'observe encore dans l'éréthisme d'autres organes, tels que les membranes muqueuses, les glandes, les os, etc., quoiqu'il soit moins fréquent et moins prononcé.

Ce phénomène se présente encore quand le malade est plongé dans un sommeil profond, pesant, comateux ou très-léger, inquiet, agité, interrompu par des rêves. Alors, bientôt après l'administration du médicament homœopathique, ce sommeil lourd, pesant ou inquiet, agité, non réparateur, se change en un sommeil paisible et salutaire, c'est ce qu'indique toute la physionomie du malade, dont l'état est beaucoup amélioré à son réveil.

Ce n'est, toutefois, que quand la dose du médicament approprié a été suffisamment petite pour vaincre la maladie sans aggravation notable et prolongée des symptômes, qu'on voit ce calme, ce penchant au sommeil, après un état d'agitation morbide, ou ce changement d'un sommeil anormal en un sommeil doux et naturel. Mais si la dose a été trop forte, il y aura d'abord et nécessairement une réaction du médicament sur la maladie, et, avec elle, un tumulte plus ou moins long, plus ou moins violent (aggravation homœopathique), qui empêchera ce repos, ce sommeil. Souvent, alors, ce n'est qu'après que cette réaction est passée, que le malade trouve le calme et le sommeil, et, avec eux, l'amélioration de son état.

On observe ce phénomène après l'administration de presque tout médicament approprié à l'état de la maladie, quoique ce soit spécialement après l'emploi des substances dont l'effet primitif principal est de causer une surexcitation morbide dans quelque organe.

Les phénomènes qui se présentent pendant le sommeil, dérivent de la loi universelle de l'antagonisme. L'activité prédominante, dans l'état de veille, du cerveau et des organes des sens qui sont si étroitement liés avec lui, se reporte, pendant le sommeil, sur les organes de la vie animale, qui sont leur antagoniste, et, pendant que les premiers reposent, c'est l'action des seconds qui prédomine. L'activité de l'appareil nerveux, comme en général l'état de veille qui en résulte, conserve, au moins en grande partie, le principe vital; en partie, en diminuant par son antagonisme l'action de la vie animale; en partie, par l'impression d'une foule de causes d'excitation, tant internes qu'externes. C'est pour éviter que cette activité prédominante des organes nerveux ne finisse par détruire la force vitale, et pour faire en sorte qu'il y ait un équilibre constant entre la vie animale et la vie organique, que la sagesse éternelle de la nature a établi cette admirable succession, cet antagonisme des phénomènes vitaux, auquel l'homme est soumis dans l'état de santé.

Il paraît que c'est par suite de l'antagonisme qui existe entre les différentes parties du système nerveux, par exemple entre le cerveau et les ganglions, que pendant le sommeil naturel l'innervation se réveille dans les organes de la vie organique. Alors, l'intensité de la vie augmente dans ces derniers, dans la même proportion qu'elle diminue, ou, du moins, qu'elle sommeille dans les organes de la vie animale. Serait-ce peut-être à cette double vie qu'il faudrait attribuer tant de phénomènes qui se présentent pendant le sommeil, tels que les rêves, et surtout l'influence réparatrice du sommeil naturel.

Dans le sommeil naturel, cette inaction des organes de la vie de relation, n'est pas produite par une véritable oppression ou un épuisement du principe vital, mais plutôt par une espèce de métastase de ce dernier sur les organes de la vie organique.

Le sommeil pathologique, dans ses nombreuses modifications, qu'il soit ou trop léger, ou agité, ou trop profond, comateux, etc., peut aussi dépendre des lois de l'antagonisme qui existent entre la vie animale et la vie organique, mais avec la différence que, dans le premier cas, cette métastase n'est ni assez complète, ni assez durable. De là, ces manifestations de l'activité des sens et de l'esprit, qui ne reposent pas complètement, et par suite un sommeil léger, agité, tandis que dans le second cas, c'est souvent le contraire. Cependant, il est à remarquer que dans le sommeil pesant, comateux, l'activité des sens et du cerveau pourrait souvent être comprimée primitivement, et même, dans certains cas, épuisée jusqu'à un certain point, soit par un trop grand afflux de sang au cerveau, comme dans l'état apoplectique, soit par des boissons enivrantes, narcotiques, des pertes sanguines, des esquilles entrées dans la masse du cerveau, etc.

Dans les deux cas, ce sommeil anormal n'est jamais réparateur, parce que dans le sommeil trop léger, les organes de la vie de relation ne reposent pas assez pour que l'innervation puisse agir convenablement sur ceux de la vie organique; tandis que dans le sommeil trop profond, la métastase caractéristique du sommeil naturel ne peut avoir lieu le plus souvent, parce que cette activité est en partie comprimée, en partie épuisée à sa source même.

Ainsi, le but du sommeil est, dans l'état de santé, de maintenir l'organisme dans son intégrité; dans l'état de maladie, de l'y ramener. Il rattache à la terre l'organisme qui tend sans cesse à se dissoudre, en favorisant principalement le développement de sa base matérielle et en lui donnant sans cesse de nouvelles forces et comme une vie nouvelle.

Les résultats funestes, produits par la privation contre nature du sommeil, ainsi que les bienfaits qui en accompagnent la jouissance modérée, en démontrent la nécessité et la haute vertu curative.

Que de fois la nature elle-même n'emploie-t-elle pas le sommeil pour arriver à son but! Qui ne connaît ces crises remarquables, où le malade, après les plus violents accès, tombe dans un sommeil, souvent presque léthargique, dont il s'éveille comme s'il était doué d'une nouvelle vie! Qui pourrait méconnaître le but de ce sommeil salutaire? C'est la vie organique délivrée de l'oppression de la maladie qui enrayait son action; l'activité de l'appareil nerveux qui consumait la vie, diminuée, et, par là, l'équilibre établi dans tout l'organisme.

Après ces considérations bien incomplètes, mais nécessaires sur le sommeil en général, considéré sous les points de vue physiologique, pathologique et thérapeutique, nous passons au sommeil qui est produit par suite de l'action des médicaments homœopathiques sur l'organisme malade.

On pourrait, sous plusieurs rapports, le comparer à une crise. Car, comme il présente un état subit, différent entièrement de celui que la maladie avait offert jusque-là dans son cours, de même aussi les suites en sont le plus souvent décisives, critiques. On peut lui appliquer ce que nous avons dit plus haut du sommeil en général; il provoque aussi la guérison de la même manière que le sommeil critique produit quelquefois par la nature, comme, en général, tout sommeil naturel. On pourrait l'appeler une crise nerveuse, tandis que beaucoup d'autres seraient plutôt matérielles, telles que celles où l'équilibre est rétabli par de grandes évacuations, les sueurs, les diarrhées, les vomissements, les hémorrhagies, etc., quoique dans celles-ci aussi on ne puisse méconnaître l'influence de l'action nerveuse. Mais déjà dans le cours non interrompu des maladies, où la nature, sans le secours de l'art, amène des crises salutaires, ces crises purement nerveuses sont bien préférables à celles qui ne sont que matérielles; parce qu'elles ont lieu sans ces pertes si débilitantes, ces accès si menaçants quelquefois, qui accompagnent ces dernières. C'est ainsi que nous voyons l'homœopathie imiter la nature dans ses effets les plus salutaires, en produisant de préférence, comme celle-ci, les crises nerveuses, et la plus efficace de toutes, le sommeil, même dans les maladies qui, sans cela, se terminent le plus souvent par les crises matérielles; de cette façon, elle amène la guérison de la manière la plus douce et la plus sûre.

Comment cela a-t-il lieu? De quelle manière les médicaments homœopathiques amènent-ils cette crise dans des cas si nombreux? Qui pourrait résoudre cette question d'une manière satisfaisante? Ce qui va suivre ne pourra être considéré que comme un premier essai tenté pour expliquer ce phénomène si intéressant.

Il paraît hors de doute que, dans la plupart des maladies, surtout celles qui sont douloureuses, l'activité nerveuse est prédominante quoique dans une direction anormale. De là précisément la douleur (exaltation morbide de la sensibilité), la privation si fréquente de repos et de sommeil, et tant d'autres signes d'une surexcitation de la sensibilité. Cette surexcitation pathologique a lieu, selon les circonstances, ou dans tout l'organisme ou dans des parties isolées; mais partout elle indique un défaut d'équilibre dans les diverses fonctions, qui peut être produit par une altération dans l'innervation.

Les médicaments homœopathiques agissent spécialement sur la partie nerveuse de l'organisme malade, et en suppriment radicalement et dans leur totalité les altérations pathologiques; là où le plus souvent prédomine une surexcitation de la vie nerveuse et d'autres systèmes qui lui sont subordonnés, l'action de ces médicaments diminue cet excès dans les organes affectés, et relève dans la même proportion la vie organique qui lui est opposée et par conséquent plus ou moins comprimée. Par là, l'équilibre est rétabli, le malade retrouve du calme et un sommeil salutaire et réparateur; car puisque dans l'état de santé au début du sommeil il s'opère, d'après toutes les probabilités, une métastase de l'activité nerveuse de l'encéphale sur les organes de la vie organique, ce qui produit seulement alors le véritable sommeil; on peut croire qu'il en arrive de même ici par le secours de l'art.

C'est ce qui a lieu pour un sommeil pathologique existant déjà avant l'administration du médicament, mais qui est trop léger, agité, interrompu par des rêves, où, comme nous l'avons déjà démontré, la succession antagonistique de l'action de l'encéphale et de celle des ganglions n'est ni complète ni durable. En enlevant homœopathiquement, c'est-à-dire à fond, cette trop grande activité de l'encéphale, on donne au système ganglionaire et avec lui à la vie organique, la prédominance nécessaire pour que le sommeil devienne suffisamment profond, durable, paisible et réparateur. Mais quand il s'agit de combattre un sommeil trop profond, comateux, les médicaments homœopathiques, agissant immédiatement sur le cerveau, peuvent selon les circonstances, ou réparer l'épuisement primitif de l'encéphale, ou ranimer son activité enrayée par une foule de causes tant internes qu'externes. Cette explication est fondée sur la grande diversité des propriétés pathogénétiques des médicaments, qui amènent un sommeil sain et naturel, aussi bien après un état de surexcitation qu'après l'affaiblissement et l'épuisement de l'activité de l'encéphale.

Je suis loin de vouloir donner à cette explication ou à toute autre tentative pareille une véritable valeur théorique et moins encore pratique, ce ne sont que des essais, rarement heureux, de l'esprit humain pour soulever le voile qui nous cache les mystères de la nature.

Ce sommeil critique est le résultat de l'action des médicaments homœopathiques sur la maladie dans sa totalité; de là aussi dans la plupart des cas la guérison complète qui en est la suite. Car on ne peut pas considérer également comme critique tout sommeil artificiel; au contraire, l'expérience nous apprend que le sommeil provoqué par des moyens antipathiques n'est presque jamais curatif, et que même souvent il a des suites funestes. Mais aussi quelle différence dans les principes qui régissent le choix et l'emploi des médicaments homœopathiques et des médicaments antipathiques, pour amener le repos et le sommeil. Pour les uns, c'est le groupe complet des symptômes, avec ses moindres nuances, qui en détermine le choix; pour les autres, quelque science qu'on affiche, on ne con-

sidère comme véritable indication qu'un seul symptôme, la douleur, ou tout au plus l'exaltation de la sensibilité, l'agitation, l'insomnie. La première méthode repose sur une loi invariable de la nature, *similia similibus curantur*, l'autre sur une chimère contre nature, *contraria contrariis curantur*. Le sommeil provoqué par la première produit le plus souvent une amélioration vraie, durable, souvent même la guérison; l'autre comme signe de la suppression palliative d'un seul symptôme, loin d'être suivi de guérison, l'est le plus souvent d'aggravation évidente du mal primitif, qu'on avait voulu soulager par son emploi. L'un est obtenu par une dose infiniment petite du médicament approprié, et par conséquent sans provoquer de nouveaux symptômes; l'autre exige l'emploi des médicaments antipathiques à doses souvent énormes, plusieurs fois répétées, et chaque fois augmentées, pour provoquer seulement une amélioration illusoire. Le premier ressemble au sommeil salutaire, critique, amené par la nature; le second au sommeil pathologique, considéré à juste titre comme un signe défavorable dans les maladies.

On voit qu'il ne peut y avoir aucune ressemblance, aucun rapport entre eux, ni dans leur nature, ni dans leur apparition, ni surtout dans leurs conséquences.

Comme l'expérience journalière et les considérations qui précèdent nous font connaître la vertu bienfaisante et curative du véritable sommeil, et surtout de celui dont il est spécialement question ici, c'est un devoir de le respecter sous tous les rapports, c'est-à-dire de ne troubler son apparition et sa marche en aucune façon. Le calme et le sommeil paisible qui a lieu peu de temps après l'administration d'une substance homœopathique, est un signe des plus satisfaisants tant de l'amélioration prochaine, assurée, et même de la guérison de la maladie, que du choix heureux et de la dose proportionnée du médicament. L'expérience nous apprend que quand ce repos, ce sommeil est troublé, interrompu, soit par une folle résistance du malade contre cet effet, soit par des causes externes, telles que des conversations, des travaux, des lectures, etc., l'action curative du médicament, que devait favoriser le sommeil, est toujours plus ou moins troublée, et les effets qui devaient suivre ne se montrent plus qu'incomplètement. Cela n'est pas possible autrement, puisque cette manière d'agir est directement opposée aux effets que devait produire le médicament, et qui sont la diminution de l'activité nerveuse, et en même temps la prédominance de la vie organique, d'où devait résulter un sommeil salutaire et critique. Puisque déjà dans l'état de santé il est nuisible de chasser à dessein et souvent avec effort, par une grande contention d'esprit, des boissons spiritueuses, du café, etc., le sommeil si nécessaire auquel nous invite la nature; combien cette privation ne sera-t-elle pas plus dangereuse dans les maladies où le sommeil a une bien plus grande importance, où il est d'un bien plus grand secours pour la guérison, où généralement l'organisme exige bien plus impérieusement le sommeil? Qui pourrait impunément interrompre une crise amenée par la nature? Eh bien, on serait aussi coupable de le faire là où l'art, imitant la nature dans ses effets les plus subtils et les plus salutaires, a provoqué un état semblable qui n'est pas moins curatif, et qui ne doit pas moins être respecté.

De tout ce qui précède on déduit la règle suivante, si importante pour la pratique de l'homœopathie, et dont l'observation fidèle ne peut être assez recommandée; car comme mon expérience ne me l'a que trop appris, ce sont surtout les personnes d'un rang élevé qui y font le plus d'infraction, à leur détriment et à celui du médecin. Que le médecin donc, avant d'administrer le médicament choisi, persuade bien tous ses malades que si tôt ou tard après son emploi ils sentent un état de calme, du penchant au sommeil, si même il se présente un véritable sommeil, ils se gardent bien de le troubler ou de le contrarier quel que soit le moment où il apparaisse. Aussi, le plus sûr est de recommander de prendre le médicament le plus possible à l'abri d'excitation de toutes sortes, et en général de tout ce qui pourrait troubler ce sommeil, et de s'abandonner tranquillement à l'effet du médicament. C'est surtout nécessaire dans les cas où la maladie par sa nature est portée à amener de ces crises, dans les fièvres, les convulsions, les douleurs de toutes sortes, surtout chez des personnes irritables, douées d'une grande sensibilité, quoiqu'elles aient lieu aussi chez des personnes d'une constitution opposée et surtout chez les enfants.

Si l'on néglige cette règle, fruit d'observations nombreuses et attentives, on s'expose à détruire les effets du médicament le mieux choisi, ou du moins à les affaiblir considérablement, et par là d'anéantir les plus belles et les plus justes espérances du médecin.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce sujet important, bien des points à développer, à préciser; aussi personne, mieux que moi ne sent combien ce qui précède est incomplet; et je ne donne ce travail que comme une première indication d'un phénomène remarquable et auquel cependant on a accordé trop peu d'importance jusqu'à présent.

Traduit par J.-J. Herr.

OBSERVATIONS CLINIQUES.

PREMIÈRE OBSERVATION.

M. A. Cruppi, professeur de musique, âgé d'environ 35 ans, grand, fortement constitué, d'un tempérament bilieux-sanguin, peau blanche, cheveux blond-ardent, sujet à des affections rhumatismales et fluxionnaires, est subitement saisi vers deux heures de la nuit d'une douleur au côté gauche de l'abdomen. Elle est tellement aiguë que, réveillé par elle, il lui semble qu'on l'a blessé d'un coup de lance. Lavements, boissons adoucissantes, potions anti-spasmodiques qu'un pharmacien lui apporta, tout lui fut prodigué avec empressement avant qu'on se décidât à me faire lever. Rendu auprès du malade, je le trouve pelotonné et couché en travers sur son lit. Il s'agite incessamment, il ne parle que par monosyllabes. La douleur qu'il éprouve à l'abdomen est brûlante, déchirante; il croit, dit-il, qu'on lui tord les boyaux. La douleur répond aux organes génitaux, notamment au pénis. Le malade ne peut résister à ses souffrances. Il s'écrie qu'il est perdu. Son *facies* est fort altéré, le pouls serré, fréquent et parfois intermittent. Son corps, dont l'intérieur lui semble être une fournaise, est couvert à l'extérieur d'une sueur très-froide, et malgré nos instances, le malade qui se roule continuelle-

ment dans son lit ne peut supporter aucune couverture sur lui.

Je prescris une goutte de teinture de belladone étendue dans deux onces d'eau distillée simple. Je donne une petite cueillerée à café de cette dilution. Peu d'instants après la réaction provoquée par l'impression du remède se manifeste avec tant de force que le malade désespère plus que jamais de son état... Loin de m'alarmer de la crise qui s'opère, j'en augure un mieux prochain dont je cherche, mais vainement, à faire partager l'espoir au souffrant. Cependant, quelques minutes s'écoulent à peine, que les plaintes cessent, et le malade s'endort. Il ne se réveille que cinq heures après, disant alors qu'il ne sent plus de douleur. Ainsi, une petite fraction de goutte de belladone triompha de cette terrible maladie qui, je crois, affectait en même temps les intestins et les organes urinaires du côté gauche.

Le même malade avait été guéri, environ un an avant, d'un rhumatisme aigu général, résultat d'un refroidissement survenu pendant que son corps était en sueur. Cette guérison tout aussi prompte que la précédente, fut opérée à l'aide d'une aussi petite fraction de goutte de teinture d'aconit nap., tandis que d'autres atteintes antérieures analogues avaient exigé plusieurs semaines de soins avec tout l'appareil des anti-phlogistiques et quelques évacuants pour dissiper le mal.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Mademoiselle Lorrain, repasseuse, âgée d'environ 26 ans, blonde, d'un teint fort coloré, d'une stature moyenne, à formes arrondies, tempérament lymphatico-sanguin, fort sensible. Elle a eu dans son enfance quelques crises nerveuses qui ont laissé une légère distorsion aux lèvres. Elle est assez bien réglée; mais sujette à des céphalalgies fréquentes fort intenses. Le 21 du mois de mai 1833, vers une heure de la nuit, elle fut saisie par des douleurs que, pour abréger les détails, je dirai en tout semblables à celles du cas précédent. Situées à la même région gauche abdominale, elles suscitent les mêmes plaintes, le même désespoir. On vient me chercher; je la trouve aussi pelotonnée et couchée en travers dans son lit : son pouls, son corps, etc., présentent les mêmes caractères que dans l'observation déjà citée. J'administre une fraction de goutte de belladone. La réaction du médicament se prononça presque aussitôt. La douleur devint si intense ~~que la malade ne pouvant rester au lit, se laissa choir,~~ et s'accroupit sur une chaise. Mais bientôt le calme revint, et le besoin de dormir se fit sentir. Revenue au lit, elle reposa pendant plusieurs heures. Je la revis dans la matinée. Elle me dit n'éprouver qu'une légère douleur au côté gauche des reins, qui n'était guère sensible qu'à la pression et un peu d'ardeur à la vessie et au canal de l'urètre. La douleur néphrétique se réveilla trois jours après; mais à un degré peu prononcé. Une seconde dose de belladone provoqua dans la journée la sortie d'un petit gravier qui mit fin à toute souffrance, il y a environ un an que la malade n'a plus rien senti de son mal.

TROISIÈME OBSERVATION.

M. d'Ormoy, officier supérieur de cavalerie, âgé d'environ 36 ans, grand, d'un tempérament bilieux-sanguin, se sentait depuis environ quinze jours, moins bien qu'à l'ordinaire. Son appétit diminuait progressivement ainsi que ses forces. Il éprouvait des vertiges fréquents et quelquefois assez intenses pour l'obliger à s'appuyer sur les objets à sa portée afin de s'empêcher de tomber. Très-occupé, à cause d'une inspection prochaine, il retardait de se soigner malgré que son affection lui rendît le travail difficile et pénible. Enfin, dans la soirée du 6 juin 1833, cet officier est pris de nausées suivies quelquefois de vomissements. Il éprouve des angoisses mortelles. Des vertiges fatigants ont lieu à des époques très-rapprochées. Il se couche à l'entrée de la nuit, ne pouvant plus se tenir debout ni assis, et se met à l'usage d'une limonade au citron. Son mal allant toujours croissant, il me fit appeler; il était six heures du matin. Je le trouve couché en supination et dans une grande prostration de forces. En me rendant compte de son mal, ses angoisses l'obligent à s'interrompre très-souvent. Il lui semble qu'il va expirer. Des vomissements très-réitérés ont lieu pendant que je suis près de lui. Il rejette plusieurs gorgées de bile très-porracée. Aux vomissements succède un grand affaissement, toutefois sans souffrances; mais ce dernier état est de peu de durée. Les nausées, les angoisses, les vomissements reviennent au moindre mouvement du corps. Il ne peut supporter la lumière, ni guère entendre parler. La susceptibilité de l'ouïe est telle que son domestique ne peut marcher dans la chambre sans l'incommoder. Une grande partie des symptômes de cette grave affection, notamment ceux de la tête, étant produits par la belladone, je mêle une goutte de sa teinture dans trois onces d'eau distillée. J'administre une seule cuillerée à café de cette dilution. Un léger amendement se fit remarquer bientôt après; mais il ne fut pas long. La susceptibilité de l'ouïe et de la vue s'accroissent d'une manière incroyable. Le malade ne peut plus parler ni entendre parler. L'humeur lacrymale coule des yeux avec abondance et comme par expression : il exprime ses souffrances par des gémissements.

Des idées de choléra roulent dans ma tête. Les angoisses dont je suis témoin, qu'elles soient les effets de la belladone, ou l'effet du progrès de la maladie, ne m'en paraissent pas moins inquiétantes. Le vomissement reprenant avec une nouvelle intensité, je mis un seul grain d'ipécacuanha en poudre dans un grand verre d'eau, contenant à peu près huit onces, j'agite ce mélange, et j'attends ensuite que la poudre se soit déposée au fond du verre. Je donnai alors une petite cuillerée à café de ce liquide dont l'effet aussi prompt que surprenant surpassa de beaucoup notre attente. Les vomissements, les vertiges, les angoisses, l'écoulement des larmes, tout cessa comme par enchantement. Quelques minutes après, le malade s'endormit et sommeilla pendant plusieurs heures. A son réveil, il ne resta plus de l'appareil formidable de la maladie dont je viens de rendre compte qu'un peu de faiblesse. Cinq ou six jours de précautions hygiéniques et de régime suffirent pour remettre M. le commandant en pleine santé.

L'effet aussi subit que radical de cette petite dose d'infusion d'ipécacuanha n'autorise-t-il pas à penser qu'outre l'homœopathicité qui existait entre ses effets propres et les symptômes offerts par ce cas grave, cette substance a agi comme antidote de la belladone, qui avait si fortement exaspéré l'état du malade? La question ne me paraissant pas sans intérêt, je la soumets aux praticiens que plus de lumières et d'expérience homœopathiques rendent plus que moi capables de la juger, de la résoudre.

Ces trois cas pathologiques auxquels j'en pourrais ajouter bon nombre d'autres analogues, suffisent pour prouver toute la puissance des doses infinitésimales des médicaments, préparés même à la manière ordinaire; car je fais remarquer que, n'ayant pas encore d'officine homœopathique à mon usage, ceux dont je me servis chez ces malades furent puisés dans nos pharmacies ordinaires.—Ces exemples prouvent en outre que, quand l'indication est saisie et remplie d'une manière précise, le malade, dans les cas très-aigus surtout, passe rapidement de l'appareil morbide le plus formidable à son état de santé ordinaire et quelquefois à un état meilleur qu'avant la maladie traitée par la méthode homœopathique. Ma pratique de plusieurs années m'a déjà fourni un bon nombre d'exemples de ce fait. Et cela s'explique, du reste, par la manière d'agir immatérielle des agents homœopathiques; tandis qu'en *allopathie* on ne guérit presque jamais un mal qu'en lui en substituant d'autres, parmi lesquels, la faiblesse, l'épuisement résultant des évacuations inutiles de toute espèce, les plaies artificielles, les exutoires dégoûtants, si universellement usités, ne sont que les moindres.

Dr Duchassain, de Castres.

Allgemeine homoeopathosenoe zeotung. *Gazette universelle homœopathique de Leipsick, publiée par les docteurs en médecine G. W. Gross, J. Hartmann et J. Rummel; 4 volumes in-4°; le 5e paraît par feuilles tous les huit jours.*

Une dyssenterie qui ne voulait céder à aucun autre moyen fut guérie par le Dr Franz, par l'arsenic, en trois jours.

Contre la bléphroptoris, on conseille la camom., le veratr., le stram., et le caust.

Le Dr Franz a trouvé la sépia très-utile dans quelques cas de coqueluche : Un enfant de cinq ans, qui avait avec la coqueluche une fièvre quotidienne très-forte, avec soif inextinguible, contre laquelle l'arsenic ne produisit aucun effet avantageux, fut délivré, par une seule dose de sépia, entière-

ment de la fièvre, de l'altération, et la toux fut aussi singulièrement diminuée.

Le Dr Haubold rapporte un cas de cancer de l'estomac chez une femme qui avait été traitée allopathiquement pendant dix-huit mois inutilement. Elle vomissait tout ce qu'elle prenait, et les matières vomies consistaient dans une masse noirâtre et fétide : la noix vom. diminua les souffrances, au bout de dix jours environ ; tous les autres moyens, excepté le fer, furent sans utilité. Après la noix vom., il donna le lycopode, après lequel tous les symptômes augmentèrent pendant trois jours ; ensuite l'amélioration fut si grande, qu'actuellement la malade ne souffre plus que d'une légère douleur d'estomac et des renvois. A cette occasion, le Dr Franz remarque, d'après son expérience, que le lycop. doit être un moyen capital contre le cancer de l'estomac.

Haubold se servit avec succès de l'aspiration de la pulsat. dans les angines. Cet auteur guérit aussi une espèce d'hydrocéphale aigu, avec des vomissements, le renversement de la tête en arrière (sur une très-grosse tête), avec trois doses d'aconit, suivies d'une de bellad.

M. Lux raconte avoir plusieurs fois guéri des leucorrhées par de fortes doses d'aconit, trois répétées.

Le Dr Franz guérit une gonorrhée syphilitique avec deux doses de merc. soluble 12.

Selon Haubold, le mercure précipité rouge convient mieux dans les affections vénériennes accompagnées d'affections glanduleuses et dans les chancres du gosier.

Le Dr Haubold guérit la coqueluche en quinze jours, par une dose d'aconit répétée tous les jours. Le Dr Sckweickert jeune la guérit en dix jours par une seule dose de cuivre métallique.

Le Dr Franz guérit un abcès au sein ouvert en plusieurs endroits, dont la glande était très-douloureuse et dure comme une pierre, avec une seule dose de phosphore en quarante jours.

Le Dr Schweickert jeune guérit une épilepsie survenue à la suite d'une frayeur chez une femme en couche, et qui durait depuis six semaines, avec la teinture d'armoise chaque jour en trois jours.

Un rhumatisme aigu qui revenait tous les ans, depuis longtemps, et par ses récidives avait laissé des concrétions gipsteuses dans les articulations, fut guéri par le Dr Franz, avec l'antimoine cru en quatre jours : les symptômes gastriques qui l'accompagnaient indiquaient ce moyen.

Une affection convulsive participant de la chorrée et de l'épilepsie fut guérie par le stramonium en quatorze jours.

Une espèce de tétanos sur un enfant de six ans : il s'est réveillé le matin de bonne heure, il demande à boire, mais il ne peut pas, parce que les mâchoires sont entièrement serrées, les yeux sont entièrement tournés, le visage est tantôt rouge, tantôt pâle, et il reste étendu comme un corps inanimé ; une heure après une dose d'aconit que Haubold lui administra, son état était à peu près le même, excepté que l'enfant agitait les mains et les pieds. Une seconde dose améliora son état d'heure en heure, de manière que vers le soir il avait repris ses jeux habituels.

Au commencement de février 1831, il survint beaucoup de fièvres catarrhales, elles étaient toujours accompagnées d'un état inflammatoire du larynx, avec toux violente, presque comme la coqueluche, râlement, saignement de nez, et vomissements, et se guérissaient très-promptement avec une dose de pulsatille : quelques cas où l'état inflammatoire était prédominant exigeaient l'aconit ; souvent la camomille et la noix vomique furent aussi employées avec succès.

La leucorrhée chez les femmes enceintes est guérie facilement par une dose de pulsatille qui est aussi utile dans les fausses douleurs, et dans les douleurs rhumatismales de l'utérus qui précèdent l'accouchement, lorsqu'elles sont plus violentes le soir et la nuit.

Les maux de gorge furent fréquents à la fin de février 1831, et étaient accompagnés souvent d'accidents nerveux ; dans ces circonstances le rhus fut très-utile.

Les apoplexies furent aussi très-fréquentes ; les moyens employés contre cette affection furent l'opium, l'aconit, l'ipécacuanha, la belladone et la pulsatille.

Les douleurs d'oreilles qui régnèrent à cette époque étaient guéries par la noix vomique et la pulsatille.

Une affection rhumatismale du genou avec gonflement de cette partie, et du pied, le genou étant très-douloureux au toucher, contre laquelle l'aconit et l'arnica furent impuissants, fut améliorée journellement après une dose de quinquina ; il se fit ensuite un dépôt dans les urines, et il survint du dévoiement.

Le Dr Franz traita une fièvre, dans laquelle pendant la chaleur il y avait de l'assoupissement et des convulsions, qui furent dissipées par une dose d'opium ; la fièvre resta et fut dissipée par la belladone.

Un homme de vingt ans ayant contracté des chancres, fut traité allopathiquement par le sublimé, et d'autres préparations mercurielles qui ne firent qu'aggraver la maladie ; il fut consulter le Dr Haubold, qui le laissa quatre jours sans médicaments, ce qui avait déjà bien amélioré sa maladie, laquelle fut entièrement guérie dix jours plus tard par l'action d'une seule dose d'or.

Une gonorrhée secondaire qui avait déjà duré plusieurs années fut guérie par le Dr Muller avec l'acide nitrique et la sépia.

Le Dr Hartmann en guérit un cas semblable avec le soufre, une autre fois avec le lycopode.

Contre la fièvre catarrhale épidémique régnante, Samuel Hahnemann fait aspirer le causticum, et deux heures après le camphre.

Les diarrhées avec vomissements du mois d'août 1831 se guérisaient la plupart par la camomille, les plus graves par le mercure.

Le Dr Hartlaub de Brunswick rapporte que dans les maladies d'enfants, même dans celles où il n'y a aucun signe sensible d'inflammation, il donne toujours l'aconit ordinairement avec beaucoup d'avantage.

Le Dr Trinks fit prendre une goutte de teinture d'aconit à un malade atteint de péripneumonie, et qui était menacé de suffocation malgré les saignées faites par un allopathe, deux jours après il était entièrement guéri. Ce même auteur administre le rhus dans l'amaurose.

Les anévrismes exigent l'administration du spigelia, et d'après Hartelaub le charbon végétal et la silice.

L'arnica et la sabine sont des moyens très-indiqués contre la podagre, surtout quand elle a son siége sur le gros orteil.

Une fièvre intermittente accompagnée d'ictère fut guérie par la noix vomique en trois jours.

Le Dr Haubold a eu plusieurs fois l'occasion de traiter des ulcères à la bouche, qui approchaient par leur gravité de la stomacace, le mercure et l'acide sulfurique étaient restés sans effets ; la staphysaigre avait été utile, mais une dose de borax les guérissait avec une promptitude remarquable.

Une cataracte déjà assez avancée fut guérie radicalement en six semaines par une dose de soufre 30, suivie quatorze jours après par le causticum, chez une femme de soixante-un ans.

Le Dr Langhamer guérit avec la fève de Saint-Ignace une fièvre intermittente dans laquelle la soif précédait le frisson.

Le Dr Huller rapporte que dans la parotite, la potasse s'est montrée très-efficace. Le Dr Hornbourg dit que le rhus est le moyen qui convient le mieux.

Les diarrhées de la fin de septembre 1832 furent guéries promptement par la camomille d'après le Dr Muller, ce médecin donna à un variolique la belladone ; au commencement, et dans la période de suppuration le mercure, la petite vérole eut un cours très-benin. Le Dr Hartmann remarque que dans la période d'éruption, l'aconit et la belladone sont indiqués selon les symptômes prédominants, mais dans celle de suppuration c'est presque toujours le mercure.

Le Dr Rummel rappelle que dans cette période il survient souvent de la diarrhée contre laquelle le mercure est très-convenable, en général la salivation qui accompagne cette période indique le mercure.

Une fièvre intermittente accompagnée de mal de dents et de beaucoup de soif fut guérie par la belladone ; une autre accompagnée de catarrhe de vessie, et de l'urètre, avec gonflement de la verge, fut parfaitement guérie par une dose de cantharides (le Dr Rummel).

LYON

PARIS, IMPRIMERIE DE BÉTHUNE, BELIN ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, N. 36.